



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

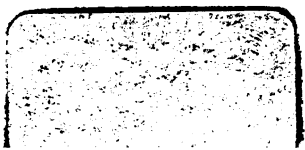


3 3433 07581794 4

LENOX LIBRARY

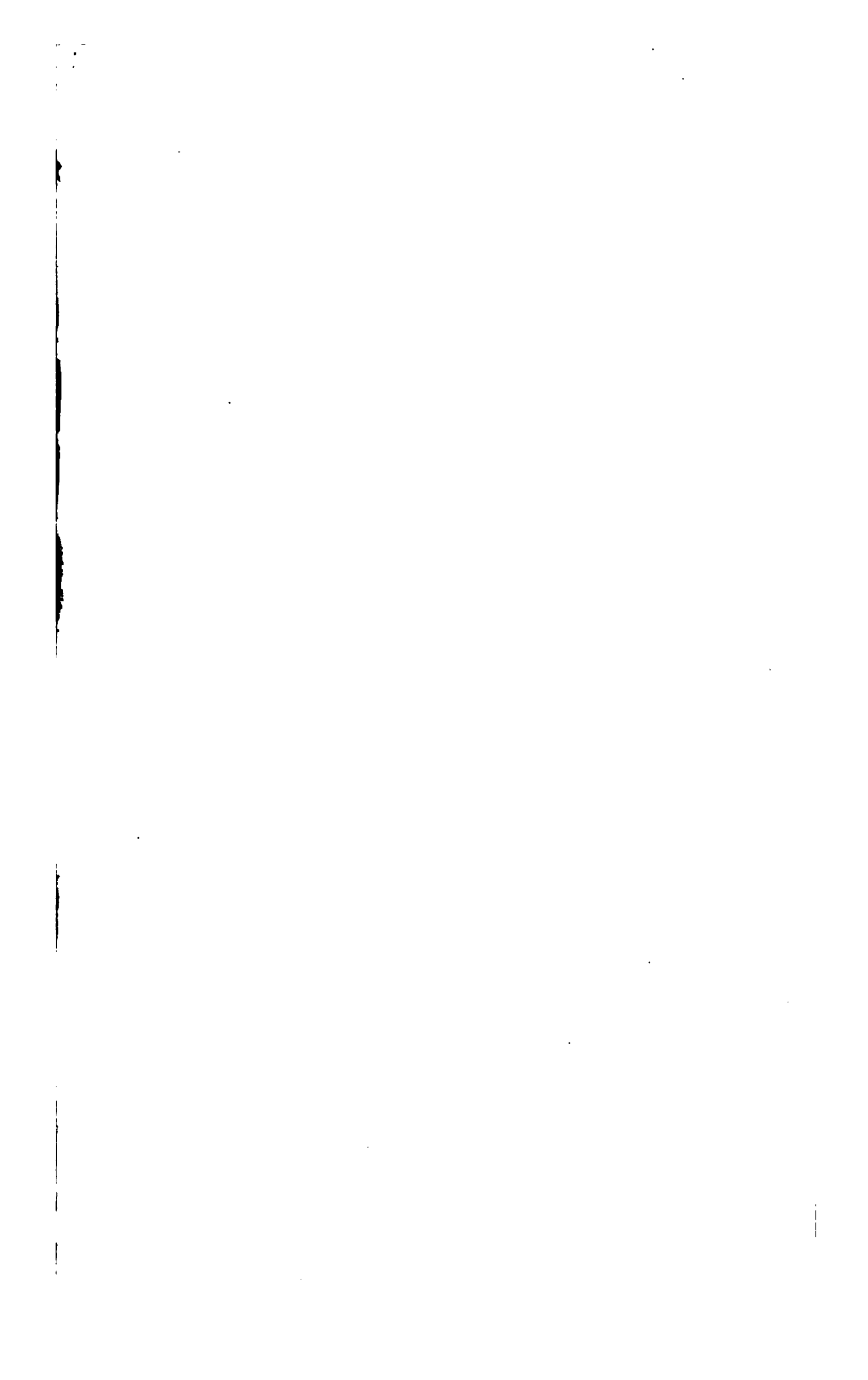


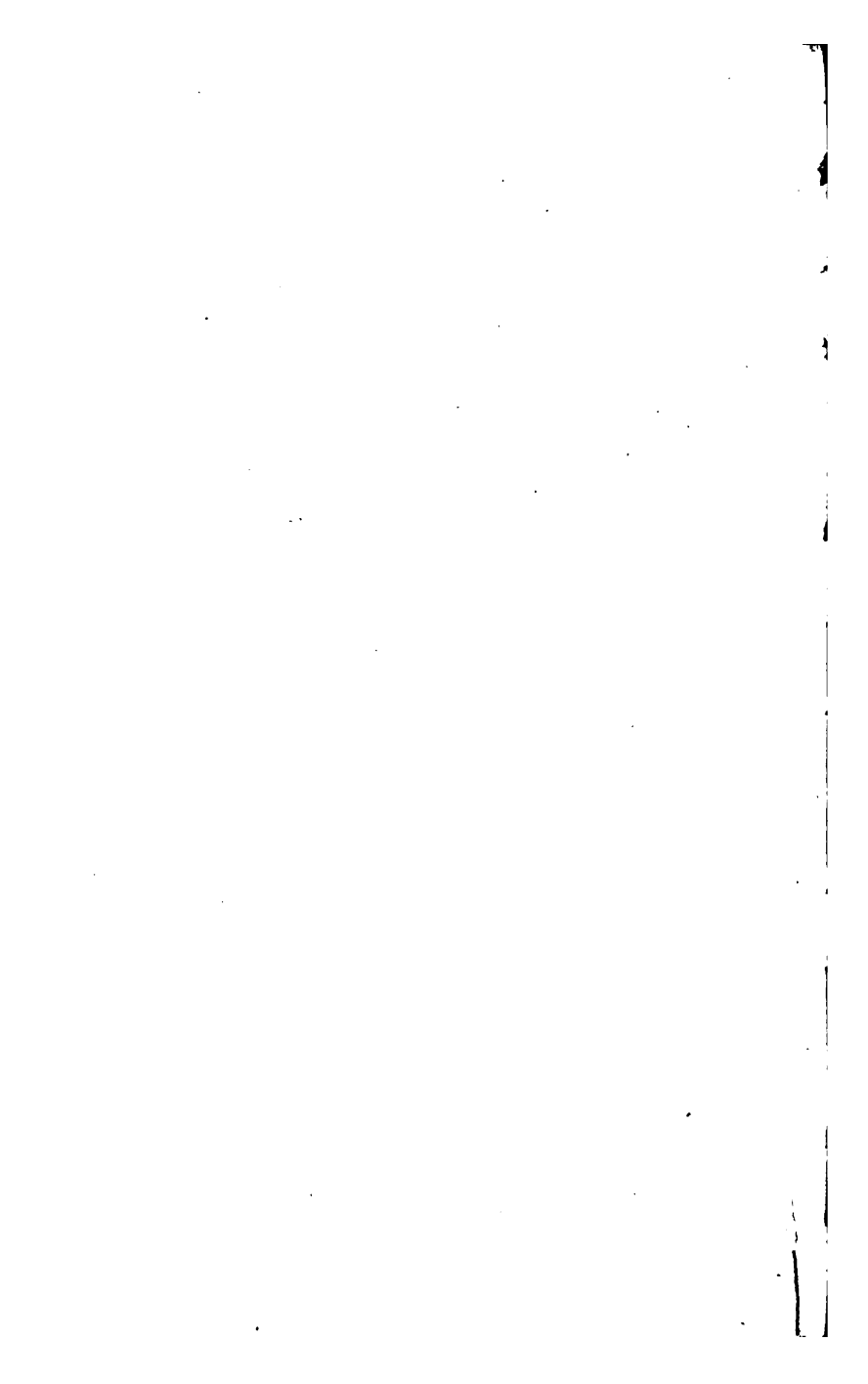
Astor Collection.
Presented in 1884.



✓ Lms

NK 11





ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

ASTOR NEW YORK

1852

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

format in-18 anglais à 2 francs le volume.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT.

LAMARTINE.

TROIS MOIS AU POUVOIR. 1 vol.

LOUIS REYBAUD.

JÉRÔME PATUROT A LA RECHERCHE DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES. 4

ALEXANDRE DUMAS.

LE COMTE DE MONTE-CRISTO. 6
LE CAPITAINE PAUL. 1
LE CHEVALIER D'HARMENTAL. 2
LES TROIS MOUSQUETAIRES. 2
VINGT ANS APRÈS. 3
LA REINE MARGOT. 2
JACQUES ORTIS. 1
QUINZE JOURS AU SINAI. 1
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE. 1
GEORGES. 1
FERNANDE. 1
PAULINE ET PASCAL BRUNO. 1
SYLVANDRE. 1
LE MAÎTRE D'ARMES. 1
SOUVENIRS D'ANTONY. 1
UNE FILLE DU RÉGENT. 1
LA GUERRE DES FEMMES. 2
ISABEL DE BAVIÈRE. 2
AMAURY. 1
THÉÂTRE NOUVEAU. 2
SOUVENIRS DRAMATIQUES. (sous presse). 1
CÉCILE. 1
ASCANIO. 2

L. VITET.

LES ÉTATS D'ORLÉANS, scènes historiques. 1

PAUL FÉVAL.

LE FILS DU DIABLE. 4
LES MYSTÈRES DE LONDRES. 3
LES AMOURS DE PARIS. (sous presse). 2

MICHEL MASSON.

LES CONTES DE L'ATELIER. 2

ALBERT AUBERT.

LES ILLUSIONS DE JEUNESSE DU CÉLÈBRE M. BOUDIN. 1

ERNEST ALBY.

HISTOIRE DES PRISONNIERS FRANÇAIS EN AFRIQUE. 2

Paris. — Imp. Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

LA DAME
DE
MONSOREAU

PAR
ALEXANDRE DUMAS

III



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.

RUE VIVIENNE, 1.

1849



224.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LA DAME DE MONSOREAU.

I.

**COMMENT LE ROI HENRI III APPRIT LA FUITE DE SON
FRÈRE BIEN-AIMÉ LE DUC D'ANJOU ET DE CE QUI S'EN
SUIVIT.**

Une fois le grand-veneur sorti de la salle à manger, le repas continua plus gai, plus joyeux, plus libre que jamais.

La figure sombre du Monsoreau n'avait pas peu contribué à maintenir les jeunes gentilshommes, car, sous le prétexte et même sous la réalité de la fatigue, ils avaient démêlé cette continuelle préoccupation de sujets lugubres qui imprimait au front du comte cette tache de tristesse mortelle qui faisait le caractère particulier de sa physionomie.

Lorsqu'il fut parti et que le prince, toujours gêné en sa présence, eut repris son air tranquille :

— Voyons, Livarot, dit le duc, tu avais, lorsqu'est entré notre grand-veneur, commencé de nous raconter votre fuite de Paris. Continue.

Et Livarot continua.

Mais comme notre titre d'historien nous donne le privilège de savoir mieux que Livarot lui-même ce qui s'était passé, nous substituerons notre récit à celui du jeune homme ; peut-être y perdra-t-il comme couleur, mais il y gagnera

comme étendue, puisque nous savons ce que Livarot ne pouvait savoir, c'est-à-dire ce qui s'était passé au Louvre.

Vers le milieu de la nuit, Henri III fut réveillé par un bruit inaccoutumé qui retentissait dans le palais, où cependant, le roi une fois couché, le silence le plus profond était prescrit.

C'étaient des jurons, des coups de hallebarde contre les murailles, des courses rapides dans les galeries, des imprécations à faire ouvrir la terre et, au milieu de tous ces bruits, de tous ces chocs, de tous ces blasphèmes, ces mots répétés par des milliers d'échos :

— Que dira le roi ? que dira le roi ?

Henri se dressa sur son lit et regarda Chicot, qui, après avoir soupé avec Sa Majesté, s'était laissé aller au sommeil dans un grand fauteuil, les jambes enlacées à sa rapière.

Les rumeurs redoublaient.

Henri sauta en bas de son lit, tout luisant de pommades, en criant :

— Chicot ! Chicot !

Chicot ouvrit un œil ; c'était un garçon prudent qui appréciait fort le sommeil et qui ne se réveillait jamais tout-à-fait du premier coup.

— Ah ! tu as eu tort de m'appeler, Henri, dit-il. Je rêvais que tu avais un fils.

— Ecoute ! dit Henri, écoute !

— Que veux-tu que j'écoute ? Il me semble cependant que tu me dis bien assez de sottises comme cela pendant le jour sans prendre encore sur mes nuits.

— Mais tu n'entends donc pas ! dit le roi en étendant la main dans la direction du bruit.

— Oh ! oh ! s'écria Chicot ; en effet, j'entends des cris.

— Que dira le roi ? que dira le roi ? répéta Henri. Entends-tu ?

— Il y a deux choses à soupçonner : ou ton lévrier Narcisse est malade, ou les huguenots prennent leur revanche et font une Saint-Barthélemy de catholiques.

— Aide-moi à m'habiller, Chicot.

— Je le veux bien, mais aide-moi à me lever, Henri.

— Quel malheur ! quel malheur ! répétait-on dans les antichambres,

— Diable ! ceci devient sérieux, dit Chicot.

— Nous ferons bien de nous armer, dit le roi.

— Nous ferons mieux encore, dit Chicot, de nous dépêcher de sortir par la petite porte, afin de voir et de juger par nous-mêmes le malheur, au lieu de nous le laisser raconter.

Presque aussitôt, suivant le conseil de Chicot, Henri sortit par la porte dérobée et se trouva dans le corridor qui conduisait aux appartemens du duc d'Anjou.

C'est là qu'il vit des bras levés au ciel et qu'il entendit les exclamations les plus désespérées.

— Oh ! oh ! dit Chicot, je devine ; ton malheureux prisonnier se sera étranglé dans sa prison. Ventre de biche, Henri, je te fais mon compliment : tu es un plus grand politique que je ne croyais.

— Eh ! non, malheureux ! s'écria Henri, ce ne peut être cela.

— Tant pis, dit Chicot.

— Viens, viens.

Et Henri entraîna le Gascon dans la chambre du duc.

La fenêtre était ouverte et garnie d'une foule de curieux entassés les uns sur les autres pour contempler l'échelle de corde accrochée aux trèfles de fer du balcon.

Henri devint pâle comme la mort.

— Eh ! eh ! mon fils, dit Chicot, tu n'es pas encore si fort blasé que je le croyais.

— Enfui ! évadé ! cria Henri d'une voix si retentissante, que tous les gentilshommes se retournèrent.

Il y avait des éclairs dans les yeux du roi ; sa main serrait convulsivement la poignée de sa miséricorde.

Schomberg s'arrachait les cheveux ; Quélus se bourrait le visage de coups de poing, et Maugiron frappait, comme un bélier, de la tête dans la cloison.

Quant à d'Epéron, il avait disparu sous le spécieux prétexte de courir après M. le duc d'Anjou.

La vue du martyr que, dans leur désespoir, s'infligeaient ses favoris, calma tout à coup le roi.

— Hé là ! doucement, mon fils, dit-il en retenant Maugiron par le milieu du corps.

— Non, mordieu ! j'en crèverai ou le diable m'emporte !

dit le jeune homme en prenant du champ pour se briser la tête non plus sur la cloison, mais sur le mur.

— Holà, aidez-moi donc à le retenir, cria Henri

— Hé ! compère, dit Chicot, il y a une mort plus douce, passez-vous tout bonnement votre épée au travers du ventre.

— Veux-tu te taire, bourreau ! dit Henri les larmes aux yeux.

Pendant ce temps, Quélus se meurtrissait les joues.

— Oh ! Quélus, mon enfant, dit Henri, tu vas ressembler à Schomberg quand il a été trempé dans le bleu de Prusse ! tu seras affreux, mon ami.

Quélus s'arrêta.

Schomberg seul continuait à se dépouiller les tempes ; il en pleurait de rage.

— Schomberg, Schomberg, mon mignon, cria Henri, un peu de raison, je t'en prie.

— J'en deviendrai fou.

— Bah ! dit Chicot.

— Le fait est, dit Henri, que c'est un affreux malheur, et voilà pourquoi il faut que tu gardes ta raison, Schomberg. Oui, c'est un affreux malheur, je suis perdu ! voilà la guerre civile dans mon royaume... Ah ! qui a fait ce coup-là ? qui a fourni l'échelle ? Par la mordieu, je ferai pendre toute la ville.

Une profonde terreur s'empara des assistans.

— Qui est le coupable ? continua Henri, où est le coupable ? Dix mille écus à qui me dira son nom, cent mille écus à qui me le livrera mort ou vif.

— Qui voulez-vous que ce soit, s'écria Maugiron, sinon quelque Angevin ?

— Pardieu ! tu as raison, s'écria Henri. Ah ! les Angevins, mordieu ! les Angevins, ils me le paieront !

Et comme si cette parole eût été une étincelle communiquant le feu à une trainée de poudre, une effroyable explosion de cris et de menaces retentit contre les Angevins.

— Oh ! oui, les Angevins ! cria Quélus.

— Où sont-ils ? hurla Schomberg.

— Qu'on les éventre ! vociféra Maugiron.

— Cent potences pour cent Angevins ! reprit le roi.

Chicot ne pouvait rester muet dans cette fureur universelle ; il tira son épée avec un geste de taille-bras, et s'es-crimant du plat à droite et à gauche, il rossa les mignons et battit les murs en répétant avec des yeux farouches :

— Oh ! ventre de biche ; oh ! mâle rage, ah ! damnation ! les Angevins, mordieu ! mort aux Angevins !

Ce cri : Mort aux Angevins ! fut entendu de toute la ville, comme le cri des mères israélites fut entendu par tout Rama.

Cependant Henri avait disparu.

Il avait songé à sa mère, et se glissant hors de la chambre sans mot dire, il était allé trouver Catherine un peu négligée depuis quelque temps, et qui, renfermée dans son apparence affectée, attendait, avec sa pénétration florentine, une bonne occasion de voir surnager sa politique.

Lorsque Henri entra, elle était à demi-couchée, pensive dans un grand fauteuil, et elle ressemblait plus, avec ses joues grasses, mais un peu jaunâtres, avec ses yeux brillans, mais fixes, avec ses mains potelées, mais pâles, à une statue de cire exprimant la méditation qu'à un être animé qui pense.

Mais à la nouvelle de l'évasion de François, nouvelle que Henri donna, au reste, sans ménagement aucun, tout embrasé qu'il était de colère et de haine, la statue parut se réveiller tout à coup, quoique le geste qui annonçait ce réveil se bornât pour elle à s'enfoncer davantage encore dans son fauteuil et à secouer la tête sans rien dire.

— Eh ! ma mère, dit Henri, vous ne vous écriez pas !

— Pour quoi faire, mon fils ? demanda Catherine.

— Comment ! cette évasion de votre fils ne vous paraît pas criminelle, menaçante, digne des plus grands châtimens ?

— Mon cher fils, la liberté vaut bien une couronne, et rap-pelez-vous que je vous ai à vous-même conseillé de fuir quand vous pouviez atteindre cette couronne.

— Ma mère, on m'outrage.

Catherine haussa les épaules.

— Ma mère, on me brave.

— Eh ! non, dit Catherine, on se sauve, voilà tout.

— Ah ! dit Henri, voilà comme vous prenez mon parti !

— Que voulez-vous dire, mon fils ?

— Je dis qu'avec l'âge les sentimens s'émeussent, je dis...

Il s'arrêta.

— Que dites-vous ? reprit Catherine avec son calme habituel.

— Je dis que vous ne m'aimez plus comme autrefois.

— Vous vous trompez, dit Catherine avec une froideur croissante. Vous êtes mon fils bien-aimé, Henri. Mais celui dont vous vous plaignez est aussi mon fils.

— Ah ! trêve à la morale maternelle, madame, dit Henri furieux ; nous connaissons ce que cela vaut.

— Eh ! vous devez le connaître mieux que personne, mon fils ; car vis-à-vis de vous ma morale a toujours été de la faiblesse.

— Et comme vous en êtes aux repentirs, vous vous repentez.

— Je sentais bien que nous en viendrions là, mon fils, dit Catherine. Voilà pourquoi je gardais le silence.

— Adieu, madame, adieu, dit Henri, je sais ce qui me reste à faire, puisque chez ma mère même il n'y a plus de compassion pour moi ; je trouverai des conseillers capables de seconder mon ressentiment et de m'éclairer dans cette rencontre.

— Allez, mon fils, dit tranquillement la Florentine, et que l'esprit de Dieu soit avec ces conseillers, car ils en auront bien besoin pour vous tirer d'embarras.

Et elle le laissa s'éloigner sans faire un geste, sans dire un mot pour le retenir.

— Adieu, madame, répéta Henri.

Mais près de la porte il s'arrêta.

— Henri, adieu, dit la reine ; seulement encore un mot, je ne prétends pas vous donner un conseil, mon fils : vous n'avez pas besoin de moi, je le sais ; mais priez vos conseillers de bien réfléchir avant d'émettre leur avis et de mieux réfléchir encore avant de mettre cet avis à exécution.

— Oh ! oui, dit Henri, se rattachant à ce mot de sa mère et en profitant pour ne pas aller plus loin, car la circonstance est difficile, n'est-ce pas, madame ?

— Grave, dit lentement Catherine en levant les yeux et les mains au ciel, bien grave, Henri.

Le roi, frappé de cette expression de terreur qu'il croyait lire dans les yeux de sa mère, revint près d'elle.

— Quels sont ceux qui l'ont enlevé ? en avez-vous quelque idée, ma mère ?

Catherine ne répondit point.

— Moi, dit Henri, je pense que ce sont les Angevins.

Catherine sourit avec cette finesse qui montrait toujours en elle un esprit supérieur veillant pour terrasser et confondre l'esprit d'autrui.

— Les Angevins ? répéta-t-elle.

— Vous ne le croyez pas, dit Henri, cependant tout le monde le croit.

Catherine fit encore un mouvement d'épaules.

— Que les autres croient cela, bien, dit-elle ; mais vous, mon fils, enfin !

— Quoi donc ! madame... Que voulez-vous dire ? expliquez-vous, je vous en supplie.

— A quoi bon m'expliquer ?

— Votre explication m'éclairera.

— Vous éclairera ! Allons donc, Henri, je ne suis qu'une femme vieille et radoteuse ; ma seule influence est dans mon repentir et dans mes prières.

— Non, parlez, parlez, ma mère, je vous écoute. Oh ! vous êtes encore, vous serez toujours notre ame à nous tous, parlez.

— Inutile, je n'ai que des idées de l'autre siècle, et la défiance fait tout l'esprit des vieillards. La vieille Catherine donner à son âge un conseil qui vaille encore quelque chose ! allons donc, mon fils, impossible.

— Eh bien ! soit, ma mère, dit Henri, refusez-moi votre secours, privez-moi de votre aide. Mais, dans une heure, voyez-vous, que ce soit votre avis ou non, et je le saurai alors, j'aurai fait pendre tous les Angevins qui sont à Paris.

— Faire pendre tous les Angevins ! s'écria Catherine avec cet étonnement qu'éprouvent les esprits supérieurs lorsqu'on dit devant eux quelque énormité.

— Oui, oui, pendre, massacrer, assassiner, brûler ; à l'heure qu'il est, mes amis courent déjà la ville pour rompre les os à ces maudits, à ces brigands, à ces rebelles !...

— Qu'ils s'en gardent, malheureux, s'écria Catherine emportée par le sérieux de la situation ; ils se perdraient eux-

mêmes, ce qui ne serait rien ; mais ils vous perdraient avec eux.

— Comment cela ?

— Aveugle ! murmura Catherine ; les rois auront donc éternellement des yeux pour ne pas voir ?

Et elle joignit les mains.

— Les rois ne sont rois qu'à la condition qu'ils vengeront les injures qu'on leur fait, car alors leur vengeance est une justice, et, dans ce cas surtout, tout mon royaume se lèvera pour me défendre.

— Fou, insensé, enfant, murmura la Florentine.

— Mais pourquoi cela, comment cela ?

— Pensez-vous qu'on égorgera, qu'on brûlera, qu'on pendra des hommes comme Bussy, comme Antraguët, comme Livarot, comme Ribérac, sans faire couler des flots de sang ?

— Qu'importe ! pourvu qu'on les égorge.

— Oui, sans doute, si on les égorge ; montrez-les-moi morts, et, par Notre-Dame, je vous dirai que vous avez bien fait. Mais on ne les égorgera pas ; mais on aura levé pour eux l'étendard de la révolte ; mais on leur aura mis nûte à la main l'épée qu'ils n'eussent jamais osé tirer du fourreau pour un maître comme François ; tandis qu'au contraire, dans ce cas-là, par votre imprudence, ils dégaineront pour défendre leur vie, et votre royaume se soulèvera, non pas pour vous, mais contre vous.

— Mais si je ne me venge pas, j'ai peur, je recule, s'écria Henri.

— A-t-on jamais dit que j'avais peur ? dit Catherine en fronçant le sourcil et en pressant ses dents de ses lèvres minces et rouges avec du carmin.

— Cependant, si c'étaient les Angevins, ils mériteraient une punition, ma mère.

— Oui, si c'étaient eux, mais ce ne sont pas eux.

— Qui est-ce donc, si ce ne sont pas les amis de mon frère ?

— Ce ne sont pas les amis de votre frère, car votre frère n'a pas d'amis.

— Mais qui est-ce donc ?

— Ce sont vos ennemis à vous, ou plutôt votre ennemi.

— Quel ennemi ?

— Eh ! mon fils, vous savez bien que vous n'en avez jamais eu qu'un, comme votre frère Charles n'en a jamais eu qu'un, comme moi-même je n'en ai jamais eu qu'un, le même toujours, incessamment.

— Henri de Navarre, vous voulez dire ?

— Eh ! oui, Henri de Navarre.

— Il n'est pas à Paris !

— Eh ! savez-vous qui est à Paris, ou qui n'y est pas ? savez-vous quelque chose ? avez-vous des yeux et des oreilles ? avez-vous autour de vous des gens qui voient et qui entendent ? Non, vous êtes tous sourds, vous êtes tous aveugles.

— Henri de Navarre ! répéta Henri.

— Mon fils, à chaque désappointement qui vous arrivera, à chaque malheur qui vous arrivera, à chaque catastrophe qui vous arrivera, et dont l'auteur vous restera inconnu, ne cherchez pas, n'hésitez pas, ne vous enquérez pas, c'est inutile. Ecrivez-vous, Henri : c'est Henri de Navarre, et vous serez sûr d'avoir dit vrai... Frappez du côté où il sera, et vous serez sûr d'avoir frappé juste... Oh ! cet homme !... cet homme ! voyez-vous, c'est l'épée que Dieu a suspendue au-dessus de la maison de Valois.

— Vous êtes donc d'avis que je donne contre-ordre à l'endroit des Angevins ?

— A l'instant même, s'écria Catherine sans perdre une minute, sans perdre une seconde. Hâtez-vous, peut-être est-il déjà trop tard ; courez, révoquez ces ordres ; allez, ou vous êtes perdu.

Et saisissant son fils par le bras, elle le poussa vers la porte avec une force et une énergie incroyables.

Henri s'élança hors du Louvre, cherchant à rallier ses amis.

Mais il ne trouva que Chicot, assis sur une pierre et dessinant des figures géographiques sur le sable.

II.

OU IL EST PROUVÉ QUE LA RECONNAISSANCE ÉTAIT UNE
DES VERTUS DE M. DE SAINT-LUC.

Le lendemain du jour où M. de Monsoreau avait fait à la table de M. le duc d'Anjou cette piteuse mine qui lui avait valu la permission de s'aller coucher avant la fin du repas, le gentilhomme se leva de grand matin et descendit dans la cour du palais.

Il s'agissait de retrouver le palefrenier à qui il avait déjà eu affaire, et, s'il était possible, de tirer de lui quelques renseignemens sur les habitudes de Roland.

Le comte réussit à son gré : il entra sous un vaste hangar, où quarante chevaux magnifiques grugeaient à faire plaisir la paille et l'avoine des Angevins.

Le premier coup d'œil du comte fut pour chercher Roland ; Roland était à sa place, et faisait merveille parmi les plus beaux mangeurs.

Le second fut pour chercher le palefrenier.

Il le reconnut debout, les bras croisés, regardant, selon l'habitude de tout bon palefrenier, de quelle façon, plus ou moins avide, les chevaux de son maître mangeaient leur provende habituelle.

— Eh ! l'ami, dit le comte, est-ce donc l'habitude des chevaux de monseigneur de revenir à l'écurie tout seuls, et les dresse-t-on à ce manège-là ?

— Non, monsieur le comte, répondit le palefrenier ; à quel propos Votre Seigneurie me demande-t-elle cela ?

— A propos de Roland.

— Ah ! oui, qui est venu seul hier ; oh ! cela ne m'étonne pas de la part de Roland, c'est un cheval très intelligent.

— Oui, dit Monsoreau, je m'en suis aperçu ; la chose lui était-elle donc déjà arrivée ?

— Non, monsieur ; d'ordinaire il est monté par monseigneur le duc d'Anjou, qui est excellent cavalier et qu'on ne jette point facilement à terre.

— Roland ne m'a point jeté à terre, mon ami, dit le comte, piqué qu'un homme, cet homme fût-il un palefrenier, pût croire que lui, le grand-veneur de France, avait vidé les arçons, car, sans être de la force de M. le duc d'Anjou, je suis assez bon écuyer. Non, je l'avais attaché au pied d'un arbre pour entrer dans une maison. A mon retour il était disparu ; j'ai cru, ou qu'on l'avait volé, ou que quelque seigneur, passant par les chemins, m'avait fait la méchante plaisanterie de le ramener, voilà pourquoi je vous demandais qui l'avait fait rentrer à l'écurie.

— Il est rentré seul, comme le majordome a eu l'honneur de le dire hier à monsieur le comte.

— C'est étrange, dit Monsoreau.

Il resta un moment pensif, puis changeant de conversation.

— Monseigneur monte souvent ce cheval, dis-tu ?

— Il le montait presque tous les jours, avant que ses équipages ne fussent arrivés.

— Son Altesse est rentrée tard hier ?

— Une heure avant vous, à peu près, monsieur le comte.

— Et quel cheval montait le duc ? n'était-ce pas un cheval bai-brun, avec les quatre pieds blancs et une étoile au front ?

— Non, monsieur, dit le palefrenier, hier son Altesse montait Isolín, que voici.

— Et, dans l'escorte du prince, il n'y avait pas un gentilhomme montant un cheval tel que celui dont je te donne le signalement ?

— Je ne connais personne ayant un pareil cheval.

— C'est bien, dit Monsoreau avec une certaine impatience d'avancer si lentement dans ses recherches. C'est bien ! merci ! Selle-moi Roland.

— Monsieur le comte désire Roland ?

— Oui. Le prince t'aurait-il donné l'ordre de me le refuser ?

— Non, monseigneur, l'écuyer de son Altesse m'a dit, au contraire, de mettre toutes les écuries à votre disposition.

Il n'y avait pas moyen de se fâcher contre un prince qui avait de pareilles prévenances.

M. de Monsoreau fit de la tête un signe au palefrenier lequel se mit à seller le cheval.

Lorsque cette première opération fut finie, le palefrenier détacha Roland de la mangeoire, lui passa la bride et l'amena au comte.

— Ecoute, lui dit celui-ci en lui prenant la bride des mains, et réponds-moi.

— Je ne demande pas mieux, dit le palefrenier.

— Combien gagnes-tu par an ?

— Vingt écus, monsieur.

— Veux-tu gagner dix années de tes gages d'un seul coup ?

— Pardieu ! fit l'homme. Mais comment les gagnerai-je ?

— Informe-toi qui montait hier un cheval bai-brun, avec les quatre pieds blancs et une étoile au milieu du front.

— Ah ! monsieur, dit le palefrenier, ce que vous me demandez là est bien difficile ; il y a tant de seigneurs qui viennent rendre visite à Son Altesse.

— Oui ; mais deux cents écus, c'est un assez joli denier pour qu'on risque de prendre quelque peine à les gagner.

— Sans doute, monsieur le comte, aussi je ne refuse pas de chercher, tant s'en faut.

— Allons, dit le comte, ta bonne volonté me plait. Voici d'abord dix écus pour te mettre en train ; tu vois que tu n'auras point tout perdu.

— Merci, mon gentilhomme.

— C'est bien, tu diras au prince que je suis allé reconnaître le bois pour la chasse qu'il m'a commandée.

Le comte achevait à peine ces mots, que la paille cria derrière lui sous les pas d'un nouvel arrivant.

Il se retourna.

— Monsieur de Bussy ! s'écria le comte.

— Eh ! bonjour, monsieur de Monsoreau, dit Bussy ; vous à Angers, quel miracle !

— Et vous, monsieur, qu'on disait malade !

— Je le suis en effet, dit Bussy ; aussi mon médecin m'ordonne-t-il un repos absolu ; il y a huit jours que je ne suis sorti de la ville. Ah ! ah ! vous allez monter Roland, à ce qu'il paraît ? C'est une bête que j'ai vendue à M. le duc

d'Anjou et dont il est si content qu'il la monte presque tous les jours.

Monsoreau pâlit.

— Oui, dit-il, je comprends cela; c'est un excellent animal.

— Vous n'avez pas eu la main malheureuse de le choisir ainsi du premier coup, dit Bussy.

— Oh ! ce n'est point d'aujourd'hui que nous faisons connaissance, répliqua le comte, je l'ai monté hier.

— Ce qui vous a donné l'envie de le monter encore aujourd'hui ?

— Oui, dit le comte.

— Pardon, reprit Bussy, vous parliez de nous préparer une chasse ?

— Le prince désire courir un cerf.

— Il y en a beaucoup, à ce que je me suis laissé dire, dans les environs.

— Beaucoup.

— Et de quel côté allez-vous détourner l'animal ?

— Du côté de Méridor.

— Ah ! très bien, dit Bussy en pâlisant à son tour malgré lui.

— Voulez-vous m'accompagner ? demanda Monsoreau.

— Non, mille graces, répondit Bussy. Je vais me coucher. Je sens la fièvre qui me reprend.

— Allons, bien, s'écria du seuil de l'écurie une voix sonore, voilà encore M. de Bussy levé sans ma permission.

— Le Haudoin, dit Bussy ; bon, me voilà sûr d'être grondé. Adieu, comte. Je vous recommande Roland.

— Soyez tranquille.

Bussy s'éloigna, et M. de Monsoreau sauta en selle.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le Haudoin ; vous êtes si pâle que je crois presque moi-même que vous êtes malade.

— Sais-tu où il va ? demanda Bussy.

— Non.

— Il va à Méridor.

— Eh bien ! aviez-vous espéré qu'il passerait à côté ?

— Que va-t-il arriver, mon Dieu ! après ce qui s'est passé hier ?

— Madame de Monsoreau niera.

— Mais il a vu.

— Elle lui soutiendra qu'il avait la berlue.

— Diane n'aura pas cette force-là.

— Oh ! monsieur de Bussy, est-il possible que vous ne connaissiez pas mieux les femmes !

— Bemy, je me sens très mal.

— Je crois bien. Rentrez chez vous. Je vous prescris pour ce matin...

— Quoi ?

— Une daube de poularde, une tranche de jambon et une bisque aux écrevisses.

— Eh ! je n'ai pas faim.

— Raison de plus pour que je vous ordonne de manger.

— Remy, j'ai le pressentiment que ce bourreau va faire quelque scène tragique à Méridor. En vérité, j'eusse dû accepter de l'accompagner quand il me l'a proposé.

— Pour quoi faire ?

— Pour soutenir Diane.

— Madame Diane se soutiendra bien toute seule, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, et comme il faut que nous en fassions autant, venez, je vous prie. D'ailleurs, il ne faut pas qu'on vous voie debout. Pourquoi êtes-vous sorti malgré mon ordonnance ?

— J'étais trop inquiet, je n'ai pu y tenir.

Rémy haussa les épaules, emmena Bussy et l'installa portes closes devant une bonne table, tandis que M. de Monsoreau sortait d'Angers par la même porte que la veille.

Le comte avait eu ses raisons pour redemander Roland ; il avait voulu s'assurer si c'était par hasard ou par habitude que cet animal, dont chacun vantait l'intelligence, l'avait conduit au pied du mur du parc. En conséquence, en sortant du palais, il lui avait mis la bride sur le cou.

Roland n'avait pas manqué à ce que son cavalier attendait de lui. A peine hors de la porte, il avait pris à gauche. M. de Monsoreau l'avait laissé faire ; puis à droite, et M. de Monsoreau l'avait laissé faire encore.

Tous deux s'étaient donc engagés dans le charmant sentier fleuri, puis dans les taillis, puis dans les hautes futaies. Comme la veille, à mesure que Roland approchait de Méridor, son trot s'allongeait ; enfin son trot se changea en ga-

lop, et, au bout de quarante ou cinquante minutes, M. de Monsoreau se trouva en vue du mur juste au même endroit que la veille.

Seulement le lieu était solitaire et silencieux ; aucun hennissement ne s'était fait entendre, aucun cheval n'apparaissait attaché ni errant.

M. de Monsoreau mit pied à terre ; mais, cette fois, pour ne pas courir la chance de revenir à pied, il passa la bride de Roland dans son bras et se mit à escalader la muraille.

Mais tout était solitaire au dedans comme au dehors du parc. Les longues allées se déroulaient à perte de vue, et quelques chevreuils bondissans animaient seuls le gazon désert des vastes pelouses.

Le comte jugea qu'il était inutile de perdre son temps à guetter des gens prévenus, qui, sans doute, effrayés par son apparition de la veille, avaient interrompu leurs rendez-vous ou choisi un autre endroit : il remonta à cheval, longea un petit sentier, et, après un quart d'heure de marche, dans laquelle il avait été obligé de retenir Roland, il était arrivé à la grille.

Le baron était occupé à faire fouetter ses chiens pour les tenir en haleine, lorsque le comte passa le pont-levis. Il aperçut son gendre et vint cérémonieusement au-devant de lui.

Diane, assise sous un magnifique sycomore, lisait les poésies de Marot. Gertrude, sa fidèle suivante, brodait à ses côtés.

Le comte, après avoir salué le baron, aperçut les deux femmes. Il mit pied à terre et s'approcha d'elles.

Diane se leva, s'avança de trois pas au devant du comte et lui fit une grave révérence.

— Quel calme, ou plutôt quelle perfidie ! murmura le comte ; comme je vais faire lever la tempête du sein de ces eaux dormantes !

Un laquais s'approcha ; le grand-veneur lui jeta la bride de son cheval, puis se retournant vers Diane :

— Madame, dit-il, veuillez, je vous prie, m'accorder un moment d'entretien.

— Volontiers, monsieur, répondit Diane.

— Nous faites-vous l'honneur de demeurer au château ? monsieur le comte, demanda le baron.

— Oui, monsieur ; jusqu'à demain, du moins.

Le baron s'éloigna pour veiller lui-même à ce que la chambre de son gendre fût préparée selon toutes les lois de l'hospitalité.

Monsoreau indiqua à Diane la chaise qu'elle venait de quitter, et lui-même s'assit sur celle de Gertrude en couvant Diane d'un regard qui eût intimidé l'homme le plus résolu.

— Madame, dit-il, qui donc était avec vous dans le parc hier soir ?

Diane leva sur son mari un clair et limpide regard.

— A quelle heure, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix dont, à force de volonté sur elle-même, elle était parvenue à chasser toute émotion.

— A six heures.

— De quel côté ?

— Du côté du vieux taillis.

— Ce devait être quelque femme de mes amies, et non moi, qui se promenait de ce côté-là.

— C'était vous, madame, affirma Monsoreau.

— Qu'en savez-vous ? dit Diane.

— Monsoreau, stupéfait, ne trouva pas un mot à répondre ; mais la colère prit bientôt la place de cette stupéfaction.

— Le nom de cet homme, dites-le-moi ?

— De quel homme ?

— De celui qui se promenait avec vous.

— Je ne puis vous le dire, si ce n'était pas moi qui me promenais.

— C'était vous, vous dis-je, s'écria Monsoreau en frappant la terre du pied.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit froidement Diane.

— Comment osez-vous nier que je vous aie vue ?

— Ah ! c'est vous-même, monsieur ?

— Oui, madame, c'est moi-même. Comment donc osez-vous nier que ce soit vous, puisqu'il n'y a pas d'autre femme que vous à Méridor ?

— Voilà encore une erreur, monsieur, car Jeanne de Brisac est ici.

— Madame de Saint-Luc.

— Oui, madame de Saint-Luc, mon amie.

— Et M. de Saint-Luc ?

— Ne quitte pas sa femme, comme vous savez ; leur mariage à eux est un mariage d'amour ; c'est M. et madame de Saint-Luc que vous avez vus.

— Ce n'était pas M. de Saint-Luc ; ce n'était pas madame de Saint-Luc. C'était vous, que j'ai parfaitement reconnue, avec un homme que je ne connais pas, lui, mais que je connaîtrai, je vous le jure.

— Vous persistez donc à dire que c'était moi, monsieur ?

— Mais je vous dis que je vous ai reconnue, je vous dis que j'ai entendu le cri que vous avez poussé.

— Quand vous serez dans votre bon sens, monsieur, dit Diane, je consentirai à vous entendre ; mais, dans ce moment, je crois qu'il vaut mieux que je me retire.

— Non, madame, dit Monsoreau en retenant Diane par le bras, vous resterez.

— Monsieur, dit Diane, voici M. et madame de Saint-Luc. J'espère que vous vous contenez devant eux.

En effet, Saint-Luc et sa femme venaient d'apparaître au bout d'une allée, appelés par la cloche du dîner qui venait d'entrer en branle, comme si l'on n'eût attendu que M. de Monsoreau pour se mettre à table.

Tous deux reconnurent le comte ; et devinant qu'ils allaient sans doute par leur présence tirer Diane d'un grand embarras, ils s'approchèrent vivement.

Madame de Saint-Luc fit une grande révérence à M. de Monsoreau. Saint-Luc lui tendit cordialement la main. Tous trois échangèrent quelques complimens ; puis Saint-Luc, poussant sa femme au bras du comte, prit celui de Diane.

On s'achemina vers la maison.

On dînait à neuf heures au manoir de Méridor ; c'était une vieille coutume du temps du bon roi Louis XII, qu'avait conservée le baron dans toute son intégrité.

M. de Monsoreau se trouva placé entre Saint-Luc et sa femme. Diane, éloignée de son mari par une habile manœu-

vre de son amie, était placée, elle, entre Saint-Luc et le baron.

La conversation fut générale : elle roula tout naturellement sur l'arrivée du frère du roi à Angers et sur le mouvement que cette arrivée allait opérer dans la province.

Monsoreau eût bien voulu la conduire sur d'autres sujets, mais il avait affaire à des convives rétifs ; il en fut pour ses frais.

Ce n'est pas que Saint-Luc refusât le moins du monde de lui répondre, tout au contraire : il cajolait le mari furieux avec un charmant esprit, et Diane qui, grâce au bavardage de Saint-Luc, pouvait garder le silence, remerciait son ami par des regards éloquens.

— Ce Saint-Luc est un sot, qui bavarde comme un geai, se dit le comte ; voilà l'homme duquel j'extirperai le secret que je désire savoir, et cela par un moyen ou par un autre.

M. de Monsoreau ne connaissait pas Saint-Luc, étant entré à la cour juste comme celui-ci en sortait.

Et, sur cette conviction, il se mit à répondre au jeune homme de façon à doubler la joie de Diane et à ramener la tranquillité sur tous les points.

D'ailleurs, Saint-Luc faisait de l'œil des signes à madame de Monsoreau, et ces signes voulaient visiblement dire :

— Soyez tranquille, madame, je mûris un projet.

Nous verrons dans le chapitre suivant quel était le projet de M. de Saint-Luc.

III.

LE PROJET DE M. DE SAINT-LUC.

Le repas fini, Monsoreau prit son nouvel ami par le bras, et l'emmenant hors du château :

— Savez-vous, lui dit-il, que je suis on ne peut plus heureux de vous avoir trouvé ici, moi que la solitude de Méridor effrayait d'avance !

— Bon ! dit Saint-Luc, n'avez-vous donc pas votre femme ? Quant à moi, avec une pareille compagne, il me semble que je trouverais un désert trop peuplé.

— Je ne dis pas non, répondit Monsoreau en se mordant les lèvres. Cependant...

— Cependant quoi ?

— Cependant, je suis fort aise de vous avoir rencontré ici.

— Monsieur, dit Saint-Luc en se nettoyant les dents avec une petite épée d'or, vous êtes, en vérité, fort poli ; car je ne croirai jamais que vous ayez un seul instant pu craindre l'ennui avec une pareille femme et en face d'une si riche nature.

— Bah ! dit Monsoreau, j'ai passé la moitié de ma vie dans les bois.

— Raison de plus pour ne pas vous y ennuyer, dit Saint-Luc ; il me semble que plus on habite les bois, plus on les aime ; voyez donc quel admirable parc. Je sais bien, moi, que je serai désespéré lorsqu'il me faudra le quitter. Malheureusement, j'ai peur que ce ne soit bientôt.

— Pourquoi le quitteriez-vous ?

— Eh ! monsieur, l'homme est-il maître de sa destinée ? C'est la feuille de l'arbre que le vent détache et promène par la plaine et par les vallons, sans qu'il sache lui-même où il va. Vous êtes bien heureux, vous.

— Heureux, de quoi ?

— De demeurer sous ces magnifiques ombrages.

— Oh ! dit Monsoreau, je n'y demeurerai probablement pas long-temps non plus.

— Bah ! qui peut dire cela ? Je crois que vous vous trempez, moi.

— Non, fit Monsoreau ; non, oh ! je ne suis pas si fanatique que vous de la belle nature, et je me défie, moi, de ce parc que vous trouvez si beau.

— Plaît-il ? fit Saint-Luc.

— Oui, répéta Monsoreau.

— Vous vous défiez de ce parc, avez-vous dit ; et à quel propos ?

— Parce qu'il ne me paraît pas sûr.

— Pas sûr ! en vérité ! dit Saint-Luc étonné. Ah ! je comprends : à cause de l'isolement, voulez-vous dire ?

— Non. Ce n'est point précisément à cause de cela ; car je présume que vous voyez du monde à Méridor.

— Ma foi non, dit Saint-Luc avec une naïveté parfaite, pas une âme.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Comment, de temps en temps vous ne recevez pas quelque visite ?

— Pas depuis que j'y suis, du moins.

— De cette belle cour qui est à Angers, pas un gentilhomme ne se détache de temps en temps ?

— Pas un.

— C'est impossible !

— C'est comme cela, cependant.

— Ah ! fi donc, vous calomniez les gentilshommes angevins.

— Je ne sais pas si je les calomnie, mais le diable m'emporte si j'ai aperçu la plume d'un seul.

— Alors, j'ai tort sur ce point.

— Oui, parfaitement tort. Revenons donc à ce que vous disiez d'abord, que le parc n'était pas sûr. Est-ce qu'il y a des ours ?

— Oh ! non pas.

— Des loups ?

— Non plus.

— Des voleurs ?

— Peut-être. Dites-moi, mon cher Monsieur, madame de Saint-Luc est fort jolie, à ce qu'il m'a paru.

— Mais, oui.

— Est-ce qu'elle se promène souvent dans le parc ?

— Souvent : elle est comme moi, elle adore la campagne ; mais pourquoi me faites-vous cette question ?

— Pour rien ; et lorsqu'elle se promène, vous l'accompagnez ?

— Toujours, dit Saint-Luc.

— Presque toujours ? continua le comte.

— Mais où diable voulez-vous en venir ?

— Eh mon Dieu ! à rien, cher monsieur de Saint-Luc, ou presque à rien, du moins.

— J'écoute.

— C'est qu'on me disait...

— Que vous disait-on ? Parlez.

— Vous ne vous fâchez pas ?

— Jamais je ne me fâche.

— D'ailleurs, entre maris, ces confidences-là se font ; c'est qu'on me disait que l'on avait vu rôder un homme dans le parc.

— Un homme ?

— Oui.

— Qui venait pour ma femme ?

— Oh ! je ne dis point cela.

— Vous auriez parfaitement tort de ne pas le dire, cher monsieur de Monsoreau ; c'est on ne peut plus intéressant ; et qui donc a vu cela ? je vous prie.

— A quoi bon ?

— Dites toujours. Nous causons, n'est-ce pas ; eh bien ! autant causer de cela que d'autre chose. Vous dites donc que cet homme venait pour madame de Saint-Luc. Tiens ! tiens ! tiens !

— Ecoutez, s'il faut tout vous avouer ; eh bien ! non, je ne crois pas que ce soit pour madame de Saint-Luc.

— Et pour qui donc ?

— Je crains, au contraire, que ce ne soit pour Diane.

— Ah ! bah ! fit Saint-Luc, j'aimerais mieux cela.

— Comment ! vous aimeriez mieux cela ?

— Sans doute. Vous le savez, il n'y a pas de race plus égoïste que les maris. Chacun pour soi ! Dieu pour tous.

— Le diable plutôt ! ajouta Saint-Luc.

— Ainsi donc, vous croyez qu'un homme est entré ?

— Je fais mieux que de le croire, j'ai vu.

— Vous avez vu un homme dans le parc ?

— Oui, dit Saint-Luc.

— Seul ?

— Avec madame de Monsoreau.

— Quand cela ? demanda le comte.

— Hier.

— Où donc ?

— Mais ici, à gauche : tenez.

Et comme Monsoreau avait dirigé sa promenade et celle de Saint-Luc du côté du vieux taillis, il put, d'où il était, montrer la place à son compagnon.

— Ah ! dit Saint-Luc, en effet, voici un mur en bien mauvais état ; il faudra que je prévienne le baron qu'on lui dégrade ses clôtures.

— Et qui soupçonnez-vous ?

— Moi ! qui je soupçonne ?

— Oui, dit le comte.

— De quoi ?

— De franchir la muraille pour venir dans le parc causer avec ma femme.

Saint-Luc parut se plonger dans une méditation profonde dont M. de Monsoreau attendit avec anxiété le résultat.

— Eh bien ! dit-il.

— Dame ! fit Saint-Luc, je ne vois guère que...

— Que... qui?... demanda vivement le comte.

— Què... vous... dit Saint-Luc en se découvrant le visage.

— Plaisantez-vous, mon cher monsieur de Saint-Luc ? dit le comte pétrifié.

— Ma foi ! non. Moi, dans le commencement de mon mariage, je faisais de ces choses-là : pourquoi n'en feriez-vous pas, vous ?

— Allons, vous ne voulez pas me répondre ; avouez cela, cher ami, mais ne craignez rien... j'ai du courage. Voyons, aidez-moi, cherchez, c'est un énorme service que j'attends de vous.

Saint-Luc se gratta l'oreille.

— Je ne vois toujours que vous, dit-il.

— Trêve de railleries ; prenez la chose gravement, monsieur, car, je vous en préviens, elle est de conséquence.

— Vous croyez ?

— Mais je vous dis que j'en suis sûr.

— C'est autre chose alors ; et comment vient cet homme ? le savez-vous ?

— Il vient à la dérobee, parbleu.

— Souvent ?

— Je le crois bien ; ses pieds sont imprimés dans la pierre molle du mur ; regardez plutôt.

— En effet.

— Ne vous êtes-vous donc jamais aperçu de ce que j'é viens de vous dire ?

— Oh ! fit Saint-Luc, je m'en doutais bien un peu.

— Ah ! voyez-vous, fit le comte haletant ; après.

— Après, je ne m'en suis pas inquiété ; j'ai cru que c'était vous.

— Mais quand je vous dis que non.

— Je vous crois, mon cher monsieur !

— Vous me croyez ?

— Oui.

— Eh bien ! alors ?

— Alors, c'est quelque autre.

Le grand-veneur regarda d'un oeil presque menaçant Saint-Luc, qui déployait sa plus coquette et sa plus suave nonchalance.

— Ah ! fit-il d'un air si courroucé que le jeune homme leva la tête.

— J'ai encore une idée, dit Saint-Luc.

— Allons donc !

— Si c'était...

— Si c'était ?

— Non.

— Non ?

— Mais si.

— Parlez.

— Si c'était M. le duc d'Anjou.

— J'y avais bien pensé, reprit Monsoreau ; mais j'ai pris des renseignemens ; ce ne pouvait être lui.

— Eh ! eh ! le duc est bien fin.

— Oui, mais ce n'est pas lui.

— Veus me dites toujours que cela n'est pas, dit Saint-Luc, et vous voulez que je vous dise, moi, que cela est.

— Sans doute ; vous qui habitez le château, vous devez savoir...

— Attendez, s'écria Saint-Luc.

— Y êtes-vous ?

— J'ai encore une idée. Si ce n'était ni vous ni le duc, c'était sans doute moi.

— Vous, Saint-Luc ?

— Pourquoi pas ?

— Vous qui venez à cheval par le dehors du parc, quand vous pouvez venir par le dedans ?

— Eh ! mon Dieu, je suis un être si capricieux, dit Saint-Luc.

— Vous qui eussiez pris la fuite en me voyant apparaître au haut du mur ?

— Dame ! on la prendrait à moins.

— Vous faisiez donc mal alors ? dit le comte qui commençait à n'être plus maître de son irritation.

— Je ne dis pas non.

— Mais vous vous moquez de moi, à la fin ! s'écria le comte pâlisant, et voilà un quart d'heure de cela.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Saint-Luc en tirant sa montre et en regardant Monsoreau avec une fixité qui fit frissonner celui-ci malgré son courage féroce, il y a vingt minutes.

— Mais vous m'insultez, monsieur ! dit le comte.

— Est-ce que vous croyez que vous ne m'insultez pas, vous, monsieur, avec toutes vos questions de sbire ?

— Ah ! j'y vois clair maintenant.

— Le beau miracle, à dix heures du matin. Et que voyez-vous ? dites.

— Je vois que vous vous entendez avec le traître, avec le lâche que j'ai failli tuer hier.

— Pardieu ! fit Saint-Luc, c'est mon ami.

— Alors, s'il en est ainsi, je vous tuerai à sa place.

— Bah ! dans votre maison ! comme cela, tout à coup ! sans dire gare !

— Croyez-vous donc que je me général pour punir un misérable ? s'écria le comte exaspéré.

— Ah ! monsieur de Monsoreau, répliqua Saint-Luc, que vous êtes donc mal élevé ! et que la fréquentation des bêtes fauves a détérioré vos mœurs ! Fi !...

— Mais vous ne voyez donc pas que je suis furieux ! hurla le comte en se plaçant devant Saint-Luc, les bras croisés et le visage bouleversé par l'expression effrayante du désespoir qui le mordait au cœur.

— Si, mordieu ! je le vois ; et, vrai, la fureur ne vous va pas le moins du monde ; vous êtes affreux à voir comme cela, mon cher monsieur de Monsoreau.

Le comte, hors de lui, mit la main à son épée.

— Ah ! faites attention, dit Saint-Luc, c'est vous qui me provoquez. Je vous prends vous-même à témoin que je suis parfaitement calme.

— Oui, muguet, dit Monsoreau, oui, mignon de couchette, je te provoque.

— Donnez-vous donc la peine de passer de l'autre côté du mur, monsieur de Monsoreau ; de l'autre côté du mur, nous serons sur un terrain neutre.

— Que m'importe ! s'écria le comte.

— Il m'importe à moi, dit Saint-Luc ; je ne veux pas vous tuer chez vous.

— A la bonne heure ! dit Monsoreau en se hâtant de franchir la brèche.

— Prenez garde ! allez doucement, comte ! Il y a une pierre qui ne tient pas bien ; il faut qu'elle ait été fort ébranlée. N'allez pas vous blesser au moins ; en vérité, je ne m'en consolerais pas.

Et Saint-Luc se mit à franchir la muraille à son tour.

— Allons ! allons ! hâte-toi, dit le comte en dégainant.

— Et moi qui viens à la campagne pour mon agrément, dit Saint-Luc se parlant à lui-même ; ma foi, je me serai bien amusé.

Et il sauta de l'autre côté du mur.

IV.

COMMENT M. DE SAINT-LUC MONTRA A M. DE MONSOREAU LE COUP QUE LE ROI LUI AVAIT MONTRÉ.

M. de Monsoreau attendait Saint-Luc l'épée à la main et en faisant des appels furieux avec le pied.

— Y es-tu ? dit le comte.

— Tiens, fit Saint-Luc, vous n'avez pas pris la plus mauvaise place, le dos au soleil ; ne vous gênez pas.

Monsoreau fit un quart de conversion.

— A la bonne heure, dit Saint-Luc, de cette façon je verrai clair à ce que je fais.

— Ne me ménage pas, dit Monsoreau, car j'irai franchement.

— Ah ça, dit Saint-Luc, vous voulez donc me tuer absolument ?

— Si je le veux !... oh ! oui... je le veux.

— L'homme propose et Dieu dispose, dit Saint-Luc en tirant son épée à son tour.

— Tu dis...

— Je dis... Regardez bien cette touffe de coquelicots et de pissenlits.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je dis que je vais vous coucher dessus. Et il se mit en garde toujours riant.

Monsoreau engagea le fer avec rage et porta avec une incroyable agilité à Saint-Luc deux ou trois coups que celui-ci para avec une agilité égale.

— Pardieu ! M. de Monsoreau, dit-il tout en jouant avec le fer de son ennemi, vous tirez fort agréablement l'épée, et tout autre que moi ou Bussy eût été tué par votre dernier dégageement.

Monsoreau pâlit, voyant à quel homme il avait affaire.

— Vous êtes peut-être étonné, dit Saint-Luc, de me trouver si convenablement l'épée dans la main ; c'est que le roi, qui m'aime beaucoup, comme vous savez, a pris la peine de me donner des leçons, et m'a montré, entre autres choses, un coup que je vous montrerai tout à l'heure. Je vous dis cela parce que s'il arrive que je vous tue de ce coup, vous aurez le plaisir de savoir que vous êtes tué d'un coup enseigné par le roi, ce qui sera excessivement flatteur pour vous.

— Vous avez infiniment d'esprit, monsieur, dit Monsoreau exaspéré en se fendant à fond pour porter un coup droit qui eût traversé une muraille.

— Dame ! on fait ce qu'on peut, répliqua modestement Saint-Luc en se jetant de côté, forçant, par ce mouvement,

son adversaire de faire une demi-volte qui lui mit en plein le soleil dans les yeux.

— Ah ! ah ! dit-il. Vous voilà où je voulais vous voir, en attendant que je vous voie où je veux vous mettre. N'est-ce pas que j'ai assez bien conduit ce coup-là, hein ? Aussi je suis content, vrai ! très content ! Vous aviez tout à l'heure cinquante chances seulement sur cent d'être tué ; maintenant vous en avez quatre-vingt dix-neuf.

Et avec une souplesse, une vigueur et une rage que Monsoreau ne lui connaissait pas, et que personne n'eût soupçonnées dans ce jeune homme efféminé, Saint-Luc porta de suite et sans interruption cinq coups au grand-veneur, qui les para, tout étourdi de cet ouragan mêlé de siffemens et d'éclairs ; le sixième fut un coup de prime composé d'une double feinte, d'une parade et d'une riposte dont le soleil l'empêcha de voir la première moitié, et dont il ne put voir la seconde, attendu que l'épée de Saint-Luc disparut tout entière dans sa poitrine.

Monsoreau resta encore un instant debout, mais comme un chêne déraciné qui n'attend qu'un souffle pour savoir de quel côté tomber.

— Là, maintenant, dit Saint-Luc, vous avez les cent chances complètes ; et remarquez ceci, monsieur, c'est que vous allez tomber juste sur la touffe que je vous ai indiquée.

Les forces manquèrent au comte ; ses mains s'ouvrirent, son oeil se voila ; il plia les genoux et tomba sur les coquelicots, à la pourpre desquels il mêla son sang.

Saint-Luc essuya tranquillement son épée et regarda cette dégradation de nuances qui, peu à peu, change en un masque de cadavre le visage de l'homme qui agonise.

— Ah ! vous m'avez tué, monsieur, dit Monsoreau.

— J'y tâchais, dit Saint-Luc ; mais maintenant que je vous vois couché là, près de mourir, le diable m'emporte si je ne suis pas fâché de ce que j'ai fait ; vous m'êtes sacré à présent, monsieur ; vous êtes horriblement jaloux, c'est vrai, mais vous étiez brave.

Et tout satisfait de cette oraison funèbre, Saint-Luc mit un genou en terre près de Monsoreau, et lui dit :

— Avez-vous quelque volonté dernière à déclarer, monsieur ? et, foi de gentilhomme, elle sera exécutée ; ordina-

rement, je sais cela, moi, quand on est blessé on a soif, avez-vous soif ? j'irai vous chercher à boire.

Monsoreau ne répondit pas. Il s'était retourné la face contre terre, mordant le gazon et se débattant dans son sang.

— Pauvre diable ! fit Saint-Luc en se relevant. Oh ! amitié, amitié, tu es une divinité bien exigeante.

Monsoreau ouvrit un œil alourdi, essaya de lever la tête et retomba avec un lugubre gémissement.

— Allons ! il est mort, dit Saint-Luc ; ne pensons plus à lui... C'est bien aisé à dire : ne pensons plus à lui... Voilà que j'ai tué un homme, moi, avec tout cela. On ne dira pas que j'ai perdu mon temps à la campagne.

Et aussitôt, enjambant le mur, il prit sa course à travers le parc et arriva au château.

La première personne qu'il aperçut fut Diane ; elle causait avec son amie.

— Comme le noir lui ira bien, dit Saint-Luc.

Puis s'approchant du groupe charmant formé par les deux femmes.

— Pardon, chère dame, fit-il à Diane ; mais j'aurais vraiment bien besoin de dire deux mots à madame de Saint-Luc.

— Faites, cher hôte, faites, répliqua madame de Monsoreau ; je vais retrouver mon père à la bibliothèque ; quand tu auras fini avec M. de Saint-Luc, ajouta-t-elle en s'adressant à son amie, tu viendras me reprendre, je serai là.

— Oui, sans faute, dit Jeanne.

Et Diane s'éloigna en les saluant de la main et du sourire.

Les deux époux demeurèrent seuls.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Jeanne avec la plus riante figure ; vous paraissez sinistre, cher époux.

— Mais oui, mais oui, répondit Saint-Luc.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Eh ! mon Dieu ! un accident !

— A vous ? demanda Jeanne effrayée.

— Pas précisément à moi, mais à une personne qui était près de moi.

— A quelle personne donc ?

— A celle avec laquelle je me promenais.

— A monsieur de Monsoreau ?

— Hélas ! oui. Pauvre cher homme !

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Je crois qu'il est mort.

— Mort ! s'écria Jeanne avec une agitation bien naturelle à concevoir, mort !

— C'est comme cela.

— Lui qui tout à l'heure était là, parlant, regardant !...

— Eh ! justement voilà la cause de sa mort, il a trop regardé et surtout trop parlé.

— Saint-Luc, mon ami, dit la jeune femme en saisissant les deux mains de son mari.

— Quoi ?

— Vous me cachez quelque chose.

— Moi, absolument rien, je vous jure ; pas même l'endroit où il est mort.

— Et où est-il mort ?

— Là-bas, derrière le mur, à l'endroit même où notre ami Bussy avait l'habitude d'attacher son cheval.

— C'est vous qui l'avez tué ? Saint-Luc.

— Parbleu ! qui voulez-vous que ce soit ? nous n'étions que deux, je reviens vivant et je vous dis qu'il est mort : il n'est pas difficile de deviner lequel des deux a tué l'autre.

— Malheureux que vous êtes !

— Ah ! chère amie, dit Saint-Luc, il m'a provoqué, insulté ; il a tiré l'épée du fourreau.

— C'est affreux ! c'est affreux ! ce pauvre homme !

— Bon, dit Saint-Luc, j'en étais sûr ; vous verrez qu'avant huit jours on dira saint Monsoreau.

— Mais vous ne pouvez rester ici ! s'écria Jeanne ; vous ne pouvez habiter plus long-temps sous le toit de l'homme que vous avez tué.

— C'est ce que je me suis dit tout de suite, et voilà pourquoi je suis accouru pour vous prier, chère amie, de faire vos apprêts de départ.

— Il ne vous a pas blessé, au moins ?

— A la bonne heure ! quoiqu'elle vienne un peu tard, voilà une question qui me raccommode avec vous ; non, je suis parfaitement intact.

— Alors, nous partirons ?

— Le plus vite possible, car vous comprenez que, d'un moment à l'autre, on peut découvrir l'accident.

— Quel accident ? s'écria madame de Saint-Luc en revenant sur sa pensée comme quelquefois on revient sur ses pas.

— Ah ! fit Saint-Luc.

— Mais, j'y pense, dit Jeanne, voilà madame de Monsoreau veuve.

— Voilà justement ce que je me disais tout à l'heure.

— Après l'avoir tué ?

— Non, auparavant.

— Allons, tandis que je vais la prévenir...

— Prenez bien des ménagemens, chère amie !

— Mauvaise nature ! pendant que je vais la prévenir, sellez les chevaux vous-même comme pour une promenade.

— Excellente idée. Vous ferez bien d'en avoir comme cela plusieurs, chère amie, car pour moi, je l'avoue, ma tête commence un peu à s'embarrasser.

— Mais où allons-nous ?

— A Paris.

— A Paris ! et le roi ?

— Le roi aura tout oublié ; il s'est passé tant de choses depuis que nous ne nous sommes vus ; puis s'il y a la guerre, ce qui est probable, ma place est à ses côtés.

— C'est bien ; nous partons pour Paris alors.

— Oui, seulement je voudrais une plume et de l'encre.

— Pour écrire à qui ?

— A Bussy ; vous comprenez que je ne puis pas quitter comme cela l'Anjou, sans lui dire pourquoi je le quitte.

— C'est juste, vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour écrire dans ma chambre.

Saint-Luc y monta aussitôt, et d'une main qui, quoi qu'il en eût, tremblait quelque peu, il traça à la hâte les lignes suivantes :

« Cher ami,

« Vous apprendrez, par la voie de la Renommée, l'accident
« arrivé à M. de Monsoreau ; nous avons eu ensemble, du côté
« du vieux taillis, une discussion sur les effets et les causes

« de la dégradation des murs, et l'inconvénient des chevaux
« qui vont tout seuls. Dans le fort de cette discussion, M.
« de Monsoreau est tombé sur une touffe de coquelicots et
« de pissenlits, et cela si malheureusement, qu'il s'est tué
« raide.

« Votre ami pour la vie.

« SAINT-LUC.

« P. S. Comme cela pourrait, au premier moment, vous
« paraître un peu invraisemblable, j'ajouterai que, lorsque cet
« accident lui est arrivé, nous avions tous deux l'épée à la
« main.

« Je pars à l'instant même pour Paris, dans l'intention de
« faire ma cour au roi, l'Anjou neme paraissant pas très-sûr
« après ce qui vient de se passer. »

Dix minutes après, un serviteur du baron courait à Angers porter cette lettre, tandis que, par une porte basse donnant sur un chemin de traverse, M. et madame de Saint-Luc portaient seuls, laissant Diane éplorée, et surtout fort embarrassée pour raconter au baron la triste histoire de cette rencontre.

Elle avait détourné les yeux quand Saint-Luc avait passé.

— Servez donc vos amis, avait dit celui-ci à sa femme; décidément, tous les hommes sont ingrats, il n'y a que moi qui suis reconnaissant.

V.

OU L'ON VOIT LA REINE-MÈRE ENTRER PEU TRIOMPHALEMENT DANS LA BONNE VILLE D'ANGERS.

A l'heure même où M. de Monsoreau tombait sous l'épée de Saint-Luc, une grande fanfare de quatre trompettes retentissait aux portes d'Angers, fermées, comme on sait, avec le plus grand soin.

Les gardes, prévenus, levèrent un étendard et répondirent par des symphonies semblables.

C'était Catherine de Médicis qui venait faire son entrée à Angers, avec une suite assez imposante.

On prévint aussitôt Bussy, qui se leva de son lit, et Bussy alla trouver le prince, qui se mit dans le sien.

Certes, les airs joués par les trompettes angevines étaient de fort beaux airs, mais ils n'avaient pas la vertu de ceux qui firent tomber les murs de Jéricho ; les portes d'Angers ne s'ouvrirent pas.

Catherine se pencha hors de sa litière, pour se montrer aux gardes avancées, espérant que la majesté d'un visage royal ferait plus d'effet que le son des trompettes. Les miliciens d'Angers virent la reine, la saluèrent même avec courtoisie, mais les portes demeurèrent fermées.

Catherine envoya un gentilhomme aux barrières. On fit force politesses à ce gentilhomme. Mais comme il demandait l'entrée pour la reine-mère en insistant pour que S. M. fût reçue avec honneur, on lui répondit qu'Angers, étant place de guerre, ne s'ouvrirait pas sans quelques formalités indispensables.

Le gentilhomme revint très-mortifié vers sa maîtresse, et Catherine laissa échapper alors dans toute l'amertume de sa réalité, dans toute la plénitude de son acception, ce mot que Louis XIV modifia plus tard selon les proportions qu'avait prises l'autorité royale.

— J'attends ! murmura-t-elle.

Et ses gentilshommes frémissaient à ses côtés.

Enfin Bussy, qui avait employé près d'une demi-heure à sermoner le duc et à lui forger cent raisons d'Etat, toutes plus péremptoires les unes que les autres, Bussy se décida. Il fit seller son cheval avec force caparaçons, choisit cinq gentilshommes des plus désagréables à la reine-mère, et, se plaçant à leur tête, alla d'un pas de recteur au-devant de Sa Majesté.

Catherine commençait à se fatiguer, non pas d'attendre, mais de méditer des vengeance contre ceux qui lui jouaient ce tour.

Elle se rappelait le conte arabe dans lequel il est dit qu'un génie rebelle, prisonnier dans un vase de cuivre, promet d'enrichir quiconque le délivrerait dans les dix premiers siè-

cles de sa captivité; puis, furieux d'attendre, jure la mort de l'imprudent qui briserait le couvercle du vase.

Catherine en était là. Elle s'était promis d'abord de gracieuser les gentilshommes qui s'empresseraient de venir à sa rencontre. Ensuite elle fit vœu d'accabler de sa colère celui qui se présenterait le premier.

Bussy parut tout empanaché à la barrière, et regarda vaguement comme un factionnaire nocturne qui écoute plutôt qu'il ne voit.

— Qui vive? cria-t-il,

Catherine s'attendait au moins à des génuflexions; son gentilhomme la regarda pour connaître ses volontés.

— Allez, dit-elle, allez encore à la barrière; on crie : Qui vive? Répondez, monsieur, c'est une formalité...

Le gentilhomme vint aux pointes de la herse.

— C'est madame la reine-mère, dit-il, qui vient visiter la bonne ville d'Angers.

— Fort bien, monsieur, répliqua Bussy; veuillez tourner à gauche, à quatre-vingts pas d'ici environ, vous allez rencontrer la poterne.

— La poterne! s'écria le gentilhomme, la poterne! Une porte basse pour Sa Majesté!

Bussy n'était plus là pour entendre. Avec ses amis qui riaient sous cape, il s'était dirigé vers l'endroit où, d'après ses instructions, devait descendre Sa Majesté la reine-mère.

— Votre Majesté a-t-elle entendu? demanda le gentilhomme... La poterne!

— Eh! oui, monsieur, j'ai entendu; entrons par là, puisque c'est par là qu'on entre.

Et l'éclair de son regard fit pâlir le maladroit qui venait de s'appesantir ainsi sur l'humiliation imposée à sa souveraine.

Le cortège tourna vers la gauche, et la poterne s'ouvrit.

Bussy, à pied, l'épée nue à la main, s'avança au dehors de la petite porte, et s'inclina respectueusement devant Catherine; autour de lui les plumes des chapeaux balayaient la terre.

— Soit, Votre Majesté, la bienvenue dans Angers, dit-il.

Il avait à ses côtés des tambours qui ne battirent pas, et des hallebardiers qui ne quittèrent pas le port d'armes.

La reine descendit de litière, et s'appuyant sur le bras d'un gentilhomme de sa suite, marcha vers la petite porte, après avoir répondu ce seul mot :

— Merci, monsieur de Bussy.

C'était toute la conclusion des méditations qu'on lui avait laissé le temps de faire.

Elle avançait la tête haute. Bussy la prévint tout à coup et l'arrêta même par le bras.

— Ah ! prenez garde, madame, la porte est bien basse ; Votre Majesté se heurterait.

— Il faut donc se baisser ? dit la reine ; comment faire ?... C'est la première fois que j'entre ainsi dans une ville.

Ces paroles, prononcées avec un naturel parfait, avaient pour les courtisans habiles un sens, une profondeur et une portée qui firent réfléchir plus d'un assistant, et Bussy lui-même se tordit la moustache en regardant de côté,

— Tu as été trop loin, lui dit Livarot à l'oreille.

— Bah ! laisse donc, répliqua Bussy, il faut qu'elle en voie bien d'autres.

On hissa la litière de S. M. par-dessus le mur avec un palan, et elle put s'y installer de nouveau pour aller au palais. Bussy et ses amis remontèrent à cheval escortant des deux côtés la litière.

— Mon fils ? dit tout à coup Catherine ; je ne vois pas mon fils d'Anjou ?

Ces mots qu'elle voulait retenir lui étaient arrachés par une irrésistible colère. L'absence de François en un pareil moment était le comble de l'insulte.

— Monseigneur est malade, au lit, madame ; sans quoi Votre Majesté ne peut douter que Son Altesse ne se fût empressée de faire elle-même les honneurs de sa ville.

Ici Catherine fut sublime d'hypocrisie.

— Malade ! mon pauvre enfant, malade ! s'écria-t-elle. Ah ! Messieurs, hâtons-nous... est-il bien soigné, au moins ?

— Nous faisons de notre mieux, dit Bussy, en la regardant avec surprise comme pour savoir si réellement dans cette femme il y avait une mère.

— Sait-il que je suis ici ? reprit Catherine après une pause qu'elle employa utilement à passer la revue de tous les gentilshommes.

— Oui, certes, madame, oui.

Les lèvres de Catherine se pincèrent.

— Il doit bien souffrir alors, ajouta-t-elle, du ton de la compassion,

— Horriblement, dit Bussy. Son Altesse est sujette à ces indispositions subites.

— C'est une indisposition subite, monsieur de Bussy?

— Mon Dieu, oui, madame.

On arriva ainsi au palais. Une grande foule faisait la haie sur le passage de la litière.

Bussy courut devant par les montées, et entrant tout essoufflé chez le duc :

— La voici, dit-il... Gare !

— Est-elle furieuse ?

— Exaspérée.

— Elle se plaint ?

— Oh ! non ; c'est bien pis, elle sourit.

— Qu'a dit le peuple ?

— Le peuple n'a pas sourcillé ; il regarde cette femme avec une muette frayeur : s'il ne la connaît pas, il la devine.

— Et elle ?

— Elle envoie des baisers, et se mord le bout des doigts.

— Diable !

— C'est ce que j'ai pensé, oui, Monseigneur. Diable, jouez serré !

— Nous nous maintenons à la guerre, n'est-ce pas ?

— Pardieu ! demandez cent pour avoir dix, et avec elle vous n'aurez encore que cinq.

— Bah ! tu me crois donc bien faible ?... Êtes-vous tous là ? Pourquoi Monsoreau n'est-il pas revenu ? fit le duc.

— Je le crois à Méridor... Oh ! nous nous passerons bien de lui.

— Sa Majesté la reine-mère ! cria l'huissier au seuil de la chambre.

Et aussitôt Catherine parut blême et vêtue de noir selon sa coutume.

Le duc d'Anjou fit un mouvement pour se lever. Mais Catherine, avec une agilité qu'on n'aurait pas soupçonnée en ce corps usé par l'âge, Catherine se jeta dans les bras de son fils et le couvrit de baisers.

— Elle va l'étouffer, pensa Bussy, ce sont de vrais baisers, mordieu !

Elle fit plus, elle pleura !

— Méfions-nous, dit Antragnet à Ribérac, chaque larme sera payée un muid de sang.

Catherine ayant fini ses accolades, s'assit au chevet du duc ; Bussy fit un signe, et les assistans s'éloignèrent. Lui, comme s'il était chez lui, s'adossa aux pilastres du lit et attendit tranquillement.

— Est-ce que vous ne voudriez pas prendre soin de mes pauvres gens, mon cher monsieur de Bussy, dit tout à coup Catherine. Après mon fils, c'est vous qui êtes notre ami le plus cher et maître du logis, n'est-ce pas ? je vous demande cette grâce.

Il n'y avait pas à hésiter

Je suis pris, pensa Bussy.

— Madame, dit-il, trop heureux de pouvoir plaire à Votre Majesté, je m'en y vais.

Attends, murmura-t-il. Tu ne connais pas les portes ici comme au Louvre, je vais revenir.

Et il sortit, sans avoir pu adresser même un signe au duc. Catherine s'en défait, elle ne le perdit pas de vue une seconde

Catherine chercha tout d'abord à savoir si son fils était malade ou feignait seulement la maladie. Ce devait être toute la base de ses opérations diplomatiques.

Mais François, en digne fils d'une pareille mère, joua miraculeusement son rôle. Elle avait pleuré, il eut la fièvre.

Catherine, abusée, le crut malade ; elle espéra donc avoir plus d'influence sur un esprit affaibli par les souffrances du corps. Elle combla le duc de tendresse, l'embrassa de nouveau, pleura encore, et à tel point qu'il s'en étonna et en demanda la raison.

— Vous avez couru un si grand danger, répliqua-t-elle, mon enfant !

— En me sauvant du Louvre, ma mère.

— Oh ! non pas, après vous être sauvé.

— Comment cela !

— Ceux qui vous aidaient dans cette malheureuse évacuation...

- Eh bien ?...
- Étaient vos plus cruels ennemis...
- Elle ne sait rien, pensa-t-il, mais elle voudrait savoir.
- Le roi de Navarre ! dit-elle tout brutalement, l'éternel fléau de notre race... Je le reconnais bien.
- Ah ! ah ! s'écria François, elle le sait.
- Croiriez-vous qu'il s'en vante, dit-elle, et qu'il pense avoir tout gagné ?
- C'est impossible, répliqua-t-il, on vous trompe, ma mère.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il n'est pour rien dans mon évasion, et qu'y fût-il pour quelque chose, je suis sauf comme vous voyez... Il y a deux ans que je n'ai vu le roi de Navarre.
- Ce n'est pas de ce danger seulement que je vous parle, mon fils, dit Catherine, sentant que le coup n'avait pas porté.
- Quoi encore ? ma mère, répliqua-t-il en regardant souvent dans son alcove la tapisserie qui s'agitait derrière la reine :
- Catherine s'approcha de François, et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre épouvantée :
- La colère du roi ! fit-elle, cette furieuse colère qui vous menace.
- Il en est de ce danger comme de l'autre, madame ; le roi mon frère est dans une furieuse colère, je le crois ; mais je suis sauf.
- Vous croyez ? fit-elle avec un accent capable d'intimider les plus audacieux.
- La tapisserie trembla.
- J'en suis sûr, répondit le duc ; et c'est tellement vrai, ma bonne mère, que vous êtes venue vous-même me l'annoncer.
- Comment cela ? dit Catherine inquiète de ce calme.
- Parce que, continua-t-il après un nouveau regard à la cloison, si vous n'aviez été chargée que de m'apporter ces menaces, vous ne fussiez pas venue, et qu'en pareil cas, le roi aurait hésité à me fournir un otage tel que Votre Majesté.
- Catherine effrayée leva la tête.
- Un otage ! moi ! dit-elle.
- Le plus saint et le plus vénérable de tous, répliqua-t-il en souriant et en baisant la main de Catherine, non sans un autre coup d'œil triomphant adressé à la boiserie.

LA DAME DE MONSOREAU.

Catherine laissa tomber ses bras, comme écrasée ; elle ne pouvait deviner que Bussy par une porte secrète surveillait son maître et le tenait en échec sous son regard, depuis le commencement de l'entretien, lui envoyant du courage et de l'esprit à chaque hésitation.

— Mon fils, dit-elle enfin, ce sont toutes paroles de paix que je vous apporte, vous avez parfaitement raison.

— J'écoute, ma mère, dit François, vous savez avec quel respect ; je crois que nous commençons à nous entendre.

VI.

LES PETITES CAUSES ET LES GRANDS EFFETS.

Catherine avait eu dans cette première partie de l'entretien un désavantage visible. Ce genre d'échecs était si peu prévu, et surtout si inaccoutumé, qu'elle se demandait si son fils était aussi décidé, dans ses refus, qu'il le paraissait, quand un tout petit événement changea tout à coup la face des choses.

On a vu des batailles aux trois quarts perdues être gagnées par un changement de vent, *et vice versa* ; Marengo et Waterloo en sont un double exemple. Un grain de sable change l'allure des plus puissantes machines.

Bussy était, comme nous l'avons vu, dans un couloir secret, aboutissant à l'alcove de M. le duc d'Anjou, placé de façon à n'être vu que du prince ; de sa cachette, il passait la tête par une fente de la tapisserie aux momens qu'il croyait les plus dangereux pour sa cause.

Sa cause, comme on le comprend, était la guerre à tout prix : il fallait se maintenir en Anjou, tant que M. de Monsoreau y serait, surveiller ainsi le mari, et visiter la femme.

Cette politique extrêmement simple, compliquait cependant au plus haut degré toute la politique de France ; aux grands effets les petites causes.

Voilà pourquoi, avec force clins d'yeux, avec des mines furibondes, avec des gestes de tranche-montagne, avec des jeux

de sourcils effrayants, enfin, Bussy poussait son maître à la férocité. Le duc, qui avait peur de Bussy, se laissait pousser, et on l'a vu effectivement on ne peut plus féroce.

Catherine était donc battue sur tous les points et ne songeait plus qu'à faire une retraite honorable, lorsqu'un petit événement, presque aussi inattendu que l'entêtement de M. le duc d'Anjou, vint à sa rescousse.

Tout à coup, au plus vif de la conversation de la mère et du fils, au plus fort de la résistance de M. le duc d'Anjou, Bussy se sentit tirer par le bas de son manteau. Curieux de ne rien perdre de la conversation, il porta, sans se retourner la main à l'endroit sollicité, et trouva un poignet; en remontant le long de ce poignet il trouva un bras et après le bras une épaule, et après l'épaule un homme.

Voyant alors que la chose en valait la peine, il se retourna.

L'homme était Remy.

Bussy voulut parler, mais Remy posa un doigt sur sa bouche, puis il attira doucement son maître dans la chambre voisine.

— Qu'y a-t-il donc, Remy? demanda le comte, très-impatient, et pourquoi me dérange-t-on dans un pareil moment?

— Une lettre, dit tout bas Remy.

— Que le diable t'emporte! pour une lettre, tu me tires d'une conversation aussi importante que celle que je faisais avec Monseigneur le duc d'Anjou.

Remy ne parut aucunement désarçonné par cette boutade.

— Il y a lettre et lettre, dit-il.

— Sans doute, pensa Bussy; d'où vient cela?

— De Méridor.

— Oh! fit vivement Bussy, de Méridor! Merci, mon bon Remy, merci!

— Je n'ai donc plus tort?

— Est-ce que tu peux jamais avoir tort? Où est cette lettre?

— Ah! voilà ce qui m'a fait juger qu'elle était de la plus haute importance, c'est que le messager ne veut la remettre qu'à vous seul.

— Il a raison. Est-il là?

— Oui.

— Amène-le.

Remy ouvrit une porte et fit signe à une espèce de palefrenier de venir à lui.

— Voici M. de Bussy, dit-il, en montrant le comte.

— Donne; je suis celui que tu demandes, dit Bussy.

Et il lui mit une demi-pistole dans la main,

— Oh! je vous connais bien, dit le palefrenier en lui tendant la lettre.

— Et c'est elle qui te l'a remise?

— Non, pas elle, lui.

— Qui, lui? demanda vivement Bussy en regardant l'écriture.

— M. de Saint-Luc!

— Ah! ah!

Bussy avait pâli légèrement, car, à ce mot : lui, il avait cru qu'il était question du mari et non de la femme, et M. de Monsoreau avait le privilège de faire pâlir Bussy chaque fois que Bussy pensait à lui.

Bussy se retourna pour lire, et pour cacher en lisant cette émotion que tout individu doit craindre de manifester quand il reçoit une lettre importante, et qu'il n'est pas César Borgia, Machiavel, Catherine de Médicis ou le diable.

Il avait eu raison de se retourner, le pauvre Bussy, car à peine eut-il parcouru la lettre que nous connaissons, que le sang lui monta au cerveau et battit ses yeux comme une mer en furie : de sorte que, pâle qu'il était, il devint pourpre, resta un instant étourdi, et sentant qu'il allait tomber, fut forcé de se laisser aller sur un fauteuil près de la fenêtre.

— Va-t'en, dit Remy au palefrenier abasourdi de l'effet qu'avait produit la lettre qu'il apportait.

Et il le poussa par les épaules.

Le palefrenier s'enfuit vivement; il croyait la nouvelle mauvaise, et il avait peur qu'on ne lui reprit sa demi-pistole.

Remy revint au comte, et le secouant par le bras :

— Mordieu! s'écria-t-il, répondez-moi à l'instant même, ou par saint Esculape, je vous saigne des quatre membres.

Bussy se releva; il n'était plus rouge, il n'était plus étourdi, il était sombre.

— Vois, dit-il, ce que Saint-Luc a fait pour moi.

Et il tendit la lettre à Remy.

Remy lut avidement.

— Eh bien ! dit-il, il me semble que tout ceci est fort beau, et M. de Saint-Luc est un galant homme. Vivent les gens d'esprit pour expédier uné âme en purgatoire ; ils ne s'y reprennent pas à deux fois.

— C'est incroyable ! balbutia Bussy

— Certainement, c'est incroyable ; mais cela n'y fait rien. Voici notre position changée du tout au tout. J'aurai dans neuf mois une comtesse de Bussy pour cliente. Mordieu ! ne craignez rien, j'accouche comme Ambroise Paré.

— Oui, dit Bussy, elle sera ma femme.

— Il me semble, répondit Remy, qu'il n'y aura pas grand'chose à faire pour cela, et qu'elle l'était déjà plus qu'elle n'était celle de son mari.

— Monsoreau mort !

— Mort ! répéta le Haudoin, c'est écrit.

— Oh ! il me semble que je fais un rêve, Remy. Quoi ! je ne verrai plus cette espèce de spectre, toujours prêt à se dresser entre moi et le bonheur ? Remy, nous nous trompons.

— Nous ne nous trompons pas le moins du monde. Relisez, mordieu ! tombé sur des coquelicots, voyez, et cela si rudement, qu'il en est mort ! J'avais déjà remarqué qu'il était très dangereux de tomber sur des coquelicots ; mais j'avais cru que le danger n'existait que pour les femmes.

— Mais alors, dit Bussy, sans écouter toutes les facéties de Remy et suivant seulement les détours de sa pensée, qui se tordait en tous sens dans son esprit, mais Diane ne va pas pouvoir rester à Méridor. Je ne le veux pas. Il faut qu'elle aille autre part, quelque part où elle puisse oublier.

— Je crois que Paris serait assez bon pour cela, dit le Haudoin ; on oublie assez bien à Paris.

— Tu as raison ; elle reprendra sa petite maison de la rue des Tournelles, et les dix mois de veuvage, nous les passerons obscurément, si toutefois le bonheur peut rester obscur, et le mariage pour nous ne sera que le lendemain des félicités de la veille.

— C'est vrai, dit Remy ; mais pour aller à Paris....

— Eh bien ?

— Il nous faut quelque chose.

— Quoi ?

— Il nous faut la paix en Anjou.

— C'est vrai, dit Bussy ; c'est vrai. Oh ! mon Dieu ! que de temps perdu et perdu inutilement !

— Cela veut dire que vous allez monter à cheval et courir à Méridor.

— Non pas moi, non pas moi, du moins, mais toi ; moi, je suis invinciblement retenu ici ; d'ailleurs, en un pareil moment, ma présence serait presque inconvenante.

— Comment la verrai-je ? me présenterai-je au château ?

— Non ; va d'abord au vieux taillis, peut-être se promènera-t-elle là en attendant que je vienne ; puis, si tu ne l'aperçois pas, va au château.

— Que lui dirai-je ?

— Que je suis à moitié fou.

Et serrant la main du jeune homme sur lequel l'expérience lui avait appris à compter comme sur un autre lui-même, il courut reprendre sa place dans le corridor à l'entrée de l'alcove derrière la tapisserie.

Catherine en l'absence de Bussy essayait de regagner le terrain que sa présence lui avait fait perdre.

— Mon fils, avait-elle dit, il me semblait cependant que jamais une mère ne pouvait manquer de s'entendre avec son enfant.

— Vous voyez pourtant, ma mère, répondit le duc d'Anjou, que cela arrive quelquefois.

— Jamais quand elle le veut.

— Madame, vous voulez dire quand ils le veulent, reprit le duc qui, satisfait de cette fière parole, chercha Bussy pour en être récompensé par un coup d'œil approbateur.

— Mais je le veux ! s'écria Catherine ; entendez-vous bien, François ? je le veux.

— Et l'expression de la voix contrastait avec les paroles, car les paroles étaient impératives et la voix était presque suppliante.

— Vous le voulez ? reprit le duc d'Anjou en souriant.

— Oui, dit Catherine, je le veux, et tous les sacrifices me seront aisés pour arriver à ce but.

— Ah ! ah ! fit François. Diable !

— Oui, oui, chère enfant ; dites, qu'exigez-vous, que voulez-vous ? parlez ! commandez !

— Oh ! ma mère ! dit François presque embarrassé d'une si complète victoire, qui ne lui laissait pas la faculté d'être un vainqueur rigoureux.

— Ecoutez, mon fils, dit Catherine de sa voix la plus caressante ; vous ne cherchez pas à noyer un royaume dans le sang, n'est-ce pas ? Ce n'est pas possible. Vous n'êtes ni un mauvais Français, ni un mauvais frère.

— Mon frère m'a insulté, madame, et je ne lui dois plus rien : non, rien comme à mon frère, rien comme à mon roi.

— Mais moi, François, moi ! vous n'avez pas à vous plaindre de moi ?

— Si fait, madame, car vous m'avez abandonné, vous ! reprit le duc en pensant que Bussy était toujours là et pouvait l'entendre comme par le passé.

— Ah ! vous voulez ma mort ? dit Catherine d'une voix sombre. Eh bien ! soit, je mourrai comme doit mourir une femme qui voit s'entr'égorgier ses enfants.

Il va sans dire que Catherine n'avait pas le moins du monde envie de mourir.

— Oh ! ne dites point cela, madame, vous ne navrez le cœur ! s'écria François qui n'avait pas le cœur navré du tout.

Catherine fondit en larmes.

Le duc lui prit les mains et essaya de la rassurer, jetant toujours des regards inquiets du côté de l'alcove.

— Mais que voulez-vous ? dit-elle, articulez vos prétentions au moins, que nous sachions à quoi nous en tenir.

— Que voulez-vous vous-même ? voyons, ma mère, dit François, parlez, je vous écoute.

— Je désire que vous reveniez à Paris, cher enfant, je désire que vous rentriez à la cour du roi votre frère, qui vous tend les bras.

— Et mordieu, Madame, j'y vois clair ; ce n'est pas lui qui me tend les bras, c'est le pont-levis de la Bastille.

— Non, revenez, revenez, et, sur mon honneur, sur mon amour de mère, sur le sang de notre Seigneur Jésus-Christ, Catherine se signa, vous serez reçu par le roi, comme si c'était vous qui fussiez le roi et lui le duc d'Anjou.

Le duc regardait obstinément du côté de l'alcove.

— Acceptez, continua Catherine, acceptez, mon fils, voulez-vous d'autres apanages, dites, voulez-vous des gardes ?

— Eh ! madame, votre fils m'en a donné, et des gardes d'honneur même, puisqu'il avait choisi ses quatre mignons.

— Voyons, ne me répondez pas ainsi : les gardes qu'il vous donnera, vous les choisirez vous-même ; vous aurez un capitaine, s'il le faut, et, s'il le faut encore, ce capitaine sera M. de Bussy.

Le duc, ébranlé par cette dernière offre, à laquelle il devait penser que Bussy serait sensible, jeta encore un regard vers l'alcove, tremblant de rencontrer un œil flamboyant et des dents blanches, griaçant dans l'ombre. Mais, ô surprise, il vit au contraire, Bussy riant, joyeux, et applaudissant par de nombreuses approbations de tête.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda-t-il ; Bussy ne voulait-il donc la guerre que pour devenir capitaine de mes gardes ?

— Alors, dit-il tout haut, et s'interrogeant lui-même, je dois donc accepter ?

— Oui ! oui ! oui ! fit Bussy, des mains, des épaules et de la tête.

— Il faudrait donc, continua le duc, quitter l'Anjou pour revenir à Paris ?

— Oui ! oui ! oui ! continua Bussy avec une fureur approbative, qui allait toujours en croissant.

— Sans doute, cher enfant, dit Catherine ; mais est-ce donc si difficile de revenir à Paris ?

— Ma foi, dit le duc, je n'y comprends plus rien. Nous étions convenus que je refuserais tout, et voici que maintenant il me conseille la paix et les embrassades,

— Et bien ! demanda Catherine avec anxiété, que répondez-vous ?

— Ma mère, je réfléchirai, dit le duc, qui voulait s'entendre avec Bussy de cette contradiction, et demain...

— Il se rend, pensa Catherine. Allons, j'ai gagné la bataille.

— Au fait, se dit le duc, Bussy a peut-être raison.

Et tous deux se séparèrent après s'être embrassés.

VII.

COMMENT M. DE MONSOREAU OUVRIT, FERMA ET ROUVRIIT LES YEUX, CE QUI ÉTAIT UNE PREUVE QU'IL N'ÉTAIT PAS TOUT A FAIT MORT.

Un bon ami est une douce chose, d'autant plus douce qu'elle est rare. Remy s'avouait cela à lui-même, tout en courant les champs sur un des meilleurs chevaux des écuries du prince. Il aurait bien pris Roland, mais il venait sur ce point après M. de Monsoreau; force lui avait donc été d'en prendre un autre.

— J'aime fort M. de Bussy, se disait le Haudoin à lui-même; et, de son côté, M. de Bussy m'aime grandement aussi, je le crois. Voilà pourquoi je suis si joyeux aujourd'hui, c'est qu'aujourd'hui j'ai du bonheur pour deux.

Puis il ajoutait, en respirant à pleine poitrine :

— En vérité, je crois que mon cœur n'est plus assez large.

Voyons, continuait-il en s'interrogeant, voyons quel compliment je vais faire à madame Diane.

Si elle est gourmée, cérémonieuse, funèbre, des salutations, des révérences muettes, et une main sur le cœur; si elle sourit, des pirouettes, des ronds de jambes, et une polonaise que j'exécuterai à moi tout seul.

Quant à M. de Saint-Luc, s'il est encore au château, ce dont je doute, un vivat, et des actions de grâces en latin. Il ne sera pas funèbre, lui, j'en suis sûr...

Ah ! j'approche.

En effet, le cheval, après avoir pris à gauche, puis à droite, après avoir suivi le sentier fleuri, après avoir traversé le taillis et la haute futaie, était entré dans le fourré qui conduisait à la muraille.

— Oh ! les beaux coquellcots ! disait Remy ; cela me rappelle notre grand veneur ; ceux sur lesquels il est tombé ne pouvaient pas être plus beaux que ceux-ci, pauvre cher homme.

Remy approchait de plus en plus de la muraille.

Tout à coup le cheval s'arrêta, les naseaux ouverts, l'œil

fixe; Remy, qui allait au grand trot et qui ne s'attendait pas à cetemps d'arrêt, faillit sauter par-dessus la tête de Mithridate.

C'était ainsi que se nommait le cheval qu'il avait pris au lieu et place de Roland.

Remy, que la pratique avait fait écuyer sans peur, mit ses éperons dans le ventre de sa monture; mais Mithridate ne bougea point; il avait sans doute reçu ce nom à cause de la ressemblance que son caractère obstiné présentait avec celui du roi de Pont.

Remy, étonné, baissa les yeux vers le sol pour chercher quel obstacle arrêtait ainsi son cheval; mais il ne vit rien qu'une large mare de sang, que peu à peu buvaient la terre et les fleurs, et qui se couronnait d'une petite mousse rose.

— Tiens! s'écria-t-il, est-ce que ce serait ici que M. de Saint-Luc aurait transpercé M. de Monsoreau?

Remy leva les yeux de terre et regarda tout autour de lui.

A dix pas, sous un massif, il venait de voir deux jambes raides et un corps qui paraissait plus raide encore.

Les jambes étaient allongées, le corps était adossé à la muraille.

— Tiens! le Monsoreau! fit Remy. *Hic obiit Nemrod* Allons, allons, si la veuve le laisse ainsi exposé aux corbeaux et aux vautours, c'est bon signe pour nous, et l'oraison funèbre se fera en pirouettes, en ronds de jambe et en polonaise.

Et Remy, ayant mis pied à terre, fit quelques pas en avant dans la direction du corps.

— C'est drôle! dit-il, le voilà mort ici, parfaitement mort, et cependant le sang est là-bas. Ah! voici une trace. Il sera venu de là-bas ici, ou plutôt ce bon M. de Saint-Luc, qui est la charité même, l'aura adossé à ce mur pour que le sang ne lui portât point à la tête. Oui, c'est cela, il est, ma foi! mort, les yeux ouverts et sans grimace, mort raide, là, une, deux!

Et Remy passa dans le vide un dégagement avec son doigt.

Tout à coup, il recula stupide, et la bouche béante: les deux yeux, qu'il avait vus ouverts, s'étaient refermés, et une pâleur, plus livide encore que celle qui l'avait frappé d'abord, s'était étendue sur la face du défunt.

Remy devint presque aussi pâle que M. de Monsoreau; mais comme il était médecin, c'est-à-dire passablement matérialiste, il marmotta en se grattant le bout du nez:

— *Credere portentis mediocre.* S'il a fermé les yeux, c'est qu'il n'est pas mort.

Et comme, malgré son matérialisme, la position était désagréable, comme aussi les articulations de ses genoux pliaient plus qu'il n'était convenable, ils'assit ou plutôt il se laissa glisser au pied de l'arbre qui le soutenait, et se trouva face à face avec le cadavre.

— Je ne sais pas trop, se dit-il, où j'ai là qu'après la mort, il se produisait certains phénomènes d'action, qui ne décèlent qu'un affaissement de la matière, c'est-à-dire un commencement de corruption.

Diable d'homme, va ! il faut qu'il nous contrarie même après sa mort ; c'est bien la peine. Oui, ma foi, non seulement les yeux sont fermés tout de bon, mais encore la pâleur a augmenté, *color albus*, *chroma chloron* comme dit Galien ; *color albus*, comme dit Cicéron qui était un orateur bien spirituel ; au surplus, il y a un moyen de savoir s'il est mort ou s'il ne l'est pas, c'est de lui enfoncer mon épée d'un pied dans le ventre ; s'il ne remue pas, c'est qu'il sera bien trépassé.

Et Remy se disposait à faire cette charitable épreuve ; déjà même il portait la main à son estoc, lorsque les yeux de Monsoreau s'ouvrirent de nouveau.

Cet accident produisit l'effet contraire au premier ; Remy se redressa comme mu par un ressort, et une sueur froide coula sur son front.

Cette fois les yeux du mort restèrent écarquillés.

— Il n'est pas mort, murmura Remy, il n'est pas mort. Eh bien ! nous voilà dans une belle position.

Alors une pensée se présenta naturellement à l'esprit du jeune homme.

— Il vit, dit-il, c'est vrai, mais si je le tue, il sera bien mort.

Et il regardait Monsoreau qui le regardait aussi d'un œil si effaré, qu'on eût dit qu'il pouvait lire dans l'âme de ce passant de quelle nature étaient ses intentions :

— Fi ! s'écria tout à coup Remy, fi ! la hideuse pensée. Dieu m'est témoin que s'il était là tout droit, sur ses jambes, brandissant sa rapière, je le tuerais du plus grand cœur.

Mais tel qu'il est maintenant, sans force et aux trois quarts mort, ce serait plus qu'un crime, ce serait une infamie.

— Au secours ! murmura Monsoreau, au secours ! je me meurs.

— Mordieu ! dit Remy, la position est critique. Je suis médecin, et par conséquent il est de mon devoir de soulager mon semblable qui souffre. Il est vrai que le Monsoreau est si laid, que j'aurais presque le droit de dire qu'il n'est pas mon semblable, mais il est de la même espèce — *genus homo*. Allons, oublions que je m'appelle le Haudoin, oublions que je suis l'ami de M. de Bussy, et faisons notre devoir de médecin.

— Au secours ! répéta le blessé.

— Me voilà, dit Remy.

— Allez me chercher un prêtre, un médecin.

— Le médecin est tout trouvé, et peut-être vous dispensera-t-il du prêtre.

— Le Haudoin ! s'écria M. de Monsoreau, reconnaissant Remy, par quel hasard ?

Comme on le voit, M. de Monsoreau était fidèle à son caractère ; dans son agonie il se défait et interrogeait.

Remy comprit toute la portée de cette interrogation. Ce n'était pas un chemin battu que ce bois, et l'on n'y venait pas sans y avoir affaire. La question était donc presque naturelle.

— Comment êtes-vous ici ? redemanda Monsoreau, à qui les soupçons rendaient quelque force.

— Pardieu ! répondit le Haudoin, parce qu'à une lieue d'ici j'ai rencontré M. de Saint-Luc.

— Ah ! mon meurtrier, balbutia Monsoreau, en blémissant de douleur et de colère à la fois.

— Alors il m'a dit : Remy, courez dans le bois, et à l'endroit appelé le Vieux-taillis vous trouverez un homme mort.

— Mort ! répéta Monsoreau.

— Dam ! il le croyait, dit Remy, il ne faut pas lui en vouloir pour cela ; alors, je suis venu, j'ai vu, vous êtes vaincu.

— Et maintenant, dites-moi, vous parlez à un homme, ne craignez donc rien, dites-moi, suis-je blessé mortellement ?

— Ah ! diable, fit Remy, vous m'en demandez beaucoup, cependant je vais tâcher, voyons.

Nous avons dit que la conscience du médecin l'avait em-

porté sur le dévouement de l'ami. Remy s'approcha donc de Monsoreau, et avec toutes les précautions d'usage, il lui enleva son manteau, son pourpoint et sa chemise.

L'épée avait pénétré au-dessous du tétou droit, entre la sixième et la septième côte.

— Hum ! fit Remy, souffrez-vous beaucoup ?

— Pas de la poitrine, du dos.

— Ah ! voyons un peu, fit Remy, de quelle partie du dos ?

— Au-dessous de l'omoplate.

— Le fer aura rencontré un os, fit Remy : de là la douleur.

Et il regarda vers l'endroit que le comte indiquait comme le siège d'une souffrance plus vive.

— Non, dit-il, non, je me trompais ; le fer n'a rien rencontré du tout, et il est entré comme il est sorti. Peste ! le joli coup d'épée, Monsieur le comte ; à la bonne heure, il y a plaisir à soigner les blessés de M. de Saint-Luc ; vous êtes troué à jour, mon cher Monsieur.

Monsoreau s'évanouit ; mais Remy ne s'inquiéta point de cette faiblesse.

— Ah ! voilà, c'est bien cela : syncope, le pouls petit ; cela doit être. Il tâta les mains et les jambes : Froides aux extrémités. Il appliqua l'oreille à la poitrine : Absence du bruit respiratoire. Il frappa doucement dessus : Matité du son. Diable, diable, le veuvage de madame Diane pourrait bien n'être qu'une affaire de chronologie.

En ce moment, une légère mousse rougeâtre et rutilante vint humecter les lèvres du blessé.

Remy tira vivement une trousse et de sa poche une lancette, puis il déchira une bande de la chemise du blessé, et lui comprima le bras. Nous allons voir, dit-il ; si le sang coule, ma foi, madame Diane n'est peut-être pas veuve. Mais s'il ne coule pas !... Ah ! ah ! il coule, ma foi. Pardon, mon cher monsieur de Bussy, pardon, mais, ma foi ! on est médecin avant tout.

Le sang, en effet, après avoir pour ainsi dire hésité un instant, venait de jaillir de la veine ; presque en même temps qu'il se faisait jour, le malade respirait et ouvrait les yeux.

— Ah ! balbutia-t-il, j'ai bien cru que tout était fini.

— Pas encore, mon cher Monsieur, pas encore; il est même possible...

— Que j'en réchappe ?

— Oh ! mon Dieu ! oui, voyez-vous, sermons d'abord la plaie. Attendez, ne bougez pas. Voyez-vous, la nature, dans ce moment-ci, vous soigne en dedans comme je vous soigne en dehors. Je vous mets un appareil, elle fait son caillot. Je fais couler le sang, elle l'arrête. Ah ! c'est une grande chirurgienne que la nature, mon cher Monsieur. Là ! attendez que j'essuie vos lèvres.

Et Remy passa un mouchoir sur les lèvres du comte.

— D'abord, dit le blessé, j'ai craché le sang à pleine bouche.

— Eh bien ! voyez, dit Remy, maintenant, voilà déjà l'hémorragie arrêtée. Bon ! cela va bien, ou plutôt tant pis !

— Comment ! tant pis ?

— Tant mieux pour vous, certainement ; mais tant pis ! je sais ce que je veux dire. Mon cher monsieur de Monsoreau, j'ai peur d'avoir le bonheur de vous guérir.

— Comment ! vous avez peur ?

— Oui, je m'entends.

— Vous croyez donc que j'en reviendrai ?

— Hélas !

— Vous êtes un singulier docteur, monsieur Remy.

— Que vous importe ? pourvu que je vous sauve !... Maintenant, voyons.

Remy venait d'arrêter la saignée : il se leva.

— Eh bien ! vous m'abandonnez ? dit le comte.

— Ah ! vous parlez trop, mon cher Monsieur. Trop parler nuit. Ce n'est pas l'embarras, je devrais bien plutôt lui donner le conseil de crier.

— Je ne vous comprends pas.

— Heureusement. Maintenant vous voilà pansé.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je vais au château chercher du renfort.

— Et moi, que faut-il que je fasse pendant ce temps ?

— Tenez-vous tranquille, ne bougez pas, respirez fort doucement, tâchez de ne pas tousser, ne dérangeons pas ce précieux caillot. Quelle est la maison la plus voisine ?

— Le château de Méridor.

— Quel est le chemin? demanda Remy, affectant la plus parfaite ignorance.

— Ou enjambez la muraille et vous vous trouverez dans le parc, ou suivez le mur du parc et vous trouverez la grille.

— Bien, j'y cours.

— Merci, homme généreux! s'écria Monsoreau.

— Si tu savais, en effet, à quel point je le suis, balbutia Remy, tu me remercierais bien davantage.

Et remontant sur son cheval, il se lança au galop dans la direction indiquée.

Au bout de cinq minutes, il arriva au château dont tous les habitans, empressés et rémuants comme des fourmis dont on a forcé la demeure, cherchaient dans les fourrés, dans les retraits, dans les dépendances, sans pouvoir trouver la place où gisait le corps de leur maître: attendu que Saint-Luc, pour gagner du temps, avait donné une fausse adresse.

Remy tomba comme un météore au milieu d'eux et les entraîna sur ses pas. Il mettait tant d'ardeur dans ses recommandations que madame de Monsoreau ne put s'empêcher de le regarder avec surprise.

Une pensée bien secrète, bien voilée, apparut à son esprit, et dans une seconde, elle ternit l'angélique pureté de cette âme.

— Ah! je le croyais l'ami de M. de Bussy, murmura-t-elle, tandis que Remy s'éloignait emportant civière, charpie, eau fraîche; enfin, toutes les choses nécessaires au pansement.

Esculape lui-même n'eût pas fait plus avec ses ailes de divinité.

VIII.

COMMENT LE DUC D'ANJOU ALLA A MÉRIDOR POUR FAIRE A MADAME DE MONSOREAU DES COMPLIMENS SUR LA MORT DE SON MARI, ET COMMENT IL TROUVA M. DE MONSOREAU QUI VENAIT AU DEVANT DE LUI.

Aussitôt l'entretien rompu entre le duc d'Anjou et sa mère, le premier s'était empressé d'aller trouver Bussy pour con-

naître la cause de cet incroyable changement qui s'était fait en lui.

Bussy, rentré chez lui, lisait pour la cinquième fois la lettre de Saint-Luc, dont chaque ligne lui offrait des sens de plus en plus agréables.

De son côté, Catherine, retirée chez elle, faisait venir ses gens, et commandait ses équipages pour un départ qu'elle croyait pouvoir fixer au lendemain ou au surlendemain au plus tard.

Bussy reçut le prince avec un charmant sourire.

— Comment ! Monseigneur, dit-il, Votre Altesse daigne prendre la peine de passer chez moi ?

— Oui, mordieu ! dit le duc, et je viens te demander une explication.

— A moi ?

— Oui, à toi.

— J'écoute, Monseigneur.

— Comment, s'écria le duc, tu me commandes de m'armer de pied en cap contre les suggestions de ma mère, et de soutenir vaillamment le choc ; je le fais, et au plus fort de la lutte, quand tous les coups se sont émoussés sur moi, tu viens me dire : ôtez votre cuirasse, Monseigneur ; ôtez-la.

— Je vous avais fait toutes ces recommandations, Monseigneur, parce que j'ignorais dans quel but était venue Madame Catherine. Mais maintenant que je vois qu'elle est venue pour la plus grande gloire et pour la plus grande fortune de Votre Altesse...

— Comment ! fit le duc, pour ma plus grande gloire et pour ma plus grande fortune ; comment comprends-tu donc cela ?

— Sans doute, reprit Bussy ; que veut Votre Altesse, voyons ? Triompher de ses ennemis, n'est-ce pas ? Car je ne pense point, comme l'avancent certaines personnes, que vous songiez à devenir roi de France.

Le duc regarda sournoisement Bussy.

— Quelques uns vous le conseilleront peut-être, Monseigneur, dit le jeune homme ; mais ceux-là, croyez-le bien, ce sont vos plus cruels ennemis ; puis, s'ils sont trop tenaces, si vous ne savez comment vous en débarrasser, envoyez-les moi ; je les convaincrai qu'ils se trompent.

Le duc fit la grimace.

— D'ailleurs, continua Bussy, examinez-vous, Monseigneur, sondez vos reins, comme dit la Bible ; avez-vous cent mille hommes, dix millions de livres, des alliances à l'étranger, et puis enfin, voulez-vous aller contre votre seigneur ?

— Mon seigneur ne s'est pas gêné d'aller contre moi, dit le duc.

— Ah ! si vous le prenez sur ce pied-là, vous avez raison, déclarez-vous, faites-vous couronner et prenez le titre de roi de France ; je ne demande pas mieux que de vous voir grandir, puisque si vous grandissez, je grandirai avec vous.

— Qui te parle d'être roi de France ? repartit aigrement le duc ; tu discutes là une question que jamais je n'ai proposé à personne de résoudre, pas même à moi.

— Alors, tout est dit, Monseigneur, et il n'y a plus de discussion entre nous, puisque nous sommes d'accord sur le point principal.

— Nous sommes d'accord ?

— Cela me semble, au moins. Faites-vous donc donner une compagnie de gardes, cinq cent mille livres. Demandez, avant que la paix soit signée, un subside à l'Anjou pour faire la guerre. Une fois que vous le tiendrez, vous le garderez ; cela n'engage à rien. De cette façon, nous aurons des hommes, de l'argent, de la puissance, et nous irons... Dieu sait où !

— Mais, une fois à Paris, une fois qu'ils m'auront repris, une fois qu'ils me tiendront, ils se moqueront de moi, dit le duc.

— Allons donc ! Monseigneur, vous n'y pensez pas. Eux se moquer de vous ! N'avez-vous pas entendu ce que vous offre la reine-mère ?

— Elle m'a offert bien des choses.

— Je comprends, cela vous inquiète ?

— Oui.

— Mais, entre autres choses, elle vous a offert une compagnie de gardes, cette compagnie fût-elle commandée par M. de Bussy.

— Sans doute elle a offert cela.

— Eh bien, acceptez, c'est moi qui vous le dis ; nommez Bussy votre capitaine, nommez Antraguët et Livarot, vos

lieutenans ; nommez Ribérac, enseigne. Laissez-nous à nous quatre composer cette compagnie comme nous l'entendrons ; puis vous verrez, avec cette escorte à vos talons, si quelqu'un se moque de vous, et ne vous salue pas quand vous passerez, même le roi.

— Ma foi, dit le duc, je crois que tu as raison, Bussy, j'y songerai.

— Songez-y, Monseigneur.

— Oui ; mais que lisais-tu là si attentivement, quand je suis arrivé ?

— Ah ! pardon, j'oubliais, une lettre.

— Une lettre ?

— Qui vous intéresse encore plus que moi ; où diable avais-je donc la tête de ne pas vous la montrer tout de suite ?

— C'est donc une grande nouvelle ?

— Oh ! mon Dieu oui, et même une triste nouvelle : M. de Monsoreau est mort.

— Plait-il ! s'écria le duc avec un mouvement si marqué de surprise, que Bussy, qui avait les yeux fixés sur le prince, crut au milieu de cette surprise remarquer une joie extravagante.

— Mort, Monseigneur.

— Mort, M. de Monsoreau ?

— Eh ! mon Dieu oui ! ne sommes-nous pas tous mortels ?

— Oui ; mais l'on ne meurt pas comme cela tout-à-coup.

— C'est selon. Si l'on vous tue.

— Il a donc été tué ?

— Il paraît que oui.

— Par qui ?

— Par Saint-Luc, avec qui il s'est pris de querelle.

— Ah ! ce cher Saint-Luc, s'écria le prince.

— Tiens, dit Bussy, je ne le savais pas si fort de vos amis, ce cher Saint-Luc !

— Il est des amis de mon frère, dit le duc ; et du moment où nous nous réconcilions, les amis de mon frère sont les miens.

— Ah ! Monseigneur, à la bonne heure, et je suis charmé vous voir dans de pareilles dispositions.

— Et tu es sûr... ?

— Dam ! aussi sûr qu'on peut être. Voici un billet de Saint-Luc qui m'annonce cette mort, et comme je suis aussi incrédule que vous, et que je doutais, Monseigneur, j'ai envoyé mon chirurgien Remy, pour constater le fait, et présenter mes complimens de condoléance au vieux baron.

— Mort ! Monsoreau mort ! répéta le duc d'Anjou ; mort tout seul !

Le mot lui échappait comme le *cher Saint-Luc* lui avait échappé. Tous deux étaient d'une effroyable naïveté.

— Il n'est pas mort tout seul, dit Bussy, puisque c'est Saint-Luc qui l'a tué.

— Oh ! je m'entends, dit le duc.

— Monseigneur l'avait-il par hasard donné à tuer à un autre ? demanda Bussy.

— Ma foi non, et toi ?

— Oh ! moi, Monseigneur, je ne suis pas assez grand prince pour faire faire cette sorte de besogne par les autres, et je suis obligé de la faire moi-même.

— Ah ! Monsoreau, Monsoreau, lit le prince avec son affreux sourire.

— Tiens ! Monseigneur ! on dirait que vous lui en vouliez, à ce pauvre comte ?

— Non, c'est toi qui lui en voulais.

— Moi c'était tout simple que je lui en voulusse, dit Bussy en rougissant malgré lui. Ne m'a-t-il pas un jour fait subir, de la part de Votre Altesse, une affreuse humiliation !

— Tu t'en souviens encore ?

— Oh ! mon Dieu non, Monseigneur, vous le voyez bien ; mais vous, dont il était le serviteur, l'ami, l'âme damnée...

— Voyons, voyons, dit le prince, interrompant la conversation qui devenait embarrassante pour lui. Fais seller les chevaux, Bussy.

— Seller les chevaux, et pourquoi faire ?

— Pour aller à Méridor ; je veux faire mes complimens de condoléance à madame Diane. D'ailleurs, cette visite était projetée depuis long-temps, et je ne sais comment elle ne s'est pas faite encore ; mais je ne la retarderai pas davantage. Corbleu ! je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le cœur aux complimens aujourd'hui.

— Ma foi, se dit Bussy en lui-même, à présent que le Mon-

soreau est mort et que je n'ai plus peur qu'il vende sa femme au duc, peu m'importe qu'il la revoie ; s'il l'attaque, je la défendrai bien tout seul. Allons, puisque l'occasion de la revoir m'est offerte, profitons de l'occasion.

Et il sortit pour donner l'ordre de seller les chevaux.

Un quart d'heure après, tandis que Catherine dormait ou feignait de dormir pour se remettre des fatigues du voyage, le prince, Bussy et dix gentilshommes, montés sur de beaux chevaux, se dirigeaient vers Méridor avec cette joie qu'inspirent toujours le beau temps, l'herbe fleurie et la jeunesse, aux hommes comme aux chevaux.

À l'aspect de cette magnifique cavalcade, le portier du château vint au bord du fossé demander le nom des visiteurs.

— Le duc d'Anjou ! cria le prince.

Aussitôt le portier saisit un cor et sonna une fanfare qui fit accourir tous les serviteurs au pont-levis.

Bientôt ce fut une course rapide dans les appartemens, dans les corridors et sur les perrons ; les fenêtres des tourelles s'ouvrirent, on entendit un bruit de ferrailles sur les dalles, et le vieux baron parut au seuil, tenant à la main les clefs de son château.

— C'est incroyable, comme Monsoreau est peu regretté, dit le duc ; vois donc, Bussy, comme tous ces gens-là ont des figures naturelles.

Une femme parut sur le perron.

— Ah ! voilà la belle Diane, s'écria le duc, vois-tu, Bussy, vois-tu ?

— Certainement que je la vois, Monseigneur, dit le jeune homme ; mais, ajouta-t-il tout bas, je ne vois pas Remy.

Diane sortait en effet de la maison ; mais immédiatement derrière Diane sortait une civière, sur laquelle, couché, l'œil brillant de fièvre ou de jalousie, se faisait porter Monsoreau, plus semblable à un sultan des Indes sur son palanquin qu'à un mort sur sa couche funèbre.

— Oh ! oh ! Qu'est-ce ceci ? s'écria le duc, s'adressant à son compagnon, devenu plus blanc que le mouchoir à l'aide duquel il essayait d'abord de dissimuler son émotion.

— Vive Monseigneur le duc d'Anjou, cria Monsoreau en levant par un violent effort sa main en l'air.

— Tout beau ! fit une voix derrière lui, vous allez rompre le caillot.

C'était Remy qui, fidèle jusqu'au bout à son rôle de médecin, faisait au blessé cette prudente recommandation.

Les surprises ne durent pas longtemps à la cour, sur les visages du moins : le duc d'Anjou fit un mouvement pour changer la stupéfaction en sourire.

— Oh ! mon cher comte, s'écria-t-il, quelle heureuse surprise ! Croyez-vous qu'on nous avait dit que vous étiez mort ?

— Venez, venez, Monseigneur, dit le blessé, venez, que je baise la main de Votre Altesse. Dieu merci ! non seulement je ne suis pas mort, mais encore j'en réchapperai, je l'espère, pour vous servir avec plus d'ardeur et de fidélité que jamais.

Quant à Bussy, qui n'était ni prince ni mari, ces deux positions sociales où la dissimulation est de première nécessité, il sentait une sueur froide couler de ses tempes, il n'osait regarder Diane. Ce trésor, deux fois perdu pour lui, lui faisait mal à voir, si près de son possesseur.

— Et vous, monsieur de Bussy, dit Monsoreau, vous qui venez avec Son Altesse, recevez tous mes remerciemens, car c'est presque à vous que je dois la vie.

— Comment ! à moi ! balbutia le jeune homme, croyant que le comte le raillait.

— Sans doute, indirectement, c'est vrai ; mais ma reconnaissance n'est pas moindre, car voici mon sauveur, ajouta-t-il en montrant Remy qui levait des bras désespérés au ciel, et qui eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre, c'est à lui que mes amis doivent de me posséder encore.

Et malgré les signes que lui faisait le pauvre docteur pour qu'il gardât le silence, et que lui prenait pour des recommandations hygiéniques, il raconta emphatiquement les soins, l'adresse, l'empressement dont le Haudoin avait fait preuve envers lui.

Le duc fronça le sourcil : Bussy regarda Remy avec une expression effrayante.

Le pauvre garçon, caché derrière Monsoreau, se contenta de répliquer par un geste qui voulait dire :

— Hélas ! ce n'est point ma faute.

— Au reste, continua le comte, j'ai appris què Remy vous a trouvé un jour mourant comme il m'a trouvé moi-même. C'est un lien d'amitié entre nous ; comptez sur la mienne, monsieur de Bussy : quand Monsoreau aime, il aime bien ; il est vrai que, lorsqu'il hait, c'est comme lorsqu'il aime, c'est de tout son cœur.

Bussy crut remarquer que l'éclair qui avait un instant brillé en prononçant ces paroles dans l'œil fiévreux du comte, était à l'adresse de M. le duc d'Anjou.

Le duc ne vit rien.

— Allons donc ! dit-il en descendant de cheval et en offrant la main à Diane : veuillez, belle Diane, nous faire les honneurs de ce logis, que nous comptions trouver en deuil, et qui continue au contraire à être un séjour de bénédictions et de joie. Quant à vous, Monsoreau, reposez-vous ; le repos sied aux blessés.

— Monseigneur, dit le comte, il ne sera pas dit que vous viendrez chez Monsoreau vivant, et que tant que Monsoreau vivra, un autre fera à Votre Altesse les honneurs de son logis ; mes gens me porteront, et partout où vous irez, j'irai

Pour le coup, on eût cru que le duc démêlait la véritable pensée du comte, car il quitta la main de Diane.

Dès lors Monsoreau respira.

— Approchez d'elle, dit tout bas Remy à l'oreille de Bussy.

Bussy s'approcha de Diane, et Monsoreau leur sourit, Bussy prit la main de Diane, et Monsoreau lui sourit encore.

— Voilà bien du changement, monsieur le comte, dit Diane à demi-voix.

— Hélas ! murmura Bussy, que n'est-il plus grand encore !

Il va sans dire que le baron déploya, à l'égard du prince et des gentilshommes qui l'accompagnaient, tout le faste de sa patriarcale hospitalité.

IX.

DU DÉSAGRÈMENT DES LITIÈRES TROP LARGES
ET DES PORTES TROP ÉTROITES.

Bussy ne quittait point Diane ; le sourire bienveillant de Monsoreau lui donnait une liberté dont il se fût bien gardé de ne point user. Les jaloux ont ce privilège qu'ayant rudement fait la guerre pour conserver leur bien, ils ne sont point épargnés, quand une fois les braconniers ont mis le pied sur leurs terres.

— Madame, disait Bussy à Diane, je suis en vérité le plus misérable des hommes. Sur la nouvelle de sa mort, j'ai conseillé au prince de retourner à Paris et de s'accommoder avec sa mère ; il a consenti, et voilà que vous restez en Anjou.

— Oh ! Louis, répondit la jeune femme, en serrant du bout de ses doigts effilés, la main de Bussy, osez-vous dire que nous sommes malheureux ? Tant de beaux jours, tant de joies ineffables, dont le souvenir passe comme un frisson sur mon cœur, vous les oubliez donc, vous ?

— Je n'oublie rien, madame ; au contraire, je me souviens trop, et voilà pourquoi, perdant ce bonheur, je me trouve si fort à plaindre. Comprenez-vous ce que je vais souffrir, madame, s'il faut que je retourne à Paris, à cent lieues de vous ! Mon cœur se brise, Diane, et je me sens lâche.

Diane regarda Bussy ; tant de douleur éclatait dans ses yeux, qu'elle baissa la tête et qu'elle se prit à réfléchir.

Le jeune homme attendit un instant, le regard suppliant et les mains jointes.

— Eh bien ! dit tout à coup Diane, vous irez à Paris, Louis, et moi aussi.

— Comment ! s'écria le jeune homme, vous quitterez M. de Monsoreau ?

— Je le quitterais, répondit Diane, que lui ne me quitterait pas ; non, croyez-moi, Louis, mieux vaut qu'il vienne avec nous.

— Blessé, malade comme il est, impossible !

— Il viendra, vous dis-je.

Et aussitôt, quittant le bras de Bussy, elle se rapprocha du prince, lequel répondait de fort mauvaise humeur à Monsoreau, dont Ribérac, Antraguët et Livarot entouraient la litière.

A l'aspect de Diane le front du comte se rasséréna ; mais cet instant de calme ne fut pas de longue durée, il passa comme passe un rayon de soleil entre deux orages.

Diane s'approcha du duc, et le comte fronça le sourcil.

— Monseigneur, dit-elle avec un charmant sourire, on dit Votre Altesse passionnée pour les fleurs. Venez, je veux montrer à Votre Altesse les plus belles fleurs de tout l'Anjou.

François lui offrit galamment la main.

— Où conduisez-vous donc Monseigneur, Madame ? demanda Monsoreau inquiet.

— Dans la serre, Monsieur.

— Ah ! fit Monsoreau. Eh bien ! soit ; portez-moi dans la serre.

— Ma foi, se dit Remy, jé crois maintenant que j'ai bien fait de ne pas le tuer, Dieu merci ! il se tuera bien tout seul.

Diane sourit à Bussy d'une façon qui promettait merveilles.

— Que M. de Monsoreau, lui dit-elle tout bas, ne se doute pas que vous quittez l'Anjou, et je me charge du reste.

— Bien ! fit Bussy.

Et il s'approcha du prince, tandis que la litière du Monsoreau tournait derrière un massif.

— Monseigneur, dit-il, pas d'indiscrétion surtout ; que le Monsoreau ne sache pas que nous sommes sur le point de nous accommoder.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il pourrait prévenir la reine-mère de nos intentions pour s'en faire une amie, et que, sachant la résolution prise, madame Catherine pourrait bien être moins disposée à nous faire des largesses.

— Tu as raison, dit le duc, tu t'en défiles donc ?

— Du Monsoreau ? parbleu !

— Eh bien ! moi aussi ; je crois, en vérité , qu'il a fait expès le mort.

— Non par ma foi, il a bel et bien reçu un coup d'épée à

travers la poitrine; cet imbécile de Remy, qui l'a tiré d'affaire, l'a cru lui-même mort un instant; il faut, en vérité, qu'il ait l'âme chevillée dans le corps.

On arriva devant la serre. Diane souriait au duc d'une façon plus charmante que jamais.

Le prince passa le premier, puis Diane; Monsoreau voulut venir après; mais quand sa litière se présenta pour passer, on s'aperçut qu'il était impossible de la faire entrer : la porte, de style ogival, était longue et haute, mais large seulement comme les plus grosses caisses, et la litière de M. de Monsoreau avait six pieds de largeur.

A la vue de cette porte trop étroite et de cette litière trop large, le Monsoreau poussa un rugissement.

Diane entra dans la serre sans faire attention aux gestes désespérés de son mari.

Bussy, pour qui le sourire de la jeune femme dans le cœur de laquelle il avait l'habitude de lire par les yeux, devenait parfaitement clair, demeura près de Monsoreau en lui disant avec une parfaite tranquillité :

— Vous vous entêtez inutilement, Monsieur le comte; cette porte est trop étroite, et jamais vous ne passerez par là.

— Monseigneur ! monseigneur ! criait Monsoreau, n'allez pas dans cette serre, il y a de mortelles exhalaisons, des fleurs étrangères qui répandent les parfums les plus vénéneux. Monseigneur !

Mais François n'écoutait pas : malgré sa prudence accoutumée, heureux de sentir dans ses mains la main de Diane, il s'enfonçait dans les verdoyans détours.

Bussy encourageait Monsoreau à patienter avec la douleur; mais, malgré les exhortations de Bussy, ce qui devait arriver arriva; Monsoreau ne put supporter, non pas la douleur physique, sous ce rapport il semblait de fer, mais la douleur morale. Il s'évanouit.

Remy reprenait tous ses droits; il ordonna que le blessé fût reconduit dans sa chambre.

— Maintenant, demanda Remy au jeune homme, que dois-je faire ?

— Eh ! pardieu ! dit Bussy, achève ce que tu as si bien commencé; reste près de lui, et guérís-le.

Puis il annonça à Diane l'accident arrivé à son mari.

Diane quitta aussitôt le duc d'Anjou, et s'achemina vers le château.

Avons-nous réussi? lui demanda Bussy, lorsqu'elle passa à ses côtés.

— Je le crois, dit-elle; en tous cas, ne partez point sans avoir vu Gertrude.

Le duc n'aimait les fleurs que parce qu'il les visitait avec Diane : aussitôt que Diane fut éloignée, les recommandations du comte lui revinrent à l'esprit, et il sortit du bâtiment.

Ribérac, Livarot et Anraguet le suivirent.

Pendant ce temps, Diane avait rejoint son mari, à qui Remy faisait respirer des sels.

Le comte ne tarda pas à rouvrir les yeux.

Son premier mouvement fut de se soulever avec violence; mais Remy avait prévu ce premier mouvement, et le comte était attaché sur son matelas.

Il poussa un second rugissement, mais en regardant autour de lui il aperçut Diane debout à son chevet.

— Ah! c'est vous, madame, dit-il; je suis bien aise de vous voir pour vous dire que ce soir nous partons pour Paris.

Remy jeta les hauts cris, mais Monsoreau ne fit pas plus attention à Remy que s'il n'était pas là.

— Y pensez-vous, monsieur? dit Diane avec son calme habituel, et votre blessure!

— Madame, dit le comte, il n'y a pas de blessure qui tienne; j'aime mieux mourir que souffrir, et dussé-je mourir par les chemins, ce soir nous partirons.

— Eh bien! monsieur, dit Diane, comme il vous plaira.

— Il me plaît ainsi; faites donc vos préparatifs, je vous prie.

— Mes préparatifs seront vite faits, monsieur; mais puis-je savoir quelle cause a amené cette subite détermination?

— Je vous la dirai, madame, quand vous n'aurez plus de fleurs à montrer au prince, ou quand j'aurai fait construire des portes assez larges pour que ma litière entre partout.

Diane s'inclina.

— Mais, madame, dit Remy.

— M. le comte le veut, répondit Diane, mon devoir est d'obéir.

Et Remy crut reconnaître à un signe de la jeune femme qu'il devait cesser ses observations.

Il se tut tout en grommelant :

— Ils me le tueront, et puis on dira que c'est la faute de la médecine.

Pendant ce temps le duc d'Anjou s'apprêtait à quitter Méridor. Il témoigna la plus grande reconnaissance au baron de l'accueil qu'il lui avait fait et remonta à cheval.

Gertrude apparut en ce moment; elle venait annoncer tout haut au duc que sa maîtresse, retenue près du comte, ne pouvait avoir l'honneur de lui présenter ses hommages, et tout bas à Bussy, que Diane partait le soir.

On partit.

Le duc avait les volontés dégénérées, ou plutôt perfectionnemens de ses caprices.

Diane cruelle le blessait et le repoussait de l'Anjou; Diane souriante lui fut une amorce.

Comme il ignorait la résolution prise par le grand veneur, tout le long du chemin il ne cessa de méditer sur le danger qu'il y aurait à obéir trop facilement aux désirs de la reine-mère.

Bussy avait prévu cela, et il comptait bien sur ce désir de rester.

— Vois-tu, Bussy, lui dit le duc, j'ai réfléchi.

— Bon, monseigneur; et à quoi? demanda le jeune homme.

— Qu'il n'est pas bon de me rendre ainsi tout de suite aux raisonnemens de ma mère.

— Vous avez raison; elle se croit déjà bien assez profonde politique comme cela.

— Tandis que, vois-tu, en lui demandant huit jours, ou plutôt en trainant huit jours; en donnant quelques fêtes auxquelles nous appellerons la noblesse, nous montrerons à notre mère combien nous sommes forts.

— Puissamment raisonné, monseigneur. Cependant il me semble...

— Je resterai ici huit jours, dit le duc, et grâce à ce délai, j'arracherai de nouvelles conditions à ma mère; c'est moi qui te le dis.

Bussy parut réfléchir profondément.

— En effet, monseigneur, dit-il, arrachez, arrachez ; mais tâchez qu'au lieu de profiter par ce retard, vos affaires n'en souffrent pas. Le roi, par exemple...

— Eh bien ! le roi ?

— Le roi ne connaissant pas vos intentions peut s'irriter ; il est très irascible, le roi.

— Tu as raison, il faudrait que je pusse envoyer quelqu'un pour saluer mon frère de ma part et pour lui annoncer mon retour ; cela me donnera les huit jours dont j'ai besoin.

— Oui, mais ce quelqu'un court grand risque, dit Bussy.

Le duc d'Anjou sourit de son mauvais sourire.

— Si je changeais de résolution, n'est-ce pas, dit-il.

— Eh ! malgré la promesse faite à votre frère, vous en changerez si l'intérêt vous y pousse, n'est-ce pas ?

— Dam ! fit le prince.

— Très bien ! et alors on enverra votre ambassadeur à la Bastille.

— Nous ne le préviendrons pas de ce qu'il porte, et nous lui donnerons une lettre.

— Au contraire, dit Bussy, ne lui donnez pas de lettre et prévenez-le.

— Mais alors personne ne voudra se charger de la mission.

— Allons donc !

— Tu connais un homme qui s'en chargera, toi ?

— Oui, j'en connais un.

— Lequel ?

— Moi, monseigneur ?

— Toi ?

— Oui, moi, j'aime les négociations difficiles.

— Bussy, mon cher Bussy, s'écria le duc, si tu fais cela, tu peux compter sur mon éternelle reconnaissance.

Bussy sourit, il connaissait la mesure de cette reconnaissance dont lui parlait Son Altesse.

Le duc crut qu'il hésitait.

— Et je te donnerai dix mille écus pour ton voyage, ajouta-t-il.

— Allons donc, monseigneur, dit Bussy, soyez plus généreux, est-ce que l'on paie ces choses-là ?

— Ainsi, tu pars ?

- Je pars.
 - Pour Paris?
 - Pour Paris.
 - Et quand cela?
 - Dam ! quand vous voudrez.
 - Le plus tôt serait le mieux.
 - Oui, eh bien !
 - Eh bien !
 - Ce soir, si vous voulez, monseigneur.
 - Brave Bussy, cher Bussy, tu consens donc réellement?
 - Si je consens ? dit Bussy ; mais pour le service de Votre
- Altesse vous savez bien, monseigneur, que je passerais dans le feu. C'est donc convenu ! je pars ce soir. Vous, vivez joyeusement ici, et attrapez-moi de la reine-mère quelque bonne abbaye.
- J'y songe déjà, mon ami.
 - Alors, adieu ! monseigneur.
 - Adieu, Bussy ! ah ! n'oublie pas une chose.
 - Laquelle ?
 - Prends congé de ma mère.
 - J'aurai cet honneur.

En effet, Bussy, plus leste, plus joyeux, plus léger qu'un écolier pour lequel la cloche vient de sonner l'heure de la récréation, fit sa visite à Catherine et s'apprêta pour partir aussitôt que le signal du départ lui viendrait de Méridor.

Le signal se fit attendre jusqu'au lendemain matin ; Mon-soreau s'était senti si faible après cette émotion éprouvée, qu'il avait jugé lui-même qu'il avait besoin de cette nuit de repos.

Mais vers sept heures, le même palefrenier qui avait apporté la lettre de Saint-Luc vint annoncer à Bussy que, malgré les larmes du vieux baron et les oppositions de Remy, le comte venait de partir pour Paris, dans une litière qu'escortaient à cheval Diane, Remy et Gertrude.

Cette litière était portée par huit hommes qui, de lieue en lieue, devaient se relayer.

Bussy n'attendait que cette nouvelle ; il sauta sur un cheval sellé depuis la veille, et prit le même chemin.

X.

**DANS QUELLES DISPOSITIONS ÉTAIT LE ROI HENRI III
QUAND M. DE SAINT-LUC REPARUT A LA COUR.**

Depuis le départ de Catherine, le roi, quelle que fût sa confiance dans l'ambassadeur qu'il avait envoyé dans l'Anjou, le roi, disons-nous, ne songeait plus qu'à s'armer contre les tentatives de son frère.

Il connaissait par expérience le génie de sa maison ; il savait tout ce que peut un prétendant à la couronne, c'est-à-dire l'homme nouveau contre le possesseur légitime, c'est-à-dire contre l'homme ennuyeux et prévu.

Il s'amusait, ou plutôt il s'ennuyait comme Tibère, à dresser avec Chicot des listes de proscription, où l'on inscrivait, par ordre alphabétique, tous ceux qui ne se montraient pas zélés à prendre le parti du roi.

Ces listes devenaient chaque jour plus longues.

Et à l'S et à l'L, c'est-à-dire plutôt deux fois qu'une, le roi inscrivait chaque jour le nom de M. de Saint-Luc.

Au reste, la colère du roi contre l'ancien favori était bien servie par les commentaires de la cour, par les insinuations perfides des courtisans et par les amères récriminations contre la fuite en Anjou de l'époux de Jeanne Cossé, fuite qui était une trahison depuis le jour où le duc, fuyant lui-même, avait dirigé sa course vers cette province.

En effet, Saint-Luc fuyant à Méridor ne devait-il pas être considéré comme le fourrier de M. le duc d'Anjou, allant préparer les logemens du prince à Angers ?

Au milieu de tout ce trouble, de tout ce mouvement, de toute cette émotion, Chicot, encourageant les mignons à affiler leurs dagues et leurs rapières, pour tailler et percer les ennemis de Sa Majesté Très-Chrétienne, Chicot, disons-nous, était magnifique à voir.

D'autant plus magnifique à voir, que tout en ayant l'air de jouer le rôle de la mouche du coche, Chicot jouait en réalité un rôle beaucoup plus sérieux. Chicot, petit à petit, et pour ainsi dire homme par homme, mettait sur pied une armée pour le service de son maître.

Tout-à-coup, une après-midi, tandis que le roi soupait avec la reine, dont à chaque péril politique il cultivait la société plus assidûment, et que le départ de François avait naturellement ramenée près de lui, Chicot entra les bras étendus et les jambes écartées, comme les pantins que l'on écarte à l'aide d'un fil.

— Ouf ! dit-il.

— Quoi ? demanda le roi.

— M. de Saint-Luc, fit Chicot.

— M. de Saint-Luc ? exclama Sa Majesté.

— Oui.

— A Paris ?

— Oui.

— Au Louvre ?

— Oui.

Sur cette triple affirmation, le roi se leva de table, tout rouge et tout tremblant.

Il eût été difficile de dire quel sentiment l'animait.

— Pardon, dit-il à la reine, en essuyant sa moustache et en jetant sa serviette sur son fauteuil, mais ce sont des affaires d'État qui ne regardent point les femmes.

— Oui, dit Chicot en grossissant la voix, ce sont des affaires d'État.

La reine voulut se lever de table pour laisser la place libre à son mari.

— Non, Madame, dit Henri, restez, s'il vous plaît, je vais entrer dans mon cabinet.

— Oh ! Sire, dit la reine, avec ce tendre intérêt qu'elle eut constamment pour son ingrat époux, ne vous mettez pas en colère, je vous prie.

— Dieu le veuille, répondit Henri, sans remarquer l'air narquois avec lequel Chicot tortillait sa moustache.

Henri s'élança vivement hors de la chambre, Chicot le suivit.

Une fois dehors :

— Que vient-il faire ici, le traître ? demanda Henri d'une voix émue.

— Qui sait ? fit Chicot.

— Il vient, j'en suis sûr, comme député des états d'Anjou. Il vient comme ambassadeur de mon frère, car ainsi vont les

rébellions, ce sont des eaux troubles et fangeuses dans lesquelles les révoltés pêchent toute sorte de bénéfices, sordides, c'est vrai, mais avantageux, et qui, de provisoires et précaires, deviennent peu à peu fixes et immuables. Celui-ci a flairé la rébellion, et il s'en est fait un sauf-conduit pour venir m'insulter ici.

— Qui sait? dit Chicot.

Le roi regarda le laconique personnage.

— Il se peut encore, dit Henri, toujours traversant les galeries d'un pas inégal, et qui décelait son agitation; il se peut qu'il vienne pour me redemander ses terres, dont je retiens les revenus, ce qui est un peu abusif peut-être, lui n'ayant pas commis, après tout, de crime qualifié, heim?

— Qui sait? continua Chicot.

— Ah! fit Henri, tu répètes comme mon papegeai toujours la même chose; mort de ma vie! tu m'impatientes enfin, avec ton éternel qui sait?

— Eh! mordieu! te crois-tu bien amusant, toi, avec tes éternelles questions?

— On répond quelque chose, au moins.

— Et que veux-tu que je te réponde? Me prends-tu par hasard pour le Fatum des anciens; me prends-tu pour Jupiter, pour Apollon ou pour Manto? Eh! c'est toi-même qui m'impatientes, morbleu, avec tes sottes suppositions!

— Monsieur Chicot...

— Après? Monsieur Henri.

— Chicot, mon ami, tu vois ma douleur et tu me ru-
doies.

— N'aie pas de douleur, mordieu!

— Mais tout le monde me trahit.

— Qui sait? ventre de biche! qui sait?

Henri, se perdant en conjectures, descendit en son cabinet où, sur l'étrange nouvelle du retour de Saint-Luc, se trouvaient déjà réunis tous les familiers du Louvre, parmi lesquels, ou plutôt à la tête desquels brillait Crillon, l'œil en feu, le nez rouge et la moustache hérissée comme un dogue qui demande le combat.

Saint-Luc était là, debout, au milieu de tous ces menaçants visages, sentant bruire autour de lui toutes ces colères, et ne se troublant pas le moins du monde. Chose

étrange ! il avait amené sa femme, et l'avait fait asseoir sur un tabouret contre la balustrade du lit.

Lui se promenait le poing sur la hanche, regardant les curieux et les insolens du même regard dont ils le regardaient.

Par égard pour la jeune femme, quelques seigneurs s'étaient écartés, malgré leur envie de coudoyer Saint-Luc, et s'étaient tus, malgré leur désir de lui adresser quelques paroles désagréables.

C'était dans ce vide et dans ce silence que se mouvait l'effavori.

Jeanne, modestement enveloppée dans sa mante de voyage, attendait, les yeux baissés.

Saint-Luc, drapé fièrement dans son manteau, attendait, de son côté, avec une attitude qui semblait plutôt appeler que craindre la provocation.

Enfin les assistans attendaient, pour provoquer, de bien savoir ce que revenait faire Saint-Luc à cette cour où chacun, désireux de se partager une portion de son ancienne faveur, le trouvait bien inutile.

En un mot, comme on le voit, de toutes parts, l'attente était grande lorsque le roi parut.

Henri entra, tout agité, tout occupé de s'exciter lui-même : cet essoufflement perpétuel compose la plupart du temps ce qu'on appelle la dignité chez les princes.

Il entra, suivi de Chicot, qui avait pris les airs calmes et dignes qu'aurait dû prendre le roi de France, et qui regardait le maintien de Saint-Luc, ce qu'aurait dû commencer par faire Henri III.

— Ah ! Monsieur, vous ici ? s'écria tout d'abord le roi, sans faire attention à ceux qui l'entouraient, et semblable en cela au taureau des arènes espagnoles qui, dans des milliers d'hommes, ne voit qu'un brouillard mouvant, et dans l'arc-en-ciel des bannières que la couleur rouge.

— Oui, Sire, répondit simplement et modestement Saint-Luc en s'inclinant avec respect.

Cette réponse frappa si peu l'oreille du roi, ce maintien plein de calme et de déférence communiqua si peu à son esprit aveuglé ces sentimens de raison et de mansuétude que

doit exciter la réunion du respect des autres et de la dignité de soi-même, que le roi continua sans intervalle :

— Vraiment, votre présence au Louvre me surprend étrangement.

A cette agression brutale, un silence de mort s'établit autour du roi et de son favori.

C'était le silence qui s'établit en un champ-clos autour de deux adversaires qui vont vider une question suprême.

Saint-Luc le rompit le premier.

— Sire, dit-il, avec son élégance habituelle et sans paraître troublé le moins du monde de la boutade royale, je ne suis, moi, surpris que d'une chose, c'est que, dans les circonstances où elle se trouve, Votre Majesté ne m'ait pas attendu.

— Qu'est-ce à dire, Monsieur ? répliqua Henri, avec un orgueil tout à fait royal, et en relevant sa tête qui, dans les grandes circonstances, prenait une incomparable expression de dignité.

— Sire, répondit Saint-Luc, Votre Majesté court un danger.

— Un danger ! s'écrièrent les courtisans.

— Oui, Messieurs, un danger, grand, réel, sérieux, un danger dans lequel le roi a besoin depuis le plus grand jusqu'au plus petit de tous ceux qui lui sont dévoués ; et, convaincu que, dans un danger pareil à celui que je signale, il n'y a pas de faible assistance, je viens remettre aux pieds de mon roi l'offre de mes très-humbles services.

— Ah ! ah ! fit Chicot, vois-tu, mon fils, que j'avais raison de dire : Qui sait ?

Henri III ne répondit point tout d'abord : il regarda l'assemblée ; l'assemblée était émue et offensée, mais Henri distingua bientôt dans le regard des assistans la jalousie qui s'agitait au fond de la plupart des cœurs.

Il en conclut que Saint-Luc avait fait quelque chose dont était incapable la majorité de l'assemblée, c'est-à-dire quelque chose de bien.

Cependant il ne voulut point se rendre ainsi tout à coup.

— Monsieur, répondit-il, vous n'avez fait que votre devoir, car vos services nous sont dus.

— Les services de tous les sujets du roi sont dus au roi ;

je le sais, Sire, répondit Saint-Luc; mais par le temps qui court, beaucoup de gens oublient de payer leurs dettes. Moi, Sire, je viens payer la mienne, heureux que Votre Majesté veuille bien me compter toujours au nombre de ses débiteurs.

Henri, désarmé par cette douceur et cette humilité persévérantes, fit un pas vers Saint-Luc.

— Ainsi, dit-il, vous revenez sans autre motif que celui que vous dites, vous revenez sans mission, sans sauf-conduit?

— Sire, dit vivement Saint-Luc, reconnaissant au ton dont lui parlait le roi, qu'il n'y avait plus dans son maître ni reproche ni colère, je reviens purement et simplement pour revenir, et cela à franc écrier. Maintenant, Votre Majesté peut me faire jeter à la Bastille dans une heure, arquebuser dans deux; mais j'aurai fait mon devoir. Sire, l'Anjou est en feu, la Touraine va se révolter, la Guyenne se lève pour lui donner la main. M. le duc d'Anjou travaille l'ouest et le midi de la France.

— Et il y est bien aidé, n'est-ce pas? s'écria le roi.

— Sire, dit Saint-Luc, qui comprit le sens des paroles royales, ni conseils ni représentations n'arrêtent le duc; et M. de Bussy, tout ferme qu'il soit, ne peut rassurer votre frère sur la terreur que Votre Majesté lui a inspirée.

— Ah! ah! dit Henri, il tremble donc, le rebelle?

Et il sourit dans sa moustache.

— Tudieu! dit Chicot en se carressant le menton, voilà un habile homme

Et poussant le roi du coude :

— Range-toi donc, Henri, dit-il, que j'aie donné une poignée de main à M. de Saint-Luc.

Ce mouvement entraîna le roi. Il laissa Chicot faire son compliment à l'arrivant, puis, marchant avec lenteur vers son ancien ami, et lui posant la main sur l'épaule :

— Sois le bien venu, Saint-Luc, lui dit-il.

— Ah! Sire, s'écria Saint-Luc en baisant la main du roi, je retrouve donc enfin mon maître bien-aimé!

— Oui; mais moi, je ne te retrouve pas, dit le roi, ou du moins je te retrouve si maigri, mon pauvre Saint-Luc, que je ne t'eusse pas reconnu en te voyant passer.

A ces mots, une voix féminine se fit entendre.

— Sire, dit cette voix, c'est du chagrin d'avoir déplu à Votre Majesté.

Quoique cette voix fût douce et respectueuse, Henri tressaillit. Cette voix lui était aussi antipathique que l'était à Auguste le bruit du tonnerre.

— Madame de Saint-Luc ! murmura-t-il. Ah ! c'est vrai ; j'avais oublié...

Jeanne se jeta à ses genoux.

— Relevez-vous, Madame, dit le roi : j'aime tout ce qui porte le nom de Saint-Luc.

Jeanne saisit la main du roi, et la porta à ses lèvres.

Henri la retira vivement.

— Allez, dit Chicot à la jeune femme, allez, convertissez le roi, ventre de biche ! vous êtes assez jolie pour cela.

Mais Henri tourna le dos à Jeanne, et passant son bras autour du col de Saint-Luc, entra avec lui dans ses appartements.

— Ah ça ! lui dit-il, la paix est faite, Saint-Luc ?

— Dites, Sire, répondit le courtisan, que la grâce est accordée.

— Madame, dit Chicot à Jeanne indécise, une bonne femme ne doit pas quitter son mari..., surtout lorsque son mari est en danger.

Et il poussa Jeanne sur les talons du roi et de Saint-Luc.

XI.

CHAP. LXI. — OU IL EST TRAITÉ DE DEUX PERSONNAGES IMPORTANS DE CETTE HISTOIRE QUE LE LECTEUR AVAIT DEPUIS QUELQUE TEMPS PERDU DE VUE.

Il est un des personnages de cette histoire, il en est même deux, des faits et gestes desquels le lecteur a droit de nous demander compte.

Avec l'humilité d'un auteur de préface antique, nous nous

empresserions d'aller au-devant de ces questions dont nous comprenons toute l'importance.

Il s'agit d'abord d'un énorme moine, au sourcil épais, aux lèvres rouges et charnues, aux larges mains, aux vastes épaules, dont le col diminue chaque jour, de tout ce que prennent de développement la poitrine et les joues.

Il s'agit ensuite d'un fort grand âne dont les côtes s'arrondissent et se ballonnent avec grâce.

Le moine tend chaque jour à ressembler à un muid calé par deux poutrelles.

L'âne ressemble déjà à un berceau d'enfant soutenu par quatre quenouilles.

L'un habite une cellule du couvent de Sainte-Geneviève, où toutes les grâces du Seigneur viennent le visiter.

L'autre habite l'écurie du même couvent, où il vit à même d'un râtelier toujours plein.

L'un répond au nom de Gorenflot.

L'autre devrait répondre au nom de Panurge.

Tous deux jouissent, pour le moment du moins, du destin le plus prospère qu'aient jamais rêvé un âne et un moine. Les génovéfins entourent de soins leur illustre compagnon, et, semblables aux divinités de troisième ordre qui soignent l'aigle de Jupiter, le paon de Junon et les colombes de Vénus, les frères servans engraisissent Panurge en l'honneur de son maître.

La cuisine de l'abbaye fume perpétuellement ; le vin des clos les plus renommés de Bourgogne coule dans les verres les plus larges. Arrive-t-il un missionnaire ayant voyagé dans les pays lointains pour la propagation ; arrive-t-il un légat secret du pape apportant des indulgences de la part de Sa Sainteté, on lui montre le frère Gorenflot, ce double modèle de l'Eglise prêchante et militante, qui manie la parole comme saint Luc et l'épée comme saint Paul ; on lui montre Gorenflot dans toute sa gloire, c'est-à-dire au milieu d'un festin : on a échancré une table pour le ventre sacré de Gorenflot, et l'on s'épanouit d'un noble orgueil en faisant voir au saint voyageur que Gorenflot engloutit à lui tout seul la ration des huit plus robustes appétits du couvent.

Et quand le nouveau venu a pieusement contemplé cette merveille :

— Quelle admirable nature, dit le prieur en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, le frère Gorenflot aime la table et cultive les arts ; vous voyez comme il mange ! Ah ! si vous aviez entendu le sermon qu'il a fait certaine nuit, sermon dans lequel il offrait de se dévouer pour le triomphe de la foi ! C'est une bouche qui parle comme celle de saint Jean Chrysostôme, et qui engloutit comme celle de Gargantua.

Cependant, parfois, au milieu de toutes ces splendeurs, un nuage passe sur le front de Gorenflot, les volailles du Mans fument inutilement devant ses larges narines, les petites huîtres de Flandre, dont il engloutit un millier en se jouant, baillent et se contournent en vain dans leur conque nacrée ; les bouteilles aux différentes formes restent intactes quoique débouchées, Gorenflot est lugubre, Gorenflot n'a pas faim, Gorenflot rêve.

Alors le bruit court que le digne genovéfia est en extase comme saint François, ou en pamoison comme sainte Thérèse, et l'admiration redouble.

Ce n'est plus un moine, c'est un saint ; ce n'est plus même un saint, c'est un demi-dieu ; quelques uns même vont jusqu'à dire que c'est un Dieu complet.

— Chut ! murmure-t-on, ne troublons pas la rêverie du frère Gorenflot.

Et l'on s'écarte avec respect.

Le prieur seul attend le moment où frère Gorenflot donne un signe quelconque de vie, il s'approche du moine, lui prend la main avec affabilité, et l'interroge avec respect.

Gorenflot lève la tête et regarde le prieur avec des yeux hébétés.

Il sort d'un autre monde.

— Que faisiez-vous, mon digne frère ? demanda le prieur.

— Moi ? dit Gorenflot.

— Oui, vous ; vous faisiez quelque chose.

— Oui, mon père, je composais un sermon.

— Dans le genre de celui que vous nous avez si bravement débité dans la nuit de la sainte Ligue.

Chaque fois qu'on lui parle de ce sermon, Gorenflot déplore son infirmité.

— Oui, dit-il en poussant un soupir dans le même genre. Ah ! quel malheur que je n'aie pas écrit celui-là !

— Un homme comme vous a-t-il besoin d'écrire, mon cher frère ? Non, il parle d'inspiration, il ouvre la bouche, et, comme la parole de Dieu est en lui, la parole de Dieu coule de ses lèvres.

— Vous croyez ? dit Gorenflot.

— Heureux celui qui doute, répond le prieur.

En effet, de temps en temps, Gorenflot, qui comprend les nécessités de la position, et qui est engagé par ses antécédents, médite un sermon. Foin de Marcus Tullius, de César, de saint Grégoire, de saint Augustin, de saint Jérôme et de Tertullien, la régénération de l'éloquence sacrée va commencer à Gorenflot. *Rerum novus ordo nascitur.*

De temps en temps aussi, à la fin de son repas, ou au milieu de ses extases, Gorenflot se lève et, comme si un bras invisible le poussait, va droit à l'écurie ; arrivé là, il regarde avec amour Panurge qui hennit de plaisir, puis il passe sa main pesante sur le pelage plantureux où ses gros doigts disparaissent tout entiers. Alors c'est plus que du plaisir, c'est du bonheur, Panurge ne se contente plus de hennir, il se roule.

Le prieur et trois ou quatre dignitaires du couvent l'escortent d'ordinaire dans ces excursions, et font mille platitudes à Panurge : l'un lui offre des gâteaux, l'autre des biscuits, l'autre des macarons, comme autrefois ceux qui voulaient se rendre Pluton favorable, offraient des gâteaux au miel à Cerbère.

Panurge se laisse faire ; il a le caractère accommodant ; d'ailleurs, lui qui n'a pas d'extases, lui qui n'a pas de sermon à méditer, lui qui n'a d'autre réputation à soutenir que sa réputation d'entêtement, de paresse et de luxure, trouve qu'il ne lui reste rien à désirer et qu'il est le plus heureux des ânes.

Le prieur le regarde avec attendrissement.

— Simple et doux, dit-il, c'est la vertu des forts.

Gorenflot a appris que l'on dit en latin *ita* pour dire oui ; cela le sert merveilleusement, et à tout ce qu'on lui dit, il répond *ita* avec une fatuité qui ne manque jamais son effet.

Encouragé par cette adhésion perpétuelle, l'abbé lui dit parfois :

— Vous travaillez trop, mon cher frère, cela vous rend triste de cœur.

Et Gorenflot répond à messire Joseph Foulon, comme Chicot répond parfois à Sa Majesté Henri III :

— Qui sait ?

— Peut-être nos repas sont-ils un peu grossiers, ajoute le prieur, désirez-vous qu'on change le frère cuisinier ? vous le savez, cher frère : *Quædam saturationes minùs succedunt.*

— *Ita*, répond éternellement Gorenflot en redoublant de tendresse pour son âne.

— Vous carressez bien votre Panurge, mon frère, dit le prieur ; la manie des voyages vous reprendrait-elle ?

— Oh ! répond alors Gorenflot avec un soupir.

Le fait est que c'est là le souvenir qui tourmente Gorenflot. Gorenflot, qui avait d'abord trouvé son éloignement du couvent un immense malheur, a découvert dans l'exil des joies infinies et inconnues dont la liberté est la source. Au milieu de son bonheur, un ver le pique au cœur, c'est le désir de la liberté ; la liberté avec Chicot, le joyeux convive ; avec Chicot qu'il aime sans trop savoir pourquoi, peut-être parce que, de temps en temps, il le bat.

— Hélas ! dit timidement un jeune frère qui a suivi le jeu de la physionomie du moine, je crois que vous avez raison, digne prieur, et que le séjour du couvent fatigue le révérend père.

— Pas précisément, dit Gorenflot ; mais je sens que je suis né pour une vie de lutte, pour la politique du carrefour, pour le prêche de la borne.

Et, en disant ces mots, les yeux de Gorenflot s'animent ; il pense aux omelettes de Chicot, au vin d'Anjou de maître Claude Bonhomme, à la salle basse de la Corne-d'Abondance.

Depuis la soirée de la Ligue, ou plutôt depuis la matinée du lendemain où il est rentré à son couvent, on ne l'a pas laissé sortir ; depuis que le roi s'est fait chef de l'Union, les ligueurs ont redoublé de prudence.

Gorenflot est si simple, qu'il n'a pas même pensé à user de sa position pour se faire ouvrir les portes. On lui a dit : Frère, il est défendu de sortir, et il n'est point sorti.

On ne se doutait point de cette flamme intérieure qui lui rendait pesante la félicité du couvent.

Aussi, voyant que sa tristesse augmente de jour en jour, le prieur lui dit un matin :

— Très cher frère, nul ne doit combattre sa vocation, la vôtre est de militer pour le Christ ; allez donc, remplissez la mission que le Seigneur vous a confiée ; seulement, veillez bien sur votre précieuse vie, et revenez pour le grand jour.

— Quel grand jour ? demande Gorenflot absorbé dans sa joie.

— Celui de la Fête-Dieu.

— *Ita !* dit le moine avec un air de profonde intelligence ; mais, ajouta Gorenflot, afin que je m'inspire chrétiennement par des aumônes, donnez-moi quelque argent.

Le prieur s'empressa d'aller chercher une large bourse qu'il ouvrit à Gorenflot. Gorenflot y plongea sa large main.

— Vous verrez ce que je rapporterai au couvent, dit-il en faisant passer dans la large poche de son froc ce qu'il venait d'emprunter à la bourse du prieur.

— Vous avez votre texte, n'est-ce pas, très cher frère ? demanda Joseph Foulon.

— Oui, certainement.

— Confiez-le-moi.

— Volontiers, mais à vous seul.

Le prieur s'approcha de Gorenflot et prêta une oreille attentive.

— Ecoutez.

— J'écoute.

— Le fléau qui bat le grain se bat lui-même, dit Gorenflot.

— Oh ! magnifique ! oh ! sublime ! s'écria le prieur.

Et les assistants, partageant de confiance l'enthousiasme de messire Joseph Foulon, répétèrent d'après lui : Magnifique ! sublime !

— Et maintenant, mon père, suis-je libre ? demanda Gorenflot avec humilité.

— Oui, mon fils, s'écria le révérend abbé, allez et marchez dans la voie du Seigneur.

Gorenflot fit seller Panurge, l'enfourcha avec l'aide de deux vigoureux moines et sortit du couvent vers les sept heures du soir.

C'était le jour même où Saint-Luc était arrivé de Méridor. Les nouvelles qui venaient de l'Anjou tenaient Paris en émotion.

Gorenflot, après avoir suivi la rue Saint-Etienne, venait de prendre à droite et de dépasser les Jacobins, quand tout à coup Panurge tressaillit : une main vigoureuse venait de s'appesantir sur sa croupe.

— Qui va là ? s'écria Gorenflot effrayé.

— Ami, répliqua une voix que Gorenflot crut reconnaître.

Gorenflot avait bonne envie de se retourner ; mais, comme les marins, qui, toutes les fois qu'ils s'embarquent, ont besoin d'habituer de nouveau leur pied au roulis, toutes les fois que Gorenflot remontait sur son âne, il était quelque temps à reprendre son centre de gravité.

— Que demandez-vous ? dit-il.

— Voudriez-vous, mon respectable frère, reprit la voix, m'indiquer le chemin de la Corne-d'Abondance ?

— Morbleu ! s'écria Gorenflot au comble de la joie, c'est M. Chicot en personne.

— Justement, répondit le Gascon, j'allais vous chercher au couvent, mon très cher frère, quand je vous en ai vu sortir ; je vous ai suivi quelque temps de peur de me compromettre en vous parlant ; mais, maintenant que nous sommes bien seuls, me voilà, bonjour, Frocard. Ventre de biche ! je te trouve maigri.

— Et vous, monsieur Chicot, je vous trouve engraisé, parole d'honneur.

— Je crois que nous nous flattons tous les deux.

— Mais, qu'avez-vous donc, monsieur Chicot ? dit le moine, vous paraissez bien chargé.

— C'est un quartier de daim que j'ai volé à sa majesté, dit le gascon ; nous en ferons des grillades.

— Cher M. Chicot ! s'écria le moine, et sous l'autre bras ?

— C'est un flacon de vin de Chypre envoyé par un roi à mon roi.

— Voyons, dit Gorenflot.

— C'est mon vin à moi ; je l'aime beaucoup, dit Chicot en écartant son manteau, et toi, frère moine ?

— Oh ! oh ! s'écria Gorenflot, en apercevant la double aubaine et en s'ébaudissant si fort sur sa monture, que Panurge plia sous lui, oh ! oh !

Dans sa joie, le moine leva les bras au ciel, et, d'une voix qui fit trembler à droite et à gauche les vitres des maisons,

il chanta, tandis que Panurge l'accompagnait en hihannant :

La musique a des appas,
Mais on ne fait que l'entendre.
Les fleurs ont le parfum tendre,
Mais l'odeur ne nourrit pas.
Sans que notre main y touche,
Un beau ciel flatte nos yeux ;
Mais le vin coule, en la bouche,
Mais le vin se sent, se touche
Et se boit ; je l'aime mieux
Que musique, fleurs et cleux.

C'était la première fois que Gorenflot chantait depuis près d'un mois.

XII.

Laissons les deux amis entrer au cabaret de la Corne d'Abondance, où Chicot, on se le rappelle, ne conduisait jamais le moine qu'avec des intentions dont celui-ci était loin de soupçonner la gravité, et revenons à M. de Monsoreau, qui suit en litière le chemin de Méridor à Paris, et à Bussy, qui est parti d'Angers avec l'intention de faire la même route.

Non seulement il n'est pas difficile à un cavalier bien monté de rejoindre des gens qui vont à pied, mais encore il court un risque, c'est celui de les dépasser.

La chose arriva à Bussy.

On était à la fin de mai, et la chaleur était grande, surtout vers le midi. Aussi M. de Monsoreau ordonna-t-il de faire halte dans un petit bois qui se trouvait sur la route ; et comme il désirait que son départ fût connu le plus tard possible de M. le duc d'Anjou, il veilla à ce que toutes les personnes de sa suite entrassent avec lui dans l'épaisseur du taillis pour laisser passer la plus grande ardeur du soleil ; un cheval était chargé de provisions, on put donc faire la collation sans avoir recours à personne.

Pendant ce temps, Bussy passa.

Mais Bussy n'allait pas, comme on le pense bien, par la route, sans s'informer, si l'on n'avait pas vu des chevaux, des cavaliers et une litière portée par des paysans.

Jusqu'au village de Durtal, il avait obtenu les renseignemens les plus positifs et les plus satisfaisans ; aussi, convaincu que Diane était devant lui, avait-il mis son cheval au pas, se haussant sur ses étriers au sommet de chaque monticule afin d'apercevoir au loin la petite troupe à la poursuite de laquelle il s'était mis. Mais, contre son attente, tout à coup les renseignemens lui manquèrent ; les voyageurs qui le croisaient n'avaient rencontré personne, et, en arrivant aux premières maisons de La Flèche, il acquit la conviction qu'au lieu d'être en retard, il était en avance, et il précédait au lieu de suivre.

Alors il se rappela le petit bois qu'il avait rencontré sur sa route, et il s'expliqua les hennissemens de son cheval qui avait interrogé l'air de ses naseaux fumants au moment où il y était entré.

Son parti fut pris à l'instant même ; il s'arrêta au plus mauvais cabaret de la rue, et après s'être assuré que son cheval ne manquerait de rien, moins inquiet de lui-même que de sa monture, à la vigueur de laquelle il pouvait avoir besoin de recourir, il s'installa près d'une fenêtre, en ayant le soin de se cacher derrière un lambeau de toile qui servait de rideau.

Ce qui avait surtout déterminé Bussy dans le choix qu'il avait fait de cette espèce de bouge, c'est qu'il était situé en face la meilleure hôtellerie de la ville, et qu'il ne doutait point que Monsoreau ne fit halte dans cette hôtellerie.

Bussy avait deviné juste ; vers quatre heures de l'après-midi, il vit apparaître un coureur, qui s'arrêta à la porte de l'hôtellerie.

Une demi-heure après, vint le cortège.

Il se composait en personnages principaux du comte, de la comtesse, de Remy et de Gertrude ;

En personnages secondaires, de huit porteurs qui se relayaient de cinq lieues en cinq lieues.

Le coureur avait mission de préparer les relais des paysans. Or, comme Monsoreau était trop jaloux pour ne

pas être généreux, cette manière de voyager, tout inusitée qu'elle était, ne souffrait ni difficulté ni retard.

Les personnages principaux entrèrent les uns après les autres dans l'hôtellerie ; Diane resta la dernière, et il sembla à Bussy qu'elle regardait avec inquiétude autour d'elle. Son premier mouvement fut de se montrer, mais il eut le courage de se retenir ; une imprudence les perdait.

La nuit vint, Bussy espérait que, pendant la nuit, Remy sortirait, ou que Diane paraîtrait à quelque fenêtre ; il s'enveloppa de son manteau et se mit en sentinelle dans la rue.

Il attendit ainsi jusqu'à neuf heures du soir ; à neuf heures du soir le coureur sortit.

Cinq minutes après, huit hommes s'approchèrent de la porte : quatre entrèrent dans l'hôtellerie.

— Oh ! se dit Bussy, voyageraient-ils de nuit ? Ce serait une excellente idée qu'aurait M. de Monsoreau.

Effectivement, tout venait à l'appui de cette probabilité : la nuit était douce, le ciel tout parsemé d'étoiles, une de ces brises qui semblent le souffle de la terre rajeunie passait dans l'air, caressante et parfumée.

La litière sortit la première.

Puis vinrent à cheval Diane, Remy et Gertrude.

Diane regarda encore avec attention autour d'elle ; mais, comme elle regardait, le comte l'appela, et force lui fut de revenir près de la litière.

Les quatre hommes de relais allumèrent des torches et marchèrent aux deux côtés de la route.

— Bon, dit Bussy, j'aurais commandé moi-même les détails de cette marche, que je n'eusse pas mieux fait.

Et il rentra dans son cabaret, sella son cheval, et se mit à la poursuite du cortège.

Cette fois, il n'y avait point à se tromper de route, ou à le perdre de vue : les torches indiquaient clairement le chemin qu'il suivait.

Monsoreau ne laissait point Diane s'éloigner un instant de lui.

Il causait avec elle, ou plutôt il la gourmandait. Cette visite dans la serre servait de texte à d'inépuisables commentaires, et à une foule de questions envenimées.

Remy et Gertrude se boudaient, ou, pour mieux dire, Remy rêvait, et Gertrude boudait Remy.

La cause de cette bouderie était facile à expliquer. Remy ne voyait plus la nécessité d'être amoureux de Gertrude, depuis que Diane était amoureuse de Bussy.

Le cortège s'avancait donc, les uns disputant, les autres boudant, quand Bussy qui suivait la cavalcade hors de la portée de la vue, donna pour prévenir Remy de sa présence, un coup de sifflet d'argent avec lequel il avait l'habitude d'appeler ses serviteurs à l'hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Le son en était aigu et vibrant. Ce son retentissait d'un bout à l'autre de la maison, et faisait accourir bêtes et gens.

Nous disons, bêtes et gens, parce que Bussy, comme tous les hommes forts, se plaisait à dresser des chiens de combat, des chevaux indomptables, et des faucons sauvages.

Or, au son de ce sifflet, les chiens tressaillaient dans leurs chenils, les chevaux dans leurs écuries, les faucons sur leurs perchoirs.

Remy le reconnut à l'instant même. Diane tressaillit et regarda le jeune homme qui fit un signe affirmatif.

Puis il passa à sa gauche et lui dit tout bas :

— C'est lui.

— Qu'est-ce ? demanda Monsoreau, et qui vous parle, Madame ?

— A moi ? personne, Monsieur.

— Si fait ; une ombre a passé près de vous, et j'ai entendu une voix.

— Cette voix, dit Diane, est celle de M. Remy ; êtes-vous jaloux aussi de M. Remy ?

— Non ; mais j'aime à entendre parler tout haut, cela me distrait.

— Il y a cependant des choses que l'on ne peut pas dire devant M. le comte, interrompit Gertrude, venant au secours de sa maîtresse.

— Pourquoi cela ?

— Pour deux raisons.

— Lesquelles ?

— La première, parce qu'on peut dire des choses qui

n'intéressent pas monsieur le comte, ou des choses qui l'intéressent trop.

— Et de quel genre étaient les choses que M. Remy vient de dire à madame ?

— Du genre de celles qui intéressent trop monsieur.

— Que vous disait Remy ? madame, je veux le savoir.

— Je disais, monsieur le comte, que si vous vous démeniez ainsi, vous serez mort avant d'avoir fait le tiers de la route. On put voir, aux sinistres rayons des torches, le visage de Monsoreau devenir aussi pâle que celui d'un cadavre.

Diane, toute palpitante et toute pensive, se taisait.

— Il vous attend à l'arrière, dit d'une voix à peine intelligible Remy à Diane ; ralentissez un peu le pas de votre cheval ; il vous rejoindra.

Remy avait parlé si bas, que Monsoreau n'entendit qu'un murmure ; il fit un effort, renversa sa tête en arrière, et vit Diane qui le suivait.

— Encore un mouvement pareil, monsieur le comte, dit Remy, je ne réponds pas de l'hémorrhagie.

Depuis quelque temps, Diane était devenue courageuse. Avec son amour était née l'audace que toute femme véritablement éprise pousse d'ordinaire au delà des limites raisonnables ; elle tourna bride et attendit.

Au même moment, Remy descendait de cheval, donnait sa bride à tenir à Gertrude et s'approchait de la litière pour occuper le malade.

— Voyons ce pouls, dit-il, je parie que nous avons la fièvre.

Cinq secondes après, Bussy était à ses côtés.

Les deux jeunes gens n'avaient plus besoin de se parler pour s'entendre ; ils restèrent pendant quelques instants suavement embrassés.

— Tu vois, dit Bussy rompant le premier le silence, tu pars et je te suis.

— Oh ! que mes jours seront beaux, Bussy, que mes nuits seront douces, si je te sais toujours ainsi près de moi !

— Mais le jour, il nous verra.

— Non, tu nous suivras de loin, et c'est moi seulement qui te verrai, mon Louis. Au détour des routes, au sommet

des monticules, la plume de ton feutre, la broderie de ton manteau, ton mouchoir flottant ; tout me parlera en ton nom, tout me dira que tu m'aimes. Qu'au moment où le jour baisse, où le brouillard bleu descend dans la plaine, je voie ton doux fantôme s'incliner en m'envoyant le baiser du soir, et je serai heureuse, bien heureuse !

— Parle, parle toujours, ma Diane bien-aimée, tu ne peux savoir toi-même tout ce qu'il y a d'harmonie dans ta douce voix.

— Et quand nous marcherons la nuit, et cela arrivera souvent, car Remy lui a dit que la fraîcheur du soir était bonne pour ses blessures, quand nous marcherons la nuit, alors, comme ce soir, de temps en temps, je resterai en arrière, de temps en temps, je pourrai te presser dans mes bras et te dire, dans un rapide serrement de main, tout ce que j'aurai pensé de toi dans le courant du jour.

— Oh ! que je t'aime ! que je t'aime ! murmura Bussy.

— Vois-tu, dit Diane, je crois que nos âmes sont assez étroitement unies, pour que, même à distance l'un de l'autre, même sans nous parler, sans nous voir, nous soyons heureux par la pensée.

— Oh ! oui ! mais te voir, mais te presser dans mes bras, oh ! Diane ! Diane !

Et les chevaux se touchaient et se jouaient en secouant leurs brides argentées, et les deux amans s'étreignaient et oubliaient le monde.

Tout à coup une voix retentit qui les fit tressaillir tous deux, Diane de crainte, Bussy de colère.

— Madame Diane, criait cette voix, où êtes-vous ? Madame Diane, répondez.

Ce cri traversa l'air comme une funèbre évocation,

— Oh ! c'est lui, c'est lui ! je l'avais oublié, murmura Diane. C'est lui, je rêvais ! O doux songe ! réveil affreux !

— Écoute, s'écriait Bussy, écoute, Diane, nous voici réunis. Dis un mot, et rien ne peut plus t'enlever à moi. Diane, fuyons. Qui nous empêche de fuir ? Regarde : devant nous l'espace, le bonheur, la liberté ! Un mot et nous partons ! un mot, et, perdue pour lui, tu m'appartiens éternellement.

Et le jeune homme la retenait doucement.

— Et mon père ? dit Diane.

— Quand le baron saura que je t'aime, murmura-t-il.

— Oh ! fit Diane. Un père, que dis-tu là ?

Ce seul mot fit rentrer Bussy en lui-même.

— Rien par violence, chère Diane, dit-il, ordonne et j'obéirai.

— Écoute, dit Diane en étendant la main, notre destinée est là ; soyons plus forts que le démon qui nous persécute ; ne crains rien et tu verras si je sais aimer.

— Il faut donc nous séparer, mon Dieu ! murmura Bussy.

— Comtesse ! comtesse ! cria la voix. Répondez, ou, dussé-je me tuer, je saute au bas de cette infernale litière.

— Adieu, dit Diane, adieu ; il le ferait comme il le dit, et il se tuerait.

— Tu le plains ?

— Jaloux, fit Diane, avec un adorable accent et un ravissant sourire.

Et Bussy la laissa partir.

En deux élans, Diane était revenue près de la litière : elle trouva le comte à moitié évanoui.

— Arrêtez ! murmura le comte, arrêtez !

— Morbleu ! disait Remy, n'arrêtez pas ! il est fou, s'il veut se tuer qu'il se tue.

Et la litière marchait toujours.

— Mais après qui donc criez-vous ? disait Gertrude, Madame est là, à mes côtés. Venez, Madame, et répondez-lui ; bien certainement M. le comte a le délire.

Diane, sans prononcer une parole, entra dans le cercle de lumière épandu par les torches.

— Ah ! fit Monsoreau épuisé, où donc étiez-vous ?

— Où voulez-vous que je sois, Monsieur, sinon derrière vous ?

— A mes côtés, Madame, à mes côtés ; ne me quittez pas.

Diane n'avait plus aucun motif pour rester en arrière ; elle savait que Bussy la suivait. Si la nuit eût été éclairée par un rayon de lune, elle eût pu le voir.

On arriva à la halte. Monsoreau se reposa quelques heures, et voulut partir. Il avait hâte, non point d'arriver à Paris, mais de s'éloigner d'Angers.

De temps en temps, la scène que nous venons de raconter se renouvelait.

Remy disait tout bas :

Qu'il étouffe de rage, et l'honneur du médecin sera sauvé.

Mais Monsoreau ne mourut pas ; au contraire, au bout de dix jours il était arrivé à Paris, et il allait sensiblement mieux.

C'était décidément un homme fort habile que Remy, plus habile qu'il ne l'eût voulu lui-même.

Pendant les dix jours qu'avait duré le voyage, Diane avait, à force de tendresses, démoli toute cette grande fierté de Bussy.

Elle l'avait engagé à se présenter chez Monsoreau, et à exploiter l'amitié qu'il lui témoignait.

Le prétexte de la visite était tout simple : la santé du comte.

Remy soignait le mari et remettait les billets à la femme.

— Esculape et Mercure, disait-il, je cumule.

XIII.

COMMENT L'AMBASSADEUR DE M. LE DUC D'ANJOU ARRIVA À PARIS, ET LA RÉCEPTION QUI LUI FUT FAITE.

Cependant, on ne voyait reparaître au Louvre ni Catherine, ni le duc d'Anjou, et la nouvelle d'une dissension entre les deux frères prenait de jour en jour plus d'accroissement et plus d'importance.

Le roi n'avait reçu aucun message de sa mère, et, au lieu de conclure selon le proverbe : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, il se disait, au contraire, en secouant la tête :

— Pas de nouvelles, mauvaises nouvelles !

Les mignons ajoutaient :

— *François, mal conseillé, aura retenu votre mère.*

François, mal conseillé. En effet, toute la politique de ce règne singulier et des trois règnes précédens se réduisait là.

Mal conseillé avait été le roi Charles IX lorsqu'il avait, si non ordonné, du moins autorisé la Saint-Barthelemy. Mal conseillé avait été François II lorsqu'il ordonna le massacre

d'Amboise. Mal conseillé avait été Henri II, le père de cette race perverse, lorsqu'il fit brûler tant d'hérétiques et de conspirateurs avant d'être tué par Montgomery, qui lui-même avait été mal conseillé, disait-on, lorsque le bois de sa lance avait si malencontreusement pénétré dans la visière du casque de son roi.

On n'ose pas dire à un roi :

Votre frère a de mauvais sang dans les veines ; il cherche, comme c'est l'usage dans votre famille, à vous détrôner, à vous tondre ou à vous empoisonner ; il veut vous faire à vous ce que vous avez fait à votre frère aîné, ce que votre frère aîné a fait au sien, ce que votre mère vous a tous instruits à vous faire les uns aux autres.

Non, un roi de ce temps-là surtout, un roi du seizième siècle eût pris ces observations pour des injures, car un roi était en ce temps-là un homme, et la civilisation seule en a pu faire un *fac simile* de Dieu comme Louis XIV, ou un mythe non responsable, comme — un roi constitutionnel.

Les mignons disaient donc à Henri III :

— Sire, votre frère est mal conseillé.

Et comme une seule personne avait à la fois le pouvoir, et l'esprit de conseiller François, c'était contre Bussy que se soulevait la tempête, chaque jour plus furieuse et plus près d'éclater.

On en était dans les conseils publics à trouver des moyens d'intimidation, et dans les conseils privés à chercher des moyens d'extermination, lorsque la nouvelle arriva que Monseigneur le duc d'Anjou envoyait un ambassadeur.

Comment vint cette nouvelle ? par qui vint-elle ? qui l'apporta ? qui la répandit ?

Il serait aussi facile de dire comment se soulèvent les tourbillons de vent dans l'air, les tourbillons de poussière dans la campagne, les tourbillons de bruit dans les villes.

Il y a un démon qui met des ailes à certaines nouvelles et qui les lâche comme des aigles dans l'espace.

Lorsque celle que nous venons de dire arriva au Louvre, ce fut une conflagration générale. Le roi en devint pâle de colère, et les courtisans, outrant comme d'habitude la passion du maître, se firent livides.

On jura. Il serait difficile de dire tout ce que l'on jura, mais on jura entre autres choses :

Que si c'était un ambassadeur, ce vieillard serait baffoué, berné, embastillé;

Que si c'était un jeune homme, il serait pourfendu, troué à jour, déchiqueté en petits morceaux, lesquels seraient envoyés à toutes les provinces de France comme un échantillon de la royale colère.

Et les mignons, selon leur habitude, de fourbir leurs rapières, de prendre des leçons d'escrime et de jouer de la dague contre les murailles.

Chicot laissa son épée au fourreau, laissa sa dague dans sa gaine, et se mit à réfléchir profondément.

Le roi, voyant Chicot réfléchir, se souvint que Chicot avait un jour, dans un point difficile qui s'était éclairci depuis, été de l'avis de la reine mère, laquelle avait eu raison.

Il comprit donc que dans Chicot était la sagesse du royaume, et il interrogea Chicot.

— Sire, répliqua celui-ci après avoir mûrement réfléchi, ou Monseigneur le duc d'Anjou vous envoie un ambassadeur, ou il ne vous en envoie pas.

— Pardieu, dit le roi, c'était bien la peine de te creuser la joue avec le poing pour trouver ce beau dilemme.

— Patience, patience, comme dit, dans la langue de maître Machiavelli, votre auguste mère que Dieu conserve, patience.

— Tu vois que j'en ai, dit le roi, puisque je t'écoute.

— S'il vous envoie un ambassadeur, c'est qu'il croit pouvoir le faire; s'il croit pouvoir le faire, lui qui est la prudence en personne, c'est qu'il se sent fort; s'il se sent fort, il faut le ménager. Respectons les puissances, trompons-les, mais ne jouons pas avec elles; recevons leur ambassadeur et témoignons-lui toutes sortes de plaisir de le voir. Cela n'engage à rien. Vous rappelez-vous comment votre frère a embrassé ce bon amiral Coligny qui venait en ambassadeur de la part des huguenots qui, eux aussi, se croyaient une puissance?

— Alors tu approuves la politique de mon frère Charles IX?

— Non pas, entendons-nous, je cite un fait, et j'ajoute : si

plus tard nous trouvons moyen, non pas de nuire à un pauvre diable de héraut d'armes, d'envoyé, de commis ou d'ambassadeur, si plus tard nous trouvons moyen de saisir au collet le maître, le moteur, le chef, le très grand et très honoré prince Monseigneur le duc d'Anjou, vrai, seul et unique coupable, avec les trois Guises, bien entendu, et de le claquer dans un fort plus sûr que le Louvre, oh ! Sire, faisons-le.

— J'aime assez ce prélude, dit Henri III.

— Peste, tu n'es pas dégouté, mon fils, dit Chicot. Je continue donc.

— Va !

— Mais s'il n'envoie pas d'ambassadeur, pourquoi laisser beugler tous tes amis ?

— Beugler !

— Tu comprends ; je dirais rugir, s'il y avait moyen de les prendre pour des lions. Je dis beugler... parce que... Tiens, Henri, cela fait en vérité mal au cœur de voir des gaillards plus barbus que les singes de ta ménagerie, jouer, comme des petits garçons, au fantôme, et essayer de faire peur à des hommes en criant : hou ! hou !... Sans compter que si le duc d'Anjou n'envoie personne, ils s'imagineraient que c'est à cause d'eux, et ils se croiront des personnages.

— Chicot, tu oublies que les gens dont tu parles sont mes amis, mes seuls amis.

— Veux-tu que je te gagne mille écus, ô mon roi, dit Chicot.

— Parle.

— Gage avec moi que ces gens-là resteront fidèles à toute épreuve, et moi je gagerai en avoir trois sur quatre, bien à moi, corps et âme, d'ici à demain soir.

L'aplomb avec lequel parlait Chicot fit à son tour réfléchir Henri. Il ne répondit point.

— Ah ! dit Chicot, voilà que tu rêves aussi, voilà que tu enfonces ton joli poing dans ta charmante mâchoire. Tu es plus fort que je ne croyais, mon fils, car voilà que tu flaires la vérité.

— Alors, que me conseilles-tu ?

— Je te conseille d'attendre, mon roi. La moitié de la sagesse du roi Salomon est dans ce mot-là. S'il t'arrive un am-

bassadeur, fais bonne mine ; s'il ne vient personne, fais ce que tu voudras, mais saches-en gré au moins à ton frère, qu'il ne faut pas, crois-moi, sacrifier à tes drôles. Cordieu, c'est un grand gueux, je le sais bien, mais il est Valois. Tue-le si cela te convient, mais, pour l'honneur du nom, ne le dégrade pas, c'est un soin dont il s'occupe assez avantageusement lui-même.

— C'est vrai, Chicot.

— Encore une nouvelle leçon que tu me dois ; heureusement que nous ne comptons plus. Maintenant laisse-moi dormir, Henri ; il y a huit jours que je me suis vu dans la nécessité de soûler un moine, et quand je fais de ces tours de force-là, j'en ai pour une semaine à être gris.

— Un moine ! est-ce ce bon génovéfin dont tu m'as déjà parlé ?

— Justement. Tu lui as promis une abbaye ?

— Moi ?

— Pardieu ! c'est bien le moins que tu fasses cela pour lui après ce qu'il a fait pour toi.

— Il m'est donc toujours dévoué ?

— Il t'adore. A propos, mon fils.

— Quoi ?

— C'est dans trois semaines la Fête-Dieu.

— Après ?

— J'espère bien que tu nous mitonnes quelque jolie petite procession.

— Je suis le roi très chrétien, et c'est de mon devoir de donner à mon peuple l'exemple de la religion.

— Et tu feras, comme d'habitude, les stations dans les quatre grands couvens de Paris.

— Comme d'habitude.

— L'abbaye Sainte-Geneviève en est, n'est-ce pas ?

— Sans doute, c'est le second où je compte me rendre.

— Bon.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour rien. Je suis curieux, moi. Maintenant je sais ce que je veux savoir. Bousoir, Henri.

En ce moment, et comme Chicot prenait toutes ses aises pour faire un somme, on entendit une grande rumeur dans le Louvre.

— Quel est ce bruit ? demanda le roi.

— Allons, dit Chicot, il est écrit que je ne dormirai pas, Henri.

— Et bien ?

— Mon fils, loue-moi une chambre en ville, ou je quitte ton service ; ma parole d'honneur, le Louvre devient inhabitable.

En ce moment le capitaine des gardes entra ; il avait l'air fort effaré.

— Qu'y a-t-il ? demanda le roi.

— Sire, répondit le capitaine, c'est l'envoyé de M. le duc d'Anjou qui descend au Louvre.

— Avec une suite ? demanda le roi.

— Non, tout seul.

— Alors il faut doublement bien le recevoir, Henri, car c'est un brave.

— Allons, dit le roi en essayant de prendre un air calme que démentait sa froide pâleur, allons, qu'on réunisse toute ma cour dans la grande salle et que l'on m'habille de noir ; il faut être lugubrement vêtu quand on a le malheur de traiter par ambassadeur avec un frère !

XIV.

LEQUEL N'EST AUTRE CHOSE QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT, ÉCOURTÉ PAR L'AUTEUR POUR CAUSE DE FIN D'ANNÉE.

Le trône de Henri III s'élevait dans la grande salle.

Autour de ce trône se pressait une foule frémissante et tumultueuse.

Le roi vint s'y asseoir, triste et le front plissé.

Tous les yeux étaient tournés vers la galerie par laquelle le capitaine des gardes devait introduire l'envoyé.

— Sire, dit Quélius en se penchant à l'oreille du roi, savez-vous le nom de cet ambassadeur ?

— Non, mais que m'importe ?

— Sire, c'est M. de Bussy ; l'insulte n'est-elle pas triple ?

— Je ne vois pas en quoi il peut y avoir insulte, dit Henri s'efforçant de garder son sang-froid.

— Peut-être Votre Majesté ne le voit-elle pas, dit Schomberg, mais nous le voyons bien, nous.

Henri ne répliqua rien ; il sentait fermenter la colère et la haine autour de son trône, et s'applaudissait intérieurement de jeter deux remparts de cette force entre lui et ses ennemis.

Quélus, pâlisant et rougissant tour à tour, appuya ses deux mains sur la garde de sa rapière.

Schomberg ôta ses gants et tira à moitié son poignard hors du fourreau.

Maugiron prit son épée des mains d'un page et l'agrafa à sa ceinture.

D'Epernon se troussa les moustaches jusqu'aux yeux, et se rangea derrière ses compagnons.

Quant à Henri, semblable au chasseur qui entend rugir ses chiens contre le sanglier, il laissait faire ses favoris et souriait.

— Faites entrer, dit-il.

A ces paroles, un silence de mort s'établit dans la salle, et du fond de ce silence on eût dit qu'on entendait gronder sourdement la colère du roi.

Alors un pas sec, alors un pied, dont l'éperon sonnait avec orgueil sur la dalle, retentit dans la galerie.

Bussy entra le front haut, l'œil calme et le chapeau à la main.

Aucun de ceux qui entouraient le roi n'attira le regard hautain du jeune homme. Il s'avança droit à Henri, salua profondément et attendit qu'on l'interrogeât, fièrement posé devant le trône, mais avec une fierté toute personnelle, fierté de gentilhomme qui n'avait rien d'insultant pour la majesté royale.

— Vous ici, monsieur de Bussy ; je vous croyais au fond de l'Anjou.

— Sire, dit Bussy, j'y étais effectivement ; mais, comme vous le voyez, je l'ai quitté.

— Et qui vous amène dans notre capitale ?

— Le désir de présenter mes bien humbles respects à Votre Majesté.

Le roi et les mignons se regardèrent; il était évident qu'ils attendaient autre chose de l'impétueux jeune homme.

— Et... rien de plus? dit assez superbement le roi.

— J'y ajouterai, sire, l'ordre que j'ai reçu de Son Altesse monseigneur le duc d'Anjou, mon maître, de joindre ses respects aux miens.

— Et le duc ne vous a rien dit autre chose?

— Il m'a dit qu'étant sur le point de revenir avec la reine-mère, il désirait que Votre Majesté sût le retour d'un de ses plus fidèles sujets.

Le roi, presque suffoqué de surprise, ne put continuer son interrogatoire.

Chicot profita de l'interruption pour s'approcher de l'ambassadeur.

— Bonjour, monsieur de Bussy, dit-il.

Bussy se retourna, étonné d'avoir un ami dans toute l'assemblée.

— Ah! monsieur Chicot, salut et de tout mon cœur, répliqua Bussy. Comment se porte M. de Saint-Luc.

— Mais, fort bien; il se promène en ce moment avec sa femme du côté des volières.

— Et voilà tout ce que vous aviez à me dire, monsieur de Bussy? demanda le roi.

— Oui, sire; s'il reste quelque autre nouvelle importante, monseigneur le duc d'Anjou aura l'honneur de vous l'annoncer lui-même.

— Très bien, dit le roi.

Et, se levant tout silencieux de son trône, il descendit les deux degrés.

L'audience était finie, les groupes se rompirent.

Bussy remarqua, du coin de l'œil, qu'il était entouré par les quatre mignons, et comme enfermé dans un cercle vivant plein de frémissement et de menaces.

A l'extrémité de la salle, le roi causait bas avec son chancelier.

Bussy fit semblant de ne rien voir et continua de s'entretenir avec Chicot.

Alors, comme s'il fût entré dans le complot et qu'il eût résolu d'isoler Bussy, le roi appela.

— Venez ça, Chicot, dit-il, on a quelque chose à vous dire par ici.

Chicot salua Bussy avec une courtoisie qui sentait son gentilhomme d'une lieue.

Bussy lui rendit son salut avec non moins d'élégance et demeura seul dans le cercle.

Alors il changea de contenance et de visage : de calme qu'il avait été avec le roi, il était devenu poli avec Chicot ; de poli il se fit gracieux.

Voyant Quélus s'approcher de lui :

— Eh ! bonjour, monsieur de Quélus, lui dit-il, puis-je avoir l'honneur de vous demander comment va votre maison ?

— Mais assez mal, monsieur, répliqua Quélus.

— Oh ! mon Dieu, s'écria Bussy, comme s'il eût eu souci de cette réponse, et qu'est-il donc arrivé ?

— Il y a quelque chose qui nous gêne infiniment, répondit Quélus.

— Quelque chose ? fit Bussy avec étonnement ; eh ! n'êtes-vous pas assez puissans vous et les vôtres, et surtout vous, monsieur Quélus, pour renverser ce quelque chose !

— Pardon, monsieur, dit Maugiron en écartant Schomberg qui s'avancait pour placer son mot dans cette conversation qui promettait d'être intéressante, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un que voulait dire M. de Quélus.

— Mais si quelqu'un gêne M. de Quélus, dit Bussy, qu'il le pousse comme vous venez de faire.

— C'est aussi le conseil que je lui ai donné, monsieur de Bussy, dit Schomberg, et je crois que Quélus est décidé à le suivre.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Schomberg, dit Bussy, je n'avais pas l'honneur de vous reconnaître.

— Peut-être, dit Schomberg, ai-je encore du bleu sur la figure.

— Non pas, vous êtes fort pâle, au contraire ; seriez-vous indisposé, monsieur ?

— Monsieur, dit Schomberg, si je suis pâle, c'est de colère.

— Ah ça ! mais vous êtes donc comme M. de Quélus, gêné par quelque chose ou par quelqu'un.

— Oui, monsieur.

— C'est comme moi, dit Maugiron, moi aussi j'ai quelqu'un qui me gêne.

— Toujours spirituel, mon cher monsieur de Maugiron, dit Bussy ; mais en vérité, messieurs, plus je vous regarde, plus vos figures renversées me préoccupent.

— Vous m'oubliez, monsieur, dit d'Epéron en se campant fièrement devant Bussy.

— Pardon, monsieur d'Epéron, vous étiez derrière les autres, selon votre habitude, et j'ai si peu le plaisir de vous connaître, que ce n'était point à moi de vous parler le premier.

C'était un spectacle curieux que le sourire et la désinvolture de Bussy, placé entre ces quatre furieux, dont les yeux parlaient avec une éloquence terrible. Pour ne pas comprendre où ils en voulaient venir, il eût fallu être aveugle ou stupide.

Pour avoir l'air de ne pas comprendre, il fallait être Bussy.

Il garda le silence, et le même sourire demeura imprimé sur ses lèvres.

— Enfin ! dit avec un éclat de voix et en frappant de sa botte sur la dalle, Quélus, qui s'impatiente le premier.

Bussy leva les yeux au plafond et regarda autour de lui.

— Monsieur, dit-il, remarquez-vous comme il y a de l'écho dans cette salle ? Rien ne renvoie le son comme les murs de marbre, et les voix sont doublement sonores sous les voûtes de stuc ; bien au contraire, quand on se trouve en rase campagne, les sons se divisent, et je crois, sur mon honneur, que les nuées en prennent leur part. J'avance cette proposition d'après Aristophane. Avez-vous lu Aristophane, messieurs ?

Maugiron crut avoir compris l'invitation de Bussy, et il s'approcha du jeune homme pour lui parler à l'oreille.

Bussy l'arrêta.

— Pas de confidence ici, monsieur, je vous en supplie, lui dit-il ; vous savez combien Sa Majesté est jalouse ; elle croirait que nous médions.

Maugiron s'éloigna plus furieux que jamais.

Schomberg prit sa place, et, d'un ton empressé :

— Moi, dit-il, je suis un Allemand très lourd, très obtus, mais très franc, je parle haut pour donner à ceux qui m'écoutent toutes facilités de m'entendre ; mais quand ma parole, que j'essaie de rendre le plus claire possible, n'est pas entendue parce que celui à qui je m'adresse est sourd ou n'est pas comprise, parce que celui à qui je parle ne veut pas comprendre, alors je...

— Vous ? dit Bussy, en fixant sur le jeune homme dont la main agitée s'écartait du centre, un de ces regards comme les tigres seuls en font jaillir de leurs incommensurables prunelles, regards qui semblent sourdre d'un abîme et verser incessamment des torrents de feu, vous ?

Schomberg s'arrêta.

Bussy haussa les épaules, pirouetta sur le talon et lui tourna le dos.

Il se trouva en face de d'Epéron.

D'Epéron était lancé, il ne lui était pas possible de reculer.

— Voyez, messieurs, dit-il, comme M. de Bussy est devenu provincial dans la fugue qu'il vient de faire avec M. le duc d'Anjou ; il a de la barbe et il n'a pas de nœud à l'épée : il a des bottes noires et un feutre gris.

— C'est l'observation que j'étais en train de me faire à moi-même, mon cher monsieur d'Epéron. En vous voyant si bien mis, je me demandais où quelques jours d'absence pouvaient conduire un homme ; me voilà forcé, moi Louis de Bussy, seigneur de Clermont, de prendre modèle de goût sur un petit gentilhomme gascon. Mais laissez-moi passer, je vous prie, vous êtes si près de moi que vous m'avez marché sur le pied, et M. de Quélus aussi, ce que j'ai senti malgré mes bottes, ajouta-t-il avec un sourire charmant.

En ce moment, Bussy passant entre d'Epéron et Quélus, tendait la main à Saint-Luc, qui venait d'entrer.

Saint-Luc trouva cette main ruisselante de sueur.

Il comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et il entraîna Bussy hors du groupe d'abord, puis hors de la salle.

Un murmure étrange circulait parmi les mignons et gagnait les autres groupes de courtisans.

— C'est incroyable, disait Quélus, je l'ai insulté et il n'a pas répondu.

— Moi, dit Maugiron, je l'ai provoqué et il n'a pas répondu.

— Moi, dit Schomberg, ma main s'est levée à la hauteur de son visage, et il n'a pas répondu.

— Moi, je lui ai marché sur le pied, criait d'Epéron, marché sur le pied, et il n'a pas répondu.

Et il semblait se grandir de toute l'épaisseur du pied de Bussy.

— Il est clair qu'il n'a pas voulu entendre, dit Quélus. Il y a quelque chose là-dessous.

— Ce qu'il y a, dit Schomberg, je le sais, moi !

— Et qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'il sent bien qu'à nous quatre nous le tuerons et qu'il ne veut pas qu'on le tue.

En ce moment le roi vint aux jeunes gens, Chicot lui parlait à l'oreille.

— Eh bien ! disait le roi, que disait donc M. de Bussy ? il m'a semblé entendre parler haut de ce côté.

— Vous voulez savoir ce que disait M. de Bussy, sire ? demanda d'Epéron.

— Oui, vous savez que je suis curieux, répliqua Henri en souriant.

— Ma foi, rien de bon, sire, dit Quélus, il n'est plus parisien.

— Et qu'est-il donc ?

— Il est campagnard. Il se range.

— Oh ! oh ! fit le roi, qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que je vais dresser un chien à lui mordre les mollets, dit Quélus, et encore qui sait si, à travers ses bottes, il s'en apercevra.

— Et moi, dit Schomberg, j'ai une quintaine dans ma maison, je l'appellerai Bussy.

— Moi, dit d'Epéron, j'irai plus droit et plus loin. Aujourd'hui je lui ai marché sur le pied, demain je le souffleterai. C'est un faux brave, un brave d'amour-propre ; il se dit : Je me suis assez battu pour l'honneur, je veux être prudent pour la vie.

— Eh quoi ! messieurs, dit Henri avec une feinte colère,

vous avez osé maltraiter chez moi, dans le Louvre, un gentilhomme qui est à mon frère ?

— Hélas ! oui, dit Maugiron, répondant à la feinte colère du roi par une feinte humilité, et quoique nous l'ayons fort maltraité, sire, je vous jure qu'il n'a rien répondu.

Le roi regarda Chicot, en souriant, et se penchant à son oreille :

— Trouves-tu toujours qu'ils beuglent ? Chicot, demandait-il. Je crois qu'ils ont rugi, heim !

— Eh ! dit Chicot, peut-être ont-ils miaulé. Je connais des gens à qui le cri du chat fait horriblement mal aux nerfs. Peut-être M. de Bussy est-il de ces gens-là. Voilà pourquoi il sera sorti sans répondre.

— Tu crois ? dit le roi.

— Qui vivra verra, répondit sentencieusement Chicot.

— Laisse donc, dit Henri, tel maître, tel valet.

— Voulez-vous dire par ces mots, sire, que Bussy soit le valet de votre frère ? vous vous tromperiez fort.

— Messieurs, dit Henri, je vais chez la reine, avec qui je dîne. A tantôt ; les Gelosi (1) viennent nous jouer une farce, je vous invite à les venir voir.

L'assemblée s'inclina respectueusement, et le roi sortit par la grande porte.

Précisément alors M. de Saint-Luc entra par la petite.

Il arrêta du geste les quatre gentilshommes qui allaient sortir.

— Pardon, monsieur de Quélus, dit-il en saluant, demeurez-vous toujours rue Saint-Honoré ?

— Oui, cher ami, pourquoi cela ? demanda Quélus.

— J'ai deux mots à vous dire.

— Ah ! ah !

— Et vous, monsieur de Schomberg, oserais-je m'enquérir de votre adresse ?

— Moi, je demeure rue Béthisy, dit Schomberg étonné.

— D'Epéron, je sais la vôtre.

— Rue de Grenelle.

(1) Comédiens italiens qui donnaient leurs représentations à l'hôtel de Bourgogne.

— Vous êtes mon voisin. Et vous ? Maugiron.

— Moi, je suis du quartier du Louvre.

— Je commencerai donc par vous, si vous le permettez ; ou plutôt, non, par vous, Quélus.

— A merveille ! je crois comprendre. Vous venez de la part de M. de Bussy ?

— Je ne dis pas de quelle part je viens, messieurs. J'ai à vous parler, voilà tout.

— A tous quatre ?

— Oui.

— Eh bien ! mais si vous ne voulez pas parler au Louvre, comme je le présume, parce que le lieu est mauvais, nous pouvons nous rendre chez l'un de nous. Nous pouvons tous entendre ce que vous avez à nous dire à chacun en particulier.

— Parfaitement.

— Allons chez Schomberg alors, rue Béthisy, c'est à deux pas.

— Oui, allons chez moi, dit le jeune homme.

— Soit, messieurs, dit Saint-Luc, et il salua encore.

— Montrez-nous le chemin, monsieur de Schomberg.

— Très volontiers.

Les cinq gentilshommes sortirent du Louvre en se tenant par-dessous le bras, et en occupant toute la largeur de la rue.

Derrière eux marchaient leurs laquais armés jusqu'aux dents.

On arriva ainsi rue de Béthisy, et Schomberg fit préparer le grand salon de l'hôtel.

Saint-Luc s'arrêta dans l'antichambre.

XV.

COMMENT M. DE SAINT-LUC S'ACQUITTA DE LA COMMISSION QUI LUI AVAIT ÉTÉ DONNÉE PAR BUSSY.

Laissons un moment Saint-Luc dans l'antichambre de Schomberg, et voyons ce qui s'était passé entre lui et Bussy.

Bussy avait, comme nous l'avons vu, quitté la salle d'audience avec son ami, en adressant des saluts à tous ceux que l'esprit de courtoisie n'absorbait pas au point de négliger un homme aussi redoutable que Bussy.

Car en ces temps de force brutale où la puissance personnelle était tout, un homme pouvait, s'il était vigoureux et adroit, se tailler un petit royaume physique et moral dans le beau royaume de France.

C'était ainsi que Bussy régnait à la cour du roi Henri III.

Mais ce jour-là, comme nous l'avons vu, Bussy avait été assez mal reçu dans son royaume.

Une fois hors de la salle, Saint-Luc s'arrêta, et le regardant avec inquiétude :

— Est-ce que vous allez vous trouver mal ? mon ami, lui demanda-t-il ; en vérité vous pâlissez à croire que vous êtes sur le point de vous évanouir.

— Non, dit Bussy, seulement j'étouffe de colère.

— Bon, faites-vous donc attention aux propos de tous ces drôles ?

— Corbleu ! si j'y fais attention, cher ami, vous allez en juger.

— Allons, allons, Bussy, du calme.

— Vous êtes charmant, du calme ; si l'on vous avait dit la moitié de ce que je viens d'entendre, du tempérament dont je vous connais, il y aurait déjà eu mort d'homme.

— Enfin, que désirez-vous ?

— Vous êtes mon ami, Saint-Luc, et vous m'avez donné une preuve terrible de cette amitié.

— Ah ! cher ami, dit Saint-Luc, qui croyait Monsoreau mort et enterré, la chose n'en vaut pas la peine ; ne me parlez donc plus de cela, vous me désobligeriez ; certainement le coup était joli, et surtout il a réussi galamment ; mais je n'en ai pas le mérite, c'est le roi qui me l'avait montré, tandis qu'il me retenait prisonnier au Louvre.

— Cher ami....

— Laissons donc le Monsoreau où il est, et parlons de Diane. A-t-elle été un peu contente, la pauvre petite ? Me pardonne-t-elle ? A quand la noce ? A quand le baptême ?

— Eh ! cher ami, attendez donc que le Monsoreau soit mort.

— Plait-il ? fit Saint-Luc en bondissant comme s'il eût marché sur un clou aigu.

— Eh ! cher ami, les coquelicots ne sont pas une plante si dangereuse que vous l'aviez cru d'abord, et il n'est point du tout mort pour être tombé dessus ; tout au contraire, il vit, et il est plus furieux que jamais.

— Bah ! vraiment.

— Oh ! mon Dieu oui, il ne respire que vengeance et a juré de vous tuer à la première occasion. C'est comme cela.

— Il vit ?

— Hélas ! oui.

— Et quel est donc l'âne bête de médecin qui l'a soigné ?

— Le mien, cher ami.

— Comment ! je n'en reviens pas, reprit Saint-Luc écrasé par cette révélation. Ah ça ! mais je suis déshonoré ; alors ; vertubleu, moi qui ai annoncé sa mort à tout le monde, il va trouver ses héritiers en deuil ; oh ! mais je n'en aurai pas le démenti, je le rattraperai, et, à la prochaine rencontre, au lieu d'un coup d'épée, je lui en donnerai quatre, s'il le faut.

— A votre tour, calmez-vous, cher Saint-Luc, dit Bussy ; en vérité, Monsoreau me sert mieux que vous ne pensez : figurez-vous que c'est le duc qu'il soupçonne de vous avoir dépeché contre lui ; c'est du duc qu'il est jaloux. — Moi, je suis un ange, un ami précieux, un Bayard ; je suis son cher Bussy, enfin. C'est tout naturel, c'est cet animal de Remy, qui l'a tiré d'affaire.

— Quelle sottise il a eue là !

— Que voulez-vous ? une idée d'honnête homme ; il se figure que parce qu'il est médecin, il doit guérir les gens.

— Mais c'est un visionnaire que ce gaillard-là.

— Bref, c'est à moi qu'il se prétend redevable de la vie ; c'est à moi qu'il confie sa femme.

— Ah ! je comprends que ce procédé vous fasse attendre plus tranquillement sa mort, mais il n'en est pas moins vrai que j'en suis tout émerveillé.

— Cher ami !

— D'honneur ! je tombe des nues.

— Vous voyez qu'il ne s'agit pas pour le moment de M. de Monsoreau.

— Non ! jouissons de la vie pendant qu'il est encore sur

le flanc. Mais, pour le moment de sa convalescence, je vous préviens que je me commande une cuirasse de mailles, et que je fais doubler mes volets en fer. Vous, informez-vous donc auprès du duc d'Anjou si sa bonne mère ne lui aurait pas donné quelque recette de contre-poison. En attendant, amusons-nous, très cher, amusons-nous !

Bussy ne put s'empêcher de sourire : il passa son bras sous celui de Saint-Luc.

— Ainsi, dit-il, mon cher Saint-Luc, vous voyez que vous ne m'avez rendu qu'une moitié de service !

Saint-Luc le regarda d'un air étonné.

— C'est vrai, dit-il ; voudriez-vous donc que je l'achevasse ? ce serait dur ; mais, ma foi, pour vous, mon cher Bussy, je suis prêt à faire bien des choses, surtout s'il me regarde avec cet oeil jaune, pouah !

— Non, très cher, non, je vous l'ai déjà dit, laissons là le Monsoreau, et si vous redeviez quelque chose, rapportez ce quelque chose à un autre emploi.

— Voyons, dites, je vous écoute.

— Êtes-vous très bien avec ces messieurs de la mignonnerie ?

— Ma foi, poil à poil, comme chats et chiens au soleil ; tant que le rayon nous chauffe tous, nous ne nous disons rien : si l'un de nous seulement prenait la part de lumière et de chaleur des autres, oh ! alors je ne réponds plus de rien : griffes et dents joueraient leur jeu.

— Eh bien, mon ami, ce que vous me dites là me charme.

— Ah ! tant mieux.

— Admettons que le rayon soit intercepté.

— Admettons, soit.

— Alors, montrez-moi vos belles dents blanches, allongez vos formidables griffes, et ouvrons la partie.

— Je ne vous comprends pas.

Bussy sourit.

— Vous allez, s'il vous plaît, cher ami, aborder M. de Quélus.

— Ah ! ah ! fit Saint-Luc.

— Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— A merveille. Vous lui demanderez quel jour il lui plai-

rait de me couper la gorge ou de se la faire couper par moi.

— Je le lui demanderai, cher ami.

— Cela ne vous fâche point ?

— Moi, pas le moins du monde. J'irai quand vous voudrez, tout de suite, si cela peut vous être agréable.

— Un moment. En allant chez M. de Quélus, vous me ferez, par la même occasion, le plaisir de passer chez M. de Schomberg, à qui vous ferez la même proposition, n'est-ce pas ?

— Ah ! ah ! dit Saint-Luc, à M. Schomberg aussi ! Diable ! comme vous y allez, Bussy.

Bussy fit un geste qui n'admettait pas de réplique.

— Soit, dit Saint-Luc ; votre volonté sera faite.

— Alors, mon cher Saint-Luc, reprit Bussy, puisque je vous trouve si aimable, vous entrerez au Louvre chez M. de Maugiron à qui j'ai vu le hausse-col, signe qu'il est de garde ; vous l'engagerez à se joindre aux autres, n'est-ce pas ?

— Oh ! oh ! fit Saint-Luc, trois ; y songez-vous, Bussy ? Est-ce tout, au moins ?

— Non pas.

— Comment, non pas ?

— De là vous vous rendrez chez M. d'Epéron ; je ne vous arrête pas long-temps sur lui, car je le tiens pour un assez pauvre compagnon ; mais enfin il fera nombre.

Saint-Luc laissa tomber ses deux bras de chaque côté de son corps et regarda Bussy.

— Quatre ! murmura-t-il.

— C'est cela même, cher ami, dit Bussy en faisant de la tête un signe d'assentiment, quatre ; il va sans dire que je ne recommanderai pas à un homme de votre esprit, de votre bravoure et de votre courtoisie, de procéder vis-à-vis de ces messieurs avec toute la douceur, toute la politesse que vous possédez à un si suprême degré....

— Oh ! cher ami.

— Je m'en rapporte à vous pour faire cela... galamment. Que la chose soit accommodée de façon seigneuriale, n'est-ce pas ?

— Vous serez content, mon ami.

Bussy tendit en souriant la main à Saint-Luc.

— A la bonne heure, dit-il. Ah ! messieurs les mignons ! nous allons donc rire à notre tour.

— Maintenant, cher ami, les conditions.

— Quelles conditions ?

— Les vôtres.

— Moi, je n'en fais pas ; j'accepterai celles de ces messieurs.

— Vos armes ?

— Les armes de ces messieurs.

— Le jour, le lieu et l'heure ?

— Le jour, le lieu et l'heure de ces messieurs.

— Mais enfin....

— Ne parlons pas de ces misères-là ; faites et faites vite, cher ami. Je me promène là-bas dans le petit jardin du Louvre ; vous m'y retrouverez, la commission faite.

— Alors vous attendez ?

— Oui.

— Attendez donc. Dam ! ce sera peut-être un peu long.

— J'ai le temps.

Nous savons maintenant comment Saint-Luc trouva les quatre jeunes gens encore réunis dans la salle d'audience, et comment il entama l'entretien. Rejoignons-le donc dans l'antichambre de l'hôtel de Schomberg, où nous l'avons laissé, attendant cérémonieusement et selon toutes les lois de l'étiquette en vogue à cette époque, tandis que les quatre favoris de Sa Majesté, se doutant de la cause de la visite de Saint-Luc, se posaient aux quatre coins cardinaux du vaste salon.

Cela fait, les portes s'ouvrirent à deux battans, et un huissier vint saluer Saint-Luc qui, le poing sur la hanche, relevant galamment son manteau avec sa rapière, sur la poignée de laquelle il appuyait sa main gauche, marcha le chapeau à la main droite jusqu'au milieu du seuil de la porte, où il s'arrêta avec une régularité qui eût fait honneur au plus habile architecte.

— M. d'Espinay de Saint-Luc ! cria l'huissier.

Saint-Luc entra.

Schomberg, en sa qualité de maître de maison, se leva et vint au devant de son hôte, qui, au lieu de le saluer, remit son chapeau sur sa tête.

Cette formalité donnait à la visite sa couleur et son intention.

Schomberg répondit par un salut, puis se tournant vers Quélus :

— J'ai l'honneur de vous présenter, dit-il, M. Jacques de Lévis, comte de Quélus.

Saint-Luc fit un pas vers Quélus et salua à son tour profondément.

— Je cherchais monsieur, dit-il.

Quélus salua.

Schomberg reprit en se tournant vers un autre point de la salle :

— J'ai l'honneur de vous présenter monsieur Louis de Maugiron.

Même salutation de la part de Saint-Luc, même réponse de Maugiron.

— Je cherchais monsieur, dit Saint-Luc.

Pour d'Epéron ce fut la même cérémonie, faite avec le même flegme et la même lenteur.

Puis à son tour Schomberg se nomma lui-même et reçut le même compliment.

Cela fait, les quatre amis s'assirent, Saint-Luc resta debout.

— Monsieur le comte, dit-il à Quélus, vous avez insulté M. le comte Louis de Clermont d'Amboise, seigneur de Bussy, qui vous présente ses très humbles civilités et vous appelle en combat singulier tel jour et à telle heure qu'il vous conviendra, pour que vous combattiez avec telles armes qu'il vous plaira jusqu'à ce que mort s'en suive.... Acceptez-vous ?

— Certes, oui, répondit tranquillement Quélus, et M. le comte de Bussy me fait beaucoup d'honneur.

— Votre jour ? monsieur le comte.

— Je n'ai pas de préférence ; seulement j'aimerais mieux demain qu'après-demain, après-demain que les jours suivants.

— Votre heure ?

— Le matin.

— Vos armes ?

— La rapière et la dague, si M. de Bussy s'accommode de ces deux instrumens.

Saint-Luc s'inclina.

— Tout ce que vous déciderez sur ce point, dit-il, fera loi pour M. de Bussy.

Puis il s'adressa à Maugiron qui répondit la même chose, puis successivement aux deux autres.

— Mais, dit Schomberg, qui reçut comme maître de maison le compliment le dernier, nous ne songeons pas à une chose, monsieur de Saint-Luc.

— A laquelle ?

— C'est que, s'il nous plaisait, le hasard fait parfois des choses bizarres, s'il nous plaisait, dis-je, de choisir tous le même jour et la même heure, M. de Bussy pourrait être fort embarrassé.

Saint-Luc salua avec son plus courtois sourire sur les lèvres.

— Certes, dit-il, M. de Bussy serait embarrassé comme doit l'être tout gentilhomme en présence de quatre vaillans comme vous; mais il dit que le cas ne serait pas nouveau pour lui, puisque ce cas s'est déjà présenté aux Tournelles près la Bastille.

— Et il nous combattrait tous quatre ? dit d'Epernon.

— Tous quatre ? reprit Saint-Luc.

— Séparément ? demanda Schomberg.

— Séparément ou à la fois ; le défi est tout ensemble individuel et collectif.

Les quatre jeunes gens se regardèrent : Quélus rompit le premier le silence.

— C'est fort beau de la part de M. de Bussy, dit-il, rouge de colère ; mais si peu que nous valions, nous pouvons isolément faire chacun notre besogne ; nous accepterons donc la proposition du comte en nous succédant les uns aux autres, ou ce qui serait mieux encore...

Quélus regarda ses amis qui, comprenant sans doute sa pensée, firent un signe d'assentiment.

— Ou ce qui serait mieux encore, reprit-il, comme nous ne cherchons pas à assassiner un galant homme, c'est que le hasard décidât lequel de nous échoira à M. de Bussy.

— Mais, dit vivement d'Epernon, les trois autres ?

— Les trois autres ! M. de Bussy a certes trop d'amis, et nous trop d'ennemis pour que les trois autres restent les bras croisés.

— Est-ce votre avis, messieurs ? ajouta Quélus en se retournant vers ses compagnons.

— Oui, dirent-ils d'une commune voix.

— Il me serait même particulièrement agréable, dit Schomberg, que M. de Bussy invitât à cette fête M. de Livarot.

— Si j'osais émettre une opinion, dit Maugiron, je désirerais que M. de Balsac d'Entragues en fût.

— Et la partie serait complète, dit Quélus, si M. de Ribérac voulait bien accompagner ses amis.

— Messieurs, dit Saint-Luc, je transmettrai vos désirs à M. le comte de Bussy, et je crois pouvoir vous répondre d'avance qu'il est trop courtois pour ne pas s'y conformer. Il ne me reste donc plus, messieurs, qu'à vous remercier bien sincèrement de la part de M. le comte.

Saint-Luc salua de nouveau, et l'on vit les quatre têtes des gentilshommes provoqués s'abaisser au niveau de la sienne.

Les quatre jeunes gens reconduisirent Saint-Luc jusqu'à la porte du salon.

Dans la dernière antichambre, il trouva les quatre laquais rassemblés.

Il tira sa bourse pleine d'or, et la jeta au milieu d'eux en disant :

— Voici pour boire à la santé de vos maîtres.

XVI

EN QUOI M. DE SAINT-LUC ÉTAIT PLUS CIVILISÉ QUE M. DE BUSSY, DES LEÇONS QU'IL LUI DONNA ET DE L'USAGE QU'EN FIT L'AMANT DE LA BELLE DIANE.

Saint-Luc revint très fier d'avoir si bien fait sa commission.

Bussy l'attendait et le remercia. Saint-Luc le trouva tout

triste, ce qui n'était pas naturel chez un homme aussi brave à la nouvelle d'un bon et brillant duel.

— Ai-je mal fait les choses? dit Saint-Luc. Vous voilà tout hérissé.

— Ma foi, cher ami, je regrette qu'au lieu de prendre un terme, vous n'ayez pas dit : « Tout de suite. »

— Ah! patience, les Angevins ne sont pas encore venus. Que diable! laissez-leur le temps de venir. Et puis où est la nécessité de vous faire si vite une litière de morts et de mourans?

— C'est que je voudrais mourir le plus tôt possible.

Saint-Luc regarda Bussy avec cet étonnement que les gens parfaitement organisés éprouvent tout d'abord à la moindre apparence d'un malheur même étranger.

— Mourir! quand on a votre âge, votre maîtresse et votre nom!

— Oui! j'en tuerai, je suis sûr, quatre, et je recevrai un bon coup qui me tranquillisera éternellement.

— Des idées noires! Bussy.

— Je voudrais bien vous y voir, vous. Un mari qu'on croyait mort et qui revient; une femme qui ne peut plus quitter le chevet du lit de ce prétendu moribond; ne jamais se sourire, ne jamais se parler, ne jamais se toucher la main. Mordieu! je voudrais bien avoir quelqu'un à écharper.....

Saint-Luc répondit à cette sortie par un éclat de rire qui fit envoler toute une volée de moineaux qui picotaient les sorbiets du petit jardin du Louvre.

— Ah! s'écria-t-il, que voilà un homme innocent! Dire que les femmes aiment ce Bussy, un écolier! Mais, mon cher, vous perdez le sens : il n'y a pas d'amant aussi heureux que vous sur la terre.

— Ah! fort bien; prouvez-moi un peu cela, vous, homme marié!

— *Nihil facilius*, comme disait le jésuite Triquet, mon pédagogue; vous êtes l'ami de M. de Monsoreau?

— Ma foi! j'en ai honte pour l'honneur de l'intelligence humaine. Ce butor m'appelle son ami.

— Eh bien! soyez son ami.

— Oh!... abuser de ce titre.

— *Prorsus absurdum!* disait toujours Triquet. Est-il vraiment votre ami ?

— Mais il le dit.

— Non, puisqu'il vous rend malheureux. Or le but de l'amitié est de faire que les hommes soient heureux l'un par l'autre. Du moins c'est ainsi que Sa Majesté définit l'amitié, et le roi est lettré.

Bussy se mit à rire.

— Je continue, dit Saint-Luc. S'il vous rend malheureux, vous n'êtes pas amis; donc, vous pouvez le traiter soit en indifférent, et alors lui prendre sa femme, soit en ennemi, et le retuer s'il n'était pas content.

— Au fait, dit Bussy, je le déteste.

— Et lui vous craint.

— Vous croyez qu'il ne m'aime pas ?

— Dam! essayez. Prenez-lui sa femme, et vous verrez.

— Est-ce toujours la logique du père Triquet ?

— Non, c'est la mienne.

— Je vous en fais mon compliment.

— Elle vous satisfait ?

— Non. J'aime mieux être homme d'honneur.

— Et laisser madame de Monsoreau guérir moralement et physiquement son mari ? Car enfin si vous vous faites tuer, il est certain qu'elle s'attachera au seul homme qui lui reste.....

Bussy fronça le sourcil.

— Mais au surplus, ajouta Saint-Luc, voici madame de Saint-Luc, elle est de bon conseil. Après s'être fait un bouquet dans les parterres de la reine-mère, elle sera de très bonne humeur. Ecoutez-la, elle parle d'or.

En effet, Jeanne arrivait radieuse, éblouissante de bonheur et pétillante de malice. Il y a de ces heureuses natures qui font de tout ce qui les environne, comme l'alouette aux champs, un réveil joyeux, un riant augure.

Bussy la salua en ami. Elle lui tendit la main, ce qui prouve bien que ce n'est pas le plénipotentiaire Dubois qui a rapporté cette mode d'Angleterre avec le traité de la quadruple alliance.

— Comment vont les amours ? dit-elle en liant son bouquet avec une tresse d'or.

— Ils se meurent, dit Bussy.

— Bon ! ils sont blessés, et ils s'évanouissent, dit Saint-Luc ; je gage que vous allez les faire revenir à eux, Jeanne.

— Voyons, dit-elle, qu'on me montre la plaie.

— En deux mots, voici, reprit Saint-Luc, M de Bussy n'aime pas à sourire au comte de Monsoreau, et il a formé le dessein de se retirer.

— Et de lui laisser Diane ? s'écria Jeanne avec effroi.

Bussy, inquiet de cette première démonstration, ajouta :

— Oh ! madame, Saint-Luc ne vous dit pas que je veux mourir.

Jeanne le regarda un moment avec une compassion qui n'était pas évangélique.

— Pauvre Diane ! murmura-t-elle ; aimez donc ! Décidément les hommes sont tous des ingrats !

— Bon ! fit Saint-Luc, voilà la morale de ma femme.

— Ingrat, moi ! s'écria Bussy, parce que je crains d'avilir mon amour en le soumettant aux lâches pratiques de l'hypocrisie.

— Eh ! monsieur, ce n'est là qu'un méchant prétexte, dit Jeanne. Si vous étiez bien épris, vous ne crairiez qu'une sorte d'avilissement, n'être plus aimé.

— Ah ! ah ! fit Saint-Luc, ouvrez votre escarcelle, mon cher.

— Mais, madame, dit affectueusement Bussy, il est des sacrifices tels...

— Plus un mot. Avouez que vous n'aimez plus Diane, ce sera plus digne d'un galant homme.

Bussy pâlit à cette seule idée.

— Vous n'osez pas le dire ; eh bien ! moi, je le lui dirai.

— Madame ! madame !

— Vous êtes plaisans, vous autres, avec vos sacrifices... Et nous, n'en faisons-nous pas, de sacrifices ? Quoi ! s'exposer à se faire massacrer par ce tigre de Monsoreau ; conserver tous ses droits à un homme en déployant une force, une volonté dont Samson et Annibal eussent été incapables ; dompter la bête féroce de Mars pour l'atteler au char de monsieur le triomphateur, ce n'est pas de l'héroïsme ? Oh ! je le jure, Diane est sublime, et je n'eusse pas fait le quart de ce qu'elle fait chaque jour.

— Merci, répondit Saint-Luc avec un salut révérencieux, qui fit éclater Jeanne de rire.

Bussy hésitait.

— Et il réfléchit ! s'écria Jeanne ; il ne tombe pas à genoux, il ne fait pas son *med culpa* !

— Vous avez raison, répliqua Bussy, je ne suis qu'un homme, c'est-à-dire une créature imparfaite et inférieure à la plus vulgaire des femmes.

— C'est bien heureux, dit Jeanne, que vous soyez convaincu.

— Que m'ordonnez-vous ?

— Allez tout de suite rendre visite...

— A M. de Monsoreau ?

— Eh ! qui vous parle de cela ?... à Diane.

— Mais ils ne se quittent pas, ce me semble.

— Quand vous alliez voir si souvent madame de Barbezieux, n'avait-elle pas toujours près d'elle ce gros aîné qui vous mordait parce qu'il était jaloux ?

Bussy se mit à rire, Saint-Luc l'imita, Jeanne suivit leur exemple ; ce fut un trio d'hilarité qui attira aux fenêtres tout ce qui se promenait de courtisans dans les galeries.

— Madame, dit enfin Bussy, je m'en vais chez M. de Monsoreau. Adieu.

Et sur ce ils se séparèrent, Bussy ayant recommandé à Saint-Luc de ne rien dire de la provocation adressée aux mignons.

Il s'en retourna en effet chez M. de Monsoreau, qu'il trouva au lit.

Le comte poussa des cris de joie en l'apercevant. Remy venait de promettre que sa blessure serait guérie avant trois semaines.

Diane posa un doigt sur ses lèvres : c'était sa manière de saluer.

Il fallut raconter au comte toute l'histoire de la commission dont le duc d'Anjou avait chargé Bussy, la visite à la cour, le malaise du roi, la froide mine des mignons.

Froide mine fut le mot dont se servit Bussy. Diane ne fit qu'en rire.

Monsoreau, tout pensif à ces nouvelles, pria Bussy de se pencher vers lui et lui dit à l'oreille :

— Il y a encore des projets sous jeu, n'est-ce pas ?

— Je le crois, répliqua Bussy.

— Croyez-moi, dit Monsoreau, ne vous compromettez pas pour ce vilain homme ; je le connais, il est perfide ; je vous réponds qu'il n'hésite jamais au bord d'une trahison.

— Je le sais, dit Bussy avec un sourire qui rappela au comte la circonstance dans laquelle lui, Bussy, avait souffert de cette trahison du duc.

— C'est que, voyez-vous, dit Monsoreau, vous êtes mon ami, et je veux vous mettre en garde. Au surplus, chaque fois que vous aurez une position difficile, demandez-moi conseil.

— Monsieur ! monsieur ! il faut dormir après le pansement, dit Remy ; allons, dormez !

— Oui, cher docteur. Mon ami, faites donc un tour de promenade avec madame de Monsoreau, dit le comte. On dit que le jardin est charmant cette année.

— A vos ordres, répondit Bussy.

XVII.

LES PRÉCAUTIONS DE M. DE MONSOREAU.

Saint-Luc avait raison, Jeanne avait raison ; au bout de huit jours, Bussy s'en était aperçu et leur rendait pleinement justice.

Être un homme d'autrefois eût été grand et beau pour la postérité ; mais c'était n'être plus qu'un vieil homme, et Bussy, oublieux de Plutarque qui avait cessé d'être son auteur favori depuis que l'amour l'avait corrompu ; Bussy, beau comme Alcibiade, ne se souciant plus que du présent, se montrait désormais peu friand d'un article d'histoire près de Scipion ou de Bayard en leur jour de continence.

Diane était plus simple, plus nature, comme on dit aujourd'hui. Elle se laissait aller aux deux instincts que le misanthrope Figaro reconnaît innés dans l'espèce, aimer et tromper. Elle n'avait jamais eu l'idée de pousser jusqu'à la

spéculation philosophique ses opinions sur ce que Charron et Montaigne appellent *l'honneste*.

— Aimer Bussy, c'était sa logique, — n'être qu'à Bussy, c'était sa morale, — frissonner de tout son corps au simple contact de sa main effleurée, c'était sa métaphysique.

M. de Monsoreau, — il y avait déjà quinze jours que l'accident lui était arrivé, — M. de Monsoreau, disons-nous, se portait de mieux en mieux. Il avait évité la fièvre, grâce aux applications d'eau froide, ce nouveau remède que le hasard ou plutôt la Providence avait découvert à Ambroise Paré, quand il éprouva tout à coup une grande secousse : il apprit que M. le duc d'Anjou venait d'arriver à Paris avec la reine-mère et ses Angevins.

Le comte avait raison de s'inquiéter ; car, le lendemain de son arrivée, le prince, sous prétexte de venir prendre de ses nouvelles, se présenta dans son hôtel de la rue des Petits-Pères : il n'y a pas moyen de fermer sa porte à une Altesse Royale qui vous donne une preuve d'un si tendre intérêt. M. de Monsoreau reçut le prince, et le prince fut charmant pour le grand veneur, et surtout pour sa femme.

Aussitôt le prince sorti, M. de Monsoreau appela Diane, s'appuya sur son bras, et, malgré les cris de Remy, fit trois fois le tour de son fauteuil.

Après quoi il se rassit dans ce même fauteuil autour duquel il venait, comme nous l'avons dit, de tracer une triple ligne de circonvallation ; il avait l'air très satisfait, et Diane devina à son sourire qu'il méditait quelque sournoiserie.

Mais ceci rentre dans l'histoire privée de la maison de Monsoreau. Revenons donc à l'arrivée de M. le duc d'Anjou, laquelle appartient à la partie épique de ce livre.

Ce ne fut pas, comme on le pense bien, un jour indifférent aux observateurs, que le jour où Monseigneur François de Valois fit sa rentrée au Louvre. Voici ce qu'ils remarquèrent :

Beaucoup de morgue de la part du roi.

Une grande tiédeur de la part de la reine-mère.

Et une humble insolence de la part de M. le duc d'Anjou, qui semblait dire :

— Pourquoi diable me rappelez-vous si vous me faites, quand j'arrive, cette fâcheuse mine ?

Toute cette réception était assaisonnée des regards rutilans, flamboyans, dévorans de MM. de Livarot, de Ribérac et d'Entragues, lesquels, prévenus par Bussy, étaient bien aises de faire comprendre à leurs futurs adversaires que, s'il y avait empêchement au combat, cet empêchement, pour sûr, ne viendrait pas de leur part.

Chicot, ce jour-là, fit plus d'allées et de venues que César la veille de la bataille de Pharsale.

Puis tout rentra dans le calme plat.

Le surlendemain de sa rentrée au Louvre, le duc d'Anjou vint faire une seconde visite au blessé.

Monsoreau, instruit des moindres particularités de l'entrevue du roi avec son frère, caressa du geste et de la voix M. le duc d'Anjou, pour l'entretenir dans les plus hostiles dispositions.

Puis, comme il allait de mieux en mieux, quand le duc fut parti, il reprit le bras de sa femme, et, au lieu de faire trois fois le tour de son fauteuil, il fit une fois le tour de sa chambre.

Après quoi il se rassit d'un air encore plus satisfait que la première fois.

Le même soir, Diane prévint Bussy que M. de Monsoreau méditait bien certainement quelque chose.

Un instant après, Monsoreau et Bussy se trouvèrent seuls.

— Quand je pense, dit Monsoreau à Bussy, que ce prince, qui me fait si bonne mine, est mon ennemi mortel, et que c'est lui qui m'a fait assassiner par M. de Saint-Luc.

— Oh ! assassiner ! dit Bussy ; prenez garde, monsieur le comte, Saint-Luc est bon gentilhomme, et vous avouez vous-mêmes que vous l'aviez provoqué, que vous aviez tiré l'épée le premier et que vous avez reçu le coup en combattant.

— D'accord, mais il n'en est pas moins vrai qu'il obéissait aux instigations du duc d'Anjou.

— Ecoutez, dit Bussy, je connais le duc, et surtout je connais M. de Saint-Luc ; je dois vous dire que M. de Saint-Luc est tout entier au roi et pas du tout au prince. Ah ! si votre coup d'épée vous venait d'Antraguët, de Livarot ou de Ribérac, je ne dis pas... mais de Saint-Luc...

— Vous ne connaissez pas l'histoire de France comme je

la connais, mon cher monsieur de Bussy, dit Monsoreau, obstiné dans son opinion.

Bussy eût pu lui répondre que s'il connaissait mal l'histoire de France, il connaissait en échange parfaitement celle de l'Anjou, et surtout de la partie de l'Anjou où était enclavé Méridor.

Enfin Monsoreau en vint à se lever et à descendre dans le jardin.

— Cela me suffit, dit-il en remontant. Ce soir, nous déménagerons.

— Pourquoi cela ? dit Remy. Est-ce que vous n'êtes pas en bon air dans la rue des Petits-Pères, où la distraction vous manque-t-elle ?

— Au contraire, dit Monsoreau, j'en ai trop, de distractions ; M. d'Anjou me fatigue avec ses visites ; il amène toujours avec lui une trentaine de gentilshommes, et le bruit de leurs éperons m'agace horriblement les nerfs.

— Mais où allez-vous ?

— J'ai ordonné qu'on mit en état ma petite maison des Tournelles.

Bussy et Diane, car Bussy était toujours là, échangèrent un regard amoureux de souvenir.

— Comment ! cette bicoque ? s'écria étourdiment Remy.

— Ah ! ah ! vous la connaissez, fit Monsoreau.

— Pardieu ! dit le jeune homme, qui ne connaît pas les habitations de M. le grand veneur de France, et surtout quand on a demeuré rue Beautreillis ?

Monsoreau, par l'habitude, roula quelque vague soupçon dans son esprit.

— Oui, oui, j'irai là, dit-il, et j'y serai bien. On n'y peut recevoir que quatre personnes au plus. C'est une forteresse, et par la fenêtre on voit à trois cents pas de distance ceux qui viennent vous faire visite.

— De sorte ? demanda Remy.

— De sorte qu'on peut les éviter quand on veut, dit Monsoreau, surtout lorsqu'on se porte bien.

Bussy se mordit les lèvres, il craignait qu'il ne vint un temps où Monsoreau l'éviterait à son tour.

Diane soupira. Elle se souvenait avoir vu dans cette petite maison Bussy blessé, évanoui sur son lit.

Remy réfléchit ; aussi fut-il le premier des trois qui parla.

— Vous ne pouvez pas, dit-il.

— Et pourquoi cela ? s'il vous plaît, monsieur le docteur.

— Parce qu'un grand-veneur de France a des réceptions à faire, des valets à entretenir, des équipages à soigner. Qu'il ait un palais pour ses chiens, cela se conçoit ; mais qu'il ait un chenil pour lui, c'est impossible.

— Hum ! fit Monsoreau d'un ton qui voulait dire : c'est vrai.

— Et puis, dit Remy, car je suis le médecin du cœur comme celui du corps, ce n'est pas votre séjour ici qui vous préoccupe.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est celui de madame.

— Eh bien ?

— Eh bien ! faites déménager la comtesse.

— M'en séparer, s'écria Monsoreau en fixant sur Diane un regard où il y avait, certes, plus de colère que d'amour.

— Alors, séparez-vous de votre charge, donnez votre démission de grand-veneur ; je crois que ce serait sage. Car vraiment : ou vous ferez, ou vous ne ferez pas votre service ; si vous ne le faites pas, vous mécontenterez le roi ; et si vous le faites...

— Je ferai ce qu'il faudra faire, dit Monsoreau les dents serrées, mais je ne quitterai pas la comtesse.

Le comte achevait ces mots, lorsqu'on entendit dans la cour un grand bruit de chevaux et de voix.

Monsoreau frémit.

— Encore le duc ! murmura-t-il.

— Oui, justement, dit Remy en allant à la fenêtre.

Le jeune homme n'avait point achevé que, grâce au privilège qu'ont les princes d'entrer sans être annoncés, le duc entra dans la chambre.

Monsoreau était aux aguets, il vit que le premier coup-d'œil de François avait été pour Diane.

Bientôt les galantries intarissables du duc l'éclairèrent mieux encore ; il apportait à Diane un de ces rares bijoux comme en faisaient trois ou quatre en leur vie ces patiens et généreux artistes qui illustrèrent un temps où, malgré cette

lenteur à les produire, les chefs-d'œuvre étaient plus fréquens qu'aujourd'hui.

C'était un charmant poignard au manche d'or ciselé ; ce manche était un flacon ; sur la lame courait toute une chasse, burinée avec un merveilleux talent : chiens, chevaux, chasseurs, gibier, arbres et ciel s'y confondaient dans un pêle-mêle harmonieux qui forçait le regard à demeurer longtemps fixé sur cette lame d'azur et d'or.

— Voyons, dit Monsoreau, qui craignait qu'il n'y eût quelque billet caché dans le manche.

Le prince alla au-devant de cette crainte en le séparant en deux parties.

— A vous qui êtes chasseur, la lame, dit-il ; à la comtesse, le manche. Bonjour, Bussy, vous voilà donc ami intime avec le comte, maintenant ?

Diane rougit.

Bussy, au contraire, demeura assez maître de lui-même.

— Monseigneur, dit-il, vous oubliez que Votre Altesse elle-même m'a chargé ce matin de venir savoir des nouvelles de M. de Monsoreau. J'ai obéi, comme toujours, aux ordres de Votre Altesse.

— C'est vrai, dit le duc.

Puis il alla s'asseoir près de Diane et lui parla bas.

Au bout d'un instant :

— Comte, dit-il, il fait horriblement chaud dans cette chambre de malade. Je vois que la comtesse étouffe, et je vais lui offrir le bras pour lui faire faire un tour de jardin.

Le mari et l'amant échangèrent un regard courroucé.

Diane, invitée à descendre, se leva et posa son bras sur celui du prince.

— Donnez-moi le bras, dit Monsoreau à Bussy.

Et Monsoreau descendit derrière sa femme.

— Ah ! ah ! dit le duc, il paraît que vous allez tout-à-fait bien ?

— Oui, Monseigneur, et j'espère être bientôt en état de pouvoir accompagner madame de Monsoreau partout où elle ira.

— Bon ! mais en attendant il ne faut pas vous fatiguer.

Monsoreau lui-même sentait combien était juste la recommandation du prince.

Il s'assit à un endroit d'où il pouvait ne le perdre de vue.

— Tenez, comte, dit-il à Bussy, si vous étiez bien aimable, dès ce soir vous escorteriez madame de Monsoreau jusqu'à mon petit hôtel de la Bastille; je l'y aime mieux qu'ici, en vérité. Arrachée à Méridor aux griffes de ce vautour, je ne le laisserai pas la dévorer à Paris.

— Non pas, monsieur, dit Remy à son maître, non pas, vous ne pouvez accepter.

— Et pourquoi cela? dit Monsoreau.

— Parce que vous êtes à M. d'Anjou, et que M. d'Anjou ne vous pardonnerait jamais d'avoir aidé le comte à lui jouer un pareil tour.

— Que m'importe! allait s'écrier l'impétueux jeune homme, lorsqu'un coup d'œil de Remy lui indiqua qu'il devait se taire.

Monsoreau réfléchissait.

— Remy a raison, dit-il, ce n'est point de vous que je dois réclamer un pareil service; j'irai moi-même la conduire, car, demain ou après-demain, je serai en mesure d'habiter cette maison.

— Folie, dit Bussy, vous perdrez votre charge.

— C'est possible, dit le comte, mais je garderai ma femme. Et il accompagna ces paroles d'un froncement de sourcils qui fit soupirer Bussy.

En effet, le soir même, le comte conduisit sa femme à sa maison des Tournelles, bien connue de nos lecteurs.

Remy aida le convalescent à s'y installer.

Puis, comme c'était un homme d'un dévouement à toute épreuve, comme il comprit que, dans ce local resserré, Bussy aurait grand besoin de lui pour servir ses amours menacés, il se rapprocha de Gertrude, qui commença par le battre, et finit par lui pardonner.

Diane reprit sa chambre, située sur le devant, cette chambre au portail et au lit de damas blanc et or.

Un corridor seulement séparait cette chambre de celle du comte de Monsoreau.

Bussy s'arrachait des poignées de cheveux.

Saint-Luc prétendait que les échelles de corde étant arrivées à leur plus haute perfection, elles pouvaient à merveille remplacer les escaliers.

Monsoreau se frottait les mains et souriait en songeant au dépit de M. le duc d'Anjou.

XVIII.

UNE VISITE A LA MAISON DES TOURNELLES.

La surexcitation tient lieu à quelques hommes de passion réelle, comme la faim donne au loup et à la hyène une apparence de courage.

C'était sous l'impression d'un sentiment pareil que M. d'Anjou, dont le dépit ne pourrait se décrire lorsqu'il ne retrouva plus Diane à Méridor, était revenu à Paris ; à son retour il était presque amoureux de cette femme, et cela justement parce qu'on la lui enlevait.

Il en résultait que sa haine pour Monsoreau, haine qui datait du jour où il avait appris que le comte le trahissait, il en résultait, disons-nous, que sa haine s'était changée en une sorte de fureur, d'autant plus dangereuse qu'ayant expérimenté déjà le caractère énergique du comte, il voulait se tenir prêt à frapper sans donner prise sur lui-même.

D'un autre côté, il n'avait pas renoncé à ses espérances politiques, bien au contraire ; et l'assurance qu'il avait prise de sa propre importance l'avait grandi à ses propres yeux. A peine de retour à Paris, il avait donc recommencé ses ténébreuses et souterraines machinations. Le moment était favorable : bon nombre de ces conspirateurs chancelans, qui sont dévoués au succès, rassurés par l'espèce de triomphe que la faiblesse du roi et l'astuce de Catherine venaient de donner aux Angevins, s'empressaient autour du duc d'Anjou, ralliant par des fils imperceptibles, mais puissans, la cause du prince à celle des Guises, qui demeuraient prudemment dans l'ombre, et qui gardaient un silence dont Chicot se trouvait fort alarmé.

Au reste, plus d'épanchement politique du duc envers Bussy ; une hypocrisie amicale, voilà tout. Le prince était vaguement troublé d'avoir vu le jeune homme chez Monso-

reau, et il lui gardait rancune de cette confiance que Monso-reau, si déflant, avait néanmoins envers lui.

Il s'effrayait aussi de cette joie qui épanouissait le visage de Diane, de ces fraîches couleurs qui la rendaient si dési-rable, d'adorable qu'elle était. Le prince savait que les fleurs ne se colorent et ne se parfument qu'au soleil, et les femmes qu'à l'amour. Diane était visiblement heureuse, et pour le prince toujours malveillant et soucieux, le bonheur d'autrui semblait une hostilité.

Né prince, devenu puissant par une route sombre et tor-tueuse, décidé à se servir de la force, soit pour ses amours, soit pour ses vengeances, depuis que la force lui avait réus-si ; bien conseillé d'ailleurs par Aurilly, le duc pensa qu'il serait honteux pour lui d'être ainsi arrêté dans ses désirs par des obstacles aussi ridicules que le sont une jalousie de mari et une répugnance de femme.

Un jour qu'il avait mal dormi et qu'il avait passé la nuit à poursuivre ces mauvais rêves qu'on fait dans un demi-sommeil fiévreux, il sentit qu'il était monté au ton de ses désirs, et commanda ses équipages pour aller voir Monso-reau.

Monsoreau, comme on le sait, était parti pour sa maison des Tournelles.

Le prince sourit à cette annonce. C'était la petite pièce de la comédie de Méridor. Il s'enquit, mais pour la forme seu-lement, de l'endroit où était située cette maison ; on lui ré-pondit que c'était sur la place Saint-Antoine, et, se retour-nant alors vers Bussy qui l'avait accompagné :

— Puisqu'il est aux Tournelles, dit-il, allons aux Tour-nelles.

L'escorte se remit en marche, et bientôt tout le quartier fut en rumeur par la présence de ces vingt-quatre beaux gentilshommes qui composaient d'ordinaire la suite du prince, et qui avaient chacun deux laquais et trois chevaux.

Le prince connaissait bien la maison et la porte ; Bussy ne la connaissait pas moins bien que lui. Ils s'arrêtèrent tous deux devant la porte, s'engagèrent dans l'allée et mon-tèrent tous deux ; seulement, le prince entra dans les ap-partemens, et Bussy demeura sur le palier.

Il résulta de cet arrangement que le prince, qui paraissait

le privilégié, ne vit que Monsoreau, lequel le reçut couché sur une chaise-longue, tandis que Bussy fut reçu dans les bras de Diane qui l'étreignit fort tendrement, tandis que Gertrude faisait le guet.

Monsoreau, naturellement pâle, devint livide, en apercevant le prince. C'était sa vision terrible.

— Monseigneur ! dit-il frissonnant de contrariété ; monseigneur, dans cette pauvre maison ; en vérité c'est trop d'honneur pour le peu que je suis.

L'ironie était visible, car à peine le comte se donnait-il la peine de la déguiser.

Cependant le prince ne parut aucunement la remarquer, et s'approchant du convalescent avec un sourire :

— Partout où va un ami souffrant, dit-il, j'irai pour demander de ses nouvelles.

— En vérité, prince, Votre Altesse a dit le mot ami, je crois.

— Je l'ai dit, mon cher comte ; comment allez-vous ?

— Beaucoup mieux, monseigneur ; je me lève, je vais, je viens, et, dans huit jours, il n'y paraîtra plus.

— Est-ce votre médecin qui vous a prescrit l'air de la Bastille ? demanda le prince avec l'accent le plus candide du monde.

— Oui, monseigneur.

— N'étiez-vous pas bien rue des Petits-Pères ?

— Non, monseigneur, j'y recevais trop de monde, et ce monde menait trop grand bruit.

Le comte prononça ces paroles avec un ton de fermeté qui n'échappa point au prince ; et cependant le prince ne parut point y faire attention.

— Mais, vous n'avez point de jardin ici, ce me semble, dit-il.

— Le jardin me faisait tort, monseigneur, répondit Monsoreau.

— Mais où vous promeniez-vous, mon cher ?

— Justement, monseigneur : je ne me promenais pas.

Le prince se mordit les lèvres et se renversa sur sa chaise.

— Vous savez, comte, dit-il après un moment de silence, que l'on demande beaucoup votre charge de grand-veneur du roi ?

— Bah ! et sous quel prétexte, monseigneur ?

— Beaucoup prétendent que vous êtes mort.

— Oh ! monseigneur, j'en suis sûr, répond que je ne le suis pas.

— Moi, je ne réponds rien du tout ; vous vous enterrez, mon cher, donc vous êtes mort.

Monsoreau se mordit les lèvres à son tour.

— Que voulez-vous, monseigneur ? dit-il, je perdrai mes charges.

— Vraiment ?

— Oui, il y a des choses que je leur préfère.

— Ah ! fit le prince, c'est fort désintéressé de votre part.

— Je suis fait ainsi, monseigneur.

— En ce cas, puisque vous êtes ainsi fait, vous ne trouveriez pas mauvais que le roi le sût.

— Qui le lui dirait ?

— Dam ! s'il m'interroge, il faudra bien que je lui répète notre conversation.

— Ma foi, monseigneur, si l'on répétait au roi tout ce qui se dit à Paris, Sa Majesté n'aurait pas assez de ses deux oreilles.

— Que se dit-il donc à Paris, monsieur ? dit le prince en se retournant vers le comte aussi vivement que si un serpent l'eût piqué.

Monsoreau vit que, tout doucement, la conversation avait pris une tournure un peu trop sérieuse pour un convalescent n'ayant pas encore toute liberté d'agir ; il calma la colère qui bouillonnait au fond de son âme, et, prenant un visage indifférent :

— Que sais-je, moi, pauvre paralytique ? dit-il, les événements passent et j'en aperçois à peine l'ombre. Si le roi est dépité de me voir si mal faire son service, il a tort.

— Comment cela ?

— Sans doute, mon accident...

— Eh bien !

— Vient un peu de sa faute.

— Expliquez-vous.

— Dam ! M. de Saint-Luc, qui m'a donné ce coup d'épée, n'est-il pas des plus chers amis du roi ? C'est le roi qui lui a montré la botte secrète à l'aide de laquelle il m'a troué la

poitrine, et rien ne me dit même que ce ne soit pas le roi qui me l'ait tout doucement dépêché.

Le duc d'Anjou fit presque un signe d'approbation.

— Vous avez raison, dit-il ; mais enfin le roi est le roi.

— Jusqu'à ce qu'il ne le soit plus, n'est-ce pas ? dit Monsoreau.

Le duc tressaillit.

— A propos, dit-il, madame de Monsoreau ne loge-t-elle donc pas ici ?

— Monseigneur, elle est malade en ce moment, sans quoi elle serait déjà venue vous présenter ses très humbles hommages.

— Malade ? Pauvre femme !

— Oui, monseigneur.

— Le chagrin de vous avoir vu souffrir ?

— D'abord ; puis la fatigue de cette translation.

— Espérons que l'indisposition sera de courte durée, mon cher comte. Vous avez un médecin si habile.

Et il leva le siège.

— Le fait est, dit Monsoreau, que ce cher Remy m'a admirablement soigné.

— Mais c'est le médecin de Bussy que vous me nommez là !

— Le comte me l'a donné, en effet, monseigneur.

— Vous êtes donc très lié avec Bussy ?

— C'est mon meilleur, je devrais même dire, c'est mon seul ami, répondit froidement Monsoreau.

— Adieu, comte, dit le prince en soulevant la portière de damas.

Au même instant, et comme il passait la tête sous la tapisserie, il crut voir comme un bout de robe s'effacer dans la chambre voisine, et Bussy apparut tout à coup à son poste au milieu du corridor.

Le soupçon grandit chez le duc.

— Nous partons, dit-il à Bussy.

Bussy, sans répondre, descendit aussitôt pour donner à l'escorte l'ordre de se préparer, mais peut-être bien aussi pour cacher sa rougeur au prince.

Le duc, resté seul sur le palier, essaya de pénétrer dans le corridor, où il avait vu disparaître la robe de soie.

Mais, en se retournant, il remarqua que Monsoreau l'avait

suivi et se tenait debout, pâle et appuyé au chambranle, sur le seuil de la porte.

— Votre Altesse se trompe de chemin, dit froidement le comte.

— C'est vrai, balbutia le duc, merci.

Et il descendit la rage dans le cœur.

Pendant toute la route, qui était longue cependant, Bussy et lui n'échangèrent pas une seule parole.

Bussy quitta le duc à la porte de son hôtel.

Lorsque le duc fut rentré, et seul dans son cabinet, Aurilly s'y glissa mystérieusement.

— Eh bien ! dit le duc en l'apercevant, je suis bafoué par le mari.

— Et peut-être aussi par l'amant, monseigneur, dit le musicien.

— Que dis-tu ?

— La vérité, Altesse.

— Achève alors.

— Ecoutez, monseigneur, j'espère que vous me pardonnez, car c'était pour le service de Votre Altesse.

— Va, c'est convenu, je te pardonne d'avance.

— Eh bien ! j'ai guetté sous un hangar de la cour après que vous fûtes monté.

— Ah ! ah ! Et tu as vu ?

— J'ai vu paraître une robe de femme, j'ai vu cette femme se pencher, j'ai vu deux bras se nouer autour de son cou ; et comme mon oreille est exercée, j'ai entendu fort distinctement le bruit d'un long et tendre baiser,

— Mais quel était l'homme ? demanda le duc. L'as-tu reconnu, lui ?

— Je ne puis reconnaître des bras, dit Aurilly ; les gants n'ont pas de visage, monseigneur.

— Oui, mais on peut reconnaître des gants.

— En effet, il m'a semblé... dit Aurilly.

— Que tu les reconnaissais, n'est-ce pas ? Allons donc.

— Mais ce n'est qu'une présomption.

— N'importe, dis toujours.

— Eh bien ! monseigneur, il m'a semblé que c'étaient les gants de M. de Bussy.

— Des gants de buffle brodés d'or, n'est-ce pas ? s'écria

le duc, aux yeux duquel disparut tout à coup le nuage qui voilait la vérité.

— De buffle brodés d'or ; oui, monseigneur, c'est cela, répéta Aurilly.

— Ah ! Bussy ; oui, Bussy ! c'est Bussy ! s'écria de nouveau le duc ; aveugle que j'étais, ou plutôt, non , je n'étais pas aveugle, seulement je ne pouvais croire à tant d'audace.

— Prenez-y garde, dit Aurilly, il me semble que Votre Altesse parle bien haut.

— Bussy ! répéta encore une fois le duc, se rappelant mille circonstances qui avaient passé inaperçues et qui maintenant repassaient grandissantes devant ses yeux.

— Cependant, monseigneur, dit Aurilly, il ne faudrait pas croire trop légèrement ; ne pouvait-il y avoir un homme caché dans la chambre de madame de Monsoreau ?

— Oui, sans doute, mais Bussy, Bussy qui était dans le corridor, l'aurait vu, cet homme.

— C'est vrai, monseigneur !

— Et puis, les gants, les gants.

— C'est encore vrai ; et puis, outre le bruit du baiser, j'ai encore entendu...

— Quoi ?

— Trois mots.

— Lesquels ?

— Les voici : A demain soir.

— O mon Dieu !

— De sorte que si nous voulions, monseigneur, un peu recommencer cet exercice que nous faisions autrefois, eh bien ! nous serions sûrs.

— Aurilly, demain soir nous recommencerons.

— Votre Altesse sait que je suis à ses ordres.

— Bien. Ah ! Bussy ! répéta le duc entre ses dents, Bussy, traître à son seigneur ! Bussy, cet épouvantail de tous ! Bussy, l'honnête homme... Bussy, qui ne veut pas que je sois roi de France !...

Et le duc, souriant avec une infernale joie, congédia Aurilly pour réfléchir à son aise.

XIX.

LES GUETTEURS.

Aurilly et le duc d'Anjou se tinrent mutuellement parole : le duc retint près de lui Bussy tant qu'il put pendant le jour afin de ne perdre aucune de ses démarches.

Bussy ne demandait pas mieux que de faire pendant le jour sa cour au prince ; de cette façon , il avait la soirée libre. C'était sa méthode , et il la pratiquait même sans arrière-pensée.

A dix heures du soir, il s'enveloppa de son manteau, et, son échelle sous le bras, il s'achemina vers la Bastille.

Le duc, qui ignorait que Bussy avait une échelle dans son antichambre, qui ne pouvait croire que l'on marchât seul ainsi dans les rues de Paris, le duc qui pensait que Bussy passerait par son hôtel pour prendre un cheval et un serviteur, perdit dix minutes en apprêts. Pendant ces dix minutes, Bussy, lesté et amoureux, avait déjà fait les trois quarts du chemin.

Bussy fut heureux comme le sont d'ordinaire les gens hardis ; il ne fit aucune rencontre par les chemins , et en approchant il vit de la lumière aux vitres.

C'était le signal convenu entre lui et Diane.

Il jeta son échelle au balcon. Cette échelle, munie de six crampons placés en sens inverses, accrochait toujours quelque chose.

Au bruit, Diane éteignit sa lampe et ouvrit la fenêtre pour assurer l'échelle.

La chose fut faite en un instant.

Diane jeta les yeux sur la place ; elle fouilla du regard tous les coins et recoins. La place lui parut déserte.

Alors elle fit signe à Bussy qu'il pouvait monter.

Bussy, sur ce signe, escalada les échelons deux à deux ; il y en avait dix : ce fut l'affaire de cinq enjambées, c'est-à-dire de cinq secondes.

Ce moment avait été heureusement choisi, car tandis que Bussy montait par la fenêtre, M. de Monsoreau, après avoir écouté patiemment pendant plus de dix minutes à la porte

de sa femme, descendait péniblement l'escalier, appuyé sur le bras d'un valet de confiance, lequel remplaçait Remy avec avantage toutes les fois qu'il ne s'agissait ni d'appareils ni de topiques.

Cette double manœuvre, qu'on eût dit combinée par un habile stratège, s'exécuta de cette façon que Monsoreau ouvrait la porte de la rue juste au moment où Bussy retirait son échelle et où Diane fermait sa fenêtre.

Monsoreau se trouva dans la rue; mais, nous l'avons dit, la rue était déserte, et le comte ne vit rien.

— Aurais-tu été mal renseigné? demanda Monsoreau à son domestique.

— Non, monseigneur, répondit celui-ci. Je quitte l'hôtel d'Anjou, et le maître-palefrenier, qui est de mes amis, m'a dit positivement que monseigneur avait commandé deux chevaux pour ce soir. Maintenant, monseigneur, peut-être était-ce pour aller tout autre part qu'ici.

— Où veux-tu qu'il aille? dit Monsoreau d'un air sombre.

Le comte était comme tous les jaloux, qui ne croient pas que le reste de l'humanité puisse être préoccupé d'autre chose que de les tourmenter.

Il regarda autour de lui une seconde fois.

— Peut-être eussé-je mieux fait de rester dans la chambre de Diane, murmura-t-il. Mais peut-être ont-ils des signaux pour correspondre; elle l'eût prévenu de ma présence, et je n'eusse rien su. Mieux vaut encore guetter du dehors, comme nous en sommes convenus. Voyons, conduis-moi à cette cachette de laquelle tu prétends que l'on peut tout voir.

— Venez, monseigneur, dit le valet.

Monsoreau s'avança moitié s'appuyant au bras de son domestique, moitié se soutenant au mur.

En effet, à vingt ou vingt-cinq pas de la porte, du côté de la Bastille, se trouvait un énorme tas de pierre provenant de maisons démolies et servant de fortifications aux enfans du quartier lorsqu'ils simulaient les combats, restes populaires des Armagnacs et des Bourguignons.

Au milieu de ce tas de pierres le valet avait pratiqué une espèce de guérite qui pouvait facilement contenir et cacher deux personnes.

Il étendit un manteau sur ces pierres, et Monsoreau s'accroupit dessus.

Le valet se plaça aux pieds du comte.

Un mousqueton tout chargé était posé à tout événement à côté d'eux.

Le valet voulut apprêter la mèche de l'arme ; mais Monsoreau l'arrêta.

— Un instant, dit-il, il sera toujours temps. C'est du gibier royal que celui que nous éventons, et il y a peine de la hant pour quiconque porte la main sur lui.

Et ses yeux, ardents comme ceux d'un loup embusqué dans le voisinage d'une bergerie, se portaient des fenêtres de Diane dans les profondeurs du faubourg et des profondeurs du faubourg dans les rues adjacentes, car il désirait surprendre et craignait d'être surpris.

Diane avait prudemment fermé ses épais rideaux de tapisserie, en sorte qu'à leur bordure seulement filtrait un rayon lumineux, qui dénonçait la vie dans cette maison absolument noire.

Monsoreau n'était pas embusqué depuis dix minutes que deux chevaux parurent à l'embouchure de la rue Saint-Antoine.

Le valet ne parla point ; mais il étendit la main dans la direction des deux chevaux.

— Oui, dit Monsoreau, je vois

Les deux cavaliers mirent pied à terre à l'angle de l'hôtel des Tournelles, et ils attachèrent leurs chevaux aux anneaux de fer disposés dans la muraille à cet effet.

— Monseigneur, dit Aurilly, je crois que nous arrivons trop tard ; il sera parti directement de votre hôtel ; il avait dix minutes d'avance sur vous, il est entré.

— Soit, dit le prince ; mais si nous ne l'avons pas vu entrer nous le verrons sortir.

— Oui, mais quand ? dit Aurilly.

— Quand nous voudrons, dit le prince.

— Serait-ce trop de curiosité que de vous demander comment vous comptez vous y prendre, monseigneur ?

— Rien de plus facile. Nous n'avons qu'à heurter à la porte, l'un de nous, c'est-à-dire toi, par exemple, sous prétexte que tu viens demander des nouvelles de M. de Monso-

reau. Tout amoureux s'effraie au bruit. Alors toi entré dans la maison, lui sort par la fenêtre, et moi, qui serai resté dehors, je le verrai déguerpir.

— Et le Monsoreau ?

— Que diable veux-tu qu'il dise ? C'est mon ami, je suis inquiet, je fais demander de ses nouvelles, parce que je lui ai trouvé mauvaise mine dans la journée ; rien de plus simple.

— C'est on ne peut plus ingénieux, monseigneur, dit Aurilly.

— Entends-tu ce qu'ils disent ? demanda Monsoreau à son valet.

— Non, monseigneur ; mais s'ils continuent de parler, nous ne pouvons manquer de les entendre, puisqu'ils viennent de ce côté.

— Monseigneur, dit Aurilly, voici un tas de pierres qui semble fait exprès pour cacher Votre Altesse.

— Oui ; mais attends, peut-être y a-t-il moyen de voir à travers les fentes des rideaux.

En effet, comme nous l'avons dit, Diane avait rallumé ou rapproché la lampe, et une légère lueur filtrait du dedans au dehors.

Le duc et Aurilly tournèrent et retournèrent pendant plus de dix minutes afin de chercher un point d'où leurs regards pussent pénétrer dans l'intérieur de la chambre,

Pendant ces différentes évolutions, Monsoreau bouillait d'impatience et arrêta souvent sa main sur le canon du mousquet, moins froid que cette main.

— Oh ! souffrirai-je cela ? murmurait-il ; dévorerais-je encore cet affront ? Non, non ; tant pis, ma patience est à bout. Mordieu ! ne pouvoir ni dormir, ni veiller, ni même souffrir tranquille, parce qu'un caprice honteux s'est logé dans le cerveau oisif de ce misérable prince ! Non, je ne suis pas un valet complaisant, je suis le comte de Monsoreau, et qu'il vienne de ce côté, je lui fais, sur mon honneur, sauter la cervelle. Allume la mèche, René, allume...

En ce moment, justement le prince, voyant qu'il était impossible à ses regards de pénétrer à travers l'obstacle, en était revenu à son projet, et il s'appretait à se cacher dans les décombres, tandis qu'Aurilly allait frapper à la

choses trop importantes à confier à Votre Altesse. Peut-être m'évanouirai-je après, c'est possible.

— Voyons, parlez, mon cher comte, dit François tout bouleversé.

— Mais pas devant vos gens, je suppose, dit Monsoreau.

Le duc congédia tout le monde, même Aurilly.

Les deux hommes se trouvèrent seuls.

— Votre Altesse rentre ? dit Monsoreau.

— Comme vous voyez, comte.

— C'est bien imprudent à Votre Altesse d'aller ainsi la nuit par les rues.

— Qui vous dit que j'ai été par les rues ?

— Dam ! cette poussière qui couvre vos habits, monseigneur...

— Monsieur de Monsoreau, dit le prince avec un accent auquel il n'y avait pas à se méprendre, faites-vous donc encore un autre métier que celui de grand-veneur ?

— Le métier d'espion ? oui, monseigneur. Tout le monde s'en mêle aujourd'hui, un peu plus un peu moins ; et moi comme les autres.

— Et que vous rapporte ce métier, monsieur ?

— De savoir ce qui se passe.

— C'est curieux, fit le prince, en se rapprochant de son timbre pour être à portée d'appeler.

— Très curieux, dit Monsoreau.

— Alors, contez-moi ce que vous avez à me dire.

— Je suis venu pour cela.

— Vous permettez que je m'asseoie ?

— Pas d'ironie, monseigneur, envers un humble et fidèle ami comme moi, qui ne vient à cette heure et dans l'état où il est, que pour vous rendre un signalé service. Si je me suis assis, monseigneur, c'est sur mon honneur, que je ne puis rester debout.

— Un service, reprit le duc, un service.

— Oui.

— Parlez, donc.

— Monseigneur, je viens à Votre Altesse de la part d'un puissant prince.

— Du roi ?

— Non, de monseigneur le duc de Guise.

— Ah ! dit le prince, de la part du duc de Guise ; c'est autre chose. Approchez-vous et parlez bas.

XX.

COMMENT M. LE DUC D'ANJOU SIGNA, ET COMMENT,
APRÈS AVOIR SIGNÉ, IL PARLA.

Il se fit un instant de silence entre le duc d'Anjou et Monsoreau. Puis rompant le premier ce silence :

— Eh bien ! monsieur le comte, demanda le duc, qu'avez-vous à me dire de la part de MM. de Guise ?

— Beaucoup de choses, monseigneur.

— Ils vous ont donc écrit ?

— Oh ! non pas ; MM. de Guise n'écrivent plus depuis l'étrange disparition de maître Nicolas David.

— Alors, vous avez donc été à l'armée ?

— Non monseigneur ; ce sont eux qui sont venus à Paris.

— MM. de Guise sont à Paris ! s'écria le duc.

— Oui, monseigneur.

— Et je ne les ai pas vus !

— Ils sont trop prudents pour s'exposer, et pour exposer en même temps Votre Altesse.

— Et je ne suis pas prévenu ?

— Si fait, monseigneur, puisque je vous préviens.

— Mais que viennent-ils faire ?

— Mais ils viennent, monseigneur, au rendez-vous que vous leur avez donné.

— Moi ! je leur ai donné rendez-vous ?

— Sans doute, le même jour où Votre Altesse a été arrêtée, elle avait reçu une lettre de MM. de Guise, et elle leur avait fait répondre verbalement, par moi-même, qu'ils n'avaient qu'à se trouver à Paris du 31 mai au 2 juin. Nous sommes au 31 mai ; si vous avez oublié MM. de Guise, MM. de Guise, comme vous voyez, ne vous ont pas oublié, monseigneur.

François pâlit. Il s'était passé tant d'événemens depuis ce jour, qu'il avait oublié ce rendez-vous, si important qu'il fût.

— C'est vrai, dit-il ; mais les relations qui existaient à cette époque entre MM. de Guise et moi n'existent plus.

— S'il en est ainsi, monseigneur, dit le comte, vous ferez bien de les en prévenir, car je crois qu'ils jugent les choses tout autrement.

— Comment cela ?

— Oul, peut-être vous croyez-vous délié envers eux, monseigneur ; mais eux continuent de se croire liés envers vous.

— Piège, mon cher comte, leurre auquel un homme comme moi ne se laisse pas deux fois prendre.

— Et où monseigneur a-t-il été pris une fois ?

— Comment ! où ai-je été pris ? Au Louvre, mordieu !

— Est-ce par la faute de MM. de Guise ?

— Je ne dis pas, murmura le duc, je ne dis pas ; seulement je dis qu'ils n'ont en rien aidé à ma fuite.

— C'eût été difficile, attendu qu'ils étaient en fuite eux-mêmes.

— C'est vrai, murmura le duc.

— Mais, vous une fois en Anjou, n'ai-je pas été chargé de vous dire de leur part que vous pouviez toujours compter sur eux comme ils pouvaient compter sur vous, et que le jour où vous marcheriez sur Paris, il y marchaient de leur côté.

— C'est encore vrai, dit le duc ; mais je n'ai point marché sur Paris.

— Si fait, monseigneur, puisque vous y êtes

— Oui ; mais je suis à Paris comme l'allié de mon frère.

— Monseigneur me permettra de lui faire observer qu'il est plus que l'allié des Guise.

— Que suis-je donc ?

— Monseigneur est leur complice.

Le duc d'Anjou se mordit les lèvres.

— Et vous dites qu'ils vous ont chargé de m'annoncer leur arrivée ?

— Oui, Votre Altesse, ils m'ont fait cet honneur.

— Mais ils ne vous ont pas communiqué les motifs de leur retour ?

— Ils m'ont tout communiqué, monseigneur, me sachant l'homme de confiance de Votre Altesse, motifs et projets.

— Ils ont donc des projets ? Lesquels ?

— Les mêmes, toujours.

— Et ils les croient praticables ?

— Ils les tiennent pour certains.

— Et ces projets ont toujours pour but....

Le duc s'arrêta, n'osant prononcer les mots qui devaient naturellement suivre ceux qu'il venait de dire.

Monsoreau acheva la pensée du duc.

— Pour but de vous faire roi de France, oui, monseigneur.

Le duc sentit la rougeur de la joie lui monter au visage.

— Mais, demanda-t-il, le moment est-il favorable ?

— Votre sagesse en décidera.

— Ma sagesse ?

— Oui, voici les faits, faits visibles, irrécusables.

— Voyons.

— La nomination du roi comme chef de la ligue n'a été qu'une comédie, vite appréciée et jugée aussitôt qu'appréciée. Or, maintenant la réaction s'opère, et l'état tout entier se soulève contre la tyrannie du roi et de ses créatures. Les prêches sont des appels aux armes, les églises des lieux où l'on maudit le roi en place de prier Dieu. L'armée frémit d'impatience, les bourgeois s'associent, nos émissaires ne rapportent que signatures et adhésions nouvelles à la Ligue ; enfin le règne de Valois touche à son terme. Dans une pareille occurrence, MM. de Guise ont besoin de choisir un compétiteur sérieux au trône, et leur choix s'est naturellement arrêté sur vous. Maintenant, renoncez-vous à vos idées d'autrefois ?

Le duc ne répondit pas.

— Eh bien ! demanda Monsoreau, que pense monseigneur ?

— Dam ! répondit le prince, je pense...

— Monseigneur sait qu'il peut, en toute franchise, s'expliquer avec moi.

— Je pense, dit le duc, que mon frère n'a pas d'enfants : qu'après lui le trône me revient ; qu'il est d'une vacillante santé ; pourquoi donc alors me remuerais-je avec tous ces

gens, pourquoi compromettrais-je mon nom, ma dignité, mon affection, dans une rivalité inutile, pourquoi enfin essaierais-je de prendre avec danger ce qui me reviendra sans péril ?

— Voilà justement, dit Monsoreau, où est l'erreur de Votre Altesse : le trône de votre frère ne vous reviendra que si vous le prenez. MM. de Guise ne peuvent être rois eux-mêmes, mais ils ne laisseront régner qu'un roi de leur façon ; ce roi qu'ils doivent substituer au roi régnant, ils avaient compté que ce serait Votre Altesse ; mais au refus de Votre Altesse, je vous en préviens, ils en chercheront un autre.

— Et qui donc, s'écria le duc d'Anjou, en fronçant le sourcil, qui donc osera s'asseoir sur le trône de Charlemagne ?

— Un Bourbon, au lieu d'un Valois ; voilà tout, monseigneur ; fils de Saint-Louis pour fils de Saint-Louis.

— Le roi de Navarre ? s'écria François.

— Pourquoi pas ? il est jeune, il est brave ; il n'a pas d'enfants, c'est vrai ; mais on est sûr qu'il en peut avoir.

— Il est huguenot.

— Lui ! est-ce qu'il ne s'est pas converti à la Saint-Barthélemy ?

— Oui, mais il a abjuré depuis.

— Eh ! monseigneur, ce qu'il a fait pour la vie, il le fera pour le trône.

— Ils croient donc que je céderai mes droits sans les défendre ?

— Je crois que le cas est prévu.

— Je les combattrai rudement.

— Peuh ! ils sont gens de guerre.

— Je me mettrai à la tête de la Ligue.

— Ils en sont l'âme.

— Je me réunirai à mon frère.

— Votre frère sera mort.

— J'appellerai les rois de l'Europe à mon aide.

— Les rois de l'Europe feront volontiers la guerre à des rois, mais ils y regarderont à deux fois avant de faire la guerre à un peuple.

— Comment, à un peuple ?

— Sans doute, MM. de Guise sont décidés à tout, même à constituer des Etats, même à faire une république.

François joignit les mains dans une angoisse inexprimable. Monsoreau était effrayant avec ses réponses qui répondaient si bien.

— Une république ? murmura-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! oui, comme en Suisse, comme à Gênes, comme à Venise.

— Mais mon parti ne souffrira point que l'on fasse ainsi de la France une république.

— Votre parti ? dit Monsoreau. Eh ! monseigneur, vous avez été si désintéressé, si magnanime, que, sur ma parole, votre parti ne se compose plus guères que de M. de Bussy et de moi.

— Le duc ne put réprimer un sourire sinistre.

— Je suis lié, alors, dit-il.

— Mais à peu près, monseigneur.

— Alors, qu'a-t-on besoin de recourir à moi, si je suis, comme vous le dites, dénué de toute puissance ?

— C'est-à-dire, monseigneur, que vous ne pouvez rien sans MM. de Guise, mais que vous pouvez tout avec eux.

— Je peux tout avec eux ?

— Oui, dites un mot, et vous êtes roi.

Le duc se leva fort agité, se promena parla chambre, froissant tout ce qui tombait sous sa main : rideaux, portières, tapis de table ; puis enfin il s'arrêta devant Monsoreau.

— Tu as dit vrai, comte, quand tu as dit que je n'avais plus que deux amis, toi et Bussy.

Et il prononça ces paroles avec un sourire de bienveillance qu'il avait eu le temps de substituer à sa pâle fureur.

— Ainsi donc, fit Monsoreau, l'œil brillant de joie.

— Ainsi donc, fidèle serviteur, reprit le duc, parle, je t'écoute.

— Vous l'ordonnez ? monseigneur.

— Oui.

— Eh bien ! en deux mots, monseigneur, voici le plan. Le duc pâlit, mais il s'arrêta pour écouter.

Le comte reprit :

— C'est dans huit jours la Fête-Dieu, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Oui.

— Le roi, pour cette sainte journée, médite depuis long-

temps une grande procession aux principaux couvens de Paris.

— C'est son habitude de faire tous les ans pareille procession à pareille époque.

— Alors, comme Votre Altesse se rappelle, le roi est sans gardes, ou du moins les gardes restent à la porte. Le roi s'arrête devant chaque reposoir, il s'y agenouille, y dit cinq *Pater* et cinq *Ave*, le tout accompagné des sept psaumes de la pénitence.

— Je sais tout cela.

— Il ira à l'abbaye Sainte-Geneviève comme aux autres.

— Sans contredit.

— Seulement, comme un accident sera arrivé en face du couvent...

— Un accident?

— Oui, un égoût se sera enfoncé pendant la nuit.

— Eh bien?

— Le reposoir ne pourra être sous le porche, il sera dans la cour même.

— J'écoute.

— Attendez donc : le roi entrera, quatre ou cinq personnes entreront avec lui ; mais derrière le roi et ces quatre ou cinq personnes, on fermera les portes.

— Et alors ?

— Alors, reprit Monsoreau, Votre Altesse connaît les moines qui feront les honneurs de l'abbaye à Sa Majesté !

— Ce seront les mêmes ?

— Qui étaient-là quand on a sacré Votre Altesse, justement.

— Ils oseront porter les mains sur l'oint du Seigneur !

— Oh ! pour le tondre, voilà tout : vous connaissez ce qu'atrain :

De trois couronnées, la première
Tu perdis, ingrat et fuyard ;
La seconde court grand hasard ;
Des ciseaux feront la dernière.

— On osera faire cela, s'écria le duc l'œil brillant d'avidité, on touchera un roi à la tête ?

— Oh ! il ne sera plus roi alors.

— Comment cela ?

— N'avez-vous pas entendu parler d'un frère génovéfin, d'un saint homme qui fait des discours en attendant qu'il fasse des miracles ?

— De frère Gorenflot ?

— Justement.

— Le même qui voulait prêcher la Ligue l'arquebuse sur l'épaule ?

— Le même.

— Eh bien ! on conduira le roi dans sa cellule ; une fois là, le frère se charge de lui faire signer son abdication, puis, quand il aura abdiqué, madame de Montpensier entrera les ciseaux à la main. Les ciseaux sont achetés, madame de Montpensier les porte pendus à son côté. Ce sont de charmans ciseaux, d'or massif, et admirablement ciselés : à tout seigneur, tout honneur.

François demeura muet ; son œil faux s'était dilaté comme celui d'un chat qui guette sa proie dans l'obscurité.

— Vous comprenez le reste, monseigneur, continua le comte. On annonce au peuple que le roi, éprouvant un saint repentir de ses fautes, a exprimé le vœu de ne plus sortir du couvent ; si quelques-uns doutent que la vocation soit réelle, M. le duc de Guise tient l'armée, M. le cardinal tient l'église, M. de Mayenne tient la bourgeoisie ; avec ces trois pouvoirs-là on fait croire au peuple à peu près tout ce que l'on veut.

— Mais on m'accusera de violence, dit le duc, après un instant.

— Vous n'êtes pas tenu de vous trouver là.

— On me regardera comme un usurpateur.

— Monseigneur oublie l'abdication.

— Le roi refusera.

— Il paraît que frère Gorenflot est non seulement un homme très capable, mais encore un homme très fort.

— Le plan est donc arrêté ?

— Tout à fait.

— Et l'on ne craint pas que je ne le dénonce ?

— Non, monseigneur, car il y en a un autre non moins sûr arrêté contre vous dans le cas où vous trahiriez.

— Ah ! ah ! dit François.

— Oui, monseigneur, et celui-là je ne le connais pas ; on me sait trop votre ami pour me l'avoir confié. Je sais qu'il existe, voilà tout.

— Alors, je me rends, comte ; que faut-il faire ?

— Approuver.

— Eh bien ! j'approuve.

— Oui, mais cela ne suffit point de l'approuver de paroles.

— Comment donc faut-il l'approuver encore ?

— Par écrit.

— C'est une folie que de supposer que je consentirai à cela.

— Et pourquoi ?

— Si la conjuration avorte.

— Justement, c'est pour le cas où elle avorterait qu'on demande la signature de monseigneur.

— On veut donc se faire un rempart de mon nom

— Pas autre chose.

— Alors je refuse mille fois.

— Vous ne pouvez plus.

— Je ne peux plus refuser ?

— Non.

— Etes-vous fou ?

— Refuser, c'est trahir.

— En quoi ?

— En ce que je ne demandais pas mieux que de taire, et que c'est Votre Altesse qui m'a ordonné de parler.

— Eh bien ! soit ; que ces messieurs le prennent comme ils voudront, j'aurai choisi mon danger au moins.

— Monseigneur, prenez garde de mal choisir.

— Je risquerai, dit François un peu ému, mais essayant néanmoins de conserver sa fermeté.

— Dans votre intérêt, monseigneur, dit le comte, je ne vous le conseille pas.

— Mais je me compromets en signant.

— En refusant de signer, vous faites bien pis, vous vous assassinez !

François frissonna.

— On oserait ? dit-il.

— On osera tout, monseigneur. Les conspirateurs sont

trop avancés ; il faut qu'ils réussissent à quelque prix que ce soit.

Le duc tomba dans une indécision facile à comprendre.

— Je signerai, dit-il.

— Quand cela ?

— Demain.

— Demain, non, monseigneur ; si vous signez, il faut signer tout de suite.

— Mais encore faut-il que MM. de Guise rédigent l'engagement que je prends vis-à-vis d'eux,

— Il est tout rédigé, monseigneur, je l'apporte.

Monsoreau tira un papier de sa poche : c'était une adhésion pleine et entière au plan que nous connaissons.

Le duc le lut d'un bout à l'autre, et, à mesure qu'il lisait, le comte pouvait le voir pâlir ; lorsqu'il eut fini, les jambes lui manquèrent, et il s'assit ou plutôt il tomba devant la table.

— Tenez, monseigneur, dit Monsoreau en lui présentant la plume.

— Il faut donc que je signe ? dit François en appuyant la main sur son front, car la tête lui tournait.

— Il le faut si vous le voulez, personne ne vous y force.

— Mais si, l'on me force, puisque vous me menacez d'un assassinat.

— Je ne vous menace pas, monseigneur, Dieu m'en garde ; je vous préviens, c'est bien différent.

— Donnez, fit le duc.

Et comme faisant un effort sur lui-même, il prit ou plutôt il arracha la plume des mains du comte et signa.

Monsoreau le suivait d'un œil ardent de haine et d'espoir ; quand il lui vit poser la plume sur le papier, il fut obligé de s'appuyer sur la table ; sa prunelle semblait se dilater à mesure que la main du duc formait les lettres qui composaient son nom.

— Ah ! dit-il quand le duc eut fini.

Et, saisissant le papier d'un mouvement non moins violent que le duc avait saisi la plume, il le plia, l'enferma entre sa chemise et l'étoffe en tresse de soie, qui remplaçait le gilet à cette époque, boutonna son pourpoint, et croisa son manteau par dessus.

Le duc regardait faire avec étonnement, ne comprenant rien à l'expression de ce visage pâle sur lequel passait comme un éclair de féroce joie.

— Et maintenant, monseigneur, dit Monsereau, soyez prudent.

— Comment ce'a ? demanda le duc.

— Oui ; ne courez plus par les rues le soir avec Aurilly, comme vous venez de le faire il n'y a qu'un instant encore.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que ce soir, monseigneur, vous avez été poursuivre d'amour une femme que son mari adore, et dont il est jaloux au point de... ma foi, oui, de tuer quiconque l'approcherait sans sa permission.

— Serait-ce par hasard de vous et de votre femme que vous voudriez parler ?

— Oui, monseigneur, puisque vous avez deviné si juste du premier coup, je n'essaierai pas même de nier. J'ai épousé Diane de Méridor, elle est à moi, et personne ne l'aura, moi vivant, du moins, pas même un prince. Et tenez, monseigneur, pour que vous en soyez bien sûr, je le jure par mon nom et sur ce poignard.

Et il mit la lame du poignard presque sur la poitrine du prince qui recula.

— Monsieur, vous me menacez, dit François pâle de colère et de rage.

— Non, mon prince, comme tout à l'heure, je vous avertis seulement.

— Et de quoi m'avertissez-vous ?

— Que personne n'aura ma femme.

— Et moi, maître sot, s'écria d'Anjou hors de lui, je vous réponds que vous m'avertissez trop tard, et que quelqu'un l'a déjà.

Monsoreau poussa un cri terrible en enfonçant ses deux mains dans ses cheveux.

— Ce n'est pas vous, balbutia-t-il, ce n'est pas vous, monseigneur ?

Et son bras, toujours armé, n'avait qu'à s'étendre pour aller percer la poitrine du prince.

François se recula.

— Vous êtes en démente, comte, dit-il en s'appêtant à frapper sur le timbre.

— Non, je vois clair, je parle raison et j'entends juste ; vous venez de dire que quelqu'un possède ma femme ; vous l'avez dit.

— Je le répète.

— Nommez cette personne et prouvez le fait.

— Qui était embusqué ce soir à vingt pas de votre porte avec un mousquet ?

— Moi.

— Eh bien ! comte, pendant ce temps...

— Pendant ce temps...

— Un homme était chez vous, ou plutôt chez votre femme.

— Vous l'avez vu entrer ?

— Je l'ai vu sortir.

— Par la porte ?

— Par la fenêtre.

— Vous avez reconnu cet homme ?

— Oui, dit le duc.

— Nommez-le, s'écria Monsoreau, nommez-le, monseigneur, ou je ne réponds de rien.

Le duc passa sa main sur son front, et quelque chose, comme un sourire, passa sur ses lèvres.

— Monsieur le comte, dit-il, foi de prince du sang, sur mon Dieu et sur mon âme, avant huit jours je vous ferai connaître l'homme qui possède votre femme.

— Vous le jurez ? s'écria Monsoreau.

— Je vous le jure.

— Eh bien ! monseigneur, à huit jours, dit le comte en frappant sa poitrine à l'endroit où était le papier signé du prince... à huit jours, ou vous comprenez.

— Revenez dans huit jours ; voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Aussi bien, cela vaut mieux, dit Monsoreau. Dans huit jours j'aurai toutes mes forces, et il a besoin de toutes ses forces celui qui veut se venger.

Et il sortit en faisant au prince un geste d'adieu que l'on eût pu facilement prendre pour un geste de menace.

XXI.

UNE PROMENADE AUX TOURNELLES.

Cependant peu à peu les gentilshommes angevins étaient revenus à Paris.

Dire qu'ils y rentraient avec confiance, on ne le croirait pas. Ils connaissaient trop bien le roi, son frère et sa mère pour espérer que les choses se passassent en embrassades de famille.

Ils se rappelaient toujours cette chasse qui leur avait été faite par les amis du roi, et ils ne voulaient pas se décider à croire qu'on pût leur donner un triomphe pour pendant à cette cérémonie assez désagréable.

Ils revenaient donc timidement et se glissaient en ville armés jusqu'à la gorge, prêts à faire feu sur le moindre geste suspect, et ils dégainèrent cinquante fois, avant d'arriver à l'hôtel d'Anjou, contre des bourgeois qui n'avaient commis d'autre crime que de les regarder passer. Anraguet surtout se montrait féroce et reportait toutes ces disgrâces à MM. les mignons du roi, se promettant de leur en dire à l'occasion deux mots fort explicites.

Il fit part de ce projet à Ribérac, homme de bon conseil, et celui-ci lui répondit qu'avant de se donner un pareil plaisir, il fallait avoir à sa portée une frontière ou deux.

— On s'arrangera pour cela, dit Anraguet.

Le duc leur fit bon accueil. C'étaient ses hommes à lui, comme MM. de Maugiron, Quélus, Schomberg et d'Épernon étaient ceux du roi.

Il débuta par leur dire :

— Mes amis, on songe à vous tuer un peu, à ce qu'il paraît. Le vent est à ces sortes de réceptions; gardez-vous bien.

— C'est fait, monseigneur, répliqua Anraguet; mais ne convient-il pas que nous allions offrir à Sa Majesté nos très-humbles respects? Car enfin si nous nous cachons, cela ne fera pas honneur à l'Anjou. Que vous en semble?

— Vous avez raison, dit le duc; allez, et si vous le voulez, je vous accompagnerai.

Les trois jeunes gens se consultèrent du regard. A ce moment Bussy entra dans la salle et vint embrasser ses amis.

— Eh ! dit-il, vous êtes bien en retard ! Mais qu'est-ce que j'entends ? Son Altesse qui propose d'aller se faire tuer au Louvre comme César dans le sénat de Rome. Songez donc que chacun de MM. les mignons emporterait volontiers un petit morceau de monseigneur sous son manteau.

— Mais, cher ami, nous voulons nous frotter un peu à ces messieurs.

Bussy se mit à rire.

— Eh ! eh ! dit-il, on verra, on verra.

Le duc le regarda très-attentivement.

— Allons au Louvre, fit Bussy, mais nous seulement. Monseigneur restera dans son jardin à abattre des têtes de pavot.

François feignit de rire très-joyeusement. Le fait est qu'au fond il se trouvait heureux de n'avoir plus la corvée à faire.

Les Angevins se parèrent superbement. C'étaient de fort grands seigneurs qui mangeaient volontiers en soie, velours et passementerie le revenu des terres paternelles.

Leur réunion était un mélange d'or, de pierreries et de brocart qui sur leur chemin fit crier Noël au populaire, dont le flair infailible devinait sous ces beaux atours des cœurs embrasés de haine pour les mignons du roi.

Henri III ne voulut pas recevoir ces messieurs de l'Anjou, et ils attendirent vainement dans la galerie. Ce furent MM. Quélus, Maugiron, Schomberg et d'Épernon qui, saluant avec politesse et témoignant tous les regrets du monde, vinrent annoncer cette nouvelle aux Angevins.

— Ah ! messire, dit Anraguet, — car Bussy s'effaçait le plus possible, — la nouvelle est triste ; mais passant par votre bouche, elle perd beaucoup de son désagrément.

— Messieurs, dit Schomberg, vous êtes la fine fleur de la grâce et de la courtoisie. Vous plait-il que nous métamorphosions cette réception qui est manquée en une petite promenade ?

— Oh ! messieurs, nous allons vous le demander, dit vivement Anraguet, à qui Bussy toucha légèrement le bras pour lui dire :

— Tais-toi donc, et laisse-les faire.

— Ou irions-nous bien ? dit Quélus en cherchant.

— Je connais un charmant endroit du côté de la Bastille, fit Schomberg.

— Messieurs, nous vous suivons, dit Ribérac ; marchez devant.

En effet, les quatre amis du roi sortirent du Louvre, suivis des quatre Angevins, et se dirigèrent par les quais vers l'ancien enclos des Tournelles, alors Marché-aux-Chevaux, sorte de place unie, plantée de quelques arbres maigres et semée çà et là de barrières destinées à arrêter les chevaux ou à les attacher.

Chemin faisant, les huit gentilshommes s'étaient pris par le bras et, avec mille civilités, s'entretenaient de sujets gais et badins, au grand hébahissement des bourgeois qui regrettaient leurs vivats de tout à l'heure et disaient que les Angevins venaient de pactiser avec les pourceaux d'Hérodès.

On arriva.

Quélus prit la parole.

— Voyez le beau terrain, dit-il, voyez l'endroit solitaire, et comme le pied tient bien sur ce salpêtre.

— Ma foi, oui, répliqua Anraguet en battant plusieurs appels.

— Eh bien ! continua Quélus, nous avons pensé, ces messieurs et moi, que vous voudriez bien, un de ces jours, nous accompagner jusqu'ici pour seconder, tiercer et quarter M. de Bussy, votre ami, qui nous a fait l'honneur de nous appeler tous quatre.

— C'est vrai, dit Bussy à ses amis stupéfaits.

-- Il n'en avait rien dit ! s'écria Anraguet.

— Oh ! M de Bussy est un homme qui sait le prix des choses, répartit Maugiron. Accepteriez-vous, messieurs de l'Anjou ?

— Certes oui, répliquèrent les trois Angevins d'une seule voix ; l'honneur est tel que nous nous en réjouissons.

— C'est à merveille, dit Schomberg en se frottant les mains. Vous plaît-il maintenant que nous nous choissions l'un l'autre ?

— J'aime assez cette méthode, dit Ribérac avec des yeux ardens..... et alors.....

— Non pas, interrompit Bussy, cela n'est pas juste. Nous avons tous les mêmes sentimens ; donc nous sommes inspirés de Dieu. C'est Dieu qui fait les idées humaines, messieurs, je vous l'assure. Eh bien ! laissons à Dieu le soin de nous appareiller. Vous savez d'ailleurs que rien n'est plus indifférent au cas où nous conviendrions que le premier libre charge les autres.

— Et il le faut ! et il le faut ! s'écrièrent les mignons.

— Alors raison de plus, faisons comme firent les Horaces : tirons au sort.

— Tirèrent-ils au sort ? dit Quélus en réfléchissant.

— J'ai tout lieu de le croire, répondit Bussy.

— Alors imitons-les.

— Un moment, dit encore Bussy. Avant de connaître nos antagonistes, convenons des règles du combat. Il serait mal-séant que les conditions du combat suivissent le choix des adversaires.

— C'est simple, fit Schomberg, nous nous battons jusqu'à ce que mort s'ensuive, comme a dit M. de Saint-Luc.

— Sans doute ; mais comment nous battons-nous ?

— Avec l'épée et la dague, dit Bussy ; nous sommes tous exercés.

— A bien ? dit Quélus.

— Eh ! que voulez-vous faire d'un cheval ? On n'a pas les mouvemens libres.

— A pied, soit.

— Quel jour ?

— Mais le plus tôt possible.

— Non, dit d'Épernon ; j'ai mille choses à régler, un testament à faire ; pardon, mais je préfère attendre..... Trois ou six jours nous aiguïseront l'appétit.

— C'est parler en brave, dit Bussy assez ironiquement.

— Est-ce convenu ?

— Oui. Nous nous entendrons toujours à merveille.

— Alors tirons au sort, dit Bussy.

— Un moment, fit Antraquet ; je propose ceci. Divisons le terrain en gens impartiaux. Comme les noms vont sortir au hasard deux par deux, coupons quatre compartimens sur le terrain pour chacune des quatre paires.

— Bien dit.

— Je propose pour le numéro 4 le carré long entre deux tilleuls... Il y a belle place.

— Accepté.

— Mais le soleil?

— Tant pis pour le second de la paire; il sera tourné à l'est.

— Non pas, messieurs, ce serait injuste, dit Bussy. Tuons-nous, mais ne nous assassinons pas. Décrivons un demi-cercle, et opposons-nous tous à la lumière; que le soleil nous frappe de profil.

Bussy montra la position qui fut acceptée, puis on tira les noms.

Schomberg sortit le premier, Ribérac le second. Ils furent désignés pour la première paire.

Quélus et Anraguet furent les seconds.

Livarot et Maugiron les troisièmes. Au nom de Quélus, Bussy, qui croyait l'avoir pour champion, fronça le sourcil.

D'Epernon, se voyant forcément accouplé à Bussy, pâlit et fut obligé de se tirer la moustache pour rappeler quelques couleurs à ses joues.

— Maintenant, messieurs, dit Bussy, jusqu'au jour du combat, nous nous appartenons les uns aux autres. — C'est à la vie, à la mort; nous sommes amis. Voulez-vous bien accepter un diner à l'hôtel Bussy?

Tous saluèrent en signe d'assentiment et revinrent chez Bussy où un somptueux festin les réunit jusqu'au matin.

XXII.

OU CHICOT S'ENDORT.

Toutes ces dispositions des Angevins avaient été remarquées par le roi d'abord, et par Chicot. Henri s'agitait dans l'intérieur du Louvre, attendant impatiemment que ses amis revinssent de leur promenade avec messieurs de l'Anjou.

Chicot avait suivi de loin la promenade, examiné en connaisseur ce que personne ne pouvait comprendre aussi bien

que lui, et, après s'être convaincu des intentions de Bussy et de Quélus, il avait rebroussé chemin vers la demeure de Monsoreau.

C'était un homme rusé que Monsoreau ; mais quant à duper Chicot, il n'y pouvait prétendre ; le Gascon lui apportait force complimens de condoléance de la part du roi ; comment ne pas le recevoir à merveille ?

Chicot trouva Monsoreau couché. La visite de la veille avait brisé tous les ressorts de cette organisation à peine reconstruite ; et Remy, une main sur son menton, guettait avec dépit les premières atteintes de la fièvre qui menaçait de ressaisir sa victime.

Néanmoins Monsoreau put soutenir la conversation et dissimuler assez habilement sa colère contre le duc d'Anjou, pour que tout autre que Chicot ne l'eût pas soupçonnée. Mais plus il était discret et réservé, plus le Gascon découvrait sa pensée.

— En effet, se disait-il, un homme ne peut être si passionné pour M. d'Anjou sans qu'il y ait quelque chose sous jeu.

Chicot, qui se connaissait en malades, voulut savoir également si la fièvre du comte n'était pas une comédie à l'instar de celle qu'avait jouée naguère Nicolas David.

Mais Remy ne trompait pas ; et à la première pulsation du pouls de Monsoreau :

— Celui-là est malade réellement, pensa Chicot, et ne peut rien entreprendre. Il reste M. de Bussy ; voyons un peu de quoi il est capable.

Et il courut à l'hôtel de Bussy qu'il trouva tout éblouissant de lumières, tout embaumé de vapeurs qui eussent fait pousser à Gorenflot des exclamations de joie.

— Est-ce que M. de Bussy se marie ? demanda-t-il à un laquais.

— Non, monsieur, répliqua celui-ci, M. de Bussy se réconcilie avec plusieurs seigneurs de la cour, et on célèbre cette réconciliation par un repas, fameux repas, allez.

— A moins qu'il ne les empoisonne, ce dont je le sais incapable, pensa Chicot, Sa Majesté est encore en sûreté de ce côté-là.

Il retourna au Louvre et aperçut Henri qui se promenait dans une salle d'armes en maugréant. Il avait envoyé trois courriers à Quélus, et, comme ces gens ne comprenaient pas pourquoi Sa Majesté était dans l'inquiétude, ils s'étaient arrêtés tout simplement chez M. de Birague le fils, où tout homme aux livrées du roi trouvait toujours un verre plein, un jambon entamé et des fruits confits.

C'était la méthode des Birague pour demeurer en faveur.

Chicot apparaissant à la porte du cabinet, Henri poussa une grande exclamation.

— Oh ! cher ami, dit-il, sais-tu ce qu'ils sont devenus ?

— Qui cela ? tes mignons ?

— Hélas ! oui, mes pauvres amis.

— Ils doivent être bien bas en ce moment, répliqua Chicot.

— On me les aurait tués ! s'écria Henri en se redressant, la menace dans les yeux, ils seraient morts !

— Morts, j'en ai peur...

— Tu le sais et tu ris, païen !

— Attends donc, mon fils, morts oui, mais morts ivres

— Ah ! bouffon... que tu m'as fait de mal ! Mais pourquoi calomnies-tu ces gentilshommes ?

— Je les glorifie, au contraire.

— Tu railles toujours... Voyons, du sérieux, je t'en supplie ; sais-tu qu'ils sont sortis avec les Angevins ?

— Pardieu ! si je le sais.

— Eh bien ! qu'est-il résulté ?

— Eh bien ! il est résulté ce que je t'ai dit : ils sont morts ivres, ou peu s'en faut.

— Mais Bussy, Bussy !

— Bussy les saoule, c'est un homme bien dangereux.

— Chicot, par grâce !

— Eh bien ! oui, Bussy leur donne à dîner, à tes amis ; est-ce que tu trouves cela bien, toi ?

— Bussy leur donne à dîner ! Oh ! c'est impossible ; des ennemis jurés.

— Justement ; s'ils étaient amis, ils n'éprouveraient pas le besoin de s'enivrer ensemble. Ecoute, as-tu de bonnes jambes ?

— Que veux-tu dire ?

— Irais-tu bien jusqu'à la rivière ?

— J'irais jusqu'au bout du monde pour être témoin d'une chose pareille.

— Eh bien ! va seulement jusqu'à l'hôtel Bussy, tu verras ce prodige.

— Tu m'accompagnes ?

— Merci, j'en arrive.

— Mais enfin, Chicot...

— Oh ! non, non, tu comprends que moi qui ai vu, je n'ai pas besoin de me convaincre ; mes jambes sont diminuées de trois pouces à force de me rentrer dans le ventre. Si j'allais jusque-là, elles commenceraient au genou. Va, mon fils, va.

Le roi lui lança un regard de colère.

— Tu es bien bon, dit Chicot, de te faire de la bile pour ces gens-là. Ils rient, festinent et font de l'opposition à ton gouvernement. Réponds à toutes ces choses en philosophe ; ils rient, rions ; ils dinent, fais-nous servir quelque chose de bon et de chaud. Ils font de l'opposition ; viens nous coucher après souper.

Le roi ne put s'empêcher de sourire.

— Tu peux te flatter d'être un vrai sage, dit Chicot, il y a eu en France des rois chevelus, un roi hardi, un roi grand, des rois paresseux : je suis sûr que l'on t'appellera Henri le patient... Ah ! mon fils, c'est une si belle vertu... quand on n'en a pas d'autre !

— Trahi ! se dit le roi, trahi... ces gens-là n'ont pas même des mœurs de gentilshommes.

— Ah ça ! tu es inquiet de tes amis, s'écria Chicot en poussant le roi vers la salle dans laquelle on venait de servir le souper, tu les plains comme s'ils étaient morts, et lorsqu'on te dit qu'ils ne sont pas morts, tu pleures et tu t'inquiètes encore... Henri, tu geins toujours.

— Vous m'impatientez, monsieur Chicot.

— Voyons, aimerais-tu mieux qu'ils eussent chacun sept ou huit grands coups de rapière dans l'estomac ? sois donc conséquent.

— J'aimerais à pouvoir compter sur des amis, dit Henri d'une voix sombre.

— Oh ! ventre de biche, répondit Chicot, compte sur moi, je suis là, mon fils, seulement nourris-moi. — Je veux du faisan... et des truffes, ajouta-t-il en tendant son assiette.

Heuri et son unique ami se couchèrent de bonne heure, le roi soupirant d'avoir le cœur si vide, Chicot essoufflé d'avoir l'estomac si plein.

Le lendemain, au petit lever du roi se présentèrent MM. de Quélus, Schomberg, Maugiron et d'Epéron ; l'huissier avait coutume d'ouvrir, il ouvrit la portière aux gentilshommes.

Chicot dormait encore, le roi n'avait pu dormir. Il sauta furieux hors de son lit, et, arrachant les appareils parfumés qui couvraient ses joues et ses mains :

— Hors d'ici ! cria-t-il, hors d'ici !

L'huissier, stupéfait, expliqua aux jeunes gens que le roi les congédiait. Ils se regardèrent avec une stupeur égale.

— Mais, sire, balbutia Quélus, nous voulions dire à Votre Majesté...

— Que vous n'êtes plus ivres, vociféra Henri, n'est-ce pas ?

Chicot ouvrit un œil.

— Pardon, sire, reprit Quélus avec gravité, Votre Majesté fait erreur...

— Je n'ai pourtant pas bu le vin d'Anjou, moi !

— Ah !... fort bien, fort bien !... dit Quélus en souriant... Je comprends ; oui. Eh bien !...

— Eh bien ! quoi ?

— Que Votre Majesté demeure seule avec nous, et nous causerons, s'il lui plaît.

— Je hais les ivrognes et les traîtres.

— Sire ! s'écrièrent d'une commune voix les trois gentilshommes.

— Patience, messieurs, dit Quélus en les arrêtant ; Sa Majesté a mal dormi et aura fait de méchants rêves. Un mot donnera le réveil meilleur à notre très vénéré prince.

Cette impertinente excuse, prêtée par un sujet à son roi, fit impression sur Henri. Il devina que des gens assez hardis pour dire de pareilles choses ne pouvaient avoir rien fait que d'honorable.

— Parlez ! dit-il, et soyez bref.

— C'est possible, sire, mais c'est difficile.

— Oui... on tourne long-temps autour de certaines accusations.

— Non, sire, on y va tout droit, fit Quélus en regardant

Chicot et l'huissier comme pour réitérer à Henri sa demande d'une audience particulière.

Le roi fit un geste : l'huissier sortit. Chicot ouvrit l'autre œil et dit :

— Ne faites pas attention à moi, je dors comme un bœuf.

Et refermant ses deux yeux, il se mit à ronfler de tous ses poumons.

XXIII.

OU CHICOT S'ÉVEILLE.

Quand on vit que Chicot dormait si consciencieusement, personne ne s'occupa de lui. D'ailleurs, on avait assez pris l'habitude de considérer Chicot comme un meuble de la chambre à coucher du roi.

— Votre Majesté, dit Quélus en s'inclinant, ne sait que la moitié des choses, et, j'ose le dire, la moitié la moins intéressante. Assurément, et personne de nous n'a l'intention de le nier, assurément nous avons diné tous chez M. de Bussy, et je dois même dire, en l'honneur de son cuisinier, que nous y avons fort bien diné.

— Il y avait surtout d'un certain vin d'Autriche ou de Hongrie, dit Schomberg, qui, en vérité, m'a paru merveilleux.

— Oh ! le vilain Allemand, interrompit le roi ; il aime le vin, je m'en étais toujours douté.

— Moi, j'en étais sûr, dit Chicot, je l'ai vu vingt fois ivre.

Schomberg se retourna de son côté :

— Ne fais pas attention, mon fils, dit le Gascon, le roi te dira que je rêve tout haut.

Schomberg revint à Henri.

— Ma foi, sire, dit-il, je ne me cache ni de mes amitiés ni de mes haines ; c'est bon, le bon vin.

— N'appelons pas bonne une chose qui nous fait oublier Notre Seigneur, dit le roi d'un ton réservé.

Schomberg allait répondre, ne voulant sans doute pas

abandonner si promptement une si belle cause, quand Qué-
lus lui fit un signe.

— C'est juste, dit Schomberg, continue.

— Je disais donc, sire, reprit Quélus, que pendant le repas
et surtout avant, nous avons eu les entretiens les plus sé-
rieux et les plus intéressans concernant particulièrement les
intérêts de Votre Majesté.

— Nous faisons l'exorde bien long, dit Henri, c'est mau-
vais signe.

— Ventre de biche, que ce Valois est bavard ! s'écria Chi-
cot.

— Oh ! oh ! maître Gascon, dit Henri avec hauteur, si vous
ne dormez pas, sortez d'ici.

— Pardieu, dit Chicot, si je ne dors pas, c'est que tu m'em-
pêches de dormir ; ta langue claque comme les cresselles du
vendredi-saint.

Quélus voyant qu'on ne pouvait dans ce logis royal aborder
sérieusement un sujet, si sérieux qu'il fût, tant l'habitude
avait rendu tout le monde frivole, soupira, haussa les épau-
les et se leva dépité.

— Sire, dit d'Epemon en se dandinant, il s'agit cependant
de graves matières.

— De graves matières ? répéta Henri.

— Sans doute, si toutefois la vie de huit braves gentils-
hommes semble mériter à Votre Majesté la peine qu'on s'en
occupe.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria le roi.

— C'est-à-dire que j'attends que le roi veuille bien m'é-
couter.

— J'écoute, mon fils, j'écoute, dit Henri en posant sa main
sur l'épaule de Quélus.

— Eh bien ! je vous disais, sire, que nous avons causé sé-
rieusement, et maintenant voici le résultat de nos entretiens :
la royauté est menacée, affaiblie.

— C'est-à-dire que tout le monde semble conspirer contre
elle, s'écria Henri.

— Elle ressemble, continua Quélus, à ces dieux étranges
qui, pareils aux dieux de Tibère et de Caligula, tombaient
en vieillesse sans pouvoir mourir, et continuaient à marcher
dans leur immortalité par le chemin des infirmités mortelles.

Ces dieux, arrivés à ce point-là, ne s'arrêtent, dans leur décrépitude toujours croissante, que si un beau dévotement de quelque sectateur les rajeunit et les ressuscite. Alors, régénérés par la transfusion d'un sang jeune, ardent et généreux, ils recommencent à vivre et redeviennent forts et puissans. Eh bien ! sire, votre royauté est semblable à ces dieux-là, elle ne peut plus vivre que par des sacrifices.

— Il parle d'or, dit Chicot ; Quélus, mon fils, va-t-en prêcher par les rues de Paris, et je parie un bœuf contre un œuf que tu éteins Lincestre, Cahier, Cotton, et même ce foudre d'éloquence que l'on nomme Gorénflot.

Henri ne répliqua rien ; il était évident qu'un grand changement se faisait dans son esprit : il avait d'abord attaqué les mignons par des regards hantains, puis peu à peu le sentiment de la vérité l'ayant saisi, il redevenait réfléchi, sombre, inquiet.

— Allez, dit-il, vous voyez que je vous écoute, Quélus.

— Sire, reprit celui-ci, vous êtes un très grand roi, mais vous n'avez plus d'horizons devant vous ; la noblesse vient vous poser des barrières au delà desquelles vos yeux ne voient plus rien, si ce n'est les barrières déjà grandissantes qu'à son tour vous pose le peuple. Eh bien ! sire, vous qui êtes un vaillant, dites, que fait-on à la guerre, quand un bataillon vient se placer, muraille menaçante, à trente pas d'un autre bataillon ? Les lâches regardent derrière eux, et voyant l'espace libre, ils fuient ; les braves baissent la tête et fondent en avant.

— Eh bien ! soit ; en avant ! s'écria le roi ; par la mordieu, ne suis-je pas le premier gentilhomme de mon royaume ? a-t-on mené plus belles batailles, je vous le demande, que celles de ma jeunesse ? et le siècle à la fin duquel nous touchons a-t-il beaucoup de noms plus retentissans que ceux de Jarnac et de Moncontour ? En avant donc, messieurs, et je marcherai le premier, c'est mon habitude, dans la mêlée, à ce que je présume.

— Eh bien ! oui, sire, s'écrièrent les jeunes gens électrisés par cette belliqueuse démonstration du roi, en avant !

Chicot se mit sur son séant.

— Paix, là-bas, vous autres, dit-il, laissez continuer mon orateur. Va, Quélus, va, mon fils, tu as déjà dit de belles et

de bonnes choses, et il t'en reste encore à dire; continue, mon ami, continue.

— Oui, Chicot, et toi aussi tu as raison, comme cela t'arrive souvent. Au reste, oui, je continuerai, et pour dire à Sa Majesté que le moment est venu pour la royauté d'agréer un de ces sacrifices dont nous parlions tout à l'heure. Contre tous ces remparts qui enferment insensiblement Votre Majesté, quatre hommes vont marcher, sûrs d'être encouragés par vous, sire, et d'être glorifiés par la postérité.

— Que dis-tu, Quélus? demanda le roi les yeux brillants d'une joie tempérée par la sollicitude, quels sont ces quatre hommes?

— Moi et ces messieurs, dit le jeune homme avec le sentiment de fierté qui grandit tout homme jouant sa vie pour un principe ou pour une passion; moi et ces messieurs, nous nous dévouons, sire.

— A quoi?

— A votre salut.

— Contre qui?

— Contre vos ennemis.

— Des haines de jeunes gens, s'écria Henri.

— Oh! voilà l'expression du préjugé vulgaire, sire, et la tendresse de Votre Majesté pour nous est si généreuse, qu'elle consent à se déguiser sous ce trivial manteau; mais nous la reconnaissons; parlez en roi, sire, et non en bourgeois de la rue Saint-Denis. Ne feignez pas de croire que Maugiron déteste Anraguet, que Schomberg est gêné par Livarot, que d'Epernon jalouse Bussy, et que Quélus en veut à Ribérac. Eh! non pas, ils sont tous jeunes, beaux, et bons; amis et ennemis, tous pourraient s'aimer comme frères. Mais ce n'est point une rivalité d'hommes à hommes qui nous met l'épée à la main, c'est la querelle de France contre Anjou, la querelle du droit populaire contre le droit divin; nous nous présentons comme champions de la royauté dans cette lice où descendent des champions de la Ligue, et nous venons vous dire : Bénissez-nous, seigneur, souriez à ceux qui vont mourir pour vous. Votre bénédiction les fera peut-être vaincre, votre sourire les aidera à mourir.

Henri, suffoqué par les larmes, ouvrit ses bras à Quélus et aux autres. Il les réunit sur son cœur; et ce n'était pas un

spectacle sans intérêt, un tableau sans expression que cette scène où le mâle courage s'alliait aux émotions d'une tendresse profonde que le dévouement sanctifiait à cette heure.

— Chicot, sérieux et assombri, Chicot la main sur son front, regardait du fond de l'alcôve, et cette figure ordinairement réfroïdie par l'indifférence ou contractée par le rire du sarcasme, n'était pas la moins noble et la moins éloquente des six.

— Ah! mes braves, dit enfin le roi, c'est un beau dévouement, c'est une noble tâche, et je suis fier aujourd'hui, non pas de régner sur la France, mais d'être votre ami. Toutefois, comme je connais mes intérêts mieux que personne, je n'accepterai pas un sacrifice dont le résultat, glorieux en espérance, me livrerait, si vous veniez à échouer, entre les mains de mes ennemis. Pour faire la guerre à Anjou, France suffit, croyez-moi. Je connais mon frère, les Guise et la Ligue; souvent, dans ma vie, j'ai dompté des chevaux plus fougueux et plus insoumis.

— Mais, sire, s'écria Maugiron, des soldats ne raisonnent pas ainsi; ils ne peuvent faire entrer la mauvaise chance dans l'examen d'une question de ce genre; question d'honneur, question de conscience, que l'homme poursuit dans sa conviction sans s'inquiéter comment il jugera dans sa justice.

— Pardonnez-moi, Maugiron, répondit le roi, un soldat peut aller en aveugle, mais le capitaine réfléchit.

— Réfléchissez donc, sire, et laissez-nous faire, nous qui ne sommes que soldats, dit Schomberg: d'ailleurs, je ne connais pas la mauvaise chance, moi, j'ai toujours du bonheur.

— Ami! ami! interrompit tristement le roi, je n'en puis dire autant, moi; il est vrai que tu n'as que vingt ans.

— Sire, interrompit Quélus, les paroles obligeantes de Votre Majesté ne font que redoubler notre ardeur. Quel jour devons-nous croiser le fer avec MM. de Bussy, Livarot, Antraguët et Ribérac?

— Jamais; je vous le défends absolument, jamais, entendez-vous bien?

— De grâce, sire, excusez-nous, reprit Quélus, le rendez-vous a été pris hier avant le dîner, paroles sont dites, et nous ne pouvons les reprendre.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Henri, le roi délire des sermens et des paroles en disant : je veux ou je ne veux pas ; car le roi est la toute puissance. Faites dire à ces messieurs que je vous ai menacés de toute ma colère si vous en venez aux mains, et, pour que vous n'en doutiez pas vous-même, je jure de vous exiler si...

— Arrêtez, sire, dit Quélus, car si vous pouvez nous relever de nos paroles, Dieu seul peut vous relever de la vôtre. Ne jurez donc pas, car si pour une pareille cause nous avons mérité votre colère, et que cette colère se traduise par l'exil, nous irons en exil avec joie, parce que n'étant plus sur les terres de Votre Majesté, nous pourrions alors tenir notre parole et rencontrer nos adversaires en pays étrangers.

— Si ces messieurs s'approchent de vous à la distance seulement d'une portée d'arquebuse, s'écria Henri, je les fais jeter tous les quatre à la Bastille.

— Sire, dit Quélus, le jour où Votre Majesté se conduirait ainsi, nous irions nu-pieds et la corde au cou nous présenter à maître Laurent Testu, le gouverneur, pour qu'il nous incarcérât avec ces gentilshommes.

— Je leur ferai trancher la tête, mordieu ! Je suis le roi, j'espère.

— S'il arrivait pareille chose à nos ennemis, sire, nous nous couperions la gorge au pied de leur échafaud.

Henri garda long-temps le silence, et, relevant ses yeux noirs :

— A la bonne heure, dit-il, voilà de bonne et brave noblesse. C'est bien... Si Dieu ne bénissait pas une cause défendue par de tels gens !...

— Ne sois pas impie... ne blasphème pas ! dit solennellement Ch'icot en descendant de son lit et en s'avancant vers le roi. Oui, ce sont là de nobles cœurs, mon Dieu ! fais ce qu'il veut, entends-tu, mon maître. Allons, fixe un jour à ces jeunes gens. C'est ton affaire, et non de dicter son devoir au Tout-Puissant.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Henri.

— Sire, nous vous en supplions, dirent les quatre gentilshommes en inclinant la tête et en pliant le genou.

— Eh bien ! soit. En effet, Dieu est juste, il nous doit la victoire ; mais, au surplus, nous saurons la préparer par des

voies chrétiennes et judicieuses. Chers amis, souvenez-vous que Jarnac fit ses dévotions avec exactitude avant de combattre la Châtaigneraie : c'était une rude lame que ce dernier, mais il s'oublia dans les fêtes, les festins, il alla voir des femmes, abominable péché. Bref, il tenta Dieu qui peut-être souriait à sa jeunesse, à sa beauté, à sa vigueur, et lui voulait sauver la vie. — Jarnac lui coupa le jarret cependant. — Ecoutez-moi, nous allons entrer en dévotions ; si j'avais le temps je ferais porter vos épées à Rome pour que le Saint-Père les bénît toutes... Mais nous avons la chässe de sainte Geneviève qui vaut les meilleures reliques. — Jeûnons ensemble, macérons-nous, et sanctifions le grand jour de la Fête-Dieu ; puis le lendemain...

— Ah ! sire, merci, merci, s'écrièrent les quatre jeunes gens... c'est dans huit jours.

Et ils se précipitèrent sur les mains du roi, qui les embrassa tous encore une fois, et rentra dans son oratoire en fondant en larmes.

— Notre cartel est tout rédigé, dit Quélus ; il ne faut qu'y mettre le jour et l'heure. Ecris, Maugiron, sur cette table... avec la plume du roi ; écris le lendemain de la Fête-Dieu !

— Voilà qui est fait, répondit Maugiron ; quel est le héraut qui portera cette lettre ?

— Ce sera moi, s'il vous plaît, dit Chicot en s'approchant ; seulement je veux vous donner un conseil, mes petits ; Sa Majesté parle de jeûnes, de macérations et de chässes.... C'est merveilleux comme vœu fait après une victoire ; mais avant le combat, j'aime mieux l'efficacité d'une bonne nourriture, d'un vin généreux, d'un sommeil solitaire de huit heures par jour ou par nuit. Rien ne donne au poignet la souplesse et le nerf comme une station de trois heures à table, — sans ivresse du moins. — J'approuve assez le roi sur le chapitre des amours, cela est trop attendrissant, vous ferez bien de vous en sevrer.

— Bravo, Chicot ! s'écrièrent ensemble les jeunes gens.

— Adieu, mes petits lions, répondit le Gascon, je m'en vais à l'hôtel de Bussy.

Il fit trois pas et revint.

— A propos, dit-il ; ne quittez pas le roi pendant ce beau jour de la Fête-Dieu ; n'allez à la campagne ni les uns ni les

autres : demeurez au Louvre comme une poignée de paladins. C'est convenu, hein ? Oui ; alors je vais faire votre commission.

Et Chicot, sa lettre à la main, ouvrit l'équerre de ses longues jambes et disparut.

XXIV.

LA FÊTE-DIEU.

Pendant ces huit jours les événemens se préparèrent, comme une tempête se prépare au fond des cieux dans les jours calmes et lourds de l'été.

Monsoreau, remis sur pied après quarante-huit heures de fièvre, s'occupa de guetter lui-même son larron d'honneur ; mais comme il ne découvrit personne, il demeura plus convaincu que jamais de l'hypocrisie du duc d'Anjou et de ses mauvaises intentions au sujet de Diane.

Bussy ne discontinua pas ses visites de jour à la maison du grand veneur. Seulement il fut averti par Remy des fréquents espionnages du convalescent et s'abstint de venir la nuit par la fenêtre.

Chicot faisait deux parts de son temps :

L'une était consacrée à son maître bien-aimé Henri de Valois qu'il quittait le moins possible, le surveillant comme fait une mère de son enfant.

L'autre était pour son tendre ami Gorenflot, qu'il avait déterminé à grand'peine depuis huit jours à retourner à sa cellule où il l'avait reconduit, et où il avait reçu de l'abbé, messire Joseph Foulon le plus charmant accueil.

A cette première visite, on avait fort parlé de la piété du roi ; et le prieur paraissait on ne peut plus reconnaissant à Sa Majesté de l'honneur qu'il faisait à l'abbaye en la visitant. Cet honneur était même plus grand qu'on ne s'y était attendu d'abord ; Henri, sur la demande du vénérable abbé, avait consenti à passer la journée et la nuit en retraite dans le couvent.

Chicot confirma l'abbé dans cette espérance à laquelle il n'osait s'arrêter, et comme on savait que Chicot avait l'oreille du roi, on l'invita fort à revenir, ce que Chicot promit de faire. Quant à Gorenflot, il grandit de dix coudées aux yeux des moines. C'était en effet un coup de partie à lui d'avoir ainsi capté toute la confiance de Chicot; Machiavel, de politique mémoire, n'eût pas mieux fait.

Invité à revenir, Chicot revint; et comme avec lui, dans ses poches, sous son manteau, dans ses larges bottes, il apportait des flacons de vins des crus les plus rares et les plus recherchés, frère Gorenflot le recevait encore mieux que messire Joseph Foulon.

Alors il s'enfermait des heures entières dans la cellule du moine, partageant, au dire général, ses études et ses extases. L'avant-veille de la Fête-Dieu, il passa même la nuit tout entière dans le couvent : le lendemain, le bruit courait à l'abbaye que Gorenflot avait déterminé Chicot à prendre la robe.

Quant au roi, il donnait pendant ce temps de bonnes leçons d'escrime à ses amis, cherchant avec eux des coups nouveaux, et s'étudiant surtout à exercer d'Epéron à qui le sort avait donné un si rude adversaire, et que l'attente du jour décisif préoccupait fort visiblement.

Quelqu'un qui eût parcouru la ville à de certaines heures de la nuit, eût rencontré dans le quartier Sainte-Genève, les moines étranges dont nos premiers chapitres ont fourni quelques descriptions, et qui ressemblaient beaucoup plus à des reîtres qu'à des frocards. Enfin, nous pourrions ajouter pour compléter le tableau que nous avons commencé d'esquisser; nous pourrions ajouter, disons-nous, que l'hôtel de Guise était devenu à la fois l'ancre le plus mystérieux et le plus turbulent, le plus peuplé au dedans et le plus désert au dehors qu'il se puisse voir; que des conciliabules se tenaient chaque soir dans la grande salle, après qu'on avait eu soin de fermer hermétiquement les jalousies et que ces conciliabules étaient précédés de diners auxquels on n'invitait que des hommes et que présidait cependant madame de Montpensier.

Ces sortes de détails que nous trouvons dans les mémoires du temps, nous sommes forcés de les donner à nos lecteurs,

attendu qu'ils ne les trouveraient pas dans les archives de la police. En effet, la police de ce benin règne ne soupçonnait même pas ce qui se tramait, quoique le complet, comme on le pourra voir, fût d'importance, et les dignes bourgeois qui faisaient leur ronde nocturne, salade en tête et hallebarde au poing, ne le soupçonnaient pas plus qu'elle, n'étant point gens à deviner d'autres dangers que ceux qui résultent du feu, des voleurs, des chiens enragés et des ivrognes querelleurs.

De temps en temps quelque patrouille s'arrêtait bien devant l'hôtel de la Belle-Etoile rue de l'Arbre-Sec; mais maître La Hurière était connu pour un si zélé catholique, que l'on ne doutait point que le grand bruit qui se menait chez lui ne fût mené pour la plus grande gloire de Dieu.

Voilà dans quelles conditions la ville de Paris atteignit, jour par jour, le matin de cette grande solennité abolie par le gouvernement constitutionnel, et qu'on appelle la Fête-Dieu.

Le matin de ce grand jour il faisait un temps superbe, et les fleurs qui jonchaient les rues envoyaient au loin leurs parfums embaumés. Ce matin, disons-nous, Chicot, qui depuis quinze jours, couchait assidûment dans la chambre du roi, réveilla Henri de bonne heure; personne n'était encore entré dans la chambre royale.

— Ah! mon pauvre Chicot, s'écria Henri, foin de toi! Je n'ai jamais vu homme plus mal choisir son temps. Tu me tires du plus doux songe que j'aie fait de ma vie.

— Et que rêvais-tu donc, mon fils? demanda Chicot.

— Je rêvais que Quélus avait transpercé Antraguët d'un coup de seconde, et qu'il nageait, ce cher ami, dans le sang de son adversaire. Mais voici le jour. Allons prier le Seigneur que mon rêve se réalise. Appelle, Chicot, appelle!

— Que veux-tu donc?

— Mon cilice et mes verges.

— Tu n'aimerais pas mieux un bon déjeuner? demanda Chicot.

— Païen, dit Henri, qui veut entendre la messe de la Fête-Dieu l'estomac plein.

— C'est juste.

— Appelle, Chicot, appelle.

— Patience, dit Chicot, il est huit heures à peine, et tu as le temps de te fustiger jnsqu'à ce soir. Causons premièrement ; veux-tu causer avec ton ami ? tu ne t'en repentiras pas, Valois, foi de Chicot.

— Eh bien ! causons, dit Henri, mais fais vite.

— Comment divisons-nous notre journée, mon fils ?

— En trois parties.

— En l'honneur de la Sainte-Trinité, très-bien. Voyons ces trois parties.

— D'abord la messe à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Bien.

— Au retour au Louvre, la collation.

— Très-bien !

— Puis, processions de pénitens par les rues, en s'arrêtant pour faire des stations dans les principaux couvens de Paris, en commençant par les Jacobins et en finissant par Sainte-Geneviève où j'ai promis au prieur de faire retraite jusqu'au lendemain dans la cellule d'une espèce de saint qui passera la nuit en prières pour assurer le succès de nos armes.

— Je le connais.

— Le saint ?

— Parfaitement.

— Tant mieux, tu m'accompagneras, Chicot ; nous prions ensemble.

— Oui, sois tranquille.

— Alors, habille-toi et viens.

— Attends donc !

— Quoi ?

— J'ai encore quelques détails à te demander.

— Ne peux-tu les demander tandis qu'on m'accommodera ?

— J'aime mieux te les demander tandis que nous sommes seuls.

— Fais donc vite, le temps se passe.

— Ta cour, que fait-elle ?

— Elle me suit.

— Ton frère ?

— Il m'accompagne.

— Ta garde ?

— Les gardes françaises m'attendent avec Crillon au Louvre ; les Suisses m'attendent à la porte de l'abbaye.

— A merveille ! dit Chicot, me voilà renseigné.

— Je puis donc appeler ?

— Appelle.

Henri frappa sur un timbre.

— La cérémonie sera magnifique, continua Chicot.

— Dieu nous en saura gré, je l'espère.

— Nous verrons cela demain. Mais, dis-moi, Henri, avant que personne n'entre, tu n'as rien autre chose à me dire ?

— Non. Ai-je oublié quelque détail du cérémonial ?

— Ce n'est pas de cela que je te parle.

— De quoi me parles-tu donc ?

— De rien.

— Mais tu me demandes...

— S'il est bien arrêté que tu vas à l'Abbaye Sainte-Geneviève ?

— Sans doute.

— Et que tu y passes la nuit ?

— Je l'ai promis.

— Eh bien ! si tu n'as rien à me dire, mon fils, je te dirai, moi, que ce cérémonial ne me convient pas, à moi.

— Comment ?

— Non, et quand nous aurons diné....

— Quand nous aurons diné ?

— Je te ferai part d'une autre disposition que j'ai imaginée.

— Soit, j'y consens.

— Tu n'y consentirais pas, mon fils, que ce serait encore la même chose.

— Que veux-tu dire ?

— Chut ! voici ton service qui entre dans l'antichambre.

En effet, les huissiers ouvrirent les portières et l'on vit paraître le barbier, le parfumeur et le valet de chambre de Sa Majesté, qui, s'emparant du roi, se mirent à exécuter conjointement sur son auguste personne une de ces toilettes que nous avons décrites dans le commencement de cet ouvrage.

Lorsque la toilette de Sa Majesté fut aux deux tiers, on annonça S. A. monseigneur le duc d'Anjou.

Henri se retourna de son côté, préparant son meilleur sourire pour le recevoir.

Le duc était accompagné de M. de Monsoreau, de d'Epernon et d'Aurilly.

D'Epernon et Aurilly restèrent en arrière.

Henri, à la vue du comte encore pâle et dont la mine était plus effrayante que jamais, ne put retenir un mouvement de surprise.

Le duc s'aperçut de ce mouvement qui n'échappa point non plus au comte.

— Sire, dit le duc, c'est M. de Monsoreau qui vient présenter ses hommages à Votre Majesté.

— Merci, Monsieur, dit Henri, et je suis d'autant plus touché de votre visite, que vous avez été bien blessé, n'est-ce pas ?

— Oui, Sire.

— A la chasse ? m'a-t-on dit.

— A la chasse, Sire.

— Mais vous allez mieux à présent, n'est-ce pas ?

— Je suis rétabli.

— Sire, dit le duc d'Anjou, ne vous plairait-il pas qu'après nos dévotions faites, M. le comte de Monsoreau nous allât préparer une belle chasse dans les bois de Compiègne ?

— Mais, dit Henri, ne savez-vous pas que demain ?...

Il allait dire quatre de mes amis se rencontrent avec quatre des vôtres, mais il se rappela que le secret avait dû être gardé, et il s'arrêta.

— Je ne sais rien, Sire, reprit le duc d'Anjou, et si Votre Majesté veut m'informer.

— Je voulais dire, reprit Henri, que passant la nuit prochaine en dévotions à l'abbaye Sainte-Geneviève, je ne serais peut-être pas prêt pour demain ; mais que M. le comte parte toujours : si ce n'est demain, ce sera après demain que la chasse aura lieu.

— Vous entendez ? dit le duc à Monsoreau qui s'inclina.

— Oui, Monseigneur, répondit le comte.

En ce moment entrèrent Schomberg et Quélus ; le roi les reçut à bras ouverts.

— Encore un jour, dit Quélus en saluant le roi.

— Mais plus qu'un jour, heureusement, dit Schomberg.

Pendant ce temps, Monsoreau disait de son côté au duc :

— Vous me faites exiler, à ce qu'il paraît, Monseigneur.

— Le devoir d'un grand-veneur n'est-il point de préparer les chasses du roi ? dit en riant le duc.

— Je m'entends, répondit Monsoreau, et je vois ce que c'est. C'est ce soir qu'expire le huitième jour de délai que Votre Altesse m'a demandé, et Votre Altesse préfère m'envoyer à Compiègne que de tenir sa promesse. Mais que Votre Altesse y prenne garde ; d'ici à ce soir, je puis, d'un seul mot...

François saisit le comte par le poignet.

— Taisez-vous, dit-il, car au contraire, je la tiens, cette promesse que vous réclamez.

— Expliquez-vous.

— Votre départ pour la chasse sera connu de tout le monde, puisque l'ordre est officiel.

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous ne partirez pas ; mais vous vous cacherez aux environs de votre maison ; alors, vous croyant parti, viendra l'homme que vous voulez connaître, le reste vous regarde, car je ne me suis engagé à rien autre chose, ce me semble.

— Ah ! ah ! si cela se fait ainsi, dit Monsoreau.

— Vous avez ma parole, dit le duc.

— J'ai mieux que cela, Monseigneur, j'ai votre signature.

— Eh ! oui, mordieu, je le sais bien.

Et le duc s'éloigna de Monsoreau pour se rapprocher de son frère ; Aurilly toucha le bras de d'Epemon.

— C'est fait, dit-il.

— Quoi ? qu'y a-t-il de fait ?

— M. de Bussy ne se battra point demain.

— M. de Bussy ne se battra point demain ?

— J'en réponds.

— Et qui l'en empêchera ?

— Q'importe ! pourvu qu'il ne se batte point.

— Si cela arrive, mon cher sorcier, il y a mille écus pour vous.

— Messieurs, dit Henri, qui venait d'achever sa toilette, à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Et de là à l'abbaye Sainte-Geneviève ? demanda le duc.

— Certainement, répondit le roi.

— Comptez là-dessus, dit Chicot en bouclant le ceinturon de sa rapière.

Et Henri passa dans la galerie, où toute sa cour l'attendait.

XXV.

LEQUEL AJOUTERA ENCORE A LA CLARTÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

La veille au soir, quand tout avait été décidé et arrêté entre les Guise et les Angevins, M. de Monsoreau était rentré chez lui et y avait trouvé Bussy.

Alors, songeant que ce brave gentilhomme auquel il portait toujours une grande amitié, pouvait, n'étant prévenu de rien, se compromettre cruellement le lendemain, il l'avait pris à part.

— Mon cher comte, lui avait-il dit, voudriez-vous bien me permettre de vous donner un conseil ?

— Comment donc ! avait répondu Bussy, je vous en prie, faites.

— A votre place, je m'absenterais demain de Paris.

— Moi ! Et pourquoi cela ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que votre absence vous sauverait, selon toute probabilité, d'un grand embarras.

— D'un grand embarras ? reprit Bussy, regardant le comte jusqu'au fond des yeux, et lequel ?

— Ignorez-vous ce qui doit se passer demain ?

— Complètement.

— Sur l'honneur ?

— Foi de gentilhomme.

— M. d'Anjou ne vous a rien confié ?

— Rien. M. d'Anjou ne me confie que les choses qu'il peut dire tout haut, et j'ajouterai presque qu'il peut dire à tout le monde.

— Eh bien ! moi qui ne suis pas le duc d'Anjou, moi qui

aime mes amis pour eux et non pour moi, je vous dirai, mon cher comte, qu'il se prépare pour demain des évènements graves, et que les partis d'Anjou et de Guise méditent un coup dont la déchéance du roi pourrait bien être le résultat.

Bussy regarda M. de Monsoreau avec une certaine défiance, mais sa figure exprimait la plus entière franchise, et il n'y avait point à se tromper à cette expression.

— Comte, lui répondit-il, je suis au duc d'Anjou, vous le savez, c'est-à-dire que ma vie et mon épée lui appartiennent. Le roi, contre lequel je n'ai jamais rien ostensiblement entrepris, me garde rancune, et n'a jamais manqué l'occasion de me dire ou de me faire une chose blessante. Et demain même, — Bussy baissa la voix, — je vous dis cela, mais je le dis à vous seul, comprenez-vous bien? demain je vais risquer ma vie pour humilier Henri de Valois dans la personne de ses favoris.

— Ainsi, demanda Monsoreau, vous êtes résolu à subir toutes les conséquences de votre attachement au duc d'Anjou.

— Oui.

— Vous savez où cela vous entraîne, peut-être.

— Je sais où je compte m'arrêter; quelque motif que j'aie de me plaindre du roi, jamais je ne lèverai la main sur l'oint du Seigneur; je laisserai faire les autres, et je suivrai, sans frapper et sans provoquer personne, M. le duc d'Anjou, afin de le défendre en cas de péril.

M. de Monsoreau réfléchit un instant, et, posant sa main sur l'épaule de Bussy :

— Cher comte, lui dit-il, le duc d'Anjou est un perfide, un lâche, un traître, capable, sur une jalousie ou une crainte, de sacrifier son serviteur le plus fidèle, son ami le plus dévoué : cher comte, abandonnez-le, suivez le conseil d'un ami, allez passer la journée de demain dans votre petite maison de Vincennes, allez où vous voudrez, mais n'allez pas à la procession de la Fête-Dieu.

Bussy le regarda fixement.

— Mais pourquoi suivez-vous le duc d'Anjou vous-même? répliqua-t-il.

— Parce que, pour des choses qui intéressent mon hon-

neur, répondit le comte, j'ai besoin de lui quelque temps encore.

— Eh bien ! c'est comme moi , dit Bussy : pour des choses qui intéressent aussi mon honneur, je suivrai le duc.

Le comte de Monsoreau serra la main de Bussy, et tous deux se quittèrent.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, ce qui se passa le lendemain, au lever du roi.

Monsoreau rentra chez lui et annonça à sa femme son départ pour Compiègne ; en même temps, il donna l'ordre de faire tous les préparatifs de ce départ.

Diane entendit la nouvelle avec joie. Elle savait de son mari le duel futur de Bussy et de d'Epernon, mais d'Epernon était celui des mignons du roi qui avait la moindre réputation de courage et d'adresse ; elle n'avait donc qu'une crainte mêlée d'orgueil en songeant au combat du lendemain.

Bussy s'était présenté dès le matin chez le duc d'Anjou et l'avait accompagné au Louvre, tout en se tenant dans la galerie. Le duc le prit, en revenant de chez son frère, et tout le cortège royal s'achemina vers Saint-Germain-l'Auxerrois.

En voyant Bussy si franc, si loyal, si dévoué, le prince avait eu quelques remords, mais deux choses combattaient en lui les bonnes dispositions : le grand empire que Bussy avait pris sur lui, comme toute nature puissante sur une nature faible, et qui lui inspirait la crainte que, tout en se tenant debout près de son trône, ce ne fût Bussy le véritable roi ; puis l'amour de Bussy pour madame de Monsoreau, amour qui éveillait toutes les tortures de la jalousie au fond du cœur du prince.

Cependant il s'était dit, car Monsoreau lui inspirait de son côté des inquiétudes presque aussi grandes que Bussy, cependant il s'était dit :

— Ou Bussy m'accompagnera, et en me secondant par son courage, fera triompher ma cause, et alors, si j'ai triomphé, peu m'importe ce que dira et ce que fera le Monsoreau ; ou Bussy m'abandonnera, et alors je ne lui dois plus rien, et je l'abandonne à mon tour.

Le résultat de cette double réflexion dont Bussy était l'objet faisait que le prince ne quittait pas un instant des yeux

le jeune homme. Il le vit avec son visage calme et souriant entrer à l'église après avoir galamment cédé le pas à M. d'Épernon, son adversaire, et s'agenouiller un peu en arrière.

Le prince fit alors signe à Bussy de se rapprocher de lui. Dans la position où il se trouvait, il était obligé de tourner complètement la tête, tandis qu'en le faisant mettre à sa gauche, il n'avait besoin que de tourner les yeux.

La messe était commencée depuis un quart d'heure à peu près quand Remy entra dans l'église et vint s'agenouiller près de son maître. Le duc tressaillit à l'apparition du jeune médecin, qu'il savait être confidant des secrètes pensées de Bussy.

En effet, au bout d'un instant, après quelques paroles échangées tout bas, Remy glissa un billet au comte.

Le prince sentit un frisson passer dans ses veines : une petite écriture fine et charmante formait la suscription de ce billet.

— C'est d'elle, dit-il ; elle lui annonce que son mari quitte Paris.

Bussy glissa le billet dans le fond de son chapeau, l'ouvrit et lut.

Le prince ne voyait plus le billet ; mais il voyait le visage de Bussy que dorait un rayon de joie et d'amour.

— Ah ! malheur à toi si tu ne m'accompagnes pas ! murmura-t-il.

Bussy porta le billet à ses lèvres et le glissa sur son cœur.

Le duc regarda autour de lui. Si Monsoreau eût été là, peut-être le duc n'eût-il pas eu la patience d'attendre le soir pour lui nommer Bussy.

La messe finie, on reprit le chemin du Louvre où une collation attendait le roi dans ses appartemens et les gentils-hommes dans la galerie. Les Suisses étaient en haie à partir de la porte du Louvre. Crillon et les gardes françaises étaient rangés dans la cour.

Chicot ne perdait pas plus le roi de vue que le duc d'Anjou ne perdait Bussy.

En entrant au Louvre, Bussy s'approcha du duc.

— Pardon, monseigneur, fit-il en s'inclinant ; je désirerais dire deux mots à Votre Altesse.

— Pressés ? demanda le duc.

— Très-pressés, monseigneur.

— Ne pourras-tu me les dire pendant la procession ? Nous marcherons à côté l'un de l'autre.

— Monseigneur m'excusera, mais je l'arrêtais justement pour lui demander la permission de ne pas l'accompagner.

— Comment cela ? demanda le duc d'une voix dont il ne put complètement dissimuler l'altération.

— Monseigneur, demain est un grand jour, Votre Altesse le sait, puisqu'il doit vider la querelle entre l'Anjou et la France ; je désirerais donc me retirer dans ma petite maison de Vincennes et y faire retraite toute la journée.

— Ainsi tu ne viens pas à la procession où vient la cour, où vient le roi ?

— Non, monseigneur, avec la permission toutefois de Votre Altesse.

— Tu ne me rejoindras pas même à Sainte-Geneviève ?

— Monseigneur, je désire avoir toute la journée à moi.

— Mais cependant, dit le duc, si une occasion se présente dans le courant de la journée où j'aie besoin de mes amis !...

— Comme monseigneur n'en aurait besoin, dit-il, que pour tirer l'épée contre son roi, je lui demande doublement congé, répondit Bussy ; mon épée est engagée contre M. d'Epernon.

Monsoreau avait dit la veille au prince qu'il pouvait compter sur Bussy. Tout était donc changé depuis la veille, et ce changement venait du billet apporté par le Haudoin à l'église.

— Ainsi, dit le duc les dents serrées, tu abandonnes ton seigneur et maître, Bussy ?

— Monseigneur, dit Bussy, l'homme qui joue sa vie le lendemain dans un duel acharné, sanglant, mortel, comme sera le nôtre, je vous en réponds, celui-là n'a plus qu'un seul maître, et c'est ce maître-là qui aura mes dernières dévotions.

— Tu sais qu'il s'agit pour moi du trône, et tu me quittes.

— Monseigneur, j'ai assez travaillé pour vous ; je travaillerai encore assez demain ; ne me demandez pas plus que ma vie.

— C'est bien ! répliqua le duc d'une voix sourde ; vous êtes libre, allez, monsieur de Bussy.

Bussy, sans s'inquiéter de cette froideur soudaine, salua le prince, descendit l'escalier du Louvre et une fois hors du palais s'achemina vivement vers sa maison.

Le duc appela Aurilly.

Aurilly parut.

— Eh bien ! monseigneur ? demanda le joueur de luth.

— Eh bien ! il s'est condamné lui-même.

— Il ne vous suit pas ?

— Non.

— Il va au rendez-vous du billet ?

— Oui.

— Alors c'est pour ce soir ?

— C'est pour ce soir.

— M. de Monsoreau est-il prévenu ?

— Du rendez-vous, oui ; de l'homme qu'il trouvera au rendez-vous, pas encore.

— Ainsi vous êtes décidé à sacrifier le comte ?

— Je suis décidé à me venger, dit le prince. Je ne crains plus qu'une chose maintenant.

— Laquelle ?

— C'est que le Monsoreau ne se fie à sa force et à son adresse, et que Bussy ne lui échappe.

— Que monseigneur se rassure.

— Comment ?

— M. de Bussy est-il bien décidément condamné ?

— Oui, mordieu ! Un homme qui me tient en tutelle, qui me prend ma volonté, qui en fait sa volonté ; qui me prend ma maîtresse et qui en fait la sienne ; une espèce de lion dont je suis moins le maître que le gardien. Oui, oui, Aurilly, il est condamné sans appel, sans miséricorde.

— Eh bien ! comme je vous le disais, que monseigneur se rassure : s'il échappe à un Monsoreau, il n'échappera point à un autre.

— Et quel est cet autre ?

— Monseigneur m'ordonne de le nommer ?

— Oui, je te l'ordonne.

— Cet autre est M. d'Epernon.

— D'Epéron, d'Epéron qui doit se battre contre lui demain?

— Oui, monseigneur.

— Conte-moi donc cela.

Aurilly allait commencer le récit demandé, quand on appela le duc. Le roi était à table, et il s'étonnait de n'y pas voir le duc d'Anjou, ou plutôt Chicot venait de lui faire observer cette absence, et le roi demandait son frère.

— Tu me conteras tout cela à la procession, dit le duc.

Et il suivit l'huissier qui l'appelait.

Maintenant que nous n'aurons pas le loisir, préoccupés que nous serons d'un plus grand personnage, de suivre le duc et Aurilly dans les rues de Paris, disons à nos lecteurs ce qui s'était passé entre d'Epéron et le joueur de luth.

Le matin, vers le point du jour, d'Epéron s'était présenté à l'hôtel d'Anjou et avait demandé à parler à Aurilly.

Depuis long-temps le gentilhomme connaissait le musicien. Ce dernier avait été appelé à lui enseigner le luth, et plusieurs fois l'élève et le maître s'étaient réunis pour râcler la basse ou pincer la viole, comme c'était la mode en ce temps-là non-seulement en Espagne, mais encore en France.

Il en résultait qu'une assez tendre amitié, tempérée par l'étiquette, unissait les deux musiciens.

D'ailleurs M. d'Epéron, Gascon subtil, pratiquait la méthode d'insinuation, qui consiste à arriver aux maîtres par les valets, et il y avait peu de secrets chez le duc d'Anjou dont il ne fût instruit par son ami Aurilly.

Ajoutons que par suite de son habileté diplomatique, il ménageait le roi et le duc, flottant de l'un à l'autre, dans la crainte d'avoir pour ennemi le roi futur et pour se conserver le roi régnant.

Cette visite à Aurilly avait pour but de causer avec lui de son duel prochain avec Bussy. Ce duel ne laissait pas de l'inquiéter vivement. Pendant sa longue vie, la partie saillante du caractère de d'Epéron ne fut jamais la bravoure; or il eût fallu être plus que brave, il eût fallu être téméraire pour affronter de sang-froid le combat avec Bussy : se battre avec lui c'était affronter une mort certaine. Quelques uns l'avaient

osé qui avaient mesuré la terre dans la lutte et qui ne s'en étaient pas relevés.

Au premier mot que d'Epéron dit au musicien du sujet qui le préoccupait, celui-ci, qui connaissait la sourde haine que son maître nourrissait contre Bussy, celui-ci, disons-nous, abonda dans son sens, plaignant bien tendrement son élève en lui annonçant que depuis huit jours M. de Bussy faisait des armes deux heures chaque matin avec un claiçon des gardes, la plus perfide lame que l'on eût encore rencontrée à Paris, une sorte d'artiste en coups d'épée, qui, voyageur et philosophe, avait emprunté aux Italiens leur jeu prudent et serré, aux Espagnols leurs feintes subtiles et brillantes, aux Allemands l'inflexibilité du poignet et la logique des ripostes, enfin aux sauvages Polonais, que l'on appelait alors des Sarmates, leurs voltes, leurs bonds, leurs prostrations subites et les étreintes corps à corps.

D'Epéron, pendant cette longue énumération de chances contraires, mangea de terreur tout le carmin qui lustrait ses ongles.

— Ah ça ! mais je suis mort, dit-il moitié riant, moitié pâlisant.

— Dam ! répondit Aurilly.

— Mais c'est absurde, s'écria d'Epéron, d'aller sur le terrain avec un homme qui doit indubitablement nous tuer. C'est comme si l'on jouait aux dés avec un homme qui serait sûr d'amener tous les coups le double-six.

— Il fallait songer à cela avant de vous engager, monsieur le duc.

— Peste, dit d'Epéron, je me dégagerai. On n'est pas Gascon pour rien. Bien fou qui sort volontairement de la vie et surtout à vingt-cinq ans. Mais j'y pense, mordieu ! oui, ceci est de la logique. Attends !

— Dites.

— M. de Bussy est sûr de me tuer, dis-tu ?

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Alors ce n'est plus un duel, s'il est sûr, c'est un assassinat.

— Au fait !

— Et si c'est un assassinat, que diable !

— Eh bien ?

- Il est permis de prévenir un assassinat par...
- Par? ..
- Par... un meurtre.
- Sans doute.
- Qui m'empêche, puisqu'il veut me tuer, de le tuer auparavant? moi!
- Oh! mon Dieu! rien du tout, et j'y songeais même.
- Est-ce que mon raisonnement n'est pas clair?
- Clair comme le jour.
- Naturel?
- Très-naturel!
- Seulement au lieu de le tuer cruellement de mes mains, comme il veut le faire à mon égard, eh bien! moi qui abhorre le sang, je laisserai ce soin à quelque autre.
- C'est-à-dire que vous paierez des sbires?
- Ma foi, oui! comme M. de Guise, M. de Mayenne pour Saint-Mégrin.
- Cela vous coûtera cher.
- J'y mettrai trois mille écus.
- Pour trois mille écus, quand vos sbires sauront à qui ils ont affaire, vous n'aurez guère que six hommes.
- N'est-ce point assez donc?
- Six hommes! M. de Bussy en aura tué quatre avant d'être seulement effleuré. Rappelez-vous l'échauffourée de la rue Saint-Antoine, dans laquelle il a blessé Schomberg à la cuisse, vous au bras, et presque assommé Quéhus.
- Je mettrai six mille écus, s'il le faut, dit d'Epernon. Mordieu! si je fais la chose, je veux la bien faire et qu'il n'en réchappe pas.
- Vous avez votre monde? dit Aurilly.
- Dam! répliqua d'Epernon, j'ai ça et là des gens innocupés, des soldats en retraite, des braves, après tout, qui valent bien ceux de Venise et de Florence.
- Très bien! très bien! Mais prenez garde.
- A quoi?
- S'ils échouent, ils vous dénonceront.
- J'ai le roi pour moi.
- C'est quelque chose, mais le roi ne peut vous empêcher d'être tué par M. de Bussy.

— Voilà qui est juste et parfaitement juste, dit d'Epéron réveur.

— Je vous indiquerais bien une combinaison, dit Aurilly.

— Parle, mon ami, parle.

— Mais, vous ne voudriez peut-être pas faire cause commune ?

— Je ne répugnerais à rien de ce qui doublerait mes chances de me défaire de ce chien enragé.

— Eh bien ! certain ennemi de votre ennemi est jaloux.

— Ah ! ah !

— De sorte qu'à cette heure même...

— Eh bien ! à cette heure même... achève donc !

— Il lui tend un piège.

— Après ?

— Mais il manque d'argent ; avec les six mille écus il ferait votre affaire en même temps que la sienne. Vous ne tenez point à ce que l'honneur du coup vous revienne, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, non ! je ne demande autre chose, moi, que de demeurer dans l'obscurité.

— Envoyez donc vos hommes au rendez-vous, sans vous faire connaître, et il les utilisera.

— Mais encore faudrait-il, si mes hommes ne me connaissent pas, que je connusse cet homme, moi.

— Je vous le ferai voir ce matin.

— Où cela ?

— Au Louvre.

— C'est donc un gentilhomme ?

— Oui.

— Aurilly, séance tenante, les six mille écus seront à ta disposition.

— C'est donc arrêté ainsi ?

— Irrévocablement.

— Au Louvre donc !

— Au Louvre.

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment Aurilly dit à d'Epéron :

— Soyez tranquille, M. de Bussy ne se battra pas avec vous demain !

XXVI.

LA PROCESSION.

Aussitôt la collation finie, le roi était rentré dans sa chambre avec Chicot, pour y prendre ses habits de pénitent, et il en était sorti un instant après, les pieds nus, les reins ceints d'une corde, et le capuchon rabattu sur le visage.

Pendant ce temps les courtisans- avaient fait la même toilette.

Le temps était magnifique, le pavé jonché de fleurs ; on parlait de reposoirs plus splendides les uns que les autres, et surtout de celui que les génovéfins avaient dressé dans la crypte de la chapelle.

Un peuple immense bordait le chemin qui conduisait aux quatre stations que devait faire le roi, et qui étaient aux Jacobins, aux Carmes, aux Capucins et aux Génovéfins.

Le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois ouvrait la marche. L'archevêque de Paris portait le Saint-Sacrement. Entre le clergé et l'archevêque marchaient à reculons de jeunes garçons qui secouaient les encensoirs, et de jeunes filles qui effeuillaient des roses.

Puis venait le roi, les pieds nus, comme nous avons dit, et suivi de ses quatre amis, les pieds nus comme lui et enfroqués comme lui.

Le duc d'Anjou suivait, mais dans son costume ordinaire ; toute sa cour angevine l'accompagnait, mêlée aux grands dignitaires de la couronne qui marchaient à la suite du prince, chacun gardant le rang que l'étiquette lui assignait.

Puis enfin venaient les bourgeois et le peuple.

Il était déjà plus d'une heure de l'après-midi lorsqu'on quitta le Louvre. Crillon et les gardes françaises voulaient suivre le roi. Mais celui-ci leur fit signe que c'était inutile, et Crillon et les gardes demeurèrent pour garder le palais.

Il était près de six heures du soir quand, après avoir fait ses stations aux différens reposoirs, la tête du cortège commença d'apercevoir le porche dentelé de la vieille abbaye, et les génovéfins, le prieur en tête, disposés sur les trois marches qui formaient le seuil pour recevoir Sa Majesté.

Pendant la marche qui séparait l'abbaye de la dernière station, qui était celle que l'on avait faite au couvent des Capucins, le duc d'Anjou, qui était sur pied depuis le matin, s'était trouvé mal de fatigue : il avait alors demandé au roi la permission de se retirer dans son hôtel, permission que le roi lui avait accordée.

Ses gentilshommes s'étaient alors détachés du cortège et s'étaient retirés avec lui, comme pour indiquer bien hautement que c'était le duc qu'ils suivaient et non le roi.

Mais le fait était que, comme trois d'entre eux devaient se battre le lendemain, ils désiraient ne pas se fatiguer outre mesure.

A la porte de l'abbaye, le roi, sous le prétexte que Quelus, Maugiron, Schomberg et d'Epernon n'avaient pas moins besoin de repos que Livarot, Ribérac et Antragues, le roi, disons-nous, leur donna congé aussi.

L'archevêque, qui officiait depuis le matin, et qui n'avait encore rien pris non plus que les autres prêtres, tombait de fatigue ; le roi prit pitié de ces saints martyrs, et arrivé, comme nous l'avons dit, à la porte de l'abbaye, il les renvoya tous.

Puis, se retournant vers le prieur, Joseph Foulon :

— Me voici, mon père, dit-il en nasillant, je viens, comme un pécheur que je suis, chercher le repos dans votre solitude.

Le prieur s'inclina.

Alors s'adressant à ceux qui avaient résisté à cette rude journée et qui l'avaient suivi jusque-là :

— Je vous remercie, messieurs, dit-il, allez en paix.

Chacun salua respectueusement, et le royal pénitent monta une à une, en se frappant la poitrine, les marches de l'abbaye.

A peine Henri avait-il dépassé le seuil de l'abbaye, que les portes en furent fermées derrière lui.

Le roi était si profondément absorbé dans ses méditations, qu'il ne parut pas remarquer cette circonstance, qui d'ailleurs, après le congé donné par le roi à sa suite, n'avait rien d'extraordinaire.

— Nous allons d'abord, dit le prieur au roi, conduire Vo-

tre Majesté dans la crypte, que nous avons ornée de notre mieux en l'honneur du roi du ciel et de la terre.

Le roi se contenta de répondre par un geste d'assentiment et marcha derrière le prieur.

Mais aussitôt qu'il fut passé sous la sombre arcade où se tenaient immobiles deux rangées de moines, aussitôt qu'on l'eut vu tourner l'angle de la cour qui conduisait à la chapelle, vingt capuchons sautèrent en l'air, et l'on vit resplendir dans la demi-teinte des yeux étincelans de la joie et de l'orgueil du triomphe.

Certes, ce n'étaient point là des figures de moines paresseux et poltrons ; la moustache épaisse, le teint basané dénotaient chez eux la force et l'activité. Bon nombre démasquaient des visages sillonnés de cicatrices, et à côté du plus fier de tous, de celui qui portait la cicatrice la plus illustre et la plus célèbre, apparaissait triomphante et exaltée la figure d'une femme couverte d'un froc.

Cette femme agita une paire de ciseaux d'or qui pendaient d'une chaîne nouée à sa ceinture, et s'écria :

— Ah ! mes frères, nous tenons enfin le Valois.

— Ma foi, ma sœur, je le crois comme vous, répondit le Balafre.

— Pas encore, pas encore, murmura le cardinal.

— Comment cela ?

— Oui, aurons-nous assez de troupes bourgeoises pour maintenir Crillon et ses gardes ?

— Nous avons mieux que des troupes bourgeoises, répliqua le duc de Mayenne, et croyez-moi, il ne sera pas échangé un seul coup de mousquet.

— Voyons, dit la duchesse de Montpensier, comment entendez-vous cela ? J'aurais cependant bien voulu un peu de tapage, moi.

— Eh bien ! ma sœur, je vous le dis à regret, vous en serez privée. Quand le roi sera pris, il criera ; mais nul ne répondra à ses cris. Nous lui ferons alors, par persuasion ou par violence, mais sans nous montrer, signer une abdication. Aussitôt l'abdication courra la ville et disposera en notre faveur les bourgeois et les soldats.

— Le plan est bon et ne peut échouer maintenant, dit la duchesse.

— Il est un peu brutal, fit le cardinal de Guise en secouant la tête.

— Le roi refusera de signer l'abdication, ajouta le Balafré ; il est brave, il aimera mieux mourir.

— Qu'il meure alors, s'écrièrent Mayenne et la duchesse.

— Non pas, répliqua fermement le duc de Guise, non pas ! Je veux bien succéder à un prince qui abdique et que l'on méprise ; mais je ne veux pas remplacer un homme assassiné que l'on plaindra. D'ailleurs, dans vos plans, vous oubliez M. le duc d'Anjou qui, si le roi est tué, réclamera la couronne.

— Qu'il réclame, mordieu, qu'il réclame, dit Mayenne ; voici notre frère le cardinal qui a prévu le cas, M. le duc d'Anjou sera compris dans l'acte d'abdication de son frère. M. le duc d'Anjou a eu des relations avec les huguenots, il est indigne de régner.

— Avec les huguenots, êtes-vous sûr de cela ?

— Pardieu, puisqu'il a fui par l'aide du roi de Navarre.

— Bien.

— Puis une autre clause en faveur de notre maison suit la clause de déchéance : cette clause vous fera lieutenant du royaume, mon frère, et de la lieutenance à la royauté il n'y aura qu'un pas.

— Oui, oui, dit le cardinal, j'ai prévu tout cela ; mais il se pourrait que les gardes françaises, pour s'assurer que l'abdication est bien réelle et surtout bien volontaire, forçassent l'abbaye. Crillon n'entend pas raillerie, et il serait homme à dire au roi : — Sire, il y a danger de la vie, c'est bien ; mais, avant tout, sauvons l'honneur.

— Cela regardait le général, dit Mayenne, et le général a pris ses précautions. Nous avons ici pour soutenir le siège quatre-vingts gentilshommes, et j'ai fait distribuer des armes à cent moines. Nous tiendrons un mois contre une armée. Sans compter qu'en cas d'infériorité nous avons le sous-terrain pour fuir avec notre proie.

— Et que fait le duc d'Anjou dans ce moment ?

— A l'heure du danger il a faibli comme toujours. Le duc d'Anjou est rentré chez lui, où il attend sans doute de nos nouvelles entre Bussy et Monsoreau.

— Eh mon Dieu ! c'est ici qu'il faudrait qu'il fût, et non chez lui.

— Je crois que vous vous trompez, mon frère, dit le cardinal, le peuple et la noblesse eussent vu dans cette réunion des deux frères un guet-apens contre la famille. Comme nous le disions tout à l'heure, nous devons, avant toute chose, éviter de jouer le rôle d'usurpateur. Nous héritons, voilà tout. En laissant le duc d'Anjou libre, la reine-mère indépendante, nous nous faisons bénir de tous et admirer de nos partisans, et nul n'aura le plus petit mot à nous dire. Sinon, nous aurons contre nous Bussy et cent autres épées fort dangereuses.

— Bah ! Bussy se bat demain contre les mignons.

— Pardieu ! il les tuera ; la belle affaire : et ensuite il sera des nôtres, dit le duc de Guise. Quant à moi, je le fais général d'une armée en Italie, où la guerre éclatera sans nul doute. C'est un homme supérieur et que j'estime fort, que le seigneur de Bussy.

— Et moi, en preuve que je ne l'estime pas moins que vous, mon frère, si je deviens veuve, dit la duchesse de Montpensier, moi je l'épouse.

— L'épouser ! ma sœur, s'écria Mayenne.

— Tiens, dit la duchesse, il y a de plus grandes dames que moi qui ont fait plus pour lui, et il n'était pas général d'armée à cette époque.

— Allons, allons, dit Mayenne, nous verrons tout cela plus tard ; à l'œuvre maintenant !

— Qui est près du roi ? demanda le duc de Guise.

— Le prieur et frère Gorenflot, à ce que je crois, dit le cardinal. Il faut qu'il ne voie que des visages de connaissance, sans cela il s'effaroucherait tout d'abord.

— Oui, dit Mayenne, mangeons les fruits de la conspiration, mais ne les cueillons pas.

— Est-ce qu'il est déjà dans la cellule ? dit madame de Montpensier, impatiente de donner au roi la troisième couronne qu'elle lui promettait depuis si long-temps.

— Oh ! non pas ; il verra d'abord le grand reposoir de la crypte, et il adorera les saintes reliques.

— Ensuite ?

— Ensuite, le prieur lui adressera quelques paroles sono-

res sur la vanité des biens de ce monde; après quoi le frère Gorenflot, vous savez, celui qui a prononcé ce magnifique discours pendant la soirée de la Ligue...

— Oui; eh bien?

— Le frère Gorenflot essaiera d'obtenir de sa conviction ce que nous répugnons d'arracher à sa faiblesse.

— En effet, cela vaudrait infiniment mieux ainsi, dit le duc réveur.

— Bah! Henri est superstitieux et affaibli, dit Mayenne, je réponds qu'il cédera à la peur de l'enfer.

— Et moi je suis moins convaincu que vous, dit le duc, mais nos vaisseaux sont brûlés, il n'y a plus à revenir en arrière. Maintenant, après la tentative du prieur, après le discours de Gorenflot, si l'un et l'autre échouent, nous essaierons du dernier moyen, c'est-à-dire de l'intimidation.

— Et alors je tondrai mon Valois, s'écria la duchesse, revenant toujours à sa pensée favorite.

En ce moment une sonnette retentit sous les voûtes assombries par les premières ombres de la nuit.

— Le roi descend à la crypte, dit le duc de Guise; allons, Mayenne, appelez vos amis et redevenons moines.

Aussitôt les capuchons recouvrirent fronts audacieux, yeux ardents et cicatrices parlantes; puis trente ou quarante moines, conduits par les trois frères, se dirigèrent vers l'ouverture de la crypte.

XXVII.

CHICOT 1^{er}.

Le roi était plongé dans un recueillement qui promettait un succès facile aux projets de MM. de Guise.

Il visita la crypte avec toute la communauté, baisa la châsse, et termina toutes les cérémonies en se frappant la poitrine à coups redoublés et en marmottant les psaumes les plus lugubres.

Le prieur commença ses exhortations, que le roi écouta en donnant les mêmes signes de contrition fervente.

Enfin, sur un geste du duc de Guise, Joseph Foulon s'inclina devant Henri et lui dit :

— Sire, vous plairait-il de venir maintenant déposer votre couronne terrestre aux pieds du maître éternel ?

— Allons... répliqua simplement le roi.

— Et aussitôt toute la communauté formant la haie sur son passage, s'achemina vers les cellules dont on entrevoyait à gauche le corridor principal.

Henri semblait très attendri. Ses mains ne cessaient de battre sa poitrine, le gros chapelet qu'il roulait vivement sonnait sur les têtes de mort en ivoire suspendues à sa ceinture.

On arriva enfin à la cellule : au seuil se carrait Gorenflot, le visage enluminé, l'œil brillant comme une escarboucle.

— Ici ? fit le roi.

— Ici même, répliqua le gros moine.

Le roi pouvait hésiter en effet, parce qu'au bout de ce corridor on voyait une porte, ou plutôt une grille assez mystérieuse, ouvrant sur une pente rapide et n'offrant à l'œil que des ténèbres épaisses.

Henri entra dans la cellule.

— *Hic portus salutis?* murmura-t-il de sa voix émue.

— Oui, répondit Foulon, *ici est le port.*

— Laissez-nous, fit Gorenflot avec un geste majestueux.

— Et aussitôt la porte se referma ; les pas des assistants s'éloignèrent.

Le roi, avisant un escabeau dans le fond de la cellule, s'y plaça les deux mains sur les genoux.

— Ah ! te voilà, Hérodes, te voilà, païen, te voilà Nabuchodonosor, dit Gorenflot sans transition aucune et en appuyant ses épaisses mains sur ses hanches.

Le roi sembla surpris.

— Est-ce à moi, dit-il, que vous parlez, mon frère ?

— Oui, c'est à toi que je parle, et à qui donc ? Peut-on dire une injure qui ne te soit pas convenable ?

— Mon frère ! murmura le roi.

— Bah ! tu n'as pas de frère ici. Voilà assez long-temps que je médite un discours... tu l'auras... Je le divise en trois

points comme tout bon prédicateur. D'abord tu es un tyran, ensuite tu es un satyre, enfin tu es un détrôné ; voilà sur quoi je vais parler.

— Détrôné ! mon frère... dit avec explosion le roi perdu dans l'ombre.

— Ni plus, ni moins. Ce n'est pas ici comme en Pologne, et tu ne t'enfuiras pas...

— Un guet-apens !...

— Oh ! Valois, apprendis qu'un roi n'est qu'un homme, lorsqu'il est homme encore.

— Des violences, mon frère !

— Pârdieu ! crois-tu que nous t'emprisonnions pour te ménager !

— Vous abusez de la religion, mon frère.

— Est-ce qu'il y a une religion ? s'écria Gorenflot.

— Oh ! fit le roi, un saint dire de pareilles choses !

— Tant pis, j'ai dit.

— Vous vous damnerez...

— Est-ce qu'on se damne !

— Vous parlez en mécréant, mon frère.

— Allons, pas de capucinades ; es-tu prêt ? Valois.

— A quoi faire ?

— A déposer ta couronne ; on m'a chargé de t'y inviter. Je t'y invite.

— Mais vous faites un péché mortel.

— Oh ! oh ! fit Gorenflot avec un sourire cynique, j'ai droit d'absolution, et je m'absous d'avance ; voyons ! renonce, frère Valois.

— A quoi ?

— Au trône de France.

— Plutôt la mort !

Eh ! mais tu mourras alors... Tiens, voici le prieur qui revient... décide-toi.

— J'ai mes gardes, mes amis ; je me défendrai.

— C'est possible, mais on te tuera d'abord.

— Laisse-moi au moins un instant pour réfléchir.

— Pas un instant, pas une seconde.

— Votre zèle vous emporte, mon frère, dit le prieur.

Et il fit de la main un geste qui voulait dire au roi :

— Sire, votre demande vous est accordée.

Et le prieur referma la porte.

Henri tomba dans une rêverie profonde.

— Allons ! dit-il, acceptons le sacrifice.

Dix minutes s'étaient écoulées tandis que Henri réfléchissait ; on heurta aux guichets de la cellule.

— C'est fait, dit Gorenflot ; il accepte.

Le roi entendit comme un murmure de joie et de surprise autour de lui dans le corridor.

— Lisez-lui l'acte, dit une voix qui fit tressaillir le roi... à tel point qu'il regarda par les grillages de la porte.

Et un parchemin roulé passa de la main d'un moine dans celle de Gorenflot.

Gorenflot fit péniblement lecture de cet acte au roi, dont la douleur était grande, et qui cachait son front dans ses mains.

— Et si je refuse de signer ? s'écria-t-il en larmoyant.

— C'est vous perdre doublement, repartit la voix du duc de Guise, assourdie par le capuchon. Regardez-vous comme mort au monde, et ne forcez pas des sujets à verser le sang d'un homme qui a été leur roi.

— On ne me contraindra pas, dit Henri.

— Je l'avais prévu, murmura le duc à sa sœur, dont le front se plissa, dont les yeux reflétèrent un sinistre dessein.

— Allez, mon frère, ajouta-t-il en s'adressant à Mayenne ; faites armer tout le monde, et qu'on se prépare.

— A quoi ? dit le roi d'un ton lamentable.

— A tout, répondit Joseph Foulon.

Le désespoir du roi redoubla.

— Corbleu ! s'écria Gorenflot, je te haïssais, Valois ; mais à présent je te méprise. Allons, signe, ou tu ne périras que de ma main.

— Patientez, patientez, dit le roi, que je me recommande au souverain maître, que j'obtienne de lui la résignation.

— Il veut réfléchir encore, cria Gorenflot.

— Qu'on lui laisse jusqu'à minuit, dit le cardinal.

— Merci, chrétien charitable, dit le roi dans un paroxysme de désolation. Dieu te le rende !

— C'était réellement un cerveau affaibli, dit le duc de Guise ; nous servons la France en le détrônant.

— Nimporte, fit la duchesse; tout affaibli qu'il est, j'aurai du plaisir à le tondre.

Pendant ce dialogue, Gorenflot, les bras croisés, accablait Henri des injures les plus violentes et lui racontait tous ses débordemens.

Tout à coup un bruit sourd retentit au dehors du couvent.

— Silence! cria la voix du duc de Guise

Le plus profond silence s'établit. On distingua bientôt des coups frappés fortement et à intervalles égaux sur la porte sonore de l'abbaye.

Mayenne accourut aussi vite que le lui permettait son embonpoint.

— Mes frères, dit-il, une troupe de gens armés se porte au-devant du portail.

— On vient le chercher, dit la duchesse.

— Raison de plus pour qu'il signe vite, dit le cardinal.

— Signe! Valois, signe! cria Gorenflot d'une voix de tonnerre.

— Vous m'avez donné jusqu'à minuit, dit pitoyablement le roi.

— Oh! tu te ravises, parce que tu crois être secouru...

— Sans doute, j'ai une chance.

— Pour mourir s'il ne signe aussitôt, répliqua la voix aigre et impérieuse de la duchesse.

Gorenflot saisit le poignet du roi et lui offrit une plume.

Le bruit redoublait au dehors.

— Une nouvelle troupe! vint dire un moine; elle entoure le parvis et le cerne à gauche.

— Allons! crièrent impatiemment Mayenne et la duchesse.

Le roi trempa la plume dans l'encre,

— Les Suisses! accourut dire Foulon; ils envahissent le cimetière à droite; toute l'abbaye est cernée présentement.

— Eh bien! nous nous défendrons, répliqua résolument Mayenne. Avec un otage comme celui-là, une place n'est jamais prise à discrétion.

— Il a signé! hurla Gorenflot en arrachant le papier des mains de Henri, qui, abattu, enfouit sa tête dans son capuchon et son capuchon dans ses deux bras.

— Alors nous sommes roi, dit le cardinal au duc. Emporte vite ce précieux papier.

Le roi, dans son accès de douleur, renverse la petite lampe qui seule éclairait cette scène; mais le duc de Guise tenait déjà le parohemin.

— Que faire ! que faire ! vint demander un moine sous le froc duquel se dessinait un gentilhomme bien complet, bien armé. Crillon arrive avec les gardes françaises et menace de briser les porfes. Écoutez !.....

— Au nom du roi ! cria la voix puissante de Crillon.

— Bon ! il n'y a plus de roi, répliqua Gorenflot par une fenêtre.

— Qui dit cela, maraud ? répondit Crillon.

— Moi ! moi ! moi ! fit Gorenflot dans les ténèbres, avec un orgueil des plus provocateurs.

— Qu'on tâche de m'apercevoir ce drôle et de lui planter quelques balles dans le ventre, dit Crillon.

Et Gorenflot, voyant les gardes apprêter leurs armes, fit le plongeon aussitôt et retomba sur son derrière au milieu de la cellule.

— Enfoncez la porte, mons Crillon, dit au milieu du silence général une voix qui fit dresser les cheveux à tous les moines faux ou vrais qui attendaient dans le corridor.

Cette voix était celle d'un homme qui, sorti des rangs, s'était avancé jusqu'aux marches de l'abbaye.

— Voilà, sire, répliqua Crillon en déchargeant dans la porte principale un vigoureux coup de hache : les murs en gémissent.

— Que veut-on ?... dit le prieur, paraissant tout tremblant à la fenêtre.

— Ah ! c'est vous, messire Foulon, dit la même voix haute et calme. Rendez-moi donc mon fou, qui est allé passer la nuit dans une de vos cellules. J'ai besoin de Chicot ; je m'ennuie au Louvre.

— Et moi, je m'amuse joliment, va, mon fils, répliqua Chicot, se dégageant de son capuchon et fendant la foule des moines, qui s'écartèrent avec un hurlement d'effroi.

A ce moment le duc de Guise, qui s'était fait apporter une lampe, lisait au bas de l'acte la signature, encore fraîche, obtenue avec tant de peine :

CHICOT 1^{er}.

- Moi, Chicot 1^{er} ! s'écria-t-il ; mille damnations !
 - Allons, dit le cardinal, nous sommes perdus ; fuyons.
 - Ah ! bah ! fit Chicot en distribuant à Gorenflot, presque évanoui des coups de la corde qu'il portait à sa ceinture ; Ah ! bah !
-

XXVIII.

LES INTÉRÊTS ET LE CAPITAL.

A mesure que le roi avait parlé, à mesure que les conjurés l'avaient reconnu, ils étaient passés de la stupeur à l'épouvante.

L'abdication signée, Chicot 1^{er} avait changé l'épouvante en rage.

Chicot rejeta son froc sur ses épaules, croisa les bras, et tandis que Gorenflot fuyait à toutes jambes, il soutint, immobile et souriant, le premier choc.

Ce fut un terrible moment à passer. Les gentilshommes, furieux, s'avancèrent sur le Gascon, bien déterminés à se venger de la cruelle mystification dont ils étaient victimes.

Mais cet homme sans armes, la poitrine couverte de ses deux bras seulement, ce visage au masque railleur qui semblait défier tant de force de s'attaquer à tant de faiblesse, les arrêta plus encore peut-être que les remontrances du cardinal, lequel leur faisait observer que la mort de Chicot ne servirait à rien, mais tout au contraire serait vengée terriblement par le roi, de complicité avec son fou dans cette scène de terrible bouffonnerie.

Il en résulta que les dagues et les rapières s'abaissèrent devant Chicot, qui, soit dévouement, — et il en était capable, — soit pénétration de leur pensée, continua de leur rire au nez.

Cependant les menaces du roi devenaient plus pressantes et les coups de hache de Crillon plus pressés. Il était évident

que la porte ne pouvait résister long-temps à une pareille attaque, qu'on n'essayait pas même de repousser.

Aussi après un moment de délibération, le duc de Guise donna-t-il l'ordre de la retraite.

Cet ordre fit sourire Chicot.

Pendant les nuits de retraite avec Gorenflot, il avait examiné le souterrain, il avait reconnu la porte de sortie; et il avait dénoncé cette porte au roi, qui y avait placé Tocquenot, lieutenant des gardes-suisses.

Il était donc évident que les ligueurs, les uns après les autres, allaient se jeter dans la gueule du loup.

Le cardinal s'éclipsa le premier, suivi d'une vingtaine de gentilshommes. Alors Chicot vit passer le duc avec un pareil nombre à peu près de moines; puis Mayenne, à qui sa difficulté de courir, à cause de son énorme ventre et de son épaisse encolure, avait tout naturellement fait confier le soin de la retraite.

Quand M. de Mayenne passa le dernier devant la cellule de Gorenflot et que Chicot le vit se traîner allourdi par sa masse, Chicot ne souriait plus, il se tenait les côtés de rire.

Dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Chicot prêta l'oreille, croyant toujours entendre le bruit des ligueurs refoulés dans le souterrain; mais, à son grand étonnement, le bruit, au lieu de revenir à lui, continuait de s'éloigner.

Tout à coup une pensée vint au Gascon qui changea ses éclats de rire en grincemens de dents. Le temps s'écoulant, les ligueurs ne revenaient pas; les ligueurs s'étaient-ils aperçus que la porte était gardée et avaient-ils découvert une autre sortie?

Chicot allait s'élancer hors de la cellule, quand tout à coup la porte en fut obstruée par une masse informe qui se vautra à ses pieds en s'arrachant des poignées de cheveux tout autour de la tête.

— Ah! misérable que je suis! s'écriait le moine. Oh! mon bon seigneur Chicot, pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Comment Gorenflot, qui était parti le premier, revenait-il seul quand déjà il eût dû être bien loin?

Voilà la question qui se présenta tout naturellement à la pensée de Chicot.

— Oh! mon bon monsieur Chicot, cher seigneur, à moi!

continuait de hurler Gorenflot ; pardonnez à votre indigne ami, qui se repent et fait amende honorable à vos genoux.

— Mais, demanda Chicot, comment ne t'es-tu pas enfui avec les autres drôles ?

— Parce que je n'ai pas pu passer par où passent les autres, mon bon seigneur ; parce que le seigneur dans sa colère m'a frappé d'obésité. Oh ! malheureux ventre, oh ! misérable bedaine ! criait le moine, en frappant de ses deux poings la partie qu'il apostrophait. Ah ! que ne suis-je mince comme vous, monsieur Chicot ! Que c'est beau et surtout que c'est heureux d'être mince !

Chicot ne comprenait absolument rien aux lamentations du moine.

— Mais les autres passent donc quelque part ? s'écria Chicot d'une voix de tonnerre ; les autres s'enfuient donc ?

— Pardieu ! dit le moine, que voulez-vous qu'ils fassent ? qu'ils attendent la corde ! Oh ! malheureux ventre !

— Silence, cria Chicot, et répondez-moi.

Gorenflot se redressa sur ses deux genoux.

— Interrogez, monsieur Chicot, répondit-il, vous en avez bien certainement le droit.

— Comment se sauvent les autres ?

— A toutes jambes.

— Je comprends... mais par où ?

— Par le soupirail.

— Mordieu ! par quel soupirail ?

— Par le soupirail qui donne dans le caveau du cimetière.

— Est-ce le chemin que tu appelles le souterrain ? réponds vite.

— Non, cher monsieur Chicot. La porte du souterrain était gardée extérieurement. Le grand cardinal de Guise, au moment de l'ouvrir, a entendu un Suisse qui disait : *Mich durstet*, ce qui veut dire, à ce qu'il paraît : *J'ai soif*.

— Ventre de biche ! s'écria Chicot, je sais ce que cela veut dire ; de sorte que les fuyards ont pris un autre chemin.

— Oui, cher monsieur Chicot, ils se sauvent par le caveau du cimetière.

— Qui donne ?

— D'un côté dans la crypte, de l'autre sous la porte Saint-Jacques.

— Tu mens.

— Moi, cher seigneur.

— S'ils s'étaient sauvés par le caveau donnant dans la crypte, je les eusse vu repasser devant ta cellule.

— Voilà justement, cher monsieur Chicot, ils ont pensé qu'ils n'auraient pas le temps de faire ce grand détour, et ils sont passés par le soupirail.

— Quel soupirail ?

— Par un soupirail qui donne dans le jardin et qui sert à éclairer le passage.

— De sorte que toi ?...

— De sorte que moi qui suis trop gros...

— Eh bien !

— Je n'ai jamais pu passer : et l'on s'est mis à me tirer par les pieds, vu que j'interceptais le chemin aux autres.

— Mais, s'écria Chicot, le visage éclairé tout à coup d'une étrange jubilation, si tu n'as pas pu passer...

— Non, et cependant j'ai fait de grands efforts, voyez mes épaules, voyez ma poitrine.

— Alors lui qui est encore plus gros que toi.

— Qui, lui ?

— Oh ! mon Dieu ! dit Chicot, si tu es pour moi dans cette affaire-là, je te promets un fier cerge; de sorte qu'il ne pourra pas passer non plus.

— Monsieur Chicot.

— Lève-toi, frocard.

Le moine se leva aussi vite qu'il put.

— Bien, maintenant conduis-moi au soupirail.

— Où vous voudrez, mon cher seigneur.

— Marche devant, malheureux, marche.

Gorenflot se mit à trotter aussi vite qu'il pût en levant de temps en temps les bras au ciel, maintenu dans l'allure qu'il avait prise par les coups de corde que lui allongeait Chicot.

Tous deux traversèrent le corridor et descendirent dans le jardin.

— Par ici, dit Gorenflot, par ici.

— Tais-toi et marche, drôle.

Gorenflot fit un dernier effort et parvint jusqu'auprès d'un massif d'arbres d'où semblaient sortir des plaintes.

— Là, dit-il, là.

Et au bout de son haleine, il tomba le derrière sur l'herbe.

Chicot fit trois pas en avant et aperçut quelque chose qui s'agitait à fleur de terre.

A côté de ce quelque chose qui ressemblait au train de derrière de l'animal que Diogène appelait un coq à deux pieds et sans plumes, gisaient une épée et un froc.

Il était évident que l'individu qui se trouvait pris si malheureusement s'était successivement défait de tous les objets qui pouvaient le grossir, de sorte que, pour le moment, désarmé de son épée, non revêtu de son froc, il se trouvait réduit à sa plus simple expression.

Et cependant, comme Gorenflot, il faisait des efforts inutiles pour disparaître complètement.

— Mordieu ! ventrèbleu ! sangdieu ! criait la voix étouffée du fugitif. J'aimerais mieux passer au milieu de toute la garde. — Aie ! ne tirez pas si fort, mes amis, je glisserai tout doucement ; je sens que j'avance, pas vite, mais j'avance.

— Ventre de biche ! M. de Mayenne, murmura Chicot en extase. Mon bon seigneur Dieu, tu as gagné ton cierge.

— Ce n'est pas pour rien que j'ai été surnommé Hercule, reprit la voix étouffée, je soulèverai cette pierre. Hein.

Et il fit un si violent effort qu'effectivement la pierre trembla.

— Attends, dit tout bas Chicot, attends.

Et il frappa des pieds comme quelqu'un qui accourt à grand bruit.

— Ils arrivent, dirent plusieurs voix dans le souterrain.

— Ah ! fit Chicot, comme s'il arrivait tout essoufflé. Ah ! c'est donc toi, misérable moine.

— Ne dites rien, monseigneur, murmurèrent les voix, il vous prend pour Gorenflot.

— Ah ! c'est donc toi, lourde masse, *pondus immobile*, tiens ! ah ! c'est donc toi, *indigesta moles*, tiens !

Et à chaque apostrophe, Chicot, arrivé enfin au but si désiré de sa vengeance, fit retomber de toute la volée de son bras sur les parties charnues qui s'offraient à lui, la corde avec laquelle il avait déjà flagellé Gorenflot.

— Silence, disaient toujours les voix, il vous prend pour le moine.

En effet, Mayenne ne poussait que des plaintes étouffées tout en redoublant d'efforts pour soulever la pierre.

— Ah ! conspirateur, reprit Chicot ; ah ! moine indigne : tiens, voilà pour l'ivrognerie ; tiens, voilà pour la paresse ; tiens, voilà pour la colère ; tiens, voilà pour la luxure ; tiens, voilà pour la gourmandise. Je regrette qu'il n'y ait que sept péchés capitaux ; tiens, tiens, tiens, voilà pour les vices que tu as.

— Monsieur Chicot, disait Gorenflot couvert de sueur ; monsieur Chicot, ayez pitié de moi.

— Ah ! traître, continua Chicot frappant toujours, tiens, voilà pour ta trahison.

— Grace ! murmurait Gorenflot, croyant ressentir tous les coups qui tombaient sur Mayenne, grace ! cher monsieur Chicot.

Mais Chicot, au lieu de s'arrêter, s'enivrait de sa vengeance et redoublait de coups.

Si puissant qu'il fût sur lui-même, Mayenne ne pouvait retenir ses gémissements.

— Ah ! continua Chicot, què ne plaît-il à Dieu de substituer à ton corps vulgaire, à ta carcasse roturière, les très hautes et très puissantes omoplates du duc de Mayenne, à qui je dois une volée de coups de bâton, dont les intérêts courent depuis sept ans !... Tiens, tiens, tiens.

Gorenflot poussa un soupir et tomba.

— Chicot ! vociféra le duc.

— Oui, moi-même, oui, Chicot, indigne serviteur du roi, Chicot, bras débile, qui voudrait avoir les cent bras de Briarée pour cette occasion.

Et Chicot, de plus en plus exalté, réitéra les coups de corde avec une telle rage, que le patient, rassemblant toutes ses forces, souleva la pierre dans un paroxysme de la douleur, et, les côtes déchirées, les reins sanglans, tomba entre les bras de ses amis.

Le dernier coup de Chicot frappa dans le vide.

Chicot alors se tourna : le vrai Gorenflot était évanoui, sinon de douleur, du moins d'effroi.

XXIX.

CE QUI SE PASSAIT DU COTÉ DE LA BASTILLE, TANDIS QUE CHICOT PAYAIT SES DETTES A L'ABBAYE SAINTE-GENEVIÈVE.

Il était onze heures du soir ; le duc d'Anjou attendait impatiemment dans le cabinet, où il s'était retiré à la suite de la faiblesse dont il avait été pris, rue Saint-Jacques, qu'un messager du duc de Guise vint lui annoncer l'abdication du roi, son frère.

De la fenêtre à la porte du cabinet et de la porte du cabinet aux fenêtres de l'antichambre, il allait et revenait, regardant la grande horloge, dont les secondes tintaient lugubrement dans leur gaine de bois doré.

Tout à coup il entendit un cheval qui piaffait dans la cour ; il crut que ce cheval pouvait être celui de son messager, et courut s'appuyer au balcon ; mais ce cheval, tenu en bride par un palefrenier, attendait son maître.

Le maître sortit des appartemens intérieurs : c'était Bussy ; Bussy, qui, en sa qualité de capitaine des gardes, venait, avant de se rendre à son rendez-vous, de donner le mot d'ordre pour la nuit.

Le duc, en apercevant ce beau et brave jeune homme, dont il n'avait jamais eu à se plaindre, éprouva un instant de remords ; mais, à mesure qu'il le vit s'approcher de la torche que tenait le valet, son visage s'éclaira, et sur ce visage le duc lut tant de joie, d'espérance et de bonheur, que toute sa jalousie lui revint.

Cependant Bussy, ignorant que le duc le regardait et épiait les différentes émotions de son visage, Bussy, après avoir donné le mot d'ordre, roula le manteau sur ses épaules, se mit en selle, et piquant des deux son cheval, s'élança avec un grand bruit sous la voûte sonore.

Un instant, le duc, inquiet de ne voir arriver personne, eut encore l'idée de faire courir après lui, car il se doutait bien qu'avant de se rendre à la Bastille, Bussy ferait une halte à son hôtel ; mais il se représenta le jeune homme riant avec Diane de son amour méprisé, le mettant, lui,

prince, sur la même ligne que le mari dédaigné, et cette fois encore son mauvais instinct l'emporta sur le bon.

Bussy avait souri de bonheur en partant ; ce sourire était une insulte au prince ; il le laissa aller ; s'il eût eu le regard attristé et le front sombre, peut-être l'eût-il retenu.

Cependant, à peine hors de l'hôtel d'Anjou, Bussy quitta son allure précipitée, comme s'il eût craint le bruit de sa propre marche, et passant à son hôtel, comme l'avait prévu le duc, il remit son cheval aux mains d'un palefrenier qui écoutait respectueusement une leçon d'hippiatrique que lui faisait Remy.

— Ah ! ah ! dit Bussy reconnaissant le jeune docteur, c'est toi, Remy.

— Oui, monseigneur, en personne.

— Et pas encore couché ?

— Il s'en faut de dix minutes, monseigneur. Je rentrais chez moi, ou plutôt chez vous. En vérité, depuis que je n'ai plus mon blessé, il me semble que les jours ont quarante-huit heures.

— T'ennuierais-tu, par hasard ? demanda Bussy.

— J'en ai peur !

— Et l'amour ?

— Ah ! je vous l'ai dit souvent, l'amour, je m'en défie, et je ne fais en général sur lui que des études utiles.

— Alors Gertrude est abandonnée ?

— Parfaitement.

— Ainsi tu t'es lassé ?

— D'être battu. C'était ainsi que se manifestait l'amour de mon amazone, brave fille du reste.

— Et ton cœur ne te dit rien pour elle ce soir ?

— Pourquoi ce soir, monseigneur ?

— Parce que je t'eusse emmené avec moi.

— A la Bastille ?

— Oui.

— Vous y allez ?

— Sans doute.

— Et le Monsoreau ?

— A Compiègne, mon cher, où il prépare une chasse pour Sa Majesté.

— Êtes-vous sûr, monseigneur ?

— L'ordre lui en a été donné publiquement ce matin.

— Ah !

Remy demeura un instant pensif.

— Alors ? dit-il après un instant.

— Alors j'ai passé la journée à remercier Dieu du bonheur qu'il m'envoyait pour cette nuit, et je vais passer la nuit à jouir de ce bonheur.

— Bien. Jourdain, mon épée, fit Remy.

Le palefrenier disparut dans l'intérieur de la maison.

— Tu as donc changé d'avis ? demanda Bussy.

— En quoi ?

— En ce que tu prends ton épée.

— Oui, je vous accompagne jusqu'à la porte pour deux raisons.

— Lesquelles ?

— La première, de peur que vous ne fassiez par les rues quelque mauvaise rencontre.

Bussy sourit.

— Eh ! mon Dieu, oui. Riez, monseigneur. Je sais bien que vous ne craignez pas les mauvaises rencontres, et que c'est un pauvre compagnon que le docteur Remy ; mais on attaque moins facilement deux hommes qu'un seul. La seconde, parce que j'ai une foule de bons conseils à vous donner.

— Viens, mon cher Remy, viens. Nous nous entretenons d'elle, et après le plaisir de voir la femme qu'on aime, je n'en connais pas de plus grand que celui d'en parler.

— Il y a même des gens, répliqua Remy, qui mettent le plaisir d'en parler avant celui de la voir.

— Mais, dit Bussy, il me semble que le temps est bien incertain.

— Raison de plus : le ciel est tantôt sombre, tantôt clair. J'aime la variété, moi. — Merci, Jourdain, ajouta-t-il, s'adressant au palefrenier qui lui rapportait sa rapière. — Puis se retournant vers le comte :

— Me voici à vos ordres, monseigneur ; partons.

Bussy prit le bras du jeune docteur, et tous deux s'acheminèrent vers la Bastille.

Remy avait dit au comte qu'il avait une foule de bons conseils à lui donner, et en effet, à peine furent-ils en route que le

docteur commença de tirer du latin mille citations imposantes pour prouver à Bussy qu'il avait tort de faire ce soir-là une visite à Diane au lieu de se tenir tranquillement dans son lit, attendu que d'ordinaire un homme se bat mal quand il a mal dormi ; puis des apophtegmes de la faculté, il passa aux mythes de la fable et raconta galamment que c'était d'habitude Vénus qui désarmait Mars.

Bussy souriait ; Remy insistait.

— Vois-tu, Remy, dit le comte, quand mon bras tient une épée, il s'y attache de telle sorte que les fibres de la chair prennent la rigueur et la souplesse de l'acier, tandis que de son côté l'acier semble s'animer et s'échauffer comme une chair vivante. De ce moment mon épée est un bras et mon bras est une épée. Dès lors, comprends-tu ? il ne s'agit plus de force ni de dispositions. Une lame ne se fatigue pas.

— Non, mais elle s'émousse.

— Ne crains rien.

— Ah ! mon cher seigneur, continua Remy, c'est que demain, voyez-vous, il s'agit de faire un combat comme celui d'Hercule contre Antée, comme celui de Thésée contre le Minotaure, comme celui des Trente, comme celui de Bayard ; quelque chose d'homérique, de gigantesque, d'impossible : il s'agit qu'on dise dans l'avenir le combat de Bussy comme étant le combat par excellence, et dans ce combat, je ne veux pas, voyez-vous, je ne veux pas seulement qu'on vous entame la peau.

— Sois tranquille, mon bon Remy ; tu verras des merveilles. J'ai ce matin mis quatre épées aux mains de quatre ferrailleurs qui durant huit minutes n'ont pu à eux quatre me toucher une seule fois, tandis que je leur ai mis leurs pourpoints en loques. Je bondissais comme un tigre.

— Je ne dis pas le contraire, maître ; mais vos jarrets de demain seront-ils vos jarrets d'aujourd'hui ?

Ici Bussy et son chirurgien entamèrent un dialogue latin, fréquemment interrompu par leurs éclats de rire.

Ils parvinrent ainsi au bout de la grande rue Saint-Antoine.

— Adieu, dit Bussy ; nous sommes arrivés.

— Si je vous attendais ? dit Remy.

— Pourquoi faire ?

— Pour être sûr que vous serez de retour avant deux heures et que vous aurez au moins cinq ou six heures de bon sommeil avant votre duel.

— Si je te donne ma parole ?

— Oh ! alors cela me suffira. La parole de Bussy, peste ! il ferait beau voir que j'en doutasse.

— Eh bien, tu l'as. Dans deux heures, Remy, je serai à l'hôtel.

— Soit. Adieu, monseigneur.

— Adieu, Remy.

Les deux jeunes gens se séparèrent ; mais Remy demeura en place. Il vit le comte s'avancer vers la maison et, comme l'absence de Monsoreau lui donnait toute sécurité, entrer par la porte que lui ouvrit Gertrude, et non pas monter par la fenêtre.

Puis il reprit philosophiquement à travers les rues désertes sa marche vers l'hôtel Bussy.

Comme il débouchait de la place Beaudoyer, il vit venir à lui cinq hommes enveloppés de manteaux et paraissant, sous ces manteaux, parfaitement armés.

Cinq hommes à cette heure, c'était un événement. Il s'effaça derrière l'angle d'une maison en retraite.

Arrivés à dix pas de lui, ces cinq hommes s'arrêtèrent, et après un bonsoir cordial, quatre prirent deux chemins différents, tandis que le cinquième demeurait immobile et réfléchissant à sa place.

En ce moment la lune sortit d'un nuage et éclaira d'un de ses rayons le visage du coureur de nuit.

— M. de Saint-Luc ! s'écria Remy.

Saint-Luc leva la tête, en entendant prononcer son nom, et vit un homme qui venait à lui.

— Remy ! s'écria-t-il à son tour.

— Remy en personne, et je suis heureux de ne pas dire à votre service ! attendu que vous me paraissez vous porter à merveille. Est-ce une indiscretion que de vous demander ce que Votre Seigneurie fait à cette heure si loin du Louvre ?

— Ma foi, mon cher, j'examine, par ordre du roi, la physionomie de la ville : Il m'a dit : « Saint-Luc, promène-toi dans les rues de Paris, et si tu entends dire par hasard que j'ai abdiqué, réponds hardiment que ce n'est pas vrai.

— Et avez-vous entendu parler de cela ?

— Personne ne m'en a soufflé le mot. Or, comme il va être minuit, que tout est tranquille et que je n'ai rencontré que M. de Monsoreau, j'ai congédié mes amis, et j'allais rentrer quand tu m'as vu réfléchissant.

— Comment ? M. de Monsoreau !

— Oui.

— Vous avez rencontré M. de Monsoreau ?

— Avec une troupe d'hommes armés, dix ou douze au moins.

— M. de Monsoreau ! impossible.

— Pourquoi cela impossible ?

— Parce qu'il doit être à Compiègne.

— Il devait y être, mais il n'y est pas.

— Mais l'ordre du roi ?

— Bah ! qui est-ce qui obéit au roi ?

— Vous avez rencontré M. de Monsoreau avec dix ou douze hommes ?

— Certainement.

— Vous a-t-il reconnu ?

— Je le crois.

— Vous n'étiez que cinq.

— Mes quatre amis et moi, pas davantage.

— Et il ne s'est pas jeté sur vous ?

— Il m'a évité au contraire, et c'est ce qui m'étonne. En le reconnaissant, je me suis attendu à une horrible bataille.

— De quel côté allait-il ?

— Du côté de la rue de la Tixeranderie.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Remy.

— Quoi ? demanda Saint-Luc, effrayé de l'accent du jeune homme.

— Monsieur de Saint-Luc, il va sans doute arriver un grand malheur.

— Un grand malheur ! à qui ?

— A M. de Bussy !

— A Bussy ! Mordieu ! parlez, Remy ; je suis de ses amis, vous le savez.

— Quel malheur ! M. de Bussy le croyait à Compiègne.

— Eh bien ?

- Eh bien! il a cru pouvoir profiter de son absence....
— De sorte qu'il est?
— Chez madame Diane.
— Ah! fit Saint-Luc, cela s'embrouille.
— Oui. Comprenez-vous, dit Remy, il aura eu des soupçons ou on les lui aura suggérés, et il n'aura feint de partir que pour revenir à l'improviste.
— Attendez donc! dit Saint-Luc en se frappant le front.
— Avez-vous une idée? répondit Remy.
— Il y a du duc d'Anjou là-dessous.
— Mais c'est le duc d'Anjou qui ce matin a provoqué le départ de M. de Monsoreau.
— Raison de plus. Avez-vous des poumons, mon brave Remy?
— Corbleu! comme des soufflets de forge.
— En ce cas, courons, courons sans perdre un instant. Vous connaissez la maison?
— Oui.
— Marchez devant alors.
Et les deux jeunes gens prirent à travers les rues une course qui eût fait honneur à des daims poursuivis.
— A-t-il beaucoup d'avance sur nous? demanda Remy en courant.
— Qui? le Monsoreau?
— Oui.
— Un quart d'heure à peu près, dit Saint-Luc en franchissant un tas de pierres de cinq pieds de haut.
— Pourvu que nous arrivions à temps, dit Remy en tirant son épée pour être prêt à tout événement.

XXX.

L'ASSASSINAT.

Bussy, sans inquiétude et sans hésitation, avait été reçu sans crainte par Diane, qui croyait être sûre de l'absence de son mari.

Jamais la belle jeune femme n'avait été si joyeuse; jamais Bussy n'avait été si heureux; dans certain moment dont l'âme, ou plutôt l'instinct conservateur sent toute la gravité, l'homme unit ses facultés morales à tout ce que ses sens peuvent lui fournir de ressources physiques, il se concentre et se multiplie. Il aspire de toutes ses forces la vie, qui peut lui manquer d'un moment à l'autre, sans qu'il devine par quelle catastrophe elle lui manquerait.

Diane émue, et d'autant plus émue qu'elle cherchait à cacher son émotion, Diane, émue des craintes de ce lendemain menaçant, paraissait plus tendre, parce que la tristesse, tombant au fond de tout amour, donne à cet amour le parfum de poésie qui lui manquait; la véritable passion n'est point folâtre, et l'œil d'une femme sincèrement éprise est plus souvent humide que brillant.

Aussi débuta-t-elle par arrêter l'amoureux jeune homme. Ce qu'elle avait à lui dire ce soir-là, c'est que sa vie était sa vie; ce qu'elle avait à débattre avec lui, c'étaient les plus sûrs moyens de fuir. Car ce n'était pas le tout que de vaincre, il fallait, après avoir vaincu, fuir la colère du roi, car jamais Henri, c'était probable, ne pardonnerait au vainqueur la défaite ou la mort de ses favoris.

— Et puis, disait Diane le bras passé autour du cou de Bussy, et dévorant des yeux le visage de son amant, n'es-tu pas le plus brave de France? Pourquoi mettrais-tu un point d'honneur à augmenter ta gloire? Tu es déjà si supérieur aux autres hommes; qu'il n'y aurait pas de générosité à toi de vouloir te grandir encore. Tu ne veux pas plaire aux autres femmes, car tu m'aimes et tu craindrais de me perdre à jamais, n'est-ce pas, Louis? Louis, défends ta vie. Je ne te dis pas : Songe à la mort, car il me semble qu'il n'existe pas au monde un homme assez fort, assez puissant pour tuer mon Louis autrement que par trahison; mais songe aux blessures : on peut être blessé, tu le sais bien, puisque c'est à une blessure reçue en combattant contre ces mêmes hommes que je dois de te connaître.

— Sois tranquille, dit Bussy en riant; je garderai le visage; je ne veux pas être défiguré.

— Oh! garde ta personne tout entière. Qu'elle te soit sacrée, mon Bussy, comme si toi c'était moi. Songe à la dou-

leur que tu éprouverais si tu me voyais revenir blessée et sanglante; eh bien! la même douleur que tu ressentirais je l'éprouverais en voyant ton sang. Sois prudent, mon lion trop courageux, voilà tout ce que je te recommande. Fais comme ce Romain dont tu me lisais l'histoire pour me rassurer l'autre jour. Oh! imite-le bien; laisse tes trois amis faire leur combat, porte-toi au secours du plus menacé; mais si deux hommes, si trois hommes t'attaquent à la fois, fuis; tu te retourneras comme Horace, et tu les tueras les uns après les autres et à distance.

— Oui, ma chère Diane, dit Bussy.

— Oh! tu me réponds sans m'entendre, Louis; tu me regardes et tu ne m'écoutes pas.

— Oui, mais je te vois, et tu es bien belle!

— Ce n'est point de ma beauté qu'il s'agit en ce moment, mon Dieu! il s'agit de toi, de ta vie, de notre vie; tiens, c'est bien affreux ce que je vais te dire, mais je veux que tu le sache, cela te rendra non pas plus fort, mais plus prudent. Eh bien! j'aurai le courage de voir ce duel!

— Toi?

— J'y assisterai.

— Comment cela? impossible, Diane.

— Non! écoute: il y a, tu sais, dans la chambre à côté de celle-ci, une fenêtre qui donne sur une petite cour et qui regarde de biais l'enclos des Tournelles.

— Oui, je me le rappelle, cette fenêtre élevée de vingt pieds à peu près, et qui domine un treillis de fer, aux pointes duquel, l'autre jour, je faisais tomber du pain que les oiseaux venaient prendre.

— De là, comprends-tu? Bussy, je te verrai. Surtout place-toi de manière à ce que je te voie; tu sauras que je suis-là, tu pourras me voir moi-même. Mais non, insensée que je suis, ne me regarde pas, car ton ennemi peut profiter de ta distraction.

— Et me tuer! n'est-ce pas? tandis que j'aurais les yeux fixés sur toi. Si j'étais condamné, et qu'on me laissât le choix de la mort, Diane, ce serait celle-là que je choisirais.

— Oui, mais tu n'es pas condamné, mais il ne s'agit pas de mourir, il s'agit de vivre au contraire

— Et je vivrai, sois tranquille; d'ailleurs je suis bien se-

condé, crois-moi ; tu ne connais pas mes amis ; mais je les connais : Anraguet tire l'épée comme moi ; Ribérac est froid sur le terrain , et semble n'avoir de vivant que les yeux avec lesquels il dévore son adversaire, et le bras avec lequel il le frappe ; Livarot brille par une agilité de tigre. La partie est belle, crois-moi, Diane, trop belle. Je voudrais courir plus de danger pour avoir plus de mérite.

— Et bien ! je te crois, cher ami, — et je souris, car j'espère ; mais écoute-moi, et promets-moi de m'obéir.

— Oui, pourvu que tu ne m'ordonnes pas de te quitter.

— Eh bien ! justement j'en appelle à ta raison.

— Alors il ne fallait pas me rendre fou.

— Pas de concetti, mon beau gentilhomme, de l'obéissance ; c'est en obéissant que l'on prouve son amour.

— Ordonne, alors.

— Cher ami, tes yeux sont fatigués ; il te faut une bonne nuit ; quitte-moi.

— Oh ! déjà !

— Je vais faire ma prière, et tu m'embrasseras.

— Mais c'est toi qu'on devrait prier comme on prie les anges.

— Et crois-tu donc que les anges ne prient pas Dieu ? dit Diane en s'agenouillant.

Et, du fond du cœur, avec des regards qui semblaient, à travers le plafond, aller chercher Dieu sous les voûtes azurées du ciel.

— Seigneur, dit-elle, si tu veux que ta servante vive heureuse et ne meure pas désespérée, protège celui que tu as poussé sur mon chemin, pour que je l'aime et que je n'aime que lui.

Elle achevait ces paroles, Bussy se baissait pour l'envelopper de son bras et ramener son visage à la hauteur de ses lèvres, quand tout à coup une vitre de la fenêtre vola en éclats ; puis la fenêtre elle-même, et trois hommes armés parurent sur le balcon, tandis que le quatrième enfourchait la balustrade.

Celui-là avait le visage couvert d'un masque et tenait dans la main gauche un pistolet, de l'autre une épée nue.

Bussy demeura un instant immobile et glacé par le cri épouvantable que poussa Diane en s'élançant à son cou.

L'homme au masque fit un signe, et ses trois compagnons avancèrent d'un pas ; un de ces trois hommes était armé d'une arquebuse.

Bussy, d'un même mouvement, écarta Diane avec la main gauche, tandis que de la droite il tirait son épée.

Puis se repliant sur lui-même, il l'abaisse lentement et sans perdre de vue ses adversaires :

— Allez, allez, mes braves, dit une voix sépulcrale qui sortait de dessous le masque de velours, il est à moitié mort, la peur l'a tué.

— Tu te trompes, dit Bussy, je n'ai jamais peur.

Diane fit un mouvement pour se rapprocher de lui.

— Rangez-vous, Diane, dit-il avec fermeté.

Mais Diane, au lieu d'obéir, se jeta une seconde fois à son cou.

— Vous allez me faire tuer, madame, dit-il.

Diane s'éloigna, le démasquant entièrement. Elle comprenait qu'elle ne pouvait venir en aide à son amant que d'une seule manière : c'était en obéissant passivement.

— Ah ! ah ! dit la voix sombre, c'est bien M. de Bussy ; je ne le voulais pas croire, niais que je suis. Vraiment, quel ami, quel bon et excellent ami !

Bussy se taisait, tout en mordant ses lèvres et en examinant tout autour de lui quels seraient ses moyens de défense quand il faudrait en venir aux mains.

— Il apprend, continua la voix avec une intonation railleuse que rendait encore plus terrible sa vibration profonde et sombre, il apprend que le grand-veneur est absent, qu'il a laissé sa femme seule, que cette femme peut avoir peur, et il vient lui tenir compagnie ; et quand cela ? la veille d'un duel. Je le répète, quel bon et excellent ami que le seigneur de Bussy.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Monsoreau, dit Bussy. Bon ! jetez votre masque. Maintenant, je sais à qui j'ai affaire.

— Ainsi ferai-je, répliqua le grand-veneur, et il jeta loin de lui le loup de velours noir.

Diane poussa un faible cri. La pâleur du comte était celle d'un cadavre, tandis que son sourire était celui d'un damné.

— Ça finissons, monsieur, dit Bussy, je n'aime pas les

façons bruyantes, et c'était bon pour les héros d'Homère, qui étaient des demi-dieux, de parler avant de se battre ; moi je suis un homme ; seulement je suis un homme qui n'a pas peur, attaquez-moi ou laissez-moi passer.

Monsoreau répondit par un rire sourd et strident qui fit tressaillir Diane, mais qui provoqua chez Bussy la plus bouillante colère.

— Passage, voyons, répéta le jeune homme dont le sang, qui un instant avait reflué vers son cœur, lui montait aux tempes.

— Oh ! oh ! fit Monsoreau, passage ; comment dites-vous cela, monsieur de Bussy ?

— Alors, croisez donc le fer et finissons-en, dit le jeune homme ; j'ai besoin de rentrer chez moi, et je demeure loin.

— Vous étiez venu pour coucher ici, monsieur, dit le grand-veneur, et vous y coucherez.

Pendant ce temps, la tête de deux autres hommes apparaissait à travers les barres du balcon, et ces deux hommes, enjambant la balustrade, vinrent se placer près de leurs camarades.

— Quatre et deux font six, dit Bussy ; où sont les autres ?

— Ils sont à la porte et attendent, dit le grand-veneur.

Diane tomba sur ses genoux, et, quelque effort qu'elle fit, Bussy entendit ses sanglots.

Il jeta un coup d'œil rapide sur elle ; puis ramenant son regard vers le comte :

— Mon cher monsieur, dit-il après avoir réfléchi une seconde, vous savez que je suis un homme d'honneur.

— Oui, dit Monsoreau, vous êtes homme d'honneur, comme madame est une femme chaste.

— Bien, monsieur, répondit Bussy en faisant un léger mouvement de tête de haut en bas ; c'est vif, mais c'est mérité, et tout cela se paiera ensemble. Seulement, comme j'ai demain partie liée avec quatre gentilshommes que vous connaissez, et qu'ils ont la priorité sur vous, je réclame la grâce de me retirer ce soir en vous engageant ma parole de me retrouver, où et quand vous voudrez.

Monsoreau haussa les épaules.

— Ecoutez, dit Bussy, je jure Dieu, monsieur, que lorsque

j'aurai satisfait MM. de Schomberg, d'Epéron, Quélus et Maugiron, je serai à vous, tout à vous, et rien qu'à vous. S'ils me tuent, eh bien ! vous serez payé par leurs mains : voilà tout ; si, au contraire, je me trouve en fonds pour vous payer moi-même...

Monsoreau se retourna vers ses gens.

— Allons, leur dit-il, sus ! mes braves.

— Ah ! dit Bussy, je me trompais, ce n'est plus un duel, c'est un assassinat.

— Parbleu ! fit Monsoreau.

— Oui, je le vois : nous nous étions trompés tous deux l'un à l'égard de l'autre ; mais songez-y, monsieur, le duc d'Anjou prendra mal la chose.

— C'est lui qui m'envoie, dit Monsoreau.

Bussy frissonna. Diane leva les mains au ciel avec un gémissement.

— En ce cas, dit le jeune homme, j'en appelle à Bussy tout seul. Tenez-vous bien, mes braves !

Et d'un tour de main il renversa le prie-Dieu, attira à lui une table et jeta sur le tout une chaise, de sorte qu'il avait en une seconde improvisé comme un rempart entre lui et ses ennemis.

Ce mouvement avait été si rapide que la balle partie de l'arquebuse ne frappa que le prie-Dieu dans l'épaisseur duquel elle se logea en s'amortissant ; pendant ce temps, Bussy abattait une magnifique crédence du temps de François I^{er} et l'ajoutait à son retranchement.

Diane se trouva cachée par ce dernier meuble ; elle comprenait qu'elle ne pouvait aider Bussy que de ses prières, et elle priait.

Bussy jeta un coup d'œil sur elle, puis sur les assaillans, puis sur son rempart improvisé.

— Allez, maintenant, dit-il, mais prenez garde, mon épée pique.

Les braves poussés par Monsoreau firent un mouvement vers le sanglier qui les attendait, replié sur lui-même et les yeux ardents ; l'un d'eux allongea même la main vers le prie-Dieu pour l'attirer à lui ; mais avant que sa main n'eût touché le meuble protecteur l'épée de Bussy, passant par une meur-

trière, avait pris le bras dans toute sa longueur et l'avait percé depuis la saignée jusqu'à l'épaule.

L'homme poussa un cri et se recula jusqu'à la fenêtre.

Bussy entendit alors des pas rapides dans le corridor et se crut pris entre deux feux. Il s'élança vers la porte pour en pousser les verroux ; mais avant qu'il ne l'eût atteinte, elle s'ouvrit.

Le jeune homme fit un pas en arrière pour se mettre en défense à la fois contre ses anciens et contre ses nouveaux ennemis.

Deux hommes se précipitèrent par cette porte.

— Ah ! cher maître ! cria une voix bien connue, arrivons-nous à temps ?

— Remy ! dit le comte.

— Et moi ! cria une seconde voix, il paraît que l'on assassine ici ?

Bussy reconnut cette voix, et poussa un rugissement de joie.

— Saint-Luc ! dit-il.

— Moi-même.

— Ah ! ah ! dit Bussy, je crois maintenant, cher monsieur de Monsoreau, que vous ferez bien de nous laisser passer, car maintenant, si vous ne vous rangez pas, nous passerons sur vous.

— Trois hommes à moi ! cria Monsoreau.

Et l'on vit trois nouveaux assaillans apparaître au-dessus de la balustrade.

— Ah ! ça, mais ils sont donc une armée ? dit Saint-Luc.

— Mon Dieu Seigneur, protégez-le, priait Diane.

— Infâme ! cria Monsoreau ; et il s'avança pour frapper Diane.

Bussy vit le mouvement. Agile comme un tigre, il sauta d'un bond par-dessus le retranchement ; son épée rencontra celle de Monsoreau, puis il se fendit, et le toucha à la gorge ; mais la distance était trop grande ; il en fut quitte pour une écorchure.

Cinq ou six hommes fondirent à la fois sur Bussy.

Un de ces hommes tomba sous l'épée de Saint-Luc.

— En avant ! cria Remy.

— Non pas en avant, dit Bussy; au contraire, Remy, prends et emporte Diane.

Monsoreau poussa un rugissement, et arracha un pistolet des mains d'un des nouveaux venus.

Remy hésitait.

— Mais vous ? dit-il.

— Enlève ! enlève ! cria Bussy. Je te la confie.

— Mon Dieu ! murmura Diane, mon Dieu ! secourez-le.

— Venez, madame, dit Remy.

— Jamais ; non, jamais je ne l'abandonnerai.

Remy l'enleva entre ses bras.

— Bussy, cria Diane ; Bussy, à moi, au secours !

La pauvre femme était folle, elle ne distinguait plus ses amis de ses ennemis ; tout ce qui l'écartait de Bussy lui était fatal et mortel.

— Va, va, dit Bussy ; je te rejoins.

— Oui, hurla Monsoreau ; oui, tu la rejoindras, je l'espère.

Bussy vit le Houdouin osciller, puis s'affaïsser sur lui-même, et presque aussitôt tomber en entraînant Diane.

Bussy jeta un cri, et se retournant :

— Ce n'est rien, maître, dit Remy ; c'est moi qui ai reçu la balle ; elle est sauve.

Trois hommes se jetèrent sur Bussy ; au moment où il se retournait, Saint-Luc passa entre Bussy et les trois hommes ; un des trois tomba.

Les deux autres reculèrent.

— Saint-Luc, dit Bussy ; Saint-Luc, par celle que tu aimes, sauve Diane.

— Mais toi ?

— Moi, je suis un homme.

Saint-Luc s'élança vers Diane, déjà relevée sur ses genoux, la prit entre ses bras et disparut avec elle par la porte.

— A moi ! cria Monsoreau ; à moi ceux de l'escalier !

— Ah ! scélérat ! cria Bussy. Ah ! lâche !

Monsoreau se retira derrière ses hommes.

Bussy tira un revers et poussa un coup de pointe ; du premier, il fendit une tête par la tempe ; du second, il troua une poitrine.

— Cela déblaye, dit-il ; puis il revint dans son retranchement.

— Fuyez ! maître, fuyez ! murmura Remy.

— Moi ! fuir... fuir devant des assassins !

Puis se penchant vers le jeune homme :

— Il faut que Diane se sauve, lui dit-il ; mais toi, qu'as-tu ?

— Prenez garde ! dit Remy, prenez garde !

En effet, quatre hommes venaient de s'élancer par la porte de l'escalier. Bussy se trouvait pris entre deux troupes.

Mais il n'eut qu'une pensée.

— Et Diane ! cria-t-il, Diane !

Alors sans perdre une seconde, il s'élança sur ces quatre hommes ; pris au dépourvu, deux tombèrent, un blessé, un mort.

Puis, comme Monsoreau avançait, il fit un pas de retraite, et se retrouva derrière son rempart.

— Poussez les verroux, cria Monsoreau, tournez la clé, nous le tenons, nous le tenons.

Pendant ce temps, par un dernier effort, Remy s'était traîné jusque devant Bussy ; il venait ajouter son corps à la masse du retranchement.

Il y eut une pause d'un instant.

Bussy, les jambes fléchies, le corps collé contre la muraille, le bras plié, la pointe en arrêt, jeta un rapide regard autour de lui.

Sept hommes étaient couchés à terre, neuf restaient debout.

Bussy les compta des yeux.

Mais en voyant reluire neuf épées, en entendant Monsoreau encourager ses hommes, en sentant ses pieds clapoter dans le sang, ce vaillant, qui n'avait jamais connu la peur, vit comme l'image de la mort se dresser au fond de la chambre et l'appeler avec son morne sourire.

— Sur neuf, dit-il, j'en tuerai bien cinq encore, mais les quatre autres me tueront. Il me reste des forces pour dix minutes de combat ; eh bien ! faisons pendant les dix minutes ce que jamais homme ne fit ni ne fera.

Alors, détachant son manteau dont il enveloppa son bras gauche comme d'un bouclier, il fit un bond jusqu'au milieu

de la chambre comme s'il eût été indigne de sa renommée de combattre plus long-temps à couvert.

Là, il rencontra un fouillis dans lequel son épée glissa comme une vipère dans sa couvée, trois fois il vit jour et allongea le bras dans ce jour ; trois fois il entendit crier le cuir des baudriers ou le buffle des justaucorps, et trois fois un filet de sang tiède coula jusque sur sa main droite par la rainure de la lame.

Pendant ce temps il avait paré vingt coups de taille ou de pointe avec son bras gauche. Le manteau était haché.

La tactique des assassins changea en voyant tomber deux hommes et se retirer le troisième, ils renoncèrent à faire usage de l'épée, les uns tombèrent sur lui à coups de crosse de mousquet, les autres tirèrent sur lui leurs pistolets dont ils ne s'étaient pas servis encore et dont il eut l'adresse d'éviter les balles, soit en se jetant de côté, soit en se baissant : dans cette heure suprême tout son être se multipliait, car, non seulement il voyait, entendait et agissait, mais encore il devinait presque la plus subite et la plus secrète pensée de ses ennemis ; Bussy enfin était dans un de ces momens où la créature atteint l'apogée de la perfection ; il était moins qu'un Dieu, parce qu'il était mortel, mais il était certes plus qu'un homme.

Alors il pensa que tuer Monsoreau ce devait mettre fin au combat ; il le chercha donc des yeux parmi ses assassins ; mais celui-ci, aussi calme que Bussy était animé, chargeait les pistolets de ses gens, ou, les prenant tout chargés de leurs mains, tirait tout en se tenant masqué derrière ses spadassins.

Mais c'était chose facile pour Bussy que de faire une trouée ; il se jeta au milieu des sbires, qui s'écartèrent, et se trouva face à face avec Monsoreau.

En ce moment, celui-ci, qui tenait un pistolet tout armé, ajusta Bussy et fit feu.

La balle rencontra la lame de l'épée, et la brisa à six pouces au-dessus de la poignée.

— Désarmé ! cria Monsoreau, désarmé !

Bussy fit un pas de retraite, et, en reculant, ramassa sa lame brisée.

En une seconde, elle fut soudée à son poignet avec son mouchoir.

Et la bataille recommença, présentant ce spectacle prodigieux d'un homme presque sans armes, mais aussi presque sans blessures, épouvantant six hommes bien armés et se faisant un rempart de dix cadavres.

La lutte recommença et redevint plus terrible que jamais ; tandis que les gens de Monsoreau se ruaient sur Bussy, Monsoreau, qui avait deviné que le jeune homme cherchait une arme par terre, tirait à lui toutes celles qui pouvaient être à sa portée.

Bussy était entouré ; le tronçon de sa lame, ébréché, tordu, émoussé, vacillait dans sa main ; la fatigue commençait à engourdir son bras ; il regardait autour de lui, quand un des cadavres, ranimé, se relève sur ses genoux, lui met aux mains une longue et forte rapière.

Ce cadavre, c'était Remy, dont le dernier effort était un dévouement.

Bussy poussa un cri de joie, et bondit en arrière, afin de dégager sa main de son mouchoir, et de se débarrasser du tronçon devenu inutile.

Pendant ce temps, Monsoreau s'approcha de Remy, et lui déchargea à bout portant son pistolet dans la tête.

Remy tomba le front fracassé, et cette fois, pour ne plus se relever.

Bussy jeta un cri, ou plutôt poussa un rugissement.

Les forces lui étaient revenues avec les moyens de défense ; il fit siffler son épée en cercle, abattit un poignet à droite, et ouvrit une joue à gauche.

La porte se trouvait dégagée par ce double coup.

Agile et nerveux, il s'élança contre elle et essaya de l'enfoncer avec une secousse qui ébranla le mur. Mais les verroux lui résistèrent.

Epuisé de l'effort, Bussy laissa retomber son bras droit, tandis que du gauche il essayait de tirer les verroux derrière lui, tout en faisant face à ses adversaires.

Pendant cette seconde, il reçut un coup de feu qui lui perça la cuisse, et deux coups d'épée lui entamèrent les flancs.

Mais il avait tiré les verroux et tourné la clé.

Hurlant et sublime de fureur, il foudroya d'un revers le plus acharné des bandits, et, se fendant sur Monsoreau, il le toucha à la poitrine.

Le grand-veneur vociféra une malédiction.

— Ah ! dit Bussy en tirant la porte, je commence à croire que j'échapperai.

Les quatre hommes jetèrent leurs armes et s'accrochèrent à Bussy ; ils ne pouvaient l'atteindre avec le fer ; tant sa merveilleuse adresse le faisait invulnérable. Ils tentèrent de l'étouffer.

Mais à coups de pommeau d'épée, mais à coups de taille, Bussy les assommait, les hachait sans relâche. Monsoreau s'approcha deux fois du jeune homme et fut touché deux fois encore.

Mais trois hommes s'attachèrent à la poignée de son épée et la lui arrachèrent des mains.

Bussy ramassa un trépied de bois sculpté qui servait de tabouret, frappa trois coups, abattit deux hommes ; mais le trépied se brisa sur l'épaule du dernier, qui resta debout.

Celui-là lui enfonça sa dague dans la poitrine.

Bussy le saisit au poignet, arracha la dague, et, la retournant contre son adversaire, il le força de se poignarder lui-même.

Le dernier sauta par la fenêtre.

Bussy fit deux pas pour le poursuivre, mais Monsoreau, étendu parmi les cadavres, se releva à son tour, et lui ouvrit le jarret d'un coup de couteau.

Le jeune homme poussa un cri, chercha des yeux une épée, ramassa la première venue, et la plongeait si vigoureusement dans la poitrine du grand-veneur qu'il le cloua au parquet.

— Ah ! s'écria Bussy, je ne sais pas si je mourrai ; mais du moins je t'aurai vu mourir.

Monsoreau voulut répondre ; mais ce fut son dernier soupir qui passa par sa bouche entr'ouverte.

Bussy alors se traîna vers le corridor, il perdait tout son sang par sa blessure de la cuisse, et surtout par celle du jarret.

Il jeta un dernier regard derrière lui.

La lune venait de sortir brillante d'un nuage ; sa lumière

entrait dans cette chambre inondée de sang, elle vint se mirer aux vitres et illuminer les murailles hachées par les coups d'épées, trouées par les balles, effleurant au passage les pâles visages des morts qui, pour la plupart, avaient conservé, en expirant, le regard féroce et menaçant de l'assassin.

Bussy, à la vue de ce champ de bataille, peuplé par lui, tout blessé, tout mourant qu'il était, se sentit pris d'un orgueil sublime.

Comme il l'avait dit, il avait fait ce qu'aucun homme n'aurait pu faire.

Il lui restait maintenant à fuir, à se sauver ; mais il pouvait fuir, car il fuyait devant les morts.

Mais tout n'était pas fini pour le malheureux jeune homme.

En arrivant sur l'escalier, il vit reluire des armes dans la cour ; un coup de feu partit ; la balle lui traversa l'épaule.

La cour était gardée.

Alors il songea à cette petite fenêtre, par laquelle Diane lui promettait de regarder le combat du lendemain, et aussi rapidement qu'il put, il se traina de ce côté.

Elle était ouverte, en encadrant un beau ciel parsemé d'étoiles. Bussy referma et verrouilla la porte derrière lui ; puis il monta sur la fenêtre à grand peine, enjamba la rampe, et mesura des yeux la grille de fer, afin de sauter de l'autre côté.

— Oh ! je n'aurais jamais la force, murmura-t-il.

Mais, en ce moment, il entendit des pas dans l'escalier ; c'était la seconde troupe qui montait.

Bussy était hors de défense ; il rappela toutes ses forces. S'aidant de la seule main et du seul pied dont il pût se servir encore, il s'élança.

Mais en s'élançant, la semelle de sa botte glissa sur la pierre.

Il avait tant de sang aux pieds !

Il tomba sur les pointes du fer : les unes pénétrèrent dans son corps, les autres s'accrochèrent à ses habits, et il demeura suspendu.

En ce moment il pensa au seul ami qui lui restât au monde.

— Saint-Luc ! cria-t-il, à moi ! Saint-Luc ! à moi !

— Ah ! c'est vous, monsieur de Bussy, dit tout à coup une voix sortant d'un massif d'arbres.

Bussy tressaillit. Cette voix n'était pas celle de Saint-Luc.

— Saint-Luc ! cria-t-il de nouveau, à moi ! à moi ! ne crains rien pour Diane. J'ai tué le Monsoreau !

Il espérait que Saint-Luc était caché aux environs, et viendrait à cette nouvelle.

— Ah ! le Monsoreau est tué ? dit une autre voix.

— Oui.

— Bien.

Et Bussy vit sortir deux hommes du massif ; ils étaient masqués tout deux.

— Messieurs, dit Bussy, Messieurs, au nom du ciel secourez un pauvre gentilhomme qui peut échapper encore, si vous le secourez !

— Qu'en pensez-vous, Monseigneur ! demanda à demi voix un des deux inconnus.

— Imprudent ! dit l'autre.

— Monseigneur ! s'écria Bussy qui avait entendu, tant l'acuité de ses sens s'était augmentée du désespoir de sa situation, Monseigneur ! délivrez-moi et je vous pardonnerai de m'avoir trahi.

— Entends-tu ? dit l'homme masqué.

— Qu'ordonnez-vous ?

— Eh bien ! que tu le délivres.

Puis il ajouta avec un rire que cacha son masque :

— De ses souffrances...

Bussy tourna la tête du côté par où venait la voix qui osait parler avec un accent railleur dans un pareil moment.

— Oh ! je suis perdu, murmura-t-il.

En effet, au même moment, le canon d'une arquebuse se posa sur sa poitrine, et le coup partit.

La tête de Bussy retomba sur son épaule, ses mains se raidirent.

— Assassin ! dit-il, sois maudit !

Et il expira en prononçant le nom de Diane.

Les gouttes de son sang tombèrent du treillis sur celui qu'on avait appelé Monseigneur.

— Est-il mort ! crièrent plusieurs hommes qui, après avoir enfoncé la porte, apparaissaient à la fenêtre.

— Oui, cria Aurilly ; mais fuyez ; songez que Monseigneur le duc d'Anjou était le protecteur et l'ami de M. de Bussy.

Les hommes n'en demandèrent pas davantage ; ils disparurent. Le duc entendit le bruit de leurs pas s'éloigner, décroître et se perdre.

— Maintenant, Aurilly, dit l'autre homme masqué, monte dans cette chambre, et jette-moi par la fenêtre le corps du Monsoreau.

Aurilly monta, reconnut parmi ce nombre inoui de cadavres le corps du grand-veneur, le chargea sur ses épaules et, comme le lui avait ordonné son compagnon, il jeta par la fenêtre le corps qui, en tombant, vint à son tour éclabousser de son sang les habits du duc d'Anjou.

François fouilla sous le juste-au-corps du grand-veneur et en tira l'acte d'alliance signé de sa royale main.

— Voilà ce que je cherchais, dit-il ; nous n'avons plus rien à faire ici.

— Et Diane ! demanda Aurilly, de la fenêtre.

— Ma foi ! je ne suis plus amoureux, et comme elle ne nous a pas reconnus, détache-la, détache aussi Saint-Luc, et que tous deux s'en aillent où ils voudront.

Aurilly disparut.

— Je ne serai pas roi de France de ce coup-ci encore, dit le duc en déchirant l'acte en morceaux. Mais de ce coup-ci non plus, je ne serai pas encore décapité pour cause de haute trahison.

XXXI.

COMMENT FRÈRE GORENFLOT SE TROUVA PLUS QUE JAMAIS ENTRE LA POTENCE ET L'ABBAYE.

L'aventure de la conspiration fut jusqu'au bout une comédie ; les Suisses, placés à l'embouchure de ce fleuve d'intrigue, non plus que les gardes françaises embusquées à son

confluent et qui avaient tendu là leurs filets pour y prendre les gros conspirateurs, ne purent pas même saisir le fretin.

Tout le monde avait filé par le passage souterrain.

Ils ne virent donc rien sortir de l'abbaye; ce qui fit qu'aussitôt la porte enfoncée, Crillon se mit à la tête d'une trentaine d'hommes et fit invasion dans Sainte-Geneviève avec le roi.

Un silence de mort régnait dans les vastes et sombres bâtiments. Crillon, en homme de guerre expérimenté, eût mieux aimé un grand bruit; il craignait quelque embûche.

Mais en vain se couvrit-on d'éclaireurs, en vain ouvrit-on les portes et les fenêtres, en vain fouilla-t-on la crypte, tout était désert.

Le roi marchait des premiers, l'épée à la main, criant à tue-tête :

— Chicot ! Chicot !

Personne ne répondait.

— L'auraient-ils tué ? disait le roi. Mordieu ! ils me paieraient mon fou le prix d'un gentilhomme.

— Vous avez raison, Sire, répondit Crillon, car c'en est un et des plus braves.

Chicot ne répondait pas, parce qu'il était occupé à fustiger M. de Mayenne, et qu'il prenait un si grand plaisir à cette occupation, qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

Cependant, lorsque le duc eût disparu, lorsque Gorenflot fut évanoui, comme rien ne préoccupait plus Chicot, il entendit appeler et reconnut la voix royale.

— Par ici, mon fils, par ici, cria-t-il de toute sa force, en essayant de remettre au moins Gorenflot sur son derrière.

Il y parvint et l'adossa contre un arbre.

La force qu'il était obligé d'employer à cette œuvre charitable ôtait à sa voix une partie de sa sonorité; de sorte que Henri crut un instant remarquer que cette voix arrivait à lui empreinte d'un accent lamentable.

Il n'en était cependant rien, Chicot, au contraire, était dans toute l'exaltation du triomphe; seulement voyant le piteux état du moine, il se demandait s'il fallait faire percer à jour cette traîtresse bedaine ou user de clémence envers ce volumineux tonneau.

Il regardait donc Gorenflot comme, pendant un instant, Auguste dut regarder Cinna.

Gorenflot revenait peu à peu à lui, et si stupide qu'il fût, il ne l'était pas cependant au point de se faire illusion sur ce qui l'attendait : d'ailleurs, il ne ressemblait pas mal à ces sortes d'animaux incessamment menacés par les hommes, qui sentent instinctivement que jamais la main ne les touche que pour les battre, que jamais la bouche ne les effleure que pour les manger.

Ce fut dans cette disposition intérieure d'esprit qu'il rouvrit les yeux.

— Seigneur Chicot, s'écria-t-il.

— Ah ! ah ! fit le Gascon, tu n'es donc pas mort ?

— Mon bon seigneur Chicot, continua le moine en faisant un effort pour joindre les deux mains devant son énorme ventre, est-il donc possible que vous me livriez à mes persécuteurs, moi Gorenflot ?

— Canaille, dit Chicot avec un accent de tendresse mal déguisée.

Gorenflot se mit à hurler. Après être parvenu à joindre les mains, il essayait de se les tordre.

— Moi qui ai fait avec vous de si bons dîners, cria-t-il en suffoquant ; moi qui buvais si gracieusement, selon vous, que vous m'appeliez toujours le roi des éponges ; moi qui aimais tant les poulardes que vous commandiez à la Corne-d'Abondance, que je n'en laissais jamais que les os.

Ce dernier trait parut le sublime du genre à Chicot, et le déterminait tout à fait pour la clémence.

— Les voilà ! juste Dieu ! cria Gorenflot en essayant de se relever, mais sans pouvoir en venir à bout ; les voilà ! ils viennent, je suis mort. Oh ! bon seigneur Chicot, secourez-moi ?

Et le moine, ne pouvant parvenir à se relever se jeta, ce qui était plus facile, la face contre terre.

— Relève-toi, dit Chicot.

— Me pardonnez-vous ?

— Nous verrons.

— Vous m'avez tant battu que cela peut passer comme ça.

Chicot éclata de rire. Le pauvre moine avait l'esprit si

troublé, qu'il avait cru recevoir les coups remboursés à Mayenne.

— Vous riez, bon seigneur Chicot? dit-il.

— Eh sans doute, je ris, animal.

— Je vivrai donc?

— Peut-être.

— Enfin, vous ne ririez pas si votre Gorenflot allait mourir.

— Cela ne dépend pas de moi, dit Chicot, cela dépend du roi; le roi seul a droit de vie et de mort.

Gorenflot fit un effort, et parvint à se caler sur ses deux genoux.

En ce moment, les ténèbres furent envahies par une splendide lumière: une foule d'habits brodés et d'épées flamboyantes aux lueurs des torches, entoura les deux amis.

— Ah! Chicot! mon cher Chicot! s'écria le roi, que je suis aise de te revoir!

— Vous entendez, mon bon monsieur Chicot, dit tout bas le moine, ce grand prince est heureux de vous revoir.

— Eh bien!

— Eh bien! dans son bonheur, il ne vous refusera point ce que vous lui demanderez; demandez-lui ma grâce.

— Au vilain Hérodes?

— Oh! oh! silence, cher monsieur Chicot.

— Eh bien! Sire, demanda Chicot en se retournant vers le roi, combien en tenez-vous?

— *Confiteor!* disait Gorenflot.

— Pas un, répliqua Crillon. Les traitres! il faut qu'ils aient trouvé quelque ouverture à nous inconnue.

— C'est probable, dit Chicot.

— Mais tu les as vus? dit le roi.

— Certainement que je les ai vus.

— Tous?

— Depuis le premier jusqu'au dernier.

— *Confiteor!* répétait Gorenflot, qui ne pouvait sortir de là.

— Tu les as reconnus, sans doute?

— Non, Sire.

— Comment, tu ne les as pas reconnus?

— C'est-à-dire, je n'en ai reconnu qu'un seul et encore...

— Et encore?

— Ce n'était pas à son visage, Sire.

— Et lequel as-tu reconnu?

— M. de Mayenne.

— M. de Mayenne? Celui à qui tu devais...

— Eh bien! nous sommes quittes, Sire.

— Ah! conte-moi donc cela, Chicot!

— Plus tard, mon fils, plus tard, occupons-nous du présent.

— *Confiteor*! répétait Gorenflot.

— Ah! vous avez fait un prisonnier, dit tout à coup Crillon, en laissant tomber sa large main sur Gorenflot qui, malgré la résistance que présentait sa masse, plia sous le coup. Le moine perdit la parole.

Chicot tarda à répondre, permettant que, pour un moment, toutes les angoisses qui naissent de la plus profonde terreur vinssent habiter le cœur du malheureux moine.

Gorenflot faillit s'évanouir une seconde fois en voyant autour de lui tant de colères inassouvies.

Enfin, après un moment de silence pendant lequel Gorenflot crut entendre bruire à son oreille la trompette du jugement dernier.

— Sire, dit Chicot, regardez bien ce moine.

Un des assistants approcha une torche du visage de Gorenflot; celui-ci ferma les yeux pour avoir moins à faire en passant de ce monde dans l'autre.

— Le prédicateur Gorenflot? s'écria Henri.

— *Confiteor, Confiteor, Confiteor*, répéta vivement le moine.

— Lui-même, répondit Chicot.

— Celui qui...

— Justement, interrompit le Gascon.

— Ah! ah! fit le roi d'un air de satisfaction.

On eût recueilli la sueur avec une écuelle sur les joues de Gorenflot.

Et il y avait de quoi, car on entendait sonner les épées, comme si le fer lui-même eût été doué de vie, et ému d'impatience.

Quelques uns s'approchèrent menaçants.

Gorenflot les sentit plutôt qu'il ne les vit venir, et poussa un faible cri.

— Attendez, dit Chicot, il faut que le roi sache tout.

Et prenant Henri à l'écart :

— Mon fils, lui dit-il tout bas, rends grâce au Seigneur d'avoir permis à ce saint homme de naître, il y a quelques trente-cinq ans ; car c'est lui qui nous a sauvés tous.

— Comment cela ?

— Oui, c'est lui qui m'a raconté le complot depuis alpha jusqu'à oméga.

— Quand cela ?

— Il y a huit jours à peu près, de sorte que si jamais les ennemis de Votre Majesté le trouvaient, ce serait un homme mort.

Gorenflot n'entendit que les derniers mots.

— Un homme mort !

Et il tomba sur ses deux mains.

— Digne homme, dit le roi en jetant un bienveillant coup-d'œil sur cette masse de chair, qui, aux regards de tout homme sensé, ne représentait qu'une somme de matière capable d'absorber et d'éteindre des brasiers d'intelligence ; digne homme, nous le couvrirons de notre protection.

Gorenflot saisit au vol ce regard miséricordieux, et demeura, comme le masque du parasite antique, riant d'un côté jusqu'aux dents et pleurant de l'autre jusqu'aux oreilles.

— Et tu feras bien, mon roi, répondit Chicot, car c'est un serviteur des plus étonnants.

— Que penses-tu donc qu'il faille faire de lui ? demanda le roi.

— Je pense que tant qu'il sera dans Paris, il courra gros risque.

— Si je lui donnais des gardes ? dit le roi.

Gorenflot entendit cette proposition de Henri.

— Bon ! dit-il, il paraît que j'en serai quitte pour la prison. J'aime encore mieux cela que l'estrapade, et pourvu qu'on me nourrisse bien !

— Non pas, dit Chicot, inutile ; il suffit que tu me permettes de l'emmener.

— Où cela ?

— Chez moi

— Eh bien ! emmène-le, et reviens au Louvre où je vais retrouver nos amis pour les préparer au jour de demain.

— Levez-vous, mon révérend père, dit Chicot au moine.

— Il raille, murmura Gorenflot ; mauvais cœur !

— Mais relève-toi donc, brute ! reprit tout bas le Gascon, en lui donnant un coup de genou au derrière.

— Ah ! j'ai bien mérité cela ! s'écria Gorenflot.

— Que dit-il donc ! demanda le roi.

— Sire, reprit Chicot, il se rappelle toutes ses fatigues, il énumère toutes ses tortures, et comme je lui promets la protection de Votre Majesté, il dit dans la conscience de ce qu'il vaut : J'ai bien mérité cela !

— Pauvre diable ! dit le roi ; aies-en bien soin au moins, mon ami.

— Ah ! soyez tranquille, Sire ; quand il est avec moi il ne manque de rien.

— Ah ! monsieur Chicot ! s'écria Gorenflot, mon cher monsieur Chicot, où me mène-t-on ?

— Tu le sauras tout à l'heure. En attendant, remercie Sa Majesté, monstre d'iniquités, remercie.

— De quoi ?

— Remercie, te dis-je.

— Sire, balbutia Gorenflot, puisque votre gracieuse Majesté...

— Oui, dit Henri, je sais tout ce que vous avez fait dans votre voyage de Lyon, pendant la soirée de la Ligue, et aujourd'hui enfin. Soyez tranquille, vous serez récompensé selon vos mérites.

Gorenflot poussa un soupir.

— Où est Panurge ? demanda Chicot.

— Dans l'écurie, pauvre bête.

— Eh bien ! va le chercher, monte dessus et reviens me trouver ici.

— Oui, monsieur Chicot.

Et le moine s'éloigna le plus vite qu'il put, étonné de ne pas être suivi par des gardes.

— Maintenant, mon fils, dit Chicot, garde vingt hommes pour ton escorte, et détaches-en dix autres avec M. de Crillon.

— Où dois-je les envoyer ?

— A l'hôtel d'Anjou, et qu'on t'amène ton frère.

— Pourquoi cela ?

— Pour qu'il ne se sauve pas une seconde fois.

— Est-ce que mon frère?...

— T'es-tu mal trouvé d'avoir suivi mes conseils aujourd'hui ?

— Non, par la mordieu !

— Eh bien ! fais ce que je te dis.

Henri donna l'ordre au colonel des gardes françaises de lui amener le duc d'Anjou au Louvre.

Grillon, qui n'avait pas une profonde tendresse pour le prince, partit aussitôt,

— Et toi ? dit Henri.

— Moi, j'attends mon saint.

— Et tu me rejoins au Louvre ?

— Dans une heure.

— Alors je te quitte.

— Va mon fils.

Henri partit avec le reste de la troupe

Quant à Chicot, il s'achemina vers les écuries, et comme il entraînait dans la cour, il vit apparaître Gorenflot monté sur Panurge.

Le pauvre diable n'avait pas même eu l'idée d'essayer de se soustraire au sort qui l'attendait.

— Allons, allons, dit Chicot, en prenant Panurge par la longe, — dépêchons, on nous attend.

Gorenflot ne fit pas l'ombre de la résistance, seulement il versait tant de larmes, qu'on eût pu le voir maigrir à vue d'œil.

— Quand je le disais, murmurait-il, quand je le disais !

Chicot tirait Panurge à lui, tout en haussant les épaules.

XXXII.

OU CHICOT DEVINE POURQUOI D'ÉPERNON AVAIT DU SANG AUX PIEDS ET N'EN AVAIT PAS AUX JQUES.

Le roi, en rentrant au Louvre, trouva ses amis couchés et dormant d'un paisible sommeil.

Les événemens historiques ont une singulière influence,

c'est de relâter leur grandeur sur les circonstances qui les ont précédés.

Ceux qui considéreront donc les événemens qui devaient arriver le matin même, car le roi rentrait vers deux heures au Louvre, ceux, disons-nous, qui considéreront ces événemens avec le prestige que donne la prescience, trouveront peut-être quelque intérêt à voir le roi, qui vient de manquer perdre la couronne, se réfugier près de ses trois amis, qui, dans quelques heures, doivent affronter pour lui un danger où ils risquent de perdre la vie.

Le poète, cette nature privilégiée qui ne prévoit pas, mais qui devine, trouvera, nous en sommes certain, mélancoliques et charmants ces jeunes visages que le sommeil rafraîchit, que la confiance fait sourire et qui, pareils à des frères couchés dans le dortoir paternel, reposent sur leurs lits rangés à côté les uns des autres.

Henri s'avança légèrement au milieu d'eux, suivi par Chicot qui, après avoir déposé son patient en lieu de sûreté, était venu rejoindre le roi.

Un lit était vide, celui de d'Epéron.

— Pas rentré encore, l'imprudent ! murmura le roi ; ah ! le malheureux ! ah ! le fou ! se battre contre Bussy, l'homme le plus brave de France, le plus dangereux du monde, et n'y pas plus songer !

— Tiens, au fait, dit Chicot.

— Qu'on le cherche ! qu'on l'amène ! s'écria le roi. Puis qu'on me fasse venir Miron ; je veux qu'il endorme cet étourdi, fût-ce malgré lui. Je veux que le sommeil le rende robuste et souple, et en état de se défendre.

— Sire, dit un huissier, voici M. d'Epéron qui rentre à l'instant même.

D'Epéron venait de rentrer en effet. Apprenant le retour du roi, et se doutant de la visite qu'il allait faire au dortoir, il se glissait vers la chambre commune, espérant y arriver inaperçu.

Mais en le guettait, et, comme nous l'avons vu, on annonça son retour au roi. Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'échapper à la mercuriale, il aborda le seuil, tout confus.

— Ah ! te voilà enfin, dit Henri ; viens ici, malheureux, et vois tes amis.

D'Epéron jeta un regard tout autour de la chambre, et fit signe qu'effectivement il avait vu.

— Vois tes amis, continua Henri : ils sont sages, ils ont compris de quelle importance est le jour de demain ; et toi, malheureux, au lieu de prier comme ils ont fait et de dormir comme ils font, tu vas courir le passedix et les ribaudes. Cordieu ! que tu es pâle ! et la belle figure que tu feras demain, si tu n'en peux déjà plus ce soir !

D'Epéron était bien pâle en effet, si pâle que la remarque du roi le fit rougir.

— Allons, continua Henri, couche-toi, je le veux ! et dors. Pourras-tu dormir, seulement ?

— Moi ? répondit d'Epéron, comme si une pareille question le blessait jusqu'au fond du cœur.

— Je te demande si tu auras le temps de dormir. Sais-tu que vous vous battez au jour ; que dans cette malheureuse saison, le jour vient à quatre heures ? il en est deux ; deux heures te restent à peine.

— Deux heures bien employées, dit d'Epéron, suffisent à bien des choses.

— Tu dormiras ?

— Parfaitement, Sire.

— Et moi, je n'en crois rien.

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu es agité, tu penses à demain. Hélas ! tu as raison, car demain c'est aujourd'hui. Mais, malgré moi, m'emporte le désir secret de dire que nous ne sommes point encore arrivés au jour fatal.

— Sire, dit d'Epéron, je dormirai, je vous le promets ; mais pour cela faut-il encore que votre Majesté me laisse dormir.

— C'est juste, dit Chicot.

En effet, d'Epéron se déshabilla, et se coucha avec un calme et même une satisfaction qui parurent de bon augure au prince et à Chicot.

— Il est brave comme un César, dit le roi.

— Si brave, fit Chicot en se grattant l'oreille, que, ma parole d'honneur, je n'y comprends plus rien.

— Vois, il dort déjà.

Chicot s'approcha du lit; car il doutait que la sécurité de d'Epernon allât jusques-là.

— Oh ! oh ! fit-il tout-à-coup.

— Quoi donc ? demanda le roi.

— Regarde.

Et du doigt Chicot montra au roi les bottes de d'Epernon.

— Du sang, murmura le roi.

— Il a marché dans le sang, mon fils. Quel brave !

— Serait-il blessé ? demanda le roi avec inquiétude

— Bah ! il l'aurait dit. Et puis, à moins qu'il ne fût blessé comme Achille, au talon.

— Tiens, et son pourpoint aussi est taché ; vois sa manche. Que lui est-il donc arrivé ?

— Peut-être a-t-il tué quelqu'un, dit Chicot.

— Pourquoi faire ?

— Pour se faire la main, donc.

— C'est singulier, fit le roi.

Chicot se gratta beaucoup plus sérieusement l'oreille.

— Hum ! hum ! dit-il.

— Tu ne me réponds pas.

— Si fait : je fais hum ! hum ! Cela signifie beaucoup de choses, ce me semble.

— Mon Dieu ! dit Henri, que se passe-t-il donc autour de moi, et quel est l'avenir qui m'attend ? Heureusement que demain...

— Aujourd'hui, mon fils ; tu confonds toujours.

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien ! aujourd'hui ?

— Aujourd'hui je serai tranquille.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils m'auront tué les Angevins maudits.

— Tu crois ? Henri.

— J'en suis sûr, ils sont braves.

— Je n'ai pas entendu dire que les Angevins fussent lâches.

— Non sans doute ; mais vois comme ils sont forts, vois le bras de Schomberg, les beaux muscles, les beaux bras.

— Ah ! si tu voyais celui d'Anraguet.

— Vois cette lèvre impérieuse de Quélus, et ce front de

Maugiron, hautain jusque dans son sommeil. Avec de telles figures on ne peut manquer de vaincre. Ah ! quand ces yeux-là lancent l'éclair, l'ennemi est déjà à moitié vaincu.

— Cher ami, dit Chicot en secouant tristement la tête, il y a au-dessous de fronts aussi hautains que celui-ci des yeux que je connais qui lancent des éclairs non moins terribles que ceux sur lesquels tu comptes. Est-ce là tout ce qui te rassure ?

— Non, viens, et je te montrerai quelque chose.

— Où cela ?

— Dans mon cabinet.

— Et ce quelque chose que tu vas me montrer te donne la confiance de la victoire ?

— Oui.

— Viens donc ?

— Attends ?

Et Henri fit un pas pour se rapprocher des jeunes gens.

— Quoi ? demanda Chicot.

— Écoute, je ne veux, demain, ou plutôt aujourd'hui, ni les attrister ni les attendrir. Je vais prendre congé d'eux tout de suite.

Chicot secoua la tête.

— Prends, mon fils, dit-il.

L'intonation de voix avec laquelle il prononça ces paroles était si mélancolique, que le roi sentit un frisson qui parcourait ses veines et qui conduisait une larme à ses yeux arides.

— Adieu, mes amis, murmura le roi, adieu, mes bons amis.

Chicot se détourna, son cœur n'était pas plus de marbre que celui du roi.

Mais bientôt, comme malgré lui, ses yeux se reportèrent sur les jeunes gens.

Henri se penchait vers eux et les baisait au front l'un après l'autre.

— Une pâle bougie rose éclairait cette scène et communiquait sa teinte funèbre aux draperies de la chambre et aux visages des acteurs.

Chicot n'était pas superstitieux ; mais lorsqu'il vit Henri toucher de ses lèvres le front de Maugiron, de Quélus et de

Schomberg, son imagination lui représenta un vivant désolé qui venait faire ses adieux à des morts déjà couchés sur leurs tombeaux !

— C'est singulier, dit Chicot, je n'ai jamais éprouvé cela ; pauvres enfans !

A peine le roi eut-il achevé d'embrasser ses amis, que d'Epernon rouvrit les yeux pour voir s'il était parti.

Il venait de quitter la chambre, appuyé sur le bras de Chicot.

D'Epernon sauta en bas de son lit, et se mit à effacer du mieux qu'il put les taches de sang empreintes sur ses bottes et sur son habit.

Cette occupation ramena sa pensée vers la scène de la place de la Bastille.

— Je n'eusse jamais eu, murmura-t-il, assez de sang pour cet homme qui en a tant versé ce soir à lui seul.

Et il se recoucha.

Quant à Henri, il conduisit Chicot à son cabinet et ouvrant un long coffret d'ébène doublé de satin blanc.

— Tiens, dit-il, regarde.

— Des épées, fit Chicot. Je vois bien. Après.

— Oui, des épées, mais des épées bénites, cher ami.

— Par qui ?

— Par notre saint-père le pape lui-même, lequel m'accorde cette faveur. Tel que tu le vois, ce coffret, pour aller à Rome et revenir, me coûte vingt chevaux et quatre hommes ; mais j'ai les épées.

— Piquent-elles bien ? demanda Chicot.

— Sans doute ; mais ce qui fait leur mérite suprême, Chicot, c'est d'être bénites.

— Oui, je sais bien ; mais cela me fait toujours plaisir de savoir qu'elles piquent.

— Païen !

— Voyons, mon fils, maintenant parlons d'autres choses.

— Soit ; mais dépêchons.

— Tu veux dormir ?

— Non, je veux prier.

— En ce cas, parlons d'affaires. As-tu fait venir M. d'Anjou ?

— Oui, il attend en bas.

— Que comptes-tu en faire ?

— Je compte le faire jeter à la Bastille.

— C'est fort sage. Seulement choisis un cachot bien profond, bien sûr, bien clos ; celui, par exemple, qui a reçu le connétable de Saint-Pol ou Jacques d'Armagnac.

— Oh ! sois tranquille.

— Je sais où l'on vend de beau velours noir, mon fils.

— Chicot ! c'est mon frère.

— C'est juste, et, à la cour, le deuil de famille se porte en violet. Lui parleras-tu ?

— Oui, certainement, ne fût-ce que pour lui ôter tout espoir, en lui prouvant que ses complots sont découverts.

— Hum ! fit Chicot.

— Vois-tu quelque inconvénient à ce que je l'entretienne ?

— Non ; mais, à ta place, je supprimerais le discours et doublerais la prison.

— Qu'on amène le duc d'Anjou, dit Henri.

— C'est égal, dit Chicot en secouant la tête, je m'en tiens à ma première idée.

Un moment après, le duc entra ; il était fort pâle et désarmé. Crillon le suivait, tenant son épée à la main.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda le roi à Crillon, l'interrogeant du même ton que si le duc n'eût point été là.

— Sire, Son Altesse n'était pas chez elle ; mais un instant après que j'eus pris possession de son hôtel au nom de Votre Majesté, Son Altesse est rentrée et nous l'avons arrêtée sans résistance.

— C'est bien heureux, dit le roi avec dédain.

Puis, se retournant vers le prince :

— Où étiez-vous, Monsieur ? demanda-t-il.

— Quelque part que je fusse, sire, soyez convaincu, répondit le duc, que je m'occupais de vous.

— Je m'en doute, dit Henri, et votre réponse me prouve que je n'avais pas tort de vous rendre la pareille.

François s'inclina, calme et respectueux.

— Veyons, où étiez-vous ? dit le roi en marchant vers son frère, que faisiez-vous tandis qu'on arrêtait vos complices ?

— Mes complices ? dit François.

— Oui, vos complices, répéta le roi.

— Sire, à coup sûr, Votre Majesté est mal renseignée à mon égard.

— Oh ! cette fois, monsieur, vous ne m'échapperez pas, et votre carrière de crimes est terminée. Cette fois encore vous n'hériterez pas de moi, mon frère...

— Sire, sire, par grâce, modérez-vous : il y a bien certainement quelqu'un qui vous aigrit contre moi.

— Misérable ! s'écria Henri au comble de la colère, tu mourras de faim dans un cachot de la Bastille.

— J'attends vos ordres, sire, et je les bénis, fussent-ils me frapper de mort.

— Mais enfin, où étiez-vous, hypocrite ?

— Sire, je sauvais Votre Majesté, et je travaillais à la gloire et à la tranquillité de son règne.

— Oh ! fit le roi, pétrié, sur mon honneur, l'audace est grande.

— Bah ! fit Chicot en se renversant en arrière, contez-nous donc cela, mon prince, ce doit être curieux.

— Sire, je le dirais à l'instant même à Votre Majesté, si Votre Majesté m'eût traité en frère ; mais comme elle me traite en coupable, j'attendrai que l'événement parle pour moi.

Sur ces mots, il salua de nouveau, et plus profondément encore que la première fois, le roi son frère, et, se retournant vers Crillon et les autres officiers qui étaient là :

— Ça, dit-il, lequel d'entre vous, messieurs, va conduire le premier prince du sang de France à la Bastille ?

Chicot réfléchissait : un éclair illumina son esprit.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, je crois que je comprends à cette heure pourquoi M. d'Epemon avait tant de sang aux pieds et en avait si peu sur les joues.

XXXIII.

LE MATIN DU COMBAT.

Un beau jour se levait sur Paris ; aucun bourgeois ne savait la nouvelle ; mais les gentilshommes royalistes et

ceux du parti de Guise, ces derniers encore dans la stupeur, s'attendaient à l'événement et prenaient des mesures de prudence pour complimenter à temps le vainqueur.

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, le roi ne dormit point de toute la nuit, il pria et pleura ; et comme après tout c'était un homme brave et expérimenté, surtout en matière de duel, il sortit vers trois heures du matin avec Chicot, pour aller rendre à ses amis le seul office qu'il fût en son pouvoir de leur rendre.

Il alla visiter le terrain où devait avoir lieu le combat.

Ce fut une scène bien remarquable et, disons-le sans raillerie, bien peu remarquée.

Le roi, vêtu d'habits de couleur sombre, enveloppé d'un large manteau, l'épée au côté, les cheveux et les yeux cachés sous les bords de son chapeau, suivit la rue Sainte-Antoine jusqu'à trois cents pas en avant de la Bastille ; mais, arrivé là, voyant un grand rassemblement de monde un peu au-dessus de la rue Saint-Paul, il ne voulut point se hasarder dans cette foule, prit la rue Sainte-Catherine, et gagna par derrière l'enclos des Tournelles.

Cette foule, on devine ce qu'elle faisait là : elle comptait les morts de la nuit.

Le roi l'évita et, en conséquence, ne sut rien de ce qui s'était passé.

Chicot, qui avait assisté à la querelle ou plutôt à l'accord qui avait eu lieu huit jours auparavant, expliquait au roi, sur l'emplacement même où l'affaire allait se passer, la place que devaient occuper les combattans et les conditions du combat.

A peine renseigné, Henri se mit à mesurer l'espace, regarda entre les arbres, calcula la réflexion du soleil et dit :

— Quélus se trouvera bien exposé ; il aura le soleil à droite, juste dans l'œil qui lui reste (1), tandis que Maugiron aura toute l'ombre. Quélus aurait dû prendre la place de Maugiron, et Maugiron, qui a des yeux excellents, celle de Quélus. Voilà qui est bien mal réglé jusqu'à présent. Quant à Schomberg, qui a le jarret faible, il a un arbre

(1) Quélus avait eu, dans un duel précédent, l'œil gauche crevé d'un coup d'épée.

pour lui servir de retraite en cas de besoin. Voilà qui me rassure pour lui ; mais Quélus, mon pauvre Quélus !

Et il secoua tristement la tête.

— Tu me fais peine, mon roi, dit Chicot. Voyons, ne te tourmente pas ainsi, que diable ! ils auront ce qu'ils auront.

Le roi leva les yeux au ciel et soupira.

— Voyez, mon Dieu ! comme il blasphème, murmura-t-il ; mais heureusement vous savez que c'est un fou.

Chicot leva les épaules.

— Et d'Epèrnon, reprit le roi ; je suis, par ma foi, injuste, je ne pensais pas à lui ; d'Epèrnon, qui aura affaire à Bussy ; comme il va être exposé !... Regarde la disposition du terrain, mon brave Chicot : à gauche, une barrière ; à droite, un arbre ; derrière, un fossé ; d'Epèrnon, qui aura besoin de rompre à tout moment, car Bussy, c'est un tigre, un lion, un serpent ; Bussy, c'est une épée vivante, qui bondit, qui se développe, qui se replie.

— Bah ! dit Chicot, je ne suis pas inquiet de d'Epèrnon, moi.

— Tu as tort, il se fera tuer.

— Lui ! pas si bête ; il aura pris ses précautions, va !

— Comment l'entends-tu ?

— J'entends qu'il ne se battra pas, mordieu !

— Allons donc ! ne l'as-tu pas entendu tout-à-l'heure ?

— Justement.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est pour cela que je te répète qu'il ne se battra point.

— Homme incrédule et méprisant.

— Je connais mon Gascon, Henri ; mais, si tu m'en crois, retirons-nous, cher Sire ; voilà le grand jour venu, retournons au Louvre.

— Peux-tu croire que je resterai au Louvre pendant le combat ?

— Ventre de biche ! tu y resteras, car si l'on te voyait ici, chacun dirait, au cas où tes amis seraient vainqueurs, que tu as forcé la victoire par quelque sortilège, et, au cas où ils seraient vaincus, que tu leur as porté malheur.

— Et que me font les bruits et les interprétations ? Je les aimerai jusqu'au bout.

— Je veux bien que tu sois esprit fort, Henri ; je te fais même mon compliment d'aimer tes amis ; c'est une vertu rare chez les princes ; mais je ne veux pas que tu laisses M. d'Anjou seul au Louvre,

— Crillon n'est-il pas là ?

— Eh ! Crillon n'est qu'un buffle, un rhinocéros, un sanglier, tout ce que tu voudras de brave et d'indomptable, tandis que ton frère, c'est la vipère, c'est le serpent à sonnettes, c'est tout animal dont la puissance est moins dans sa force que dans son venin.

— Tu as raison, j'aurais dû le faire jeter à la Bastille.

— Je t'avais bien dit que tu avais tort de le voir.

— Oui, j'ai été vaincu par son assurance, par son aplomb, par ce service qu'il prétend m'avoir rendu.

— Raison de plus pour que tu t'en défiles. Rentrons, mon fils, crois-moi.

Henri suivit le conseil de Chicot, et reprit avec lui le chemin du Louvre, après avoir jeté un dernier regard sur le futur champ du combat.

Déjà tout le monde était sur pied dans le Louvre, lorsque le roi et Chicot y entrèrent. Les jeunes gens s'y étaient éveillés des premiers et se faisaient habiller par leurs laquais.

Le roi demanda à quelle chose ils s'occupaient.

Schomberg faisait des pliés, Quélus se baignait les yeux avec de l'eau de vigne, Maugiron buvait un verre de vin d'Espagne, d'Epernon aiguisait son épée sur une pierre.

On pouvait le voir d'ailleurs, car il s'était, pour cette opération, fait apporter un grès à la porte de la chambre commune.

— Et tu dis que cet homme n'est pas un Bayard ? fit Henri, en le regardant avec amour.

— Non, je dis que c'est un remouleur, voilà tout, reprit Chicot.

D'Epernon le vit, et cria : Le roi !

Alors, malgré la résolution qu'il avait prise, et que même, sans cette circonstance, il n'eût pas eu la force de maintenir, Henri entra dans leur chambre.

Nous l'avons déjà dit, c'était un roi plein de majesté et qui avait une grande puissance sur lui-même.

Son visage, tranquille et presque souriant, ne trahissait donc aucun sentiment de son cœur.

— Bonjour, Messieurs, dit-il ; je vous trouve en excellentes dispositions, ce me semble.

— Dieu merci ! oui, Sire, répliqua Quélus.

— Vous avez l'air sombre, Maugiron.

— Sire, je suis très-superstitieux, comme le sait Votre Majesté, et comme j'ai fait de mauvais rêves, je me remets le cœur avec un doigt de vin d'Espagne.

— Mon ami, dit le roi, il faut se rappeler, et je parle d'après Miron, qui est un grand docteur, il faut se rappeler, dis-je, que les rêves dépendent des impressions de la veille, mais n'influent jamais sur les actions du lendemain, sauf toutefois la volonté de Dieu.

— Aussi, Sire, dit d'Epernon, me voyez-vous aguerri. J'ai aussi fort mal songé cette nuit ; mais, malgré le songe, le bras est bon et le coup-d'œil perçant.

Et il se fendit contre le mur, auquel il fit une entaille avec son épée fraîche émoulue.

— Oui, dit Chicot, vous avez rêvé que vous aviez du sang à vos bottes ; ce rêve-là n'est pas mauvais, il signifie que l'on sera un jour un triomphateur dans le genre d'Alexandre et de César.

— Mes braves, dit Henri, vous savez que l'honneur de votre prince est en question, puisque c'est sa cause en quelque sorte que vous défendez ; mais l'honneur seulement, entendez-vous bien ; ne vous préoccupez donc pas de la sécurité de ma personne. Cette nuit j'ai assis mon trône de manière à ce que, d'ici à quelque temps du moins, aucune secousse ne le puisse ébranler. Battez-vous donc pour l'honneur.

— Sire, soyez tranquille ; nous perdrons peut-être la vie, dit Quélus, mais en tout cas l'honneur sera sauf.

— Messieurs, continua le roi, je vous aime tendrement, et je vous estime aussi. Laissez-moi donc vous donner un conseil : pas de fausse bravoure ; ce n'est pas en mourant que vous medonnerez raison, mais en tuant vos ennemis.

— Oh ! quant à moi, dit d'Epernon, je ne fais pas de quartier.

— Moi, dit Quélus, je ne réponds de rien ; je ferai ce que je pourrai, voilà tout.

— Et moi, dit Maugrion, je réponds à Sa Majesté que si je meurs je tuerai mon homme coup pour coup.

— Vous vous battez à l'épée seule ?

— A l'épée et à la dague, dit Schomberg.

Le roi tenait sa main sur sa poitrine.

Peut-être cette main et ce cœur qui se touchaient, se parlaient-ils l'un à l'autre de leurs craintes par leurs frémissements et leurs pulsations ; mais, à l'extérieur, fier, l'œil sec, la lèvre hautaine, il était bien le roi, c'est-à-dire qu'il envoyait bien des soldats au combat et non des amis à la mort.

— En vérité, mon roi, lui dit Chicot, tu es vraiment beau en ce moment.

Les gentilshommes étaient prêts, il ne leur restait plus qu'à faire la révérence à leur maître.

— Allez-vous à cheval ? dit Henri.

— Non pas, Sire, dit Quélus, nous marcherons ; c'est un salutaire exercice, il dégage la tête, et Votre Majesté l'a dit mille fois, c'est la tête plus que le bras qui dirige l'épée.

— Vous avez raison, mon fils. Votre main.

Quélus s'inclina et baisa la main du roi : les autres l'imitèrent.

D'Epernon s'agenouilla en disant :

— Sire, bénissez mon épée.

— Non pas d'Epernon, fit le roi ; rendez votre épée à votre page. Je vous réserve des épées meilleures que les vôtres. Apporte les épées, Chicot.

— Non pas, dit le Gascon ; donne cette commission à ton capitaine des gardes, mon fils ; je ne suis qu'un fou, moi, qu'un païen même ; et les bénédictions du ciel pourraient se changer en sortilèges funestes, si le diable, mon ami, s'avissait de regarder à mes mains, et s'apercevait de ce que je porte.

— Quelles sont donc ces épées, Sire ? demanda Schomberg, en jetant un coup-d'œil sur la caisse qu'un officier venait d'apporter.

— Des épées d'Italie, mon fils, des épées forgées à Milan ; les coquilles en sont bonnes, vous le voyez ; et comme, à l'exception de Schomberg, vous avez tous les mains délicates, le premier coup de fouet vous désarmerait, si vos mains n'étaient bien emboîtées.

— Merci, merci, Majesté, dirent ensemble et d'une seule voix les quatre jeunes gens.

— Allez, il est temps, dit le roi, qui ne pouvait dominer plus longtemps son émotion.

— Sire, demanda Quélus, n'aurons-nous point pour nous encourager les regards de Votre Majesté ?

— Non, cela ne serait pas convenable ; vous vous battrez sans qu'on le sache, vous vous battrez sans mon autorisation, ne donnons pas de solennité au combat ; qu'on le croie surtout le résultat d'une querelle particulière

Et il les congédia d'un geste vraiment majestueux.

Lorsqu'ils furent hors de sa présence, que les derniers valets eurent franchi le seuil du Louvre, et qu'on n'entendit plus le bruit, ni des éperons ni des cuirasses que portaient les écuyers armés en guerre.

— Ah ! je me meurs, dit le roi en tombant sur une estrade.

— Et moi, dit Chicot, je veux voir ce duel ; j'ai l'idée, je ne sais pourquoi, mais je l'ai, qu'il s'y passera quelque chose de curieux à l'endroit de d'Epernon.

— Tu me quittes, Chicot ? dit le roi d'une voix lamentable.

— Oui, dit Chicot ; car si quelqu'un d'entre eux faisait mal son devoir, je serais là pour le remplacer et soutenir l'honneur de mon roi.

— Va donc, dit Henri.

A peine le Gascon eut-il le congé, qu'il partit, rapide comme l'éclair.

Le roi alors rentra dans sa chambre, en fit fermer les volets, défendit à qui que ce fût dans le Louvre de pousser un cri ou de préférer une parole, et dit seulement à Crillon qui savait tout ce qui allait se passer :

— Si nous sommes vainqueurs, Crillon, tu me le diras ; si, au contraire, nous sommes vaincus, tu frapperas trois coups à ma porte.

— Oui, Sire, répondit Crillon en secouant la tête.

XXXIV.

LES AMIS DE BUSSY.

Siles amis du roi avaient passé la nuit à dormir tranquillement, ceux du duc d'Anjou avaient pris la même précaution.

A la suite d'un bon souper auquel ils s'étaient réunis d'eux-mêmes, sans le conseil ni la présence de leur patron, qui ne prenait pas de ses favoris les mêmes inquiétudes que le roi prenait des siens, ils se couchèrent dans de bons lits, chez Anraguet, dont la maison avait été choisie comme lieu de réunion, se trouvant la plus proche du champ de bataille.

Un écuyer, celui de Ribérac, grand chasseur et habile armurier, avait passé toute la journée à nettoyer, fourbir et aiguiser les armes. Il fut, en outre, chargé de réveiller les jeunes gens au point du jour; c'était son habitude tous les matins de fête, de chasse ou de duel.

Anraguet, avant de souper, s'en était allé voir, rue Saint-Denis, une petite marchande qu'il idolâtrait et qu'on n'appelait dans tout le quartier que la belle imagière. Ribérac avait écrit à sa mère, Livarot avait fait son testament.

A trois heures sonnant, c'est-à-dire quand les amis du roi s'éveillaient à peine, ils étaient déjà tous sur pied, frais, dispos et armés de bonne sorte. Ils avaient pris des caleçons et des bas rouges pour que leurs ennemis ne vissent pas leur sang, et que ce sang ne les effrayât point eux-mêmes; ils avaient des pourpoints de soie grise, afin, si l'on se battait tout habillé, qu'aucun pli ne gênât leurs mouvemens. Enfin, ils étaient chaussés de souliers sans talons, et leurs pages portaient leurs épées, pour que leur bras et leur épaule n'éprouvassent aucune fatigue.

C'était un admirable temps pour l'amour, pour la bataille ou pour la promenade : le soleil dorait les pignons des toits sur lesquels fondait étincelante la rosée de la nuit. Une senteur âcre et délicieuse en même temps montait des jardins et se répandait par les rues. Le pavé était sec et l'air vif,

Avant de sortir de la maison, les jeunes gens avaient fait demander au duc d'Anjou des nouvelles de Bussy.

On leur avait fait répondre qu'il était sorti la veille à dix heures du soir, et qu'il n'était pas rentré depuis.

Le messager s'informa s'il était sorti seul et armé.

Il apprit qu'il était sorti accompagné de Remy, et que tous deux avaient leurs épées.

Au reste, on n'était point inquiet chez le comte, il faisait souvent des absences semblables ; puis on le savait si fort, si brave et si adroit que ses absences, mêmes prolongées, causaient peu d'inquiétudes.

Les trois amis se firent répéter tous ces détails.

— Bon, dit Antraguët, n'avez-vous pas entendu dire, messieurs, que le roi avait commandé une grande chasse au cerf dans la forêt de Compiègne, et que M. de Monsoreau avait à cet effet dû partir hier ?

— Oui, répondirent les jeunes gens.

— Alors je sais où il est : tandis que le grand-veneur détourne le cerf, lui chasse la biche du grand-veneur. Soyez tranquilles, messieurs, il est plus près du terrain que nous, et il y sera avant nous.

— Oui, dit Livarot, mais fatigué, harassé, n'ayant pas dormi.

Antraguët haussa les épaules.

— Est-ce que Bussy se fatigue ? répliqua-t-il. Allons ! en route, en route, messieurs ; nous le prendrons en passant.

Tous se mirent en marche.

C'était juste le moment où Henri distribuait les épées à leurs ennemis ; ils avaient donc dix minutes à peu près d'avance sur eux.

Comme Antraguët demeurait vers Saint-Eustache, ils prirent la rue des Lombards, la rue de la Verrerie et enfin la rue Saint-Antoine.

Toutes ces rues étaient désertes. Les paysans qui venaient de Montreuil, de Vincennes ou de Saint-Maur-les-Fossés, avec leur lait et leurs légumes, et qui dormaient sur leurs chariots ou sur leurs mules, étaient seuls admis à voir cette fière escouade de trois vaillans hommes suivis de leurs trois pages et de leurs trois écuyers.

Plus de bravades, plus de cris, plus de menaces ; lorsqu'on

se bat pour tuer ou pour être tué, qu'on sait que le duel de part et d'autre sera acharné, mortel, sans miséricorde, on réfléchit, les plus étourdis des trois étaient ce matin-là les plus rêveurs.

En arrivant à la hauteur de la rue Sainte-Catherine, tous trois portèrent, avec un sourire qui indiquait qu'une même pensée les tenait en ce moment, leurs yeux vers la petite maison de Monsoreau.

— On verra bien de là, dit Antraguët, et je suis sûr que la pauvre Diane viendra plus d'une fois à sa fenêtre.

— Tiens ! dit Ribérac, elle y est déjà venue, ce me semble.

— Pourquoi cela ?

— Elle est ouverte.

— C'est vrai. Mais pourquoi cette échelle dressée devant la fenêtre, quand le logis a des portés ?

— En effet, c'est bizarre, dit Antraguët.

Tous trois s'approchèrent de la maison, avec le pressentiment intérieur qu'ils marchaient à quelque grave révélation.

— Et nous ne sommes pas les seuls à nous étonner, dit Livarot : voyez ces paysans qui passent et qui se dressent dans leurs voitures pour regarder.

Les jeunes gens arrivèrent sous le balcon.

Un maraicher y était déjà et semblait examiner la terre.

— Eh ! seigneur de Monsoreau, cria Antraguët, venez-vous nous voir ? En ce cas dépêchez-vous, car nous tenons à arriver les premiers.

Ils attendirent, mais inutilement.

— Personne ne répond, dit Ribérac ; mais pourquoi, diable ! cette échelle ?

— Eh ! manant, dit Livarot au maraicher ; que fais-tu là ? Est-ce que c'est toi qui as dressé cette échelle ?

— Dieu m'en garde, messieurs, répondit-il.

— Et pourquoi cela ? demanda Antraguët.

— Regardez donc là haut.

— Tous trois levèrent la tête.

— Du sang, s'écria Ribérac.

— Ma foi, oui, du sang, dit le villageois, et qui est bien noir, même.

— La porte a été forcée, dit en même temps le page d'Antraguët.

Anraguet jeta un coup d'œil de la porte à la fenêtre, et, saisissant l'échelle, il fut sur le balcon en une seconde.

Il plongea son regard dans la chambre.

— Qu'y a-t-il donc ? demandèrent les autres, qui le virent chanceler et pâlir.

— Un cri terrible fut sa seule réponse.

Livarot était monté derrière lui.

— Des cadavres, la mort, la mort partout ! s'écria le jeune homme.

Et tous deux entrèrent dans la chambre.

Ribérac resta en bas, de peur de surprise.

Pendant ce temps, le maraîcher arrêta, par ses exclamations, tous les passans,

La chambre portait partout les traces de l'horrible lutte de la nuit. Les taches, ou plutôt une rivière de sang s'était étendue sur le carreau. Les tentures étaient hachées de coups d'épées et de balles de pistolets. Les meubles gisaient, brisés et rouges, dans des débris de chair et de vêtements.

— Oh ! Remy, le pauvre Remy ! dit tout à coup Anraguet.

— Mort ? demanda Livarot.

— Déjà froid.

— Mais il faut donc, s'écria Livarot, qu'un régiment de reitres ait passé par cette chambre !

En ce moment, Livarot vit la porte du corridor ouverte ; des traces de sang indiquaient que de ce côté aussi avait eu lieu la lutte, il suivit les terribles vestiges et vint jusqu'à l'escalier.

La cour était vide et solitaire.

Pendant ce temps, Anraguet, au lieu de le suivre, prenait le chemin de la chambre voisine ; il y avait du sang partout : le sang conduisait à la fenêtre.

Il se pencha sur son appui et plongea son œil effrayé sur le petit jardin.

Le treillage de fer retenait encore le cadavre livide et raidi du malheureux Bussy.

A cette vue, ce ne fut pas un cri, mais un rugissement qui s'échappa de la poitrine d'Anraguet.

Livarot accourut.

— Regarde, dit Antraguët, Bussy mort !

— Bussy assassiné, précipité par une fenêtre. Entre, Ribérac, entre.

Pendant ce temps, Livarot s'élançait dans la cour, et rencontrait au bas de l'escalier Ribérac qu'il emmenait avec lui.

Une petite porte qui communiquait de la cour au petit jardin leur donna passage.

— C'est bien lui ! s'écria Livarot.

— Il a le poing haché, dit Ribérac.

— Il a deux balles dans la poitrine.

— Il est criblé de coups de dague.

— Ah ! pauvre Bussy, hurlait Antraguët, vengeance ! vengeance !

En se retournant, Livarot heurta un second cadavre.

— Monsoreau ! cria-t-il.

— Quoi, Monsoreau aussi ?

— Oui, Monsoreau percé comme un crible, et qui a eu la tête brisée sur le pavé.

— Ah ça, mais on a donc assassiné tous nos amis, cette nuit.

— Et sa femme, sa femme, cria Antraguët, Diane, madame Diane ! Personne ne répondit, excepté la populace qui commençait à fourmiller autour de la maison.

C'est en ce moment que le roi et Chicot arrivaient à la hauteur de la rue Sainte-Catherine et se détournèrent pour éviter le rassemblement.

— Bussy ! pauvre Bussy ! s'écriait Ribérac désespéré.

— Oui, dit Antraguët : on a voulu se défaire du plus terrible de nous tous.

— C'est une lâcheté ! c'est une infamie ! crièrent les deux autres jeunes gens.

— Allons nous plaindre au duc, cria l'un d'eux.

— Non pas, dit Antraguët, ne chargeons personne du soin de notre vengeance ; nous serions mal vengés, ami : attends-moi.

En une seconde il descendit et rejoignit Livarot et Ribérac.

— Mes amis, dit-il, regardez cette noble figure du plus brave des hommes, voyez les gouttes encore vermeilles de son

sang ; celui-là nous donne l'exemple ; celui-là ne chargeait personne du soin de le venger..... Bussy ! Bussy ! nous ferons comme toi, et sois tranquille, nous nous vengerons !

En disant ces mots, il se découvrit, posa ses lèvres sur les lèvres de Bussy ; et, tirant son épée, il la trempa dans son sang.

— Bussy, dit-il, je jure sur ton cadavre que ce sang sera lavé dans le sang de tes ennemis !

— Bussy, dirent les autres, nous jurons de tuer ou de mourir !

— Messieurs, dit Anraguet, remettant son épée au fourreau, pas de merci, pas de miséricorde, n'est-ce pas ?

Les deux jeunes gens étendirent la main sur le cadavre :

— Pas de merci, pas de miséricorde, répétèrent-ils.

— Mais, dit Livarot, nous ne serons plus que trois contre quatre.

— Oui, mais nous n'aurons assassiné personne, nous, dit Anraguet, et Dieu fera forts ceux qui sont innocens. Adieu, Bussy !

— Adieu, Bussy ! répétèrent les deux autres compagnons.

Et ils sortirent, l'effroi dans l'âme et la pâleur au front, de cette maison maudite.

Ils y avaient trouvé, avec l'image de la mort, ce désespoir profond qui centuple les forces ; ils y avaient recueilli cette indignation généreuse qui rend l'homme supérieur à son essence mortelle.

Ils percèrent avec peine la foule, tant en un quart d'heure la foule était devenue considérable.

En arrivant sur le terrain, ils trouvèrent leurs ennemis qui les attendaient, les uns assis sur des pierres, les autres pittoresquement campés sur les barrières de bois.

Ils firent les derniers pas en courant, honteux d'arriver les derniers.

Les quatre mignons avaient avec eux quatre écuyers.

Leurs quatre épées, posées à terre, semblaient attendre et se reposer comme eux.

— Messieurs, dit Quélus en se levant et en saluant avec une espèce de morgue hautaine, nous avons eu l'honneur de vous attendre.

— Excusez-nous, Messieurs, dit Anraguet ; mais nous

fussions arrivés avant vous sans le retard d'un de nos compagnons.

— M. de Bussy, fit d'Epernon; effectivement, je ne le vois pas. Il paraît qu'il se fait tirer l'oreille ce matin.

— Nous avons bien attendu jusqu'à présent, dit Schomberg; nous attendrons bien encore.

— M. de Bussy ne viendra pas, répondit Antraguët.

Une stupeur profonde se peignit sur tous les visages, celui de d'Epernon seul exprima un autre sentiment.

— Il ne viendra pas! dit-il; ah! ah! le brave des braves a donc peur?

— Ce ne peut être pour cela, reprit Quélus.

— Vous avez raison, Monsieur, dit Livarot.

— Et pourquoi ne viendra-t-il pas? demanda Maugiron.

— Parce qu'il est mort, répliqua Antraguët.

— Mort! s'écrièrent les mignons.

D'Epernon ne dit rien, et pâlit même légèrement.

— Et mort assassiné! reprit Antraguët. Ne le savez-vous pas, Messieurs?

— Non, dit Quélus. Et pourquoi le saurions-nous?

— D'ailleurs, est-ce sûr; demanda d'Epernon.

Antraguët tira sa rapière

— Si sûr, dit-il que voilà de son sang sur mon épée.

— Assassiné! s'écrièrent les trois amis du roi. M. de Bussy assassiné!

D'Epernon continuait de secouer la tête d'un air de doute.

— Ce sang crie vengeance, dit Ribérac; ne l'entendez-vous pas, Messieurs?

— Ah ça! reprit Schomberg, on dirait que votre douleur a un sens.

— Pardieu! fit Antraguët.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Quélus.

— *Cherche à qui le crime profite*, dit le légiste, murmura Livarot.

— Ah ça! messieurs, vous expliquerez-vous haut et clair? dit Maugiron d'une voix tonnante.

— Nous venons justement pour cela, messieurs, dit Ribérac, et nous avons plus de sujets qu'il n'en faut pour nous égorger cent fois.

— Alors, vite l'épée à la main, dit d'Epernon en tirant son arme du fourreau; et faisons vite.

— Oh ! oh ! vous êtes bien pressé, monsieur le gascon, dit Livarot, vous ne chantiez pas si haut quand nous étions quatre contre quatre.

— Est-ce notre faute, si vous n'êtes plus que trois ? répondit d'Epernon.

— Oui, c'est votre faute, s'écria Antraguët ; il est mort parce qu'on l'aimait mieux couché dans la tombe que debout sur le terrain ; il est mort le poing coupé, pour que son poing ne pût plus soutenir son épée ; il est mort parce qu'il fallait à tout prix éteindre ces yeux dont l'éclair vous eût ébloui tous quatre. Comprenez-vous ? suis-je clair ?

Schomberg, Maugiron et d'Epernon hurlaient de rage.

— Assez, assez, messieurs, dit Quélus. Retirez-vous, monsieur d'Epernon ; nous nous battons trois contre trois ; ces messieurs verront alors si, malgré notre droit, nous sommes gens à profiter d'un malheur que nous déplorons comme eux. Venez, messieurs, venez, ajouta le jeune homme en jettant son chapeau en arrière et en levant la main gauche tandis que de la droite il faisait siffler son épée ; venez, et en nous voyant combattre à ciel ouvert et sous le regard de Dieu, vous pourrez juger si nous sommes des assassins. Allons, de l'espace ! de l'espace !

— Ah ! je vous haïssais, dit Schomberg, maintenant je vous exècre.

— Et moi, dit Antraguët, il y a une heure je vous eusse tué, maintenant je vous égorgerais. En garde ! messieurs, en garde.

— Avec nos pourpoints ou sans pourpoints ? demanda Schomberg.

— Sans pourpoint, sans chemise, dit Antraguët, la poitrine à nu, le cœur à découvert.

Les jeunes gens jetèrent leurs pourpoints et arrachèrent leurs chemises.

— Tiens, dit Quélus en se dévêtant, j'ai perdu ma dague. Elle tenait mal au fourreau et sera tombée en route.

— Ou vous l'aurez laissée chez M. de Monsoreau, place de la Bastille, dit Antraguët, dans quelque fourreau dont vous n'aurez pas osé la retirer.

— Quélus poussa un hurlement de rage et tomba en garde.

— Mais il n'a pas de dague, monsieur Antraguët, il n'a pas de dague, cria Chicot qui arrivait en ce moment sur le champ de bataille.

— Tant pis pour lui, dit Antraguët ; ce n'est point ma faute.

Et tirant sa dague de la main gauche, il tomba en garde de son côté.

XXXV.

LE COMBAT.

Le terrain sur lequel allait avoir lieu cette terrible rencontre était ombragé d'arbres, ainsi que nous l'avons vu, et situé à l'écart.

Il n'était fréquenté d'ordinaire que par les enfans qui venaient y jouer le jour, ou les ivrognes et les voleurs qui venaient y dormir la nuit.

Les barrières, dressées par les marchands de chevaux, écartaient naturellement la foule qui, semblable aux flots d'une rivière, suit toujours un courant et ne s'arrête ou ne revient qu'attirée par quelque remou.

Les passans longeaient cet espace et ne s'y arrêtaient point.

D'ailleurs, il était de trop bonne heure, et l'empressement général se portait vers la maison sanglante de Monsoreau.

Chicot, le cœur palpitant, bien qu'il ne fût pas fort tendre de sa nature, s'assit en avant des laquais et des pages sur une balustrade de bois.

Il n'aimait pas les Angevins, il détestait les mignons ; mais les uns et les autres étaient de braves jeunes gens, et sous leur chair courait un sang généreux que bientôt on allait voir jaillir au grand jour.

D'Epernon voulut risquer une dernière fois la bravade.

— Quoi ! on a donc bien peur de moi ? s'écria-t-il.

— Taisez-vous, bavard, lui dit Antraguët.

— J'ai mon droit, répliqua d'Epernon, la partie fut liée à huit.

— Allons, au large ! dit Ribérac impatienté en lui barrant le passage.

Il s'en revint avec des airs de têtes superbes et rengaina son épée.

— Venez, dit Chicot, venez, fleur des braves, sans quoi vous allez perdre encore une paire de souliers comme hier.

— Que dit ce maître fou ?

— Je dis que tout à l'heure il y aura du sang par terre, et vous marcheriez dedans comme vous fîtes cette nuit.

D'Epéron devint blasé. Toute sa jactance tombait sous ce terrible reproche.

Il s'assit à dix pas de Chicot qu'il ne regardait plus sans terreur.

Ribérac et Schomberg s'approchèrent après le salut d'usage.

Quélus et Antraguët qui, depuis un instant déjà, étaient tombés en garde, engagèrent le fer en faisant un pas en avant.

Maugiron et Livarot, appuyés chacun sur une barrière, se guettaient en faisant des feintes sur place pour engager l'épée dans leur garde favorite.

Le combat commença comme cinq heures sonnaient à Saint-Paul.

La fureur était peinte sur les traits des combattans ; mais leurs lèvres serrées, leur pâleur menaçante, l'involontaire tremblement du poignet indiquaient que cette fureur était maintenue par eux à force de prudence, et que, pareille à un cheval fougueux, elle ne s'échapperait point sans de grands ravages.

Il y eut durant plusieurs minutes, ce qui est un espace de temps énorme, un frottement d'épées qui n'était pas encore un cliquetis. Pas un coup ne fut porté.

Ribérac, fatigué ou plutôt satisfait d'avoir taté son adversaire, baissa la main et attendit un moment.

Schomberg fit deux pas rapides, et lui porta un coup qui fut le premier éclair sorti du nuage.

Ribérac fut frappé. Sa peau devint livide, et un jet de sang sortit de son épaule ; il rompit pour se rendre compte à lui-même de sa blessure.

Schomberg voulut renouveler le coup ; mais Ribérac releva son épée par une parade de prime, et lui porta un coup qui l'atteignit au côté.

Chacun avait sa blessure.

— Maintenant, reposons-nous quelques secondes, si vous voulez, dit Ribérac.

Cependant Quélus et Antraguët s'échauffaient de leur côté ; mais Quélus, n'ayant pas de dague, avait un grand désavan-

tage ; il était obligé de parer avec son bras gauche, et comme son bras était nu, chaque parade lui coûtait une blessure. Sans être atteint grièvement, au bout de quelques secondes, il avait la main complètement ensanglantée.

Anraguet, au contraire, comprenant tout son avantage, et non moins habile que Quélus, paraît avec une mesure extrême. Trois coups de riposte portèrent, et, sans être touché grièvement, le sang s'échappa de la poitrine de Quélus par trois blessures.

Mais à chaque coup, Quélus répéta : Ce n'est rien.

Livarot et Maugiron en étaient toujours à la prudence.

Quant à Ribérac, furieux de douleur, et sentant qu'il commençait à perdre ses forces avec son sang, il fondit sur Schomberg.

Schomberg ne recula point d'un pas et se contenta de tendre son épée.

Les deux jeunes gens firent coup fourré.

Ribérac eut la poitrine traversée, et Schomberg fut blessé au col.

Ribérac, blessé mortellement, porta la main gauche à sa plaie en se découvrant.

Schomberg en profita pour porter à Ribérac un second coup qui lui traversa les chairs.

Mais Ribérac, de sa main droite, saisit la main de son adversaire, et de la gauche lui enfonça dans la poitrine sa dague jusqu'à la coquille.

La lame aiguë traversa le cœur.

Schomberg poussa un cri sourd et tomba sur le dos, entraînant avec lui Ribérac, toujours traversé par l'épée.

Livarot voyant tomber son ami fit un pas de retraite rapide et courut à lui, poursuivi par Maugiron. Il gagna plusieurs pas dans la course, et aidant Ribérac dans les efforts qu'il faisait pour se débarrasser de l'épée de Schomberg, il lui arracha cette épée de la poitrine.

Mais alors, rejoint par Maugiron, force lui fut de ce défendre avec le désavantage d'un terrain glissant, d'une garde mauvaise et du soleil dans les yeux.

Au bout d'une seconde, un coup d'estoc ouvrit la tête de Livarot, qui laissa échapper son épée et tomba sur les genoux.

Quélus était vivement serré par Anraguet. Maugiron se

hâta de percer Livarot d'un autre coup de pointe. Livarot tomba tout à fait.

D'Epernon poussa un grand cri.

Quélus et Maugiron restaient contre le seul Antraguët. Quélus était tout sanglant, mais de blessures légères.

Maugiron était à peu près sauf.

Antraguët comprit le danger ; il n'avait pas reçu la moindre égratignure. mais il commençait à se sentir fatigué ; ce n'était cependant pas le moment de demander trêve à un homme blessé et à un autre tout chaud de carnage. D'un coup de fouet il écartaviolemment l'épée de Quélus, et, profitant de l'écartement du fer, il sauta légèrement par-dessus une barrière.

Quélus revint par un coup de taille, mais qui n'entama que le bois.

Mais en ce moment Maugiron attaqua Antraguët de flanc. Antraguët se retourna. Quélus profita du mouvement pour passer sous la barrière.

— Il est perdu, dit Chicot.

— Vive le roi ! cria d'Epernon, hardi ! mes lions, hardi !

— Monsieur, du silence, s'il vous plaît, dit Antraguët, n'insultez pas un homme qui se battra jusqu'au dernier souffle.

Et qui n'est pas encore mort, s'écria Livarot.

— Et au moment où nul ne pensait plus à lui, hideux de la fange sanglante qui lui couvrait le corps, il se releva sur ses genoux et plongea sa dague entre les épaules de Maugiron qui tomba comme une masse en soupirant.

— Jésus, mon Dieu ! je suis mort.

Livarot retomba évanoui, l'action et la colère avaient épuisé le reste de ses forces.

— Monsieur de Quélus, dit Antraguët abaissant son épée, vous êtes un brave homme, rendez-vous, je vous offre la vie.

— Et pourquoi me rendre ? dit Quélus, suis-je à terre ?

— Non ; mais vous êtes criblé de coups, et moi je suis sain et sauf.

— Vive le roi ! cria Quélus, j'ai encore mon épée, monsieur.

Et il se fendit sur Antraguët, qui para le coup, si rapide qu'il eût été.

— Non, monsieur, vous ne l'avez plus, dit Antraguët, saisissant à pleine main la lame près de la garde.

Et il tordit le bras de Quélus qui lâcha l'épée !

Seulement Antraguët se coupa légèrement un doigt de la main gauche.

— Oh ! hurla Quélus, une épée ! une épée.

Et se lançant sur Antraguët d'un bond de tigre, il l'enveloppa de ses deux bras.

Antraguët se laissa prendre au corps, et, passant sous l'épée dans sa main gauche et sa dague dans sa main droite, il se mit à frapper sur Quélus sans relâche et partout, s'écaboussant à chaque coup du sang de son ennemi à qui rien ne pouvait faire lâcher prise, et criait à chaque blessure :

— Vive le roi !

Il réussit même à retenir la main qui le frappait et à garrotter, comme eût fait un serpent, son ennemi intact entre ses jambes et ses bras.

Antraguët sentit que la respiration allait lui manquer.

En effet il chancela et tomba.

Mais en tombant, comme si tout le devait favoriser ce jour-là, il étouffa pour ainsi dire le malheureux Quélus.

— Vive le roi ! murmura ce dernier à l'agonie.

Antraguët parvint à dégager sa poitrine de l'étreinte, il se raidit sur un bras, et le frappant d'un dernier coup qui lui traversa la poitrine.

— Tiens, lui dit-il, es-tu content ?

— Vive le r....., articula Quélus, les yeux à demi fermés.

Ce fut tout ; le silence et la terreur de la mort régnaient sur le champ de bataille.

Antraguët se releva tout sanglant, mais du sang de son ennemi ; il n'avait, comme nous l'avons dit, qu'une égratignure à la main.

D'Epéron, épouvanté, fit un signe de croix et prit la fuite, comme s'il eût été poursuivi par un spectre.

Antraguët jeta sur ses compagnons et ses ennemis, morts et mourants, le même regard qu'Horace dut jeter sur le champ de bataille qui décidait les destins de Rome.

Chicot accourut et releva Quélus qui rendait son sang par dix-neuf blessures.

Le mouvement le ranima.

Il rouvrit les yeux.

— Antraguët, sur l'honneur, dit-il, je suis innocent de la mort de Bussy.

— Oh ! je vous crois, Monsieur, fit Antraguët attendri, je vous crois.

— Fuyez, murmura Quélus, fuyez, le roi ne vous pardonnerait pas.

— Et moi, Monsieur, je ne vous abandonnerai pas ainsi, dit Antraguët, dùt l'échafaud me prendre.

— Sauvez-vous, jeune homme, dit Chicot, et ne tentez pas Dieu ; vous vous sauvez par un miracle, n'en demandez pas deux le même jour.

Antraguët s'approcha de Ribérac qui respirait encore.

— Eh bien ! demanda celui-ci.

— Nous sommes vainqueurs, répondit Antraguët à voix basse pour ne pas offenser Quélus.

— Merci, dit Ribérac. Va-t'en.

Et il retomba évanoui.

Antraguët ramassa sa propre épée qu'il avait laissé tomber dans la lutte, puis celles de Quélus, de Schomberg et de Maugiron.

— Achevez-moi, Monsieur, dit Quélus, ou laissez-moi mon épée.

— La voici, monsieur le comte, dit Antraguët en la lui offrant avec un salut respectueux.

Une larme brilla aux yeux du blessé.

— Nous eussions pu être amis, murmura-t-il.

Antraguët lui tendit la main.

— Bien ! fit Chicot, c'est on ne peut plus chevaleresque. Mais sauve-toi, Antraguët, tu es digne de vivre.

— Et mes compagnons ? demanda le jeune homme.

— J'en aurai soin, comme des amis du roi.

Antraguët s'enveloppa du manteau que lui tendait son écuyer, afin que l'on ne vit pas le sang dont il était couvert, et laissant les morts et les blessés au milieu des pages et des laquais, il disparut par la porte Saint-Antoine.

XXXVI.

CONCLUSION.

Le roi, pâle d'inquiétude et frémissant au moindre bruit, arpentait la salle d'armes, conjecturant, avec l'expérience

d'un homme exercé, tout le temps que ses amis avaient dû employer à joindre et à combattre leurs adversaires, ainsi que toutes les chances bonnes ou mauvaises que leur donnaient leur caractère, leur force et leur adresse.

— A cette heure, avait-il dit d'abord, ils traversent la rue Saint-Antoine.

Ils entrent dans le champ clos, maintenant.

On dégaine. A cette heure, ils sont aux mains.

Et, à ces mots, le pauvre roi, tout frissonnant, s'était mis en prières.

Mais le fond du cœur absorbait d'autres sentimens, et cette dévotion des lèvres ne faisait que glisser à la surface.

Au bout de quelques secondes, le roi se releva.

— Pourvu que Quélus, dit-il, se souvienne de ce coup de riposte que je lui ai montré, en parant avec l'épée et en frappant avec la dague.

Quand à Schomberg, l'homme de sang froid, il doit tuer ce Ribérac.

Maugiron, s'il n'a pas mauvaise chance, se débarrassera vite de Livarot. Mais d'Epéron ! oh ! celui-là est mort. Heureusement que c'est celui des quatre que j'aime le moins. Mais, malheureusement, ce n'est pas le tout qu'il soit mort, c'est que, lui mort, Bussy, le terrible Bussy, ne tombe sur les autres en se multipliant. Ah ! mon pauvre Quélus ! mon pauvre Schomberg ! mon pauvre Maugiron !

— Sire, dit à la porte la voix de Crillon.

— Quoi ! déjà ! s'écria le roi.

— Non, Sire, je n'apporte aucune nouvelle, si ce n'est que le duc d'Anjou demande à parler à Votre Majesté.

— Et pourquoi faire ? demanda le roi, dialoguant toujours à travers la porte.

— Il dit que le moment est venu pour lui d'apprendre à Votre Majesté quel genre de service il lui a rendu, et que ce qu'il a à dire au roi calmera une partie des craintes qui l'agitent en ce moment.

— Eh bien ! allez donc, dit le roi.

En ce moment, et comme Crillon se retournait pour obéir, un pas rapide relentit par les montées, et l'on entendit une voix qui disait à Crillon :

Je veux parler au roi à l'instant même.

Le roi reconnut la voix et ouvrit lui même.

— Viens, Saint-Luc, viens, dit-il. Qu'y a-t-il encore? Mais qu'as-tu, mon Dieu, et qu'est-il arrivé? Sont-ils morts?

En effet Saint-Luc, pâle, sans chapeau, sans épée, tout marbré de taches de sang, se précipitait dans la chambre du roi.

— Sire! s'écria Saint-Luc en se jetant au genoux du roi, vengeance! je viens vous demander vengeance.

— Mon pauvre Saint-Luc, dit le roi, qu'y a-t-il donc? parle, et qui peut te causer un pareil désespoir?

— Sire, un de vos sujets, le plus noble, un de vos soldats, le plus brave... La parole lui manqua.

— Hein! fit en avançant Crillon qui croyait avoir des droits à ce dernier titre surtout.

— A été égorgé cette nuit, traîtreusement égorgé, assassiné, acheva Saint-Luc.

Le roi, préoccupé d'une seule idée, se rassura; ce n'était aucun de ses quatre amis, puisqu'il les avait vus le matin.

— Egorgé, assassiné cette nuit, dit le roi, de qui parles-tu donc, Saint-Luc?

— Sire, vous ne l'aimez pas, je le sais bien, continua Saint-Luc; mais il était fidèle et, dans l'occasion, je vous le jure, il eût donné tout son sang pour Votre Majesté; sans quoi il n'eut pas été mon ami.

— Ah! fit le roi qui commençait à comprendre.

Et quelque chose comme une éclair, sinon de joie, du moins d'espérance, illumina son visage.

— Vengeance, Sire, pour M. de Bussy, cria Saint-Luc, vengeance!

— Pour M. de Bussy? répéta le roi, en appuyant sur chaque mot.

— Oui, pour M. de Bussy, que vingt assassins ont poignardé cette nuit. Eh bien leur en a pris d'être vingt, car il en a tué quatorze.

— M. de Bussy mort!...

— Oui, Sire.

— Alors, il ne se bat pas ce matin, dit tout à coup le roi, emporté par un mouvement irrésistible.

Saint-Luc lança au roi un regard qu'il ne put soutenir: en se détournant il vit Crillon qui, toujours debout près de la porte, attendait de nouveaux ordres.

Il lui fit signe d'amener le duc d'Anjou.

— Non, Sire, ajouta Saint-Luc d'une voix sévère, M. de Bussy ne s'est point battu en effet, et voilà pourquoi je viens demander, non pas vengeance, comme j'ai eu tort de le dire à Votre Majesté, mais justice; car j'aime mon roi, et surtout l'honneur de mon roi, par-dessus toutes choses, et je trouve qu'en poignardant M. de Bussy, on a rendu un déplorable service à Votre Majesté.

Le duc d'Anjou venait d'arriver à la porte; il s'y tenait debout et immobile comme une statue de bronze.

Les paroles de Saint-Luc avaient éclairé le roi; elles lui rappelaient le service que son frère prétendait lui avoir rendu.

Son regard se croisa avec celui du duc, et il n'eut plus de doute; car, en même temps qu'il lui répondait oui du regard, le duc avait fait de haut en bas un signe imperceptible de tête.

— Savez-vous ce que l'on va dire maintenant? s'écria Saint-Luc. On va dire, si vos amis sont vainqueurs, qu'il ne le sont que parce que vous avez fait égorgé Bussy.

Et qui dit cela, Monsieur? demanda le roi.

— Pardiou! tout le monde, dit Crillon, se mêlant sans façon et comme d'habitude à la conversation.

— Non, Monsieur, dit le roi, inquiet et subjugué par cette opinion de celui qui était le plus brave de son royaume, depuis que Bussy était mort, non, Monsieur, on ne le dira pas, car vous me nommerez l'assassin.

Saint-Luc vit une ombre se projeter.

C'était le duc d'Anjou qui venait de faire deux pas dans la chambre. Il se retourna et le reconnut.

— Oui, Sire, je le nommerai! dit-il en se relevant, car je veux à tout prix disculper Votre Majesté d'une si abominable action.

— Eh bien! dites.

Le duc s'arrêta et attendit tranquillement.

Crillon se tenait derrière lui, le regardant de travers et secouant la tête.

— Sire, reprit Saint-Luc, cette nuit on a fait tomber Bussy dans un piège: tandis qu'il rendait visite à une femme dont il était aimé, le mari, prévenu par un traître, est rentré chez lui avec des assassins; il y en avait partout, dans la rue, dans la cour et jusque dans le jardin.

Si tout n'eût pas été fermé, comme nous l'avons dit, dans la chambredu roi, on eût pu voir, malgré sa puissance sur lui-même, pâlir le prince à ces dernières paroles.

— Bussy s'est défendu comme un lion, Sire, mais le nombre l'a emporté, et....

— Et il est mort, interrompit le roi, et mort justement, car je ne vengerai certes pas un adultère.

— Sire, je n'ai pas fini mon récit, reprit Saint-Luc. Le malheureux, après s'être défendu près d'une demi-heure dans la chambre, après avoir triomphé de ses ennemis, le malheureux se sauvait blessé, sanglant, mutilé; il ne s'agissait plus que de lui tendre une main secourable, que je lui eusse tendue, moi, si je n'eusse été arrêté avec la femme qu'il m'avait confiée, par ses assassins; si je n'eusse été garotté, baillonné. Malheureusement on avait oublié de m'ôter la vue comme on m'avait ôté la parole, et j'ai vu, Sire, j'ai vu deux hommes s'approcher du malheureux Bussy, suspendu par la cuisse aux lances d'une grille de fer; j'ai entendu le blessé leur demander secours, car, dans ces deux hommes il avait le droit de voir deux amis. Eh bien! l'un, Sire, c'est horrible à raconter, mais croyez-le, c'était encore bien plus horrible à voir et à entendre, l'un a ordonné de faire feu, et l'autre a obéi.

Crillon serra les poings et fronça le sourcil.

— Et vous connaissez l'assassin? demanda le roi ému malgré lui.

— Oui, dit Saint-Luc.

Et se retournant vers le prince en chargeant sa parole et son geste de toute sa haine si longtemps contenue :

— C'est monseigneur, dit-il; l'assassin, c'est le prince! l'assassin, c'est l'ami!

Le roi s'attendait à ce coup. Le duc le supporta sans sourciller.

— Oui, dit-il tranquillement, oui, monsieur de Saint-Luc a bien vu et bien entendu; c'est moi qui ai fait tuer M. de Bussy, et Votre Majesté appréciera cette action, car M. de Bussy était mon serviteur, c'est vrai; mais ce matin, quelque chose que j'aie pu lui dire, M. de Bussy devait porter les armes contre Votre Majesté.

— Tu mens! assassin! tu mens! s'écria Saint-Luc: Bussy percé de coups, Bussy la main hachée de coups d'épée, l'é-

paule brisée d'une balle, Bussy pendant accroché par la cuisse au treillis de fer, Bussy n'était plus bon qu'à inspirer de la pitié à ses plus cruels ennemis, et ses plus cruels ennemis l'eussent secouru. Mais toi, toi l'assassin de La Mole et de Cocornas, tu as tué Bussy comme, les uns après les autres, tous tes amis ; tu as tué Bussy, non parce qu'il était l'ennemi de ton frère, mais parce qu'il était le confident de tes secrets. Ah ! Monsoreau savait bien, lui, pourquoi tu faisais ce crime.

— Cordieu, murmura Crillon, que ne suis-je le roi !

— On m'insulte chez vous, mon frère, dit le duc, blême de terreur, car entre la main convulsive de Crillon et le regard sanglant de Saint-Luc, il ne se sentait pas en sûreté.

— Sortez ! Crillon, dit le roi.

Crillon sortit.

— Justice ! Sire, justice ! continua de crier Saint-Luc.

— Sire, dit le duc, punissez-moi d'avoir sauvé ce matin les amis de Votre Majesté, et d'avoir donné une éclatante justice à votre cause qui est la mienne.

— Et moi, reprit Saint-Luc, ne se possédant plus, je te dis que la cause dont tu es, est une cause maudite, et qu'où tu passes doit s'abattre sur tes pas la colère de Dieu ! Sire, Sire ! votre frère a protégé nos amis, malheur à eux !

Le roi sentit passer en lui comme un frisson de terreur.

En ce moment même on entendit au dehors une vague rumeur, puis des pas précipités, puis des interrogatoires empressés.

Il se fit un grand, un profond silence.

Au milieu de ce silence, et comme si une voix du ciel venait donner raison à Saint-Luc, trois coups, frappés avec lenteur et solennité, ébranlèrent la porte sous le poing vigoureux de Crillon.

Une sueur froide inonda les tempes de Henri et bouleversa les traits de son visage.

— Vaincus ! s'écria-t-il, mes pauvres amis vaincus !

— Que vous disais-je, Sire ? s'écria Saint-Luc.

Le duc joignit les mains avec terreur.

— Vois-tu, lâche ! s'écria le jeune homme avec un superbe effort, voilà comme les assassins sauvent l'honneur des princes ! Viens donc m'égorger aussi, je n'ai pas d'épée.

Et il lança son gant de soie au visage du duc.

François poussa un cri de rage et devint livide.

Mais le roi ne vit rien, n'entendit rien ; il avait laissé tomber son front entre ses mains.

— Oh ! murmurait-il, mes pauvres amis, ils sont vaincus, blessés ! Oh ! qui me donnera d'eux des nouvelles certaines ?

— Moi, Sire, dit Chicot.

Le roi reconnut cette voix amie, et tendit ses bras en avant.

— Eh bien ? dit-il.

— Deux sont déjà morts, et le troisième va rendre le dernier soupir.

— Quel est ce troisième qui n'est pas encore mort ?

— Quélus, Sire !

— Et où est-il ?

— A l'hôtel Boissy où je l'ai fait transporter.

Le roi n'en écouta point davantage, et s'élança hors de l'appartement en poussant des cris lamentables.

Saint-Luc avait conduit Diane chez son amie, Jeanne de Brissac, de là son retard à se présenter au Louvre.

Jeanne passa trois jours et trois nuits à veiller la malheureuse femme en proie au plus atroce délire.

Le quatrième jour, Jeanne, brisée de fatigue, alla prendre un peu de repos ; mais lorsqu'elle rentra, deux heures après, dans la chambre de son amie, elle ne la trouva plus (1).

On sait que Quélus, le seul des trois combattans défenseurs de la cause du roi, qui ait survécu à dix-neuf blessures, mourut dans ce même hôtel de Boissy où Chicot l'avait fait transporter, après une agonie de trente jours, et entre les bras du roi.

Henri fut inconsolable. Il fit faire à ses trois amis de magnifiques tombeaux où ils étaient taillés en marbre et dans leur grandeur naturelle. Il fonda des messes à leur intention, les recommanda aux prières des prêtres, et ajouta à ses oraisons habituelles ce distique qu'il répéta toute sa vie après ses prières du matin et du soir :

(1) Peut-être l'auteur nous racontera-t-il ce qu'elle était devenue dans son prochain roman intitulé les *Quarante-Cinq*, où nous retrouverons une partie des personnages qui ont pris part à l'intrigue de la *Dame de Monsoreau*.

(Note de l'éditeur.)

Que Dieu reçoive en son giron
 Quélus, Schomberg et Maugiron.

Pendant près de trois mois, Crillon garda à vue le duc d'Anjou que le roi avait pris dans une haine profonde et auquel il ne pardonna jamais.

On atteignit ainsi le mois de septembre, époque à laquelle Chicot qui ne quittait pas son maître, et qui eût consolé Henri, si Henri eût pu être consolé, reçut la lettre suivante, datée du prieuré de Beaume. Elle était écrite de la main d'un clerc.

« Cher seigneur Chicot,

« L'air est doux dans notre pays, et les vendanges promettent d'être belles en Bourgogne, cette année. On dit que le roi, notre sire, à qui j'ai sauvé la vie, à ce qu'il paraît, a toujours beaucoup de chagrin ; amenez-le au prieuré, cher monsieur Chicot, nous lui ferons boire d'un vin de 1550, que j'ai découvert dans mon cellier, et qui est capable de faire oublier les plus grandes douleurs ; cela le réjouira, je n'en doute point, car j'ai trouvé dans les livres saints cette phrase admirable : « Le bon vin réjouit le cœur de l'homme ! » C'est très-beau en latin, je vous le ferai lire. Venez donc, cher M. Chicot, venez avec le roi, venez avec M. d'Epéron, venez avec M. de Saint-Luc ; et vous verrez que nous engraisserons tous.

« Le révérend prieur **DOM GORENFLOT** qui se dit votre humble serviteur et ami.

« P. S. Vous direz au roi que je n'ai pas encore eu le temps de prier pour l'âme de ses amis, comme il me l'avait recommandé, à cause des embarras que m'a donnés mon installation ; mais aussitôt les vendanges faites, je m'occuperai certainement d'eux. »

— Amen, dit Chicot, voilà de pauvres diables bien recommandés à Dieu !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

I.	Comment le roi Henri III apprit la fuite de son frère bien-aimé le duc d'Anjou et de ce qui s'en suivit.	1
II.	Où il est prouvé que la reconnaissance était une des vertus de M. de Saint-Luc	10
III.	Le Projet de M. de Saint-Luc.	18
IV.	Comment M. de Saint-Luc montra à M. de Monsoreau le coup que le roi lui avait montré.	25
V.	Où l'on voit la reine-mère entrer peu triomphalement dans la bonne ville d'Angers.	31
VI.	Les petites causes et les grands effets.. . . .	38
VII.	Comment M. de Monsoreau ouvrit, ferma et rouvrit les yeux, ce qui était une preuve qu'il n'était pas tout à fait mort.	45
VIII.	Comment le duc d'Anjou alla à Méridor pour faire à madame de Monsoreau des complimens sur la mort de son mari, et comment il trouva M. de Monsoreau qui venait au devant de lui.	51
IX.	Du désagrément des litières trop larges et des portes trop étroites.	59
X.	Dans quelles dispositions était le roi Henri III quand M. de Saint-Luc reparut à la cour.	66
XI.	Où il est traité de deux personnages importans de cette histoire, que le lecteur avait depuis quelque temps perdus de vue	72
XII.	79
XIII.	Comment l'ambassadeur de M. le duc d'Anjou arriva à Paris, et de la réception qui lui fût faite.	86
XIV.	Lequel n'est autre chose que la suite du précédent, écourté par l'auteur pour cause de fin d'année.	91

XV.	Comment M. de Saint-Luc s'acquitta de la commission qui lui avait été donnée par Bussy	99
XVI.	En quoi M. de Saint-Luc était plus civilisé que M. de Bussy, des leçons qu'il lui donna et de l'usage qu'en fit l'amant de la belle Diane.	107
XVII.	Les Précautions de M. de Monsoreau.	112
XVIII.	Une visite à la maison des Tournelles.	119
XIX.	Les Guelteurs.	125
XX.	Comment M. le duc d'Anjou signa, et comment, après avoir signé, il parla	133
XXI.	Une Promenade aux Tournelles.	144
XXII.	Où Chicot s'endort.	148
XXIII.	Où Chicot s'éveille	153
XXIV.	La Fête-Dieu	160
XXV.	Lequel ajoutera encore à la clarté du chapitre précédent.	167
XXVI.	La Procession.	177
XXVII.	Chicot 1 ^{er}	182
XXVIII.	Les intérêts et le capital.	188
XXIX.	Ce qui se passait du côté de la Bastille, tandis que Chicot payait ses dettes à l'abbaye Sainte-Généviève	194
XXX.	L'Assassinat.	200
XXXI.	Comment frère Gorenflot se trouva plus que jamais entre la potence et l'abbaye.	215
XXXII.	Où Chicot devine pourquoi d'Épernon avait du sang aux pieds et n'en avait pas aux joues.	222
XXXIII.	Le matin du combat.	229
XXXIV.	Les amis de Bussy	236
XXXV.	Le combat.	244
XXXVI.	Conclusion.	250

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE,

Format in-18 anglais, à 2 francs le volume.

LA MARTINE.

Trois mois au pouvoir..... 1

ÉMILE DE GIRARDIN.

Etudes politiques..... 1

Questions administratives et financières..... 1

Bon sens, bonne foi..... 1

Le droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale, avec une introduction.. 2

Le pour et le contre 1

ALEXANDRE DUMAS.

Mémoires d'un Médecin..... 4

Le comte de Monte-Cristo..... 6

Le capitaine Paul..... 1

Le chevalier d'Harmental..... 2

Les trois Mousquetaires..... 2

Vingt ans après, suite des Trois Mousquetaires..... 2

La reine Margot..... 3

La dame de Monsoreau..... 3

Jacques Ortis..... 1

Quinze jours au Sinai..... 1

Le Chevalier de Maison-Rouge.. 1

Georges..... 1

Fernande..... 1

Pauline et Pascal Bruno..... 1

Souvenirs d'Antony..... 1

Sylvandire..... 1

Le Maître d'armes..... 1

Une Fille du régent..... 1

La Guerre des femmes..... 2

Isabel de Bavière..... 2

Amaury..... 1

Les Quarante-cinq..... 3

Cécile..... 1

Théâtre nouveau..... 2

Souvenirs dramatiques (sous presse)..... 1

Ascanio (sous presse)..... 2

LOUIS REYBAUD.

Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques. 4

L. VITET.

De l'Académie Française

Les États d'Orléans, scènes historiques..... 1

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS,

Ex-Roi des Français

Mon journal, événements de 1815 2

PAUL FÉVAL.

Le Fils du Diable..... 4

Les Mystères de Londres..... 3

Les Amours de Paris..... 2

NICHEL MASSON.

Les Contes de l'atelier..... 2

ÉMILE THOMAS.

Histoire des Ateliers nationaux.. 1

ALBERT AUBERT.

Les Illusions de jeunesse du célèbre M. Boudin..... 1

ERNEST ALBY.

Histoire des Prisonniers français en Afrique..... 2

Ouvrages en préparation.

GEORGES SAND.

Un Roman..... 1

EUGÈNE SUE.

Fernand Duplessy..... 4

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Veau d'or..... 4

LOUIS REYBAUD.

Le dernier des commis-voyageurs 1

Le Coq du clocher..... 1

JULES JANIN.

Un Roman..... 3

JULES SANDEAU.

Sacs et Parchemins..... 2

Un Roman..... 1

EUGÈNE SCRIBE.

Un Roman..... 1

LES
QUARANTE-CINQ

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais

RUE VIVIENNE, 4.

1850



LES QUARANTE-CINQ.

I.

LA PORTE SAINT-ANTOINE.

Etiam si omnes !

Le 26 octobre de l'an 1585, les barrières de la porte Saint-Antoine se trouvaient encore, contre toutes les habitudes, fermées à dix heures et demie du matin.

A dix heures trois quarts, une garde de vingt Suisses, qu'on reconnaissait à leur uniforme pour être des Suisses des petits cantons, c'est-à-dire des meilleurs amis du roi Henri III, alors régnant, déboucha de la rue de la Mortellerie et s'avança vers la rue Saint-Antoine qui s'ouvrit devant eux et se referma derrière eux : une fois hors de cette porte, ils allèrent se ranger le long des haies qui, à l'extérieur de la barrière, bordaient les enclos épars de

chaque côté de la route, et, par sa seule apparition, refoula bon nombre de paysans et de petits bourgeois venant de Montreuil, de Vincennes ou de Saint-Maur pour entrer en ville avant midi, entrée qu'ils n'avaient pu opérer, la porte se trouvant fermée, comme nous l'avons dit.

S'il est vrai que la foule amène naturellement le désordre avec elle, on eût pu croire que, par l'envoi de cette garde, monsieur le prévôt voulait prévenir le désordre qui pouvait avoir lieu à la porte Saint-Antoine.

En effet, la foule était grande; il arrivait par les trois routes convergentes, et cela à chaque instant, des moines des couvens de la banlieue, des femmes assises de côté sur les bâts de leurs ânes, des paysans dans des charrettes, lesquelles venaient s'agglomérer à cette masse déjà considérable que la fermeture inaccoutumée des portes arrêtait à la barrière, et tous, par leurs questions plus ou moins pressantes, formaient une espèce de rumeur faisant basse continue, tandis que parfois quelques voix, sortant du diapason général, montaient jusqu'à l'octave de la menace ou de la plainte.

On pouvait encore remarquer, outre cette masse d'arrivans qui ~~voulaient entrer~~ dans la ville, quelques groupes particuliers qui semblaient en être sortis. Ceux-là, au lieu de plonger leur regard dans Paris par les interstices des hautes, ceux-là dévoraient l'horizon, borné par le couvent des Jacobins, le prieuré de Vincennes et la croix Fambin, comme si, par quelque'une de ces trois routes formant éventail, il devait leur arriver quelque Messie.

Les derniers groupes ne ressemblaient pas mal aux tranquilles flocs qui s'élèvent au milieu de la Seine, tandis qu'autour d'eux, l'eau, en tourbillonnant et en se jouant, détache, soit une parcelle de gazon, soit quelque vieux tronc de saule qui finit par s'en aller au courant après avoir hésité quelque temps sur les remous.

Ces groupes, sur lesquels nous revenons avec insistance

parce qu'ils méritent toute notre attention, étaient formés, pour la plupart, par des bourgeois de Paris fort hermétiquement caleutrés dans leurs chausses et leurs pourpoints; car, nous avions oublié de le dire, le temps était froid, la bise agaçante, et de gros nuages, roulant près de terre, semblaient vouloir arracher aux arbres les dernières feuilles jaunissantes qui s'y balançaient encore tristement.

Trois de ces bourgeois causaient ensemble, ou plutôt deux causaient et le troisième écoutait. Exprimons mieux notre pensée et disons : le troisième ne paraissait pas même écouter, tant était grande l'attention qu'il mettait à regarder vers Vincennes.

Occupons-nous d'abord de ce dernier.

C'était un homme qui devait être de haute taille lorsqu'il se tenait debout; mais en ce moment, ses longues jambes, dont il semblait ne savoir que faire lorsqu'il ne les employait pas à leur active destination, étaient repliées sous lui, tandis que ses bras, non moins longs proportionnellement que ses jambes, se croisaient sur son pourpoint. Adossé à la haie, convenablement étayé sur les buissons élastiques, il tenait, avec une obstination qui ressemblait à la prudence d'un homme qui désire n'être point reconnu, son visage, caché derrière sa large main, risquant seulement un œil dont le regard perçant dardait entre le médium et l'annulaire, écartés à la distance strictement nécessaire pour le passage du rayon visuel.

À côté de ce singulier personnage, un petit homme, grimpé sur une butte, causait avec un gros homme qui trébuchait à la pente de cette même butte, et se raccrochait à chaque trébuchement aux boutons du pourpoint de son interlocuteur.

C'étaient les deux autres bourgeois, formant, avec ce personnage assis, le nombre cabalistique trois, que nous avons annoncé dans un des paragraphes précédens.

— Oui, maître Miton, disait le petit homme au gros ; oui, je le dis et je le répète, qu'il y aura cent mille personnes autour de l'échafaud de Salcède, cent mille au moins. Voyez, sans compter ceux qui sont déjà sur la place de Grève, ou qui se rendent à cette place des différents quartiers de Paris, — voyez, que de gens ici, et ce n'est qu'une porte ! Jugez donc, puisqu'en comptant bien, nous en trouverions seize, des portes.

— Cent mille, c'est beaucoup, compère Friard, répondit le gros homme ; beaucoup, croyez-moi, suivront mon exemple, et n'iront pas voir écarteler ce malheureux Salcède, dans la crainte d'un hourvari, et ils auront raison.

— Maître Miton, maître Miton, prenez garde, répondit le petit homme, vous parlez là comme un politique. Il n'y aura rien, absolument rien, je vous en réponds.

Puis, voyant que son interlocuteur secouait la tête d'un air de doute :

— N'est-ce pas, monsieur ? continua-t-il en se retournant vers l'homme aux longs bras et aux longues jambes, qui, au lieu de continuer à regarder du côté de Vincennes, venait, sans ôter sa main de dessus son visage, venait, disons-nous, de faire un quart de conversion et de choisir la barrière pour point de mire de son attention.

— Plait-il ? demanda celui-ci, comme s'il n'eût entendu que l'interpellation qui lui était adressée et non les paroles précédant cette interpellation qui avaient été adressées au second bourgeois.

— Je dis qu'il n'y aura rien en Grève aujourd'hui.

— Je crois que vous vous trompez, et qu'il y aura l'écartèlement de Salcède, répondit tranquillement l'homme aux longs bras.

— Oui, sans doute ; mais j'ajoute qu'il n'y aura aucun bruit à propos de cet écartèlement.

— Il y aura le bruit des coups de fouet que l'on donnera aux chevaux.

— Vous ne m'entendez pas. Par bruit j'entends émeute ; or, je dis qu'il n'y aura aucune émeute en Grève : s'il avait dû y avoir émeute, le roi n'aurait pas fait décorer une loge à l'Hôtel-de-Ville pour assister au supplice avec les deux reines et une partie de la cour.

— Est-ce que les rois savent jamais quand il doit y avoir des émeutes ? dit en haussant les épaules, avec un air de souveraine pitié, l'homme aux longs bras et aux longues jambes.

— Oh ! oh ! fit maître Miton en se penchant à l'oreille de son interlocuteur, voilà un homme qui parle d'un singulier ton : le connaissez-vous, compère ?

— Non, répondit le petit homme.

— Eh bien, pourquoi lui parlez-vous donc alors ?

— Je lui parle pour lui parler.

— Et vous avez tort ; vous voyez bien qu'il n'est point d'un naturel causeur.

— Il me semble cependant, reprit le compère Friard assez haut pour être entendu de l'homme aux longs bras, qu'un des grands bonheurs de la vie est d'échanger sa pensée.

— Avec ceux qu'on connaît très bien, répondit maître Miton, mais non avec ceux que l'on ne connaît pas.

— Tous les hommes ne sont-ils pas frères ? comme dit le curé de Saint-Leu, ajouta le compère Friard d'un ton persuasif.

— C'est-à-dire qu'ils l'étaient primitivement ; mais, dans des temps comme les nôtres, la parenté s'est singulièrement relâchée, compère Friard. Causez donc avec moi, si vous tenez absolument à causer, et laissez cet étranger à ses préoccupations.

— C'est que je vous connais depuis longtemps, vous, comme vous dites, et je sais d'avance ce que vous me ré-

pondrez, tandis qu'au contraire peut-être cet inconnu aurait-il quelque chose de nouveau à me dire.

— Chut ! il vous écoute.

— Tant mieux, s'il nous écoute ; peut-être me répondra-t-il. Ainsi donc, monsieur, continua le compère Friard en se tournant vers l'inconnu, vous pensez qu'il y aura du bruit en Grève ?

— Moi, je n'ai pas dit un mot de cela.

— Je ne prétends pas que vous l'ayez dit, continua Friard d'un ton qu'il essayait de rendre fin ; je prétends que vous le pensez, voilà tout.

— Et sur quoi appuyez-vous cette certitude ? seriez-vous sorcier, monsieur Friard ?

— Tiens ! il me connaît ! s'écria le bourgeois au comble de l'étonnement, et d'où me connaît-il ?

— Ne vous ai-je pas nommé deux ou trois fois, compère ? dit Miton en haussant les épaules comme un homme honteux devant un étranger du peu d'intelligence de son interlocuteur.

— Ah ! c'est vrai, reprit Friard, faisant un effort pour comprendre, et comprenant, grâce à cet effort ; c'est, sur ma parole, vrai ; eh bien ! puisqu'il me connaît, il va me répondre. Eh bien ! monsieur, continua-t-il en se retournant vers l'inconnu, je pense que vous pensez qu'il y aura du bruit en Grève, attendu que si vous ne le pensiez pas vous y seriez, et qu'au contraire vous êtes ici... ha !

Ce ha ! prouvait que le compère Friard avait atteint, dans sa déduction, les bornes les plus éloignées de sa logique et de son esprit.

— Mais vous, monsieur Friard, puisque vous pensez le contraire de ce que vous pensez que je pense, répondit l'inconnu, en appuyant sur les mots prononcés déjà par son interrogateur et répétés par lui, pourquoi n'y êtes-vous pas, en Grève ? Il me semble cependant que le spectacle est assez réjouissant pour que les amis du roi s'y sou-

lent. Après cela, peut-être me répondrez-vous que vous n'êtes pas des amis du roi, mais de ceux de monsieur de Guise, et que vous attendez ici les Lorrains qui, dit-on, doivent faire invasion dans Paris pour délivrer monsieur de Salcède.

— Non, monsieur, répondit vivement le petit homme, visiblement effrayé de ce que supposait l'inconnu; non, monsieur, j'attends ma femme, mademoiselle Nicole Friard, qui est allée reporter vingt-quatre nappes au prieuré des Jacobins, ayant l'honneur d'être la blanchisseuse particulière de don Modeste Gorenflot, abbé dudit prieuré des Jacobins. Mais pour en revenir au hourvari dont parlait le compère Miton, et auquel je ne crois pas ni vous non plus, à ce que vous dites du moins...

— Compère, compère! s'écria Miton, regardez donc ce qui se passe.

Maître Friard suivit la direction indiquée par le doigt de son compagnon, et vit qu'entre les barrières dont la fermeture préoccupait déjà si sérieusement les esprits, on fermait encore la porte.

Cette porte fermée, une partie des Suisses vint s'établir en avant du fossé.

— Comment! comment! s'écria Friard pâlisant, ce n'est point assez de la barrière, et voilà qu'on ferme la porte, maintenant!

— Eh bien! que vous disais-je? répondit Miton, pâlisant à son tour.

— C'est drôle, n'est-ce pas? fit l'inconnu en riant.

Et, en riant, il découvrit, entre la barbe de ses moustaches et celle de son menton, une double rangée de dents blanches et aiguës qui paraissaient merveilleusement aiguës par l'habitude de s'en servir au moins quatre fois par jour.

A la vue de cette nouvelle précaution prise, un long murmure d'étonnement et quelques cris d'effroi s'élevèrent

de la oule compacte qui encombraït les abords de la barrière.

— Faites faire le cercle ! cria la voix impérative d'un officier.

La manœuvre fut opérée à l'instant même, mais non sans encombre : les gens à cheval et les gens en charrette, forcés de rétrograder, écrasèrent çà et là quelques pieds et enfoncèrent à droite et à gauche quelques côtes dans la foule.

Les femmes criaient, les hommes juraient ; ceux qui pouvaient fuir fuyaient en se renversant les uns sur les autres.

— Les Lorrains ! les Lorrains ! cria une voix au milieu de tout ce tumulte.

Le cri le plus terrible, emprunté au pâle vocabulaire de la peur, n'eût pas produit un effet plus prompt et plus décisif que ce cri :

— Les Lorrains !!!

— Eh bien ! voyez-vous ? voyez-vous ? s'écria Miton tremblant, les Lorrains, les Lorrains, fuyons !

— Fuir, et où cela ? demanda Friard.

— Dans cet enclos, s'écria Miton en se déchirant les mains pour saisir les épines de cette haie sur laquelle était moelleusement assis l'inconnu.

— Dans cet enclos, dit Friard ; cela vous est plus aisé à dire qu'à faire, maître Miton. Je ne vois pas de trou pour entrer dans cet enclos, et vous n'avez pas la prétention de franchir cette haie qui est plus haute que moi.

— Je tâcherai, dit Miton, je tâcherai. Et il fit de nouveaux efforts.

— Ah ! prenez donc garde, ma bonne femme ! cria Friard du ton de détresse d'un homme qui commence à perdre la tête, votre âne me marche sur les talons. Ouf ! monsieur le cavalier, faites donc attention, votre cheval va ruer. Tudieu ! charretier, mon ami, vous me fourrez le brancard de votre charrette dans les côtes.

Pendant que maître Miton se cramponnait aux branches de la haie pour passer par-dessus, et que le compère Friard cherchait vainement une ouverture pour se glisser par dessous, l'inconnu s'était levé, avait purement et simplement ouvert le compas de ses longues jambes, et d'un simple mouvement, pareil à celui que fait un cavalier pour se mettre en selle, il avait enjambé la haie sans qu'une seule branche effleurât son haut-de-chausse.

Maître Miton l'imita en déchirant le sien en trois endroits, mais il n'en fut point ainsi du compère Friard, qui, ne pouvant passer ni par dessous ni par dessus, et, de plus en plus menacé d'être écrasé par la foule, poussait des cris déchirants, lorsque l'inconnu allongea son grand bras, le saisit à la fois par sa fraise et par le collet de son pourpoint, et, l'enlevant, le transporta de l'autre côté de la haie avec la même facilité qu'il eût fait d'un enfant.

— Oh ! oh ! oh ! s'écria maître Miton, réjoui de ce spectacle et suivant des yeux l'ascension et la descente de son ami maître Friard, vous avez l'air de l'enseigne du Grand-Absalon.

— Ouf ! s'écria Friard en touchant le sol, que j'aie l'air de tout ce que vous voudrez, me voilà de l'autre côté de la haie, et grâce à monsieur. Puis, se redressant pour regarder l'inconnu à la poitrine duquel il atteignait à peine : Ah ! monsieur, continua-t-il, que d'actions de grâces ! Monsieur, vous êtes un véritable Hercule, parole d'honneur, foi de Jean Friard. Votre nom, monsieur, le nom de mon sauveur, le nom de mon... ami ?

Et le brave homme prononça en effet ce dernier mot avec l'effusion d'un cœur profondément reconnaissant.

— Je m'appelle Briquet, monsieur, répondit l'inconnu, Robert Briquet, pour vous servir.

— Et vous m'avez déjà considérablement servi, monsieur Robert Briquet, j'ose le dire ; oh ! ma femme vous bénira. Mais, à propos, ma pauvre femme ! ô mon Dieu, mon

Dieu ! elle va être étouffée dans cette foule. Ah ! maudits Suisses qui ne sont bons qu'à faire écraser les gens !

Le compère Friard achevait à peine cette apostrophe qu'il sentit tomber sur son épaule une main lourde comme celle d'une statue de pierre.

Il se retourna pour voir quel était l'audacieux qui prenait avec lui une pareille liberté.

Cette main était celle d'un Suisse.

— Foulez-vous qu'on vous assomme, mon bedit ami ? dit le robuste soldat.

— Ah ! nous sommes cernés ! s'écria Friard.

— Sauve qui peut ! ajouta Miton.

Et tous deux, grâce à la haie franchie, ayant l'espace devant eux, gagnèrent le large, poursuivis par le regard railleur et le rire silencieux de l'homme aux longs bras et aux longues jambes qui, les ayant perdus de vue, s'approcha du Suisse qu'on venait de placer là en vedette.

— La main est bonne, compagnon, dit-il, à ce qu'il paraît ?

— Mais foui, moussieu, pas mauvaise, pas mauvaise.

— Tant mieux, car c'est chose importante, surtout si les Lorrains venaient comme on le dit.

— Ils ne flennent bas.

— Non ?

— Bas di tout.

— D'où vient donc alors que l'on ferme cette porte ? Je ne comprends pas.

— Fous bas besoin di gombrendre, répliqua le Suisse en riant aux éclats de sa plaisanterie.

— C'être chuste, mon gamarate, très chuste, dit Robert Briquet, merci.

Et Robert Briquet s'éloigna du Suisse pour se rapprocher d'un autre groupe, tandis que le digne Helvétien, cessant de rire, murmurait :

— Bei Gott !... Ich glaube er spottet meiner. — Was ist

das für ein Mann, der sich erlaubt einen Schweizer seiner königlichen Majestät auszulachen ?

Ce qui, traduit en français, voulait dire :

— Vrai Dieu ! je crois que c'est lui qui se moque de moi.
Qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui ose se moquer d'un Suisse de Sa Majesté ?

II.

CE QUI SE PASSAIT A L'EXTÉRIEUR DE LA PORTE SAINT - ANTOINE.

Un de ces groupes était formé d'un nombre considérable de citoyens surpris hors de la ville par cette fermeture inattendue des portes. Ces citoyens entouraient quatre ou cinq cavaliers d'une tournure fort martiale et que la clôture de ces portes gênait fort, à ce qu'il paraît, car ils criaient de tous leurs poumons :

— La porte ! la porte !

Lesquels cris, répétés par tous les assistans avec des redoublances d'empatement, occasionnaient dans ces momens-là un bruit d'enfer.

Robert Briquet s'avança vers ce groupe, et se mit à crier plus haut qu'aucun de ceux qui le composaient :

— La porte ! la porte !

Il en résulta qu'un des cavaliers, charmé de cette puissance vocale, se retourna de son côté, le salua et lui dit :

— N'est-ce pas honteux, monsieur, qu'on ferme une porte de ville en plein jour, comme si les Espagnols ou les Anglais assiégeaient Paris ?

Robert Briquet regarda avec attention celui qui lui adres-

sait la parole et qui était un homme de quarante à quarante-cinq ans.

Cet homme, en outre, paraissait être le chef de trois ou quatre autres cavaliers qui l'entouraient.

Cet examen donna sans doute confiance à Robert Briquet, car aussitôt il s'inclina à son tour et répondit :

— Ah ! monsieur, vous avez raison, dix fois raison, vingt fois raison ; mais, ajouta-t-il, sans être trop curieux, oserais-je vous demander quel motif vous soupçonnez à cette mesure ?

— Pardieu ! dit un assistant, la crainte qu'ils ont qu'on ne leur mange leur Salcède.

— Cap de Bious ! dit une voix, triste mangeaille.

Robert Briquet se retourna du côté d'où venait cette voix dont l'accent lui indiquait un Gascon renforcé, et il aperçut un jeune homme de vingt ou vingt-cinq ans, qui appuyait sa main sur la croupe du cheval de celui qui lui avait paru le chef des autres.

Le jeune homme était nu-tête ; sans doute il avait perdu son chapeau dans la bagarre.

Maître Briquet paraissait un observateur ; mais, en général, ses observations étaient courtes ; aussi détourna-t-il rapidement son regard du Gascon, qui sans doute lui parut sans importance, pour le ramener sur le cavalier.

— Mais, dit-il, puisqu'on annonce que ce Salcède appartient à monsieur de Guise, ce n'est déjà point un si mauvais ragoût.

— Bah ! on dit cela ? reprit le Gascon curieux ouvrant de grandes oreilles.

— Oui, sans doute, on dit cela, répondit le cavalier en haussant les épaules ; mais, par le temps qui court, on dit tant de sornettes !

— Ah ! ainsi, hasarda Briquet avec son œil interrogateur et son sourire narquois, ainsi, vous croyez, monsieur, que Salcède n'est point à monsieur de Guise ?

— Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr, répondit le cavalier. Puis comme il vit que Robert Briquet, en se rapprochant de lui, faisait un mouvement qui voulait dire : Ah bah ! et sur quoi appuyez-vous cette certitude ? il continua :

— Sans doute, si Salcède eût été au *duc*, le duc ne l'eût pas laissé prendre, ou tout au moins ne l'eût pas laissé amener ainsi de Bruxelles à Paris, pieds et poings liés, sans faire au moins en sa faveur une tentative d'enlèvement.

— Une tentative d'enlèvement, reprit Briquet, c'était bien hasardeux ; car enfin, qu'elle réussît ou qu'elle échouât, du moment où elle venait de la part de monsieur de Guise, monsieur de Guise avouait qu'il avait conspiré contre le duc d'Anjou.

— Monsieur de Guise, reprit sèchement le cavalier, n'eût point été retenu par cette considération, j'en suis sûr, et, du moment où il n'a ni réclamé ni défendu Salcède, c'est que Salcède n'est point à lui.

— Cependant, excusez si j'insiste, continua Briquet ; mais ce n'est pas moi qui invente ; il paraît certain que Salcède a parlé.

— Où cela ? devant les juges ?

— Non, pas devant les juges, monsieur, à la torture.

— N'est-ce donc pas la même chose ? demanda maître Robert Briquet, d'un air qu'il essayait inutilement de rendre naïf.

— Non, certes, ce n'est pas la même chose, il s'en faut : d'ailleurs, on prétend qu'il a parlé, soit ; mais on ne répète point ce qu'il a dit.

— Vous m'excuserez encore, monsieur, reprit Robert Briquet : on le répète, et très longuement même.

— Et qu'a-t-il dit ? voyons ! demanda avec impatience le cavalier ; parlez, vous qui êtes si bien instruit.

— Je ne me vante pas d'être bien instruit, monsieur,

puisque je cherche au contraire à m'instruire près de vous, répondit Briquet.

— Voyons ! entendons-nous ! dit le cavalier avec impatience ; vous avez prétendu qu'on répétait les paroles de Salcède ; ses paroles, quelles sont-elles ? dites.

— Je ne puis répondre, monsieur, que ce soient ses propres paroles, dit Robert Briquet qui paraissait prendre plaisir à pousser le cavalier.

— Mais, enfin, quelles sont celles qu'on lui prête ?

— On prétend qu'il a avoué qu'il conspirait pour monsieur de Guise.

— Contre le roi de France sans doute ? Toujours même chanson !

— Non pas contre Sa Majesté le roi de France, mais bien contre Son Altesse monseigneur le duc d'Anjou.

— S'il a avoué cela...

— Eh bien ? demanda Robert Briquet.

— Eh bien ! c'est un misérable, dit le cavalier en fronçant le sourcil.

— Oui, dit tout bas Robert Briquet ; mais s'il a fait ce qu'il a avoué, c'est un brave homme. Ah ! monsieur, les brodequins, l'estrapade et le coquemar font dire bien des choses aux honnêtes gens.

— Hélas ! vous dites là une grande vérité, monsieur, dit le cavalier en se radoucissant et en poussant un soupir.

— Bah ! interrompit le Gascon qui, en allongeant la tête dans la direction de chaque interlocuteur, avait tout entendu, bah ! brodequins, estrapade, coquemar, belle misère que tout cela ! Si ce Salcède a parlé, c'est un coquin, et son patron un autre.

— Oh ! oh ! fit le cavalier ne pouvant réprimer un soubresaut d'impatience, — vous chantez bien haut, monsieur le Gascon.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Je chante sur le ton qu'il me plaît, cap de Bious ! tant pis pour ceux à qui mon chant ne plaît pas.

Le cavalier fit un mouvement de colère.

— Du calme ! dit une voix douce en même temps qu'impérative, dont Robert Briquet chercha vainement à reconnaître le propriétaire.

Le cavalier parut faire un effort sur lui-même ; cependant il n'eut pas la puissance de se contenir tout à fait.

— Et connaissez-vous bien ceux dont vous parlez, monsieur ? demanda-t-il au Gascon.

— Si je connais Salcède ?

— Oui.

— Pas le moins du monde.

— Et le duc de Guise ?

— Pas davantage.

— Et le duc d'Alençon ?

— Encore moins.

— Savez-vous que monsieur de Salcède est un brave ?

— Tant mieux ; il mourra bravement alors.

— Et que monsieur de Guise, quand il veut conspirer, conspire lui-même ?

— Cap de Bious ! que me fait cela ?

— Et que monsieur le duc d'Anjou, autrefois monsieur d'Alençon, a fait tuer ou laissé tuer quiconque s'est intéressé à lui, — La Mole, — Coconas, — Bussy, et le reste ?

— Je m'en moque.

— Comment ! vous vous en moquez ?

— Mayneville ! Mayneville ! murmura la même voix.

— Sans doute, je m'en moque. Je ne sais qu'une chose, moi, sang-dieu ! j'ai affaire à Paris aujourd'hui même, ce matin, et à cause de cet enragé de Salcède, on me ferme les portes au nez. Cap de Bious ! ce Salcède est un bélître, et encore tous ceux qui avec lui sont cause que les portes sont fermées au lieu d'être ouvertes.

— Oh ! oh ! voici un rude Gascon, murmura Robert

Briquet, et nous allons voir sans doute quelque chose de curieux.

Mais cette chose curieuse à laquelle s'attendait le bourgeois n'arrivait aucunement. Le cavalier, à qui cette dernière apostrophe avait fait monter le sang au visage, baissa le nez, se tut et avala sa colère.

— Au fait, vous avez raison, dit-il, foin de tous ceux qui nous empêchent d'entrer à Paris !

— Oh ! oh ! se dit Robert Briquet, qui n'avait perdu ni les nuances du visage du cavalier, ni les deux appels qui avaient été faits à sa patience ; ah ! ah ! il paraît que je verrai une chose plus curieuse encore que celle à laquelle je m'attendais.

Comme il faisait cette réflexion, un son de trompe retentit, et presque aussitôt les Suisses, fendant toute cette foule avec leurs hallebardes, comme s'ils découpaient un gigantesque pâté de mauviettes, séparèrent les groupes en deux morceaux compactes qui s'allèrent aligner de chaque côté du chemin, en laissant le milieu vide.

Dans ce milieu, l'officier dont nous avons parlé, et à la garde duquel la porte paraissait confiée, passa avec son cheval, allant et revenant ; puis, après un moment d'examen qui ressemblait à un défi, il ordonna aux trompes de sonner.

Ce qui fut exécuté à l'instant même, et fit régner dans toutes les masses un silence qu'on eût cru impossible après tant d'agitation et de vacarme.

Alors le crieur, avec sa tunique fleurdelisée, portant sur sa poitrine un écusson aux armes de Paris, s'avança, un papier à la main, et lut de cette voix nasillarde toute particulière aux crieurs :

« Savoir faisons à notre bon peuple de Paris et des environs que les portes seront closes d'ici à une heure de relevée, et que nul ne pénétrera dans la ville avant cette

» heure, et cela par la volonté du roi et par la vigilance
» de monsieur le prévôt de Paris. »

Le crieur s'arrêta pour reprendre haleine. Aussitôt l'assistance profita de cette pause pour témoigner son étonnement et son mécontentement par une longue huée, que le crieur, il faut lui rendre cette justice, soutint sans sourciller.

L'officier fit un signe impératif avec la main, et aussitôt le silence se rétablit.

Le crieur continua sans trouble et sans hésitation, comme si l'habitude l'avait cuirassé contre ces manifestations à l'une desquelles il venait d'être en butte.

« Seront exceptés de cette mesure ceux qui se présenteront porteurs d'un signe de reconnaissance, ou qui seront bien et dûment appelés par lettres et mandats.

» Donné en l'hôtel de la prévôté de Paris, sur l'ordre
» exprès de Sa Majesté, le 26 octobre de l'an de grâce
» 1585. »

— Trompes, sonnez !

Les trompes poussèrent aussitôt leurs rauques aboiements.

A peine le crieur eut-il cessé de parler que, derrière la haie des Suisses et des soldats, la foule se mit à onduler comme un serpent dont les anneaux se gonflent et se tordent.

— Que signifie cela ? se demandait-on chez les plus paisibles ; sans doute encore quelque complot !

— Oh ! oh ! c'est pour nous empêcher d'entrer à Paris, sans nul doute, que la chose a été combinée ainsi, dit en parlant à voix basse à ses compagnons le cavalier qui avait supporté avec une si étrange patience les rebuffades du Gascon : ces Suisses, ce crieur, ces verrous, ces trompes, c'est pour nous ; sur mon âme, j'en suis fier.

— Place ! place ! vous autres, cria l'officier qui commandait le détachement. Mille diables ! vous voyez bien que vous empêchez de passer ceux qui ont le droit de se faire ouvrir les portes.

— Cap de Bious ! j'en sais un qui passera quand tous les bourgeois de la terre seraient entre lui et la barrière, dit, en jouant des coudes, ce Gascon qui, par ses rudes répliques, s'était attiré l'admiration de maître Robert Briquet.

Et, en effet, il fut en un instant dans l'espace vide qui s'était formé, grâce aux Suisses, entre les deux haies des spectateurs.

Qu'on juge si les yeux se portèrent avec empressement et curiosité sur un homme, favorisé à ce point d'entrer quand il était enjoint de demeurer dehors.

Mais le Gascon s'inquiéta peu de tous ces regards d'envie ; il se campa fièrement en faisant saillir à travers son maigre pourpoint vert tous les muscles de son corps, qui semblaient autant de cordes tendues par une manivelle intérieure. Ses poignets, secs et osseux, dépassaient de trois bons pouces ses manches râpées ; il avait le regard clair, les cheveux jaunes et crépus, soit de nature, soit de hasard, car la poussière entraînait pour un bon dixième dans leur couleur. Ses pieds, grands et souples, s'emmanchaient à des chevilles nerveuses et sèches comme celles d'un daim. A l'une de ses mains, à une seule, il avait passé un gant de peau brodé, tout surpris de se voir destiné à protéger cette autre peau plus rude que la sienne ; de son autre main il agita une baguette de coudrier.

Il regarda un instant autour de lui ; puis, pensant que l'officier dont nous avons parlé était la personne la plus considérable de cette troupe, il marcha droit à lui.

Celui-ci le considéra quelque temps avant de lui parler.

Le Gascon, sans se démonter le moins du monde, en fit autant.

— Mais vous avez perdu votre chapeau, ce me semble ? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Est-ce dans la foule ?

— Non, je venais de recevoir une lettre de ma maîtresse. Je la lisais, cap de Bious ! près de la rivière, à un quart de lieue d'ici, quand tout à coup un coup de vent m'enlève lettre et chapeau. Je courus après la lettre, quoique le bouton de mon chapeau fût un seul diamant. Je rattrapai ma lettre ; mais, quand je revins au chapeau, le vent l'avait emporté dans la rivière, et la rivière dans Paris !—Il fera la fortune de quelque pauvre diable ; tant mieux !

— De sorte que vous êtes nu-tête ?

— Ne trouve-t-on pas de chapeaux à Paris, cap de Bious ! j'en achèterai un plus magnifique, et j'y mettrai un diamant deux fois gros comme le premier.

L'officier haussa imperceptiblement les épaules ; mais, si imperceptible que fût ce mouvement, il n'échappa point point au Gascon.

— S'il vous plait ? fit-il.

— Vous avez une carte ? demanda l'officier.

— Certes que j'en ai une, et plutôt deux qu'une.

— Une seule suffira si elle est en règle.

— Mais je ne me trompe pas, continua le Gascon en ouvrant des yeux énormes ; eh ! non, cap de Bious ! je ne me trompe pas ; j'ai le plaisir de parler à monsieur de Loignac ?

— C'est possible, monsieur, répondit sèchement l'officier, visiblement peu charmé de cette reconnaissance.

— A monsieur de Loignac, mon compatriote !

— Je ne dis pas non.

— Mon cousin !

— C'est bon, votre carte.

— La voici.

Le Gascon tira de son gant la moitié d'une carte découpée avec art.

— Suivez-moi, dit Loignac sans regarder la carte, vous et vos compagnons, si vous en avez ; nous allons vérifier les laissez-passer.

Et il alla prendre poste près de la porte.

Le Gascon à tête nue suivit.

Cinq autres individus suivirent le Gascon à tête nue.

Le premier était couvert d'une magnifique cuirasse si merveilleusement travaillée qu'on eût cru qu'elle sortait des mains de Benvenuto Cellini. Cependant, comme le patron sur lequel cette cuirasse avait été faite avait un peu passé de mode, cette magnificence éveilla plutôt le rire que l'admiration.

Il est vrai qu'aucune autre partie du costume de l'individu porteur de cette cuirasse ne répondait à la splendeur presque royale du prospectus.

Le second qui emboîta le pas était suivi d'un gros laquais grisonnant, et, maigre et hâlé comme il l'était, semblait le précurseur de don Quichotte, comme son serviteur pouvait passer pour le précurseur de Sancho.

Le troisième parut portant un enfant de dix mois entre ses bras, suivi d'une femme qui se cramponnait à sa ceinture de cuir, tandis que deux autres enfans, l'un de quatre ans, l'autre de cinq, se cramponnaient à la robe de la femme.

Le quatrième apparut boitant et attaché à une longue épée.

Enfin, pour clore la marche, un jeune homme d'une belle mine s'avança sur un cheval noir, poudreux, mais d'une belle race.

Celui-là, près des autres, avait l'air d'un roi.

Forcé de marcher assez doucement pour ne point dépasser ses collègues, peut-être d'ailleurs intérieurement satisfait de ne point marcher trop près d'eux, ce jeune homme demeura un instant sur les limites de la haie formée par le peuple.

En ce moment il se sentit tirer par le fourreau de son épée, et se pencha en arrière.

Celui qui attirait son attention par cet attouchement était un jeune homme aux cheveux noirs, à l'œil étincelant, petit, fluët, gracieux, et les mains gantées.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda notre cavalier.

— Monsieur, une grâce.

— Parlez, mais parlez vite, je vous prie : vous voyez que l'on m'attend.

— J'ai besoin d'entrer en ville, monsieur, besoin impérieux, comprenez-vous ? — De votre côté, vous êtes seul, et avez besoin d'un page qui fasse encore honneur à votre bonne mine.

— Eh bien ?

— Eh bien, donnant, donnant : faites-moi entrer, je se-
jai votre page.

— Merci, dit le cavalier ; mais je ne veux être servi par personne.

— Pas même par moi ? demanda le jeune homme avec un si étrange sourire que le cavalier sentit se fondre l'enveloppe glacée où il avait tenté d'enfermer son cœur.

— Je voulais dire que je ne pouvais pas être servi.

— Oui, je sais que vous n'êtes pas riche, monsieur Ernauton de Carmainges, dit le jeune page.

Le cavalier tressaillit ; mais, sans faire attention à ce tressaillement, l'enfant continua :

— Aussi ne parlerons-nous pas de gages, et c'est vous, au contraire, si vous m'accordez ce que je vous demande, qui serez payé, et cela au centuple des services que vous m'aurez rendus ; laissez-moi donc vous servir, je vous prie, en songeant que celui qui vous prie a ordonné quelquefois.

Le jeune homme lui serra la main, ce qui était bien fa-

milier pour un page; puis se retournant vers le groupe de cavaliers que nous connaissons déjà :

— Je passe, moi, dit-il, c'est le plus important; vous, Mayneville, tâchez d'en faire autant par quelque moyen que ce soit.

— Ce n'est pas tout que vous passiez, répondit le gentil-homme; il faut qu'il vous voie.

— Oh! soyez tranquille, du moment où j'aurai franchi cette porte, il me verra.

— N'oubliez pas le signe convenu.

— Deux doigts sur la bouche, n'est-ce pas?

— Oui, maintenant que Dieu vous aide.

— Eh bien, fit le maître du cheval noir, — mons le page, nous décidons-nous?

— Me voici, maître, répondit le jeune homme, et il sauta légèrement en croupe derrière son compagnon qui alla rejoindre les cinq autres élus occupés à exhiber leurs cartes et à justifier de leurs droits.

— Ventre de Biche! dit Robert Briquet qui les avait suivis des yeux, — voilà tout un arrivage de Gascons, ou le diable m'emporte!

III.

LA REVUE.

Cet examen que devaient passer les six privilégiés que nous avons vus sortir des rangs du populaire pour se rapprocher de la porte, n'était ni bien long, ni bien compliqué.

Il s'agissait de tirer une moitié de carte de sa poche et de la présenter à l'officier, lequel la comparait à une autre

moitié, et si, en la rapprochant, ces deux moitiés s'emboîtaient et faisaient un tout, les droits du porteur de la carte étaient établis.

Le Gascon à tête nue s'était approché le premier. Ce fut en conséquence par lui que la revue commença.

— Votre nom ? demanda l'officier.

— Mon nom, monsieur l'officier ? il est écrit sur cette carte sur laquelle vous verrez encore autre chose.

— N'importe ! votre nom ? répéta l'officier avec impatience ; ne savez-vous pas votre nom ?

— Si fait, je le sais, cap de Bious ! et je l'aurais oublié que vous pourriez me le dire, puisque nous sommes compatriotes et même cousins.

— Votre nom ! mille diables ! Croyez-vous que j'aie du du temps à perdre en reconnaissances ?

— C'est bon. Je me nomme Perducas de Pincornay.

— Perducas de Pincornay ? reprit monsieur de Loignac, à qui nous donnerons désormais le nom dont l'avait salue son compatriote. Puis jetant les yeux sur la carte :

— Perducas de Pincornay, 26 octobre 1585, à midi précis.

— Porte Saint-Antoine, ajouta le Gascon, en allongeant son doigt noir et sec sur la carte.

— Très bien ! en règle ; entrez, fit monsieur de Loignac, pour couper court à tout dialogue ultérieur entre lui et son compatriote. A vous, maintenant, dit-il au second.

L'homme à la cuirasse s'approcha.

— Votre carte ? demanda Loignac.

— Eh quoi ! monsieur de Loignac, s'écria celui-ci, ne reconnaissez-vous point le fils de l'un de vos amis d'enfance que vous avez fait sauter vingt fois sur vos genoux ?

— Non.

— Pertinax de Montcrabeau, reprit le jeune homme avec étonnement ; vous ne le reconnaissez pas ?

— Quand je suis de service, je ne reconnais personne, monsieur. Votre carte ?

Le jeune homme à la cuirasse tendit sa carte.

— Pertinax de Montcrabeau, 28 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine. Passez.

Le jeune homme passa, et, un peu étourdi de la réception, alla rejoindre Perducas, qui attendait l'ouverture de la porte.

Le troisième Gascon s'approcha ; c'était le Gascon à la femme et aux enfans.

— Votre carte ? demanda Loignac.

Sa main obéissante plongeait aussitôt dans une petite gibecière de peau de chèvre qu'il portait au côté droit.

Mais ce fut inutilement : embarrassé qu'il était par l'enfant qu'il portait dans ses bras, il ne trouva point le papier qu'on lui demandait.

— Que diable faites-vous de cet enfant, monsieur ? vous voyez bien qu'il vous gêne.

— C'est mon fils, monsieur de Loignac.

— Eh bien ! déposez votre fils à terre.

Le Gascon obéit ; l'enfant se mit à hurler.

— Ah ça ! vous êtes donc marié ? demanda Loignac.

— Oui, monsieur l'officier.

— A vingt ans ?

— On se marie jeune chez nous, vous le savez bien, monsieur de Loignac, vous qui vous êtes marié à dix-huit.

— Bon ! fit Loignac, en voilà encore un qui me connaît.

La femme s'était approchée pendant ce temps, et les enfans, pendus à sa robe, l'avaient suivie.

— Et pourquoi ne serait-il point marié ? demanda-t-elle en se redressant et en écartant de son front hâlé ses cheveux noirs que la poussière du chemin y fixait comme une pâte ; est-ce que c'est passé de mode de se marier à Paris ? Oui, monsieur, il est marié, et voici encore deux autres enfans qui l'appellent leur père.

— Oui, mais qui ne sont que les fils de ma femme, monsieur de Loignac, comme aussi ce grand garçon qui qui se tient derrière; avancez, Militor, et saluez monsieur de Loignac, notre compatriote.

Un garçon de seize à dix-sept ans, vigoureux, agile et ressemblant à un faucon par son œil rond et son nez crochu, s'approcha, les deux mains passées dans sa ceinture de buffle; il était vêtu d'une bonne casaque de laine tricotée, portait sur ses jambes musculeuses un haut-de-chausse en peau de chamois, et une moustache naissante ombrageait sa lèvre à la fois insolente et sensuelle.

— C'est Militor, mon beau-fils, monsieur de Loignac, le fils aîné de ma femme, qui est une Chavantrade, parente des Loignac Militor de Chavantrade, pour vous servir. Saluez donc, Militor.

Puis se baissant vers l'enfant qui se roulait en criant sur la route :

— Tais-toi, Scipion, tais-toi, petit, ajouta-t-il tout en cherchant sa carte dans toutes ses poches.

Pendant ce temps, Militor, pour obéir à l'injonction de son père, s'inclinait légèrement et sans sortir ses mains de sa ceinture.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, votre carte ! s'écria Loignac, impatienté.

— Venez çà et m'aidez, Lardille, dit à sa femme le Gascon tout rougissant.

Lardille détacha l'une après l'autre les deux mains cramponnées à sa robe, et fouilla elle-même dans la gibecière et dans les poches de son mari.

— Bien ! dit-elle, il faut que nous l'ayons perdue.

— Alors, je vous fais arrêter, dit Loignac.

Le Gascon devint pâle.

— Je m'appelle Eustache de Miradoux, dit-il, et je me recommanderai de monsieur de Sainte-Maline, mon parent.

— Ah ! vous êtes parent de Sainte-Maline, dit Loignac un peu radouci. Il est vrai que, si on les écoutait, ils sont parens de tout le monde ! eh bien , cherchez encore, et surtout cherchez fructueusement.

— Voyez, Lardille, voyez dans les hardes de vos enfans, dit Eustache, tremblant de dépit et d'inquiétude.

Lardille s'agenouilla devant un petit paquet de modestes effets, qu'elle retourna en murmurant.

Le jeune Scipion continuait de s'égosiller ; il est vrai que ses frères de mère, voyant qu'on ne s'occupait pas d'eux, s'amusaient à lui entonner du sable dans la bouche.

Militor ne bougeait pas ; on eût dit que les misères de la vie de famille passaient au-dessous ou au-dessus de ce grand garçon sans l'atteindre.

— Eh ! fit tout à coup monsieur de Loignac ; que vois-je là-bas, sur la manche de ce dadais, dans une enveloppe de peau ?

— Oui, oui, c'est cela ! s'écria Eustache triomphant ; c'est une idée de Lardille, je me le rappelle maintenant ; elle a cousu cette carte sur Militor.

— Pour qu'il portât quelque chose, dit ironiquement de Loignac. Fi ! le grand veau ! qui ne tient même pas ses bras ballans, dans la crainte de porter ses bras.

Les lèvres de Militor blémirent de colère, tandis que son visage se marbrait de rouge sur le nez, le menton et les sourcils.

— Un veau n'a pas de bras, grommela-t-il avec de méchans yeux, il a des pattes comme certaines gens de ma connaissance.

— La paix ! dit Eustache ; vous voyez bien, Militor, que monsieur de Loignac nous fait l'honneur de plaisanter avec nous.

— Non, pardioux ! je ne plaisante pas, répliqua Loignac, et je veux au contraire que ce grand drôle prenne mes pa-

roles comme je les dis. S'il était mon beau-fils, je lui ferais porter mère, frère, paquet, et, corbleu ! je monteraï des-sus le tout, quitte à lui allonger les oreilles pour lui prouver qu'il n'est qu'un âne.

Militor perdit toute contenance, Eustache parut inquiet ; mais sous cette inquiétude perçait je ne sais quelle joie de cette humiliation infligée à son beau-fils.

Lardille, pour trancher toute difficulté et sauver son premier-né des sarcasmes de monsieur de Loignac, offrit à l'officier la carte, débarrassée de son enveloppe de peau.

Monsieur de Loignac la prit et lut.

— Eustache de Miradoux, 26 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine.

— Allez donc, dit-il, et voyez si vous n'oubliez pas quel-qu'un de vos marmots, beaux ou laids.

Eustache de Miradoux reprit le jeune Scipion entre ses bras, Lardille s'empoigna de nouveau à sa ceinture, les deux enfans saisirent derechef la robe de leur mère, et cette grappe de famille, suivie du silencieux Militor, alla se ranger près de ceux qui attendaient après l'examen subi.

— La peste ! murmura Loignac entre ses dents, en regardant Eustache de Miradoux et les siens faire leur évolution, la peste de soldats que monsieur d'Epéron aura là.

Puis se retournant :

— Allons, à vous ! dit-il.

Ces paroles s'adressaient au quatrième postulant.

Il était seul et fort roide, réunissant le pouce et le médium pour donner des chiquenaudes à son pourpoint gris de fer et en chasser la poussière ; sa moustache, qui paraissait faite de poils de chat, ses yeux verts et étincelans, ses sourcils dont l'arcade formait un demi-cercle saillant au-dessus de deux pommettes saillantes, ses lèvres minces enfin imprimaient à sa physionomie ce type de défiance et de parcimonieuse réserve auquel on reconnaît l'homme qui

cache aussi bien le fond de sa bourse que le fond de son cœur.

— Chalabre, 26 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine. C'est bon, allez ! dit Loignac.

— Il y aura des frais de route alloués au voyage, je présume, fit observer doucement le Gascon.

— Je ne suis pas trésorier, monsieur, dit sèchement Loignac, je ne suis encore que portier, passez.

Chalabre passa.

Derrière Chalabre venait un cavalier jeune et blond, qui, en tirant sa carte, laissa tomber de sa poche un dé et plusieurs tarots.

Il déclara s'appeler Saint-Capautel, et sa déclaration étant confirmée par sa carte qui se trouva être en règle, il suivit Chalabre.

Restait le sixième qui, sur l'injonction du page improvisé, était descendu de cheval et qui exhiba à monsieur de Loignac une carte sur laquelle on lisait :

« Ernauton de Carmainges, 26 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine. »

Tandis que monsieur de Loignac lisait, le page, descendu de son côté, s'occupait à cacher sa tête en rattachant la gourmette parfaitement attachée du cheval de son faux maître.

— Le page est à vous, monsieur ? demanda Loignac à Ernauton en lui désignant du doigt le jeune homme.

— Vous voyez, monsieur le capitaine, dit Ernauton qui ne voulait mentir ni trahir, vous voyez qu'il bride mon cheval.

— Passez, fit Loignac en examinant avec attention monsieur de Carmainges dont la figure et la tournure paraissaient lui mieux convenir que celles de tous les autres.

— En voilà un supportable, au moins, murmura-t-il.

Ernauton remonta à cheval ; le page, sans affectation,

mais sans lenteur, l'avait précédé et se trouvait déjà mêlé au groupe de ses devanciers.

— Ouvrez la porte, dit Loignac, et laissez passer ces six personnes et les gens de leur suite.

— Allons, vite, vite, mon maître, dit le page, en selle, et partons.

Ernauton céda encore une fois à l'ascendant qu'exerçait sur lui cette bizarre créature, et la porte étant ouverte, il piqua son cheval et s'enfonça, guidé par les indications du page, jusque dans le cœur du faubourg Saint-Antoine.

Loignac fit derrière les six élus refermer la porte, au grand mécontentement de la foule qui, la formalité remplie, croyait qu'elle allait passer à son tour, et qui, voyant son attente trompée, témoigna bruyamment son improbation.

Maître Miton qui avait, après une course effrénée à travers champs, repris peu à peu courage et qui, tout en sondant le terrain à chaque pas, avait fini par revenir à la place d'où il était parti, maître Miton hasarda quelques plaintes sur la façon arbitraire dont la soldatesque interceptait les communications.

Le compère Friard qui avait réussi à retrouver sa femme et qui, protégé par elle, paraissait ne plus rien craindre, le compère Friard contait à son auguste moitié les nouvelles du jour, enrichies de commentaires de sa façon.

Enfin les cavaliers, dont l'un avait été nommé Mayneville par le petit page, tenaient conseil pour savoir s'ils ne devaient pas tourner le mur d'enceinte, dans l'espérance assez bien fondée d'y trouver quelque brèche, et, par cette brèche, d'entrer dans Paris sans avoir besoin de se présenter plus longtemps à la porte Saint-Antoine ou à aucune autre.

Robert Briquet, en philosophe qui analyse, et en savant qui extrait la quintessence, Robert Briquet, disons-nous, s'aperçut que tout ce dénoûment de la scène que nous

venons de raconter allait se faire près de la porte, et que les conversations particulières des cavaliers, des bourgeois et des paysans ne lui apprendraient plus rien.

Il s'approcha donc le plus qu'il put d'une petite baraque qui servait de loge au portier et qui était éclairée par deux fenêtres, l'une s'ouvrant sur Paris, l'autre sur la campagne.

A peine était-il installé à ce nouveau poste qu'un homme, accourant de l'intérieur de Paris au grand galop de son cheval, sauta à bas de sa monture, et, entrant dans la loge, apparut à la fenêtre.

— Ah ! ah ! fit Loignac.

— Me voici, monsieur de Loignac, dit cet homme.

— Bien, d'où venez-vous ?

— De la porte Saint-Victor.

— Votre bordereau ?

— Cinq.

— Les cartes ?

— Les voici.

Loignac prit les cartes, les vérifia, et écrivit sur une ardoise qui paraissait avoir été préparée à cet effet, le chiffre 5.

Le messenger partit.

Cinq minutes ne s'étaient point écoulées que deux autres messagers arrivaient.

Loignac les interrogea successivement, et toujours à travers son guichet.

L'un venait de la porte Bourdelle, et apportait le chiffre 4.

L'autre de la porte du Temple, et annonçait le chiffre 6.

Loignac écrivit avec soin ces chiffres sur son ardoise.

Ces messagers disparurent comme les premiers et furent successivement remplacés par quatre autres, lesquels arrivaient :

Le premier, de la porte Saint-Denis, avec le chiffre 5 ;

Le second, de la porte Saint-Jacques, avec le chiffre 3;

Le troisième, de la porte Saint-Honoré, avec le chiffre 8;

Le quatrième, de la porte Montmartre, avec le chiffre 4.

Un dernier apparut enfin, venant de la porte Bussy, et apportant le chiffre 4.

Alors Loignac aligna avec attention, et tout bas, les lieux et les chiffres suivans :

Porte Saint-Victor.	5
Porte Bourdelle	4
Porte du Temple	6
Porte Saint-Denis.	5
Porte Saint-Jacques	3
Porte Saint-Honoré	8
Porte Montmartre.	4
Porte Bussy.	4
Enfin porte Saint-Antoine.	6

Total, quarante-cinq, ci. 45

— C'est bien.

— Maintenant, cria Loignac d'une voix forte, ouvrez les portes, et entre qui veut !

Les portes s'ouvrirent.

Aussitôt chevaux, mules, femmes, enfans, charrettes, se ruèrent dans Paris, au risque de s'étouffer dans l'étranglement des deux piliers du pont-levis.

En un quart d'heure s'écoula, par cette vaste artère qu'on appelait la rue Saint-Antoine, tout l'amas du flot populaire qui, depuis le matin, séjournait autour de cette digue momentanée.

Les bruits s'éloignèrent peu à peu.

M. de Loignac remonta à cheval avec ses gens. Robert Briquet, demeuré le dernier, après avoir été le premier, enjamba flegmatiquement la chaîne du pont en disant :

— Tous ces gens-là voulaient voir quelque chose, et ils n'ont rien vu, même dans leurs affaires ; moi je ne voulais rien voir, et je suis le seul qui aie vu quelque chose. C'est engageant, continuons ; mais à quoi bon continuer ? j'en sais, pardieu ! bien assez. Cela me sera-t-il bien avantageux de voir déchirer monsieur de Salcède en quatre morceaux ? Non, pardieu ! D'ailleurs j'ai renoncé à la politique.

Allons dîner ; le soleil marquerait midi s'il y avait du soleil ; il est temps.

Il dit, et rentra dans Paris avec son tranquille et malicieux sourire.

IV.

LA LOGE EN GRÈVE DE S. M. LE ROI HENRI III.

Si nous suivions maintenant jusqu'à la place de Grève, où elle aboutit, cette voie populeuse du quartier Saint-Antoine, nous retrouverions dans la foule beaucoup de nos connaissances ; mais tandis que tous ces pauvres citadins, moins sages que Robert Briquet, s'en vont, heurtés, couloyés, meurtris, les uns derrière les autres, nous préférons, grâce au privilège que nous donnent nos ailes d'historien, nous transporter sur la place elle-même, et quand nous aurons embrassé tout le spectacle d'un coup d'œil, nous retourner un instant vers le passé, afin d'approfondir la cause après avoir contemplé l'effet.

On peut dire que maître Friard avait raison en portant à cent mille hommes au moins le chiffre des spectateurs qui devaient s'entasser sur la place de Grève et aux environs pour jouir du spectacle qui s'y préparait. Paris tout entier

s'était donné rendez-vous à l'Hôtel-de-Ville, et Paris est fort exact ; Paris ne manque pas une fête, et c'est une fête, et même une fête extraordinaire, que la mort d'un homme, lorsqu'il a su soulever tant de passions, que les uns le maudissent et que les autres le louent, tandis que le plus grand nombre le plaint.

Le spectateur qui réussissait à déboucher sur la place soit par le quai, près du cabaret de l'Image Notre-Dame, soit par le porche même de la place Beaudoyer, apercevait tout d'abord, au milieu de la Grève, les archers du lieutenant de robe courte, Tanchon, et bon nombre de Suisses et de cheveau-légers entourant un petit échafaud élevé de quatre pieds environ.

Cet échafaud, si bas qu'il n'était visible que pour ceux qui l'entouraient, ou pour ceux qui avaient le bonheur d'avoir place à quelque fenêtre, attendait le patient dont les moines s'étaient emparés depuis le matin, et que, suivant l'énergique expression du peuple, ses chevaux attendaient pour lui faire faire le grand voyage.

En effet, sous un auvent de la première maison après la rue du Mouton, sur la place, quatre vigoureux chevaux du Perche, aux crins blancs, aux pieds chevelus, battaient le pavé avec impatience et se mordaient les uns les autres, en hennissant, au grand effroi des femmes qui avaient choisi cette place de leur bonne volonté, ou qui avaient été poussées de ce côté par la force.

Ces chevaux étaient neufs ; à peine quelquefois, par hasard, avaient-ils, dans les plaines herbeuses de leur pays natal, supporté sur leur large échine l'enfant joufflu de quelque paysan attardé au retour des champs, lorsque le soleil se couche.

Mais après l'échafaud vide, après les chevaux hennissants, ce qui attirait d'une façon plus constante les regards de la foule, c'était la principale fenêtre de l'Hôtel-de-Ville,

tendue de velours rouge et or, et au balcon de laquelle pendait un tapis de velours, orné de l'écusson royal.

C'est qu'en effet cette fenêtre était la loge du roi.

Une heure et demie sonnait à Saint-Jean en Grève, lorsque cette fenêtre, pareille à la bordure d'un tableau, s'emplit de personnages qui venaient poser dans leur cadre.

Ce fut d'abord le roi Henri III, pâle, presque chauve, quoiqu'il n'eût à cette époque que trente-quatre à trente-cinq ans; l'œil enfoncé dans son orbite bistrée, et la bouche toute frémissante de contractions nerveuses.

Il entra, morne, le regard fixe, à la fois majestueux et chancelant, étrange dans sa tenue, étrange dans sa démarche, ombre plutôt que vivant, spectre plutôt que roi; mystère toujours incompréhensible et toujours incompris pour ses sujets, qui, en le voyant paraître, ne savaient jamais s'ils devaient crier : Vive le roi ! ou prier pour son âme.

Henri était vêtu d'un pourpoint noir passementé de noir; il n'avait ni ordre ni pierreries; un seul diamant brillait à son toquet, servant d'agrafe à trois plumes courtes et frisées. Il portait dans sa main gauche un petit chien noir que sa belle-sœur, Marie Stuart, lui avait envoyé de sa prison, et sur la robe soyeuse duquel brillaient ses doigts fins et blancs comme des doigts d'albâtre.

Derrière lui venait Catherine de Médicis, déjà voûtée par l'âge, car la reine-mère pouvait avoir à cette époque de soixante-six à soixante-sept ans, mais portant encore la tête ferme et droite, lançant sous son sourcil froncé par l'habitude un regard acéré, et, malgré ce regard, toujours mate et froide comme une statue de cire sous ses habits de deuil éternel.

Sur la même ligne apparaissait la figure mélancolique et douce de la reine Louise de Lorraine, femme de Henri III, compagne insignifiante en apparence, mais fidèle en réalité, de sa vie bruyante et infortunée.

La reine Catherine de Médicis marchait à un triomphe.

La reine Louise assistait à un supplice.

Le roi Henri traitait là une affaire.

Triple nuance qui se lisait sur le front hautain de la première, sur le front résigné de la seconde, et sur le front nuageux et ennuyé du troisième.

Derrière les illustres personnages que le peuple admirait, si pâles et si muets, venaient deux beaux jeunes gens : l'un de vingt ans à peine, l'autre de vingt-cinq ans au plus.

Ils se tenaient par le bras, malgré l'étiquette qui défend devant les rois, — comme à l'église devant Dieu, — que les hommes paraissent s'attacher à quelque chose.

Ils souriaient :

Le plus jeune avec une tristesse ineffable, l'aîné avec une grâce enchanteresse ; ils étaient beaux, ils étaient grands, ils étaient frères.

Le plus jeune s'appelait Henri de Joyeuse, comte du Bouchage ; l'autre, le duc Anne de Joyeuse. Récemment encore il n'était connu que sous le nom d'Arques ; mais le roi Henri, qui l'aimait par-dessus toutes choses, l'avait fait, depuis un an, pair de France, en érigeant en duché-pairie la vicomté de Joyeuse.

Le peuple n'avait pas pour ce favori la haine qu'il portait autrefois à Maugiron, à Quélus et à Schomberg, haine dont d'Épernon seul avait hérité.

Le peuple accueillit donc le prince et les deux frères par de discrètes, mais flatteuses acclamations.

Henri salua la foule gravement et sans sourire, puis il baisa son chien sur la tête.

Alors, se retournant vers les jeunes gens :

— Adossez-vous à la tapisserie, Anne, dit-il à l'aîné ; ne vous fatiguez pas à demeurer debout : ce sera long peut-être.

— Je l'espère bien, interrompit Catherine, — long et bon, sire.

— Vous croyez donc que Salcède parlera, ma mère ? demanda Henri.

— Dieu donnera, je l'espère, cette confusion à nos ennemis. Je dis nos ennemis, car ce sont vos ennemis aussi, ma fille, ajouta-t-elle en se tournant vers la reine, qui pâlit et baissa son doux regard.

Le roi hocha la tête en signe de doute.

Puis, se retournant une seconde fois vers Joyeuse, et voyant que celui-ci se tenait debout malgré son invitation :

— Voyons, Anne, dit-il, faites ce que j'ai dit ; adossez-vous au mur, ou accoudez-vous sur mon fauteuil.

— Votre Majesté est en vérité trop bonne, dit le jeune duc, et je ne profiterai de la permission que quand je serai véritablement fatigué.

— Et nous n'attendrons pas que vous le soyez, n'est-ce pas, mon frère ? dit tout bas Henri.

— Sois tranquille, répondit Anne des yeux plutôt que de la voix.

— Mon fils, dit Catherine, ne vois-je pas du tumulte là-bas, au coin du quai ?

— Quelle vue perçante ! ma mère ; — oui, en effet, je crois que vous avez raison. Oh ! les mauvais yeux que j'ai, moi, qui ne suis pas vieux pourtant !

— Sire, interrompit librement Joyeuse, ce tumulte vient du refoulement du peuple sur la place par la compagnie des archers. C'est le condamné qui arrive, bien certainement.

— Comme c'est flatteur pour des rois, dit Catherine, de voir écarteler un homme qui a dans les veines une goutte de sang royal !

Et en disant ces paroles, son regard pesait sur Louise.

— Oh ! Madame, pardonnez-moi, épargnez-moi, dit la jeune reine avec un désespoir qu'elle essayait en vain de dissimuler ; non, ce monstre n'est point de ma famille, et vous n'avez point voulu dire qu'il en était.

— Certes, non, dit le roi; — et je suis bien certain que ma mère n'a point voulu dire cela.

— Eh! mais, fit aigrement Catherine, il tient aux Lorrains, et les Lorrains sont vôtres, madame; je le pense, du moins. Ce Salcède vous touche donc, et même d'assez près.

— C'est-à-dire, interrompit Joyeuse avec une honnête indignation qui était le trait distinctif de son caractère, et qui se faisait jour en toute circonstance contre celui qui l'avait excitée, quel qu'il fût, c'est-à-dire qu'il touche à monsieur de Guise peut-être, mais point à la reine de France.

— Ah! vous êtes là, monsieur de Joyeuse, dit Catherine avec une hauteur indéfinissable, et rendant une humiliation pour une contrariété. Ah! vous êtes là? Je ne vous avais point vu.

— J'y suis, non-seulement de l'aveu, mais encore par l'ordre du roi, madame, répondit Joyeuse en interrogeant Henri du regard. Ce n'est pas une chose si récréative que de voir écarteler un homme, pour que je vienne à un pareil spectacle si je n'y étais forcé.

— Joyeuse a raison, madame, dit Henri; il ne s'agit ici ni de Lorrains, ni de Guise, ni surtout de la reine; il s'agit de voir séparer en quatre morceaux monsieur de Salcède, c'est-à-dire un assassin qui voulait tuer mon frère.

— Je suis mal en fortune aujourd'hui, dit Catherine en pliant tout-à-coup, ce qui était sa tactique ~~le~~ plus habile, je fais pleurer ma fille, et, Dieu me pardonne! je crois que je fais rire monsieur de Joyeuse.

— Ah! madame, s'écria Louise en saisissant les mains de Catherine, est-il possible que Votre Majesté se méprenne à ma douleur!

— Et à mon respect profond, ajouta Anne de Joyeuse, en s'inclinant sur le bras du fauteuil royal.

— C'est vrai, c'est vrai, répliqua Catherine, enfonçant un dernier trait dans le cœur de sa belle-fille. Je devrais

savoir combien il vous est pénible, ma chère enfant, de voir dévoiler les complots de vos alliés de Lorraine ; et, bien que vous n'y puissiez mais, vous ne souffrez pas moins de cette parenté.

— Ah ! quant à cela, ma mère, c'est un peu vrai, dit le roi, cherchant à mettre tout le monde d'accord ; car enfin, cette fois, nous savons à quoi nous en tenir sur la participation de messieurs de Guise à ce complot.

— Mais, sire, interrompit plus hardiment qu'elle n'avait fait encore Louise de Lorraine, — Votre Majesté sait bien qu'en devenant reine de France, j'ai laissé mes parens tout en bas du trône.

— Oh ! s'écria Anne de Joyeuse, vous voyez que je ne me trompais pas, sire ; voici le patient qui paraît sur la place. Corbleu ! la vilaine figure !

— Il a peur, dit Catherine ; il parlera.

— S'il en a la force, dit le roi. Voyez donc, ma mère, sa tête vacille comme celle d'un cadavre.

— Je ne m'en dédis pas, sire, dit Joyeuse, il est affreux.

— Comment voudriez-vous que ce fût beau, un homme dont la pensée est si laide ? Ne vous ai-je point expliqué, Anne, les rapports secrets du physique et du moral, comme Hippocrate et Galenus les comprenaient et les ont expliqués eux-mêmes ?

— Je ne dis pas non, sire ; mais je ne suis pas un élève de votre force, moi, et j'ai vu quelquefois de fort laids hommes être de très braves soldats. N'est-ce pas, Henri ?

Joyeuse se retourna vers son frère, comme pour appeler son approbation à son aide ; mais Henri regardait sans voir, écoutait sans entendre ; il était plongé dans une profonde rêverie ; ce fut donc le roi qui répondit pour lui.

— Eh ! mon Dieu ! mon cher Anne, s'écria-t-il, qui vous dit que celui-là ne soit pas brave ? Il l'est pardieu ! comme un ours, comme un loup, comme un serpent. Ne vous rappelez-vous pas ses façons ? Il a brûlé, dans sa maison, un

gentilhomme normand, son ennemi. Il s'est battu dix fois, et a tué trois de ses adversaires ; il a été surpris faisant de la fausse monnaie, et condamné à mort pour ce fait.

— A telles enseignes, dit Catherine de Médicis, qu'il a été gracié par l'intercession de monsieur le duc de Guise, votre cousin, ma fille.

Cette fois, Louise était à bout de ses forces ; elle se contenta de pousser un soupir.

— Allons, dit Joyeuse, voilà une existence bien remplie, et qui va finir bien vite.

— L'espère, monsieur de Joyeuse, dit Catherine, qu'elle va, au contraire, finir le plus lentement possible.

— Madame, dit Joyeuse en secouant la tête, je vois là-bas sous cet auvent de si bons chevaux et qui me paraissent si impatients d'être obligés de demeurer là à ne rien faire, que je ne crois pas à une bien longue résistance des muscles, tendons et cartilages de monsieur de Salcède.

— Oui, si l'on ne prévoyait point le cas ; mais mon fils est miséricordieux, ajouta la reine avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle ; il fera dire aux aides de tirer mollement.

— Cependant, madame, objecta timidement la reine, je vous ai entendu dire ce matin à madame de Mercœur, il me semble cela du moins, que ce malheureux ne subirait que deux tirades.

— Oui-dà, s'il se conduit bien, dit Catherine ; en ce cas, il sera expédié le plus couramment possible ; mais vous entendez, ma fille, et je voudrais, puisque vous vous intéressez à lui, que vous puissiez le lui faire dire ; qu'il se conduise bien, cela le regarde.

— C'est que, madame, dit la reine, Dieu ne m'ayant point, comme à vous, donné la force, je n'ai pas grand cœur à voir souffrir.

— Eh bien ! vous ne regarderez point, ma fille.

Louise se tut.

Le roi n'avait rien entendu ; il était tout yeux, car on s'occupait d'enlever le patient de la charrette qui l'avait apporté, pour le déposer sur le petit échafaud.

Pendant ce temps, les hallebardiers, les archers et les Suisses avaient fait élargir considérablement l'espace, en sorte que, tout autour de l'échafaud, il régnait un vide assez grand pour que tous les regards distinguassent Salcède, malgré le peu d'élévation de son piédestal funèbre.

Salcède pouvait avoir trente-quatre à trente-cinq ans : il était fort et vigoureux ; les traits pâles de son visage, sur lequel perlaient quelques gouttes de sueur et de sang, s'animaient quand il regardait autour de lui d'une indéfinissable expression, tantôt d'espoir, tantôt d'angoisse.

Il avait tout d'abord jeté les yeux sur la loge royale ; mais comme s'il eût compris qu'au lieu du salut c'était la mort qui lui venait de là, son regard ne s'y était point arrêté.

C'était à la foule qu'il en voulait, c'était dans le sein de cette orageuse mer qu'il fouillait avec ses yeux ardents et avec son âme frémissante au bord de ses lèvres.

La foule se taisait.

Salcède n'était point un assassin vulgaire : Salcède était d'abord de bonne naissance, puisque Catherine de Médicis, qui se connaissait d'autant mieux en généalogie qu'elle paraissait en faire fi, avait découvert une goutte de sang royal dans ses veines ; en outre, Salcède avait été un capitaine de quelque renom. Cette main, liée par une corde honteuse, avait vaillamment porté l'épée ; cette tête livide sur laquelle se peignaient les terreurs de la mort, terreurs que le patient eût renfermées sans doute au plus profond de son âme, si l'espoir n'y avait tenu trop de place, cette tête livide avait abrité de grands desseins.

Il résultait de ce que nous venons de dire que, pour beaucoup de spectateurs, Salcède était un héros ; pour beaucoup d'autres, une victime ; quelques-uns le regar-

daient bien comme un assassin, mais la foule a grand'peine d'admettre dans ses mépris, au rang des criminels ordinaires, ceux-là qui ont tenté ces grands assassinats qu'enregistre le livre de l'histoire en même temps que celui de la justice.

« Aussi racontait-on dans la foule que Salcède était né d'une race de guerriers, que son père avait combattu rudement monsieur le cardinal de Lorraine, ce qui lui avait valu une mort glorieuse au milieu du massacre de la Saint-Barthélemy, mais que plus tard le fils, oublieux de cette mort, ou plutôt sacrifiant sa haine à une certaine ambition pour laquelle les populations ont toujours quelque sympathie, que ce fils, disons-nous, avait pactisé avec l'Espagne et avec les Guises pour anéantir, dans les Flandres, la souveraineté naissante du duc d'Anjou, si fort haï des Français.

On citait ses relations avec Baza et Balouin, auteurs présumés du complot qui avait failli coûter la vie au duc François, frère de Henri III ; on citait l'adresse qu'avait déployée Salcède dans toute cette procédure pour échapper à la roue, au gibet et au bûcher sur lesquels fumait encore le sang de ses complices ; seul il avait, par des révélations fausses et pleines d'artifice, disaient les Lorrains, alléché ses juges, à tel point que, pour en savoir plus, le duc d'Anjou, l'épargnant momentanément, l'avait fait conduire en France, au lieu de le faire décapiter à Anvers ou à Bruxelles ; il est vrai qu'il avait fini par en arriver au même résultat ; mais dans le voyage qui était le but de ses révélations, Salcède espérait être enlevé par ses partisans ; malheureusement pour lui il avait compté sans monsieur de Bellièvre, lequel, chargé de ce dépôt précieux, avait fait si bonne garde que ni Espagnols, ni Lorrains, ni li-gueurs n'en avaient approché d'une lieue.

A la prison, Salcède avait espéré ; Salcède avait espéré à la torture ; sur la charrette, il avait espéré encore ; sur l'é-

chafaud, il espérait toujours. Ce n'est point qu'il manquât de courage ou de résignation ; mais il était de ces créatures vivaces qui se défendent jusqu'à leur dernier souffle avec cette ténacité et cette vigueur que la force humaine n'atteint pas toujours chez les esprits d'une valeur secondaire.

Le roi ne perdait pas plus que le peuple cette pensée incessante de Salcède.

Catherine, de son côté, étudiait avec anxiété jusqu'au moindre mouvement du malheureux jeune homme ; mais elle était trop éloignée pour suivre la direction de ses regards et remarquer leur jeu continu.

A l'arrivée du patient, il s'était élevé comme par enchantement, dans la foule, des étages d'hommes, de femmes et d'enfans ; chaque fois qu'il apparaissait une tête nouvelle au-dessus de ce niveau mouvant, mais déjà toisé par l'œil vigilant de Salcède, il l'analysait tout entière dans un examen d'une seconde qui suffisait comme un examen d'une heure à cette organisation surexcitée, en qui le temps, devenu si précieux, décuplait ou plutôt centuplait toutes les facultés.

Puis ce coup d'œil, cet éclair lancé sur le visage inconnu et nouveau, Salcède redevenait morne et tournait autre part son attention.

Cependant le bourreau avait commencé à s'emparer de lui, et il l'attachait par le milieu du corps au centre de l'échafaud.

Déjà même, sur un signe de maître Tanchon, lieutenant de robe courte et commandant l'exécution, deux archers, perçant la foule, étaient allés chercher les chevaux.

Dans une autre circonstance ou dans une autre intention, les archers n'eussent pu faire un pas au milieu de cette masse compacte ; mais la foule savait ce qu'allaient faire les archers, et elle se serrait et elle faisait passage, comme,

sur un théâtre encombré, on fait toujours place aux acteurs chargés de rôles importants.

En ce moment, il se fit quelque bruit à la porte de la loge royale, et l'huissier, soulevant la tapisserie, prévint LL. MM. que le président Brisson et quatre conseillers, dont l'un était le rapporteur du procès, désiraient avoir l'honneur de converser un instant avec le roi au sujet de l'exécution.

— C'est à merveille, dit le roi.

Puis se retournant vers Catherine :

— Eh bien, ma mère, continua-t-il, vous allez être satisfaite ?

Catherine fit un léger signe de tête, en témoignage d'approbation.

— Faites entrer ces messieurs, reprit le roi.

— Sire, une grâce, demanda Joyeuse.

— Parle, Joyeuse, fit le roi, et pourvu que ce ne soit pas celle du condamné...

— Rassurez-vous, sire.

— J'écoute.

— Sire, il y a une chose qui blesse particulièrement la vue de mon frère et surtout la mienne, ce sont les robes rouges et les robes noires ; que Votre Majesté soit donc assez bonne pour nous permettre de nous retirer.

— Comment ! vous vous intéressez si peu à mes affaires, monsieur de Joyeuse, que vous demandez à vous retirer dans un pareil moment ! s'écria Henri.

— N'en croyez rien, sire, tout ce qui touche Votre Majesté est d'un profond intérêt pour moi ; mais je suis d'une misérable organisation, et la femme la plus faible est, sur ce point, plus forte que moi. Je ne puis voir une exécution que je n'en sois malade huit jours. Or, comme il n'y a plus guère que moi qui rie à la cour depuis que mon frère, je ne sais pas pourquoi, ne rit plus, jugez ce que va devenir

ce pauvre Louvre, déjà si triste, si je m'avise, moi, de le rendre plus triste encore. Ainsi, par grâce, sire...

— Tu veux me quitter, Anne? dit Henri avec un accent d'indéfinissable tristesse.

— Peste, sire! vous êtes exigeant : une exécution en Grève, c'est la vengeance et le spectacle à la fois, et quel spectacle! celui dont, tout au contraire de moi, vous êtes le plus curieux; la vengeance et le spectacle ne vous suffisent pas, et il faut encore que vous jouissiez en même temps de la faiblesse de vos amis.

— Reste, Joyeuse, reste ; tu verras que c'est intéressant.

— Je n'en doute pas ; je crains même, comme je l'ai dit à Votre Majesté, que l'intérêt ne soit porté à un point où je ne puisse plus le soutenir ; ainsi vous permettez, n'est-ce pas, sire?

Et Joyeuse fit un mouvement vers la porte.

— Allons, dit Henri III en soupirant, fais donc à ta fantaisie ; ma destinée est de vivre seul.

Et le roi se retourna, le front plissé, vers sa mère, craignant qu'elle n'eût entendu le colloque qui venait d'avoir lieu entre lui et son favori.

Catherine avait l'ouïe aussi fine que la vue ; mais lorsqu'elle ne voulait pas entendre , nulle oreille n'était plus dure que la sienne.

Pendant ce temps, Joyeuse s'était penché à l'oreille de son frère et lui avait dit :

— Alerte, alerte, du Bouchage! tandis que ces conseillers vont entrer, glisse-toi derrière leurs grandes robes, et esquivons-nous ; le roi dit oui maintenant, dans cinq minutes il dira non.

— Merci, merci, mon frère, répondit le jeune homme ; j'étais comme vous, j'avais hâte de partir.

— Allons, allons, voici les corbeaux qui paraissent, disparaïs, tendre rossignol.

En effet, derrière messieurs les conseillers, on vit fuir. comme deux ombres rapides, les deux jeunes gens.

Sur eux retomba la tapisserie aux pans lourds.

Quand le roi tourna la tête, ils avaient déjà disparu.

Henri poussa un soupir et baisa son petit chien.

V.

LE SUPPLICE.

Les conseillers se tenaient au fond de la loge du roi, debout et silencieux, attendant que le roi leur adressât la parole.

Le roi se laissa attendre un instant, puis, se retournant de leur côté :

— Eh bien, messieurs, — quoi de nouveau? demanda-t-il. Bonjour, monsieur le président Brisson.

— Sire, répondit le président avec sa dignité facile que l'on appelait à la cour sa courtoisie de huguenot, — nous venons supplier Votre Majesté, ainsi que l'a désiré monsieur de Thou, de ménager la vie du coupable. — Il a sans doute quelques révélations à faire, et en lui promettant la vie on les obtiendrait.

— Mais, dit le roi, ne les a-t-on pas obtenues, monsieur le président?

— Oui, sire, — en partie : — est-ce suffisant pour Votre Majesté?

— Je sais ce que je sais, messire.

— Votre Majesté sait alors à quoi s'en tenir sur la participation de l'Espagne dans cette affaire?

— De l'Espagne ? oui, monsieur le président, et même de plusieurs autres puissances.

— Il serait important de constater cette participation, sire.

— Aussi, interrompit Catherine, le roi a-t-il l'intention, monsieur le président, de surseoir à l'exécution, si le coupable signe une confession analogue à ses dépositions devant le juge qui lui a fait infliger la question.

Brisson interrogea le roi des yeux et du geste.

— C'est mon intention, dit Henri, et je ne le cache pas plus longtemps ; vous pouvez vous en assurer, monsieur Brisson, en faisant parler au patient par votre lieutenant de robe.

— Votre Majesté n'a rien de plus à recommander ?

— Rien. Mais pas de variation dans les aveux, ou je retire ma parole. — Ils sont publics, ils doivent être complets.

— Oui, sire. — Avec les noms des personnages compromis ?

— Avec les noms, tous les noms !

— Même lorsque ces noms seraient entachés, par l'aveu du patient, de haute trahison et révolte au premier chef ?

— Même lorsque ces noms seraient ceux de mes plus proches parens ! dit le roi.

— Il sera fait comme Votre Majesté l'ordonne.

— Je m'explique, monsieur Brisson ; ainsi donc, pas de malentendu. On apportera au condamné du papier et des plumes ; il écrira sa confession, montrant par là publiquement qu'il s'en réfère à notre miséricorde et se met à notre merci. Après, nous verrons.

— Mais je puis promettre ?

— Eh oui ! promettez toujours.

— Allez, messieurs, dit le président en congédiant les conseillers.

Et ayant salué respectueusement le roi, il sortit derrière eux.

— Il parlera, sire, dit Louise de Lorraine toute tremblante ; il parlera, et Votre Majesté fera grâce. Voyez comme l'écume nage sur ses lèvres.

— Non, non, il cherche, dit Catherine ; il cherche et pas autre chose. Que cherche-t-il donc ?

— Parbleu ! dit Henri III, ce n'est pas difficile à deviner ; il cherche monsieur le duc de Parme, monsieur le duc de Guise ; il cherche monsieur mon frère, le roi très catholique. Oui, cherche ! cherche ! attends ! crois-tu que la place de Grève soit lieu plus commode pour les embuscades que la route des Flandres ? crois-tu que je n'aie pas ici cent Bellièvre pour t'empêcher de descendre de l'échafaud où un seul t'a conduit ?

Salcède avait vu les archers partir pour aller chercher les chevaux. Il avait aperçu le président et les conseillers dans la loge du roi, — puis il les avait vus disparaître : il comprit que le roi venait de donner l'ordre du supplice.

Ce fut alors que parut sur sa bouche livide cette sanglante écume remarquée par la jeune reine : le malheureux, dans la mortelle impatience qui le dévorait, se mordait les lèvres jusqu'au sang.

— Personne ! personne ! murmurait-il, pas un de ceux qui m'avaient promis secours ! Lâches ! lâches ! lâches !...

Le lieutenant Tanchon s'approcha de l'échafaud, et s'adressant au bourreau :

— Préparez-vous, maître, dit-il.

L'exécuteur fit un signe à l'autre bout de la place, et l'on vit les chevaux, fendant la foule, laisser derrière eux un tumultueux sillage qui, pareil à celui de la mer, se referma sur eux.

Ce sillage était produit par les spectateurs que refoulait ou renversait le passage rapide des chevaux ; mais le mur démolí se refermait aussitôt, et parfois les premiers deve-

naient les derniers, et réciproquement, — car les forts se lançaient dans l'espace vide.

On put voir alors au coin de la rue de la Vannerie, lorsque les chevaux y passèrent, un beau jeune homme de notre connaissance sauter au bas de la borne sur laquelle il était monté, poussé par un enfant qui paraissait quinze à seize ans à peine, et qui paraissait fort ardent à ce terrible spectacle.

C'était le page mystérieux et le vicomte Ernauton de Carmainges.

— Eh ! vite, vite, glissa le page à l'oreille de son compagnon, jetez-vous dans la trouée, il n'y a pas un instant à perdre.

— Mais nous serons étouffés, répondit Ernauton, — vous êtes fou, mon petit ami.

— Je veux voir, — voir de près, dit le page d'un ton si impérieux qu'il était facile de voir que cet ordre partait d'une bouche qui avait l'habitude du commandement.

Ernauton obéit.

— Serrez les chevaux, serrez les chevaux, dit le page ; ne les quittez pas d'une semelle, ou nous n'arriverons pas.

— Mais avant que nous n'arrivions, vous serez mis en morceaux.

— Ne vous inquiétez pas de moi. — En avant ! en avant !

— Les chevaux vont ruër.

— Empoignez la queue du dernier ; jamais un cheval ne rue quand on le tient de la sorte.

Ernauton subissait malgré lui l'influence étrange de cet enfant ; il obéit, s'accrocha aux crins du cheval, tandis que de son côté le page s'attachait à sa ceinture.

Et au milieu de cette foule onduleuse comme une mer, épineuse comme un buisson, laissant ici un pan de leur manteau, là un fragment de leur pourpoint, plus loin la fraise de leur chemise, ils arrivèrent en même temps que

l'attelage à trois pas de l'échafaud sur lequel se tordait Salcède, dans les convulsions du désespoir.

— Sommes-nous arrivés ? murmura le jeune homme suffoquant et hors d'haleine, quand il sentit Ernauton s'arrêter.

— Oui, répondit le vicomte, — heureusement, — car j'étais au bout de mes forces.

— Je ne vois pas.

— Passez devant moi.

— Non, non, pas encore... Que fait-on ?

Des nœuds coulans à l'extrémité des cordes.

— Et lui, que fait-il ?

— Qui, lui ?

— Le patient.

— Ses yeux tournent autour de lui comme ceux de l'autour qui guette.

Les chevaux étaient assez près de l'échafaud pour que les valets de l'exécuteur attachassent aux pieds et aux poings de Salcède les traits fixés à leurs colliers.

Salcède poussa un rugissement quand il sentit autour de ses chevilles le rugueux contact des cordes, qu'un nœud coulant serrait autour de sa chair.

Il adressa alors un suprême, un indéfinissable regard à toute cette immense place dont il embrassa les cent mille spectateurs dans le cercle de son rayon visuel.

— Monsieur, lui dit poliment le lieutenant Tanchon, vous plaî-t-il de parler au peuple avant que nous ne procédions ?

Et il s'approcha de l'oreille du patient pour ajouter tout bas :

— Un bon aveu... pour la vie sauve.

Salcède le regarda jusqu'au fond de l'âme.

Ce regard était si éloquent qu'il sembla arracher la vérité du cœur de Tanchon et la fit remonter jusque dans ses yeux où elle éclata.

Salcède ne s'y trompa point ; il comprit que le lieutenant était sincère et tiendrait ce qu'il promettait.

— Vous voyez, continua Tanchon, on vous abandonne ; plus d'autre espoir en ce monde que celui que je vous offre.

— Eh bien ! dit Salcède avec un rauque soupir, faites faire silence, je suis prêt à parler.

— C'est une confession écrite et signée que le roi exige.

— Alors déliez-moi les mains et donnez-moi une plume, je vais écrire.

— Votre confession ?

— Ma confession, soit.

Tanchon, transporté de joie, n'eut qu'un signe à faire ; le cas était prévu. Un archer tenait toutes choses prêtes : il lui passa l'écrivoire, les plumes, le papier, que Tanchon déposa sur le bois même de l'échafaud.

En même temps on lâchait de trois pieds environ la corde qui tenait le poignet droit de Salcède, et on le soulevait sur l'estrade pour qu'il pût écrire.

Salcède, assis enfin, commença par respirer avec force et par faire usage de sa main pour essuyer ses lèvres et relever ses cheveux qui tombaient humides de sueur sur ses genoux.

— Allons, allons, dit Tanchon, mettez-vous à votre aise, et écrivez bien tout.

— Oh ! n'ayez pas peur, répondit Salcède en allongeant sa main vers la plume ; soyez tranquille , je n'oublierai pas ceux qui m'oublient, moi.

Et sur ce mot il hasarda un dernier coup d'œil.

Sans doute le moment était venu pour le page de se montrer ; car, saisissant la main d'Ernauton :

— Monsieur, lui dit-il, par grâce, prenez-moi dans vos bras et soulevez-moi au-dessus des têtes qui m'empêchent de voir.

— Ah ça ! mais vous êtes insatiable, jeune homme, en vérité.

— Encore ce service, monsieur.

— Vous abusez.

— Il faut que je voie le condamné, entendez-vous ? il faut que je le voie.

Puis, comme Ernauton ne répondait pas assez vivement sans doute à l'injonction :

— Par pitié, monsieur, par grâce ! dit-il, je vous en supplie !

L'enfant n'était plus un tyran fantasque, mais un suppliant irrésistible.

Ernauton le souleva dans ses bras, non sans quelque étonnement de la délicatesse de ce corps qu'il serrait entre ses mains.

La tête du page domina donc les autres têtes.

Justement Salcède venait de saisir la plume en achevant sa revue circulaire.

Il vit cette figure du jeune homme et demeura stupéfait.

En ce moment les deux doigts du page s'appuyèrent sur ses lèvres. Une joie indicible épanouit aussitôt le visage du patient ; on eût dit l'ivresse du mauvais riche quand Lazare laisse tomber une goutte d'eau sur sa langue aride.

Il venait de reconnaître le signal qu'il attendait avec impatience et qui lui annonçait du secours.

Salcède, après une contemplation de plusieurs secondes, s'empara du papier que lui offrait Tanchon, inquiet de son hésitation, et il se mit à écrire avec une fébrile activité.

— Il écrit ! il écrit ! murmura la foule.

— Il écrit ! répéta la reine-mère avec une joie manifeste.

— Il écrit ! dit le roi ; par la mordieu ! je lui ferai grâce.

Tout-à-coup Salcède s'interrompit pour regarder encore le jeune homme.

Le jeune homme répéta le même signe, et Salcède se remit à écrire.

Puis, après un intervalle plus court, il s'interrompit encore pour regarder de nouveau.

Cette fois le page fit signe des doigts et de la tête.

— Avez-vous fini ? dit Tanchon qui ne perdait pas de vue son papier.

— Oui, fit machinalement Salcède.

— Signez, alors.

Salcède signa sans jeter sur le papier ses yeux qui restaient rivés sur le jeune homme.

Tanchon avança la main vers la confession.

— Au roi, au roi seul ! dit Salcède.

Et il remit le papier au lieutenant de robe courte, mais avec hésitation, et comme un soldat vaincu qui rend sa dernière arme.

— Si vous avez bien avoué tout, dit le lieutenant, vous êtes sauf, monsieur de Salcède.

Un sourire mélangé d'ironie et d'inquiétude se fit jour sur les lèvres du patient qui semblait interroger impatientement son interlocuteur mystérieux.

Enfin Ernauton, fatigué, voulut déposer son gilet fardeau ; il ouvrit les bras : le page glissa jusqu'à terre.

Avec lui disparut la vision qui avait soutenu le condamné.

Lorsque Salcède ne le vit plus, il le chercha des yeux ; puis, comme égaré :

— Eh bien ! cria-t-il, eh bien !

Personne ne lui répondit.

— Eh ! vite, vite, hâtez-vous ! dit-il ; le roi tient le papier, il va lire !

Nul ne bougea.

Le roi déplaçait vivement la confession.

— Oh ! mille démons ! cria Salcède, se serait-on joué de moi ? Je l'ai cependant bien reconnue. C'était elle, c'était elle !

A peine le roi eut-il parcouru les premières lignes qu'il parut saisi d'indignation.

Puis il pâlit et s'écria :

— Oh ! le misérable ! — oh ! le méchant homme !

— Qu'y a-t-il, mon fils ? demanda Catherine.

— Il y a qu'il se rétracte, ma mère ; — il y a qu'il prétend n'avoir jamais rien avoué.

— Et ensuite ?

— Ensuite il déclare innocens et étrangers à tous complots messieurs de Guise.

— Au fait, balbutia Catherine, si c'est vrai ?

— Il ment ! s'écria le roi ; il ment comme un païen !

— Qu'en savez-vous, mon fils ? Messieurs de Guise sont peut-être calomniés. — Les juges ont peut-être dans leur trop grand zèle interprété faussement les dépositions.

— Eh ! madame, s'écria Henri ne pouvant se maîtriser plus longtemps, — j'ai tout entendu.

— Vous, mon fils ?

— Oui, moi.

— Et quand cela, s'il vous plaît ?

— Quand le coupable a subi la gêne, — j'étais derrière un rideau ; je n'ai pas perdu une seule de ses paroles, et chacune de ses paroles m'entraînait dans la tête comme un clou sous le marteau.

— Eh bien ! faites-le parler avec la torture, puisque la torture il lui faut ; ordonnez que les chevaux tirent.

Henri, emporté par la colère, leva la main.

Le lieutenant Tanchon répéta ce signe.

Déjà les cordes avaient été rattachées aux quatre membres du patient : quatre hommes sautèrent sur les quatre chevaux ; quatre coups de fouet retentirent, et les quatre chevaux s'élancèrent dans des directions opposées.

Un horrible craquement et un horrible cri jaillirent à la fois du plancher de l'échafaud. On vit les membres du malheureux Salcède bleuir, s'allonger et s'injecter de sang ; sa face n'était plus celle d'une créature humaine, c'était le masque d'un démon.

— Ah ! trahison ! trahison ! cria-t-il. Eh bien ! je vais parler, je veux parler, je veux tout dire ! Ah ! maudite duch...

La voix dominait les hennissements des chevaux et les rumeurs de la foule ; mais tout à coup elle s'éteignit.

— Arrêtez ! arrêtez ! cria Catherine.

Il était trop tard. La tête de Salcède, naguère roidie par la souffrance et la fureur, retomba tout à coup sur le plancher de l'échafaud.

— Laissez-le parler, vociféra la reine-mère. Arrêtez, mais arrêtez donc !

L'œil de Salcède était démesurément dilaté, fixe, et plongeant obstinément dans le groupe où était apparu le page. Tanchon en suivait habilement la direction.

Mais Salcède ne pouvait plus parler, il était mort.

Tanchon donna tout bas quelques ordres à ses archers, qui se mirent à fouiller la foule dans la direction indiquée par les regards dénonciateurs de Salcède.

— Je suis découverte, dit le jeune page à l'oreille d'Ernauton ; par pitié, aidez-moi, secourez-moi, monsieur ; ils viennent ! ils viennent !

— Mais que voulez-vous donc encore ?

— Fuir : ne voyez-vous point que c'est moi qu'ils cherchent ?

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Une femme... sauvez-moi ! protégez-moi !

Ernauton pâlit ; mais la générosité l'emporta sur l'étonnement et la crainte.

Il plaça devant lui sa protégée, lui fraya un chemin à

grands coups de pommeau de dague et la poussa jusqu'au coin de la rue du Mouton, vers une porte ouverte.

Le jeune page s'élança et disparut dans cette porte qui semblait l'attendre et qui se referma derrière lui.

Il n'avait pas même eu le temps de lui demander son nom ni où il le retrouverait.

Mais en disparaissant, le jeune page, comme s'il eût deviné sa pensée, lui avait fait un signe plein de promesses.

Libre alors, Ernauton se retourna vers le centre de la place, et embrassa d'un même coup d'œil l'échafaud et la loge royale.

Salcède était étendu roide et livide sur l'échafaud.

Catherine était debout, livide et frémissante dans la loge.

— Mon fils, dit-elle enfin en essuyant la sueur de son front, mon fils vous ferez bien de changer votre maître des hautes œuvres, c'est un ligueur !

— Et à quoi donc voyez-vous cela, ma mère ? demanda Henri.

— Regardez, regardez !

— Eh bien ! je regarde.

— Salcède n'a souffert qu'une tirade, et il est mort.

— Parce qu'il était trop sensible à la douleur.

— Non pas ! non pas ! fit Catherine avec un sourire de mépris arraché par le peu de perspicacité de son fils, mais parce qu'il a été étranglé par dessous l'échafaud avec une corde fine, au moment où il allait accuser ceux qui le laissent mourir. Faites visiter le cadavre par un savant docteur, et vous trouverez, j'en suis sûre, autour de son cou le cercle que la corde y aura laissé.

— Vous avez raison, dit Henri, dont les yeux étincelèrent un instant, mon cousin de Guise est mieux servi que moi.

— Chut ! chut ! mon fils, dit Catherine, pas d'éclat, on se moquerait de nous ; car cette fois encore c'est partie perdue.

— Joyeuse a bien fait d'aller s'amuser autre part, dit le roi ; on ne peut plus compter sur rien en ce monde, même sur les supplices. Partons, mesdames, partons !

VI.

LES DEUX JOYEUSE.

Messieurs de Joyeuse, comme nous l'avons vu, s'étaient dérobés pendant toute cette scène par les derrières de l'Hôtel-de-Ville, et laissant aux équipages du roi leurs laquais qui les attendaient avec des chevaux, ils marchaient côte à côte dans les rues de ce quartier populeux, qui ce jour-là étaient désertes, tant la place de Grève avait été vorace de spectateurs.

Une fois dehors ils avaient marché se tenant par le bras, mais sans s'adresser la parole.

Henri, si joyeux naguère, était préoccupé et presque sombre.

Anne semblait inquiet et comme embarrassé de ce silence de son frère.

Ce fut lui qui rompit le premier le silence.

— Eh bien ! Henri, demanda-t-il, où me conduis-tu ?

— Je ne vous conduis pas, mon frère, je marche devant moi, répondit Henri comme s'il se réveillait en sursaut.

Désirez-vous aller quelque part, mon frère ?

— Et toi ?

Henri sourit tristement.

— Oh ! moi, dit-il, peu m'importe où je vais.

— Tu vas cependant quelque part chaque soir, dit Anne, car chaque soir tu sors à la même heure pour ne rentrer

qu'assez avant dans la nuit, et parfois pour ne pas rentrer du tout.

— Me questionnez-vous, mon frère ? demanda Henri avec une charmante douceur mêlée d'un certain respect pour son aîné.

— Moi, te questionner ! dit Anne, Dieu m'en préserve ; les secrets sont à ceux qui les gardent.

— Quand vous le désirerez, mon frère, répliqua Henri, je n'aurai pas de secrets pour vous ; vous le savez bien.

— Tu n'auras pas de secrets pour moi, Henri ?

— Jamais, mon frère ; n'êtes-vous pas à la fois mon seigneur et mon ami ?

— Dam ! je pensais que tu en avais avec moi, qui ne suis qu'un pauvre laïque ; je pensais que tu avais notre savant frère, ce pilier de la théologie, ce flambeau de la religion, ce docte architecte de cas de conscience de la cour, qui sera cardinal un jour, que tu te confiais à lui, et que tu trouvais en lui à la fois confession, absolution, et qui sait ?... et conseil ; car, dans notre famille, ajouta Anne en riant, on est bon à tout, tu le sais : témoin notre très cher père.

Henri du Bouchage saisit la main de son frère et la lui serra affectueusement.

— Vous êtes pour moi plus que directeur, plus que confesseur, plus que père, mon cher Anne, dit-il, je vous répète que vous êtes mon ami.

— Alors, mon ami, pourquoi de gai que tu étais, t'ai-je vu peu à peu devenir triste, et pourquoi, au lieu de sortir le jour, ne sors-tu plus maintenant que la nuit ?

— Mon frère, je ne suis pas triste, répondit Henri en souriant.

— Qu'es-tu donc ?

— Je suis amoureux.

— Bon ! et cette préoccupation ?...

— Vient de ce que je pense sans cesse à mon amour.

— Et tu soupîres en me disant cela ?

— Oui.

— Tu soupîres, toi, Henri, comte du Bouchage, toi le frère de Joyeuse, toi que les mauvaises langues appellent le troisième roi de France. Tu sais que M. de Guise est le second, si toutefois ce n'est pas le premier ; toi qui es riche, toi qui es beau, toi qui seras pair de France, comme moi, et duc, comme moi, à la première occasion que j'en trouverai ; tu es amoureux, tu penses et tu soupîres ; tu soupîres, toi qui a pris pour devise : *Hilariter* (joyeusement).

— Mon cher Anne, tous ces dons du passé ou toutes ces promesses de l'avenir n'ont jamais compté pour moi au rang des choses qui devaient faire mon bonheur. Je n'ai point d'ambition.

— C'est-à-dire que tu n'en as plus.

— Ou du moins que je ne poursuis pas les choses dont vous parlez.

— En ce moment peut-être ; mais plus tard tu y reviendras.

— Jamais, mon frère. Je ne désire rien. Je ne veux rien.

— Et tu as tort, mon frère. Quand on s'appelle Joyeuse, c'est-à-dire un des plus beaux noms de France ; quand on a son frère favori du roi, on désire tout, on veut tout, et l'on a tout.

Henri baissa mélancoliquement et secoua sa tête blonde.

— Voyons, dit Anne, nous voici bien seuls, bien perdus. Le diable m'emporte, nous avons passé l'eau, si bien que nous voilà sur le pont de la Tournelle, et cela, sans nous en être aperçus.

Je ne crois pas que sur cette grève isolée, par cette bise froide, près de cette eau verte, personne vienne nous écouter. As-tu quelque chose de sérieux à me dire, Henri ?

— Rien, rien, sinon que je suis amoureux, et vous le savez déjà, mon frère, puisque tout à l'heure je vous l'ai avoué.

— Mais, que diable ! ce n'est point sérieux, cela, dit Anne en frappant du pied. Moi aussi, par le pape ! je suis amoureux.

— Pas comme moi, mon frère.

— Moi aussi, je pense quelquefois à ma maîtresse.

— Oui, mais pas toujours.

— Moi aussi, j'ai des contrariétés, des chagrins même.

— Oui, mais vous avez aussi des joies, car on vous aime.

— Oh ! j'ai de grands obstacles aussi ; on exige de moi de grands mystères.

— On exige ? Vous avez dit : On exige, mon frère. Si votre maîtresse exige, elle est à vous.

— Sans doute qu'elle est à moi, c'est-à-dire à moi et à monsieur de Mayenne ; car, confidence pour confidence, Henri, j'ai justement la maîtresse de ce paillard de Mayenne, une fille folle de moi, qui quitterait Mayenne à l'instant même, si elle n'avait peur que Mayenne ne la tuât : c'est son habitude de tuer les femmes, tu sais. Puis je déteste ces Guises, et cela m'amuse... de m'amuser aux dépens de l'un d'eux. Eh bien ! je te le dis, je te le répète, j'ai parfois des contraintes, des querelles, mais je n'en deviens pas sombre comme un chartreux pour cela ; je n'en ai pas les yeux gros. Je continue de rire, sinon toujours, au moins de temps en temps. Voyons, dis-moi qui tu aimes, Henri ; ta maîtresse est-elle belle au moins ?

— Hélas ! mon frère, ce n'est point ma maîtresse.

— Est-elle belle ?

— Trop belle.

— Son nom ?

— Je ne le sais pas.

— Allons donc !

— Sur l'honneur.

— Mon ami, je commence à croire que c'est plus dangereux encore que je ne pensais.—Ce n'est point de la tristesse, par le pape ! c'est de la folie.

— Elle ne m'a parlé qu'une seule fois, ou plutôt elle n'a parlé qu'une seule fois devant moi, et depuis ce temps je n'ai pas même entendu le son de sa voix.

— Et tu ne t'es pas informé ?

— A qui ?

— Comment ! à qui ? aux voisins.

— Elle habite une maison à elle seule et personne ne la connaît.

— Ah ça ! mais est-ce une ombre ?

— C'est une femme grande et belle comme une nymphe, sérieuse et grave comme l'ange Gabriel.

— Comment l'as-tu connue ? où l'as-tu rencontrée ?

— Un jour je poursuivais une jeune fille au carrefour de la Gypécienne ; j'entrai dans le petit jardin qui attient à l'église, il y a là un banc sous les arbres. Êtes-vous jamais entré dans ce jardin, mon frère ?

— Jamais ; n'importe, continue ; il y a là un banc sous des arbres ; après ?

— L'ombre commençait à s'épaissir ; je perdis de vue la jeune fille, et, en la cherchant, j'arrivai à ce banc.

— Va, va, j'écoute.

— Je venais d'entrevoir un vêtement de femme de ce côté, j'étendis les mains.

— Pardon, monsieur, me dit tout à coup la voix d'un homme que je n'avais pas aperçu, pardon.

Et la main de cet homme m'écarta doucement, mais avec fermeté.

— Il osa te toucher, Joyeuse ?

— Écoute, cet homme avait le visage caché dans une sorte de froc ; je le pris pour un religieux, puis il m'imposa par le ton affectueux et poli de son avertissement, car en même temps qu'il me parlait, il me désignait du doigt,

à dix pas, cette femme dont le vêtement blanc m'avait attiré de ce côté, et qui venait de s'agenouiller devant ce banc de pierre, comme si c'eût été un autel.

Je m'arrêtai, mon frère. C'est vers le commencement de septembre que cette aventure m'arriva : l'air était tiède ; les violettes et les roses que font pousser les fidèles sur les tombes de l'enclos m'envoyaient leurs délicats parfums ; la lune déchirait un nuage blanchâtre derrière le clocheton de l'église, et les vitraux commençaient à s'argenter à leur faîte, tandis qu'ils se doraient en bas du reflet des cierges allumés. Mon ami, soit majesté du lieu, soit dignité personnelle, cette femme à genoux resplendissait pour moi dans les ténèbres comme une statue de marbre et comme si elle eût été de marbre réellement. Elle m'imprima je ne sais quel respect qui me fit froid au cœur.

Je la regardais avidement.

Elle se courba sur le banc, l'enveloppa de ses deux bras, y colla les lèvres, et aussitôt je vis ses épaules onduler sous l'effort de ses soupirs et de ses sanglots ; jamais vous n'avez oui de pareils accens, mon frère ; jamais fer acéré n'a déchiré si douloureusement un cœur !

Tout en pleurant, elle baisait la pierre avec une ivresse qui m'a perdu ; ses larmes m'ont attendri, ses baisers m'ont rendu fou.

— Mais c'est elle, par le pape ! qui était folle, dit Joyeuse ; est-ce que l'on baise une pierre ainsi, est-ce que l'on sanglotte ainsi pour rien ?

— Oh ! c'était une grande douleur qu'il faisait sanglotter, c'était un profond amour qui lui faisait baiser cette pierre ; seulement, qui aimait-elle ? qui pleurait-elle ? pour qui priait-elle ? je ne sais.

— Mais cet homme, tu ne l'as pas questionné ?

— Si fait.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Qu'elle avait perdu son mari.

— Est-ce qu'on pleure un mari de cette façon-là ? dit Joyeuse ; voilà, pardieu ! une belle réponse ; et tu t'en es contenté ?

— Il l'a bien fallu, puisqu'il n'a pas voulu m'en faire d'autre.

— Mais cet homme lui-même, quel est-il ?

— Une sorte de serviteur qui habite avec elle.

— Son nom ?

— Il a refusé de me le dire.

— Jeune ? vieux ?

— Il peut avoir de vingt-huit à trente ans...

— Voyons, après ?... Elle n'est pas restée toute la nuit à prier et à pleurer, n'est-ce pas ?

— Non ; quand elle eut fini de pleurer, c'est-à-dire quand elle eut épuisé ses larmes, quand elle eut usé ses lèvres sur le banc, elle se leva, mon frère ; il y avait dans cette femme un tel mystère de tristesse qu'au lieu de m'avancer vers elle, comme j'eusse fait pour toute autre femme, je me reculai ; ce fut elle alors qui vint à moi ou plutôt de mon côté, car, moi, elle ne me voyait même pas ; alors un rayon de la lune frappa son visage, et son visage m'apparut illuminé, splendide : il avait repris sa morne sévérité ; plus une contraction, plus un tressaillement, plus de pleurs ; seulement, le sillon humide qu'ils avaient tracé. Ses yeux seuls brillaient encore ; sa bouche s'entr'ouvrait doucement pour respirer la vie qui, un instant, avait paru prête à l'abandonner ; elle fit quelques pas avec une molle langueur, et pareille à ceux qui marchent en rêve ; l'homme alors courut à elle et la guida, car elle semblait avoir oublié qu'elle marchait sur la terre. Oh ! mon frère, quelle effrayante beauté, quelle surhumaine puissance ! je n'ai jamais rien vu qui lui ressemblât sur la terre ; quelquefois seulement dans mes rêves, quand le ciel s'ouvrait, il en était descendu des visions pareilles à cette réalité.

— Après, Henri, après ? demanda Anne, prenant malgré lui intérêt à ce récit dont il avait d'abord eu l'intention de rire.

— Oh ! voilà qui est bientôt fini, mon frère ; son serviteur lui dit quelques mots tout bas, et alors elle baissa son voile. Il lui disait que j'étais là sans doute ; mais elle ne regarda même pas de mon côté, elle baissa son voile, et je ne la vis plus, mon frère ; il me sembla que le ciel venait de s'obscurcir, et que ce n'était plus une créature vivante, mais une ombre échappée à ces tombeaux, qui, parmi les hautes herbes, glissait silencieusement devant moi.

Elle sortit de l'enclos ; je la suivis.

De temps en temps l'homme se retournait et pouvait me voir, car je ne me cachais pas, tout étourdi que je fusse : que veux-tu ? j'avais encore les anciennes habitudes vulgaires dans l'esprit, l'ancien levain grossier dans le cœur.

— Que veux-tu dire, Henri ? demanda Anne ; je ne comprends pas.

Le jeune homme sourit.

— Je veux dire, mon frère, reprit-il, que ma jeunesse a été bruyante, que j'ai cru aimer souvent, et que toutes les femmes, pour moi jusqu'à ce moment, ont été des femmes à qui je pouvais offrir mon amour.

— Oh ! oh ! qu'est donc celle-là ? fit Joyeuse en essayant de reprendre sa gaité quelque peu altérée, malgré lui, par la confiance de son frère. Prends garde, Henri, tu divagues, ce n'est donc pas une femme de chair et d'os, celle-là ?

— Mon frère, dit le jeune homme en enfermant la main de Joyeuse dans une fiévreuse étreinte, mon frère, dit-il si bas que son souffle arrivait à peine à l'oreille de son aîné, aussi vrai que Dieu m'entend, je ne sais pas si c'est une créature de ce monde.

— Par le pape ! dit-il, tu me ferais peur, si un Joyeuse pouvait jamais avoir peur.

Puis essayant de reprendre sa gaité :

— Mais enfin, dit-il, toujours est-il qu'elle marche, qu'elle pleure et qu'elle donne très bien des baisers ; toi-même me l'as dit, et c'est, ce me semble, d'un assez bon augure cela, cher ami. Mais ce n'est pas tout : voyons, après, après ?

— Après, il y a peu de chose. Je la suivis donc, elle n'essaya point de se dérober à moi, de changer de chemin, de faire fausse route ; elle ne semblait même point songer à cela.

— Eh bien ! où demeurerait-elle ?

— Du côté de la Bastille, dans la rue de Lesdiguières ; à sa porte, son compagnon se retourna et me vit.

— Tu lui fis alors quelque signe pour lui donner à entendre que tu désirais lui parler ?

— Je n'osai pas ; c'est ridicule ce que je te vais dire, mais le serviteur m'imposait presque autant que la maîtresse.

— N'importe, tu entras dans la maison ?

— Non, mon frère.

— En vérité, Henri, j'ai bien envie de te renier pour un Joyeuse ; mais au moins tu revins le lendemain ?

— Oui, mais inutilement, inutilement à la Gypécienne, inutilement à la rue de Lesdiguières.

— Elle avait disparu ?

— Comme une ombre qui se serait envolée.

— Mais enfin tu t'informas ?

— La rue a peu d'habitans, nul ne put me satisfaire ; je guettais l'homme pour le questionner, il ne reparut pas plus que la femme ; cependant une lumière que je voyais briller le soir à travers les jalousies, me consolait en m'indiquant qu'elle était toujours là. J'usai de cent moyens pour pénétrer dans la maison : lettres, messages, fleurs, présens, tout échoua. Un soir la lumière disparut à son tour et ne reparut plus ; la dame, fatiguée de mes poursuites

Elle arrêta alors son regard sur moi, et à ce regard je compris qu'elle me voyait pour la première fois.

— Monsieur, dit-elle, par grâce, éloignez-vous !

J'hésitais, je voulais parler, prier ; mais les paroles manquaient à mes lèvres ; je restais immobile et muet, occupé à la regarder.

— Prenez garde, monsieur, dit le serviteur avec plus de tristesse que de sévérité, prenez garde, vous forceriez madame à fuir une seconde fois.

— Oh ! qu'à Dieu ne plaise ! répondis-je en m'inclinant ; mais, madame, je ne vous offense point cependant.

Elle ne me répondit point. Aussi insensible, aussi muette, aussi glacée que si elle ne m'eût point entendu, elle se retourna, et je la vis disparaître graduellement dans l'ombre, descendant les marches d'un escalier sur lequel son pas ne retentissait pas plus que ne l'eût fait le pas d'un fantôme.

— Et voilà tout ? demanda Joyeuse.

— Voilà tout. Alors le serviteur me conduisit jusqu'à la porte, en me disant :

— Oubliez, monsieur, au nom de Jésus et de la vierge Marie, je vous en supplie, oubliez !

Je m'enfuis, éperdu, égaré, stupide, serrant ma tête entre mes deux mains, et me demandant si je ne devenais pas fou.

Depuis, je vais chaque soir dans cette rue, et voilà pourquoi, en sortant de l'hôtel-de-Ville, mes pas se sont dirigés tout naturellement de ce côté ; chaque soir, disais-je, je vais dans cette rue, je me cache à l'angle d'une maison qui est en face de la sienne, sous un petit balcon dont l'ombre m'enveloppe entièrement ; une fois sur dix, je vois passer de la lumière dans la chambre qu'elle habite : c'est là ma vie, c'est là mon bonheur.

— Quel bonheur ! s'écria Joyeuse.

— Hélas ! je le pords si j'en désire un autre.

— Mais si tu te perds toi-même avec cette résignation ?

— Mon frère, dit Henri avec un triste sourire, que voulez-vous, je me trouve heureux ainsi.

— C'est impossible.

— Que veux-tu, le bonheur est relatif ; je sais qu'elle est là, qu'elle vit là, qu'elle respire là ; je la vois à travers la muraille, ou plutôt il me semble la voir ; si elle quittait cette maison, si je passais encore quinze jours comme ceux que je passai quand je l'eus perdue, mon frère, je deviendrais fou ou je me ferais moine.

— Non pas, mordieu ! il y a déjà bien assez d'un fou et d'un moine dans la famille ; restons-en là maintenant, mon cher ami.

— Pas d'observations, Anne, pas de railleries ; les observations seraient inutiles, les railleries ne feraient rien.

— Et qui te parle d'observations et de railleries ?

— A la bonne heure. Mais...

— Laisse-moi seulement te dire une chose.

— Laquelle ?

— C'est que tu t'y es pris comme un franc écolier.

— Je n'ai fait ni combinaisons ni calculs, je ne m'y suis pas pris, je me suis abandonné à quelque chose de plus fort que moi. Quand un courant vous emporte, mieux vaut suivre le courant que de lutter contre lui.

— Et s'il conduit à quelque abîme ?

— Il faut s'y engloutir, mon frère.

— C'est ton avis ?

— Oui.

— Ce n'est pas le mien, et à ta place...

— Qu'eussiez-vous fait, Anne ?

— Assez, certainement, pour savoir son nom, son âge ; à ta place...

— Anne, Anne, vous ne la connaissez pas.

— Non, mais je te connais. Comment, Henri, vous aviez

sans doute, avait quitté la rue de Lesdiguières ; nul ne savait sa nouvelle demeure.

— Cependant tu l'as retrouvée, cette belle sauvage ?

— Le hasard l'a permis ; je suis injuste, mon frère, c'est la Providence qui ne veut pas que l'on traîne la vie. Ecoutez : en vérité, c'est étrange. Je passais dans la rue de Bus-sy, il y a quinze jours, à minuit ; vous savez, mon frère, que les ordonnances pour le feu sont sévèrement exécutées ; eh bien ! non-seulement je vis du feu aux vitres d'une maison, mais encore un incendie véritable qui éclatait au deuxième étage.

Je frappai vigoureusement à la porte, un homme parut à la fenêtre.

— Vous avez le feu chez vous ! lui criai-je.

— Silence, par pitié ! me dit-il, silence, je suis occupé à l'éteindre.

— Voulez-vous que j'appelle le guet ?

— Non, non, au nom du ciel, n'appellez personne !

— Mais cependant si l'on peut vous aider.

— Le voulez-vous ? alors venez, et vous me rendrez un service dont je vous serai reconnaissant toute ma vie.

— Et comment voulez-vous que je vienne ?

— Voici la clef de la porte.

Et il me jeta la clef par la fenêtre.

Je montai rapidement les escaliers et j'entrai dans la chambre théâtre de l'incendie.

C'était le plancher qui brûlait : j'étais dans le laboratoire d'un chimiste. En faisant je ne sais quelle expérience, une liqueur inflammable s'était répandue à terre : de là l'incendie.

Quand j'entrai, il était déjà maître du feu, ce qui fit que je pus le regarder.

C'était un homme de vingt-huit à trente ans ; du moins il me parut avoir cet âge : une effroyable cicatrice lui labou-

rait la moitié de la joue, une autre lui sillonnait le crâne ; sa barbe touffue cachait le reste de son visage.

— Je vous remercie, monsieur ; mais, vous le voyez, tout est fini maintenant ; si vous êtes aussi galant homme que vous en avez l'air, ayez la bonté de vous retirer, car ma maîtresse pourrait entrer d'un moment à l'autre, et elle s'irriterait en voyant à cette heure un étranger chez moi, ou plutôt chez elle.

Le son de cette voix me frappa d'incertie et presque d'épouvante. J'ouvris la bouche pour lui crier : Vous êtes l'homme de la Gypécienne, l'homme de la rue de Lesdiguières, l'homme de la dame inconnue ; car vous vous rappelez, mon frère, qu'il était couvert d'un froc, que je n'avais pas vu son visage, que j'avais entendu sa voix seulement. J'allais lui dire cela, l'interroger, le supplier, quand tout-à-coup une porte s'ouvrit et une femme entra.

— Qu'y a-t-il donc, Rémy ? demanda-t-elle en s'arrêtant majestueusement sur le seuil de la porte, et pourquoi ce bruit ?

Oh ! mon frère, c'était elle, plus belle encore au feu mourant de l'incendie qu'elle ne m'avait apparu aux rayons de la lune ! c'était elle, c'était cette femme dont le souvenir incessant me rongait le cœur

Au cri que je poussai, le serviteur me regarda plus attentivement à son tour.

— Merci, monsieur, me dit-il encore une fois, merci ; mais, vous le voyez, le feu est éteint. Sortez, je vous en supplie, sortez.

— Mon ami, lui dis-je, vous me congédiez bien durement.

— Madame, dit le serviteur, c'est lui.

— Qui, lui ? demanda-t-elle.

— Ce jeune cavalier que nous avons rencontré dans le jardin de la Gypécienne, et qui nous a suivis rue de Lesdiguières.

cinquante mille écus que je vous ai donnés sur les cent mille dont le roi m'a fait cadeau à sa fête....

— Ils sont encore dans mon coffre, Anne : pas un ne manque.

— Mordieu ! tant pis ; s'il n'étaient pas dans votre coffre, la femme serait dans votre alcôve.

— Oh ! mon frère.

— Il n'y a pas de : oh ! mon frère ; un serviteur ordinaire se vend pour dix écus, un bon pour cent, un excellent pour mille, un merveilleux pour trois mille. Voyons maintenant, supposons le phénix des serviteurs ; rêvons le dieu de la fidélité, et moyennant vingt mille écus, par le papet il sera à vous. Donc il vous restait cent trente mille livres pour payer le phénix des femmes livré par le phénix des serviteurs. Henri, mon ami, vous êtes un niais.

— Anne, dit Henri en soupirant, il y a des gens qui ne se vendent pas ; il y a des cœurs qu'un roi même n'est pas assez riche pour acheter.

Joyeuse se calma.

— Eh bien, je l'admets, dit-il ; mais il n'en est pas qui ne se donnent.

— A la bonne heure.

— Eh en ! qu'avez-vous fait pour que le cœur de cette belle insensible se donnât à vous ?

— J'ai la conviction, Anne, d'avoir fait tout ce que je pouvais faire.

— Allons donc, comte du Bouchage, vous êtes fou ! Vous voyez une femme triste, enfermée, gémissante, et vous vous faites plus triste, plus reclus, plus gémissant, c'est-à-dire plus assommant qu'elle-même ! En vérité, vous parliez des façons vulgaires de l'amour, et vous êtes banal comme un quartenier. Elle est seule, faites-lui compagnie ; elle est triste, soyez gai ; elle regrette, consolez-la, et remplacez.

— Impossible, mon frère.

- As-tu essayé ?
- Pour quoi faire ?
- Dam ! ne fût-ce que pour essayer. Tu es amoureux, dis-tu ?
- Je ne connais pas de mots pour exprimer mon amour.
- Eh bien ! dans quinze jours, tu auras ta maîtresse.
- Mon frère !
- Foi de Joyeuse. Tu n'a pas désespéré, jo pense ?
- Non, car je n'ai jamais espéré.
- A quelle heure la vois-tu ?
- A quelle heure je la vois ?
- Sans doute.
- Mais je vous ai dit que je ne la voyais pas, mon frère.
- Jamais ?
- Jamais.
- Pas même à sa fenêtre ?
- Pas même son ombre, vous dis-je.
- Il faut que cela finisse. Voyons, a-t-elle un amant ?
- Je n'ai jamais vu un homme entrer dans sa maison, excepté ce Remy dont je vous ai parlé.
- Comment est la maison ?
- Deux étages, petite porte sur un degré, terrasse au-dessus de la deuxième fenêtre.
- Mais par cette terrasse, ne peut-on entrer ?
- Elle est isolée des autres maisons.
- Et en face, qu'y a-t-il ?
- Une autre maison à peu près pareille, quoique plus élevée, ce me semble.
- Par qui est habitée cette maison ?
- Par une espèce de bourgeois.
- De méchante ou de bonne humeur ?
- De bonne humeur, car parfois je l'entends rire tout seul.
- Achète-lui sa maison.
- Qui vous dit qu'elle soit à vendre ?

— Offre-lui-en le double de ce qu'elle vaut.

— Et si la dame m'y voit ?

— Eh bien ?

— Elle disparaîtra encore, tandis qu'en dissimulant ma présence, j'espère qu'un jour ou l'autre je la reverrai.

— Tu la reverras ce soir.

— Moi ?

— Va te camper sous son balcon à huit heures.

— J'y serai comme j'y suis chaque jour, mais sans plus d'espoir que les autres jours.

— A propos ! l'adresse au juste ?

— Entre la porte Bussy et l'hôtel Saint-Denis, presque au coin de la rue des Augustins, à vingt pas d'une grande hôtellerie ayant enseigne : *A l'Epée du fier Chevalier*.

— Très bien, à huit heures, ce soir.

— Mais que ferez-vous ?

— Tu le verras, tu l'entendras. En attendant, retourne chez toi, endosse tes plus beaux habits, prends tes plus riches bijoux, verse sur tes cheveux tes plus fines essences ; ce soir tu entres dans la place.

— Dieu vous entende, mon frère !

— Henri, quand Dieu est sourd, le diable ne l'est pas. Je te quitte, ma maîtresse m'attend ; non, je veux dire la maîtresse de monsieur de Mayenne. Par le pape ! celle-là n'est point une bégueule.

— Mon frère !

— Pardon, beau servant d'amour ; je ne fais aucune comparaison entre ces deux dames, sois-en bien persuadé, quoique, d'après ce que tu me dis, j'aime mieux la mienne, ou plutôt la nôtre. Mais elle m'attend, et je ne veux pas la faire attendre. Adieu, Henri, à ce soir.

— A ce soir, Anne.

Les deux frères se serrèrent la main et se séparèrent.

L'un, au bout de deux cents pas, souleva hardiment et

laissa retomber avec bruit le heurtoir d'une belle maison gothique sise au parvis Notre-Dame.

L'autre s'enfonga silencieusement dans une des rues tortueuses qui aboutissent au Palais.

VII.

EN QUOI L'ÉPÉE DU FIER CHEVALIER EUT RAISON SUR LE ROSIER D'AMOUR.

Pendant la conversation que nous venons de rapporter, la nuit était venue, enveloppant de son humide manteau de brume la ville si bruyante deux heures auparavant.

En outre, Salcède mort, les spectateurs avaient songé à regagner leurs gîtes, et l'on ne voyait plus que des pelotons éparpillés dans les rues, au lieu de cette chaîne non interrompue de curieux qui dans la journée étaient descendus ensemble vers un même point.

Jusqu'aux quartiers les plus éloignés de la Grève, il y avait des restes de tressaillemens bien faciles à comprendre après la longue agitation du centre.

Ainsi du côté de la porte Bussy, par exemple, où nous devons nous transporter à cette heure pour suivre quelques-uns des personnages que nous avons mis en scène au commencement de cette histoire, et pour faire connaissance avec des personnages nouveaux; à cette extrémité, disons-nous, on entendait bruire, comme une ruche au coucher du soleil, certaine maison teintée en rose et relevée de peintures bleues et blanches, qui s'appelait *la Maison de l'Épée du fier Chevalier*, et qui cependant n'était qu'une hô-

tellerie de proportions gigantesques, récemment installée dans ce quartier neuf.

En ce temps-là Paris ne comptait pas une seule bonne hôtellerie qui n'eût sa triomphante enseigne. *L'Épée du fier Chevalier* était une de ces magnifiques exhibitions destinées à rallier tous les goûts, à résumer toutes les sympathies.

On voyait peint sur l'entablement le combat d'un archange ou d'un saint contre un dragon, lançant, comme le monstre d'Hippolyte, des torrens de flamme et de fumée. Le peintre, animé d'un sentiment héroïque et pieux tout à la fois, avait mis dans les mains du fier chevalier, armé de toutes pièces, non pas une épée, mais une immense croix avec laquelle il tranchait en deux, mieux qu'avec la lame la mieux acérée, le malheureux dragon dont les morceaux saignaient sur la terre.

On voyait au fond de l'enseigne, ou plutôt du tableau, car l'enseigne méritait bien certainement ce nom, on voyait des quantités de spectateurs levant leurs bras en l'air, tandis que, dans le ciel, des anges étendaient sur le casque du fier chevalier des lauriers et des palmes.

Enfin au premier plan, l'artiste, jaloux de prouver qu'il peignait tous les genres, avait groupé des citrouilles, des raisins, des scarabées, des lézards, un escargot sur une rose; enfin deux lapins, l'un blanc, l'autre gris, lesquels, malgré la différence des couleurs, ce qui eût pu indiquer une différence d'opinions, se grattaient tous les deux le nez, en réjouissance probablement de la mémorable victoire remportée par le fier chevalier sur le dragon parabolique qui n'était autre que Satan.

Assurément, ou le propriétaire de l'enseigne était d'un caractère bien difficile, ou il devait être satisfait de la conscience du peintre. En effet, son artiste n'avait pas perdu une ligne de l'espace, et s'il eût fallu ajouter un ciron au tableau, la place eût manqué.

Maintenant avouons une chose, et cet aveu, quoique pé-

nible, est imposé à notre conscience d'historien : il ne résultait pas de cette belle enseigne que le cabaret s'emplît comme elle aux bons jours ; au contraire, par des raisons que nous allons expliquer tout à l'heure et que le public comprendra, nous l'espérons, il y avait, nous ne dirons pas même parfois, mais presque toujours, de grands vides à l'hôtellerie du *Fier Chevalier*.

Cependant, comme on dirait de nos jours, la maison était grande et confortable ; bâtie carrément, cramponnée au sol par de larges bases, elle étendait superbement, au-dessus de son enseigne, quatre tourelles contenant chacune sa chambre octogone ; le tout bâti, il est vrai, en pans de bois, mais coquet et mystérieux comme doit l'être toute maison qui veut plaire aux hommes et surtout aux femmes ; mais là gisait le mal.

On ne peut pas plaire à tout le monde.

Telle n'était pas cependant la conviction de dame Fournichon, hôtesse du *Fier Chevalier*. En conséquence de cette conviction, elle avait engagé son époux à quitter une maison de bains dans laquelle ils végétaient rue Saint-Honoré, pour faire tourner la broche et mettre le vin en perce au profit des amoureux du carrefour Bussy, et même des autres quartiers de Paris. Malheureusement pour les prétentions de dame Fournichon, son hôtellerie était située un peu bien voisinement du Pré-aux-Clercs, de sorte qu'il venait, attirés à la fois par le voisinage et l'enseigne, à l'*Epée du Fier Chevalier*, tant de couples prêts à se battre, que les autres couples moins belliqueux fuyaient comme peste la pauvre hôtellerie, dans la crainte du bruit et des escadades. Ce sont gens paisibles et qui n'aiment point à être dérangés que les amoureux, de sorte que, dans ces petites tourelles si galantes, force était de ne loger que des soudards, et que tous les Cupidons, peints intérieurement sur les panneaux de bois par le peintre de l'enseigne, avaient été ornés de moustaches et d'autres appen-

dices plus ou moins décens par le charbon des habitués.

Aussi, dame Fournichon prétendait-elle, non sans raison jusque-là, il faut bien le dire, que l'enseigne avait porté malheur à la maison, et elle affirmait que si on avait voulu s'en rapporter à son expérience, et peindre au-dessus de la porte, et au lieu de ce fier chevalier et de ce hideux dragon qui repoussaient tout le monde, quelque chose de galant, comme, par exemple, le *Rosier d'Amour*, avec des cœurs enflammés au lieu de roses, toutes les âmes tendres eussent élu domicile dans son hôtellerie.

Malheureusement, maître Fournichon, incapable d'avouer qu'il se repentait de son idée et de l'influence que cette idée avait eue sur son enseigne, ne tenait aucun compte des observations de sa ménagère, et répondait en haussant les épaules que lui, ancien porte-hocqueton de monsieur Danville, devait naturellement rechercher la clientèle des gens de guerre ; il ajoutait qu'un reître, qui n'a à penser qu'à boire, boit comme six amoureux, et que ne payât-il que la moitié de l'écot, on y gagne encore, puisque les amoureux les plus prodigues ne paient jamais comme trois reîtres.

D'ailleurs, concluait-il, le vin est plus moral que l'amour.

A ces paroles, dame Fournichon haussait à son tour des épaules assez dodues pour qu'on interprêtât malignement ses idées en matière de moralité.

Les choses en étaient dans le ménage Fournichon à cet état de schisme, et les deux époux végétaient au carrefour Bussy, comme ils avaient végété rue Saint-Honoré, quand une circonstance imprévue vint changer la face des choses et faire triompher les opinions de maître Fournichon, à la plus grande gloire de cette digne enseigne, où chaque règne de la nature avait son représentant.

Un mois avant le supplice de Salcède, à la suite de quelques exercices militaires qui avaient eu lieu dans le Pré-

aux-Clercs, dame Fournichon et son époux étaient installés, selon leur habitude, chacun à une tourelle angulaire de leur établissement, oisifs, rêveurs et froids, parce que toutes les tables et toutes les chambres de l'hôtellerie du *Fier-Chevalier* étaient complètement vides.

Ce jour-là le *Rosier d'Amour* n'avait pas donné de roses.

Ce jour-là, l'*Épée du fier Chevalier* avait frappé dans l'eau.

Les deux époux regardaient donc tristement la plaine d'où disparaissaient, s'embarquant dans le bac de la tour de Nesle pour retourner au Louvre, les soldats qu'un capitaine venait de faire manœuvrer, et tout en les regardant et en gémissant sur le despotisme militaire qui forçait de rentrer à leur corps de garde des soldats qui devaient naturellement être si altérés, ils virent ce capitaine mettre son cheval au trot et s'avancer, avec un seul homme d'ordonnance, dans la direction de la porte Bussy.

Cet officier tout emplumé, tout fier sur son cheval blanc, et dont l'épée au fourreau doré relevait un beau manteau de drap de Flandres, fut en dix minutes en face de l'hôtellerie.

Mais comme ce n'était pas à l'hôtellerie qu'il se rendait, il allait passer outre, sans avoir même admiré l'enseigne, car il paraissait soucieux et préoccupé, ce capitaine, quand maître Fournichon, dont le cœur défailait à l'idée de ne pas étrenner ce jour-là, se pencha hors de sa tourelle en disant :

— Vois donc, femme, le beau cheval !

Ce à quoi madame Fournichon, saisissant la réplique en hôtelière accorte, ajouta :

— Et le beau cavalier donc !

Le capitaine qui ne paraissait pas insensible aux éloges, de quelque part qu'ils lui vinssent, leva la tête comme s'il se réveillait en sursaut. Il vit l'hôte, l'hôtesse et l'hôtellerie, arrêta son cheval et appela son ordonnance.

Puis, toujours en selle, il regarda fort attentivement la maison et le quartier.

Fournichon avait dégringolé quatre à quatre les marches de son escalier et se tenait à la porte, son bonnet roulé entre ses deux mains.

Le capitaine, ayant réfléchi quelques instans, descendit de cheval.

— N'y a-t-il personne ici ? demanda-il.

— Pour le moment, non, monsieur, répondit l'hôte humilié.

Et il s'apprêtait à ajouter :

— Ce n'est cependant pas l'habitude de la maison.

Mais dame Fournichon, comme presque toutes les femmes, était plus perspicace que son mari ; elle se hâta, en conséquence, de crier du haut de sa fenêtre :

— Si monsieur cherche la solitude, il sera parfaitement chez nous.

Le cavalier leva la tête, et voyant cette bonne figure, après avoir entendu cette bonne réponse, il répliqua :

— Pour le moment, oui ; c'est justement ce que je cherche, ma bonne femme.

Dame Fournichon se précipita aussitôt à la rencontre du voyageur, en se disant :

— Pour cette fois, c'est le *Rosier d'Amour* qui étrenne, et non l'*Épée du fier Chevalier*.

Le capitaine qui, à cette heure, attirait l'attention des deux époux, et qui mérite d'attirer en même temps celle du lecteur, ce capitaine était un homme de trente à trente-cinq ans, qui paraissait en avoir vingt-huit, tant il avait soin de sa personne. Il était grand, bien fait, d'une physionomie expressive et fine ; peut-être, en l'examinant bien, eût-on trouvé quelque affectation dans son grand air ; affecté ou non, son air était grand.

Il jeta aux mains de son compagnon la bride d'un magnifique cheval qui battait d'un pied la terre, et lui dit :

— Attends-moi ici en promenant les chevaux.

Le soldat reçut la bride et obéit.

Une fois entré dans la grande salle de l'hôtellerie, il s'arrêta, et jetant un regard de satisfaction autour de lui,

— Oh ! oh ! dit-il, une si grande salle et pas un buveur ! très bien !

Maître Fournichon le regardait avec étonnement, tandis que madame Fournichon lui souriait avec intelligence.

— Mais, continua le capitaine, il y a donc quelque chose dans votre conduite ou dans votre maison qui éloigne de chez vous les consommateurs ?

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, Dieu merci, répliqua madame Fournichon ; seulement le quartier est neuf, et, quant aux cliens, nous choisissons.

— Ah ! fort bien, dit le capitaine.

Maître Fournichon daignait pendant ce temps approuver de la tête les réponses de sa femme.

— Par exemple, ajouta-t-elle avec un certain clignement d'yeux, qui révélait l'auteur du projet du *Rosier d'Amour*, par exemple, pour un client comme Votre Seigneurie, on en laisserait volontiers aller douze.

— C'est poli, ma belle hôtesse, merci.

— Monsieur veut-il goûter le vin ? dit Fournichon de sa moins rauque voix.

— Monsieur veut-il visiter les logis ? dit madame Fournichon de sa voix la plus douce.

— L'un et l'autre, s'il vous plaît, répondit le capitaine.

Fournichon descendit au cellier, tandis que sa femme indiquait à son hôte l'escalier conduisant aux tourelles, sur lequel déjà, retroussant son jupon coquet, elle le précédait, en faisant craquer à chaque marche un vrai soulier de Parisienne.

— Combien pouvez-vous loger de personnes ici ? demanda le capitaine lorsqu'il fut arrivé au premier.

— Trente personnes, dont dix maîtres.

— Ce n'est point assez, belle hôtesse, répondit le capitaine.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— J'avais un projet, n'en parlons plus.

— Ah ! monsieur, vous ne trouverez certainement pas mieux que l'hôtellerie du *Rosier d'Amour*.

— Comment ! du *Rosier d'Amour* ?

— Du *Fier Chevalier*, je veux dire, et à moins d'avoir le Louvre et ses dépendances...

L'étranger attacha sur elle un singulier regard.

— Vous avez raison, dit-il, et à moins d'avoir le Louvre...

Puis à part :

— Pourquoi pas, continua-t-il ; ce serait plus commode et moins cher.

Vous dites donc, ma bonne dame, reprit-il tout haut, que vous pourriez à demeure recevoir ici trente personnes ?

— Oui, sans doute.

— Mais pour un jour ?

— Oh ! pour un jour, quarante et même quarante-cinq.

— Quarante-cinq ! parlandious ! c'est juste mon compte.

— Vraiment ! voyez donc comme c'est heureux !

— Et sans que cela fasse esclandre au dehors ?

— Quelquefois, le dimanche, nous avons ici quatre-vingts soldats.

— Et pas de foule devant la maison, pas d'espion parmi les voisins ?

— Oh ! mon Dieu, non ; nous n'avons pour voisin qu'un digne bourgeois qui ne se mêle des affaires de personne, et pour voisine qu'une dame qui vit si retirée que depuis trois semaines qu'elle habite le quartier, je ne l'ai pas encore vue ; tous les autres sont de petites gens.

— Voilà qui me convient à merveille.

— Oh ! tant mieux, fit madame Fournichon.

— Et d'ici en un mois, continua le capitaine, retenez bien ceci, madame, d'ici en un mois...

— Le 26 octobre alors ?

— Précisément, le 26 octobre.

— Eh bien ?

— Eh bien, le 26 octobre, je loue votre hôtellerie.

— Tout entière ?

— Tout entière. Je veux faire une surprise à quelques compatriotes, officiers, ou tout au moins gens d'épée pour la plupart, qui viennent à Paris chercher fortune ; d'ici là ils auront reçu avis de descendre chez vous.

— Et comment auront-ils reçu cet avis, si c'est une surprise que vous leur faites ? demanda imprudemment madame Fournichon.

— Ah ! répondit le capitaine, visiblement contrarié par la question ; ah ! si vous êtes curieuse ou indiscrete, parlandious !...

— Non, non, monsieur, se hâta de dire madame Fournichon effrayée.

Fournichon avait entendu ; aux mots : officiers ou gens d'épée, son cœur avait battu d'aise.

Il accourut.

— Monsieur, s'écria-t-il, vous serez le maître ici, le despote de la maison, et sans questions, mon Dieu ! Tous vos amis seront les bien-venus.

— Je n'ai pas dit mes amis, mon brave, dit le capitaine avec hauteur ; j'ai dit mes compatriotes.

— Oui, oui, les compatriotes de sa seigneurie ; c'est moi qui me trompais.

Dame Fournichon tourna le dos avec humeur : les roses d'amour venaient de se changer en buissons de hallebardes.

— Vous leur donnerez à souper, continua le capitaine.

— Très bien.

— Vous les ferez même coucher au besoin, si je n'avais pu encore préparer leurs logemens.

— A merveille.

— En un mot, vous vous mettrez à leur entière discrétion, sans le moindre interrogatoire.

— C'est dit.

— Voilà trente livres d'arrhes.

— C'est marché fait, monseigneur ; vos compatriotes seront traités en rois, et si vous voulez vous en assurer en goûtant le vin...

— Je ne bois jamais ; merci.

Le capitaine s'approcha de la fenêtre et appela le gardien des chevaux.

Maître Fournichon pendant ce temps avait fait une réflexion.

— Monseigneur, dit-il (depuis la réception des trois pistoles si généreusement payées à l'avance, maître Fournichon appelait l'étranger monseigneur), monseigneur, comment reconnaitrai-je ces messieurs ?

— C'est vrai, parfondious ! j'oubliais ; donnez-moi de la cire, du papier et de la lumière.

Dame Fournichon apporta tout.

Le capitaine appuya sur la cire bouillante le chaton d'une bague qu'il portait à la main gauche.

— Tenez, dit-il, vous voyez cette figure ?

— Une belle femme, ma foi.

— Oui, c'est une Cléopâtre ; eh bien ! chacun de mes compatriotes vous apportera une empreinte pareille ; vous hébergerez donc le porteur de cette empreinte ; c'est entendu, n'est-ce pas ?

— Combien de temps ?

— Je ne sais point encore ; vous recevrez mes ordres à ce sujet.

— Nous les attendrons.

Le beau capitaine descendit l'escalier, se remit en selle et partit au trot de son cheval.

En attendant son retour, les époux Fournichon empochèrent leurs trente livres d'arrhes, à la grande joie de l'hôte qui ne cessait de répéter :

— Des gens d'épée ! allons, décidément l'enseigne n'a pas tort, et c'est par l'épée que nous ferons fortune.

Et il se mit à fourbir toutes ses casseroles, en attendant le fameux 26 octobre.

VIII.

SILHOUETTE DE GASCON.

Dire que dame Fournichon fut absolument aussi discrète que le lui avait recommandé l'étranger, nous ne l'oserions pas. D'ailleurs elle se croyait sans doute dégagée de toute obligation envers lui, par l'avantage qu'il avait donné à maître Fournichon à l'endroit de l'*Epée du fier Chevalier* ; mais comme il lui restait encore plus à deviner qu'on ne lui en avait dit, elle commença, pour établir ses suppositions sur une base solide, par chercher quel était le cavalier inconnu qui payait si généreusement l'hospitalité à ses compatriotes. Aussi ne manqua-t-elle point d'interroger le premier soldat qu'elle vit passer sur le nom du capitaine qui avait passé la revue.

Le soldat qui probablement était d'un caractère plus discret que son interlocutrice, lui demanda d'abord, avant de répondre, à quel propos elle faisait cette question.

— Parce qu'il sert d'ici, répondit madame Fournichon,

qu'il a causé avec nous, et qu'on est bien aise de savoir à qui l'on parle.

Le soldat se mit à rire.

— Le capitaine qui commandait la revue ne serait pas entré à l'*Epée du fier Chevalier*, madame Fournichon, dit-il.

— Et pourquoi cela ? demanda l'hôtesse ; il est donc trop grand seigneur pour cela ?

— Peut-être.

— Eh bien, si je vous disais que ce n'est pas pour lui qu'il est entré à l'hôtellerie du *Fier Chevalier* ?

— Et pour qui donc ?

— Pour ses amis.

— Le capitaine qui commandait la revue ne logerait pas ses amis à l'*Epée du fier Chevalier*, j'en réponds.

— Peste ! comme vous y allez, mon brave homme ! Et quel est donc ce monsieur qui est trop grand seigneur pour loger ses amis au meilleur hôtel de Paris ?

— Vous voulez parler de celui qui commandait la revue, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien ! ma bonne femme, celui qui commandait la revue est purement et simplement monsieur le duc Nogaret de Lavalette d'Epernon, pair de France, colonel-général de l'infanterie du roi, et un peu plus roi que Sa Majesté elle-même. Eh bien ! qu'en dites-vous, de celui-là ?

— Que si c'est lui qui est venu, il m'a fait honneur.

— L'avez-vous entendu dire parfandious ?

— Eh ! eh ! fit la dame Fournichon, qui avait vu bien des choses extraordinaires dans sa vie, et à qui le mot parfandious n'était pas tout-à-fait inconnu.

Maintenant on peut juger si le 26 octobre était attendu avec impatience.

Le 25 au soir, un homme entra, portant un sac assez lourd, qu'il déposa sur le buffet de Fournichon.

— C'est le prix du repas commandé pour demain, dit-il.

— A combien par tête ? demandèrent ensemble les deux époux.

— A six livres.

— Les compatriotes du capitaine ne feront-ils donc ici qu'un seul repas ?

— Un seul.

— Le capitaine leur a donc trouvé un logement ?

— Il paraît.

Et le messager sortit malgré les questions du *Rosier* et de l'*Epée*, et sans vouloir davantage répondre à aucune d'elles.

Enfin le jour tant désiré se leva sur les cuisines du *Fier Chevalier*.

Midi et demi venait de sonner aux Augustins, quand des cavaliers s'arrêtèrent à la porte de l'hôtellerie, descendirent de cheval et entrèrent.

Ceux-là étaient venus par la porte Bussy et se trouvaient naturellement les premiers arrivés, d'abord parce qu'ils avaient des chevaux, ensuite parce que l'hôtellerie de l'*Epée* était à cent pas à peine de la porte Bussy.

Un d'eux même qui paraissait leur chef, tant par sa bonne mine que par son luxe, était venu avec deux laquais bien montés.

Chacun d'eux exhiba son cachet à l'image de Cléopâtre et fut reçu par les deux époux avec toutes sortes de prévenances, surtout le jeune homme aux deux laquais.

Cependant, à l'exception de ce dernier, les nouveaux arrivans ne s'installèrent que timidement et avec une certaine inquiétude ; on voyait que quelque chose de grave les préoccupait, surtout lorsque machinalement ils portaient leur main à leur poche.

Les uns demandèrent à se reposer, les autres à parcourir la ville avant le souper ; le jeune homme aux deux la-

quais s'informa s'il n'y avait rien de nouveau à voir dans Paris.

— Ma foi, dit dame Fournichon, sensible à la bonne mine du cavalier, si vous ne craignez pas la foule et si vous ne vous effrayez pas de demeurer sur vos jambes quatre heures de suite, vous pouvez vous distraire en allant voir monsieur de Salcède, un Espagnol, qui a conspiré.

— Tiens, dit le jeune homme, c'est vrai ; j'ai entendu parler de cette affaire ; j'y vais, pardioux !

Et il sortit avec ses deux laquais.

Vers deux heures, arrivèrent par groupes de quatre et cinq une douzaine de voyageurs nouveaux.

Quelques-uns d'entre eux arrivèrent isolés.

Il y en eut même un qui entra en voisin, sans chapeau, une badine à la main ; il jurait contre Paris où les voleurs sont si audacieux que son chapeau lui avait été pris du côté de la Grève, en traversant un groupe, et si adroits qu'il n'avait jamais pu voir qui le lui avait pris.

Au reste, c'était sa faute ; il n'aurait pas dû entrer dans Paris avec un chapeau orné d'une si magnifique agrafe.

Vers quatre heures il y avait déjà quarante compatriotes du capitaine installés dans l'hôtellerie des Fournichon.

— Est-ce étrange ? dit l'hôte à sa femme, ils sont tous Gascons.

— Que trouves-tu d'étrange à cela ? répondit la dame ; le capitaine n'a-t-il pas dit que c'étaient des compatriotes qu'il recevait ?

— Eh bien ?

— Puisqu'il est Gascon lui-même, ses compatriotes doivent être Gascons.

— Tiens ! c'est vrai, dit l'hôte.

— Est-ce que monsieur d'Epernon n'est pas de Toulouse ?

— C'est vrai, c'est vrai ; tu tiens donc toujours pour monsieur d'Epéron ?

— Est-ce qu'il n'a pas lâché trois fois le fameux parfandious ?

— Il a lâché le fameux parfandious ? demanda Fournichon inquiet ; qu'est-ce que cet animal-là ?

— Imbécile ! c'est son juron favori.

— Ah ! c'est juste.

— Ne vous étonnez donc que d'une chose, c'est de n'avoir que quarante Gascons, quand vous devriez en avoir quarante-cinq.

Mais, vers cinq heures, les cinq autres Gascons arrivèrent, et les convives de l'*Epée* se trouvèrent au grand complet.

Jamais surprise pareille n'avait épanoui des visages de Gascons : ce furent pendant une heure des sandieux, des mordieux, des cap de Bious, enfin des élans de joie si bruyans, qu'il sembla aux époux Fournichon que toute la Saintonge, que tout le Poitou, tout l'Aunis et tout le Languedoc avaient fait irruption dans leur grande salle.

Quelques-uns se connaissaient : ainsi Eustache de Miradoux vint embrasser le cavalier aux deux laquais, et lui présenta Lardille, Militor et Scipion.

— Et par quel hasard es-tu à Paris ? demanda celui-ci.

— Mais toi-même, mon cher Sainte-Maline ?

— J'ai une charge dans l'armée, et toi ?

— Moi, je viens pour affaire de succession.

— Ah ! ah ! tu traînes donc toujours après toi la vieille Lardille ?

— Elle a voulu me suivre.

— Ne pouvais-tu partir secrètement, au lieu de t'embarasser de tout ce monde qu'elle traîne après ses jupes ?

— Impossible, c'est elle qui a ouvert la lettre du procureur.

— Ah ! tu as reçu la nouvelle de cette succession par une lettre ? demanda Sainte-Maline.

— Oui, répondit Miradoux.

Puis se hâtant de changer la conversation :

— N'est-ce pas singulier, dit-il, que cette hôtellerie soit pleine, et ne soit pleine que de compatriotes ?

— Non, ce n'est point singulier ; l'enseigne est appétissante pour des gens d'honneur, interrompit notre ancienne connaissance Perducas de Pincorney, en se mêlant à la conversation.

— Ah ! ah ! c'est vous, compagnon, dit Sainte-Maline, vous ne m'avez toujours pas expliqué ce que vous alliez me raconter vers la place de Grève, lorsque cette grande foule nous a séparés ?

— Et qu'allais-je vous expliquer ? demanda Pincorney en rougissant quelque peu.

— Comment, entre Angoulême et Angers, je vous ai rencontré sur la route, comme je vous vois aujourd'hui, à pied, une badine à la main et sans chapeau.

— Cela vous préoccupe, monsieur ?

— Ma foi, oui, dit Sainte-Maline ; il y a loin de Poitiers ici, et vous venez de plus loin que de Poitiers.

— Je venais de Saint-André de Cubzac.

— Voyez-vous, et comme cela, sans chapeau ?

— C'est bien simple.

— Je ne trouve pas.

— Si fait, et vous allez comprendre. Mon père a deux chevaux magnifiques, auxquels il tient de telle façon qu'il est capable de me déshériter après le malheur qui m'est arrivé.

— Et quel malheur vous est-il arrivé ?

— Je promenais l'un des deux, le plus beau, quand tout à coup un coup d'arquebuse part à dix pas de moi, mon cheval s'effarouche, s'emporte et prend la route de la Dordogne.

— Où il s'élançe ?

— Parfaitement.

— Avec vous ?

— Non ; par bonheur j'avais eu le temps de me glisser à terre, sans cela je me noyais avec lui.

— Ah ! ah ! la pauvre bête s'est donc noyée ?

— Pardioux ! vous connaissez la Dordogne, une demi-lieue de large.

— Et alors ?

— Alors, je résolu de ne pas rentrer à la maison, et de me soustraire le plus loin possible à la colère paternelle.

— Mais votre chapeau ?

— Attendez donc, que diable ! mon chapeau, il était tombé.

— Comme vous ?

— Moi, je n'étais pas tombé, je m'étais laissé glisser à terre ; un Pincorney ne tombe pas de cheval : les Pincorney sont écuyers au maillot.

— C'est connu, dit Sainte-Maline ; mais votre chapeau ?

— Ah ! voilà ; mon chapeau ?

— Oui.

— Mon chapeau était donc tombé ; je me mis à sa recherche, car c'était ma seule ressource, étant sorti sans argent.

— Et comment votre chapeau pouvait-il vous être une ressource ? insista Sainte-Maline, décidé à pousser Pincorney à bout.

— Sandioux ! et une grande ! Il faut vous dire que la plume de ce chapeau était retenue par une agrafe en diamant que S. M. l'empereur Charles V donna à mon grand-père, lorsqu'en se rendant d'Espagne en Flandre, il s'arrêta dans notre château.

— Ah ! ah ! et vous avez vendu l'agrafe et le chapeau avec. Alors, mon cher ami, vous devez être le plus riche de nous tous, et vous auriez bien dû, avec l'argent de

votre agrafe, acheter un second gant ; vous avez des mains dépareillées : l'une est blanche comme une main de femme, l'autre est noire comme une main de nègre.

— Attendez donc : au moment où je me retournais pour chercher mon chapeau, je vois un corbeau énorme qui fond dessus.

— Sur votre chapeau ?

— Ou plutôt sur mon diamant ; vous savez que cet animal dérobe tout ce qui brille : il fond donc sur mon diamant et me le dérobe.

— Votre diamant ?

— Oui, monsieur. Je le suis des yeux d'abord ; puis ensuite, en courant, je crie : Arrêtez ! arrêtez ! au voleur ! La peste ! au bout de cinq minutes il était disparu, et jamais plus je n'en ai entendu parler.

— De sorte qu'accablé par cette double perte...

— Je n'ai plus osé rentrer dans la maison paternelle, et je me suis décidé à venir chercher fortune à Paris.

— Bon ! dit un troisième, le vent s'est donc changé en corbeau ? Je vous ai entendu, ce me semble, raconter à monsieur de Loignac qu'occupé à lire une lettre de votre maîtresse, le vent vous avait emporté lettre et chapeau, et qu'en véritable Amadis, vous aviez couru après la lettre, laissant aller le chapeau où bon lui semblait ?

— Monsieur, dit Sainte-Maline, j'ai l'honneur de connaître monsieur d'Aubigné, qui, quoique fort brave soldat, manie assez bien la plume ; narrez-lui, quand vous le rencontrerez, l'histoire de votre chapeau, et il fera un charmant conte là-dessus.

Quelques rires à demi étouffés se firent entendre.

— Eh ! eh ! messieurs, dit le Gascon irritable, rirait-on de moi par hasard ?

Chacun se retourna pour rire plus à l'aise.

Perducas jeta un regard inquisiteur autour de lui et vit près de la cheminée un jeune homme qui cachait sa tête

dans ses mains ; il crut que celui-là n'en agissait ainsi que pour se mieux cacher.

Il alla à lui.

— Eh ! monsieur, dit-il, si vous riez, riez au moins en face, que l'on voie votre visage.

Et il frappa sur l'épaule du jeune homme, qui releva un front grave et sévère.

Le jeune homme n'était autre que notre ami Ernauton de Carmainges, encore tout étourdi de son aventure de la Grève.

— Je vous prie de me laisser tranquille, monsieur, lui dit-il, et surtout, si vous me touchez encore, de ne me toucher que de la main où vous avez un gant ; vous voyez bien que je ne m'occupe pas de vous.

— A la bonne heure, grommela Pincorney, si vous ne vous occupez pas de moi, je n'ai rien à dire.

— Ah ! monsieur, fit Eustache de Miradoux à Carmainges, avec les plus conciliantes intentions, vous n'êtes pas gracieux pour notre compatriote.

— Et de quoi diable vous mêlez-vous, monsieur ? reprit Ernauton de plus en plus contrarié.

— Vous avez raison, monsieur, dit Miradoux en saluant, cela ne me regarde point.

Et il tourna les talons pour aller rejoindre Lardille, assise dans un coin de la grande cheminée ; mais quelqu'un lui barra le passage.

C'était Militor, avec ses deux mains dans sa ceinture et son rire narquois sur les lèvres.

— Dites donc, beau papa ? fit le vaurien.

— Après ?

— Qu'en dites-vous ?

— De quoi ?

— De la façon dont ce gentilhomme vous a rivé votre clou ?

— Hein !

— Il vous a secoué de la belle façon.

— Ah ! tu as remarqué cela, toi ? dit Eustache essayant de tourner Militor.

Mais celui-ci fit échouer la manœuvre en se portant à gauche et en se retrouvant de nouveau devant lui.

— Non-seulement moi, continua Militor, mais encore tout le monde ; voyez comme chacun rit autour de nous.

Le fait est qu'on riait, mais pas plus de cela que d'autre chose.

Eustache devint rouge comme un charbon.

— Allons, allons, beau papa, ne laissez pas refroidir l'affaire, dit Militor.

Eustache se dressa sur ses ergots et s'approcha de Carmainges.

— On prétend, monsieur, lui dit-il, que vous avez voulu m'être particulièrement désagréable ?

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

— A vous ?

— A moi.

— Et qui prétend cela ?

— Monsieur, dit Eustache en montrant Militor.

— Alors, monsieur, répondit Carmainges en appuyant ironiquement sur la qualification, alors *monsieur* est un étourneau.

— Oh ! oh ! fit Militor furieux.

— Et je l'engage, continua Carmainges, à ne point venir donner du bec sur moi, ou sinon je me rappellerai les conseils de monsieur de Loignac.

— Monsieur de Loignac n'a point dit que je fusse un étourneau, monsieur,

— Non, il a dit que vous étiez un âne : préférez-vous cela ? Bien peu m'importe à moi ; si vous êtes un âne, je vous sanglerai ; si vous êtes un étourneau, je vous plumerai.

— Monsieur, dit Eustache, c'est mon beau-fils; traitez-le mieux, je vous prie, par égard pour moi.

— Ah! voilà comme vous me défendez, beau papa! s'écria Militor exaspéré; s'il en est ainsi, je me défendrai mieux tout seul.

— A l'école, les enfans! dit Ernauton, à l'école!

— A l'école! s'écria Militor en s'avancant, le poing levé, sur monsieur de Carmainges; j'ai dix-sept ans, entendez-vous, monsieur?

— Et moi, j'en ai vingt-cinq, dit Ernauton; voilà pour quoi je vais vous corriger selon vos mérites.

Et le saisissant par le collet et par la ceinture, il le souleva de terre et le jeta, comme il eût fait d'un paquet, par la fenêtre du rez-de-chaussée, dans la rue, et cela tandis que Lardille poussait des cris à faire crouler les murs.

— Maintenant, ajouta tranquillement Ernauton, beau-père, belle-mère, beau-fils et toutes les familles du monde, j'en fais de la chair à pâté, si l'on vient me déranger encore.

— Ma foi! dit Miradoux, je trouve qu'il a raison, moi: pourquoi l'agacer, ce gentilhomme?

— Ah! lâche! lâche! qui laisse battre son fils! s'écria Lardille en s'avancant vers Eustache et en secouant ses cheveux éparés.

— Là, là, là, fit Eustache, du calme, cela lui fera le caractère.

— Ah ça! dites donc, on jette donc des hommes par la fenêtre ici? dit un officier en entrant: que diable! quand on se livre à ces sortes de plaisanteries, on devrait crier au moins: Gare là-dessous!

— Monsieur de Loignac! s'écrièrent une vingtaine de voix.

— Monsieur de Loignac! répétèrent les quarante-cinq.

Et à ce nom, connu par toute la Gascogne, chacun se leva et se tut.

IX.

M. DE LOIGNAC.

Derrière monsieur de Loignac entra à son tour Militor, moulu de sa chute et cramoisî de colère.

— Serviteur, messieurs, dit Loignac; nous menons grand bruit, ce me semble. — Ah ! ah ! maître Militor a encore fait le hargneux, à ce qu'il paraît, et son nez en souffre.

— On me paiera mes coups, grommela Militor en montrant le poing à Carmainges.

— Servez, maître Fournichon, cria Loignac, et que chacun soit doux avec son voisin, si c'est possible. Il s'agit, à partir de ce moment, de s'aimer comme des frères.

— Hum ! fit Sainte-Maline.

— La charité est rare, dit Chalabre en étendant sa serviette sur son pourpoint gris de fer, de manière à ce que, quelle que fût l'abondance des sauces, il ne lui arrivât aucun accident.

— Et s'aimer de si près, c'est difficile, ajouta Ernauton : il est vrai que nous ne sommes pas ensemble pour longtemps.

— Voyez, s'écria Pincorney qui avait encore les railleries de Sainte-Maline sur le cœur, on se moque de moi parce que je n'ai point de chapeau, et l'on ne dit rien à monsieur de Montcrabeau, qui va dîner avec une cuirasse du temps de l'empereur Pertinax, dont il descend selon toute probabilité... Ce que c'est que la défensive !

Montcrabeau, piqué au jeu, se redressa, et avec une voix de fausset :

— Messieurs, dit-il, je l'ôte : avis à ceux qui aiment mieux me voir avec des armes offensives qu'avec des armes défensives.

Et il délaça majestueusement sa cuirasse en faisant signe à son laquais, gros grison d'une cinquantaine d'années, de s'approcher de lui.

— Allons, la paix ! la paix ! fit monsieur de Loignac, et mettons-nous à table.

— Débarrassez-moi de cette cuirasse, je vous prie, dit Pertinax à son laquais.

Le gros homme la lui prit des mains.

— Et moi, lui dit-il tout bas, ne vais-je point dîner aussi ? fais-moi donc servir quelque chose, Pertinax, je meurs de faim.

Cette interpellation, si étrangement familière qu'elle fût, n'excita aucun étonnement chez celui auquel elle était adressée.

— J'y ferai mon possible, dit-il ; mais, pour plus grande certitude, enquérez-vous de votre côté.

— Hum ! fit le laquais d'un ton maussade, voilà qui n'est point rassurant.

— Ne vous reste-t-il absolument rien ? demanda Pertinax.

— Nous avons mangé notre dernier écu à Sens.

— Dam ! voyez à faire argent de quelque chose.

Il achevait à peine, quand on entendit crier dans la rue, puis sur le seuil de l'hôtellerie :

— Marchand de vieux fer ! qui vend son fer et sa ferraille ?

A ce cri, madame Fournichon courut vers la porte, tandis que Fournichon transportait majestueusement les premiers plats sur la table.

Si l'on en juge d'après l'accueil qui lui fut fait, la cuisine de Fournichon était exquise.

Fournichon, ne pouvant faire face à tous les compliments

qui lui étaient adressés, voulut admettre sa femme à leur partage.

Il la chercha des yeux, mais inutilement; elle avait disparu.

Il l'appela.

— Que fait-elle donc ? demanda-t-il à un marmiton en voyant qu'elle ne venait pas.

— Ah ! maître, un marché d'or, répondit celui-ci. Elle vend toute votre vieille ferraille pour de l'argent neuf.

— J'espère qu'il n'est pas question de ma cuirasse de guerre ni de mon armet de bataille ! s'écria Fournichon en s'élançant vers la porte.

— Et non, et non, dit Loignac, puisque l'achat des armes est défendu par ordonnance du roi.

— N'importe, dit Fournichon. Et il courut vers la porte.

Madame Fournichon rentrait triomphante.

— Eh bien, qu'avez-vous ? dit-elle en regardant son mari tout effaré.

— J'ai qu'on me prévient que vous vendez mes armes.

— Après ?

— C'est que je ne veux pas qu'on les vende, moi !

— Bah ! puisque nous sommes en paix, mieux valent deux casseroles neuves qu'une vieille cuirasse.

— Ce doit cependant être un assez pauvre commerce que celui du vieux fer, depuis cet édit du roi dont parlait tout à l'heure monsieur de Loignac ? dit Chalabre.

— Au contraire, monsieur, dit dame Fournichon, et depuis longtemps ce même marchand-là me tentait avec ses offres. Ma foi, aujourd'hui je n'ai pu y résister, et retrouvant l'occasion, je l'ai saisie. Dix écus, monsieur, sont dix écus, et une vieille cuirasse n'est jamais qu'une vieille cuirasse.

— Comment ! dix écus ! fit Chalabre ; si cher que cela ? diable !

Et il devint pensif.

— Dix écus ! répéta Pertinax en jetant un coup d'œil éloquent sur son laquais ; entendez-vous, monsieur Samuel ?

Mais monsieur Samuel n'était déjà plus là.

— Ah ça ! mais, dit monsieur de Loignac, ce marchand-là risque la corde, ce me semble ?

— Oh ! c'est un brave homme, bien doux et bien arrangeant, reprit madame Fournichon.

— Mais que fait-il de toute cette ferraille ?

— Il la revend au poids.

— Au poids ! fit Loignac, et vous dites qu'il vous a donné dix écus ? de quoi ?

— D'une vieille cuirasse et d'une vieille salade.

— En supposant qu'elles pesassent vingt livres à elles deux, c'est un demi-écu la livre. Parfandious ! comme dit quelqu'un de ma connaissance, ceci cache un mystère !

— Que ne puis-je tenir ce brave homme de marchand en mon château ! dit Chalabre dont les yeux s'allumèrent, je lui en vendrais trois milliers pesant, de haumes, de brassards et de cuirasses.

— Comment ! vous vendriez les armures de vos ancêtres ? dit Sainte-Maline d'un ton railleur.

— Ah ! monsieur, dit Eustache de Miradoux, vous auriez tort ; ce sont reliques sacrées.

— Bah ! dit Chalabre ; à l'heure qu'il est, mes ancêtres sont des reliques eux-mêmes, et n'ont plus besoin que de messes.

Le repas allait s'échauffant, grâce au vin de Bourgogne dont les épices de Fournichon accéléraient la consommation.

Les voix montaient à un diapason supérieur, les assiettes sonnaient, les cerveaux s'emplissaient de vapeurs au travers desquelles chaque Gascon voyait tout en rose, excepté Militor qui songeait à sa chute, et Carmainges qui songeait à son page.

— Voilà beaucoup de gens joyeux, dit Loignac à son

voisin, qui justement était Ernauton, et ils ne savent pas pourquoi.

— Ni moi non plus, répondit Carmaingès. Il est vrai que, pour mon compte, je fais exception, et ne suis pas le moins du monde en joie.

— Vous avez tort, quant à vous, monsieur, reprit Loignac; car vous êtes de ceux pour qui Paris est une mine d'or, un paradis d'honneurs, un monde de félicités.

Ernauton secoua la tête.

— Eh bien, voyons !

— Ne me raillez pas, monsieur de Loignac, dit Ernauton ; et vous qui paraissent tenir tous les fils qui font mouvoir la plupart de nous, faites-moi du moins cette grâce de ne point traiter le vicomte Ernauton de Carmaingès en comédien de bois.

— Je vous ferai encore d'autres grâces que celle-là, monsieur le vicomte, dit Loignac en s'inclinant avec politesse ; je vous ai distingué au premier coup d'œil entre tous, vous dont l'œil est fier et doux, et cet autre jeune homme là-bas dont l'œil est sournois et sombre.

— Vous l'appellez ?

— Monsieur de Sainte-Maline.

— Et la cause de cette distinction, monsieur, si cette demande n'est pas toutefois une trop grande curiosité de ma part ?

— C'est que je vous connais, voilà tout.

— Moi, fit Ernauton, surpris ; moi, vous me connaissez ?

— Vous et lui, lui et tous ceux qui sont ici.

— C'est étrange.

— Oui, mais c'est nécessaire.

— Pourquoi est-ce nécessaire ?

— Parce qu'un chef doit connaître ses soldats.

— Et que tous ces hommes...

— Seront mes soldats demain.

— Mais je croyais que monsieur d'Épernon...

— Chut ! Ne prononcez pas ce nom-là ici, ou plutôt ici ne prononcez aucun nom ; ouvrez les oreilles et fermez la bouche, et puisque j'ai promis de vous faire toutes grâces, prenez d'abord ce conseil comme un à-compte.

— Merci, monsieur, dit Ernauton.

Loignac essuya sa moustache, et se levant :

— Messieurs, dit-il, puisque le hasard réunit ici quarante-cinq compatriotes, vidons un verre de ce vin d'Espagne à la prospérité de tous les assistans.

Cette proposition souleva des applaudissemens frénétiques.

— Ils sont ivres pour la plupart, dit Loignac à Ernauton : ce serait un bon moment pour faire raconter à chacun son histoire, mais le temps nous manque.

Puis haussant la voix :

— Holà ! maître Fournichon, dit-il, faites sortir d'ici tout ce qui est femmes, enfans et laquais.

Lardille se leva en maugréant ; elle n'avait point achevé son dessert.

Militor ne bougea point.

— M'a-t-on entendu là-bas ? dit Loignac avec un coup d'œil qui ne souffrait pas de réplique.... Allons, allons, à la cuisine, monsieur Militor !

Au bout de quelques instans, il ne restait plus dans la salle que les quarante-cinq convives et monsieur de Loignac.

— Messieurs, dit ce dernier, chacun de vous sait qui l'a fait venir à Paris, ou du moins s'en doute. Bon, bon, ne eriez pas son nom ; vous le savez, cela suffit. Vous savez aussi que vous êtes venus pour lui obéir.

Un murmure d'assentiment s'éleva de toutes les parties de la salle ; seulement, comme chacun savait uniquement la chose qui le concernait et ignorait que son voisin fût venu, mû par la même puissance que lui, tous se regardèrent avec étonnement.

— C'est bien, dit Loignac; vous vous regarderez plus tard, messieurs. Soyez tranquilles, vous avez le temps de faire connaissance. Vous êtes donc venus pour obéir à cet homme, reconnaissez-vous cela ?

— Oui ! oui ! crièrent les quarante-cinq, nous le reconnaissons.

— Eh bien, pour commencer, continua Loignac, vous allez partir sans bruit de cette hôtellerie pour venir habiter le logement qu'on vous a désigné.

— A tous ? demanda Sainte-Maline.

— A tous.

— Nous sommes tous mandés, nous sommes tous égaux ici, continua Perducas dont les jambes étaient si incertaines qu'il lui fallut, pour maintenir son centre de gravité, passer un bras autour du cou de Chalabré.

— Prenez donc garde, dit celui-ci, vous froissez mon pourpoint.

— Oui, tous égaux, reprit Loignac, devant la volonté du maître.

— Oh ! oh ! monsieur, dit en rougissant Carmainges, pardon, mais on ne m'avait pas dit que monsieur d'Épernon s'appellerait mon maître.

— Attendez.

— Ce n'est point cela que j'avais compris.

— Mais attendez donc, maudite tête !

Il se fit de la part du plus grand nombre un silence curieux, et de la part de quelques autres un silence impatient.

— Je ne vous ai pas dit encore qui serait votre maître, messieurs...

— Oui, dit Sainte-Maline ; mais vous avez dit que nous en aurions un.

— Tout le monde a un maître ! s'écria Loignac ; mais si votre air est trop fier pour s'arrêter où vous venez de dire,

cherchez plus haut ; non-seulement je ne vous le défends pas, mais je vous y autorise.

— Le roi, murmura Carmainges.

— Silence, dit Loignac, vous êtes venus ici pour obéir, obéissez donc ; en attendant voici un ordre que vous allez me faire le plaisir de lire à haute voix, monsieur Ernauton.

Ernauton déplia lentement le parchemin que lui tendait monsieur de Loignac, et lut à haute voix :

« Ordre à monsieur de Loignac d'aller prendre, pour les » commander, les quarante-cinq gentilshommes que j'ai » mandés à Paris, avec l'assentiment de Sa Majesté.

» NOGARET DE LA VALETTE,
» Duc d'Épernon. »

Ivres ou rassis, tous s'inclinèrent : il n'y eut d'inégalités que dans l'équilibre, lorsqu'il fallut se relever.

— Ainsi, vous m'avez entendu, dit monsieur de Loignac : il s'agit de me suivre à l'instant même. Vos équipages et vos gens demeureront ici, chez maître Fournichon qui en aura soin, et où je les ferai prendre plus tard ; mais, pour le présent, hâtez-vous : les bateaux attendent.

— Les bateaux ? répétèrent tous les Gascons ; nous allons donc nous embarquer ?

Et ils échangèrent entre eux des regards affamés de curiosité.

— Sans doute, dit Loignac, que vous allez vous embarquer. Pour aller au Louvre, ne faut-il point passer l'eau ?

— Au Louvre, au Louvre ! murmurèrent les Gascons joyeux ; cap de Bious ! nous allons au Louvre !

Loignac quitta la table, fit passer devant lui les quarante-cinq, en les comptant comme des moutons, et les conduisit par les rues jusqu'à la tour de Nesle.

Là se trouvaient trois grandes barques qui prirent chacune quinze passagers à bord et s'éloignèrent aussitôt du rivage.

— Que diable allons-nous faire au Louvre ? se demandèrent les plus intrépides, dégrisés par l'air froid de la rivière, et fort mesquinement couverts pour la plupart.

— Si j'avais ma cuirasse au moins ! murmura Pertinax de Montcrabeau.

X.

L'HOMME AUX CUIRASSES.

Pertinax avait bien raison de regretter sa cuirasse absente, car à cette heure justement, par l'intermédiaire de ce singulier laquais que nous avons vu parler si familièrement à son maître, il venait de s'en faire à tout jamais.

En effet, sur ces mots magiques prononcés par madame Fournichon : dix écus, le valet de Pertinax avait couru après le marchand.

Comme il faisait déjà nuit et que sans doute le marchand de ferraille était pressé, ce dernier avait déjà fait une trentaine de pas lorsque Samuel sortit de l'hôtel.

Celui-ci fut donc obligé d'appeler le marchand de ferraille.

Celui-ci s'arrêta avec crainte et jeta un coup d'œil perçant sur l'homme qui venait à lui ; mais le voyant chargé de marchandises, il s'arrêta.

— Que voulez-vous, mon ami ? lui dit-il.

— Eh ! pardieu ! dit le laquais d'un air fin, ce que je veux c'est faire affaire avec vous.

— Eh bien, alors faisons vite.

— Vous êtes pressé ?

— Oui.

— Oh ! vous me donnerez bien le temps de souffler, que diable ?

— Sans doute, mais soufflez vite, on m'attend.

Il était évident que le marchand conservait une certaine défiance à l'endroit du laquais.

— Quand vous aurez vu ce que je vous apporte, dit ce dernier, comme vous me paraissiez amateur, vous prendrez votre temps.

— Et que m'apportez-vous ?

— Une magnifique pièce, un ouvrage dont.... Mais vous ne m'écoutez pas.

— Non, je regarde.

— Quoi ?

— Vous ne savez donc pas, mon ami, dit l'homme aux cuirasses, que le commerce des armes est défendu par un édit du roi ?

Et il jetait autour de lui des regards inquiets.

Le laquais jugea qu'il était bon de paraître ignorer.

— Je ne sais rien, moi, dit-il; j'arrive de Mont-de-Marsan.

— Ah ! c'est différent alors, dit l'homme aux cuirasses, que cette réponse parut rassurer un peu ; mais quoique vous arriviez de Mont-de-Marsan, continua-t-il, vous savez cependant déjà que j'achète des armes ?

— Oui, je le sais.

— Et qui vous a dit cela ?

— Sandioux ! nul n'a eu besoin de me le dire, et vous l'avez crié assez fort tout à l'heure.

— Où cela ?

— A la porte de l'hôtellerie de l'*Épée du fier Chevalier*.

— Vous y étiez donc ?

— Oui.

— Avec qui ?

- Avec une foule d'amis.
- Avec une foule d'amis ? Il n'y a jamais personne d'ordinaire à cette hôtellerie.
- Alors, vous avez dû la trouver bien changée ?
- En effet. Mais d'où venaient tous ces amis ?
- De Gascogne, comme moi.
- Êtes-vous au roi de Navarre ?
- Allons donc ! nous sommes Français de cœur et de sang.
- Oui, mais huguenots ?
- Catholiques comme notre saint père le pape, Dieu merci, dit Samuel en ôtant son bonnet ; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, il s'agit de cette cuirasse.
- Rapprochons-nous un peu des murs, s'il vous plaît ; nous sommes par trop à découvert en pleine rue.
- Et ils remontèrent de quelques pas jusqu'à une maison de bourgeoise apparence, aux vitraux de laquelle on n'apercevait aucune lumière.
- Cette maison avait sa porte sous une sorte d'auvent formant balcon. Un banc de pierre accompagnait sa façade dont il faisait le seul ornement.
- C'était en même temps l'utile et l'agréable, car il servait d'étriers aux passans pour monter sur leurs mules ou sur leurs chevaux.
- Voyons cette cuirasse, dit le marchand, quand ils furent arrivés sous l'auvent.
- Tenez.
- Attendez ; on remue, je crois, dans la maison.
- Non, c'est en face.
- Le marchand se retourna.
- En effet, en face il y avait une maison à deux étages, dont le second s'éclairait parfois fugitivement.
- Faisons vite, dit le marchand en palpant la cuirasse.
- Hein ! comme elle est lourde ! dit Samuel.
- Vieille, massive, hors de mode.

— Objet d'art.

— Six écus, voulez-vous ?

— Comment ! six écus ! et vous en avez donné dix là-bas pour un vieux débris de corselet !

— Six écus, oui ou non, répéta le marchand.

— Mais considérez donc les ciselures !

— Pour revendre au poids, qu'importent les ciselures ?

— Oh ! oh ! vous marchandez ici, dit Samuel, et là-bas vous avez donné tout ce qu'on a voulu.

— Je mettrai un écu de plus, dit le marchand avec impatience.

— Il y a pour quatorze écus, rien que de dorures.

— Allons, faisons vite, dit le marchand, ou ne faisons pas.

— Bon ! dit Samuel, vous êtes un drôle de marchand : vous vous cachez pour faire votre commerce ; vous êtes en contravention avec les édits du roi, et vous marchandez les honnêtes gens.

— Voyons, voyons, ne criez pas comme cela.

— Oh ! je n'ai pas peur, dit Samuel en haussant la voix ; je ne fais pas un commerce illicite, et rien ne m'oblige à me cacher.

— Voyons, voyons, prenez dix écus et taisez-vous.

— Dix écus ? Je vous dis que l'or seul les vaut ; ah ! vous voulez vous sauver ?

— Mais non ; quel enragé !

— Ah ! c'est que si vous vous sauvez, voyez-vous, je crie à la garde, moi !

En disant ces mots, Samuel avait tellement haussé la voix qu'autant eût valu qu'il eût effectué sa menace sans la faire.

A ce bruit, une petite fenêtre s'était ouverte au balcon de la maison contre laquelle le marché se faisait ; et le grincement qu'avait produit cette fenêtre en s'ouvrant, le marchand l'avait entendu avec terreur.

— Allons, allons, dit-il, je vois bien qu'il faut faire tout

ce que vous voulez ; voilà quinze écus, et allez-vous-en.

— A la bonne heure, dit Samuel en empochant les quinze écus.

— C'est bien heureux.

— Mais ces quinze écus sont pour mon maître, continua Samuel, et il me faut bien aussi quelque chose pour moi.

Le marchand jeta les yeux autour de lui en tirant à demi sa dague du fourreau. Évidemment il avait l'intention de faire à la peau de Samuel un accroce qui l'eût dispensé à tout jamais de racheter une cuirasse pour remplacer celle qu'il venait de vendre ; mais Samuel avait l'œil alerte comme un moineau qui vendange, et il recula en disant :

— Oui, oui, bon marchand, je vois ta dague ; mais je vois encore autre chose : cette figure au balcon qui te voit aussi.

Le marchand, blême de frayeur, regarda dans la direction indiquée par Samuel, et vit en effet au balcon une longue et fantastique créature, enveloppée dans une robe de chambre en fourrures de peaux de chat : cet argus n'avait perdu ni une syllabe ni un geste de la dernière scène.

— Allons, allons, vous faites de moi ce que vous voulez, dit le marchand avec un rire pareil à celui du chacal qui montre ses dents, voilà un écu en plus. Et que le diable vous étrangle ! ajouta-t-il tout bas.

— Merci, dit Samuel ; bon négoce !

Et saluant l'homme aux cuirasses, il disparut en ricanant.

Le marchand, demeuré seul dans la rue, se mit à ramasser la cuirasse de Pertinax et à l'enchâsser dans celle de Fournichon.

Le bourgeois regardait toujours, puis quand il vit le marchand bien empêché :

— Il paraît, monsieur, lui dit-il, que vous achetez des armures ?

— Mais non, monsieur, répondit le malheureux mar-

chand ; c'est par hasard et parce que l'occasion s'en est présentée ainsi.

— Alors, le hasard me sert à merveille.

— En quoi, monsieur ? demanda le marchand.

— Imaginez-vous que j'ai justement là, à la portée de ma main, un tas de vieilles ferrailles qui me gênent.

— Je ne vous dis pas non ; mais pour le moment, vous le voyez, j'en ai tout ce que j'en puis porter.

— Je vais toujours vous les montrer.

— Inutile, je n'ai plus d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, je vous ferai crédit ; vous m'avez l'air d'un parfait honnête homme.

— Merci, mais on m'attend.

— C'est étrange comme il me semble que je vous connais ! fit le bourgeois.

— Moi ? dit le marchand essayant inutilement de réprimer un frisson.

— Regardez donc cette salade, dit le bourgeois amenant avec son long pied l'objet annoncé, car il ne voulait point quitter la fenêtre de peur que le marchand ne se dérobat.

Et il déposa la salade annoncée par le balcon et dans la main du marchand.

— Vous me connaissez, dit celui-ci, c'est-à-dire que vous croyez me connaître ?

— C'est-à-dire que je vous connais. N'êtes-vous point...

Le bourgeois sembla chercher ; le marchand resta immobile et attendant.

— N'êtes-vous pas Nicolas ?

La figure du marchand se décomposa, on voyait le casque trembler dans sa main.

— Nicolas ? répéta-t-il.

— Nicolas Truchou, marchand quincaillier, rue de la Cossonnerie.

— Non, non, répliqua le marchand qui sourit et respira en homme quatre fois heureux.

— N'importe, vous avez une bonne figure ; il s'agit donc de m'acheter l'armure complète, cuirasse, brassards et épée.

— Faites attention que c'est commerce défendu, monsieur.

— Je le sais, votre vendeur vous l'a crié assez haut tout à l'heure.

— Vous avez entendu ?

— Parfaitement ; vous avez même été large en affaire : c'est ce qui m'a donné l'idée de me mettre en relations avec vous ; mais, soyez tranquille, je n'abuserai pas, moi ; je sais ce que c'est que le commerce : j'ai été négociant aussi.

— Ah ! et que vendiez-vous ?

— Ce que je vendais ?

— Oui.

— De la faveur.

— Bon commerce, monsieur.

— Aussi j'y ai fait fortune, et vous me voyez bourgeois.

— Je vous en fais mon compliment.

— Il en résulte que j'aime mes aises, et que je vends toute ma ferraille parce qu'elle me gêne.

— Je comprends cela.

— Il y a encore là les cuissards ; ah ! et puis les gants.

— Mais je n'ai pas besoin de tout cela.

— Ni moi non plus.

— Je prendrai seulement la cuirasse.

— Vous n'achetez donc que des cuirasses.

— Oui.

— C'est drôle, car enfin vous achetez pour revendre au poids ; vous l'avez dit du moins, et du fer est du fer.

— C'est vrai, mais, voyez-vous, de préférence...

— Comme il vous plaira : achetez la cuirasse, ou plutôt, vous avez raison, allez, n'achetez rien du tout.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, dans des temps comme ceux où nous vivons, chacun a besoin de ses armes.

— Quoi ! en pleine paix ?

— Mon cher ami, si nous étions en pleine paix, il ne se ferait pas un tel commerce de cuirasses, ventre de biche ! Ce n'est point à moi qu'on dit de ces choses-là.

— Monsieur !

— Et si clandestin surtout.

Le marchand fit un mouvement pour s'éloigner.

— Mais, en vérité, plus je vous regarde, dit le bourgeois, plus je suis sûr que je vous connais ; non, vous n'êtes pas Nicolas Truchou, mais je vous connais tout de même.

— Silence.

— Et si vous achetez des cuirasses...

— Eh bien ?

— Eh bien, je suis sûr que c'est pour accomplir une œuvre agréable à Dieu.

— Taisez-vous !

— Vous m'enchantez, dit le bourgeois en tendant par le balcon un immense bras dont la main alla s'emmancher à la main du marchand.

— Mais qui diable êtes-vous ? demanda celui-ci qui sentit sa main prise comme dans un étau.

— Je suis Robert Briquet, surnommé la terreur du schisme, ami de l'Union, et catholique enragé ; maintenant je vous reconnais positivement.

Le marchand devint blême.

— Vous êtes Nicolas... Grimbélot, corroyeur à la Vache sans os.

— Non, vous vous trompez. Adieu, maître Robert Briquet ; enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Et le marchand tourna le dos au balcon.

— Comment, vous vous en allez ?

— Vous le voyez bien.

— Sans me prendre ma ferraille ?

— Je n'ai pas d'argent sur moi, je vous l'ai dit.

— Mon valet vous suivra.

— Impossible.

— Alors, comment faire ?

— Dam ! restons comme nous sommes.

— Ventre de biche ! je m'en garderais bien, j'ai trop grande envie de cultiver votre connaissance.

— Et moi de fuir la vôtre, répliqua le marchand qui, cette fois, se résignant à abandonner ses cuirasses et à tout perdre plutôt que d'être reconnu, prit ses jambes à son cou et s'enfuit.

Mais Robert Briquet n'était pas homme à se laisser battre ainsi ; il enfourcha son balcon, descendit dans la rue sans avoir presque besoin de sauter, et en cinq ou six enjambées il atteignit le marchand.

— Êtes-vous fou, mon ami ? dit-il en posant sa large main sur l'épaule du pauvre diable ; si j'étais votre ennemi, si je voulais vous faire arrêter, je n'aurais qu'à crier : le guet passe à cette heure dans la rue des Augustins ; mais non, vous êtes mon ami, ou le diable m'emporte ! et la preuve, c'est que maintenant je me rappelle positivement votre nom.

Cette fois le marchand se mit à rire.

Robert Briquet se plaça en face de lui.

— Vous vous nommez Nicolas Poulain, dit-il, vous êtes lieutenant de la prévôté de Paris ; je me souvenais bien qu'il y avait du Nicolas là-dessous.

— Je suis perdu ! ba butia le marchand.

— Au contraire, vous êtes sauvé ; ventre de biche ! vous ne ferez jamais pour la bonne cause ce que j'ai intention de faire, moi.

Nicolas Poulain laissa échapper un gémissement.

— Voyons, voyons, du courage, dit Robert Briquet ; remettez-vous ; vous avez trouvé un frère, frère Briquet ; pre-

nez une cuirasse, je prendrai les deux autres ; je vous fais cadeau de mes brassards, de mes cuissards et de mes gants par-dessus le marché ; allons, en route, et vive l'Union !

— Vous m'accompagnez ?

— Je vous aide à porter ces armes qui doivent vaincre les Philistins : montrez-moi la route, je vous suis.

Il y eut dans l'âme du malheureux lieutenant de la prévôté un éclair de soupçon bien naturel, mais qui s'évanouit aussitôt qu'il eut brillé.

— S'il voulait me perdre, se murmura-t-il à lui-même, eût-il avoué qu'il me connaissait ?

Puis tout haut :

— Allons, puisque vous le voulez absolument, venez avec moi, dit-il.

— A la vie, à la mort ! cria Robert Briquet en serrant d'une main la main de son allié, tandis que de l'autre il levait triomphalement en l'air sa charge de ferraille.

Tous deux se mirent en route.

Après vingt minutes de marche, Nicolas Poulain arriva dans le Marais ; il était tout en sueur, tant à cause de la rapidité de la marche que du feu de leur conversation politique.

— Quelle recrue j'ai faite ! murmura Nicolas Poulain en s'arrêtant à peu de distance de l'hôtel de Guise.

— Je me doutais que mon armure allait de ce côté, pensa Briquet.

— Ami, dit Nicolas Poulain en se retournant avec un geste tragique vers Briquet, tout confit en airs innocents, avant d'entrer dans le repaire du lion, je vous laisse une dernière minute de réflexion ; il est temps de vous retirer si vous n'êtes pas fort de votre conscience.

— Bah ! dit Briquet, j'en ai vu bien d'autres : *Et non intremuit medulla mea*, déclama-t-il ; ah ! pardon, vous ne savez peut-être pas le latin ?

— Vous le savez, vous ?

— Comme vous voyez.

— Lettré, hardi, vigoureux, riche, quelle trouvaille ! se dit Poulain ; allons, entrons.

Et il conduisit Briquet à la gigantesque porte de l'hôtel de Guise, qui s'ouvrit au troisième coup du heurtoir de bronze.

La cour était pleine de gardes et d'hommes enveloppés de manteaux qui la parcouraient comme des fantômes.

Il n'y avait pas une seule lumière dans l'hôtel.

Huit chevaux sellés et bridés attendaient en un coin.

Le bruit du marteau fit retourner la plupart de ces hommes, lesquels formèrent une espèce de haie pour recevoir les nouveaux venus.

Alors Nicolas Poulain, se penchant à l'oreille d'une sorte de concierge qui tenait le guichet entrebâillé, lui déclina son nom.

— Et j'amène un bon compagnon, ajouta-t-il.

— Passez, messires, dit le concierge.

— Portez ceci aux magasins, fit alors Poulain en remettant à un garde les trois cuirasses, plus la ferraille de Robert Briquet.

— Bon ! il y a un magasin, se dit celui-ci ; de mieux en mieux : peste ! quel organisateur vous faites, messire prévôt !

— Oui, oui, l'on a du jugement, répondit Poulain en souriant avec orgueil ; mais venez, que je vous présente.

— Prenez garde, dit le bourgeois, je suis excessivement timide. Qu'on me tolère, c'est tout ce que je veux ; quand j'aurai fait mes preuves, je me présenterai tout seul, comme dit le Grec, par mes faits.

— Comme il vous plaira, répondit le lieutenant de la prévôté ; attendez-moi donc ici.

Et il alla serrer la main de la plupart des promeneurs.

— Qu'attendons-nous encore ? demanda une voix.

— Le maître, répondit une autre voix.

En ce moment, un homme de haute taille venait d'entrer dans l'hôtel; il avait entendu les derniers mots échangés entre les mystérieux promeneurs.

— Messieurs, dit-il, je viens en son nom.

— Ah ! c'est monsieur de Mayneville ! s'écria Poulain.

— Eh ! mais me voilà en pays de connaissance, se dit Briquet à lui-même, et en étudiant une grimace qui le défigura complètement.

— Messieurs, nous voilà au complet ; délibérons, reprit la voix qui s'était fait entendre la première.

— Ah ! bon, dit Briquet, et de deux ; celui-ci c'est mon procureur, maître Marteau.

Et il changea de grimace avec une facilité qui prouvait combien les études physionomiques lui étaient familières.

— Montons, messieurs, fit Poulain.

Monsieur de Mayneville passa le premier, Nicolas Poulain le suivit ; les hommes à manteaux vinrent après Nicolas Poulain, et Robert Briquet après les hommes à manteaux.

Tous montèrent les degrés d'un escalier extérieur aboutissant à une voûte.

Robert Briquet montait comme les autres, tout en murmurant :

— Mais le page, où donc est ce diable de page ?

XI.

ENCORE LA LIGUE.

Au moment où Robert Briquet montait l'escalier à la suite de tout le monde, en se donnant un air assez décent de conspirateur, il s'aperçut que Nicolas Poulain, après

avoir parlé à plusieurs de ses mystérieux collègues, attendait à la porte de la voûte.

— Ce doit être pour moi, se dit Briquet.

En effet, le lieutenant de la prévôté arrêta son nouvel ami au moment même où il allait franchir le redoutable seuil.

— Vous ne m'en voudrez point, lui dit-il ; mais la plupart de nos amis ne vous connaissent point et désirent prendre des informations sur vous avant de vous admettre au conseil.

— C'est trop juste, répliqua Briquet, et vous savez que ma modestie naturelle avait déjà prévu cette objection.

— Je vous rends justice, répliqua Poulain, vous êtes un homme accompli.

— Je me retire donc, poursuivit Briquet, bien heureux d'avoir vu en un soir tant de braves défenseurs de l'Union catholique.

— Voulez-vous que je vous reconduise ? dit Poulain.

— Non, merci, ce n'est point la peine.

— C'est que l'on peut vous faire des difficultés à la porte ; cependant, d'un autre côté, on m'attend.

— N'avez-vous pas un mot d'ordre pour sortir ? Je ne vous reconnaitrais point là, maître Nicolas ; ce ne serait pas prudent.

— Si fait.

— Eh bien ! donnez-le-moi.

— Au fait ! puisque vous êtes entré...

— Et que nous sommes amis.

— Soit ; vous n'avez qu'à dire : *Parme et Lorraine*.

— Et le portier m'ouvrira ?

— A l'instant même.

— Très bien, merci. Allez à vos affaires, je retourne aux miennes.

Nicolas Poulain se sépara de son compagnon et alla rejoindre ses collègues.

Briquet fit quelques pas comme s'il allait redescendre dans la cour, mais arrivé à la première marche de l'escalier, il s'arrêta pour explorer les localités.

Le résultat de ses observations fut que la voûte s'allongeait parallèlement au mur extérieur, qu'elle abritait par un large auvent. Il était évident que cette voûte aboutissait à quelque salle basse, propre à cette mystérieuse réunion à laquelle Briquet n'avait pas eu l'honneur d'être admis.

Ce qui le confirma dans cette supposition, qui devint bientôt une certitude, c'est qu'il vit apparaître une lumière à une fenêtre grillée, percée dans ce mur, et défendue par une espèce d'entonnoir en bois, comme on en met aujourd'hui aux fenêtres des prisens ou des couvens, pour intercepter la vue du dehors et ne laisser que l'air et l'aspect du ciel.

Briquet pensa bien que cette fenêtre était celle de la salle des réunions, et que si l'on pouvait arriver jusqu'à elle, l'endroit serait favorable à l'observation, et que, placé à cet observatoire, l'œil pouvait facilement suppléer aux autres sens.

Seulement la difficulté était d'arriver à cet observatoire et d'y prendre place pour voir sans être vu.

Briquet regarda autour de lui.

Il y avait dans la cour les pages avec leurs chevaux, les soldats avec leurs hallebardes, et le portier avec ses clefs; en somme, tous gens alertes et clairvoyans.

Par bonheur, la cour était fort grande et la nuit très noire.

D'ailleurs, pages et soldats, ayant vu disparaître les affidés sous la voûte, ne s'occupaient plus de rien, et le portier, sachant les portes bien closes et l'impossibilité où l'on était de sortir sans le mot de passe, ne s'occupait plus que de préparer son lit pour la nuit et de soigner un beau coquemar de vin épiché qui tiédissait devant le feu.

Il y a dans la curiosité des stimulans aussi énergiques que dans les élans de toute passion. Ce désir de savoir est si grand qu'il a dévoré la vie de plus d'un curieux.

Briquet avait été trop bien renseigné jusque-là pour ne point désirer de compléter ses renseignemens. Il jeta un second regard autour de lui, et, fasciné par la lumière que renvoyait cette fenêtre sur les barreaux de fer, il crut voir dans ce reflet un signal d'appel, et dans ces barreaux si reluisans, quelque provocation pour ses robustes poignets.

En conséquence, résolu d'atteindre son entonnoir, Briquet se glissa le long de la corniche qui, du perron qu'elle semblait continuer comme ornement, aboutissait à cette fenêtre, et suivit le mur comme aurait pu le faire un chat ou un singe marchant appuyé des mains et des pieds aux ornemens sculptés dans la muraille même.

Si les pages et les soldats eussent pu distinguer dans l'ombre cette silhouette fantastique glissant sur le milieu du mur sans support apparent, ils n'eussent certes pas manqué de crier à la magie, et plus d'un parmi les plus braves eût senti hérissier ses cheveux.

Mais Robert Briquet ne leur laissa point le temps de voir ses sorcelleries.

En quatre enjambées, il toucha les barreaux, s'y cramponna, se tapit entre ces barreaux et l'entonnoir, de telle façon que du dehors il ne pût être aperçu, et que du dedans il fût à peu près masqué par le grillage.

Briquet ne s'était pas trompé, et il fut dédommagé amplement de ses peines et de son audace, lorsqu'une fois il en fut arrivé là.

En effet, son regard embrassait une grande salle éclairée par une lampe de fer à quatre becs, et remplie d'armures de toute espèce, parmi lesquelles, en cherchant bien, il eût pu certainement reconnaître ses brassards et son gargerin.

Ce qu'il y avait là de piques, d'estocs, de hallebardes et

de mousquets rangés en pile ou en faisceaux, eût suffi à armer quatre bons régimens.

Briquet donna cependant moins d'attention à la superbe ordonnance de ces armes qu'à l'assemblée chargée de les mettre en usage ou de les distribuer. Ses yeux ardents perçaient la vitre épaisse et enduite d'une couche grasse de fumée et de poussière, pour deviner les visages de connaissance sous les visières ou les capuchons.

— Oh ! oh ! dit-il, voici maître Crucé, notre révolutionnaire ; voici notre petit Briard, l'épicier au coin de la rue des Lombards ; voici maître Leclerc, qui se fait appeler Bussy, et qui n'eût certes pas osé commettre un tel sacrilège du temps que le vrai Bussy vivait. Il faudra quelque jour que je demande à cet ancien maître, en fait d'armes, s'il connaît la botte secrète dont un certain David de ma connaissance est mort à Lyon. Peste ! la bourgeoisie est grandement représentée, mais la noblesse... ah ! monsieur de Mayneville, Dieu me pardonne ! il serre la main de Nicolas Poulain : c'est touchant, on fraternise. Ah ! ah ! ce monsieur de Mayneville est donc orateur ? il se pose, ce me semble, pour prononcer une harangue ; il a le geste agréable et roule des yeux persuasifs.

Et, en effet, monsieur de Mayneville avait commencé un discours.

Robert Briquet secouait la tête, tandis que monsieur de Mayneville parlait, non pas qu'il pût entendre un seul mot de la harangue ; mais il interprétait ses gestes et ceux de l'assemblée.

— Il ne semble guère persuader son auditoire. Crucé lui fait la grimace ; Lachappelle-Marteau lui tourne le dos, et Bussy-Leclerc hausse les épaules. Allons, allons, monsieur de Mayneville, parlez, suiez, soufflez, soyez éloquent, ventre de biche ! Oh ! à la bonne heure, voici les gens de l'auditoire qui se raniment. Oh ! oh ! on se rapproche, on lui serre la main, on jette en l'air les chapeaux ; diable !

Briquet, comme nous l'avons dit, voyait et ne pouvait entendre ; mais nous qui assistons en esprit aux délibérations de l'orageuse assemblée, nous allons dire au lecteur ce qui venait de s'y passer.

D'abord Crucé, Marteau et Bussy s'étaient plaints à Monsieur de Mayneville de l'inaction du duc de Guise.

Marteau, en sa qualité de procureur, avait pris la parole.

— Monsieur de Mayneville, avait-il dit, vous venez de la part du duc Henri de Guise ? — Merci. — Et nous vous acceptons comme ambassadeur ; mais la présence du duc lui-même nous est indispensable. Après la mort de son glorieux père, à l'âge de dix-huit ans, il a fait adopter à tous les bons Français le projet de l'Union et nous a enrôlés tous sous cette bannière. Selon notre serment, nous avons exposé nos personnes et sacrifié notre fortune pour le triomphe de cette sainte cause ; et voilà que, malgré nos sacrifices, rien ne progresse, rien ne se décide. Prenez garde, monsieur de Mayneville, les Parisiens se lasseront ; or, Paris une fois las, que fera-t-on en France ? monsieur le duc devrait y songer.

Cet exorde obtint l'assentiment de tous les ligueurs, et Nicolas Poulain surtout se distingua par son zèle à l'applaudir.

Monsieur de Mayneville répondit avec simplicité :

— Messieurs, si rien ne se décide, c'est que rien n'est mûr encore. Examinez la situation, je vous prie. Monsieur le duc et son frère, monsieur le cardinal, sont à Nancy en observation : l'un met sur pied une armée destinée à contenir les huguenots de Flandre, que monsieur le duc d'Anjou veut jeter sur nous pour nous occuper ; l'autre expédie courrier sur courrier à tout le clergé de France, et au pape, pour faire adopter l'Union. Monsieur le duc de Guise sait ce que vous ne savez pas, messieurs : c'est que cette vieille alliance, mal rompue entre le duc d'Anjou et le Béarnais, est prête à se renouer. Il s'agit d'occuper l'Espagne

du côté de la Navarre, et de l'empêcher de nous envoyer des armes et de l'argent. Or, monsieur le duc veut être, avant de rien faire et surtout avant de venir à Paris, en état de combattre l'hérésie et l'usurpation. Mais, à défaut de monsieur de Guise, nous avons monsieur de Mayenne qui se multiplie comme général et comme conseiller, et que j'attends d'un moment à l'autre.

— C'est-à-dire, interrompit Bussy, et ce fut à ce moment qu'il haussa les épaules, c'est-à-dire que vos princes sont partout où nous ne sommes pas, et jamais où nous avons besoin qu'ils soient. Que fait madame de Montpensier, par exemple ?

— Monsieur, madame de Montpensier est entrée ce matin à Paris.

— Et personne ne l'a vue ?

— Si fait, monsieur.

— Et quelle est cette personne ?

— Salcède.

— Oh ! oh ! fit toute l'assemblée.

— Mais, dit Crucé, elle s'est donc rendue invisible ?

— Pas tout-à-fait, mais insaisissable, je l'espère.

— Et comment sait-on qu'elle est ici ? demanda Nicolas Poulain ; je ne présume pas que ce soit Salcède qui vous l'ait dit.

— Je sais qu'elle est ici, répondit Mayneville, parce que je l'ai accompagnée jusqu'à la porte Saint-Antoine.

— J'ai entendu dire qu'on avait fermé les portes, interrompit Marteau qui convoitait l'occasion de placer un second discours.

— Oui, monsieur, répondit Mayneville avec son éternelle politesse dont aucune attaque ne pouvait le faire sortir.

— Comment se les est-elle fait ouvrir alors ?

— A sa façon.

— Et elle a le pouvoir de se faire ouvrir les portes de

Paris ? dirent les ligueurs, jaloux et soupçonneux comme sont toujours les petits lorsqu'ils s'allient aux grands.

— Messieurs, dit Mayneville, il se passait ce matin aux portes de Paris une chose que vous paraissez ignorer ou du moins ne savoir que vaguement. La consigne avait été donnée de ne laisser franchir la barrière qu'à ceux qui seraient porteurs d'une carte d'admission : de qui devait être signée cette carte ? je l'ignore. Or, devant nous, à la porte Saint-Antoine, cinq ou six hommes dont quatre assez pauvrement vêtus et d'assez mauvaise mine, six hommes sont venus ; ils étaient porteurs de ces cartes obligées et nous ont passé devant la face. Quelques-uns d'entre eux avaient l'insolente bouffonnerie des gens qui se croient en pays conquis. — Quels sont ces hommes, quelles sont ces cartes ? répondez-nous, messieurs de Paris, vous qui avez charge de ne rien ignorer touchant les affaires de votre ville.

Ainsi Mayneville, d'accusé, s'était fait accusateur, ce qui est le grand art de l'art oratoire.

— Des cartes, des gens insolens, des admissions exceptionnelles aux portes de Paris, oh ! oh ! que veut dire cela ? demanda Nicolas Poulain tout rêveur.

— Si vous ne savez pas ces choses, vous qui vivez ici, comment les saurions-nous, nous qui vivons en Lorraine, passant tout notre temps à courir sur les routes pour joindre les deux bouts de ce cercle qu'on appelle l'Union ?

— Et ces gens, enfin, comment venaient-ils ?

— Les uns à pied, les autres à cheval ; les uns seuls, d'autres avec des laquais.

— Sont-ce des gens du roi ?

— Trois ou quatre avaient l'air de mendiants.

— Sont-ce des gens de guerre ?

— Ils n'avaient que deux épées à eux six.

— Ce sont des étrangers ?

— Je les suppose Gascons.

— Oh ! firent quelques voix avec un accent de mépris.

— N'importe, dit Bussy, fussent-ils Turcs, ils doivent éveiller notre attention. On s'informerait d'eux. Monsieur Poulain, c'est votre affaire. Mais tout cela ne nous dit rien des affaires de la ligue.

— Il y a un nouveau plan, répondit monsieur de Mayneville. Vous saurez demain que Salcède, qui nous avait déjà trahis et qui devait nous trahir encore, non-seulement n'a point parlé, mais encore s'est rétracté sur l'échafaud ; et cela, grâce à la duchesse qui, entrée à la suite d'un de ces porteurs de cartes, a eu le courage de pénétrer jusqu'à l'échafaud, au risque d'être broyée mille fois, et de se faire voir au patient, au risque d'être reconnue. C'est en ce moment que Salcède s'est arrêté dans son effusion : un instant après, notre brave bourreau l'arrêtait dans son repentir. Ainsi, messieurs, vous n'avez rien à craindre du côté de nos entreprises de Flandre. Ce secret terrible s'en est allé roulant dans une tombe.

Ce fut cette dernière phrase qui rapprocha les ligueurs de monsieur de Mayneville.

Briquet devinait leur joie à leurs mouvemens. Cette joie inquiétait beaucoup le digne bourgeois qui parut prendre une résolution soudaine.

Il se laissa glisser du haut de son entonnoir sur le pavé de la cour, et se dirigea vers la porte où, sur l'énonciation des deux mots : *Parme et Lorraine*, le portier lui livra passage.

Une fois dans la rue, maître Robert Briquet respira si bruyamment que l'on comprenait que depuis bien longtemps il retenait son souffle.

Le conciliabule durait toujours : l'histoire nous apprend ce qui s'y passait.

Monsieur de Mayneville apportait de la part des Guises, aux insurgés futurs de Paris, tout le plan de l'insurrection.

Il ne s'agissait de rien moins que d'égorger les person-

nages importants de la ville, connus pour tenir en faveur du roi, de parcourir les rues en criant : *Vive la messe ! mort aux politiques !* et d'allumer ainsi une Saint-Barthélemy nouvelle avec les vieux débris de l'ancienne ; seulement, dans celle-ci, on confondait les catholiques mal pensans avec les huguenots de toute espèce.

En agissant ainsi on servait deux dieux, celui qui règne au ciel et celui qui allait régner sur la France :

L'Éternel et monsieur de Guise.

XII.

LA CHAMBRE DE SA MAJESTÉ HENRI III AU LOUVRE.

Dans cette grande chambre du Louvre, où déjà tant de fois nos lecteurs sont entrés avec nous et où nous avons vu le pauvre roi Henri III dépenser de si longues et de si cruelles heures, nous allons le retrouver encore une fois, non plus roi, non plus maître, mais abattu, pâle, inquiet et livré sans réserve à la persécution de toutes les ombres que son souvenir évoque incessamment sous ces voûtes illustres.

Henri était bien changé depuis cette mort fatale de ses amis que nous avons racontée ailleurs : ce deuil avait passé sur sa tête comme un ouragan dévastateur, et le pauvre roi, qui, se souvenant sans cesse qu'il était un homme, n'avait mis sa force et sa confiance que dans les affections privées, s'était vu dépouiller, par la mort jalouse, de toute confiance et de toute force, anticipant ainsi sur le moment terrible où les rois vont à Dieu, seuls, sans amis, sans garde et sans couronne.

Henri III avait été cruellement frappé : tout ce qu'il aimait était successivement tombé autour de lui. Après Schomberg, Quélus et Maugiron tués en duel par Livarot et Antraguët, Saint-Mégrin avait été assassiné par monsieur de Mayenne : les plaies étaient restées vives et saignantes... L'affection qu'il portait à ses nouveaux favoris, d'Épernon et Joyeuse, ressemblait à celle qu'un père qui a perdu ses meilleurs enfans reporte sur ceux qui lui restent : tout en connaissant parfaitement les défauts de ceux-ci, il les aime, il les ménage, il les garde pour ne donner sur eux aucune prise à la mort.

Il avait comblé de biens d'Épernon, et cependant il n'aimait d'Épernon que par soubresauts et par caprice ; en de certains momens même il le haïssait. C'est alors que Catherine, cette impitoyable conseillère en qui veillait toujours la pensée, comme la lampe dans le tabernacle, c'est alors que Catherine, incapable de folies même dans sa jeunesse, prenait la voix du peuple pour fronder les affections du roi.

Jamais elle ne lui eût dit, quand il vidait le trésor pour ériger en duché la terre de Lavalette et l'agrandir royalement, jamais elle ne lui eût dit : Sire, haïssez ces hommes qui ne vous aiment pas, ou, ce qui est bien pis, qui ne vous aiment que pour eux. Mais voyait-elle le sourcil du roi se froncer, l'entendait-elle, dans un moment de lassitude, accuser d'Épernon d'avarice ou de couardise, elle trouvait aussitôt le mot inflexible qui résumait tous les griefs du peuple et de la royauté contre d'Épernon, et qui causait un nouveau sillon dans la haine royale.

D'Épernon, Gascon incomplet, avait pris, avec sa finesse et sa perversité native, la mesure de la faiblesse royale ; il savait cacher son ambition, ambition vague, et dont le but lui était encore inconnu à lui-même ; seulement son avidité lui tenait lieu de boussole pour se diriger vers le monde lointain et ignoré que lui cachaient encore les horizons de

l'avenir, et c'était d'après cette avidité seule qu'il se gouvernait.

Le trésor se trouvait-il par hasard un peu garni, on voyait gir sur et s'approcher d'Épernon, le bras arrondi et le visage riant; le trésor était-il vide, il disparaissait, la lèvre dédaigneuse et le sourcil froncé, pour s'enfermer, soit dans son hôtel, soit dans quelqu'un de ses châteaux où il pleurerait misère jusqu'à ce qu'il eût pris le pauvre roi par la faiblesse du cœur et tiré de lui quelque don nouveau.

Par lui le favoritisme avait été érigé en métier, métier dont il exploitait habilement tous les revenus possibles. D'abord il ne passait pas au roi le moindre retard à payer aux échéances; puis, lorsqu'il devint plus tard courtisan et que les bises capricieuses de la faveur royale furent revenues assez fréquentes pour solidifier sa cervelle gasonne; plus tard, disons-nous, il consentit à se donner une part du travail, c'est-à-dire à coopérer à la rentrée des fonds dont il voulait faire sa proie.

Cette nécessité, il le sentait bien, l'entraînait à devenir, de courtisan paresseux, ce qui est le meilleur de tous les états, courtisan actif, ce qui est la pire de toutes les conditions. Il déplora bien amèrement alors les doux loisirs de Quéhus, de Schomberg et de Maugiron, qui, eux, n'avaient de leur vie parlé affaires publiques ni privées, et qui convertissaient si facilement la faveur en argent et l'argent en plaisirs; mais les temps avaient changé : l'âge de fer avait succédé à l'âge d'or; l'argent ne venait plus comme autrefois : il fallait aller à l'argent, fouiller, pour le prendre, dans les veines du peuple, comme dans une mine à moitié tarie. D'Épernon se résigna et se lança en affamé dans les inextricables ronces de l'administration, dévastant çà et là sur son passage, et pressurant sans tenir compte des malédictions, chaque fois que le bruit des écus d'or couvrait la voix des plaignans.

L'esquisse rapide et bien incomplète que nous avons tra-

cée du caractère de Joyeuse peut montrer au lecteur quelle différence il y avait entre les deux favoris qui se partageaient, nous ne dirons pas l'amitié, -mais cette large portion d'influence que Henri laissait toujours prendre sur la France et sur lui-même à ceux qui l'entouraient. Joyeuse, tout naturellement et sans y réfléchir, avait suivi la trace et adopté la tradition des Quélus, des Schomberg, des Maugiron et des Saint-Mégrin : il aimait le roi et se laissait insoucieusement aimer par lui ; seulement tous ces bruits étranges qui avaient couru sur la merveilleuse amitié que le roi portait aux prédécesseurs de Joyeuse, étaient morts avec cette amitié ; aucune tache infâme ne souillait cette affection presque paternelle de Henri pour Joyeuse. D'une famille de gens illustres et honnêtes, Joyeuse avait du moins en public le respect de la royauté, et sa familiarité ne dépassait jamais certaines bornes. Dans le milieu de la vie morale, Joyeuse était un ami véritable pour Henri ; mais ce milieu ne se présentait guère. Anne était jeune, emporté, amoureux, et quand il était amoureux, égoïste ; c'était peu pour lui d'être heureux par le roi et de faire remonter le bonheur vers sa source ; c'était tout pour lui d'être heureux de quelque façon qu'il le fût. Brave, beau, riche, il brillait de ce triple reflet qui fait aux jeunes fronts une auréole d'amour. La nature avait trop fait pour Joyeuse, et Henri maudissait quelquefois la nature, qui lui avait laissé, à lui roi, si peu de chose à faire pour son ami.

Henri connaissait bien ces deux hommes, et les aimait sans doute à cause du contraste. Sous son enveloppe sceptique et superstitieuse, Henri cachait un fonds de philosophie qui, sans Catherine, se fût développé dans un sens d'utilité remarquable.

Trahi souvent, Henri ne fut jamais trompé.

C'est donc avec cette parfaite intelligence du caractère de ses amis, avec cette profonde connaissance de leurs défauts et de leurs qualités, qu'éloigné d'eux, isolé, triste, dans

cette chambre sombre, il pensait à eux, à lui, à sa vie, et regardait dans l'ombre ces funèbres horizons déjà dessinés dans l'avenir pour beaucoup de regards moins clairvoyans que les siens.

Cette affaire de Salcède l'avait fort assombri. Seul entre deux femmes dans un pareil moment, Henri avait senti son dénûment; la faiblesse de Louise l'attristait; la force de Catherine l'épouvantait. Henri sentait enfin en lui cette vague et éternelle terreur qu'éprouvent les rois marqués par la fatalité, pour qu'une race s'éteigne en eux et avec eux.

S'apercevoir en effet que, quoique élevé au-dessus de tous les hommes, cette grandeur n'a pas de base solide; sentir qu'on est la statue qu'on encense, l'idole qu'on adore; mais que les prêtres et le peuple, les adorateurs et les ministres, vous inclinent ou vous relèvent selon leur intérêt, vous font osciller selon leur caprice, c'est, pour un esprit altier, la plus cruelle des disgrâces. Henri le sentait vivement et s'irritait de le sentir.

Et cependant, de temps en temps, il se reprenait à l'énergie de sa jeunesse éteinte en lui bien avant la fin de cette jeunesse.

— Après tout, se disait-il, pourquoi m'inquiéterais-je? Je n'ai plus de guerres à subir; Guise est à Nancy, Henri à Pau; l'un est obligé de renfermer son ambition en lui-même, l'autre n'en a jamais eu.

Les esprits se calment, nul Français n'a sérieusement envisagé cette entreprise impossible de détrôner son roi; cette troisième couronne promise par les ciseaux d'or de madame de Montpensier n'est qu'un propos de femme blessée dans son amour-propre; ma mère seule rêve toujours à son fantôme d'usurpation, sans pouvoir sérieusement me montrer l'usurpateur; mais moi, qui suis un homme, moi qui suis un cerveau jeune encore malgré mes

chagrins, je sais à quoi m'en tenir sur les prétendans qu'elle redoute.

Je rendrai Henri de Navarre ridicule, Guisc odieux, et je dissiperai, l'épée à la main, les ligues étrangères. Par la mordieu ! je ne valais pas mieux que je ne vaux aujourd'hui, à Jarnac et à Moncontour.

Oui, continuait Henri en laissant retomber sa tête sur sa poitrine ; oui, mais, en attendant, je m'ennuie, et c'est mortel de s'ennuyer. Eh ! voilà mon seul, mon véritable conspirateur, l'ennui ! et ma mère ne me parle jamais de celui-là.

Voyez, s'il me viendra quelqu'un ce soir ! Joyeuse avait tant promis d'être ici de bonne heure : il s'amuse, lui ; mais comment diable fait-il pour s'amuser ? D'Epernon ? ah ! celui-là, il ne s'amuse pas : il boude : il n'a pas encore touché sa traite de vingt-cinq mille écus sur les pieds fourchus ; eh bien, ma foi ! qu'il boude tout à son aise.

— Sire, dit la voix de l'huissier, monsieur le duc d'Epernon !

Tous ceux qui connaissent les ennuis de l'attente, les récriminations qu'elle suggère contre les personnes attendues, la facilité avec laquelle se dissipe le nuage lorsque la personne paraît, comprendront l'empressement que mit le roi à ordonner que l'on avançât un pliant pour le duc.

— Ah ! bonsoir, duc, dit-il, je suis enchanté de vous voir. D'Epernon s'inclina respectueusement.

— Pourquoi donc n'êtes-vous point venu voir écarteler ce coquin d'Espagnol ? Vous saviez bien que vous aviez une place dans ma loge, puisque je vous l'avais fait dire.

— Sire, je n'ai pas pu.

— Vous n'avez pas pu ?

— Non, sire, j'avais affaire.

— Ne dirait-on pas, en vérité, qu'il est mon ministre avec

sa mine d'une coudée, et qu'il vient m'annoncer qu'un subside n'a pas été payé, dit Henri en levant les épaules.

— Ma foi, sire, dit d'Épernon prenant au bond la balle, Votre Majesté est dans le vrai ; le subside n'a pas été payé, et je suis sans un écu.

— Bon, fit Henri impatient.

— Mais, reprit d'Épernon, ce n'est point de cela qu'il s'agit, et je me hâte de le dire à Votre Majesté, car elle pourrait croire que ce sont là les affaires dont je me suis occupé.

— Voyons ces affaires, duc.

— Votre Majesté sait ce qui s'est passé au supplice de Salcède.

— Parbleu, puisque j'y étais !

— On a tenté d'enlever le condamné.

— Je n'ai pas vu cela.

— C'est le bruit qui court par la ville cependant.

— Bruit sans cause et sans résultat : on n'a pas remué.

— Je crois que Votre Majesté est dans l'erreur.

— Et sur quoi bases-tu ta croyance ?

— Sur ce que Salcède a démenti devant le peuple ce qu'il avait dit devant les juges.

— Ah ! vous savez déjà cela, vous ?

— Je tâche de savoir tout ce qui intéresse Votre Majesté.

— Merci, mais où voulez-vous en venir avec ce préambule ?

— A ceci : un homme qui meurt comme Salcède est mort en bien bon serviteur, sire.

— Eh bien ! après ?

— Le maître qui a de tels serviteurs est bien heureux : voilà tout.

— Et tu veux dire que je n'ai pas de tels serviteurs, moi, ou plutôt que je n'en ai plus ? Tu as raison, si c'est cela que tu veux dire.

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Votre Majesté trouverait dans l'occasion, et je puis en répondre mieux que personne, des serviteurs aussi fidèles qu'en a trouvé le maître de Salcède.

— Le maître de Salcède, le maître de Salcède ! nommez donc une fois les choses par leur nom, vous tous qui m'entourez. Comment s'appelle-t-il, ce maître ?

— Votre Majesté doit le savoir mieux que moi, elle qui s'occupe de politique.

— Je sais ce que je sais. Dites-moi ce que vous savez, vous.

— Moi, je ne sais rien ; seulement je me doute de beaucoup de choses.

— Bon ! dit Henri ennuyé, vous venez ici pour m'effrayer et me dire des choses désagréables, n'est-ce pas ? Merci, duc, je vous reconnais bien là.

— Allons, voilà que Votre Majesté me maltraite, dit d'Épernon.

— C'est assez juste, je crois.

— Non pas, sire. L'avertissement d'un homme dévoué peut tomber à faux ; mais cet homme n'en fait pas moins son devoir en donnant cet avertissement.

— Ce sont mes affaires.

— Ah ! du moment que Votre Majesté le prend ainsi, vous avez raison, sire ; n'en parlons donc plus.

Ici, il se fit un silence que le roi rompit le premier.

— Voyons ! dit-il, ne m'assombris pas, duc. Je suis déjà lugubre comme un Pharaon d'Égypte en sa pyramide. Égaie-moi.

— Ah ! sire, la joie ne se commande point.

Le roi frappa la table de son poing avec colère.

— Vous êtes un entêté, un mauvais ami, duc ! s'écria-t-il. Hélas ! hélas ! je ne croyais pas avoir tout perdu en perdant mes serviteurs d'autrefois.

— Oserais-je faire remarquer à Votre Majesté qu'elle n'encourage guère les nouveaux ?

Ici le roi fit une nouvelle pause pendant laquelle, pour toute réponse, il regarda cet homme, dont il avait fait la haute fortune, avec une expression des plus significatives.

D'Épernon comprit.

— Votre Majesté me reproche ses bienfaits, dit-il du ton d'un Gascon achevé. Moi, je ne lui reproche pas mon dévouement.

Et le duc, qui ne s'était pas encore assis, prit le pliant que le roi avait fait préparer pour lui.

— Lavalette, Lavalette, dit Henri avec tristesse, tu me navres le cœur, toi qui as tant d'esprit, toi qui pourrais, par ta bonne humeur, me faire gai et joyeux. Dieu m'est témoin que je n'ai point entendu parler de Quélus, si brave ; de Schomberg, si bon ; de Maugiron, si chatouilleux sur le point de mon honneur. Non, il y avait même en ce temps-là Bussy, Bussy, qui n'était point à moi si tu veux, mais que je me fusse acquis si je n'avais craint de donner de l'ombre aux autres ; Bussy, qui est la cause involontaire de leur mort, hélas ! Où en suis-je venu, que je regrette même mes ennemis ! Certes, tous quatre étaient de braves gens. Eh ! mon Dieu ! ne te fâche point de ce que je dis là. Que veux-tu, Lavalette, ce n'est point ton tempérament de donner à chaque heure du jour de grands coups de rapière sur tout venant ; mais enfin, cher ami, si tu n'es pas aventuré et haut à la main, tu es facétieux, fin, de bon conseil parfois. Tu connais toutes mes affaires, comme cet autre ami plus humble avec lequel je n'éprouvai jamais un seul moment d'ennui.

— De qui Votre Majesté veut-elle parler ? demanda le duc.

— Tu devrais lui ressembler, d'Épernon.

— Mais encore faut-il que je sache qui Votre Majesté regrette.

— Oh ! pauvre Chicot, où es-tu ?

D'Épernon se leva tout piqué.

— Eh bien ! que fais-tu ? dit le roi.

— Il paraît, sire, que Votre Majesté est en mémoire aujourd'hui ; mais, en vérité, ce n'est pas heureux pour tout le monde.

— Et pourquoi cela ?

— C'est que Votre Majesté, sans y songer peut-être, me compare à messire Chicot, et que je me sens assez peu flatté de la comparaison.

— Tu as tort, d'Épernon. Je ne puis comparer à Chicot qu'un homme que j'aime et qui m'aime. C'était un solide et ingénieux serviteur que celui-là.

Et Henri poussa un profond soupir.

— Ce n'est pas pour ressembler à maître Chicot, je présume, que Votre Majesté m'ait fait duc et pair, dit d'Épernon.

— Allons, ne récriminons pas, dit le roi avec un si malicieux sourire que le Gascon, si fin et si impudent qu'il fût à la fois, se trouva plus mal à l'aise devant ce sarcasme timide qu'il ne l'eût été devant un reproche flagrant.

— Chicot m'aimait, continua Henri, et il me manque ; voilà tout ce que je puis dire. Oh ! quand je songe qu'à cette même place où tu es ont passé tous ces jeunes hommes, beaux, braves et fidèles ; que là-bas, sur le fauteuil où tu as posé ton chapeau, Chicot s'est endormi plus de cent fois !

— Peut-être était-ce fort spirituel, interrompit d'Épernon ; mais, en tous cas, c'était peu respectueux.

— Hélas ! continua Henri, ce cher ami n'a pas plus d'esprit que de corps aujourd'hui.

Et il agita tristement son chapelet de têtes de morts, qui fit entendre un cliquetis lugubre comme s'il eût été fait d'ossements réels.

— Eh ! qu'est-il donc devenu, votre Chicot ? demanda insoucieusement d'Épernon.

— Il est mort ! répondit Henri, mort comme tout ce qui m'a aimé !

— Eh bien ! sire, reprit le duc, je crois en vérité qu'il a bien fait de mourir ; il vieillissait, beaucoup moins cependant que ses plaisanteries, et l'on m'a dit que la sobriété n'était pas sa vertu favorite. De quoi est mort le pauvre diable, sire ?... d'indigestion ?

— Chicot est mort de chagrin, mauvais cœur, répliqua aigrement le roi.

— Il l'aura dit pour vous faire rire une dernière fois.

— Voilà qui te trompe : c'est qu'il n'a pas même voulu m'attrister par l'annonce de sa maladie. C'est qu'il savait combien je regrette mes amis, lui qui tant de fois m'a vu les pleurer.

— Alors c'est son ombre qui est revenue.

— Plût à Dieu que je le revisse, même en ombre ! Non, c'est son ami, le digne prieur Gorenflot, qui m'a écrit cette triste nouvelle.

— Gorenflot ! qu'est-ce que cela ?

— Un saint homme que j'ai fait prieur des Jacobins, et qui habite ce beau couvent hors de la porte Saint-Antoine, en face de la croix Faubin, près de Bel-Esbat.

— Fort bien ! quelque mauvais prêcheur à qui Votre Majesté aura donné un prieuré de trente mille livres et à qui elle se garde bien de le reprocher.

— Vas-tu devenir impie à présent ?

— Si cela pouvait désennuyer Votre Majesté, j'essaimerais.

— Veux-tu te taire, duc : tu offenses Dieu !

— Chicot l'était bien impie, lui, et il me semble qu'on le lui pardonnait.

— Chicot est venu dans un temps où je pouvais encore rire de quelque chose.

— Alors Votre Majesté a tort de le regretter.

— Pourquoi cela ?

— Si elle ne peut plus rire de rien, Chicot, si gai qu'il fût, ne lui serait pas d'un grand secours.

— L'homme était bon à tout, et ce n'est pas seulement à cause de son esprit que je le regrette.

— Et à cause de quoi ? Ce n'est point à cause de son visage, je présume, car il était fort laid, mons Chicot.

— Il avait des conseils sages.

— Allons ! je vois que s'il vivait, Votre Majesté en ferait un garde des sceaux, comme elle a fait un prieur de ce frocard.

— Allez, duc, ne riez pas, je vous prie, de ceux qui m'ont témoigné de l'affection et pour qui j'en ai eu moi-même. Chicot, depuis qu'il est mort, m'est sacré comme un ami sérieux, et quand je n'ai point envie de rire, j'entends que personne ne rie.

— Oh ! soit, sire ; je n'ai pas plus envie de rire que Votre Majesté. Ce que j'en disais, c'est que tout à l'heure vous regrettiez Chicot pour sa belle humeur ; c'est que tout à l'heure vous me demandiez de vous égayer, tandis que maintenant vous désirez que je vous attriste... Parfandious ! Oh ! pardon, sire, ce maudit juron m'échappe toujours.

— Bien, bien, maintenant je suis refroidi ; maintenant je suis au point où tu voulais me voir quand tu as commencé la conversation par de sinistres propos. Dis-moi donc tes mauvaises nouvelles, d'Epernon ; il y a toujours chez le roi la force d'un homme.

— Je n'en doute pas, sire.

— Et c'est heureux, car, mal gardé comme je le suis, si je ne me gardais point moi-même, je serais mort dix fois le jour.

— Ce qui ne déplairait pas à certaines gens que je connais.

— Contre ceux-là, duc, j'ai les hallebardes de mes Suisses.

— C'est bien impuissant à atteindre de loin.

— Contre ceux qu'il faut atteindre de loin, j'ai les mousquets de mes arquebusiers.

— C'est gênant pour frapper de près : pour défendre une poitrine royale, ce qui vaut mieux que des haliebardes et des mousquets, ce sont de bonnes poitrines.

— Hélas ! dit Henri, voilà ce que j'avais autrefois, et dans ces poitrines de nobles cœurs. Jamais on ne fût arrivé à moi du temps de ces vivans remparts qu'on appelait Quélus, Schomberg, Saint-Luc, Maugiron et Saint-Mégrin.

— Voilà donc ce que Votre Majesté regrette ? demanda d'Épernon, comptant saisir sa revanche en prenant le roi en flagrant délit d'égoïsme.

— Je regrette les cœurs qui battaient dans ces poitrines, avant toutes choses, dit Henri.

— Sire, dit d'Épernon, si j'osais, je ferais remarquer à Votre Majesté que je suis Gascon, c'est-à-dire prévoyant et industriel ; que je tâche de suppléer par l'esprit aux qualités que m'a refusées la nature ; en un mot, que je fais tout ce que je puis, c'est-à-dire tout ce que je dois, et que par conséquent j'ai le droit de dire : Adviennne que pourra .

— Ah ! voilà comme tu t'en tires, toi ; tu viens me faire grand étalage des dangers vrais ou faux que je cours, et quand tu es parvenu à m'effrayer, tu te résumes par ces mots : Adviennne que pourra !... Bien obligé, duc.

— Votre Majesté veut donc bien croire un peu à des dangers ?

— Soit : j'y croirai si tu me prouves que tu peux les combattre.

— Je crois que je le puis.

— Tu le peux ?

— Oui, sire.

— Je sais bien. Tu as tes ressources, tes petits moyens, renard que tu es !

— Pas si petits.

— Voyons, alors.

— Votre Majesté consent-elle à se lever ?

— Pour quoi faire ?

— Pour venir avec moi jusqu'aux anciens bâtimens du Louvre.

— Du côté de la rue de l'Astruce ?

— Précisément à l'endroit où l'on s'occupait de bâtir un garde-meubles, projet qui a été abandonné depuis que Votre Majesté ne veut plus d'autres meubles que des prie-Dieu et des chapelets de têtes de morts.

— A cette heure ?

— Dix heures sonnent à l'horloge du Louvre ; ce n'est pas si tard, il me semble.

— Que verrai-je dans ces bâtimens ?

— Ah ! dam ! si je vous le dis, c'est le moyen que vous ne veniez pas.

— C'est bien loin, duc.

— Par les galeries, on y va en cinq minutes, sire.

— D'Épernon, d'Épernon

— Eh bien, sire ?

— Si ce que tu veux me faire voir n'est pas très curieux, prends garde.

— Je vous réponds, sire, que ce sera curieux.

— Allons donc, fit le roi en se soulevant avec un effort.

Le duc prit son manteau et présenta au roi son épée ; puis, prenant un flambeau de cire, il se mit à précéder dans la galerie Sa Majesté très chrétienne, qui le suivit d'un pas traînant.

XII.

LE DORTOIR.

Quoiqu'il ne fût encore que dix heures, comme l'avait dit d'Epernon, un silence de mort envahissait déjà le Louvre ; à peine, tant le vent soufflait avec rage, entendait-on le pas alourdi des sentinelles et le grincement des ponts-levis.

En moins de cinq minutes, en effet, les deux promeneurs arrivèrent aux bâtimens de la rue de l'Astruce, qui avaient conservé ce nom, même depuis l'édification de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le duc tira une clef de son aumônière, descendit quelques marches, traversa une petite cour, ouvrit une porte cintrée, enfermée sous des ronces jaunissantes, et dont le bas s'embarrassait encore dans de longues herbes.

Il suivit pendant dix pas une route sombre, au bout de laquelle il se trouva dans une cour intérieure que dominait à l'un de ses angles un escalier de pierre.

Cet escalier aboutissait à une vaste chambre, ou plutôt à un immense corridor.

D'Epernon avait aussi la clef de ce corridor.

Il en ouvrit doucement la porte, et fit remarquer à Henri l'étrange aménagement qui, cette porte ouverte, frappait tout d'abord les yeux.

Quarante-cinq lits le garnissaient : chacun de ces lits était occupé par un dormeur.

Le roi regarda tous ces lits, tous ces dormeurs, puis se retournant du côté du duc avec une curiosité inquiète :

— Eh bien ! lui demanda-t-il, quels sont tous ces gens qui dorment ?

— Des gens qui dorment encore ce soir, mais qui dès demain ne dormiront plus, qu'à leur tour s'entend.

— Et pourquoi ne dormiront-ils plus ?

— Pour que Votre Majesté puisse dormir, elle.

— Explique-toi ; tous ces gens-là sont donc tes amis ?

— Choisis par moi, sire, triés comme le grain dans l'aire ; des gardes intrépides qui ne quitteront pas Votre Majesté plus que son ombre, et qui, gentilshommes tous, ayant le droit d'aller partout où Votre Majesté ira, ne laisseront personne approcher de vous à la longueur d'une épée.

— C'est toi qui as inventé cela, d'Epernon ?

— Eh ! mon Dieu, oui, moi tout seul, sire.

— On en rira.

— Non pas, on en aura peur.

— Ils sont donc bien terribles, tes gentilshommes ?

— Sire, c'est une meute que vous lancerez sur tel gibier qu'il vous plaira, et qui, ne connaissant que vous, n'ayant de relations qu'avec Votre Majesté, ne s'adresseront qu'à vous pour avoir la lumière, la chaleur, la vie.

— Mais cela va me ruiner.

— Est-ce qu'un roi se ruine jamais ?

— Je ne puis déjà point payer les Suisses.

— Regardez bien ces nouveaux venus, sire, et dites-moi s'ils vous paraissent gens de grande dépense ?

Le roi jeta un regard sur ce long dortoir qui présentait un aspect assez digne d'attention, même pour un roi accoutumé aux belles divisions architecturales.

Cette salle longue était coupée, dans toute sa longueur, par une cloison sur laquelle le constructeur avait pris quarante-cinq alcôves, placées comme autant de chapelles à côté les unes des autres, et donnant sur le passage à l'une des extrémités duquel se tenaient le roi et d'Epernon.

Une porte, percée dans chacune de ces alcôves, donnait accès dans une sorte de logement voisin.

Il résultait de cette distribution ingénieuse que chaque gentilhomme avait sa vie publique et sa vie murée.

Au public, il apparaissait par l'alcôve.

En famille, il se cachait dans sa petite loge.

La porte de chacune de ces petites loges donnait sur un balcon, courant dans toute la longueur du bâtiment.

Le roi ne comprit pas tout d'abord ces subtiles distinctions.

— Pourquoi me les faites-vous voir tous ainsi dormant dans leurs lits? demanda le roi.

— Parce que, sire, j'ai pensé qu'ainsi l'inspection serait plus facile à faire pour Votre Majesté; puis ces alcôves, qui portent chacune un numéro, ont un avantage, c'est de transmettre ce numéro à leur locataire: ainsi chacun de ces locataires sera, selon le besoin, un homme ou un chiffre.

— C'est assez bien imaginé, dit le roi, surtout si nous seuls conservons la clef de toute cette arithmétique. Mais les malheureux étoufferont à toujours vivre dans ce bouge.

— Votre Majesté va faire le tour avec moi si elle le désire, et entrer dans les logemens de chacun d'eux.

— Tudieu! quel garde-meubles tu viens de me faire, d'Épernon! dit le roi, jetant les yeux sur les chaises chargées de la défroque des dormeurs. Si j'y renferme les loques de ces gaillards-là, Paris rira beaucoup.

— Il est de fait, sire, répondit le duc, que mes quarante-cinq ne sont pas très somptueusement vêtus; mais, sire, s'ils eussent été tous ducs et pairs...

— Oui, je comprends, dit en souriant le roi, ils me coûteraient plus cher qu'ils ne vont me coûter.

— Eh bien, c'est cela même, sire.

— Combien me coûteront-ils, voyons? Cela me décidera peut-être, car en vérité, d'Épernon, la mine n'est pas appétissante.

— Sire, je sais bien qu'ils sont un peu maigris et hâlés par le soleil qu'il fait dans nos provinces du sud, mais j'étais maigre et hâlé comme eux lorsque je vins à Paris : ils engraisseront et blanchiront comme moi.

— Hum ! fit Henri en jetant un regard oblique sur d'Épernon.

Puis, après une pause :

— Sais-tu qu'ils ronflent comme des chantres, tes gentilshommes ? dit le roi.

— Sire, il ne faut pas les juger sur cet aperçu, ils ont très bien dîné ce soir, voyez-vous.

— Tiens, en voici un qui rêve tout haut, dit le roi en tendant l'oreille avec curiosité.

— Vraiment ?

— Oui, que dit-il donc ? écoute.

En effet, un des gentilshommes, la tête et les bras pendans hors du lit, la bouche demi-close, soupirait quelques mots avec un mélancolique sourire.

Le roi s'approcha de lui sur la pointe du pied.

— Si vous êtes une femme, disait-il, fuyez ! fuyez !

— Ah ! ah ! dit Henri, il est galant celui-là.

— Qu'en dites-vous, sire ?

— Son visage me revient assez.

D'Épernon approcha son flambeau de l'alcôve.

— Puis il a les mains blanches, et la barbe bien peignée.

— C'est le sire Ernauton de Carmainges, un joli garçon, et qui ira loin,

— Il a laissé là-bas quelque amour ébauché, pauvre diable !

— Pour n'avoir plus d'autre amour que celui de son roi, sire ; nous lui tiendrons compte du sacrifice.

— Oh ! oh ! voilà une bizarre figure qui vient après ton sire.... comment donc l'appelles-tu déjà ?

— Ernauton de Carmainges.

— Ah oui ! Peste ! quelle chemise a le numéro 31 ! on dirait d'un sac de pénitent.

— Celui-là c'est monsieur de Chalabre : s'il ruine Votre Majesté, lui, ce ne sera pas, je vous en réponds, sans s'enrichir un peu.

— Et cet autre visage sombre, et qui n'a pas l'air de rêver d'amour ?

— Quel numéro, sire ?

— Numéro 12.

— Fine lame, cœur de bronze, homme de ressources, monsieur de Sainte-Maline, sire.

— Ah ça ! mais j'y réfléchis ; sais-tu que tu as eu là une idée, Lavalette ?

— Je le crois bien ; jugez donc un peu, sire, quel effet vont produire ces nouveaux chiens de garde, qui ne quitteront pas plus Votre Majesté que l'ombre le corps ; ces molosses qu'on n'a jamais vus nulle part, et qui, à la première occasion, vont se montrer d'une façon qui nous fera honneur à tous.

— Oui, oui, tu as raison, c'est une idée. Mais attends donc.

— Quoi ?

— Ils ne vont pas me suivre comme mon ombre dans cet équipage-là, je présume. Mon corps a bonne façon, et je ne veux pas que son ombre, ou plutôt que ses ombres le déshonorent.

— Ah ! nous en revenons, sire, à la question du chiffre.

— Comptais-tu l'éluder ?

— Non pas, au contraire, c'est en toutes choses la question fondamentale ; mais à l'endroit de ce chiffre, j'ai encore eu une idée.

— D'Épernon ! d'Épernon ! dit le roi.

— Que voulez-vous, sire, le désir de plaire à Votre Majesté double mon imagination.

— Allons, voyons, dis cette idée.

— Eh bien, si cela dépendait de moi, chacun de ces gentilshommes trouverait demain matin, sur le tabouret qui porte ses guenilles, une bourse de mille écus pour le paiement du premier semestre.

— Mille écus pour le premier semestre, six mille livres par an ! allons donc ! vous êtes fou, duc ; un régiment tout entier ne coûterait point cela.

— Vous oubliez, sire, qu'ils sont destinés à être les ombres de Votre Majesté ; et, vous l'avez dit vous-même, vous désirez que vos ombres soient décentement habillées. Chacun aura donc à prendre sur ses mille écus pour se vêtir et s'armer de manière à vous faire honneur ; et sur le mot honneur, laissez la longe un peu lâche aux Gascons. Or, en mettant quinze cents livres pour l'équipement, ce serait donc quatre mille cinq cents livres pour la première année, trois mille pour la seconde et les autres.

— C'est plus acceptable.

— Et Votre Majesté accepte ?

— Il n'y a qu'une difficulté, duc.

— Laquelle ?

— Le manque d'argent.

— Le manque d'argent ?

— Dam ! tu dois savoir mieux que personne que ce n'est point une mauvaise raison que je te donne là, toi qui n'as pas encore pu te faire payer ta traite.

— Sire, j'ai trouvé un moyen.

— De me faire avoir de l'argent ?

— Pour votre garde, oui, sire.

— Quelque tour de pince-maille, pensa le roi en regardant d'Épernon de côté.

Puis tout haut :

— Voyons ce moyen, dit-il.

— On a enregistré, il y a eu six mois aujourd'hui même, un édit sur les droits de gibier et de poisson.

— C'est possible.

— Le paiement du premier semestre a donné soixante-cinq mille écus que le trésorier de l'épargne allait encaisser ce matin, lorsque je l'ai prévenu de n'en rien faire, de sorte qu'au lieu de verser au trésor, il tient à la disposition de Votre Majesté l'argent de la taxe.

— Je le destinais aux guerres, duc.

— Eh bien, justement, sire. La première condition de la guerre, c'est d'avoir des hommes; le premier intérêt du royaume, c'est la défense et la sûreté du roi; en soldant la garde du roi, on remplit toutes ces conditions.

— La raison n'est pas mauvaise; mais, à ton compte, je ne vois que quarante-cinq mille écus employés; il va donc m'en rester vingt mille pour mes régimens.

— Pardon, sire, j'ai disposé, sauf le plaisir de Votre Majesté, de ces vingt mille écus.

— Ah! tu en as disposé?

— Oui, sire, ce sera un à-compte sur ma traite.

— J'en étais sûr, dit le roi, tu me donnes une garde pour rentrer dans ton argent.

— Oh! par exemple, sire!

— Mais pourquoi juste ce compte de quarante-cinq? demanda le roi, passant à une autre idée.

— Voilà, sire. Le nombre trois est primordial et divin; de plus, il est commode. Par exemple, quand un cavalier a trois chevaux, jamais il n'est à pied: le second remplace le premier qui est las; et puis il en reste un troisième pour suppléer au second, en cas de blessure ou de maladie. Vous aurez donc toujours trois fois quinze gentilshommes: quinze de service, trente qui se reposeront. Chaque service durera douze heures; et pendant ces douze heures vous en aurez toujours cinq à droite, cinq à gauche, deux devant et trois derrière. Que l'on vienne un peu vous attaquer avec une pareille garde!

— Par la mordieu! c'est habilement combiné, duc, et je te fais mon compliment.

— Regardez-les, sire; en vérité ils font très bon effet.

— Oui, habillés ils ne seront pas mal.

— Croyez-vous maintenant que j'aie le droit de parler des dangers qui vous menacent, sire?

— Je ne dis pas.

— J'avais donc raison ?

— Soit.

— Ce n'est pas monsieur de Joyeuse qui aurait eu cette idée-là.

— D'Epéron ! d'Epéron ! il n'est point charitable de dire du mal des absents.

— Parfandious ! vous dites bien du mal des présents, sire.

— Ah ! Joyeuse m'accompagne toujours. Il était avec moi à la Grève aujourd'hui, lui, Joyeuse.

— Eh bien ! moi j'étais ici, sire, et Votre Majesté voit que je n'y perdais pas mon temps.

— Merci, Lavalette.

— A propos, sire, fit d'Epéron, après un silence d'un instant, j'avais une chose à demander à Votre Majesté.

— Cela m'étonnait beaucoup, en effet, duc, que tu ne me demandasses rien.

— Votre Majesté est amère aujourd'hui, sire.

— Eh ! non, tu ne comprends pas, mon ami, dit le roi dont la raillerie avait satisfait la vengeance, ou plutôt tu me comprends mal : je disais que, m'ayant rendu service, tu avais droit à me demander quelque chose ; demande donc.

— C'est différent, sire. D'ailleurs, ce que je demande à Votre Majesté, c'est une charge.

— Une charge ! toi, colonel général de l'infanterie, tu veux encore une charge ; mais elle t'écrasera !

— Je suis fort comme Samson pour le service de Votre Majesté ; pour le service de Votre Majesté, je porterais le ciel et la terre.

— Demande alors, dit le roi en soupirant.

— Je désire que Votre Majesté me donne le commandement de ces quarante-cinq gentilshommes.

— Comment ! dit le roi stupéfait, tu veux marcher devant moi, derrière moi ? tu veux te dévouer à ce point, tu veux être capitaine des gardes ?

— Non pas, non pas, sire.

— A la bonne heure, que veux-tu donc, alors ? parle.

— Je veux que ces gardes, mes compatriotes, comprennent mieux mon commandement que celui de tout autre ; mais je ne les précéderai ni ne les suivrai : j'aurai un second moi-même.

— Il y a encore quelque chose là-dessous, pensa Henri en secouant la tête ; ce diable d'homme donne toujours pour avoir.

Puis tout haut :

— Eh bien, soit, tu auras ton commandement.

— Secret ?

— Oui. Mais qui donc sera officiellement le chef de mes quarante-cinq ?

— Le petit Loignac.

— Ah ! tant mieux.

— Il agrée à Votre Majesté ?

— Parfaitement.

— Est-ce arrêté ainsi, sire ?

— Oui, mais...

— Mais ?

— Quel rôle joue-t-il près de toi, ce Loignac ?

— Il est mon d'Epernon, sire.

— Il te coûte cher alors, grommela le roi.

— Votre Majesté dit ?...

— Je dis que j'accepte.

— Sire, je vais chez le trésorier de l'épargne chercher les quarante-cinq bourses.

— Ce soir ?

— Ne faut-il pas que nos hommes les trouvent demain sur leurs chaises.

— C'est juste. Va ; moi, je rentre chez moi.

— Content, sire ?

— Assez.

— Bien gardé, dans tous les cas.

— Oui, par des gens qui dorment les poings fermés.

— Ils veilleront demain, sire.

D'Epernon reconduisit Henri jusqu'à la porte de la galerie et le quitta en se disant :

— Si je ne suis pas roi, j'ai des gardes comme un roi, et qui ne me coûtent rien, parfandious !

XIV.

L'OMBRE DE CHICOT.

Le roi, nous l'avons dit il n'y a qu'un instant, n'avait jamais de déceptions sur le compte de ses amis. Il connaissait leurs défauts et leurs qualités, et il lisait, roi de la terre, aussi exactement au plus profond de leur cœur que pouvait le faire le roi du ciel.

Il avait compris tout de suite où voulait en venir d'Epernon ; mais comme il s'attendait à ne rien recevoir en échange de ce qu'il donnerait, et qu'il recevait, au contraire, quarante-cinq estafiers en échange de soixante-cinq mille écus, l'idée du Gascon lui parut une trouvaille.

Et puis c'était une nouveauté. Un pauvre roi de France n'est pas toujours grassement fourni de cette marchandise si rare même pour des sujets, le roi Henri III surtout qui,

lorsqu'il avait fait ses processions, peigné ses chiens, aligné ses têtes de morts et poussé sa quantité voulue de soupirs, n'avait plus rien à faire.

La garde instituée par d'Épernon plut donc au roi, surtout parce qu'on en parlerait, et qu'il pourrait en conséquence lire sur les physionomies autre chose que ce qu'il y voyait tous les jours depuis dix ans qu'il était revenu de Pologne.

Peu à peu et à mesure qu'il se rapprochait de sa chambre où l'attendait l'huissier, assez intrigué de cette excursion nocturne et insolite, Henri se développait à lui-même les avantages de l'institution des quarante-cinq, et, comme tous les esprits faibles ou affaiblis, il entrevoyait, s'éclaircissant, les idées que d'Épernon avait mises en lumière dans la conversation qu'il venait d'avoir avec lui.

— Au fait, pensa le roi, ces gens-là seront sans doute fort braves et seront peut-être fort dévoués ; quelques-uns ont des figures prévenantes, d'autres des faces rébarbatives : il y en aura, Dieu merci ! pour tout le monde... et puis c'est beau, un cortège de quarante-cinq épées toujours prêtes à sortir du fourreau !

Ce dernier chaînon de sa pensée se soudant au souvenir de ces autres épées si dévouées qu'il regrettait si amèrement tout haut et plus amèrement encore tout bas, amena Henri à cette tristesse profonde dans laquelle il tombait si souvent à l'époque où nous sommes parvenus, qu'on eût pu dire que c'était son état habituel. Les temps si durs, les hommes si méchants, les couronnes si chancelantes au front des rois, lui imprimèrent une seconde fois cet immense besoin de mourir ou de s'égayer, pour sortir un instant de cette maladie que déjà, à cette époque, les Anglais, nos maîtres en mélancolie, avaient baptisée du nom de *spleen*.

Il chercha des yeux Joyeuse, puis ne l'apercevant nulle part, il le demanda.

— Monsieur le duc n'est point encore revenu, dit l'huissier.

— C'est bien. Appelez mes valets de chambre, et retirez-vous.

— Sire, la chambre de Votre Majesté est prête, et Sa Majesté la reine a fait demander les ordres du roi.

Henri fit la sourde oreille.

— Doit-on faire dire à Sa Majesté, hasarda l'huissier, de mettre le chevet ?

— Non pas, dit Henri, non pas. J'ai mes dévotions, j'ai mes travaux ; et puis je suis souffrant, je dormirai seul.

L'huissier s'inclina.

— A propos, dit Henri le rappelant, portez à la reine ces confitures d'Orient qui font dormir.

Et il remit son drageoir à l'huissier.

Le roi entra dans sa chambre, que les valets avaient en effet préparée.

Une fois là, Henri jeta un coup d'œil sur tous les accessoires si recherchés, si minutieux de ces toilettes extravagantes qu'il faisait naguère pour être le plus bel homme de la chrétienté, ne pouvant pas en être le plus grand roi.

Mais rien ne lui parlait plus en faveur de ce travail forcé, auquel autrefois il s'assujettissait si bravement. Tout ce qu'il y avait autrefois de la femme dans cette organisation hermaphrodite avait disparu. Henri était comme ces vieilles coquettes qui ont changé leur miroir contre un livre de messe : il avait presque horreur des objets qu'il avait le plus chéris.

Gants parfumés et onctueux, masques de toile fine imprégnés de pâtes, combinaisons chimiques pour friser les cheveux, noircir la barbe, rougir l'oreille et faire briller les yeux, il négligea tout cela encore comme il le faisait déjà depuis longtemps.

— Mon lit ! dit-il avec un soupir.

Deux serviteurs le déshabillèrent, lui passèrent un caleçon de fine laine de Frise, et, le soulevant avec précaution, ils le glissèrent entre ses draps.

— Le lecteur de Sa Majesté ! cria une voix.

Car Henri, l'homme aux longues et cruelles insomnies, se faisait quelquefois endormir avec une lecture, et encore fallait-il maintenant du polonais pour accomplir le miracle, tandis qu'autrefois, c'est-à-dire primitivement, le français lui suffisait.

— Non, personne, dit Henri, pas de lecteur, ou qu'il lise des prières chez lui à mon intention. Seulement, si monsieur de Joyeuse rentre, amenez-le-moi.

— Mais s'il rentre tard, sire ?

— Hélas ! dit Henri, il rentre toujours tard ; mais à quelque heure qu'il rentre, vous entendez, amenez-le.

Les serviteurs éteignirent les cires, allumèrent près du feu une lampe d'essences qui donnaient des flammes pâles et bleuâtres, sorte de récréation fantasmagorique dont le roi se montrait fort épris depuis le retour de ses idées sépulcrales, puis ils quittèrent sur la pointe des pieds sa chambre silencieuse.

Henri, brave en face d'un danger véritable, avait toutes les craintes, toutes les faiblesses des enfans et des femmes. Il craignait les apparitions, il avait peur des fantômes, et cependant ce sentiment l'occupait. Ayant peur, il s'ennuyait moins, semblable en cela à ce prisonnier qui, ennuyé de l'oisiveté d'une longue détention, répondait à ceux qui lui annonçaient qu'il allait subir la question :

— Bon, cela me fera toujours passer un instant.

Cependant, tout en suivant les reflets de sa lampe sur les murailles, tout en sondant du regard les angles les plus obscurs de la chambre, tout en essayant de saisir les moindres bruits qui eussent pu dénoncer la mystérieuse entrée d'une ombre, les yeux de Henri, fatigué du spectacle de la journée et de la course du soir, se voilèrent, et bientôt il

s'endormit ou plutôt s'engourdit dans ce calme et cette solitude.

Mais les repes de Henri n'étaient pas longs. Miné par cette fièvre sourde qui usait la vie en lui pendant le sommeil comme pendant la veille, il crut entendre du bruit dans sa chambre et se réveilla.

— Joyeuse, demanda-t-il, est-ce toi ?

Personne ne répondit.

Les flammes de la lampe bleue s'étaient affaiblies ; elles ne renvoyaient plus au plafond de chêne sculpté qu'un cercle blafard qui verdissait l'or des caissons.

— Seul ! seul encore, murmura le roi. Ah ! le prophète a raison : Majesté devrait toujours soupirer. Il eût mieux fait de dire : Elle soupire toujours.

Puis, après une pause d'un instant :

— Mon Dieu ! marmotta-t-il en forme de prière, donnez-moi la force d'être toujours seul pendant ma vie, comme seul je serai après ma mort !

— Eh ! eh ! seul après ta mort, ce n'est pas sûr, répondit une voix stridente qui vibra comme une percussion métallique à quelques pas du lit ; et les vers, pour qui les prends-tu ?

Le roi, effaré, se souleva sur son séant, interrogeant avec anxiété chaque meuble de la chambre.

— Oh ! je connais cette voix, murmura-t-il.

— C'est heureux, répliqua la voix.

Une sueur froide passa sur le front du roi.

— On dirait la voix de Chicot, soupira-t-il.

— Tu brûles, Henri, tu brûles, répondit la voix.

Alors Henri, jetant une jambe hors du lit, aperçut à quelque distance de la cheminée, dans ce même fauteuil qu'il avait désigné une heure auparavant à d'Épernon, une tête sur laquelle le feu attachait un de ces reflets fauves qui seuls, dans les fonds de Rembrandt, illuminent un personnage qu'au premier coup d'œil on a peine à apercevoir.

Ce reflet descendait sur le bras du fauteuil où était appuyé le bras du personnage, puis sur son genoux osseux et saillant, puis sur un coude-pied formant angle droit avec une jambe nerveuse, maigre et longue outre mesure.

— Que Dieu me protège ! s'écria Henri, c'est l'ombre de Chicot !

— Ah ! mon pauvre Henriquet, dit la voix, tu es donc toujours aussi niais ?

— Qu'est-ce à dire ?

— Les ombres ne parlent pas, imbécile, puisqu'elles n'ont pas de corps, et par conséquent pas de langue, reprit la figure assise dans le fauteuil.

— Tu es bien Chicot, alors ? s'écria le roi ivre de joie.

— Je ne veux rien décider à cet égard ; nous verrons plus tard ce que je suis, nous verrons.

— Comment ! tu n'es donc pas mort, mon pauvre Chicot ?

— Allons, bon ! voilà que tu cries comme un aigle ; si fait, au contraire, je suis mort, cent fois mort !

— Chicot, mon seul ami !

— Au moins tu as cet avantage sur moi, de dire toujours la même chose. Tu n'es pas changé, peste !

— Mais toi, toi, dit tristement le roi, es-tu changé, Chicot ?

— Je l'espère bien.

— Chicot, mon ami, dit le roi en posant ses deux pieds sur le parquet, pourquoi m'as-tu quitté, dis ?

— Parce que je suis mort.

— Mais tu disais tout à l'heure que tu ne l'étais pas ?

— Et je le répète.

— Que veut dire cette contradiction ?

— Cette contradiction veut dire, Henri, que je suis mort pour les uns et vivant pour les autres.

— Et pour moi, qu'es-tu ?

— Pour toi je suis mort.

— Pourquoi mort pour moi ?

— C'est facile à comprendre : écoute bien.

— Oui.

— Tu n'es pas le maître chez toi.

— Comment ?

— Tu ne peux rien pour ceux qui te servent.

— Mons Chicot !

— Ne nous fâchons pas, ou je me fâche !

— Oui, tu as raison, dit le roi tremblant que l'ombre de Chicot ne s'évanouît ; parle, mon ami, parle.

— Eh ! bien donc, j'avais une petite affaire à vider avec monsieur de Mayenne, tu te le rappelles ?

— Parfaitement.

— Je la vide : bien ; je rosse ce capitaine sans pareil ; très bien ; il me fait chercher pour me pendre, et toi, sur qui je comptais pour me défendre contre ce héros, tu m'abandonnes ; au lieu de l'achever, tu te raccommodes avec lui. Qu'ai-je fait alors ? je me suis déclaré mort et enterré par l'intermédiaire de mon ami Gorenflot ; de sorte que depuis ce temps monsieur de Mayenne, qui me cherchait, ne me cherche plus.

— Affreux courage que tu as eu là, Chicot ! ne savais-tu pas la douleur que me causerait ta mort, dis ?

— Oui, c'est courageux, mais ce n'est pas affreux du tout. Je n'ai jamais vécu si tranquille que depuis que tout le monde est persuadé que je ne vis plus.

— Chicot ! Chicot ! mon ami, s'écria le roi, tu m'épouvantes, ma tête se perd.

— Ah bah ! c'est d'aujourd'hui que tu t'aperçois de cela, toi ?

— Je ne sais que croire.

— Dam ! il faut pourtant t'arrêter à quelque chose : que crois-tu, voyons ?

— Eh bien ! je crois que tu es mort et que tu reviens.

— Alors, je mens : tu es poli.

— Tu me caches une partie de la vérité, du moins ; mais

tout à l'heure, comme les spectres de l'antiquité, tu vas me dire des choses terribles.

— Ah ! quant à cela, je ne dis pas non. Apprête-toi donc, pauvre roi !

— Oui, oui, continua Henri, avoue que tu es une ombre suscitée par le Seigneur ?

— J'avouerai ce que tu voudras.

— Sans cela, enfin, comment serais-tu venu ici par ces corridors gardés ? comment te trouverais-tu là, dans ma chambre, près de moi ? Le premier venu entre donc au Louvre, maintenant ? c'est donc comme cela qu'on garde le roi ?

Et Henri, s'abandonnant tout entier à la terreur imaginaire qui venait de le saisir, se rejeta dans son lit, prêt à se couvrir la tête avec ses draps.

— Là, là, là, dit Chicot avec un accent qui cachait quelque pitié et beaucoup de sympathie, là, ne t'échauffe pas, tu n'as qu'à me toucher pour te convaincre.

— Tu n'es donc pas un messenger de vengeance ?

— Ventre de biche ! est-ce que j'ai des cornes comme Satan ou une épée flamboyante comme l'archange Michel ?

— Alors, comment es-tu entré ?

— Tu y reviens ?

— Sans doute.

— Eh bien, comprends donc que j'ai toujours ma clef, celle que tu me donnas et que je me pendis au cou pour faire enrager les gentilshommes de ta chambre, qui n'avaient que le droit de se la pendre au derrière ; eh bien ! avec cette clef on entre, et je suis entré.

— Par la porte secrète, alors ?

— Eh ! sans doute.

— Mais pourquoi es-tu entré aujourd'hui plutôt qu'hier ?

— Ah ! c'est vrai, voilà la question ; eh bien ! tu vas le savoir.

Henri abaissa ses draps, et avec le même accent de naïveté qu'eût pris un enfant :

— Ne me dis rien de désagréable, Chicot, reprit-il, je t'en prie ; oh ! si tu savais quel plaisir me fait éprouver ta voix !

— Moi, je te dirai la vérité, voilà tout : tant pis si la vérité est désagréable.

— Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas, dit le roi, ta crainte de monsieur de Mayenne ?

— C'est très sérieux, au contraire. Tu comprends : monsieur de Mayenne m'a fait donner cinquante coups de bâton, j'ai pris ma belle et lui ai rendu cent coups de fourreau d'épée ; suppose que deux coups de fourreau d'épée valent un coup de bâton, et nous sommes manche à manche ; gare la belle ! suppose qu'un coup de fourreau d'épée vaille un coup de bâton, ce peut être l'avis de monsieur de Mayenne, alors il me redoit cinquante coups de bâton ou de fourreau d'épée : or je ne crains rien tant que les débiteurs de ce genre, et je ne fusse pas même venu ici, quelque besoin que tu eusses de moi, si je n'eusse pas su monsieur de Mayenne à Soissons.

— Eh bien ! Chicot, cela étant, puisque c'est pour moi que tu es revenu, je te prends sous ma protection, et je veux...

— Que veux-tu ? prends garde, Henriquet, toutes les fois que tu prononces les mots : je veux, tu es prêt à dire quelque sottise.

— Je veux que tu ressuscites, que tu sortes en plein jour.

— Là ! je le disais bien.

— Je te défendrai.

— Bon.

— Chicot, je t'engage ma parole royale.

— Bast ! j'ai mieux que cela.

— Qu'as-tu ?

— J'ai mon trou, et j'y reste.

— Je te défendrai , te dis-je ! s'écria énergiquement le roi en se dressant sur la marche de son lit.

— Henri, dit Chicot, tu vas t'enrhumer ; recouche-toi, je t'en supplie.

— Tu as raison ; mais c'est qu'aussi tu m'exaspères, dit le roi en se rengainant entre ses draps. Comment, quand moi, Henri de Valois, roi de France, je me trouve assez de Suisses, d'Ecosais, de gardes françaises et de gentilshommes pour ma défense, monsieur Chicot ne se trouve point content et en sûreté ?

— Ecoute , voyons : comment as-tu dit cela ? Tu as les Suisses...

— Oui, commandés par Tocquenot.

— Bien. Tu as les Ecosais...

— Oui, commandés par Larchant.

— Très-bien. Tu as les gardes françaises...

— Commandés par Crillon.

— A merveille. Et puis après ?

— Et puis après ? Je ne sais si je devrais te dire cela.

— Ne le dis pas : qui te le demande ?

— Et puis après, une nouveauté, Chicot.

— Une nouveauté ?

— Oui, figure-toi quarante-cinq braves gentilshommes.

— Quarante-cinq ! comment dis-tu cela ?

— Quarante-cinq gentilshommes.

— Où les as-tu trouvés ? ce n'est pas à Paris, en tout cas ?

— Non, mais ils y sont arrivés aujourd'hui, à Paris.

— Oui-dà ! oui-dà ! dit Chicot, illuminé d'une idée subite ; je les connais, tes gentilshommes.

— Vraiment !

— Quarante-cinq gueux auxquels il ne manque que la besace.

— Je ne dis pas.

— Des figures à mourir de rire !

— Chicot, il y a parmi eux des hommes superbes.

— Des Gascons enfin, comme le colonel général de ton infanterie.

— Et comme toi, Chicot.

— Oh ! mais moi, Henri, c'est bien différent ; je ne suis plus Gascon depuis que j'ai quitté la Gascogne.

— Tandis qu'eux ?....

— C'est tout le contraire : ils n'étaient pas Gascons en Gascogne, et ils sont doubles Gascons ici.

— N'importe, j'ai quarante-cinq redoutables épées.

— Commandées par cette quarante-sixième redoutable épée qu'on appelle d'Épernon ?

— Pas précisément.

— Et par qui ?

— Par Loignac.

— Peuh !

— Ne vas-tu pas déprécier Loignac à présent ?

— Je m'en garderais fort, c'est mon cousin au vingt-septième degré.

— Vous êtes tous parens, vous autres Gascons.

— C'est tout le contraire de vous autres Valois, qui ne l'êtes jamais.

— Enfin, répondras-tu ?

— A quoi ?

— A mes quarante-cinq.

— Et c'est avec cela que tu comptes te défendre ?

— Oui, par la mordieu ! oui, s'écria Henri irrité.

Chicot, ou son ombre, car n'étant pas mieux renseigné que le roi là-dessus, nous sommes obligé de laisser nos lecteurs dans le doute ; Chicot, disons-nous, se laissa glisser dans le fauteuil, tout en appuyant ses talons au rebord de ce même fauteuil, de sorte que ses genoux formaient le sommet d'un angle plus élevé que sa tête.

— Eh bien, moi, dit-il, j'ai plus de troupes que toi.

— Des troupes ? tu as des troupes ?

— Tiens ! pourquoi pas ?

— Et quelles troupes ?

— Tu vas voir. J'ai d'abord toute l'armée que messieurs de Guise se font en Lorraine.

— Es-tu fou ?

— Non pas, une vraie armée, six mille hommes au moins.

— Mais à quel propos, voyons, toi qui as si peur de monsieur de Mayenne, irais-tu te faire défendre précisément par les soldats de monsieur de Guise ?

— Parce que je suis mort.

— Encore cette plaisanterie !

— Or, c'était à Chicot que monsieur de Mayenne en voulait. J'ai donc profité de cette mort pour changer de corps, de nom et de position sociale.

— Alors tu n'es plus Chicot ? dit le roi.

— Non.

— Qu'es-tu donc ?

— Je suis Robert Briquet, ancien négociant et ligueur.

— Toi, ligueur, Chicot ?

— Enragé ; ce qui fait, vois-tu, qu'à la condition de ne pas voir de trop près monsieur de Mayenne, j'ai pour ma défense personnelle, à moi Briquet, membre de la sainte Union, d'abord l'armée des Lorrains, ci, six mille hommes ; retiens bien les chiffres.

— J'y suis.

— Ensuite cent mille Parisiens à peu près.

— Fameux soldats !

— Assez fameux pour te gêner fort, mon prince. Donc, cent mille et six mille, cent six mille ; ensuite le parlement, le pape, les Espagnols, monsieur le cardinal de Bourbon, les Flamands, Henri de Navarre, le duc d'Anjou.

— Commences-tu à épuiser la liste ? dit Henri impatienté.

— Allons donc ! il me reste encore trois sortes de gens.

— Dis.

— Lesquels t'en veulent beaucoup.

— Dis.

— Les catholiques d'abord.

— Ah ! oui, parce que je n'ai exterminé qu'aux trois quarts les huguenots.

— Puis les huguenots, parce que tu les as au trois quarts exterminés.

— Ah ! oui ; et les troisièmes ?

— Que dis-tu des politiques, Henri ?

— Ah ! oui, ceux qui ne veulent ni de moi, ni de *mon* frère, ni de monsieur de Guise.

— Mais qui veulent bien de ton beau-frère de Navarre.

— Pourvu qu'il abjure.

— Belle affaire ! et comme la chose l'embarrasse, n'est-
?

— Ah ça ! mais les gens dont tu me parles là...

— Eh bien ?

— C'est toute la France.

— Justement : voilà mes troupes, à moi, qui suis li-
gueur. Allons, allons ! additionne et compare.

— Nous plaisantons, n'est-ce pas, Chicot ? dit Henri, sen-
tant certains frissonnemens courir dans ses veines.

— Avec cela que c'est l'heure de plaisanter, quand tu es
seul contre tout le monde, mon pauvre Henriquet !

Henri prit un air de dignité tout à fait royal.

— Seul je suis, dit-il ; mais seul aussi je commande. Tu
me fais voir une armée, très bien. Maintenant montre-
moi un chef : oh ! tu vas me désigner monsieur de Guise ;
ne vois-tu pas que je le tiens à Nancy ? Monsieur de
Mayenne ? tu avoues toi-même qu'il est à Soissons ; le duc
d'Anjou ? tu sais qu'il est à Bruxelles ; le roi de Navarre ?
il est à Pau ; tandis que moi, je suis seul, c'est vrai, mais
libre chez moi et voyant venir l'ennemi comme, du milieu
d'une plaine, le chasseur voit sortir des bois environnans
son gibier, poil ou plume.

Chicot se gratta le nez. Le roi le crut vaincu.

— Qu'as-tu à répondre à cela ? demanda Henri.

— Que tu es toujours éloquent, Henri ; il te reste la langue : c'est en vérité plus que je ne croyais, et je t'en fais mon bien sincère compliment ; mais je n'attaquerai qu'une chose dans ton discours.

— Laquelle ?

— Oh ! mon Dieu, rien, presque rien, une figure de rhétorique ; j'attaquerai ta comparaison.

— En quoi ?

— En ce que tu prétends que tu es le chasseur attendant le gibier à l'affût, tandis que je dis, moi, que tu es au contraire le gibier que le chasseur traque jusque dans son gîte.

— Chicot !

— Voyons, l'homme à l'embuscade, qui as-tu vu venir ? dis.

— Personne, pardieu !

— Il est venu quelqu'un cependant.

— Parmi ceux que je t'ai cités ?

— Non, pas précisément, mais à peu près.

— Et qui est venu ?

— Une femme.

— Ma sœur Margot ?

— Non, la duchesse de Montpensier.

— Elle ! à Paris ?

— Eh ! mon Dieu, oui.

— Eh bien ! quand cela serait, depuis quand ai-je peur des femmes ?

— C'est vrai, on ne doit avoir peur que des hommes. Attends un peu alors. Elle vient en avant-coureur, entends-tu ? elle vient annoncer l'arrivée de son frère.

— L'arrivée de monsieur de Guise ?

— Oui.

— Et tu crois que cela m'embarrasse ?

— Oh ! toi, tu n'es embarrassé de rien.

— Passe-moi l'encre et le papier.

— Pour quoi faire ? pour signer l'ordre à monsieur de Guise de rester à Nancy ?

— Justement. L'idée est bonne, puisqu'elle t'est venue en même temps qu'à moi.

— Exécrable ! au contraire.

— Pourquoi ?

— Il n'aura pas plutôt reçu cet ordre-là qu'il devinera que sa présence est urgente à Paris, et qu'il accourra.

Le roi sentit la colère lui monter au front. Il regarda Chicot de travers.

— Si vous n'êtes revenu que pour me faire des communications comme celle-là, vous pouviez bien vous tenir où vous étiez.

— Que veux-tu, Henri, les fantômes ne sont pas flatteurs.

— Tu avoues donc que tu es un fantôme ?

— Je ne l'ai jamais nié.

— Chicot !

— Allons ! ne te fâche pas, car de myope que tu es, tu deviendrais aveugle. Voyons, ne m'as-tu pas dit que tu retenais ton frère en Flandre ?

— Oui, certes, et c'est d'une bonne politique, je le maintiens.

— Maintenant, écoute, et ne nous fâchons pas. Dans quel but penses-tu que monsieur de Guise reste à Nancy ?

— Pour y organiser une armée.

— Bien ! du calme... A quoi destine-t-il cette armée ?

— Ah ! Chicot, vous me fatiguez avec toutes ces questions.

— Fatigue-toi, fatigue-toi, Henri ! tu t'en reposeras mieux plus tard : c'est moi qui te le promets. Nous disions donc qu'il destine cette armée ?...

— A combattre les huguenots du Nord.

— Ou plutôt à contrarier ton frère d'Anjou, qui s'est fait nommer duc de Brabant, qui tâche de se bâtir un petit

trône en Flandre, et qui te demande constamment des secours pour arriver à ce but.

— Secours que je lui promets toujours et que je ne lui enverrai jamais, bien entendu.

— A la grande joie de monsieur le duc de Guise. Eh bien ! Henri, un conseil.

— Lequel ?

— Si tu feignais une bonne fois d'envoyer ces secours promis, si ce secours s'avancait vers Bruxelles, ne dût-il aller qu'à moitié chemin ?

— Ah ! oui ! s'écria Henri, je comprends ; monsieur de Guise ne bougerait pas de la frontière.

— Et la promesse que nous a faite madame de Montpensier, à nous autres ligueurs, que monsieur de Guise serait à Paris avant huit jours ?

— Cette promesse tomberait à l'eau.

— C'est toi qui l'as dit, mon maître, fit Chicot en prenant toutes ses aises. Voyons, que penses-tu du conseil, Henri ?

— Je le crois bon... cependant...

— Quoi encore ?

— Tandis que ces deux messieurs seront occupés l'un par l'autre, là-bas, au Nord...

— Ah ! oui, le Midi, n'est-ce pas ? tu as raison, Henri, c'est du Midi que viennent les orages.

— Pendant ce temps-là, mon troisième fléau ne se mettra-t-il pas en branle ? Tu sais ce qu'il fait, le Béarnais ?

— Non, le diable m'emporte !

— Il réclame.

— Quoi ?

— Les villes qui forment la dot de sa femme.

— Bah ! voyez-vous l'insolent, à qui l'honneur d'être allié à la maison de France ne suffit pas, et qui se permet de réclamer ce qui lui appartient !

— Cahors, par exemple, comme si c'était d'un bon politique d'abandonner une pareille ville à un ennemi :

— Non, en effet, ce ne serait pas d'un bon politique ; mais ce serait d'un honnête homme, par exemple.

— Monsieur Chicot !

— Prenons que je n'ai rien dit ; tu sais que je ne me mêle pas de tes affaires de famille.

— Mais cela ne m'inquiète pas : j'ai mon idée.

— Bon !

— Revenons donc au plus pressé.

— A la Flandre ?

— J'y vais donc envoyer quelqu'un, en Flandre, à mon frère... Mais qui enverrai-je ? à qui puis-je me fier, mon Dieu ! pour une mission de cette importance ?

— Dam !...

— Ah ! j'y songe.

— Moi aussi.

— Vas-y, toi, Chicot.

— Que j'aïlle en Flandre, moi ?

— Pourquoi pas ?

— Un mort aller en Flandre ! allons donc !

— Puisque tu n'es plus Chicot, puisque tu es Robert Briquet.

— Bon ! un bourgeois, un ligueur, un ami de monsieur de Guise, faisant les fonctions d'ambassadeur près de monsieur le duc d'Anjou.

— C'est-à-dire que tu refuses ?

— Pardieu !

— Que tu me désobéis ?

— Moi, te désobéir ! Est-ce que je te dois obéissance ?

— Tu ne me dois pas obéissance, malheureux !

— M'as-tu jamais rien donné qui m'engage avec toi ? Le peu que j'ai me vient d'héritage. Je suis gueux et obscur. Fais-moi duc et pair, érige en marquisat ma terre de la Chi-

coterie ; dote-moi de cinq cent mille écus, et alors nous causerons ambassade.

Henri allait répondre et trouver une de ces bonnes raisons comme en trouvent toujours les rois quand on leur fait de semblables reproches, lorsqu'on entendit grincer sur sa tringle la massive portière de velours.

— Monsieur le duc de Joyeuse ! dit la voix de l'huissier.

— Eh ! ventre de biche ! voilà ton affaire ! s'écria Chicot. Trouve-moi un ambassadeur pour te représenter mieux que ne le fera messire Anne, je t'en défie !

— Au fait, murmura Henri, décidément ce diable d'homme est de meilleur conseil que ne l'a jamais été aucun de mes ministres.

— Ah ! tu en conviens donc ? dit Chicot.

Et il se renfonça dans son fauteuil en prenant la forme d'une boule, de sorte que le plus habile marin du royaume, accoutumé à distinguer le moindre point des lignes de l'horizon, n'eût pu distinguer une saillie au delà des sculptures du grand fauteuil dans lequel il était enseveli.

Monsieur de Joyeuse avait beau être grand-amiral de France, il n'y voyait pas plus qu'un autre.

Le roi poussa un cri de joie en apercevant son jeune favori, et lui tendit la main.

— Assieds-toi, Joyeuse, mon enfant, lui dit-il. Mon Dieu ! que tu viens tard !

— Sire, répondit Joyeuse, Votre Majesté est bien obligée de s'en apercevoir.

Et le duc, s'approchant de l'estrade du lit, s'assit sur les coussins fleurdelisés épars à cet effet sur les marches de cette estrade.

XV

DE LA DIFFICULTÉ QU'A UN ROI DE TROUVER DE BONS
AMBASSEADEURS.

Chicot, toujours invisible dans son fauteuil ; Joyeuse, à demi couché sur les coussins ; Henri , mollement pelotonné dans son lit, la conversation commença.

— Eh bien ! Joyeuse, demanda Henri, avez-vous bien vagabondé par la ville ?

— Mais oui, sire, fort bien ; merci, répondit nonchalamment le duc.

— Comme vous avez disparu vite là-bas à la Grève !

— Ecoutez, sire, franchement c'était peu récréatif ; et puis je n'aime pas à voir souffrir les hommes.

— Cœur miséricordieux !

— Non, cœur égoïste... la souffrance d'autrui me prend sur les nerfs.

— Tu sais ce qui s'est passé ?

— Où cela, sire ?

— En Grève.

— Ma foi, non.

— Salcède a nié.

— Ah !

— Vous prenez cela bien indifféremment, Joyeuse.

— Moi ?

— Oui.

— Je vous avoue, sire, que je n'ajoutais pas grande importance à ce qu'il pouvait dire ; d'ailleurs, j'étais sûr qu'il nierait.

— Mais puisqu'il a avoué.

— Raison de plus. Les premiers aveux ont mis les Guises sur leur garde ; ils ont travaillé pendant que Votre Majesté restait tranquille : c'était forcé, cela.

— Comment ! tu prévois de pareilles choses, et tu ne me les dis pas ?

— Est-ce que je suis ministre, moi, pour parler politique ?

— Laissons cela, Joyeuse.

— Sire...

— J'aurais besoin de ton frère.

— Mon frère comme moi, sire, est tout au service de Votre Majesté.

— Je puis donc compter sur lui ?

— Sans doute.

— Eh bien ! je veux le charger d'une petite mission.

— Hors de Paris ?

— Oui.

— En ce cas, impossible, sire.

— Comment cela ?

— Du Bouchage ne peut se déplacer en ce moment.

Henri se souleva sur son coude et regarda Joyeuse en ouvrant de grands yeux.

— Qu'est-ce à dire ? fit-il.

Joyeuse supporta le regard interrogateur du roi avec la plus grande sérénité.

— Sire, dit-il, c'est la chose du monde la plus facile à comprendre. Du Bouchage est amoureux, seulement il avait mal entamé les négociations amoureuses ; il faisait fausse route, de sorte que le pauvre enfant maigrissait, maigrissait...

— En effet, dit le roi, je l'ai remarqué.

— Et devenait sombre, sombre, mordieu ! comme s'il eût vécu à la cour de Votre Majesté.

Un certain grognement, parti du coin de la cheminée, interrompit Joyeuse qui regarda tout étonné autour de lui.

— Ne fais pas attention, Anne, dit Henri en riant, c'est

quelque chien qui rêve sur un fauteuil. Tu disais donc, mon ami, que ce pauvre du Bouchage devenait triste.

— Oui, sire, triste comme la mort : il paraît qu'il a rencontré de par le monde une femme d'humeur funèbre ; c'est terrible, ces rencontres-là. Toutefois, avec ce genre de caractère, on réussit tout aussi bien qu'avec les femmes rieuses ; le tout est de savoir s'y prendre.

— Ah ! tu n'aurais pas été embarrassé, toi, libertin !

— Allons ! voilà que vous m'appellez libertin parce que j'aime les femmes.

Henri poussa un soupir.

— Tu dis donc que cette femme est d'un caractère funèbre ?

— A ce que prétend du Bouchage, au moins : je ne la connais pas.

— Et malgré cette tristesse, tu réussirais, toi ?

— Parbleu ! il ne s'agit que d'opérer par les contrastes ; je ne connais de difficultés sérieuses qu'avec les femmes d'un tempérament mitoyen : celles-là exigent, de la part de l'assiégeant, un mélange de grâces et de sévérité que peu de personnes réussissent à combiner. Du Bouchage est donc tombé sur une femme sombre, et il a un amour noir.

— Pauvre garçon ! dit le roi.

— Vous comprenez, sire, continua Joyeuse, qu'il ne m'a pas eu plutôt fait sa confidence que je me suis occupé de le guérir.

— De sorte que...

— De sorte qu'à l'heure qu'il est, la cure commence.

— Il est déjà moins amoureux ?

— Non pas, sire ; mais il a espoir que la femme devienne plus amoureuse, ce qui est une façon plus agréable de guérir les gens que de leur ôter leur amour : donc, à partir de ce soir, au lieu de soupirer à l'unisson de la dame, il va l'égayer par tous les moyens possibles ; ce soir, par

exemple, j'envoie à sa maîtresse une trentaine de musiciens d'Italie qui vont faire rage sous son balcon.

— Fi ! dit le roi, c'est commun.

— Comment ! c'est commun ! trente musiciens qui n'ont pas leurs pareils dans le monde entier !

— Ah ! ma foi, du diable si, quand j'étais amoureux de madame de Condé, on m'eût distrait avec de la musique.

— Oui, mais vous étiez amoureux, vous, sire.

— Comme un fou, dit le roi.

Un nouveau grognement se fit entendre, qui ressemblait fort à un ricanement railleur.

— Vous voyez bien que c'est tout autre chose, sire, dit Joyeuse en essayant, mais inutilement, de voir d'où venait l'étrange interruption. La dame, au contraire, est indifférente comme une statue, et froide comme un glaçon.

— Et tu crois que la musique fondra le glaçon, animera la statue ?

— Certainement que je le crois.

Le roi secoua la tête.

— Dame ! je ne dis pas, continua Joyeuse, qu'au premier coup d'archet la dame ira se jeter dans les bras de du Bouchage : non ; mais elle sera frappée que l'on fasse tout ce bruit à son intention ; peu à peu elle s'accoutumera aux concerts, et si elle ne s'y accoutume pas, eh bien, il nous restera la comédie, les bateleurs, les enchantemens, la poésie, les chevaux, toutes les folies de la terre enfin, si bien que si la gaîté ne lui revient pas, à cette belle désolée, il faudra bien au moins qu'elle revienne à du Bouchage.

— Je le lui souhaite, dit Henri ; mais laissons du Bouchage, puisqu'il serait si gênant pour lui de quitter Paris en ce moment ; il n'est pas indispensable pour moi que ce soit lui qui accomplisse cette mission ; mais j'espère que toi, qui donnes de si bons conseils, tu ne t'es pas fait esclave, comme lui, de quelque belle passion ?

— Moi ! s'écria Joyeuse, je n'ai jamais été si parfaitement libre de ma vie.

— C'est à merveille ; ainsi tu n'as rien à faire ?

— Absolument rien, sire.

— Mais je te croyais en sentiment avec une belle dame ?

— Ah ! oui, la maîtresse de monsieur de Mayenne ; une femme qui m'adorait.

— Eh bien !

— Eh bien, imaginez-vous que ce soir, après avoir fait la leçon à du Bouchage, je le quitte pour aller chez elle ; j'arrive la tête échauffée par les théories que je viens de développer ; je vous jure, sire, que je me croyais presque aussi amoureux que Henri ; voilà que je trouve une femme tremblante, effarée ; la première idée qui m'arrive est que je dérange quelqu'un ; j'essaie de la rassurer, inutile ; je l'interroge, elle ne répond point ; je veux l'embrasser, elle détourne la tête, et comme je fronçais le sourcil, elle se fâche, se lève, nous nous querellons et elle m'avertit qu'elle ne sera plus jamais chez elle lorsque je m'y présenterai.

— Pauvre Joyeuse ! dit le roi riant, et qu'as-tu fait ?

— Pardieu ! sire, j'ai pris mon épée et mon manteau, j'ai fait un beau salut et je suis sorti sans regarder en arrière.

— Bravo, Joyeuse ! c'est courageux ! dit le roi.

— D'autant plus courageux, sire, qu'il me semblait l'entendre soupirer, la pauvre fille.

— Ne vas-tu pas te repentir de ton stoïcisme ? dit Henri.

— Non, sire ; si je me repentai un seul instant j'y courrais bien vite, vous comprenez... mais rien ne m'ôtera de l'idée que la pauvre femme me quitte malgré elle.

— Et cependant tu es parti ?

— Me voilà.

— Et tu n'y retourneras point ?

— Jamais... Si j'avais le ventre de monsieur de Mayenne, je ne dis pas ; mais je suis mince, j'ai le droit d'être fier.

— Mon ami, dit sérieusement Henri, c'est bien heureux pour ton salut, cette rupture-là.

— Je ne dis pas non, sire; mais, en attendant, je vais m'ennuyer cruellement pendant huit jours, n'ayant plus rien à faire, ne sachant plus que devenir; aussi m'a-t-il poussé des idées de paresse délicieuses; c'est amusant de s'ennuyer, vrai... je n'en avais pas l'habitude, et je trouve cela distingué.

— Je crois bien que c'est distingué, dit le roi; j'ai mis la chose à la mode.

— Or, voilà mon plan, sire; je l'ai fait tout en revenant du parvis Notre-Dame au Louvre. Je me rendrai tous les jours ici en litière; Votre Majesté dira ses oraisons, moi je lirai des livres d'alchimie ou de marine, ce qui vaudra encore mieux, puisque je suis marin. J'aurai des petits chiens que je ferai jouer avec les vôtres, ou plutôt des petits chats, c'est plus gracieux; ensuite nous mangerons de la crème, et monsieur d'Épernon nous fera des contes. Je veux engraisser aussi, moi; puis, quand la femme de du Bouchage sera de triste devenue gaie, nous en chercherons une autre qui de gaie devienne triste; cela nous changera; mais, tout cela sans bouger, sire: on n'est décidément bien qu'assis, et très bien que couché. Oh! les bons coussins, sire! on voit bien que les tapissiers de Votre Majesté travaillent pour un roi qui s'ennuie.

— Fi donc! Anne, dit le roi.

— Quoi! fi donc!

— Un homme de ton âge et de ton rang devenir paresseux et gras; les laides idées!

— Je ne trouve pas, sire.

— Je veux t'occuper à quelque chose, moi.

— Si c'est ennuyeux, je le veux bien.

Un troisième grognement se fit entendre; on eût dit que le chien riait des paroles que venait de prononcer Joyeuse.

— Voilà un chien bien intelligent, dit Henri ; il devine ce que je veux te faire faire.

— Que voulez-vous me faire faire, sire ? voyons un peu cela.

— Tu vas te botter.

Joyeuse fit un mouvement de terreur.

— Oh ! non, ne me demandez pas cela, sire, c'est contre toutes mes idées.

— Tu vas monter à cheval.

Joyeuse fit un bond.

— A cheval ! non pas, je ne vais plus qu'en litière ; Votre Majesté n'a donc pas entendu ?

— Voyons, Joyeuse, trêve de raillerie, tu m'entends ? tu vas te botter et monter à cheval.

— Non, sire, répondit le duc avec le plus grand sérieux, c'est impossible.

— Et pourquoi cela, impossible ? demanda Henri avec colère.

— Parce que... parce que... je suis amiral.

— Eh bien ?

— Et que les amiraux ne montent pas à cheval.

— Ah ! c'est comme cela ! fit Henri.

Joyeuse répondit par un de ces signes de tête comme les enfans en font lorsqu'ils sont assez obstinés pour ne pas obéir, assez timides pour ne pas répondre.

— Eh bien ! soit, monsieur l'amiral de France ; vous n'irez pas à cheval : vous avez raison, ce n'est pas l'état d'un marin d'aller à cheval ; mais l'état d'un marin est d'aller en bateau et en galère ; vous vous rendrez donc à l'instant même à Rouen, en bateau ; à Rouen, vous trouverez votre galère amirale : vous la monterez immédiatement et vous ferez appareiller pour Anvers.

— Pour Anvers ! s'écria Joyeuse, aussi désespéré que s'il eût reçu l'ordre de partir pour Canton ou pour Valparaiso.

— Je crois l'avoir dit, fit le roi d'un ton glacial qui établissait sans conteste son droit de chef et sa volonté de souverain ; je crois l'avoir dit, et je ne veux pas le répéter.

Joyeuse, sans témoigner la moindre résistance, agrafa son manteau, remit son épée sur son épaule et prit sur un fauteuil son toquet de velours.

— Que de peine pour se faire obéir, vertubleu ! continua de grommeler Henri ; si j'oublie quelquefois que je suis le maître, tout le monde, excepté moi, devrait au moins s'en souvenir.

Joyeuse, muet et glacé, s'inclina et mit, selon l'ordonnance, une main sur la garde de son épée.

— Les ordres, sire ? dit-il d'une voix qui, par son accent de soumission, changea immédiatement en cire fondante la volonté du monarque.

— Tu vas te rendre, lui dit-il, à Rouen où je désire que tu t'embarques, à moins que tu ne préfères aller par terre à Bruxelles.

Henri attendait un mot de Joyeuse ; celui-ci se contenta d'un salut.

— Aimes-tu mieux la route de terre ? demanda Henri.

— Je n'ai pas de préférence quand il s'agit d'exécuter un ordre, sire, répondit Joyeuse.

— Allons, boude, va ! boude, affreux caractère ! s'écria Henri. Ah ! les rois n'ont pas d'amis !

— Qui donne des ordres ne peut s'attendre qu'à trouver des serviteurs, répondit Joyeuse avec solennité.

— Monsieur, reprit le roi blessé, vous irez donc à Rouen ; vous monterez votre galère, vous rallierez les garnisons de Caudebec, Harfleur et Dieppe, que je ferai remplacer ; vous en chargerez six navires que vous mettrez au service de mon frère, lequel attend le secours que je lui ai promis.

— Ma commission, s'il vous plaît, sire ? dit Joyeuse.

— Et depuis quand, répondit le roi, n'agissez-vous plus en vertu de vos pouvoirs d'amiral ?

— Je n'ai droit qu'à obéir, et autant que je le puis, sire, j'évite toute responsabilité.

— C'est bien, monsieur le duc, vous recevrez la commission à votre hôtel au moment du départ.

— Et quand sera ce moment, sire ?

— Dans une heure.

Joyeuse s'inclina respectueusement et se dirigea vers la porte.

Le cœur du roi faillit se rompre.

— Quoi ! dit-il, pas même la politesse d'un adieu ! Monsieur l'amiral, vous êtes peu civil ; c'est le reproche que l'on fait à messieurs les gens de mer. Allons, peut-être aurai-je plus de satisfaction de mon colonel général d'infanterie.

— Veuillez me pardonner, sire, balbutia Joyeuse, mais je suis encore plus mauvais courtisan que mauvais marin, et je comprends que Votre Majesté regrette ce qu'elle a fait pour moi.

Et il sortit, en fermant la porte avec violence, derrière la tapisserie qui se gonfla, repoussée par le vent.

— Voilà donc comme m'aiment ceux pour lesquels j'ai tant fait ! s'écria le roi. Ah ! Joyeuse ! ingrat Joyeuse !

— Eh bien ! ne vas-tu pas le rappeler ? dit Chicot en s'avançant vers le lit. Quoi ! parce que par hasard tu as eu un peu de volonté, voilà que tu te repens.

— Ecoute donc, répondit le roi, tu es charmant, toi ! crois-tu qu'il soit agréable d'aller au mois d'octobre recevoir la pluie et le vent sur la mer ? je voudrais bien t'y voir, égoïste !

— Libre à toi, grand roi, libre à toi.

— De te voir par vaux et par chemins.

— Par vaux et par chemins ; c'est en ce moment-ci mon désir le plus vif que de voyager.

— Ainsi, si je t'envoyais quelque part, comme je viens d'envoyer Joyeuse, tu accepterais ?

— Non seulement j'accepterais, mais je postule, j'implore.

— Une mission ?

— Une mission.

— Tu irais en Navarre ?

— J'irais au diable, grand roi !

— Railles-tu, bouffon ?

— Sire, je n'étais pas déjà trop gai pendant ma vie, et je vous jure que je suis bien plus triste depuis ma mort.

— Mais tu refusais tout à l'heure de quitter Paris.

— Mon gracieux souverain, j'avais tort, très grand tort, et je me repens.

— De sorte que tu désires quitter Paris maintenant ?

— Tout de suite, illustre roi, à l'instant même, grand monarque !

— Je ne comprends plus, dit Henri.

— Tu n'as donc pas entendu les paroles du grand-amiral de France ?

— Lesquelles ?

— Celles où il t'a annoncé sa rupture avec la maîtresse de monsieur de Mayenne.

— Oui ; eh bien, après ?

— Si cette femme, amoureuse d'un charmant garçon comme le duc, car il est charmant, Joyeuse...

— Sans doute.

— Si cette femme le congédie en soupirant, c'est qu'elle a un motif.

— Probablement ; sans cela elle ne le congédierait pas.

— Eh bien, ce motif, le sais-tu ?

— Non.

— Tu ne le devines pas ?

— Non.

— C'est que monsieur de Mayenne va revenir.

— Oh ! oh ! fit le roi.

— Tu comprends enfin, je t'en félicite.

— Oui, je comprends; mais cependant...

— Cependant ?

— Je ne trouve pas ta raison très forte.

— Donne-moi les tiennes, Henri, je ne demande pas mieux que de les trouver excellentes, donne.

— Pourquoi cette femme ne romprait-elle pas avec Mayenne, au lieu de renvoyer Joyeuse ? Crois-tu que Joyeuse ne lui en saurait pas assez de gré pour conduire monsieur de Mayenne au Pré aux Clercs et lui trouver son gros ventre ? Il a l'épée mauvaise, notre Joyeuse.

— Fort bien ; mais monsieur de Mayenne a le poignard traître, lui, si Joyeuse a l'épée mauvaise. Rappelle-toi Saint-Mégrin. — Henri poussa un soupir et leva les yeux au ciel. — La femme qui est véritablement amoureuse ne se soucie pas qu'on lui tue son amant, elle préfère le quitter, gagner du temps ; elle préfère surtout ne pas se faire tuer elle-même. On est diablement brutal dans cette chère maison de Guise.

— Ah ! tu peux avoir raison.

— C'est bien heureux.

— Oui, et je commence à croire que Mayenne reviendra ; mais toi, toi, Chicot, tu n'es pas une femme peureuse ou amoureuse ?

— Moi, Henri, je suis un homme prudent, un homme qui ai un compte ouvert avec monsieur de Mayenne, une partie engagée : s'il me trouve, il voudra recommencer encore ; il est joueur à faire frémir, ce bon monsieur de Mayenne !

— Eh bien ?

— Eh bien ! il jouera si bien que je recevrai un coup de couteau.

— Bah ! je connais mon Chicot, il ne reçoit pas sans rendre.

— Tu as raison, je lui en rendrai dix dont il crèvera.

— Tant mieux, voilà la partie finie.

— Tant pis, morbleu ! au contraire : tant pis, la famille poussera des cris affreux, tu auras toute la Ligue sur les bras, et quelque beau matin tu me diras : Chicot, mon ami, excuse-moi, mais je suis obligé de te faire rouer.

— Je dirai cela ?

— Tu diras cela, et même, ce qui est bien pis, tu le feras, grand roi. J'aime donc mieux que cela tourne autrement, comprends-tu ? Je ne suis pas mal comme je suis, j'ai envie de m'y tenir. Vois-tu, toutes ces progressions arithmétiques, appliquées à la rancune, me paraissent dangereuses ; j'irai donc en Navarre, si tu veux bien m'y envoyer.

— Sans doute, je le veux.

— J'attends tes ordres, gracieux prince.

Et Chicot prenant la même pose que Joyeuse, attendit.

— Mais, dit le roi, tu ne sais pas si la mission te conviendra.

— Du moment où je te la demande.

— C'est que, vois-tu, Chicot, dit Henri, j'ai certains projets de brouille entre Margot et son mari.

— Diviser pour régner, dit Chicot, il y a déjà cent ans que c'était l'A B C de la politique.

— Ainsi tu n'as aucune répugnance ?

— Est-ce que cela me regarde ? répondit Chicot ; tu feras ce que tu voudras, grand prince. Je suis ambassadeur, voilà tout ; tu n'as pas de comptes à me rendre, et pourvu que je sois inviolable... oh ! quant à cela, tu comprends, j'y tiens.

— Mais encore, dit Henri, faut-il que tu saches ce que tu diras à mon beau-frère.

— Moi, dire quelque chose ! non, non, non !

— Comment, non, non, non ?

— J'irai où tu voudras, mais je ne dirai rien du tout. Il y a un proverbe là-dessus : trop gratter...

— Alors, tu refuses donc ?

— Je refuse la parole, mais j'accepte la lettre. Celui qui porte la parole a toujours quelque responsabilité; celui qui présente une lettre n'est jamais bousculé que de seconde main.

— Eh bien! soit, je te donnerai une lettre; cela rentre dans ma politique.

— Vois un peu comme cela se trouve! donne.

— Comment dis-tu cela?

— Je dis : donne.

Et Chicot étendit la main.

— Ah! ne te figure pas qu'une lettre comme celle-là peut être écrite tout de suite; il faut qu'elle soit combinée, réfléchie, pesée.

— Eh bien! pèse, réfléchis, combine. Je repasserai demain à la pointe du jour, ou je l'enverrai prendre.

— Pourquoi ne coucherais-tu pas ici?

— Ici?

— Oui, dans ton fauteuil.

— Peste! c'est fini. Je ne coucherai plus au Louvre; un fantôme qu'on verrait dormir dans un fauteuil, quelle absurdité!

— Mais enfin, s'écria le roi, je veux cependant que tu connaisses mes intentions à l'égard de Margot et de son mari. Tu es Gascon; ma lettre va faire du bruit à la cour de Navarre: on te questionnera; il faut que tu puisses répondre. Que diable! tu me représentes; je ne veux pas que tu aies l'air d'un sot.

— Mon Dieu! fit Chicot en haussant les épaules, que tu as donc l'esprit obtus, grand roi! Comment! tu te figures que je vais porter une lettre à deux cent cinquante lieues sans savoir ce qu'il y a dedans!

Mais sois donc tranquille, ventre de biche! au premier coin de rue, sous le premier arbre où je m'arrêterai, je vais l'ouvrir, ta lettre. Comment! tu envoies depuis dix ans des ambassadeurs dans toutes les parties du monde, et tu ne

les connais pas mieux que cela ! Allons, mets-toi le corps et l'âme en repos, moi je retourne à ma solitude.

— Où est-elle, ta solitude ?

— Au cimetière des Grands-Innocens, grand prince.

Henri regarda Chicot avec cet étonnement qu'il n'avait pas encore pu, depuis deux heures qu'il l'avait revu, chasser de son regard.

— Tu ne t'attendais pas à cela, n'est-ce pas ? dit Chicot, prenant son feutre et son manteau : ce que c'est cependant que d'avoir des relations avec des gens de l'autre monde ! C'est dit : à demain, moi ou mon messenger.

— Soit, mais encore faut-il que ton messenger ait un mot d'ordre, afin qu'on sache qu'il vient de ta part, et que les portes lui soient ouvertes.

— A merveille ! si c'est moi, je viens de ma part, si c'est mon messenger, il vient de la part de l'ombre.

Et sur ces paroles, il disparut si légèrement que l'esprit superstitieux de Henri douta si c'était réellement un corps ou une ombre qui avait passé par cette porte sans la faire crier, sous cette tapisserie sans en agiter un des plis.

XVI.

COMMENT ET POUR QUELLE CAUSE CHICOT ÉTAIT MORT.

Chicot, véritable corps, n'en déplaise à ceux de nos lecteurs qui seraient assez partisans du merveilleux pour croire que nous avons eu l'audace d'introduire une ombre dans cette histoire, Chicot était donc sorti après avoir dit au roi, selon son habitude, sous forme de raillerie, toutes les vérités qu'il avait à lui dire.

Voilà ce qui était arrivé :

Après la mort des amis du roi, depuis les troubles et les conspirations fomentés par les Guises, Chicot avait réfléchi. Brave, comme on sait, et insouciant, il faisait cependant le plus grand cas de la vie qui l'amusait, comme il arrive à tous les hommes d'élite. Il n'y a guère que les sots qui s'ennuient en ce monde et qui vont chercher la distraction dans l'autre.

Le résultat de cette réflexion que nous avons indiquée, fut que la vengeance de monsieur de Mayenne lui parut plus redoutable que la protection du roi n'était efficace ; et il se disait, avec cette philosophie pratique qui le distinguait, qu'en ce monde rien ne défait ce qui est matériellement fait ; qu'ainsi toutes les halberdardes et toutes les cours de justice du roi de France ne raccommoderaient pas, si peu visible qu'elle fût, certaine ouverture que le couteau de monsieur de Mayenne aurait faite au pourpoint de Chicot.

Il avait donc pris son parti en homme fatigué d'ailleurs du rôle de plaisant, qu'à chaque minute il brûlait de changer en rôle sérieux, et des familiarités royales qui, par les temps qui couraient, le conduisaient droit à sa perte.

Chicot avait donc commencé par mettre entre l'épée de monsieur de Mayenne et la peau de Chicot la plus grande distance possible. A cet effet, il était parti pour Beaune, dans le triple but de quitter Paris, d'embrasser son ami Gorenflot, et de goûter ce fameux vin de 1550, dont il avait été si chaleureusement question dans cette fameuse lettre qui termine notre récit de la *Dame de Monsoreau*.

Disons-le, la consolation avait été efficace : au bout de deux mois, Chicot s'aperçut qu'il engraissait à vue d'œil et que cela servirait merveilleusement à le déguiser ; mais il s'aperçut aussi qu'en engraisant il se rapprochait de Gorenflot, plus qu'il n'était convenable à un homme d'esprit. L'esprit l'emporta donc sur la matière. Après que Chicot

eut bu quelques centaines de bouteilles de ce fameux vin de 1550, et dévoré les vingt-deux volumes dont se composait la bibliothèque du prieuré, et dans lesquels le prieur avait lu cet axiome latin : *Bonum vinum lætificat cor hominis*, Chicot se sentit un grand poids à l'estomac et un grand vide au cerveau.

— Je me ferais bien moine, pensa-t-il ; mais chez Gorenflot je serais trop le maître, et dans une autre abbaye je ne le serais point assez ; certes, le froc me déguiserait à tout jamais aux yeux de monsieur de Mayenne ; mais, de par tous les diables ! il y a d'autres moyens que les moyens vulgaires : cherchons. J'ai lu dans un autre livre, il est vrai que celui-là n'est point dans la bibliothèque de Gorenflot : *Quære et invenies*.

Chicot chercha donc, et voici ce qu'il trouva. Pour le temps, c'était assez neuf.

Il s'ouvrit à Gorenflot, et le pria d'écrire au roi sous sa dictée.

Gorenflot écrivit difficilement, c'est vrai, mais enfin il écrivit que Chicot s'était retiré au prieuré, que le chagrin d'avoir été obligé de se séparer de son maître, lorsque celui-ci s'était réconcilié avec monsieur de Mayenne, avait altéré sa santé, qu'il avait essayé de lutter en se distrayant, mais que la douleur avait été la plus forte, et qu'enfin il avait succombé.

De son côté, Chicot avait écrit lui-même une lettre au roi. Cette lettre, datée de 1580, était divisée en cinq paragraphes.

Chacun de ces paragraphes était censé écrit à un jour de distance et selon que la maladie faisait des progrès.

Le premier paragraphe était écrit et signé d'une main assez ferme.

Le second était tracé d'une main mal assurée, et la signature, quoique lisible encore, était déjà fort tremblée.

Il avait écrit *Chic...* à la fin du troisième.

Ch... à la fin du quatrième.

Enfin il y avait un *C* avec un pâté à la fin du cinquième.

Ce pâté d'un mourant avait produit sur le roi le plus douloureux effet.

C'est ce qui explique pourquoi il avait cru Chicot fantôme et ombre.

Nous citerions bien ici la lettre de Chicot, mais Chicot était, comme on dirait aujourd'hui, un homme fort excentrique, et comme le style est l'homme, son style épistolaire surtout était si excentrique que nous n'osons reproduire ici cette lettre, quelque effet que nous devions en attendre.

Mais on la retrouvera dans les Mémoires de l'Étoile. Elle est datée de 1580, comme nous l'avons dit, « année des grands cocuages, » ajoute Chicot.

Au bas de cette lettre, et pour ne pas laisser se refroidir l'intérêt de Henri, Gorenflot ajoutait que, depuis la mort de son ami, le prieuré de Beaune lui était devenu odieux, et qu'il aimait mieux Paris.

C'était surtout ce post-scriptum que Chicot avait eu grand'peine à tirer du bout des doigts de Gorenflot. Gorenflot, au contraire, se trouvait merveilleusement à Beaune, et Panurge aussi. Il faisait piteusement observer à Chicot que le vin est toujours frelaté quand on n'est point là pour le choisir sur les lieux. Mais Chicot promit au digne prieur de venir en personne tous les ans faire sa provision de romanée, de volnay et de chambertin, et comme, sur ce point et sur beaucoup d'autres, Gorenflot reconnaissait la supériorité de Chicot, il finit par céder aux sollicitations de son ami.

A son tour, en réponse à la lettre de Gorenflot et aux derniers adieux de Chicot, le roi avait écrit de sa propre main :

« Monsieur le prieur, vous donnerez une sainte et poéti-

» que sépulture au pauvre Chicot, que je regrette de toute
» mon âme, car c'était non-seulement un ami dévoué, mais
» encore un assez bon gentilhomme, quoiqu'il n'ait jamais
» pu voir lui-même dans sa généalogie au delà de son tris-
» aïeul. Vous l'entourerez de fleurs, et ferez en sorte qu'il
» repose au soleil, qu'il aimait beaucoup, étant du Midi.
» Quant à vous, dont j'honore d'autant mieux la tristesse
» que je la partage, vous quitterez, ainsi que vous m'en
» témoignez le désir, votre prieuré de Beaune. J'ai trop
» besoin à Paris d'hommes dévoués et bons clercs pour vous
» tenir éloigné. En conséquence, je vous nomme prieur
» des Jacobins, votre résidence étant fixée près la porte
» Saint-Antoine, à Paris, quartier que notre pauvre ami
» affectionnait tout particulièrement.

» Votre affectionné HENRI, qui vous prie de ne
» pas l'oublier dans vos saintes prières. »

Qu'on juge si un pareil autographe, sorti tout entier d'une main royale, fit ouvrir de grands yeux au prieur, s'il admira la puissance du génie de Chicot, et s'il se hâta de prendre son vol vers les honneurs qui l'attendaient.

Car l'ambition avait poussé autrefois déjà, on se le rappelle, un de ses tenaces surgeons dans le cœur de Gorenflot, dont le prénom avait toujours été *Modeste*, et qui, depuis déjà qu'il était prieur de Beaune, s'appelait dom Modeste Gorenflot.

Tout s'était passé à la fois selon les désirs du roi et de Chicot. Un fagot d'épines, destiné à représenter physiquement et allégoriquement le cadavre, avait été enterré au soleil, au milieu des fleurs, sous un beau cep de vigne; puis, une fois mort et enterré en effigie, Chicot avait aidé Gorenflot à faire son déménagement.

Dom Modeste s'était vu installé en grande pompe au prieuré des Jacobins. Chicot avait choisi la nuit pour se

glisser dans Paris. Il avait acheté, près de la porte Bussy, une petite maison qui lui avait coûté trois cents écus; et quand il voulait aller voir Gorenflot, il avait trois routes : celle de la ville, qui était plus courte ; celle des bords de l'eau, qui était la plus poétique ; enfin celle qui longeait les murailles de Paris, qui était la plus sûre.

Mais Chicot, qui était un rêveur, choisissait presque toujours celle de la Seine ; et comme, en ce temps, le fleuve n'était pas encore encaissé dans des murs de pierre, l'eau venait, comme dit le poète, lécher ses larges rives, le long desquelles, plus d'une fois, les habitans de la Cité purent voir la longue silhouette de Chicot se dessiner par les beaux clairs de lune.

Une fois installé, et ayant changé de nom, Chicot s'occupa à changer de visage : il s'appelait Robert Briquet, comme nous le savons déjà, et marchait légèrement courbé en avant ; puis l'inquiétude et le retour successif de cinq ou six années l'avaient rendu à peu près chauve, si bien que sa chevelure d'autrefois, crépue et noire, s'était, comme la mer au reflux, retirée de son front vers la nuque.

En outre, comme nous l'avons dit, il avait travaillé cet art cher aux mimes anciens, qui consiste à changer, par de savantes contractions, le jeu naturel des muscles et le jeu habituel de la physionomie. Il était résulté de cette étude assidue que, vu au grand jour, Chicot était, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, un Robert Briquet véritable. c'est-à-dire un homme dont la bouche allait d'une oreille à l'autre, dont le menton touchait le nez, et dont les yeux louchaient à faire frémir : le tout sans grimaces, mais non sans charme pour les amateurs du changement, puisque, de fine, longue et anguleuse qu'elle était, sa figure était devenue large, épanouie, obtuse et confite.

Il n'y avait que ses longs bras et ses jambes immenses que Chicot ne put raccourcir ; mais, comme il était fort

industrieux, il avait, ainsi que nous l'avons dit, courbé son dos, ce qui lui faisait les bras presque aussi longs que les jambes.

Il joignit à ces exercices physionomiques la précaution de ne lier de relations avec personne. En effet, si disloqué que fût Chicot, il ne pouvait éternellement garder la même posture. Comment alors paraître bossu à midi, quand on avait été droit à dix heures, et quel prétexte à donner à un ami qui vous voit tout à coup changer de figure, parce qu'en vous promenant avec lui vous rencontrez par hasard un visage suspect ?

Robert Briquet pratiqua donc la vie de reclus : elle convenait d'ailleurs à ses goûts ; toute sa distraction était d'aller rendre visite à Gorenflot, et d'achever avec lui ce fameux vin de 1550, que le digne prieur s'était bien gardé de laisser dans les caves de Beaune.

Mais les esprits vulgaires sont sujets au changement, comme les grands esprits : Gorenflot changea, non pas physiquement.

Il vit en sa puissance, et à sa discrétion, celui qui jusque-là avait tenu ses destinées entre ses mains. Chicot venant dîner au prieuré lui parut un Chicot esclave, et Gorenflot, à partir de ce moment, pensa trop de soi et pas assez de Chicot.

Chicot vit sans s'offenser le changement de son ami : ceux qu'il avait éprouvés près du roi Henri l'avaient façonné à cette sorte de philosophie. Il s'observa davantage, et ce fut tout. Au lieu d'aller tous les deux jours au prieuré, il n'y alla plus qu'une fois la semaine, puis tous les quinze jours, puis enfin tous les mois. Gorenflot était si gonflé qu'il ne s'en aperçut pas.

Chicot était trop philosophe pour être sensible ; il rit sous cape de l'ingratitude de Gorenflot et se gratta le nez et le menton, selon son ordinaire.

— L'eau et le temps, dit-il, sont les deux plus puissans

dissolvans que je connaisse : l'un fend la pierre, l'autre l'amour-propre. Attendons. Et il attendit.

Il était dans cette attente lorsque arrivèrent les événemens que nous venons de raconter, et au milieu desquels il lui parut surgir quelques-uns de ces élémens nouveaux qui présagent les grandes catastrophes politiques. Or comme son roi, qu'il aimait toujours, tout trépassé qu'il était, lui parut, au milieu des événemens futurs, courir quelques dangers analogues à ceux dont il l'avait déjà préservé, il prit sur lui de lui apparaître à l'état de fantôme, et, dans ce seul but, de lui présager l'avenir. Nous avons vu comment l'annonce de l'arrivée prochaine de monsieur de Mayenne, annonce enveloppée dans le renvoi de Joyeuse, et que Chicot, avec son intelligence de singe, avait été chercher au fond de son enveloppe, avait fait passer Chicot de l'état de fantôme à la condition de vivant, et de la position de prophète à celle d'ambassadeur.

Maintenant que tout ce qui pourrait paraître obscur dans notre récit est expliqué, nous reprendrons, si nos lecteurs le veulent bien, Chicot à sa sortie du Louvre, et nous le suivrons jusqu'à sa petite maison du carrefour Bussy.

XVII.

LA SÉRÉNADE.

Pour aller du Louvre chez lui, Chicot n'avait pas longue route à faire.

Il descendit sur la berge, et commença à traverser la Seine sur un petit beateau qu'il dirigeait seul, et que, de la rive de Nesle, il avait amené et amarré au quai désert du Louvre.

— C'est étrange, disait-il, en ramant et en regardant, tout en ramant, les fenêtres du palais dont une seule, celle de la chambre du roi, demeurait éclairée, malgré l'heure avancée de la nuit ; c'est étrange, après bien des années, Henri est toujours le même : d'autres ont grandi, d'autre se sont abaissés, d'autres sont morts, lui a gagné quelques rides au visage et au cœur, voilà tout ; c'est éternellement le même esprit, faible et distingué, fantasque et poétique ; c'est éternellement cette même âme égoïste, demandant toujours plus qu'on ne peut lui donner, l'amitié à l'indifférence, l'amour à l'amitié, le dévouement à l'amour, et malheureux roi, pauvre roi, triste, avec tout cela, plus qu'aucun homme de son royaume. Il n'y a en vérité que moi, je crois, qui ai sondé ce singulier mélange de débauche et de repentir, d'impiété et de superstition, comme il n'y a que moi aussi qui connaisse le Louvre, dans les corridors duquel tant de favoris ont passé allant à la tombe, à l'exil ou à l'oubli ; comme il n'y a que moi qui manie sans danger et qui joue avec cette couronne qui brûle la pensée de tant de gens, en attendant qu'elle leur brûle les doigts.

Chicot poussa un soupir plus philosophique que triste, et appuya vigoureusement sur ses avirons.

— A propos, dit-il tout à coup, le roi ne m'a point parlé d'argent pour le voyage : cette confiance m'honore en ce qu'elle me prouve que je suis toujours son ami.

Et Chicot se mit à rire silencieusement, comme c'était son habitude ; puis, d'un dernier coup d'aviron, il lança son bateau sur le sable fin où il demeura engravé.

Alors, attachant la proue à un pieu par un nœud dont il avait le secret, et qui, dans ces temps d'innocence, nous parlons par comparaison, était une sûreté suffisante, il se dirigea vers sa demeure, située, comme on sait, à deux portées de fusil à peine du bord de la rivière.

En entrant dans la rue des Augustins, il fut fort frappé e

surtout fort surpris d'entendre résonner des instrumens et des voix qui remplissaient d'harmonie le quartier, si paisible d'ordinaire à ces heures avancées.

— On se marie donc par ici ? pensa-t-il tout d'abord ; ventre de biche ! je n'avais que cinq heures à dormir et je vais être forcé de veiller, moi qui ne me marie pas.

En approchant, il vit une grande lueur danser sur les vitres des rares maisons qui peuplaient sa rue ; cette lueur était produite par une douzaine de flambeaux que portaient des pages et des valets de pied, tandis que vingt-quatre musiciens, sous les ordres d'un Italien énergumène, faisaient rage de leurs violes, psaltérions, cistres, rebecs, violons, trompettes et tambours.

Cette armée de tapageurs était placée en bel ordre devant une maison que Chicot, non sans surprise, reconnut être la sienne.

Le général invisible qui avait dirigé cette manœuvre avait disposé musiciens et pages de manière à ce que tous, le visage tourné vers la demeure de Robert Briquet, l'œil attaché sur les fenêtres, semblassent ne respirer, ne vivre, ne s'animer que pour cette contemplation.

Chicot demeura un instant stupéfait à regarder toute cette évolution et à écouter tout ce tintamarre.

Puis frappant ses deux cuisses de ses mains osseuses :

— Mais, dit-il, il y a méprise ; il est impossible que ce soit pour moi que l'on mène si grand bruit.

Alors, s'approchant davantage, il se mêla aux curieux que la sérénade avait attirés, et regardant attentivement autour lui, il s'assura que toute la lumière des torches se reflétait sur sa maison, comme toute l'harmonie s'y engouffrait : nul dans cette foule ne s'occupait, ni de la maison en face, ni des maisons voisines.

— En vérité, se dit Chicot, c'est bien pour moi ; est-ce que quelque princesse inconnue serait tombée amoureuse de moi par hasard ?

Cependant cette supposition, toute flatteuse qu'elle était, ne parut point convaincre Chicot.

Il se retourna vers la maison qui faisait face à la sienne.

Les deux seules fenêtres de cette maison, placées au second, les seules qui n'eussent point de volets, absorbaient par intervalles des éclairs de lumière ; mais c'était pour son plaisir à elle, pauvre maison, qui paraissait privée de toute vue, veuve de tout visage humain.

— Il faut qu'on dorme durement dans cette maison, dit Chicot, ventre de biche ! un pareil bacchanal réveillerait des morts !

Pendant toutes ces interrogations et toutes ces réponses que Chicot se faisait à lui-même, l'orchestre continuait ses symphonies comme s'il eût joué devant une assemblée de rois et d'empereurs.

— Pardon, mon ami, dit alors Chicot, s'adressant à un porte-flambeau, mais pourriez-vous, s'il vous plait, me dire pour qui toute cette musique ?

— Pour le bourgeois qui habite là, répondit le valet en désignant à Chicot la maison de Robert Briquet.

— Pour moi, reprit Chicot ; décidément c'est pour moi.

Chicot perça la foule pour lire l'explication de l'énigme sur la manche et sur la poitrine des pages ; mais tout blason avait soigneusement disparu sous une espèce de tabart couleur de muraille.

— A qui êtes-vous, mon ami ? demanda Chicot à un tambourin qui chauffait ses doigts avec son haleine, n'ayant rien à tambouriner en ce moment-là.

— Au bourgeois qui loge ici, répondit l'instrumentiste, désignant avec sa baguette le logis de Robert Briquet.

— Ah ! ah ! dit Chicot, non-seulement ils sont ici pour moi, mais encore ils sont à moi. De mieux en mieux ; enfin nous allons bien voir.

Et armant son visage de la plus compliquée grimace qu'il put trouver, il coudoya de droite et de gauche pages,

laquais, musiciens, afin de gagner la porte, manœuvre à laquelle il parvint non sans difficulté, et là, visible et resplendissant dans le cercle formé par les porte-flambeaux, il tira sa clef de sa poche, ouvrit la porte, entra, repoussa la porte et ferma les verrous.

Puis, montant à son balcon, il apporta sur la saillie une chaise de cuir, s'y installa commodément, le menton appuyé sur la rampe, et là, sans paraître remarquer les rires qui accueillaient son apparition :

— Messieurs, dit-il, ne vous trompez-vous point, et vos trilles, cadences et roulades, sont-elles bien à mon adresse ?

— Vous êtes maître Robert Briquet ? demanda le directeur de tout cet orchestre.

— En personne.

— Eh bien ! nous sommes tout à votre service, monsieur, répliqua l'Italien, avec un mouvement de bâton qui souleva une nouvelle bourrasque de mélodie.

— Décidément, c'est inintelligible, se dit Chicot en promenant ses yeux actifs sur toute cette foule et sur les maisons du voisinage.

Tout ce que les maisons avaient d'habitans étaient à leurs fenêtres, sur le seuil de leurs maisons, ou mêlés aux groupes qui stationnaient devant la porte.

Maître Fournichon, sa femme et toute la suite des quarante-cinq, femmes, enfans et laquais, peuplaient les ouvertures de *l'Epée du fier Chevalier*.

Seule, la maison en face était sombre, muette comme un tombeau.

Chicot cherchait toujours des yeux le mot de cette indéchiffrable énigme, quand tout à coup il crut voir, sous l'auvent même de sa maison, à travers les fentes du plancher du balcon, un peu au-dessous de ses pieds, un homme tout enveloppé d'un manteau de couleur sombre, portant chapeau noir, plume rouge et longue épée, lequel,

croisant n'être point vu, regardait de toute son âme la maison en face, cette maison, déserte, muette et morte.

De temps en temps le chef d'orchestre quittait son poste pour aller parler bas à cet homme.

Chicot devina bien vite que tout l'intérêt de la scène était là, et que ce chapeau noir cachait une figure de gentilhomme.

Dès lors toute son attention fut pour ce personnage : le rôle d'observateur lui était facile, sa position sur la rampe du balcon permettait à sa vue de distinguer dans la rue et sous l'auvent ; il réussit donc à suivre chaque mouvement du mystérieux inconnu dont la première imprudence ne pouvait manquer de lui dévoiler les traits.

Tout à coup, et tandis que Chicot était tout absorbé dans ces observations, un cavalier, suivi de deux écuyers, parut à l'angle de la rue, et chassa énergiquement, à coups de houssine, les curieux qui s'obstinaient à faire galerie aux musiciens.

— Monsieur Joyeuse ! murmura Chicot qui reconnut dans le cavalier le grand amiral de France, botté et éperonné par ordre du roi.

Les curieux dispersés, l'orchestre se tut.

Probablement un signe du maître lui avait imposé le silence.

Le cavalier s'approcha du gentilhomme caché sous l'auvent.

— Eh bien ! Henri, lui demanda-t-il, quoi de nouveau ?

— Rien, mon frère, rien.

— Rien !

— Non, elle n'a pas même paru.

— Ces drôles n'ont donc point fait vacarme ?

— Ils ont assourdi tout le quartier.

— Ils n'ont donc pas crié, comme on le leur avait recommandé, qu'ils jouaient en l'honneur de ce bourgeois ?

— Ils l'ont si bien crié qu'il est là en personne, sur son balcon, écoutant la sérénade.

— Et elle n'a point paru ?

— Ni elle ni personne.

— L'idée était ingénieuse, cependant, dit Joyeuse piqué, car enfin elle pouvait, sans se compromettre, faire comme tous ces braves gens et profiter de la musique donnée à son voisin.

Henri secoua la tête.

— Ah ! l'on voit bien que vous ne la connaissez point, mon frère, dit-il.

— Si fait, si fait, je la connais ; c'est-à-dire que je connais toutes les femmes, et comme elle est comprise dans le nombre, eh bien ! ne nous décourageons pas.

— Oh ! mon Dieu, mon frère, vous me dites cela d'un ton tout découragé.

— Pas le moins du monde ; seulement à partir d'aujourd'hui, il faut que chaque soir le bourgeois ait sa sérénade.

— Mais elle va déménager.

— Pourquoi, si tu ne dis rien, si tu ne la désignes pas, si tu restes toujours caché ? Le bourgeois a-t-il parlé quand on lui a fait cette galanterie ?

— Il a harangué l'orchestre. Eh ! tenez, mon frère, le voilà qui va parler encore.

En effet, Briquet, décidé à tirer la chose au clair, se levait pour interroger une seconde fois le chef de l'orchestre.

— Taisez-vous, là-haut, et rentrez, cria Anne de mauvaise humeur ; que diable ! puisque vous avez eu votre sérénade, vous n'avez rien à dire, tenez-vous donc en repos.

— Ma sérénade, ma sérénade, répondit Chicot de l'air le plus gracieux ; mais je veux savoir au moins à qui elle est adressée, ma sérénade.

— A votre fille, imbécile !

— Pardon, monsieur, mais je n'ai pas de fille.

— A votre femme alors.

— Grâce à Dieu ! je ne suis pas marié.

— Alors à vous, à vous en personne.

— Oui, à toi, et si tu ne rentres pas...

Joyeuse, joignant l'effet à la menace, poussa son cheval vers le balcon de Chicot, et cela, tout au travers des instrumentistes.

— Ventre de biche ! cria Chicot, si la musique est pour moi, qui donc vient ici m'écraser ma musique ?

— Vieux fou ! grommela Joyeuse en levant la tête, si tu ne caches pas ta laide figure dans ton nid de corbeau, les musiciens vont te casser leurs instrumens sur la nuque.

— Laissez ce pauvre homme, mon frère, dit du Bouchage ; le fait est qu'il doit être fort étonné.

— Et pourquoi s'étonne-t-il, morbleu ! D'ailleurs tu vois bien qu'en faisant naître une querelle, nous attirerons quelqu'un à la fenêtre ; donc, rossons le bourgeois, brûlons sa maison s'il le faut, mais, corbleu ! remuons-nous, remuons-nous !

— Par pitié, mon frère, dit Henri, n'extorquons pas l'attention de cette femme, nous sommes vaincus ; résignons-nous.

Briquet n'avait pas perdu un mot de ce dernier dialogue qui avait introduit un grand jour dans ses idées encore confuses ; il faisait donc mentalement ses préparatifs de défense, connaissant l'humeur de celui qui l'attaquait.

Mais Joyeuse, se rendant au raisonnement de Henri, n'insista point davantage ; il congédia pages, valets, musiciens et maestro.

Puis tirant son frère à part :

— Tu me vois au désespoir, dit-il, tout conspire contre nous.

— Que veux-tu dire ?

— Le temps me manque pour t'aider.

— En effet, tu es en costume de voyage : je n'avais point encore remarqué cela.

— Je pars cette nuit pour Anvers avec une mission du roi.

— Quand donc te l'a-t-il donnée ?

— Ce soir.

— Mon Dieu !

— Viens avec moi, je t'en supplie !

Henri laissa tomber ses bras.

— Me l'ordonnez-vous, mon frère ? demanda-t-il, pâlis-
sant à l'idée de ce départ.

Anne fit un mouvement.

— Si vous l'ordonnez, continua Henri, j'obéirai.

— Je te prie, du Bouchage, rien autre chose.

— Merci, mon frère.

Joyeuse haussa les épaules.

— Tant que vous voudrez, Joyeuse ; mais, voyez-vous, s'il me fallait renoncer à passer les nuits dans cette rue, s'il me fallait cesser de regarder cette fenêtre...

— Eh bien ?

— Je mourrais.

— Pauvre fou !

— Mon cœur est là, voyez-vous, mon frère, dit Henri en étendant la main vers la maison, ma vie est là ; ne me demandez pas de vivre, si vous m'arrachez le cœur de la poitrine.

Le duc croisa ses bras avec une colère mêlée de pitié, mordit sa fine moustache, et après avoir réfléchi pendant quelques minutes de silence :

— Si votre père vous priait, Henri, dit-il, de vous laisser soigner par Miron, qui est un philosophe en même temps qu'un médecin...

— Je répondrais à notre père que je ne suis point malade, que ma tête est saine, et que Miron ne guérit pas du mal d'amour.

— Il faut donc adopter votre façon de voir, Henri ; mais pourquoi irais-je m'inquiéter ? Cette femme est femme, vous êtes persévérant, rien n'est donc désespéré, et à mon

retour je vous verrai plus alègre, plus jovial et plus chantant que moi.

— Oui, oui, mon bon frère, reprit le jeune homme en serrant les mains de son ami ; oui, je guérirai, oui, je serai heureux, oui, je serai alègre ; merci de votre amitié, merci ! c'est mon bien le plus précieux.

— Après votre amour.

— Avant ma vie.

Joyeuse, profondément touché malgré sa frivolité apparente, interrompit brusquement son frère.

— Partons-nous ? dit-il ; voilà que les flambeaux sont éteints, les instrumens au dos des musiciens, les pages en route.

— Allez, allez, mon frère, je vous suis, dit du Bouchage en soupirant de quitter la rue.

— Je vous entends, dit Joyeuse ; le dernier adieu à la fenêtre, c'est juste. Alors adieu aussi pour moi, Henri.

Henri passa ses bras au cou de son frère, qui se penchait pour l'embrasser.

— Non, dit-il, je vous accompagnerai jusqu'aux portes ; attendez-moi seulement à cent pas d'ici. En croyant la rue solitaire, peut-être se montrera-t-elle.

Anne poussa son cheval vers l'escorte arrêtée à cent pas.

— Allons, allons, dit-il, nous n'avons plus besoin de vous jusqu'à nouvel ordre ; partez.

Les flambeaux disparurent, les conversations des musiciens et les rires des pages s'éteignirent, comme aussi les derniers gémissemens arrachés aux cordes des violes et des luths par le frôlement d'une main égarée.

Henri donna un dernier regard à la maison, envoya une dernière prière aux fenêtres, et rejoignit lentement, et en se retournant sans cesse, son frère, que précédaient les deux écuyers.

Robert Briquet, voyant les deux jeunes gens partir avec les musiciens, jugea que le dénouement de cette scène, si

toutefois cette scène devait avoir un dénouement, allait avoir lieu.

En conséquence, il se retira bruyamment du balcon et ferma la fenêtre.

Quelques curieux obstinés demeurèrent encore fermes à leur poste ; mais, au bout de dix minutes, le plus persévérant avaient disparu.

Pendant ce temps, Robert Briquet avait gagné le toit de sa maison, dentelé comme celui des maisons flamandes, et se cachant derrière une de ces dentelures, il observait les fenêtres d'en face.

Sitôt que le bruit eut cessé dans la rue, qu'on n'entendit plus ni instrumens, ni pas, ni voix ; sitôt que tout enfin fut rentré dans l'ordre accoutumé, une des fenêtres supérieures de cette maison étrange s'ouvrit mystérieusement, et une tête prudente s'avança au dehors.

— Plus rien, murmura une voix d'homme, par conséquent plus de danger ; c'était quelque mystification à l'adresse de notre voisin ; vous pouvez quitter votre cachette, madame, et redescendre chez vous.

A ces mots, l'homme referma la fenêtre, fit jaillir le feu d'une pierre, et alluma une lampe qu'il tendit vers un bras allongé pour la recevoir.

Chicot regardait de toutes les forces de sa prunelle.

Mais il n'eut pas plutôt aperçu la pâle et sublime figure de la femme qui recevait cette lampe, il n'eut pas plutôt saisi le regard doux et triste qui fut échangé entre le serviteur et la maîtresse, qu'il pâlit lui-même et sentit comme un frisson glacé courant dans ses veines.

La jeune femme, à peine avait-elle vingt-quatre ans, la jeune femme alors descendit l'escalier : son serviteur la suivit.

— Ah ! murmura Chicot, passant la main sur son front pour en essuyer la sueur, et comme si en même temps il eût voulu chasser une vision terrible, ah ! comte du Bou-

chage, brave, beau jeune homme, amoureux insensé qui parles maintenant de devenir joyeux, chantant et alègre, passe ta devise à ton frère, car jamais plus tu ne diras : *hilariter* (1).

Puis il descendit à son tour dans sa chambre, le front assombri comme s'il fût descendu dans quelque passe terrible, dans quelque abîme sanglant, et s'assit dans l'ombre, subjugué, lui, le dernier, mais le plus complètement peut-être, par l'incroyable influence de mélancolie qui rayonnait du centre cette maison.

XVIII.

LA BOURSE DE CHICOT.

Chicot passa toute la nuit à rêver sur son fauteuil. Rêver est le mot, car, en vérité, ce furent moins des pensées qui l'occupèrent que des rêves.

Revenir au passé, voir s'éclairer au feu d'un seul regard toute une époque presque effacée déjà de la mémoire, ce n'est pas penser. Chicot habita toute la nuit un monde déjà laissé par lui bien en arrière, et peuplé d'ombres illustres ou gracieuses que le regard de la femme pâle, semblable à une lampe fidèle, lui montrait défilant une à une devant lui avec son cortège de souvenirs heureux et terribles.

Chicot, qui regrettait tant son sommeil en revenant du Louvre, ne songea pas même à se coucher. Aussi quand l'aube vint argenter les vitraux de sa fenêtre :

(1) *Joyusement* ; la devise de Henri de Joyeuse, nous l'avons déjà dit, était le mot latin *hilariter*.

— L'heure des fantômes est passée, dit-il, il s'agit de songer un peu aux vivans.

Il se leva, ceignit sa longue épée, jeta sur ses épaules un surtout de laine lie de vin, d'un tissu impénétrable aux plus fortes pluies, et, avec la stoïque fermeté du sage, il examina d'un coup d'œil le fond de sa bourse et la semelle de ses souliers.

Ceux-ci parurent à Chicot dignes de commencer une campagne; celle-là méritait une attention particulière.

Nous ferons donc une halte à notre récit pour prendre le temps de la décrire à nos lecteurs.

Chicot, homme d'ingénieuse imagination, comme chacun sait, avait creusé la maîtresse poutre qui traversait sa maison de bout en bout, concourant ainsi à la fois à l'ornement, car elle était peinte de diverses couleurs, et à la solidité, car elle avait dix-huit pouces au moins de diamètre.

Dans cette poutre, au moyen d'une concavité d'un pied et demi de long sur six pouces de large, il s'était fait un coffre-fort dont les flancs contenaient mille écus d'or.

Or, voici le calcul que s'était fait Chicot.

— Je dépense par jour, avait-il dit, la vingtième partie d'un de ces écus : j'ai donc là de quoi vivre vingt mille jours. Je ne les vivrai jamais, mais je puis aller à la moitié, et puis, à mesure que je vieillirai, mes besoins et par conséquent mes dépenses s'augmenteront, car encore faut-il que le bien-être progresse en proportion de la diminution de la vie. Tout cela me fait vingt-cinq ou trente bonnes années à vivre. Allons, c'est, Dieu merci ! bien assez.

Chicot se trouvait donc, grâce au calcul que nous venons de faire après lui, un des plus riches rentiers de la ville de Paris, et cette tranquillité sur son avenir lui donnait un certain orgueil.

Non pas que Chicot fût avare, longtemps même il avait été prodigue; mais la misère lui faisait horreur, car il sa-

vait qu'elle tombe comme un manteau de plomb sur les épaules, et qu'elle courbe les plus forts.

Ce matin donc, en ouvrant sa caisse pour faire ses comptes vis-à-vis de lui-même, il se dit :

— Ventre de biche ! le siècle est dur et les temps ne sont point à la générosité. Je n'ai pas de délicatesse à faire avec Henri, moi. Ces mille écus d'or ne viennent pas même de lui, mais d'un oncle qui m'en avait promis six fois davantage : il est vrai que cet oncle était garçon. S'il faisait nuit encore, j'irais prendre cent écus dans la poche du roi, mais il est jour, et je n'ai plus de ressources qu'en moi-même... et en Gorenflot.

Cette idée de tirer de l'argent de Gorenflot fit sourire son digne ami.

— Il ferait beau voir, continua-t-il, que maître Gorenflot, qui me doit sa fortune, refusât cent écus à son ami pour le service du roi qui l'a nommé prieur des Jacobins.

Ah ! continua-t-il en hochant la tête, ce n'est plus Gorenflot.

Oui, mais Robert Briquet est toujours Chicot.

Mais cette lettre du roi, cette fameuse épître destinée à incendier la cour de Navarre, je devais l'aller chercher avant le jour, et voilà que le jour est venu. Bah ! cet expédient, je l'aurai, et même il frappera un terrible coup sur le crâne de Gorenflot, si sa cervelle me paraît trop dure à persuader.

En route, donc.

Chicot rajusta la planche qui fermait sa cachette, l'assura avec quatre clous, la recouvrit de la dalle sur laquelle il sema la poussière convenable à boucher des jointures, puis, prêt au départ, il regarda une dernière fois cette petite chambre où, depuis bien des heureux jours, il était impénétrable et gardé comme le cœur dans la poitrine.

Puis il donna son coup d'œil à la maison d'en face.

— Au fait, se dit-il, ces diables de Joyeuse pourraient

bien, une belle nuit, mettre le feu à mon hôtel pour attirer un instant à sa fenêtre la dame invisible. Eh ! eh ! mais s'ils brûlaient ma maison, c'est qu'en même temps ils feraient un lingot de mes mille écus ! En vérité, je crois que je ferais prudemment d'enfouir la somme. Allons donc ! eh bien ! si messieurs de Joyeuse brûlent ma maison, le roi me la paiera.

Ainsi rassuré, Chicot ferma sa porte dont il emporta la clef ; puis comme il sortait pour gagner le bord de la rivière :

— Eh ! eh ! dit-il, ce Nicolas Poulain pourrait fort bien venir ici, trouver mon absence suspecte, et... Ah ça ! mais ce matin je n'ai que des idées de lièvre. En route, en route !

Comme Chicot fermait la porte de la rue, avec non moins de soin qu'il avait fermé la porte de sa chambre, il aperçut à sa fenêtre le serviteur de la dame inconnue qui prenait l'air, espérant sans doute, vu le bon matin, n'être point aperçu.

Cet homme, comme nous l'avons déjà dit, était complètement défiguré par une blessure reçue à la tempe gauche et qui s'étendait sur une partie de la joue. L'un de ses sourcils, en outre, déplacé par la violence du coup, cachait presque entièrement l'œil gauche, renfoncé dans son orbite.

Chose étrange ! avec ce front chauve et sa barbe grisonnante, il avait le regard vif, et comme une fraîcheur de jeunesse sur la joue qui avait été épargnée.

A l'aspect de Robert Briquet qui descendait le seuil de sa porte, il se couvrit la tête de son capuchon.

Il fit un mouvement pour rentrer, mais Chicot lui fit un signe pour qu'il demeurât.

— Voisin ! lui cria Chicot, le tintamarre d'hier m'a dégouté de ma maison ; je vais aller quelques semaines à ma métairie : seriez-vous assez obligeant pour donner de temps en temps un coup d'œil de ce côté ?

— Oui, monsieur, répondit l'inconnu, bien volontiers.

— Et si vous aperceviez des larrons...

— J'ai une bonne arquebuse, monsieur, soyez tranquille.

— Merci. Toutefois j'aurais encore un service à vous demander, mon voisin.

— Parlez, je vous écoute.

Chicot sembla mesurer de l'œil la distance qui le séparait de son interlocuteur.

— C'est bien délicat à vous crier de si loin, cher voisin, dit-il.

— Je vais descendre alors, répondit l'inconnu.

En effet, Chicot le vit disparaître, et comme pendant cette disparition il s'était rapproché de la maison, il entendit son pas s'approcher, puis la porte s'ouvrit, et ils se trouvèrent face à face.

Cette fois le serviteur avait complètement enveloppé son visage dans son capuchon.

— Il fait bien froid, ce matin, dit-il pour dissimuler ou excuser cette mystérieuse précaution.

— Une bise glaciale, mon voisin, répliqua Chicot, affectant de ne pas regarder son interlocuteur pour le mettre plus à l'aise.

— Je vous écoute, monsieur.

— Voici, reprit Chicot, je pars.

— Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

— Je m'en souviens parfaitement ; mais en partant je laisse de l'argent chez moi.

— Tant pis, monsieur, tant pis, emportez-le.

— Non pas, l'homme est plus lourd et moins résolu quand il cherche à sauver sa bourse en même temps que sa vie. Je laisse donc ici de l'argent bien caché toutefois, si bien caché même que je n'ai à redouter qu'une mauvaise chance d'incendie. Si cela m'arrivait, veuillez, vous qui êtes mon voisin, surveiller la combustion de certaine grosse

poutre dont vous voyez là, à droite, le bout sculpté en forme de gargouille, surveillez, dis-je, et cherchez dans les cendres.

— En vérité, monsieur, dit l'inconnu avec un mécontentement visible, vous me gênez fort. Cette confidence serait mieux faite à un ami qu'à un homme que vous ne connaissez pas, que vous ne pouvez connaître.

Tout en disant ces mots, son œil brillant interrogeait la grimace douceuse de Chicot.

— C'est vrai, répondit celui-ci, je ne vous connais pas ; mais je suis très confiant aux physionomies, et je trouve que votre physionomie est celle d'un honnête homme.

— Voyez cependant, monsieur, de quelle responsabilité vous me chargez. Ne se peut-il pas aussi que toute cette musique ennue ma maîtresse comme elle vous a ennuyé vous-même, et qu'alors nous déménagions ?

— Eh bien, répondit Chicot, alors tout est dit, et ce n'est point à vous que je m'en prendrai, voisin.

— Merci de la confiance que vous témoignez à un pauvre inconnu, dit le serviteur en s'inclinant ; je tâcherai de m'en montrer digne.

Et saluant Chicot, il se retira chez lui.

Chicot, de son côté, le salua affectueusement ; puis voyant la porte refermée sur lui :

— Pauvre jeune homme ! murmura-t-il, voilà pour cette fois un vrai fantôme ; et cependant je l'ai vu si gai, si vivant, si beau !

XIX.

LE PRIEURÉ DES JACOBINS.

Le prieuré dont le roi avait fait don à Gorenflot, pour récompenser ses loyaux services et surtout sa brillante faconde, était situé à deux portées de mousquet, à peu près, de l'autre côté de la porte Saint-Antoine.

C'était alors un quartier fort noblement fréquenté, que le quartier de la porte Saint-Antoine, le roi faisant de nombreuses visites au château de Vincennes, que l'on appelait encore à cette époque *le bois de Vincennes*.

Çà et là sur la route du donjon, quelques petites maisons de grands seigneurs, avec des jardins charmans et des cours magnifiques, faisaient comme un apanage au château, et bon nombre de rendez-vous s'y donnaient, dont, malgré la manie qu'avait alors le moindre bourgeois de s'occuper des affaires de l'État, nous oserons dire que la politique était soigneusement exclue.

Il résultait de ces allées et venues de la cour, que la route, toute proportion gardée, avait alors l'importance qu'ont conquise aujourd'hui les Champs-Élysées.

C'était, on en conviendra, une belle position pour le prieuré qui se levait fièrement, à droite du chemin de Vincennes.

Ce prieuré se composait d'un quadrilatère de bâtimens, enfermant une énorme cour plantée d'arbres, d'un jardin potager situé derrière les bâtimens, et d'une foule de dépendances qui donnaient à ce prieuré l'étendue d'un village.

Deux cents religieux jacobins occupaient les dortoirs situés au fond de la cour, parallèlement à la route.

Sur le devant, quatre belles fenêtres, avec un seul balcon de fer régnant le long de ces quatre fenêtres, donnaient aux appartemens du prieuré l'air, le jour et la vie.

Semblable à une ville que l'on présume pouvoir être assiégée, le prieuré trouvait en lui toutes ses ressources sur les territoires tributaires de Charonne, de Montreuil et de Saint-Mandé. Ses pâturages engraisaient un troupeau toujours complet de cinquante bœufs et de quatre-vingt-dix-neuf moutons; les ordres religieux, soit tradition, soit loi écrite, ne pouvaient rien posséder par cent.

Un palais particulier abritait aussi quatre-vingt-dix-neuf porcs d'une espèce particulière, qu'élevait avec amour, et surtout avec amour-propre, un charcutier choisi par dom Modeste lui-même.

De ce choix honorable, le charcutier était redevable aux exquis saucisses, aux oreilles farcies et aux boudins à la ciboulette qu'il fournissait autrefois à l'hôtellerie de la Corne-d'Abondance. Dom Modeste, reconnaissant des bons repas qu'il avait faits autrefois chez maître Bonhommet, acquittait ainsi les dettes de frère Gorenflot.

Il est inutile de parler des offices et de la cave. L'espalier du prieuré, exposé au levant et au midi, donnait des pêches, des abricots et des raisins incomparables; en outre, des conserves de ces fruits et des pâtes sucrées étaient confectionnées par un certain frère Eusèbe, auteur du fameux rocher de confitures que l'Hôtel-de-Ville de Paris avait offert aux deux reines, lors du dernier banquet de cérémonie qui avait eu lieu.

Quant à la cave, Gorenflot l'avait montée lui-même en démontant toutes celles de Bourgogne, car il avait cette prédilection innée chez tous les véritables buveurs, lesquels prétendent, en général, que le vin de Bourgogne est le seul qui soit véritablement du vin.

C'est au sein de ce prieuré, véritable paradis de paresseux et de gourmands, dans cet appartement somptueux du premier étage, dont le balcon donne sur le grand chemin, que nous allons retrouver Gorenflot, orné d'un menton de plus, et de cette sorte de gravité vénérable que l'habitude constante du repos et du bien-être donne aux physionomies les plus vulgaires.

Dans sa robe blanche comme la neige, avec son collet noir qui réchauffe ses larges épaules, Gorenflot n'a plus autant de liberté de geste que dans sa robe grise de simple moine, mais il a plus de majesté.

Sa main grasse comme une éclanche s'appuie sur un in-quarto qu'elle couvre complètement; ses deux gros pieds écrasent un chauffe-doux, et ses bras n'ont plus assez de longueur pour faire une ceinture à son ventre.

Sept heures et demie du matin viennent de sonner. Le prieur s'est levé le dernier, profitant de la règle qui donne au chef une heure de sommeil de plus qu'aux autres moines; mais il continue tranquillement sa nuit dans un grand fauteuil à oreilles, moelleux comme un édredon.

L'ameublement de la chambre où sommeille le digne abbé est plus mondain que religieux: une table à pieds tournés et couverte d'un riche tapis, des tableaux de religion galante, singulier mélange d'amour et de dévotion, qu'on ne trouve qu'à cette époque-là dans l'art; des vases précieux d'église ou de table sur des dressoirs; aux fenêtres, de grands rideaux de brocart vénitien, plus splendides, malgré leur vétusté, que les plus chères étoffes neuves; voilà le détail des richesses dont était devenu possesseur dom Modeste Gorenflot, et cela par la grâce de Dieu, du roi, et surtout de Chicot.

Donc le prieur dormait sur son fauteuil, tandis que le jour venait lui faire sa visite quotidienne, et caressait de ses lueurs argentées les tons pourpurins et nacrés du visage du dormeur.

La porte de la chambre s'ouvrit doucement, et deux moines entrèrent sans réveiller le prieur.

Le premier était un homme de trente à trente-cinq ans, maigre, blême, et nerveusement cambré dans sa robe de jacobin : il portait la tête haute ; son regard, décoché comme un trait de ses yeux de faucon, commandait avant même qu'il eût parlé, et cependant ce regard s'adoucissait par le jeu de longues paupières blanches qui faisaient ressortir en s'abaissant le large cercle de bistre dont ses yeux étaient bordés.

Mais quand au contraire brillait cette prunelle noire entre ces sourcils épais et cet encadrement fauve de l'orbite, on eût dit l'éclair qui jaillit des plis de deux nuages de cuivre.

Ce moine s'appelait frère Borromée : il était depuis trois semaines trésorier du couvent.

L'autre était un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, aux yeux noirs et vifs, à la mine hardie, au menton saillant, de petite taille, mais bien prise, et qui, ayant retroussé ses larges manches, laissait voir avec une sorte d'orgueil deux bras nerveux prompts à gesticuler.

— Le prieur dort encore, frère Borromée, dit le plus jeune des deux moines à l'autre ; le réveillerons-nous ?

— Gardons-nous-en bien, frère Jacques, répliqua le trésorier.

— En vérité, c'est dommage d'avoir un prieur qui dorme si longtemps, reprit le jeune frère, car on aurait pu essayer les armes ce matin. Avez-vous remarqué quelles belles cuirasses et quelles belles arquebuses il y a dans le nombre ?

— Silence, mon frère ! vous allez être entendu.

— Quel malheur ! reprit le petit moine en frappant du pied un coup qui fut assourdi par l'épais tapis, quel malheur ! il fait si beau aujourd'hui, la cour est si sèche ! quel bel exercice on ferait, frère trésorier !

— Il faut attendre, mon enfant, dit frère Borromée avec une feinte soumission, démentie par le feu de ses regards.

— Mais que n'ordonnez-vous toujours que l'on distribue les armes? répliqua impétueusement Jacques en relevant ses manches retombées.

— Moi, ordonner?

— Oui, vous.

— Je ne commande pas, vous le savez bien, mon frère, reprit Borromée avec componction; ne voilà-t-il pas le maître là?

— Sur ce fauteuil... endormi... quand tout le monde veille, dit Jacques d'un ton moins respectueux qu'impatient... le maître?

Et un regard de superbe intelligence sembla vouloir pénétrer jusqu'au fond du cœur de frère Borromée.

— Respectons son rang et son sommeil, dit celui-ci en s'avançant au milieu de la chambre, et cela si malheureusement, qu'il renversa un escabeau sur le parquet.

Bien que le tapis eût amorti le bruit du tabouret comme il avait amorti celui du coup de talon de frère Jacques, dom Modeste, à ce bruit, fit un bond et s'éveilla.

— Qui va là? s'écria-t-il de la voix tressaillante d'une sentinelle endormie.

— Seigneur prieur, dit frère Borromée, pardonnez si nous troublons votre pieuse méditation; mais je viens prendre vos ordres.

— Ah! bonjour, frère Borromée, fit Gorenflot avec un léger signe de tête.

— Puis après un moment de réflexion, pendant lequel il était évident qu'il venait de tendre toutes les cordes de sa mémoire :

— Quels ordres? demanda-t-il en clignant trois ou quatre fois des yeux.

— Relativement aux armes et aux armures.

— Aux armes? aux armures? demanda Gorenflot.

— Sans doute, Votre Seigneurie a commandé d'apporter des armes et des armures.

— A qui cela ?

— A moi.

— A vous?... J'ai commandé des armes, moi ?

— Sans aucun doute, seigneur prieur, dit Borromée d'une voix égale et ferme.

— Moi ! répéta dom Modeste au comble de l'étonnement, moi ! et quand cela ?

— Il y a huit jours.

— Ah ! s'il y a huit jours... Mais pour quoi faire, des armes ?

— Vous m'avez dit, seigneur, et je vais répéter vos propres paroles, vous m'avez dit : Frère Borromée, il serait bon de se procurer des armes pour armer nos moines et nos frères ; les exercices gymnastiques développent les forces du corps, comme les pieuses exhortations développent celles de l'esprit.

— J'ai dit cela ? fit Gorenflot.

— Oui, révérend prieur, et moi, frère indigne et obéissant, je me suis hâté d'accomplir vos ordres, et je me suis procuré des armes de guerre.

— Voilà qui est étrange, murmura Gorenflot, je ne me souviens de rien de tout cela.

— Vous avez même ajouté, révérend prieur, ce texte latin : *Militat spiritu, militat gladio*.

— Oh ! s'écria dom Modeste en ouvrant démesurément les yeux, j'ai ajouté le texte ?

— J'ai la mémoire fidèle, révérend prieur, répondit Borromée en baissant modestement ses paupières.

— Si je l'ai dit, reprit Gorenflot en secouant doucement la tête de haut en bas, c'est que j'ai eu mes raisons pour le dire, frère Borromée. En effet, cela a toujours été mon opinion, qu'il fallait exercer le corps ; et quand j'étais simple moine, j'ai combattu de la parole et de l'épée : *Militat...*

piritus... Très bien, frère Borromée ; c'était une inspiration du Seigneur.

— Je vais donc achever d'exécuter vos ordres, révérend prier, dit Borromée en se retirant avec frère Jacques, qui, tout frissonnant de joie, le tirait par le bas de sa robe.

— Allez, dit majestueusement Gorenflot.

— Ah ! seigneur prier, reprit frère Borromée en rentrant quelques secondes après sa disparition, j'oubliais...

— Quoi ?

— Il y a au parloir un ami de Votre Seigneurie qui demande à vous parler.

— Comment se nomme-t-il ?

— Maître Robert Briquet.

— Maître Robert Briquet, reprit Gorenflot, ce n'est point un ami, frère Borromée, c'est une simple connaissance.

— Alors Votre Révérence ne le recevra point ?

— Si fait, si fait, dit nonchalamment Gorenflot, cet homme me distrait ; faites-le monter.

Frère Borromée salua une seconde fois et sortit. Quant à frère Jacques, il n'avait fait qu'un bond de l'appartement du prier à la chambre où étaient déposées les armes.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit et Chicot parut.

XX.

LES DEUX AMIS.

Dom Modeste ne quitta point la position béatement inclinée qu'il avait prise.

Chicot traversa la chambre pour venir à lui.

Seulement le prieur voulut bien pencher doucement sa tête pour indiquer au nouveau venu qu'il l'apercevait.

Chicot ne parut pas un seul instant s'étonner de l'indifférence du prieur ; il continua de marcher, puis, lorsqu'il fut à une distance respectueusement mesurée, il le salua.

— Bonjour, monsieur le prieur, dit-il.

— Ah ! vous voilà, fit Gorenflot, vous ressuscitez à ce qu'il paraît ?

— Est-ce que vous m'avez cru mort, monsieur le prieur ?

— Dam ! on ne vous voyait plus.

— J'avais affaire.

— Ah !

Chicot savait qu'à moins d'être échauffé par deux ou trois bouteilles de vieux bourgogne, Gorenflot était avare de paroles. Or, comme selon toute probabilité, vu l'heure peu avancée de la journée, Gorenflot était encore à jeun, il prit un bon fauteuil et s'installa silencieusement au coin de la cheminée, en étendant ses pieds sur les chenets et en appuyant ses reins au dossier moelleux.

— Est-ce que vous déjeunerez avec moi, monsieur Briquet ? demanda dom Modeste.

— Peut-être, seigneur prieur.

— Il ne faudrait pas m'en vouloir, monsieur Briquet, s'il me devenait impossible de vous donner tout le temps que je voudrais.

— Eh ! qui diable vous demande votre temps, monsieur le prieur ? ventre de biche ! je ne vous demandais pas même à déjeuner, et c'est vous qui me l'avez offert.

— Assurément, monsieur Briquet, fit dom Modeste avec une inquiétude que justifiait le ton assez ferme de Chicot ; oui sans doute, je vous ai offert, mais...

— Mais vous avez cru que je n'accepterais pas ?

— Oh ! non. Est-ce que c'est mon habitude d'être politique, dites, monsieur Briquet ?

— On prend toutes les habitudes que l'on veut prendre,

quand on est un homme de votre supériorité, monsieur le prieur, répondit Chicot avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui.

Dom Modeste regarda Chicot en clignant des yeux. Il lui était impossible de deviner si Chicot raillait ou parlait sérieusement.

Chicot s'était levé.

— Pourquoi vous levez-vous, monsieur Briquet ? demanda Gorenflot.

— Parce que je m'en vais.

— Et pourquoi vous en allez-vous, puisque vous aviez dit que vous déjeuneriez avec moi ?

— Je n'ai pas dit que je déjeunerais avec vous, d'abord.

— Pardon, je vous ai offert.

— Et j'ai répondu peut-être : peut-être ne veut pas dire oui.

— Vous vous fâchez ?

Chicot se mit à rire.

— Moi, me fâcher, dit-il, et de quoi me fâcherais-je ? de ce que vous êtes impudent, ignare et grossier ? Oh ! cher seigneur prieur, je vous connais depuis trop longtemps pour me fâcher de vos petites imperfections.

Gorenflot, foudroyé par cette naïve sortie de son hôte, demeura la bouche ouverte et les bras étendus.

— Adieu, monsieur le prieur, continua Chicot.

— Oh ! ne partez pas.

— Mon voyage ne peut se retarder.

— Vous voyagez ?

— J'ai une mission.

— Et de qui ?

— Du roi.

Gorenflot roulait d'abîmes en abîmes.

— Une mission, dit-il, une mission du roi ! vous l'avez donc revu ?

— Sans doute.

— Et comment vous a-t-il reçu ?

— Avec enthousiasme ; il a de la mémoire, lui, tout roi qu'il est.

— Une mission du roi, balbutia Gorenflot, et moi impudent, moi ignare, moi grossier...

Son cœur se dégonflait à mesure, comme fait un ballon qui perd son vent par des piqûres d'aiguilles.

— Adieu, répéta Chicot.

Gorenflot se souleva sur son fauteuil, et, de sa large main, arrêta le fugitif qui, avouons-le, se laissa facilement violenter.

— Voyons, expliquons-nous, dit le prieur.

— Sur quoi ? demanda Chicot.

— Sur votre susceptibilité d'aujourd'hui.

— Moi, je suis aujourd'hui comme toujours.

— Non.

— Simple miroir des gens avec qui je suis.

— Non.

— Vous riez, je ris ; vous boudez, je fais la grimace.

— Non, non, non !

— Si, si, si !

— Eh bien, voyons, je l'avoue, j'étais préoccupé.

— Vraiment !

— Ne voulez-vous point être indulgent pour un homme en proie aux plus pénibles travaux ? Ai-je ma tête à moi, mon Dieu ! Ce prieuré n'est-il pas comme un gouvernement de province ? Songez donc que je commande à deux cents hommes, que je suis tout à la fois économe, architecte, intendant ; tout cela sans compter mes fonctions spirituelles.

— Oh ! c'est trop, en effet, pour un serviteur indigne de Dieu.

— Oh ! voilà qui est ironique, dit Gorenflot ; monsieur Briquet, auriez-vous perdu votre charité chrétienne ?

— J'en avais donc ?

— Je crois aussi qu'il entre de l'envie dans votre fait : prenez-y garde, l'envie est un péché capital.

— De l'envie dans mon fait ! et que puis-je envier, moi ? je vous le demande.

— Hum ! vous vous dites : le prieur dom Modeste Gorenflot monte progressivement, il est sur la ligne ascendante.

— Tandis que moi, je suis sur la ligne descendante, n'est-ce pas ? répondit ironiquement Chicot.

— C'est la faute de votre fausse position, monsieur Briquet.

— Monsieur le prieur, souvenez-vous du texte de l'Évangile.

— Quel texte ?

— Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.

— Peuh ! fit Gorenflot.

— Allons, voilà qu'il met en doute les textes saints, l'hérétique ! s'écria Chicot en joignant les deux mains.

— Hérétique ! répéta Gorenflot ; ce sont les huguenots qui sont hérétiques.

— Schismatique alors !

— Voyons, que voulez-vous dire, monsieur Briquet ? en vérité, vous m'éblouissez.

— Rien, sinon que je pars pour un voyage et que je venais vous faire mes adieux. Donc, adieu, seigneur dom Modeste.

— Vous ne me quitterez pas ainsi.

— Si fait, pardieu !

— Vous ?

— Oui, moi.

— Un ami ?

— Dans la grandeur on n'a plus d'amis.

— Vous, Chicot ?

— Je ne suis plus Chicot, vous me l'avez reproché tout à l'heure.

— Moi ! quand cela ?

— Quand vous avez parlé de ma fausse position.

— Reproché ! ah ! quels mots vous avez aujourd'hui !

Et le prieur baissa sa grosse tête dont les trois mentons s'aplatirent en un seul contre son cou de taureau.

Chicot l'observait du coin de l'œil : il le vit légèrement pâlir.

— Adieu, et sans rancune pour les vérités que je vous ai dites.

Et il fit un mouvement pour sortir.

— Dites-moi tout ce que vous voudrez, monsieur Chicot, dit dom Modeste ; mais n'ayez plus de ces regards-là pour moi !

— Ah ! ah ! il est un peu tard.

— Jamais trop tard ! eh ! tenez, on ne part pas sans manger, que diable ! ce n'est pas sain, vous me l'avez dit vingt fois vous-même ! eh bien ! déjeunons.

Chicot était décidé à reprendre tous ses avantages d'un seul coup.

— Ma foi, non ! dit-il, on mange trop mal ici.

Gorenflot avait supporté les autres atteintes avec courage ; il succomba sous celle-ci.

— On mange mal chez moi ? balbutia-t-il éperdu.

— C'est mon avis du moins, dit Chicot.

— Vous avez eu à vous plaindre de votre dernier dîner ?

— J'en ai encore l'atroce saveur au palais ; pouah !

— Vous avez fait pouah ! s'écria Gorenflot en levant les bras au ciel.

— Oui, dit résolument Chicot, j'ai fait pouah !

— Mais à quel propos ? parlez.

— Les côtelettes de porc étaient indignement brûlées.

— Oh !

— Les oreilles farcies ne croquaient pas sous la dent.

— Oh !

— Le chapon au riz ne sentait que l'eau.

— Juste ciel !

— La bisque n'était pas dégraissée.

— Miséricorde !

— On voyait sur les coulis une huile qui nage encore dans mon estomac.

— Chicot ! Chicot ! soupira dom Modeste, du même ton dont César expirant dit à son assassin : Brutus ! Brutus !...

— Et puis, vous n'avez pas de temps à me donner.

— Moi ?

— Vous m'avez dit que vous aviez affaire : me l'avez-vous dit, oui ou non ? Il ne vous manquait plus que de devenir menteur.

— Eh bien ! cette affaire, on peut la remettre. C'est une sollicitieuse à revoir, voilà tout.

— Recevez-la donc.

— Non ! non ! cher monsieur Chicot ! quoiqu'elle m'ait envoyé cent bouteilles de vin de Sicile.

— Cent bouteilles de vin de Sicile ?

— Je ne la recevrai pas, quoique ce soit probablement une très grande dame ; je ne la recevrai pas : je ne veux recevoir que vous, cher monsieur Chicot. Elle voulait devenir ma pénitente, cette grande dame qui envoie les bouteilles de vin de Sicile par centaine ; eh bien, si vous l'exigez, je lui refuserai mes conseils spirituels ; je lui ferai dire de prendre un autre directeur.

— Et vous ferez tout cela ?...

— Pour déjeuner avec vous, cher monsieur Chicot ! pour réparer mes torts envers vous.

— Vos torts viennent de votre féroce orgueil, dom Modeste.

— Je m'humilierai, mon ami.

— De votre insolente paresse.

— Chicot ! Chicot ! à partir de demain, je me mortifie en faisant faire tous les jours l'exercice à mes moines.

— A vos moines, l'exercice ! fit Chicot en ouvrant les yeux ; et quel exercice, celui de la fourchette ?

— Non, celui des armes.

— L'exercice des armes ?

— Oui, et cependant c'est fatigant de commander.

— Vous, commander l'exercice aux Jacobins ?

— Je vais le commander du moins.

— A partir de demain ?

— A partir d'aujourd'hui, si vous l'exigez.

— Et qui donc a eu cette idée de faire faire l'exercice à des frocards ?

— Moi, à ce qu'il paraît, dit Gorenflot.

— Vous ? impossible !

— Si fait, j'en ai donné l'ordre à frère Borromée.

— Qu'est-ce encore que frère Borromée ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne le connaissez pas.

— Qu'est-il ?

— C'est le trésorier.

— Comment as-tu un trésorier que je ne connaisse pas, béître ?

— Il est ici depuis votre dernière visite.

— Et d'où te vient ce trésorier ?

— Monsieur le cardinal de Guise me l'a recommandé.

— En personne ?

— Par lettre, cher monsieur Chicot, par lettre.

— Serait-ce cette figure de milan que j'ai vue en bas ?

— C'est cela même.

— Qui m'a annoncé ?

— Oui.

— Oh ! oh ! fit involontairement Chicot ; et quelle qualité a-t-il, ce trésorier si chaudement appuyé par monsieur le cardinal de Guise ?

— Il compte comme Pythagore.

— Et c'est avec lui que vous avez décidé ces exercices d'armes?

— Oui, mon ami.

— C'est-à-dire que c'est lui qui vous a proposé d'armer vos moines, n'est-ce pas?

— Non, cher monsieur Chicot, l'idée est de moi, entièrement de moi.

— Et dans quel but?

— Dans le but de les armer.

— Pas d'orgueil, pécheur endurci, l'orgueil est un péché capital; ce n'est point à vous qu'est venue cette idée.

— A moi ou à lui, je ne sais plus bien si c'est à lui ou à moi que l'idée est venue. Non, non, décidément, c'est à moi; il paraît même qu'à cette occasion j'ai prononcé un mot latin très judicieux et très brillant.

Chicot se rapprocha du prieur.

— Un mot latin, vous, mon cher prieur! dit Chicot, et vous le rappelez-vous, ce mot latin?

— *Militat spiritu...*

— *Militat spiritu, militat gladio.*

— C'est cela, c'est cela! s'écria dom Modeste avec enthousiasme.

— Allons, allons, dit Chicot, il est impossible de s'excuser de meilleure grâce que vous ne le faites, dom Modeste; je vous pardonne.

— Oh! fit Gorenflot avec attendrissement.

— Vous êtes toujours mon ami, mon véritable ami.

Gorenflot essuya une larme.

— Mais déjeunons, et je serai indulgent pour le déjeuner.

— Ecoutez, dit Gorenflot avec enthousiasme, je vais faire dire au frère cuisinier que si la chère n'est pas royale, je le fais fourrer au cachot.

— Faites, faites, dit Chicot, vous êtes le maître, mon cher prieur.

— Et nous décoifferons quelques-unes des bouteilles de la pénitente.

— Je vous aiderai de mes lumières, mon ami.

— Que je vous embrasse, Chicot !

— Ne m'étouffez pas, et causons.

XXI

LES CONVIVES.

Gorenflot ne fut pas long à donner ses ordres.

Si le digne prieur était bien sur la ligne ascendante, comme il le prétendait, c'était surtout en ce qui concernait les détails d'un repas et les progrès de la science culinaire.

Dom Modeste manda frère Eusèbe, qui comparut, non pas devant son chef, mais devant son juge. A la manière dont il avait été requis, il avait au reste deviné qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire à son endroit chez le révérend prieur.

— Frère Eusèbe, dit Gorenflot d'une voix sévère, écoutez ce que va vous dire monsieur Robert Briquet, mon ami. Vous vous négligez, à ce qu'il paraît. J'ai ouï parler d'incorrections graves dans votre dernière bisque, et d'une fatale négligence à propos du croquant de vos oreilles. Prenez garde, frère Eusèbe, prenez garde, un seul pas fait dans la mauvaise voie entraîne tout le corps.

Le moine rougit et pâlit tour à tour, et balbutia une excuse qui ne fut point admise.

— Assez, dit Gorenflot.

Frère Eusèbe se tut.

— Qu'avez-vous aujourd'hui pour déjeuner? demanda le révérend prier.

— J'aurai des œufs brouillés aux crêtes de coq.

— Après ?

— Des champignons farcis.

— Après?

— Des écrevisses au vin de Madère.

— Menu pied que tout cela, menu pied ; quelque chose qui fasse un fond, voyons, dites vite.

— J'aurai en outre un jambon aux pistaches.

— Peuh ! fit Chicot.

— Pardon, interrompit timidement Eusèbe ; il est cuit dans du vin de Xérès sec. Je l'ai piqué d'un bœuf attendri dans une marinade d'huile d'Aix, ce qui fait qu'avec le gras du bœuf on mange le maigre du jambon, et avec le gras du jambon le maigre du bœuf.

Gorenflot hasarda vers Chicot un regard accompagné d'un geste d'approbation.

— Bien cela, n'est-ce pas, dit-il, monsieur Robert ?

Chicot fit un geste de demi-satisfaction.

— Et après, demanda Gorenflot, qu'avez-vous encore ?

— On peut vous accommoder une anguille à la minute.

— Foin de l'anguille, dit Chicot.

— Je crois, monsieur Briquet, reprit frère Eusèbe en s'enhardissant peu à peu, je crois que vous pouvez goûter de mes anguilles sans trop vous en repentir.

— Qu'ont-elles donc de rare, vos anguilles ?

— Je les nourris d'une façon particulière.

— Oh ! oh !

— Oui, ajouta Gorenflot, il paraît que les Romains ou les Grecs, je ne sais plus trop, un peuple d'Italie enfin, nourrissaient des lamproies comme fait Eusèbe. Il a lu cela dans un auteur ancien nommé Suétone, lequel a écrit sur la cuisine.

— Comment! frère Eusèbe, s'écria Chicot, vous donnez des hommes à manger à vos anguilles? ,

— Non, monsieur, je hache menu les intestins et les foies des volailles et du gibier, j'y ajoute un peu de viande de porc, je fais de tout cela une espèce de chair à saucisse que je jette à mes anguilles, qui, dans l'eau douce et renouvelée sur un gravier fin, deviennent grasses en un mois, et, tout en engraisant, allongent considérablement. Celle que j'offrirai au seigneur prieur aujourd'hui, par exemple, pèse neuf livres.

— C'est un serpent alors, dit Chicot.

— Elle avalait d'une bouchée un poulet de six jours.

— Et comment l'avez-vous accommodée? demanda Chicot.

— Oui, comment l'avez-vous accommodée? répéta le prieur.

— Dépouillée, rissolée, passée au beurre d'anchois, roulée dans une fine chapelure, puis remise sur le gril, pendant dix secondes; après quoi j'aurai l'honneur de vous la servir baignant dans une sauce épicée de piment et d'ail.

— Mais la sauce?

— Oui, la sauce elle-même?

— Simple sauce d'huile d'Aix, battue avec des citrons et de la moutarde.

— Parfait, dit Chicot.

Frère Eusèbe respira.

— Maintenant il manque les confiseries, fit observer judicieusement Gorenflot.

— J'inventerai quelque mets capable d'agréer au seigneur prieur.

— C'est bien, je m'en rapporte à vous, dit Gorenflot; montrez-vous digne de ma confiance.

Eusèbe salua.

— Je puis donc me retirer? demanda-t-il.

Le prieur consulta Chicot.

— Qu'il se retire, dit Chicot.

— Retirez-vous et envoyez-moi le frère sommelier.

Eusèbe salua et sortit.

Le frère sommelier succéda au frère Eusèbe et reçut des ordres non moins précis et non moins détaillés.

Dix minutes après, devant la table couverte d'une fine nappe de lin, les deux convives, ensevelis dans deux larges fauteuils tout garnis de coussins, s'opposaient l'un à l'autre, fourchettes et couteaux en main, comme deux duellistes.

La table, suffisamment grande pour six personnes, était pourtant remplie, tant le sommelier avait accumulé les bouteilles de formes et d'étiquettes différentes.

Eusèbe, fidèle au programme, venait d'envoyer des œufs brouillés, des écrevisses et des champignons qui parfumaient l'air d'une moelleuse vapeur de truffe, de beurre frais comme la crème, de thym et de vin de Madère.

Chicot attaqua en homme affamé. Le prieur, au contraire, en homme qui se défie de lui-même, de son cuisinier et de son convive.

Mais, après quelques minutes, ce fut Gorenflot qui dévora, tandis que Chicot observait.

On commença par le vin du Rhin, puis l'on passa au bourgogne de 1550 ; on fit une excursion dans un ermitage dont on ignorait la date ; on effleura le saint-perey ; enfin l'on passa au vin de la pénitente.

— Qu'en dites-vous ? demanda Gorenflot après en avoir goûté trois fois sans oser se prononcer.

— Velouté, mais léger, fit Chicot ; et comment s'appelle votre pénitente ?

— Je ne la connais pas, moi.

— Ouais ! vous ne savez pas son nom ?

— Non, ma foi, nous traitons par ambassadeur.

Chicot fit une pause pendant laquelle il ferma doucement

les yeux comme pour savourer une gorgée de vin qu'il retenait dans sa bouche avant de l'avalier, mais en réalité pour réfléchir.

— Ainsi donc, dit-il au bout de cinq minutes, c'est en face d'un général d'armée que j'ai l'honneur de dîner ?

— Oh ! mon Dieu, oui !

— Comment ! vous soupirez en disant cela ?

— Ah ! c'est bien fatigant, allez.

— Sans doute, mais c'est honorable, mais c'est beau.

— Superbe ! seulement je n'ai plus de silence aux offices... et avant-hier j'ai été obligé de supprimer un plat au souper.

— Supprimer un plat... et pourquoi donc ?

— Parce que plusieurs de mes meilleurs soldats, je dois l'avouer, ont eu l'audace de trouver insuffisant le plat de rousiné de Bourgogne qu'on donne en troisième le vendredi.

— Voyez-vous cela ! insuffisant !... et quelle raison donnaient-ils de cette insuffisance ?

— Ils prétendaient qu'ils avaient encore faim, et réclamaient quelque chair maigre, comme sarcelle, homard, ou poisson de haut goût. Comprenez-vous ces dévorants ?

— Dam ! s'il font des exercices, ce n'est point étonnant qu'ils aient faim, ces moines.

— Où serait donc le mérite ? dit frère Modeste ; bien manger et bien travailler, c'est ce que peut faire tout le monde. Que diable ! il faut savoir offrir ses privations au Seigneur, continua le digne abbé en empilant un quartier de jambon et de bœuf sur une bouchée déjà respectable de galantine dont frère Eusèbe n'avait point parlé, le mets étant trop simple, non pour être servi, mais pour figurer sur la carte.

— Buvez, Modeste, buvez, dit Chicot, vous allez vous étrangler, mon cher ami ; vous devenez cramoisi.

— C'est d'indignation, répliqua le prieur en vidant son verre qui contenait une demi-pinte.

Chicot le laissa faire, puis lorsque Gorenflot eut reposé son verre sur la table :

— Voyons, dit Chicot, achevons votre histoire, elle m'intéresse vivement, parole d'honneur. Vous leur avez donc retiré un plat parce qu'ils trouvaient qu'ils n'avaient pas assez à manger ?

— Tout juste.

— C'est ingénieux.

— Aussi la punition a-t-elle fait un rude effet ; j'ai cru qu'on allait se révolter ; les yeux brillaient, les dents claquaient.

— Ils avaient faim, dit Chicot ; ventre de biche ! c'est bien naturel.

— Ils avaient faim, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Vous le dites ? vous le croyez ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien ! j'ai remarqué, ce soir-là, un fait bizarre et que je recommanderai à l'analyse de la science ; j'ai donc appelé frère Borromée, en le chargeant de mes instructions touchant cette privation d'un plat, à laquelle j'ai ajouté, voyant la rébellion, privation de vin.

— Enfin ? demanda Chicot.

— Enfin, pour couronner l'œuvre, j'ai commandé un nouvel exercice, voulant terrasser l'hydre de la révolte : les psaumes disent cela, vous savez ; attendez donc : *Cabis portabis diagonem*, eh ! vous ne connaissez que cela, mor-dieu !

— *Proculcabis draconem*, fit Chicot en versant à boire au prieur.

— *Draconem*, c'est cela, bravo ! à propos de dragon, mangez donc de cette anguille, elle emporte la bouche, c'est merveilleux !

— Merci, je ne puis plus respirer ; mais racontez, racontez.

— Quoi ?

— Votre fait bizarre.

— Lequel ? je ne m'en souviens plus.

— Celui que vous vouliez recommander aux savans.

— Ah ! oui, j'y suis, très bien.

— J'écoute.

— Je prescris donc un exercice pour le soir ; je m'attendais à voir mes drôles exténués, hâves, suans, et j'avais préparé un sermon assez beau sur ce texte : *Celui qui mange mon pain*.

— Pain sec, dit Chicot.

— Précisément, pain sec, s'écria Gorenflot, en dilatant, par un rire cyclopéen, ses robustes mâchoires. J'aurais joué sur le mot, et d'avance j'en avais ri tout seul une heure, quand je me trouve au milieu de la cour en présence d'une troupe de gaillards animés, nerveux, bondissans comme des sauterelles, et ceci est l'illusion sur laquelle je veux consulter les savans.

— Voyons l'illusion.

— Et sentant le vin d'une lieue.

— Le vin ! Frère Borromée vous avait donc trahi ?

— Oh ! je suis sûr de Borromée, s'écria Gorenflot, c'est l'obéissance passive en personne : je dirais à frère Borromée de se brûler à petit feu, qu'il irait à l'instant même chercher le gril et chaufferait les fagots.

— Ce que c'est que d'être mauvais physionomiste, dit Chicot en se grattant le nez, il ne me fait pas du tout cet effet-là, à moi.

— C'est possible, mais moi, je connais mon Borromée, vois-tu, comme je te connais, mon cher Chicot, dit dom Modeste qui devenait tendre en devenant ivre.

— Et tu dis qu'ils sentaient le vin ?

— Borromée ?

— Non, tes moines.

— Comme des futailles, sans compter qu'ils étaient rouges comme des écrevisses ; j'en ai fait l'observation à Borromée.

— Bravo !

— Ah ! c'est que je ne m'endors pas, moi.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Attends, c'était fort subtil.

— Je le crois.

— Il a répondu que l'appétence très vive produit des effets pareils à ceux de la satisfaction.

— Oh ! oh ! fit Chicot ; en effet, c'est fort subtil, comme tu dis, ventre de biche ! C'est un homme très fort que ton Borromée ; je ne m'étonne plus s'il a le nez et les lèvres si minces ; et cela t'a convaincu ?

— Tout à fait, et tu vas être convaincu toi-même ; mais voyons, approche-toi un peu de moi, car je ne me remue plus sans étourdissement.

Chicot s'approcha. Gorenflot fit de sa large main un cornet acoustique qu'il appliqua sur l'oreille de Chicot.

— Eh bien ? demanda Chicot.

— Attends donc, je me résume. Vous souvenez-vous du temps où nous étions jeunes, Chicot ?

— Je m'en souviens.

— Du temps où le sang brûlait... où les désirs immodestes ?...

— Prieur ! prieur ! fit le chaste Chicot.

— C'est Borromée qui parle, et je maintiens qu'il a raison ; l'appétence ne produisait-elle point parfois les illusions de la réalité ?

Chicot se mit à rire si violemment que la table, avec toutes les bouteilles, trembla comme un plancher de navire.

— Bien, bien, dit-il, je vais me mettre à l'école de frère

Borromée, et quand il m'aura bien pénétré de ses théories, je vous demanderai une grâce, mon révérend.

— Elle vous sera accordée, Chicot, comme tout ce que vous demanderez à votre ami. Maintenant, dites, quelle est cette grâce ?

— Vous me chargerez de l'économat du prieuré pendant huit jours seulement.

— Et que ferez-vous pendant ces huit jours ?

— Je nourrirai frère Borromée de ses théories ; je lui servirai un plat, un verre vide, en lui disant : Désirez de toute la force de votre faim et de votre soif une dinde aux champignons et une bouteille de chambertin ; mais prenez garde de vous griser avec ce chambertin, prenez garde d'avoir une indigestion de cette dinde, cher frère philosophe.

— Ainsi, dit Gorenflot, tu ne crois pas à l'appétence, païen ?

— C'est bien ! c'est bien ! je crois ce que je crois ; mais brisons sur les théories.

— Soit, dit Gorenflot, brisons et parlons un peu de la réalité.

Et Gorenflot se versa un verre plein.

— A ce bon temps dont tu parlais tout à l'heure, Chicot, dit-il, à nos soupers à la *Corne d'Abondance* !

— Bravo ! je croyais que tu avais oublié tout cela, révérend.

— Profane ! tout cela dort sous la majesté de ma position ; mais, morbleu ! je suis toujours le même.

Et Gorenflot se mit à entonner sa chanson favorite, malgré les chuts de Chicot.

Quand l'ânon est deslâché,
Quand le vin est débouché,
L'ânon dresse son oreille,
Le vin sort de la bouteille ;
Mais rien n'est si éventé

Que le moine en pleine treille;
Mais rien n'est si desbâté
Que le moine en liberté.

— Mais chut ! donc, malheureux ! dit Chicot, si frère Borromée entrait, il croirait qu'il y a huit jours que vous n'avez ni bu ni mangé.

— Si frère Borromée entrait, il chanterait avec nous.

— Je ne crois pas.

— Et moi, je te dis...

— De te taire et de répondre à mes questions.

— Parle alors.

— Tu ne m'en donnes pas le temps, ivrogne !

— Oh ! ivrogne, moi !

— Voyons, il résulte de l'exercice des armes que ton ~~cou-~~vent est changé en une véritable caserne.

— Oui, mon ami, c'est le mot, véritable caserne, caserne véritable ; jeudi dernier, est-ce jeudi ? oui, c'est jeudi ; attends donc, je ne sais plus si c'est jeudi.

— Jeudi ou vendredi, la date n'y fait rien.

— C'est juste, le fait, voilà tout, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! jeudi ou vendredi, dans le corridor, j'ai trouvé deux novices qui se battaient au sabre avec deux seconds qui se préparaient de leur côté à en découdre.

— Et qu'as-tu fait ?

— Je me suis fait apporter un fouet pour rosser les novices qui se sont enfuis ; mais Borromée...

— Ah ! ah ! Borromée, encore Borromée !

— Toujours.

— Mais Borromée ?...

— Borromée les a rattrapés et vous les a fustigés de telle façon qu'ils sont encore au lit, les malheureux !

— Je demande à voir leurs épaules pour apprécier la vigueur du bras de frère Borromée, fit Chicot.

— Nous déranger pour voir d'autres épaules que des

épaules de mouton, jamais ! Mangez donc de ces pâtes d'abricot.

— Non pas, morbleu ! j'étoufferais.

— Buvez alors.

— Non plus : j'ai à marcher, moi.

— Eh bien ! moi, crois-tu donc que je n'aie point à marcher ? et cependant je bois.

— Oh ! vous, c'est différent ; et puis pour crier les commandemens il vous faut des poumons.

— Alors, un verre, rien qu'un verre de cette liqueur digestive, dont Eusèbe a seul le secret.

— D'accord.

— Elle est si efficace, qu'eût-on dîné de façon gloutonne, on se trouverait nécessairement avoir faim deux heures après son dîner.

— Quelle recette pour les pauvres ! Savez-vous que si j'étais roi, je ferais trancher la tête à Eusèbe ; sa liqueur est capable d'affamer un royaume. Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?

— C'est l'exercice qui commence, dit Gorenflot.

En effet, on venait d'entendre un grand bruit de voix et de ferraille venant de la cour.

— Sans le chef ? dit Chicot. Oh ! oh ! voilà des soldats assez mal disciplinés, ce me semble.

— Sans moi ? jamais ! dit Gorenflot ; d'ailleurs cela ne se peut pas, comprends-tu ? puisque c'est moi qui commande, puisque l'instructeur, c'est moi ; et, tiens, la preuve, c'est que j'entends frère Borromée qui vient prendre mes ordres.

En effet, au moment même, Borromée entrait, lançant à Chicot un regard oblique et prompt comme la flèche traîsresse du Parthe.

— Oh ! oh ! pensa Chicot, tu as eu tort de me lancer ce regard-là ; il t'a trahi.

— Seigneur prieur, dit Borromée, on n'attend plus que vous pour commencer la visite des armes et des cuirasses.

— Des cuirasses! oh! oh! se dit tout bas Chicot, un instant, j'en suis, j'en suis!

Et il se leva précipitamment.

— Vous assisterez à mes manœuvres, dit Gorenflot en se soulevant à son tour, comme ferait un bloc de marbre qui prendrait des jambes; votre bras, mon ami; vous allez voir une belle instruction.

— Le fait est que le seigneur prieur est un tacticien profond, dit Borromée sondant l'imperturbable physionomie de Chicot.

— Dom Modeste est un homme supérieur en toutes choses, répondit Chicot en s'inclinant.

Puis tout bas, à lui-même :

— Oh! oh! murmura-t-il, jouons serré, mon aiglon, ou voilà un milan qui t'arracherait les plumes.

XXII.

FRÈRE BORROMÉE.

Lorsque Chicot, soutenant le révérend prieur, arriva par le grand escalier dans la cour du prieuré, le coup d'œil fut exactement celui d'une immense caserne en pleine activité.

Partagés en deux bandes de cent hommes chacune, les moines, la hallebarde, la pique ou le mousquet au pied, attendaient comme des soldats l'apparition de leur commandant.

Cinquante à peu près, parmi les plus forts et les plus zélés, avaient couvert leurs têtes de casques ou de salades : une ceinture attachait à leurs reins une longue épée ; il ne

leur manquait absolument qu'un bouclier de main pour ressembler aux anciens Mèdes, ou des yeux retroussés pour ressembler à des Chinois modernes.

D'autres étalaient avec orgueil des cuirasses bombées, sur lesquelles ils aimaient à faire bruir un gantelet de fer.

D'autres enfin, enfermés dans des brassards et dans des cuissards, s'exerçaient à développer leurs jointures privées d'élasticité par ces carapaces partielles.

Frère Borromée prit un casque des mains d'un novice, et se le posa sur la tête par un mouvement aussi prompt, aussi régulier que l'eût pu faire un retre ou un lansquenet.

Tandis qu'il en attachait les brides, Chicot ne pouvait s'empêcher de regarder le casque; et tout en le regardant, sa bouche souriait; enfin, tout en souriant, il tournait autour de Borromée, comme pour l'admirer sur toutes ses aces.

Il fit plus, il s'approcha du trésorier, et passa la main sur une des inégalités du heaume.

— Vous avez là un magnifique armet, frère Borromée, dit-il; où l'avez-vous donc acheté, mon cher prieur?

Gorenflot ne put répondre, parce qu'en ce moment on l'attachait dans une cuirasse resplendissante, laquelle, bien que spacieuse à loger l'Hercule Farnèse, étreignait douloureusement les ondulations luxuriantes de la chair du digne prieur.

— Ne bridez pas ainsi, mordieu! s'écriait Gorenflot; ne serrez pas de cette force, j'étoufferais, je n'aurais plus de voix; assez! assez!

— Vous demandiez, je crois, au révérend prieur, dit Borromée, où il avait acheté mon casque?

— Je demandais cela au révérend prieur et non à vous, reprit Chicot, parce que je présume qu'en ce couvent, comme dans tous les autres, rien ne se fait que sur l'ordre du supérieur.

— Certainement, dit Gorenflot, rien ici ne se fait que par mon ordre. Que demandez-vous, cher monsieur Briquet ?

— Je demande à frère Borromée s'il sait d'où vient ce casque.

— Il faisait partie d'un lot d'armures que le révérend prieur a achetées hier pour armer le couvent.

— Moi ? fit Gorenflot.

— Votre Seigneurie a commandé, elle se le rappelle, que l'on apportât ici plusieurs casques et plusieurs cuirasses, et l'on a exécuté les ordres de Votre Seigneurie.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Gorenflot.

— Ventre de biche ! dit Chicot, mon casque était donc bien attaché à son maître, qu'après l'avoir conduit moi-même à l'hôtel de Guise, il vienne comme un chien perdu me retrouver au prieuré des Jacobins !

En ce moment, sur un geste de frère Borromée, les lignes se faisaient régulières et le silence s'établissait dans les rangs.

Chicot s'assit sur un banc, afin d'assister à son aise aux manœuvres.

Gorenflot se tint debout, d'aplomb sur ses jambes comme sur deux poteaux.

— Attention ! dit tout bas frère Borromée.

Dom Modeste tira un sabre gigantesque de son fourreau de fer, et, le brandissant en l'air, il cria d'une voix de stentor :

— Attention !

— Votre Révérence se fatiguerait peut-être à faire les commandemens, dit alors frère Borromée avec une douce prévenance. Votre Révérence souffrait ce matin : s'il lui plaît ménager sa précieuse santé, je commanderai aujourd'hui l'exercice.

— Je le veux bien, dit dom Modeste : en effet je suis souffrant, j'étouffe ; allez.

Borromée s'inclina, et, en homme habitué à ces sortes de consentemens, il vint se placer au front de la troupe.

— Quel serviteur complaisant ! dit Chicot ; c'est une perle que ce gaillard-là.

— Il est charmant ! je te le disais bien, répondit dom Modeste.

— Je suis sûr qu'il te fait la même chose tous les jours, dit Chicot.

— Oh ! tous les jours. Il est soumis comme un esclave ; je ne fais que lui reprocher ses prévenances. L'humilité n'est pas la servitude, ajouta sentencieusement Gorenflot.

— En sorte que tu n'as vraiment rien à faire ici, et que tu peux dormir sur les deux oreilles : frère Borromée veille pour toi.

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Voilà ce que je voulais savoir, dit Chicot dont l'attention se porta sur Borromée tout seul.

C'était merveille que de voir, pareil à un cheval de guerre, se redresser sous le harnais le trésorier des moines.

Son œil dilaté lançait des flammes, son bras vigoureux imprimait à l'épée des secousses tellement savantes qu'on eût dit un maître en fait d'armes s'escrimant devant un peloton de soldats. Chaque fois que frère Borromée faisait une démonstration, Gorenflot la répétait en ajoutant :

— Borromée a raison ; mais je vous ai déjà dit cela, moi ; rappelez-vous donc ma leçon d'hier. Passez l'arme d'une main dans l'autre ; soutenez la pique, soutenez-la donc : le fer à la hauteur de l'œil ; de la tenue, par saint Georges ! du jarret ; demi-tour à gauche est exactement la même chose que demi-tour à droite, excepté que c'est tout le contraire.

— Ventre de biche ! dit Chicot, tu es un habile démonstrateur.

— Oui, oui, fit Gorenflot en caressant son triple menton j'entends assez bien la manœuvre.

— Et tu as dans Borromée un excellent élève.

— Il m'a compris, dit Gorenflot; il est on ne peut plus intelligent.

Les moines exécutèrent la course militaire, sorte de manœuvre fort en vogue à cette époque, les passes d'armes, les passes d'épée, les passes de piques et les exercices à feu.

Lorsqu'on en fut à cette dernière épreuve :

— Tu vas voir mon petit Jacques, dit le prieur à Chicot.

— Qu'est-ce que c'est que ton petit Jacques ?

— Un gentil garçon que j'ai voulu attacher à ma personne, parce qu'il a des dehors calmes et une main vigoureuse, et avec tout cela la vivacité du salpêtre.

— Ah ! vraiment ! Et où donc est-il, ce charmant enfant ?

— Attends, attends, je vais te le montrer ; là, tiens, là-bas ; celui qui tient un mousquet à la main et qui s'apprête à tirer le premier.

— Et il tire bien ?

— C'est-à-dire qu'à cent pas le drôle ne manque pas un noble à la rose.

— Voilà un gaillard qui doit vertement servir une messe ; mais attends donc, à ton tour.

— Quoi donc ?

— Mais si, mais non.

— Tu connais mon petit Jacques ?

— Moi, pas le moins du monde.

— Mais tu croyais le connaître d'abord ?

— Oui, il me semblait l'avoir vu dans certaine église, un jour, ou plutôt une nuit que j'étais renfermé dans un confessionnal ; mais non, je me trompais, ce n'était pas lui.

Cette fois, nous devons l'avouer, les paroles de Chicot n'étaient pas exactement d'accord avec la vérité. Chicot était trop bon physionomiste, quand il avait vu une figure une fois, pour oublier jamais cette figure.

Pendant qu'il était, sans s'en douter, l'objet de l'atten-

tion du prieur et de son ami, le petit Jacques, comme l'appelait Gorenflot, chargeait en effet un mousquet pesant, long comme lui-même, puis le mousquet chargé, il vint se camper fièrement à cent pas du but, et là, ramenant sa jambe droite en arrière, avec une précision toute militaire, il ajusta.

Le coup partit, et la balle alla se loger au milieu du but, au grand applaudissement des moines.

— Tudieu ! c'est bien visé, dit Chicot, et sur ma parole, voilà un joli garçon.

— Merci, monsieur, répondit Jacques, dont les joues pâles se colorèrent d'une rougeur de plaisir.

— Tu manies les armes habilement, mon enfant, reprit Chicot.

— Mais, monsieur, j'étudie, fit Jacques.

Et sur ces mots, laissant son mousquet inutile, après la preuve d'adresse qu'il avait donnée, il prit une pique des mains de son voisin, et fit un moulinet que Chicot trouva parfaitement exécuté.

Chicot renouvela ses compliments.

— C'est surtout à l'épée qu'il excelle, dit dom Modeste. Ceux qui s'y connaissent le jugent très fort ; il est vrai que le drôle a des jarrets de fer, des poignets d'acier, et qu'il gratte le fer depuis le matin jusqu'au soir.

— Ah ! voyons cela, dit Chicot.

— Vous voulez essayer sa force ? dit Borromée.

— Je voudrais en avoir la preuve, répondit Chicot.

— Ah ! continua le trésorier, c'est qu'ici personne, excepté moi peut-être, n'est capable de lutter contre lui ; êtes-vous d'une certaine force, vous ?

— Je ne suis qu'un pauvre bourgeois, dit Chicot en secouant la tête ; autrefois j'ai poussé ma brette comme un autre ; mais aujourd'hui mes jambes tremblent, mon bras vacille et ma tête n'est plus fort présente.

— Mais cependant vous pratiquez toujours ? dit Borromée.

— Un peu, répondit Chicot en lançant à Gorenflot qui souriait un coup d'œil qui arracha aux lèvres de celui-ci le nom de Nicolas David.

Mais Borromée ne vit point le sourire, Borromée n'entendit pas ce nom, et avec un sourire plein de tranquillité, il ordonna que l'on apportât les fleurets et les masques d'escrime.

Jacques, tout pétillant de joie sous son enveloppe froide et sombre, releva sa robe jusqu'aux genoux et assura sa sandale sur le sable en faisant un appel.

— Décidément, dit Chicot, comme n'étant ni moine ni soldat, il y a quelque temps que je n'ai fait des armes, veuillez, je vous prie, frère Borromée, vous qui n'êtes que muscles et tendons, donner la leçon à frère Jacques. Y consentez-vous, cher prieur ? demanda Chicot à dom Modeste.

— Je l'ordonne ! déclama le prieur, toujours enchanté de placer ce mot.

Borromée ôta son casque, Chicot se hâta de tendre les deux mains, et le casque, déposé entre les mains de Chicot, permit de nouveau à son ancien maître de constater son identité ; puis, tandis que notre bourgeois accomplissait cet examen, le trésorier reléva sa robe dans sa ceinture et se préparait.

Tous les moines, animés de l'esprit de corps, vinrent faire cercle autour de l'élève et du professeur.

Gorenflot se pencha à l'oreille de son ami.

— C'est aussi amusant que de chanter vêpres, n'est-ce pas ? dit-il naïvement.

— C'est ce que disent les cheveu-légers, répondit Chicot avec la même naïveté.

Les deux combattans se mirent en garde ; Borromée, sec

et nerveux, avait l'avantage de la taille ; il avait en outre celui que donnent l'aplomb et l'expérience.

Le feu montait par vives lueurs aux yeux de Jacques, et animait les pommettes de ses joues d'une rougeur fébrile.

On voyait peu à peu tomber le masque religieux de Borromée, qui, le fleuret à la main, emporté par l'action si entraînante de la lutte d'adresse, se transformait en homme d'armes ; il entremêlait chaque coup d'une exhortation, d'un conseil, d'un reproche ; mais souvent la vigueur, la promptitude, l'élan de Jacques triomphaient des qualités de son maître, et frère Borromée recevait quelque bon coup en pleine poitrine.

Chicot dévorait ce spectacle des yeux, et comptait les coups de bouton.

Lorsque l'assaut fut fini, ou plutôt lorsque les tireurs firent une première pause : — Jacques a touché six fois, dit Chicot ; frère Borromée, neuf ; c'est fort joli pour l'écolier, mais ce n'est point assez pour le maître.

Un éclair inaperçu à tout le monde, excepté à Chicot, passa dans les yeux de Borromée, et vint révéler un nouveau trait de son caractère.

— Bon ! pensa Chicot, il est orgueilleux.

— Monsieur, répliqua Borromée d'une voix qu'à grand-peine il parvint à faire douceuse, l'exercice des armes est bien rude pour tout le monde, et surtout pour de pauvres moines comme nous.

— N'importe, dit Chicot, décidé à pousser maître Borromée jusqu'en ses derniers retranchemens ; le maître ne doit pas avoir moins de la moitié en avantage sur son élève.

— Ah ! monsieur Briquet, fit Borromée, tout pâle et se mordant les lèvres, vous êtes bien absolu, ce me semble.

— Bon ! il est colère, pensa Chicot, deux péchés mor-

tels ; on dit qu'un seul suffit pour perdre un homme ; j'ai beau jeu.

Puis tout haut :

— Et si Jacques avait plus de calme, continua-t-il, je suis certain qu'il ferait jeu égal.

— Je ne crois pas, dit Borromée.

— Eh bien ! j'en suis sûr, moi.

— Monsieur Briquet, qui connaît les armes, dit Borromée avec un ton amer, devrait peut-être essayer la force de Jacques par lui-même ; il s'en rendrait mieux compte alors.

— Oh ! moi, je suis vieux, dit Chicot.

— Oui, mais savant, dit Borromée.

— Ah ! tu railles, pensa Chicot ; attends, attends. Mais, continua-t-il, il y a une chose qui ôte de la valeur à mon observation.

— Laquelle ?

— C'est que frère Borromée, en digne maître, a, j'en suis sûr, laissé toucher Jacques un peu par complaisance.

— Ah ! ah ! fit Jacques à son tour en fronçant le sourcil.

— Non certes, répondit Borromée en se contenant, mais exaspéré au fond ; j'aime Jacques certainement, mais je ne le perds point avec ces sortes de complaisances.

— C'est étonnant, fit Chicot comme se parlant à lui-même, je l'avais cru, excusez-moi.

— Mais enfin, vous qui parlez, dit Borromée, essayez donc, monsieur Briquet.

— Oh ! ne m'intimidez pas, dit Chicot.

— Soyez tranquille, monsieur, dit Borromée, on aura de l'indulgence pour vous ; on connaît les lois de l'Eglise.

— Païen ! murmura Chicot.

— Voyons, monsieur Briquet, une passe seulement.

— Essaie, dit Gorenflot, essaie.

— Je ne vous ferai point de mal, monsieur, dit Jacques prenant à son tour le parti de son maître, et désirant de

son côté donner son petit coup de dent ; j'ai la main très-douce.

— Cher enfant ! murmura Chicot en attachant sur le jeune moine un inexprimable regard qui se termina par un silencieux sourire.

— Voyons, dit-il, puisque tout le monde le veut.....

— Ah, bravo ! firent les intéressés avec l'appétit du triomphe.

— Seulement, dit Chicot, je vous préviens que je n'accepte pas plus de trois passes.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit Jacques.

Et se levant lentement du banc sur lequel il était retourné s'asseoir, Chicot serra son pourpoint, passa son gant d'arme, et assujettit son masque avec l'agilité d'une tortue qui attrape des mouches.

— Si celui-là arrive à la parade sur tes coups droits, souffla Borromée à Jacques, je ne fais plus assaut avec toi, je t'en préviens.

Jacques fit un signe de tête, accompagné d'un sourire qui signifiait :

— Soyez tranquille, maître.

Chicot, toujours avec la même lenteur et la même circonspection, se mit en garde, allongeant ses grands bras et ses longues jambes, que, par un miracle de précision, il disposa de manière à en dissimuler l'énorme ressort et l'incalculable développement.

XXIII.

LA LEÇON.

L'escrime n'était point, à l'époque dont nous essayons, non-seulement de raconter les événemens, mais encore de peindre les mœurs et les habitudes, ce qu'elle est aujourd'hui. Les épées, tranchantes des deux côtés, faisaient que l'on frappait presque aussi souvent de taille que de pointe ; en outre, la main gauche, armée d'une dague, était à la fois défensive et offensive : il en résultait une foule de blessures, ou plutôt d'égratignures, qui étaient dans un combat réel un puissant motif d'excitation. Quélus, perdant son sang par dix-huit blessures, se tenait debout encore, continuait de combattre, et ne fût pas tombé, si une dix-neuvième blessure ne l'eût couché dans le lit qu'il ne quitta plus que pour le tombeau.

L'escrime, apportée d'Italie, mais encore dans l'enfance de l'art, consistait donc à cette époque dans une foule d'évolutions qui déplaçaient considérablement le tireur et devaient, sur un terrain choisi par le hasard, rencontrer une foule d'obstacles dans les moindres accidens du sol.

Il n'était point rare de voir le tireur s'allonger, se raccourcir, sauter à droite, sauter à gauche, appuyer une main à terre ; l'agilité, non-seulement de la main, mais encore des jambes, mais de tout le corps, devait être une des premières conditions de l'art.

Chicot ne paraissait pas avoir appris l'escrime à cette école ; on eût dit, au contraire, qu'il avait pressenti l'art

moderne, dont toute la supériorité, et surtout toute la grâce, est dans l'agilité des mains et la presque immobilité du corps. Il se posa droit et ferme sur l'une et l'autre jambe, avec un poignet souple et nerveux à la fois, avec une épée qui semblait un jonc flexible et pliant, depuis la pointe jusqu'à la moitié de la lame, et qui était d'un inflexible acier depuis la garde jusqu'au milieu.

Aux premières passes, en voyant devant lui cet homme de bronze dont le poignet seul semblait vivant, frère Jacques eut des impatiences de fer qui ne produisirent sur Chicot d'autre effet que de faire détendre son bras et sa jambe au moindre jour qu'il apercevait dans le jeu de son adversaire, et l'on comprend qu'avec cette habitude de frapper autant d'estoc que de pointe, ces jours étaient fréquents. A chacun de ces jours, ce grand bras s'allongeait donc de trois pieds, et poussait droit dans la poitrine du frère un coup de bouton aussi méthodique que si un mécanisme l'eût dirigé, et non un organe de chair incertain et inégal.

A chacun de ces coups de bouton, Jacques, rouge de colère et d'émulation, faisait un bond en arrière.

Pendant dix minutes, l'enfant déploya toutes les ressources de son agilité prodigieuse ; il s'élançait comme un chat-tigre, il se repliait comme un serpent, il se glissait sous la poitrine de Chicot, bondissait à droite et à gauche ; mais celui-ci, avec son air calme et son grand bras, saisisait son temps, et, tout en écartant le fleuret de son adversaire, envoyait toujours le terrible bouton à son adresse.

Frère Borromée pâlisait du refoulement de toutes les passions qui l'avaient surexcité naguère.

Enfin Jacques se rua une derrière fois sur Chicot, qui, le voyant mal d'aplomb sur ses jambes, lui présenta un jour pour qu'il se fendît à fond. Jacques n'y manqua point, et Chicot, parant avec raideur, écarta le pauvre élève de la ligne d'équilibre, à tel point qu'il perdit contenance et tomba.

Chicot, immobile comme un roc, était resté à la même place.

Frère Borromée se rongait les doigts jusqu'au sang.

— Vous ne nous aviez pas dit, monsieur, que vous étiez un pilier de salle d'armes, dit-il.

— Lui ! s'écria Gorenflot ébahi, mais triomphant par un sentiment d'amitié facile à comprendre ; lui, il ne sort jamais !

— Moi, un pauvre bourgeois, dit Chicot ; moi, Robert Briquet, un pilier de salle d'armes ! ah ! monsieur le trésorier !

— Mais enfin, monsieur, s'écria frère Borromée, pour manier une épée comme vous le faites, il faut avoir énormément exercé.

— Eh ! mon Dieu, oui, monsieur, répondit Chicot avec bonhomie ; j'ai en effet tenu quelquefois l'épée ; mais en la tenant j'ai toujours vu une chose.

— Laquelle ?

— C'est que, pour celui qui la tient, l'orgueil est un mauvais conseiller, et la colère un mauvais aide ; maintenant écoutez, mon petit frère Jacques, ajouta-t-il, vous avez un joli poignet, mais vous n'avez ni jambes ni tête ; vous êtes vif, mais vous ne raisonnez pas. Il y a dans les armes trois choses essentielles : la tête d'abord, puis la main et les jambes ; avec la première on peut se défendre, avec la première et la seconde on peut vaincre ; mais en réunissant les trois on vainc toujours.

— Oh ! monsieur, dit Jacques, faites donc assaut avec frère Barromée ; ce sera certainement bien beau à voir.

Chicot, dédaigneux, allait refuser la proposition ; mais il réfléchit que peut-être l'orgueilleux trésorier en prendrait-il avantage.

— Soit, dit-il, et si frère Borromée y consent, je suis à ses ordres.

— Non, monsieur, répondit le trésorier, je serais battu ; j'aime mieux l'avouer que de faire preuve.

— Oh ! qu'il est modeste, qu'il est aimable ! dit Gorenflot.

— Tu te trompes, lui répondit à l'oreille l'impitoyable Chicot, il est fou de vanité ; à son âge, si j'eusse trouvé pareille occasion, j'eusse demandé à genoux la leçon que Jacques vient de recevoir.

Cela dit, Chicot reprit son gros dos, ses jambes circonflexes, sa grimace éternelle, et revint s'asseoir sur son banc.

Jacques le suivit ; l'admiration l'emportait chez le jeune homme sur la honte de la défaite.

— Donnez-moi donc des leçons, monsieur Robert, disait-il ; le seigneur prieur le permettra : n'est-ce pas, Votre Révérence ?

— Oui, mon enfant, répondit Gorenflot ; avec plaisir.

— Je ne veux point marcher sur les brisées de votre maître, mon ami, dit Chicot ; et il salua Borromée.

Borromée prit la parole.

— Je ne suis pas le seul maître de Jacques, dit-il, je n'enseigne pas seul les armes ici ; n'ayant pas seul l'honneur, permettez que je n'aie pas seul la défaite.

— Qui donc est son autre professeur ? se hâta de demander Chicot, voyant chez Borromée la rougeur qui décelait la crainte d'avoir commis une imprudence.

— Mais personne, reprit Borromée, personne.

— Si fait ! si fait, dit Chicot, j'ai parfaitement entendu. Quel est donc votre autre maître, Jacques ?

— Eh ! oui, oui, dit Gorenflot ; un gros court que vous m'avez présenté, Borromée, et qui vient ici quelquefois ; une bonne figure, et qui boit agréablement.

— Je ne me rappelle plus son nom, dit Borromée.

Frère Eusèbe, avec sa mine béate et son couteau passé dans sa ceinture, s'avança niaisement.

— Je le sais, moi, dit-il.

Borromée lui fit des signes multipliés qu'il ne vit pas.

— C'est maître Bussy-Leclerc, continua-t-il, lequel a été professeur d'armes à Bruxelles.

— Ah ! oui-dà, fit Chicot, maître Bussy-Leclerc ! une bonne lame, ma foi !

Et tout en disant cela avec toute la naïveté dont il était capable, Chicot attrapait au passage le coup d'œil furibond que dardait Borromée sur le malencontreux complaisant.

— Tiens, je ne savais pas qu'il s'appelât Bussy-Leclerc. On avait oublié de m'en informer, dit Gorenflot.

— Je n'avais pas cru que le nom intéressât le moins du monde Votre Seigneurie, dit Borromée.

— En effet, reprit Chicot, un maître d'armes ou un autre, pourvu qu'il soit bon, n'importe.

— En effet, n'importe, reprit Gorenflot, pourvu qu'il soit bon.

Et là-dessus il prit le chemin de l'escalier de son appartement, escorté de l'admiration générale.

L'exercice était terminé.

Au pied de l'escalier, Jacques réitéra sa demande à Chicot, au grand déplaisir de Borromée ; mais Chicot répondit :

— Je ne sais pas démontrer, mon ami ; je me suis fait tout seul avec de la réflexion et de la pratique ; faites comme moi : à tout sain esprit le bien profite.

Borromée commanda un mouvement qui tourna tous les moines vers les bâtimens pour la rentrée. Gorenflot s'appuya sur Chicot et monta majestueusement l'escalier.

— J'espère, dit-il avec orgueil, que voilà une maison dévouée au service du roi, et bonne à quelque chose, heim !

— Peste ! je le crois bien, dit Chicot ; on en voit de belles, révérend prieur, lorsque l'on vient chez vous.

— En un mois tout cela, en moins d'un mois même.

— Et fait par vous ?

— Fait par moi, par moi seul, comme vous voyez, dit Gorenflot en se redressant.

— C'est plus que je n'attendais, mon ami, et quand je reviendrai de ma mission...

— Ah ! c'est vrai, cher ami ! parlons donc de votre mission.

— D'autant plus volontiers que j'ai un message, ou plutôt un messenger, à envoyer au roi avant mon départ.

— Au roi, cher ami, un messenger ? vous correspondez donc avec le roi ?

— Directement.

— Et il vous faut un messenger, dites-vous ?

— Il me faut un messenger.

— Voulez-vous un de nos frères ? Ce serait un honneur pour le couvent si un de nos frères voyait le roi.

— Assurément.

— Je vais mettre deux de nos meilleures jambes à vos ordres. Mais contez-moi, Chicot, comment le roi qui vous croyait mort...

— Je vous l'ai déjà dit, je n'étais qu'en léthargie... et au moment venu j'ai ressuscité.

— Et pour rentrer en faveur ? demanda Gorenflot.

— Plus que jamais, dit Chicot.

— Alors, fit Gorenflot en s'arrêtant, vous pourrez donc dire au roi tout ce que nous faisons ici dans son intérêt ?

— Je n'y manquerai pas, mon ami, je n'y manquerai pas, soyez tranquille.

— Oh ! cher Chicot, s'écria Gorenflot qui se voyait évêque.

— Mais d'abord, j'ai deux choses à vous demander.

— Lesquelles ?

— La première, de l'argent, que le roi vous rendra.

— De l'argent ! s'écria Gorenflot en se levant avec précipitation, j'en ai plein mes coffres.

— Vous êtes bien heureux, par ma foi, dit Chicot.

— Voulez-vous mille écus ?

— Non pas, c'est beaucoup trop, cher ami, je suis modeste dans mes goûts, humble dans mes désirs ; mon titre d'ambassadeur ne m'enorgueillit pas, et je le cache plutôt que je ne m'en vante : cent écus me suffiront.

— Les voilà. Et la seconde chose ?

— Un écuyer.

— Un écuyer ?

— Oui, pour m'accompagner ; j'aime la société, moi,

— Ah ! mon ami, si j'étais encore libre comme autrefois, dit Gorenflot en poussant un soupir.

— Oui, mais vous ne l'êtes plus.

— La grandeur m'enchaîne, murmura Gorenflot.

— Hélas ! dit Chicot, on ne peut pas tout faire à la fois, ne pouvant avoir votre honorable compagnie, très cher prieur, je me contenterai donc de celle du petit frère Jacques.

— Du petit frère Jacques ?

— Oui, il me plaît, le gaillard.

— Et tu as raison, Chicot, c'est un sujet rare et qui ira loin.

— Je vais d'abord le mener à deux cent cinquante lieues, moi, si tu me l'accordes.

— Il est à toi, mon ami.

Le prieur frappa sur un timbre, au bruit duquel accourut un frère servant.

— Qu'on fasse monter le frère Jacques et le frère chargé des courses de la ville.

Dix minutes après, tous deux parurent sur le seuil de la porte.

— Jacques, dit Gorenflot, je vous donne une mission extraordinaire.

— A moi, monsieur le prieur ? demanda le jeune homme étonné.

— Oui, vous allez accompagner monsieur Robert Briquet dans un grand voyage.

— Oh ! s'écria dans un enthousiasme nomade le jeune frère, moi en voyage avec monsieur Briquet, moi au grand air, moi en liberté ! Ah ! monsieur Robert Briquet, nous ferons des armes tous les jours, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant.

— Et je pourrai emporter mon arquebuse ?

— Tu l'emporteras.

Jacques bondit et s'élança hors de la chambre avec des cris de joie.

— Quant à la commission, dit Gorenflot, je vous prie de donner vos ordres. Avancez, frère Panurge.

— Panurge ! dit Chicot à qui ce nom rappelait des souvenirs qui n'étaient pas exempts de douceur ; Panurge !

— Hélas ! oui, fit Gorenflot, j'ai choisi ce frère qui s'appelle comme l'autre, Panurge, pour lui faire faire les courses que l'autre faisait.

— Il est donc hors de service, notre ancien ami ?

— Il est mort, dit Gorenflot, il est mort.

— Oh ! fit Chicot avec commisération, le fait est qu'il devait se faire vieux.

— Dix-neuf ans, mon ami, il avait dix-neuf ans.

— C'est un fait de longévité remarquable, dit Chicot ; il n'y a que les couvens pour offrir de pareils exemples.

XXIV.

LA PÉNITENTE.

Panurge, ainsi annoncé par le prieur, se montra bientôt. Ce n'était certes pas en raison de sa configuration mo-

rale ou physique qu'il avait été admis à remplacer son défunt homonyme, car jamais figure plus intelligente n'avait été déshonorée par l'application d'un nom d'âne.

C'était à un renard que ressemblait frère Panurge, avec ses petits yeux, son nez pointu et sa mâchoire en avant.

Chicot le regarda un instant, et pendant cet instant, si court qu'il fût, il parut avoir apprécié à sa valeur le messager du couvent.

Panurge resta humblement près de la porte.

— Venez là, monsieur le courrier, dit Chicot ; connaissez-vous le Louvre ?

— Mais oui, monsieur, répondit Panurge.

— Et dans le Louvre, connaissez-vous un certain Henri de Valois ?

— Le roi ?

— Je ne sais pas si c'est bien le roi, en effet, dit Chicot ; mais enfin on a l'habitude de le nommer ainsi.

— C'est au roi que j'aurai affaire ?

— Justement : le connaissez-vous ?

— Beaucoup, monsieur Briquet.

— Eh bien, vous demanderez à lui parler.

— On me laissera arriver ?

— Jusqu'à son valet de chambre, oui ; votre habit est un passeport ; Sa Majesté est fort religieuse, comme vous savez.

— Et que dirai-je au valet de chambre de Sa Majesté ?

— Vous direz que vous êtes envoyé par l'ombre.

— Par quelle ombre ?

— La curiosité est un vilain défaut, mon frère.

— Pardon.

— Vous direz donc que vous êtes envoyé par l'ombre.

— Oui.

— Et que vous attendez la lettre.

— Quelle lettre ?

— Encore !

— Ah ! c'est vrai.

— Mon révérend, dit Chicot en se retournant vers Gorenflot, décidément j'aimais mieux l'autre Panurge.

— Voilà tout ce qu'il y a à faire ? demanda le courrier.

— Vous ajouterez que l'ombre attendra en suivant tout doucement la route de Charenton.

— C'est sur cette route que j'aurai à vous rejoindre, alers.

— Parfaitement.

Panurge s'achemina vers la porte et souleva la portière pour sortir : il sembla à Chicot qu'en accomplissant ce mouvement, frère Panurge avait démasqué un écouteur.

Au reste, la portière retomba si rapidement que Chicot n'eût pas pu répondre que ce qu'il prenait pour une réalité n'était pas une vision.

L'esprit subtil de Chicot le conduisit bien vite à la presque certitude que c'était frère Borromée qui écoutait.

— Ah ! tu écoutes, pensa-t-il ; tant mieux, en ce cas je vais parler pour toi.

— Ainsi, dit Gorenflot, vous voilà honoré d'une mission du roi, cher ami.

— Confidentielle, oui.

— Qui a rapport à la politique, je le présume ?

— Et moi aussi.

— Comment ! vous ne savez pas de quelle mission vous êtes chargé ?

— Je sais que je porte une lettre, voilà tout.

— Un secret d'Etat sans doute ?

— Je le crois.

— Et vous ne vous doutez pas ?...

— Nous sommes assez seuls pour que je vous dise ce que je pense, n'est-ce pas ?

— Dites ; je suis un tombeau pour les secrets.

— Eh bien, le roi s'est enfin décidé à secourir le duc d'Anjou.

— En vérité ?

— Oui ; monsieur de Joyeuse a dû partir cette nuit pour cela.

— Mais vous, mon ami ?

— Moi, je vais du côté de l'Espagne.

— Et comment voyagez-vous ?

— Dam ! comme nous faisons autrefois, à pied, à cheval, en chariot, selon que cela se trouvera.

— Jacques vous sera d'une bonne compagnie pour le voyage, et vous avez bien fait de le demander, il comprend le latin, le petit drôle !

— J'avoue, quant à moi, qu'il me plaît fort.

— Cela suffirait pour que je vous le donnasse, mon ami ; mais je crois, en outre, qu'il vous serait un rude second, en cas de rencontre.

— Merci, cher ami, maintenant je n'ai plus, je crois, qu'à vous faire mes adieux.

— Adieu !

— Que faites-vous ?

— Je m'apprête à vous donner ma bénédiction.

— Bah ! entre nous, dit Chicot, inutile.

— Vous avez raison, répliqua Gorenflot, c'est bon pour des étrangers.

Et les deux amis s'embrassèrent tendrement.

— Jacques ! cria le prieur, Jacques !

Panurge montra son visage de fouine entre les deux portières.

— Quoi ! vous n'êtes pas encore parti ? s'écria Chicot.

— Pardon, monsieur.

— Partez vite, dit Gorenflot, monsieur Briquet est pressé ; où est Jacques ?

Frère Borromée apparut à son tour, l'air doux et la bouche riante.

— Frère Jacques ! répéta le prieur.

— Frère Jacques est parti, dit le trésorier.

— Comment, parti ! s'écria Chicot.

— N'avez-vous pas désiré que quelqu'un allât au Louvre, monsieur ?

— Mais c'était frère Panuage, dit Gorenflot.

— Oh ! sot que je suis ! j'avais entendu Jacques, dit Borromée en se frappant le front.

Chicot fronça le sourcil ; mais le regret de Borromée était en apparence si sincère qu'un reproche eût paru cruel.

— J'attendrai donc, dit-il, que Jacques soit revenu.

Borromée s'inclina en fronçant le sourcil à son tour.

— A propos, dit-il, j'oubliais d'annoncer au seigneur prieur, et j'étais même monté pour cela, que la dame inconnue vient d'arriver et qu'elle désire obtenir audience de Votre Révérence.

Chicot ouvrit des oreilles immenses.

— Seule ? demanda Gorenflot.

— Avec un écuyer.

— Est-elle jeune ? demanda Gorenflot.

Borromée baissa pudiquement les yeux.

— Bon ! il est hypocrite, pensa Chicot.

— Elle paraît encore jeune ! dit Borromée.

— Mon ami, dit Gorenflot en se tournant du côté du faux Robert Briquet, tu comprends ?

— Je comprends, dit Chicot, et je vous laisse ; j'attendrai dans une chambre voisine ou dans la cour.

— C'est cela, mon cher ami.

— Il y a loin d'ici au Louvre, monsieur, fit observer Borromée, et frère Jacques peut tarder beaucoup, d'autant plus que la personne à laquelle vous écrivez hésitera peut-être à confier une lettre d'importance à un enfant.

— Vous faites cette réflexion un peu tard, frère Borromée.

— Dam ! je ne savais pas ; si l'on m'eût confié...

— C'est bien, c'est bien, je vais me mettre en route à petits pas vers Charenton ; l'envoyé, quel qu'il soit, me rejoindra sur le chemin.

Et il se dirigea vers l'escalier.

— Pas de ce côté, monsieur, s'il vous plaît, dit vivement Borromée ; la dame inconnue monte par là, et elle désire bien ne rencontrer personne.

— Vous avez raison, dit Chicot en souriant, je prendrai par le petit escalier.

Et il s'avança vers une porte de dégagement, donnant dans un petit cabinet.

— Et moi, dit Borromée, je vais avoir l'honneur d'introduire la pénitente près du révérend prier.

— C'est cela, dit Gorenflot.

— Vous savez le chemin ? demanda Borromée avec inquiétude.

— A merveille.

Et Chicot sortit par le cabinet.

Après ce cabinet venait une chambre : l'escalier dérobé donnait sur le palier de cette chambre.

Chicot avait dit vrai, il connaissait le chemin, mais il ne connaissait plus la chambre.

En effet, elle était bien changée depuis sa dernière visite : de pacifique elle s'était faite belliqueuse ; les parois des murailles étaient tapissées d'armes, les tables et les consoles étaient chargées de sabres, d'épées et de pistolets ; tous les angles contenaient un nid de mousquets et d'arquebuses.

Chicot s'arrêta un instant dans cette chambre ; il éprouvait le besoin de réfléchir.

— On me cache Jacques, on me cache la dame, on me pousse par les petits degrés pour laisser le grand escalier libre, cela veut dire que l'on veut m'éloigner du moinillon et me cacher la dame, c'est clair.

Je dois donc, en bonne stratégie, faire exactement le contraire de ce que l'on désire que je fasse.

En conséquence, j'attendrai le retour de Jacques, et je me posterai de manière à voir la dame mystérieuse.

Oh ! oh ! voici une belle chemise de mailles jetée dans ce coin, souple, fine et d'une trempe exquise.

Il la souleva en l'admirant.

— Justement j'en cherchais une, dit-il; légère comme du lin, trop étroite de beaucoup pour le prieur; en vérité on dirait que c'est pour moi que cette chemise a été faite : empruntons-la donc à dom Modeste; je la lui rendrai à mon retour.

Et Chicot plia prestement la tunique qu'il glissa sous son pourpoint.

Il rattachait la dernière aiguillette quand frère Borromée parut sur le seuil.

— Oh ! oh ! murmura Chicot, encore toi ! mais tu arrives trop tard, l'ami.

Et croisant ses grands bras derrière son dos et se renversant en arrière, Chicot fit comme s'il admirait les trophées.

— Monsieur Robert Briquet cherche quelque arme à sa convenance ? demanda Borromée.

— Moi, cher ami, dit Chicot, et pour quoi faire, mon Dieu, une arme ?

— Dam ! quand on s'en sert si bien.

— Théorie, cher frère, théorie, voilà tout : un pauvre bourgeois comme moi peut être adroit de ses bras et de ses jambes ; mais ce qui lui manque, et ce qui lui manquera toujours, c'est le cœur d'un soldat. Le fleuret brille assez élégamment dans ma main ; mais Jacques, croyez-le bien, me ferait rompre d'ici à Charenton avec la pointe d'une épée.

— Vraiment ? fit Borromée à demi convaincu par l'air si simple et si bonhomme de Chicot, lequel, disons-le, ve-

nait de se faire plus bossu, plus tors et plus louche que jamais.

— Et puis, le souffle me manque, continua Chicot : vous avez remarqué que je ne puis pas rompre ; les jambes sont exécrables, voilà surtout mon défaut.

— Me permettez-vous de vous faire observer, monsieur, que ce défaut est plus grand encore pour voyager que pour faire des armes ?

— Ah ! vous savez que je voyage ? répondit négligemment Chicot.

— Panurge me l'a dit, répliqua Borromée en rougissant.

— Tiens, c'est drôle, je ne croyais pas avoir parlé de cela à Panurge ; mais n'importe, je n'ai pas de raison de me cacher. Oui, mon frère, je fais un petit voyage ; je vais dans mon pays où j'ai du bien.

— Savez-vous, monsieur Briquet, que vous procurez un bien grand honneur au frère Jacques ?

— Celui de m'accompagner ?

— D'abord, mais ensuite de voir le roi.

— Ou son valet de chambre, car il est possible et même probable que frère Jacques ne verra pas autre chose.

— Vous êtes donc un familier du Louvre

— Oh ! un des plus familiers, monsieur ; c'est moi qui fournissais le roi et les jeunes seigneurs de la cour de bas drapés.

— Le roi ?

— J'avais déjà sa pratique qu'il n'était encore que duc d'Anjou. A son retour de Pologne, il s'est souvenu de moi et m'a fait fournisseur de la cour.

— C'est une belle connaissance que vous avez là, monsieur Briquet.

— La connaissance de Sa Majesté ?

— Oui.

— Tout le monde ne dit point cela, frère Borromée,

— Oh ! les ligueurs.

- Tout le monde l'est peu ou prou aujourd'hui.
- Vous l'êtes peu, vous, à coup sûr
- Moi, pourquoi cela ?
- Quand on connaît personnellement le roi.
- Eh ! eh ! j'ai ma politique comme les autres, fit Chicot.
- Oui, mais votre politique est en harmonie avec celle du roi.
- Ne vous y fiez pas ; nous disputons souvent.
- Si vous disputez, comment vous confie-t-il une mission ?
- Une commission, vous voulez dire ?
- Mission ou commission, peu importe ; l'une ou l'autre implique confiance.
- Peuh ! pourvu que je sache bien prendre mes mesures, voilà tout ce qu'il faut au roi.
- Vos mesures !
- Oui.
- Mesures politiques, mesures de finances ?
- Non, mesures d'étoffes.
- Comment ? fit Borromée stupéfait.
- Sans doute ; vous allez comprendre.
- J'écoute.
- Vous savez que le roi a fait un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres.
- Oui, pour obtenir un héritier.
- Justement. Vous savez qu'il y a un moyen sûr d'arriver au résultat que poursuit le roi.
- Il paraît, en tous cas, que le roi n'emploie pas ce moyen.
- Frère Borromée ! fit Chicot.
- Quoi ?
- Vous savez parfaitement qu'il s'agit d'obtenir un héritier de la couronne par miracle, et non autrement.
- Et ce miracle, on le demande ?...

— A Notre-Dame de Chartres.

— Ah ! oui, la chemise ?

— Allons donc ! c'est cela. Le roi lui a pris sa chemise, à cette bonne Notre-Dame, et l'a donnée à la reine, de sorte qu'en échange de cette chemise, il veut lui donner une robe pareille à celle de la Notre-Dame de Tolède, qui est, dit-on, la plus belle et la plus riche robe de vierge qui existe au monde.

— De sorte que vous allez...

— A Tolède, cher frère Borromée, à Tolède, prendra mesure de cette robe et en fera une pareille.

Borromée parut hésiter s'il devait croire ou ne pas croire Chicot sur parole.

Après de mûres réflexions, nous sommes autorisés à penser qu'il ne le crut pas.

— Vous jugez donc, continua Chicot, comme s'il ignorait entièrement ce qui se passait dans l'esprit du frère trésorier, vous jugez donc que la compagnie des hommes d'église m'eût été fort agréable en pareille circonstance. Mais le temps passe, et frère Jacques ne peut tarder maintenant. Au surplus, je vais l'attendre dehors, à la Croix-Faubin, par exemple.

— Je crois que cela vaut mieux, dit Borromée.

— Vous aurez donc la complaisance de le prévenir, aussitôt son arrivée ?

— Oui.

— Et vous me l'enverrez ?

— Je n'y manquerai pas.

— Merci, cher frère Borromée, enchanté d'avoir fait votre connaissance !

Tous deux s'inclinèrent : Chicot sortit par le petit escalier ; derrière lui, frère Borromée ferma la porte au verrou.

— Allons, allons, dit Chicot, il est important, à ce qu'il paraît, que je ne voie pas la dame ; il s'agit donc de la voir.

Et pour mettre ce projet à exécution, Chicot sortit du prieuré des Jacobins le plus ostensiblement possible, causa un instant avec le frère portier et s'achemina vers la Croix-Faubin en suivant le milieu de la route.

Seulement, arrivé à la Croix-Faubin, il disparut à l'angle du mur d'une ferme, et là, sentant qu'il pouvait défier tous les argus du prieur, eussent-ils des yeux de faucon comme Borromée, il se glissa le long des bâtimens, suivit dans un fossé une haie qui faisait retour, et gagna, sans avoir été aperçu, une charmille assez bien garnie qui s'étendait juste en face du couvent.

Arrivé à ce point, qui lui présentait un centre d'observation tel qu'il le pouvait désirer, il s'assit ou plutôt se coucha et attendit que frère Jacques rentrât au couvent et que la dame en sortît.

XXV.

L'EMBUSCADE.

Chicot, on le sait, n'était pas long à prendre un parti. Il prit celui d'attendre, et cela le plus commodément possible.

A travers l'épaisseur de la charmille, il se fit une fenêtre pour ne point laisser passer inaperçus les allans et les venans qui pouvaient l'intéresser.

La route était déserte. Au plus loin que la vue de Chicot pouvait s'étendre, il n'apparaissait ni cavalier, ni curieux, ni paysan. Toute la foule de la veille s'était évanouie avec le spectacle qui l'avait causée.

Chicot ne vit donc rien qu'un homme assez mesquinement vêtu, qui se promenait transversalement sur la route, et prenait des mesures avec un long bâton pointu, sur le pavé de Sa Majesté le roi de France.

Chicot n'avait absolument rien à faire. Il fut enchanté d'avoir trouvé ce bonhomme pour lui servir de point de mire.

— Que mesurait-il ? pourquoi mesurait-il ? voilà quelles furent, pendant une ou deux minutes, les plus sérieuses réflexions de maître Robert Briquet.

Il se résolut donc à ne point le perdre de vue.

Malheureusement, au moment où, arrivé au bout de sa mesure, l'homme allait relever la tête, une plus importante découverte vint absorber toute son attention, en le forçant de lever les yeux vers un autre point.

La fenêtre du balcon de Gorenflot s'ouvrit à deux battants, et l'on vit apparaître la respectable rotondité de dom Modeste, lequel, avec ses gros yeux écarquillés, son sourire des jours de fête et ses plus galantes façons, conduisait une dame presque ensevelie sous une mante de velours garnie de fourrure.

— Oh ! oh ! se dit Chicot, voici la pénitente. L'allure est jeune ; voyons un peu la tête : là, bien, tournez-vous encore un peu de ce côté ; à merveille ! Il est vraiment singulier que je trouve des ressemblances à toutes les figures que je vois. Fâcheuse manie que j'ai là ! bon, voilà l'écuyer à présent. Oh ! oh ! quant à lui, je ne me trompe pas, c'est bien Mayneville. Oui, oui, la moustache retroussée, l'épée à coquille, c'est lui-même ; mais raisonnons un peu : si je ne me trompe pas pour Mayneville, ventre de biche ! pourquoi me tromperais-je pour madame de Montpensier ? car cette femme, eh oui ! morbleu ! c'est la duchesse.

Chicot, on peut le croire, abandonna dès ce moment l'homme aux mesures, pour ne pas perdre de vue les deux illustres personnages.

Au bout d'une seconde, il vit apparaître derrière eux la face pâle de Borromée, que Mayneville interrogea à plusieurs reprises.

— C'est cela, dit-il, tout le monde en est; bravo! conspérons, c'est la mode; mais, que diable! la duchesse veut-elle par hasard prendre pension chez dom Modeste, elle qui a déjà la maison de Belesbat, à cent pas d'ici?

En ce moment, l'attention de Chicot éprouva un nouveau motif d'excitation. Tandis que la duchesse causait avec Gorenflot, ou plutôt le faisait causer, monsieur de Mayneville fit un geste à quelqu'un du dehors.

Chicot, pourtant, n'avait vu personne, excepté l'homme aux mesures.

C'est qu'en effet c'était à lui que ce geste était adressé; il en résultait que l'homme aux mesures ne mesurait plus.

Il s'était arrêté en face du balcon, de profil et la face tournée du côté de Paris.

Gorenflot continuait ses amabilités avec la pénitente.

Monsieur de Mayneville glissa quelques mots à l'oreille de Borromée, et celui-ci se mit à l'instant même à gesticuler derrière le prieur, d'une façon inintelligible pour Chicot, mais claire, à ce qu'il paraît, pour l'homme aux mesures; car il s'éloigna, se posta dans un autre endroit où un nouveau geste de Borromée et de Mayneville le cloua comme une statue.

Après quelques secondes d'immobilité, sur un nouveau signe fait par frère Borromée, il se livra à un genre d'exercice qui préoccupa d'autant plus Chicot qu'il lui était impossible d'en deviner le but. De l'endroit qu'il occupait, l'homme aux mesures se mit à courir jusqu'à la porte du prieuré, tandis que monsieur de Mayneville tenait sa montre à la main.

— Diable! diable! murmura Chicot, tout cela me paraît suspect; l'énigme est bien posée; mais, si bien posée

qu'elle soit, peut-être en voyant le visage de l'homme aux mesures, la devinerais-je.

En ce moment, comme si le démon familier de Chicot eût tenu à exaucer son vœu, l'homme aux mesures se retourna, et Chicot reconnut en lui Nicolas Poulain, lieutenant de la prévôté, le même à qui il avait vendu la veille ses vieilles cuirasses.

— Allons, fit-il, vive la Ligue ! j'en ai assez vu maintenant pour deviner le reste avec un peu de travail ! eh bien ! soit, on travaillera.

Après quelques pourparlers entre la duchesse, Gorenflot et Mayneville, Borromée referma la fenêtre et le balcon demeura désert.

La duchesse et son écuyer sortirent du prieuré pour monter dans la litière qui les attendait. Dom Modeste, qui les avait accompagnés jusqu'à la porte, s'épuisait en révérences.

La duchesse tenait encore ouverts les rideaux de cette litière pour répondre aux complimens du prieur, lorsqu'un moine jacobin, sortant de Paris par la porte Saint-Antoine, vint à la tête des chevaux qu'il regarda curieusement, puis au côté de la litière dans laquelle il plongea son regard.

Chicot reconnut dans ce moine le petit frère Jacques, revenu à grands pas du Louvre, et demeuré en extase devant madame de Montpensier.

— Allons, allons, dit-il, j'ai de la chance. Si Jacques était revenu plus tôt, je n'eusse pu voir la duchesse, forcé que j'eusse été de courir à mon rendez-vous de la Croix-Faubin. Maintenant voici madame de Montpensier partie après sa petite conspiration faite ; c'est le tour de maître Nicolas Poulain. Celui-là, je vais l'expédier en dix minutes.

En effet, la duchesse, après avoir passé devant Chicot sans le voir, roulait vers Paris, et Nicolas Poulain s'apprêtait à le suivre.

Comme la duchesse, il lui fallait passer devant la haie habitée par Chicot.

Chicot le vit venir, comme le chasseur voit venir la bête, s'apprêtant à la tirer quand elle serait à portée.

Quand Poulain fut à la portée de Chicot, Chicot tira.

— Eh ! l'homme de bien, dit-il de son trou, un regard par ici, s'il vous plaît.

Poulain tressaillit et tourna la tête du côté du fossé.

— Vous m'avez vu : très bien ! continua Chicot. Maintenant, n'ayez l'air de rien, maître Nicolas... Poulain.

Le lieutenant de la prévôté bondit comme un daim, au coup de fusil.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, et que désirez-vous ?

— Qui je suis ?

— Oui.

— Je suis un de vos amis, nouveau, mais intime ; ce que je veux, ah ! ça, c'est un peu plus long à vous expliquer.

— Mais enfin, que désirez-vous ? parlez.

— Je désire que vous veniez à moi.

— A vous ?

— Oui, ici ; que vous descendiez dans le fossé.

— Pour quoi faire ?

— Vous le saurez ; descendez d'abord.

— Mais...

— Et que vous veniez vous asseoir le dos contre cette haie.

— Enfin...

— Sans regarder de mon côté, sans que vous ayez l'air de vous douter que je suis là.

— Monsieur...

— C'est beaucoup exiger, je le sais bien ; mais, que voulez-vous, maître Robert Briquet a droit d'être exigeant.

— Robert Briquet ! s'écria Poulain exécutant à l'instant me la manœuvre commandée.

— Là, bien, asseyez vous, c'est cela... Ah ! ah ! il paraît que nous prenions nos petites dimensions sur la route de Vincennes ?

— Moi !

— Sans aucun doute ; après cela, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un lieutenant de la prévôté fasse l'office de voyer quand l'occasion s'en présente ?

— C'est vrai, dit Poulain un peu rassuré, vous voyez, je mesurais.

— D'autant mieux, continua Chicot, que vous opériez sous les yeux de très illustres personnages.

— De très illustres personnages ? Je ne comprends pas.

— Comment ! vous ignoriez ?...

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Cette dame et ce monsieur qui étaient sur le balcon, et qui viennent de reprendre leur course vers Paris, vous ne savez point qui ils étaient ?

— Je vous jure.

— Ah ! comme c'est heureux pour moi d'avoir à vous apprendre une si riche nouvelle ! Figurez-vous, monsieur Poulain, que vous aviez pour admirateur dans vos fonctions de voyer, madame la duchesse de Montpensier et monsieur le comte de Mayneville. Ne remuez pas, s'il vous plaît.

— Monsieur, dit Nicolas Poulain, essayant de lutter, ces propos, la façon dont vous me les adressez...

— Si vous bougez, mon cher monsieur Poulain, reprit Chicot, vous m'allez pousser à quelque extrémité. Tenez vous donc tranquille.

Poulain poussa un soupir.

— Là, bien, continua Chicot. Je vous disais donc que, venant de travailler ainsi sous les yeux de ces personnages, et n'en ayant pas été remarqué, c'est vous qui le prétendez ainsi ; je disais donc, mon cher monsieur, qu'il se

rait fort avantageux pour vous qu'un autre personnage illustre, le roi, par exemple, vous remarquât.

— Le roi ?

— Sa Majesté, oui, monsieur Poulain ; elle est fort portée, je vous assure, à admirer tout travail et à récompenser toute peine.

— Ah ! monsieur Briquet, par pitié !

— Je vous répète, cher monsieur Poulain, que si vous remuez vous êtes un homme mort : demeurez donc calme pour éviter cette disgrâce.

— Mais que voulez-vous donc de moi, au nom du ciel ?

— Votre bien, pas autre chose ; ne vous ai-je pas dit que j'étais votre ami ?

— Monsieur ! s'écria Nicolas Poulain au désespoir, je ne sais en vérité quel tort je fais à Sa Majesté, à vous, ni à qui que ce soit au monde !

— Cher monsieur Poulain, vous vous expliquerez avec qui de droit ; ce ne sont point mes affaires ; j'ai mes idées, voyez-vous, et j'y tiens ; ces idées sont que le roi ne saurait approuver que son lieutenant de la prévôté obéisse, quand il fait fonctions de voyer, aux gestes et indications de monsieur de Mayneville : qui sait, au reste, si le roi ne trouverait pas mauvais que son lieutenant de la prévôté ait omis de consigner dans son rapport quotidien que madame de Montpensier et monsieur de Mayneville sont entrés hier matin dans sa bonne ville de Paris ? Rien que cela, tenez, monsieur Poulain, vous brouillerait bien certainement avec Sa Majesté.

— Monsieur Briquet, une omission n'est pas un crime, et certes Sa Majesté est trop éclairée...

— Cher monsieur Poulain, vous vous faites, je crois, des chimères ; je vois plus clairement, moi, dans cette affaire-là.

— Que voyez-vous ?

— Une belle et bonne petence.

— Monsieur Briquet !

— Attendez donc, que diable ! avec une corde neuve, quatre soldats aux quatre points cardinaux, pas mal de Parisiens autour de la potence, et certain lieutenant de la prévôté de ma connaissance au bout de la corde.

Nicolas Poulain tremblait si fort que de ce tremblement il ébranlait toute la charmille.

— Monsieur ! dit-il en joignant les mains.

— Mais je suis votre ami, cher monsieur Poulain, continua Chicot, et, en cette qualité d'ami, voilà un conseil que je vous donne.

— Un conseil ?

— Oui, bien facile à suivre, Dieu merci ! Vous allez de ce pas, de ce pas, entendez-vous bien ? aller trouver...

— Trouver... interrompit Nicolas plein d'angoisses, trouver qui ?

— Un moment, que je réfléchisse, interrompit Chicot, trouver... monsieur d'Epernon.

— Monsieur d'Epernon, l'ami du roi ?

— Précisément ; vous le prendrez à part.

— Monsieur d'Epernon ?

— Oui, et vous lui conterez toute l'affaire du toisé de la route.

— Est-ce folie, monsieur ?

— C'est sagesse, au contraire, suprême sagesse.

— Je ne comprends pas.

— C'est limpide, cependant. Si je vous dénonce purement et simplement comme l'homme aux mesures et l'homme aux cuirasses, on vous branchera ; si, au contraire, vous vous exécutez de bonne grâce, on vous couvrira de récompenses et d'honneurs... Vous ne paraissez pas convaincu... A merveille, cela va me donner la peine de retourner au Louvre ; mais, ma foi, j'irai quand même ; il n'est rien que je ne fasse pour vous.

Et Nicolas Poulain entendit le bruit que faisait Chicot en dérangeant les branches pour se lever.

— Non, non, dit-il, restez ici ; j'irai.

— A la bonne heure ; mais vous comprenez, cher monsieur Poulain, pas de subterfuges, car demain, moi, j'enverrai une petite lettre au roi, dont j'ai l'honneur, tel que vous me voyez, ou plutôt tel que vous ne me voyez pas, d'être l'ami intime, de sorte que, pour n'être pendu qu'après-demain, vous serez pendu aussi haut et plus court.

— Je pars, monsieur, dit le lieutenant atterré ; mais vous abusez étrangement...

— Moi ?

— Oh !

— Eh ! cher monsieur Poulain, élevez-moi des autels ; vous étiez un traître il y a cinq minutes, je fais de vous un sauveur de la patrie. A propos, courez vite, cher monsieur Poulain, car je suis très pressé de partir d'ici ; pourtant je ne le puis faire que quand vous serez parti. Hôtel d'Épernon : n'oubliez pas.

Nicolas Poulain se leva, et, avec le visage d'un homme désespéré, s'élança comme une flèche dans la direction de la porte Saint-Antoine.

— Ah ! il était temps, dit Chicot, car voilà que l'on sort au prieuré.

Mais ce n'est pas mon petit Jacques.

Eh ! eh ! dit Chicot, quel est ce drôle, taillé comme l'architecte d'Alexandre voulait tailler le mont Athos ? Ventre de biche ! c'est un bien gros chien pour accompagner un pauvre roquet comme moi !

En voyant cet émissaire du prieur, Chicot se hâta de courir vers la croix Faubin, lieu du rendez-vous.

Comme il était forcé de s'y rendre par un chemin circulaire, la ligne droite eut sur lui l'avantage de la rapidité, c'est-à-dire le moine géant, qui coupait la route à grandes enjambées, arriva le premier à la croix.

Chicot, d'ailleurs, perdait un peu de temps à examiner,

tout en marchant, son homme, dont la physionomie ne lui revenait pas le moins du monde.

En effet, c'était un véritable Philistin que ce moine. Dans la précipitation qu'il avait mise à venir trouver Chicot, sa robe de jacobin n'était pas même fermée, et l'on entrevoyait par une fente ses jambes musculeuses, affublées d'un haut-de-chausse tout laïque.

Son capuchon mal rabattu laissait voir une crinière sur laquelle n'avait point encore passé le ciseau du prieuré.

En outre, certaine expression des moins religieuses crispait les coins profonds de sa bouche, et lorsqu'il voulait passer du sourire au rire, il laissait apercevoir trois dents, lesquelles semblaient des palissades plantées derrière le rempart de ses grosses lèvres.

Des bras longs comme ceux de Chicot, mais plus gros, des épaules capables d'enlever les portes de Gaza, un grand couteau de cuisine passé dans la corde de sa ceinture ; telles étaient, avec un sac roulé comme un bouclier autour de sa poitrine, les armes offensives et défensives de ce Goliath des Jacobins.

— Décidément, dit Chicot, il est fort laid, et s'il ne m'apporte pas une excellente nouvelle, avec une tête comme celle-là, je trouverai qu'une pareille créature est fort inutile sur la terre.

Le moine, voyant toujours s'approcher Chicot, le salua presque militairement.

— Que voulez-vous, mon ami ? demanda Chicot.

— Vous êtes monsieur Robert Briquet ?

— En personne.

— En ce cas, j'ai pour vous une lettre du révérend prieur.

— Donnez.

Chicot prit la lettre ; elle était conçue en ces termes :

« Mon cher ami, j'ai bien réfléchi depuis notre séparation. Il m'est, en vérité, impossible de laisser aller aux

» lousps dévorans du monde la brebis que le Seigneur m'a
» confiée. J'entends parler, vous le comprenez bien, de
» notre petit Jacques Clément, qui tout à l'heure a été reçu
» par le roi, et s'est parfaitement acquitté de votre mes-
» sage.

» Au lieu de Jacques, dont l'âge est encore tendre, et qui
» doit ses services au prieuré, je vous envoie un bon et
» digne frère de notre communauté; ses mœurs sont dou-
» ces et son humeur innocente : je suis sûr que vous l'a-
» gréez pour compagnon de route... »

— Oui, oui, pensa Chicot en jetant de côté un regard sur le moine : compte là-dessus.

« Je joins à cette lettre ma bénédiction, que je regrette
» de ne vous avoir pas donnée de vive voix.

» Adieu, cher ami. »

— Voilà une bien belle écriture ! dit Chicot lorsqu'il eut fini sa lecture. Je gagerais que la lettre a été écrite par le trésorier : il a une main superbe.

— C'est, en effet, frère Borromée qui a écrit la lettre, répondit le Goliath.

— Eh bien, en ce cas, mon ami, reprit Chicot en souriant agréablement au grand moine, vous allez retourner au prieuré.

— Moi ?

— Oui, et vous direz à Sa Révérence que j'ai changé d'avis, et que je désire voyager seul.

— Comment ! vous ne m'emmènerez pas, monsieur ? fit le moine avec un étonnement qui n'était point exempt de menace.

— Non, mon ami, non.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que j'ai à faire des économies ; les temps sont durs, et vous devez manger énormément.

Le géant montra ses trois défenses.

— Jacques mange tout autant que moi, dit-il.

— Oui, mais Jacques était un moine, fit Chicot.

— Et moi, que suis-je donc ?

— Vous, mon ami, vous êtes un lansquenet ou un gendarme, ce qui, entre nous soit dit, pourrait scandaliser la Notre-Dame vers qui je suis député.

— Que parlez-vous donc de lansquenet et de gendarme ? répondit le moine. Je suis un jacobin, moi ; est-ce que ma robe n'est pas reconnaissable ?

— L'habit ne fait pas le moine, mon ami, répliqua Chicot ; mais le couteau fait le soldat : dites cela au frère Borromée, s'il vous plaît.

Et Chicot tira sa révérence au géant qui reprit le chemin du prieuré, en grondant comme un chien qu'on chasse.

Quant à notre voyageur, il laissa disparaître celui qui devait être son compagnon, et lorsqu'il l'eut vu s'engouffrer dans la grande porte du couvent, il alla se cacher derrière une haie, s'y dépouilla de son pourpoint, et passa la fine chemise de maille que nous connaissons sous sa chemise de toile.

Sa toilette achevée, il coupa à travers champs pour rejoindre le chemin de Charenton.

XXVI.

LES GUISES.

Le soir même du jour où Chicot partait pour la Navarre, nous retrouverons dans la grande chambre de l'hôtel de Guise où nous avons déjà, dans nos précédens récits, conduit plus d'une fois nos lecteurs ; nous retrouverons, disons-nous, dans la grande chambre de l'hôtel de Guise, ce petit jeune homme à l'œil vif, que nous avons vu entrer

dans Paris en croupe sur le cheval de Carmainges, et qui n'était autre, nous le savons déjà, que la belle pénitente de dom Gorenflot.

Cette fois elle n'avait pris aucune précaution pour dissimuler sa personne ou son sexe. Madame de Montpensier, vêtue d'une robe élégante, le col évasé, les cheveux tout constellés d'étoiles de pierreries, comme c'était la mode à cette époque, attendait avec impatience, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, quelqu'un qui tardait à venir.

L'ombre commençait à s'épaissir, la duchesse ne distinguait plus qu'à grand'peine la porte de l'hôtel, sur laquelle ses yeux étaient constamment attachés.

Enfin le pas d'un cheval se fit entendre, et dix minutes après la voix de l'huissier annonçait mystérieusement chez la duchesse monsieur le duc de Mayenne.

Madame de Montpensier se leva et courut au devant de son frère avec une telle précipitation qu'elle oublia de marcher sur la pointe du pied droit, comme c'était son habitude lorsqu'elle tenait à ne pas boiter.

— Seul, mon frère ? dit-elle, vous êtes seul ?

— Oui, ma sœur, dit le duc en s'asseyant après avoir baisé la main de la duchesse.

— Mais, Henri, où donc est Henri ? Savez-vous bien que tout le monde l'attend ici ?

— Henri, ma sœur, n'a que faire encore à Paris, tandis qu'au contraire il a encore fort à faire dans les villes de Flandre et de Picardie. Notre travail est lent et souterrain ; nous avons de l'ouvrage là-bas : pourquoi quitterions-nous cet ouvrage pour venir à Paris, où tout est fait ?

— Oui, mais où tout se défera si vous ne vous hâtez.

— Bah !

— Bah ! tant que vous voudrez, mon frère. Je vous dis, moi, que les bourgeois ne se contentent plus de toutes ces raisons, qu'ils veulent voir leur duc Henri, que voilà leur soif, leur délire.

— Ils le verront au bon moment. Mayneville ne leur a-t-il donc point expliqué tout cela ?

— Sans contredit ; mais, vous le savez, sa voix ne vaut pas les vôtres.

— Au plus pressé, ma sœur. Et Salcède ?

— Mort.

— Sans parler ?

— Sans souffler une parole.

— Bien. Et l'armement ?

— Achievé.

— Paris ?

— Divisé en seize quartiers.

— Et chaque quartier a le chef que nous avons désigné ?

— Oui.

— Vivons donc en repos, Pâque-Dieu ! c'est ce que je viens dire à nos bons bourgeois.

— Ils ne vous écouteront pas.

— Bah !

— Je vous dis qu'ils sont endiablés.

— Ma sœur, vous avez un peu trop l'habitude de juger la précipitation d'autrui d'après vos propres impatiences.

— M'en ferez-vous un reproche sérieux ?

— A Dieu ne plaise ! mais ce que dit mon frère Henri doit être exécuté. Or, mon frère Henri veut qu'on ne se hâte aucunement.

— Que faire alors ? demanda la duchesse avec impatience.

— Quelque chose presse-t-il, ma sœur ?

— Tout, si l'on veut.

— Par qui commencer, à votre avis ?

— Par prendre le roi.

— C'est votre idée fixe ; je ne dis pas qu'elle soit mauvaise, si l'on pouvait la mettre à exécution ; mais projeter et faire sont deux : rappelez-vous combien de fois nous avons échoué déjà.

— Les temps sont changés ; le roi n'a plus personne pour le défendre.

— Non, excepté les Suisses, les Écossais, les gardes françaises.

— Mon frère, quand vous voudrez, moi, moi qui vous parle, je vous le montrerai sur une grande route, escorté de deux laquais seulement.

— On m'a dit cela cent fois, et je ne l'ai pas vu une seule.

— Vous le verrez donc si vous restez seulement à Paris trois jours.

— Encore un projet !

— Un plan, voulez-vous dire.

— Veuillez me le communiquer, en ce cas.

— Oh ! c'est une idée de femme, et par conséquent elle vous fera rire.

— A Dieu ne plaise que je blesse votre amour-propre d'auteur ! Voyons le plan.

— Vous vous moquez de moi, Mayenne.

— Non, je vous écoute.

— Eh bien ! en quatre mots, voici...

En ce moment l'huissier souleva la tapisserie.

— Plait-il à Leurs Altesses de recevoir monsieur de Mayneville ? demanda-t-il.

— Mon complice ? dit la duchesse, qu'il entre.

Monsieur de Mayneville entra en effet, et vint baiser la main du duc de Mayenne.

— Un seul mot, monseigneur, dit-il ; j'arrive du Louvre.

— Eh bien ! s'écrièrent à la fois Mayenne et la duchesse.

— On se doute de votre arrivée.

— Comment cela ?

— Je causais avec le chef du poste de Saint-Germain-l'Auxerrois, deux Gascons passèrent.

— Les connaissez-vous ?

— Non ; ils étaient tout flambans neufs. Cap de bious ! dit l'un, vous avez là un pourpoint qui est magnifique, mais qui, dans l'occasion, ne vous rendrait pas les mêmes services que votre cuirasse d'hier.

— Bah ! bah ! si solide que soit l'épée de monsieur de Mayenne, dit l'autre, gageons qu'elle n'entamera pas plus ce satin qu'elle n'eût entamé la cuirasse.

Et là-dessus le Gascon se répandit en bravades qui indiquaient que l'on vous savait proche.

— Et à qui appartiennent ces Gascons ?

— Je n'en sais rien.

— Et ils se sont retirés ?

— Oh ! pas ainsi, ils criaient haut ; le nom de Votre Altesse fut entendu : quelques passans s'arrêtèrent et demandèrent si effectivement vous arriviez. Ils allaient répondre à la question, quand tout à coup un homme s'approcha du Gascon et lui toucha l'épaule : ou je me trompe bien, monseigneur, ou cet homme, c'était Loignac.

— Après ? demanda la duchesse.

— A quelques mots dits tout bas, le Gascon ne répondit que par un geste de soumission, et suivit son interrupteur.

— De sorte que ?

— De sorte que je n'ai pas pu en savoir d'avantage, mais, en attendant, défilez-vous.

— Vous ne les avez pas suivis

— Si fait, mais de loin ; je craignais d'être reconnu, comme gentilhomme de Votre Altesse. Ils se sont dirigés du côté du Louvre, et ont disparu derrière l'hôtel des Meubles. Mais après eux, toute une traînée de voix répétait : Mayenne ! Mayenne !

— J'ai un moyen tout simple de répondre, dit le duc.

— Lequel ? demanda sa sœur.

— C'est d'aller saluer le roi ce soir.

— Saluer le roi ?

— Sans doute, je viens à Paris ; je lui donne des nou-

velles de ses bonnes villes de Picardie, il n'y a rien à dire.

— Le moyen est bon, dit Mayneville.

— Il est imprudent, dit la duchesse.

— Il est indispensable, ma sœur, si en effet on se doute de mon arrivée à Paris. C'était d'ailleurs l'opinion de notre frère Henri, que je descendisse tout botté devant le Louvre, pour présenter au roi les hommages de toute la famille. Une fois ce devoir accompli, je suis libre, et je puis recevoir qui bon me semble.

— Les membres du comité, par exemple ; ils vous attendent.

— Je les recevrai à l'hôtel Saint-Denis, à mon retour du Louvre, dit Mayenne. Donc, Mayneville, qu'on me rende mon cheval, tel qu'il est, sans le bouchonner. Vous viendrez avec moi au Louvre. Vous, ma sœur, attendez-nous, s'il vous plaît.

— Ici, mon frère ?

— Non, à l'hôtel Saint-Denis, où j'ai laissé mes équipages et où l'on me croit couché. Nous y serons dans deux heures.

XXVII.

AU LOUVRE.

Ce jour-là aussi, pour de grandes aventures, le roi sortit de son cabinet et fit appeler monsieur d'Epemon.

Il pouvait être midi.

Le duc s'empressa d'obéir et de passer chez le roi.

Il trouva Sa Majesté debout dans une première chambre, considérant avec attention un moine jacobin qui rougissait et baissait les yeux sous le regard perçant du roi.

Le roi prit d'Épernon à part.

— Regarde donc, duc, dit-il en lui montrant le jeune homme, la drôle de figure de moine que voilà.

— De quoi s'étonne Votre Majesté ? dit d'Épernon ; je trouve la figure fort ordinaire, moi.

— Vraiment ?

Et le roi se prit à rêver.

— Comment t'appelles-tu ? lui dit-il.

— Frère Jacques, sire.

— Tu n'as pas d'autre nom ?

— Mon nom de famille, Clément.

— Frère Jacques Clément ? répéta le roi.

— Votre Majesté ne trouve-t-elle pas aussi quelque chose d'étrange dans le nom ? dit en riant le duc.

Le roi ne répondit point.

— Tu as très bien fait la commission, dit-il au moine sans cesser de le regarder.

— Quelle commission, sire ? demanda le duc avec cette hardiesse qu'on lui reprochait, et que lui donnait une familiarité de tous les jours.

— Rien, dit Henri, un petit secret entre moi et quelqu'un que tu ne connais pas, ou plutôt que tu ne connais plus.

— En vérité, sire, dit d'Épernon, vous regardez étrangement cet enfant, et vous l'embarrassez.

— C'est vrai, oui. Je ne sais pourquoi mes regards ne peuvent pas se défendre de lui ; il me semble que je l'ai déjà vu ou que je le verrai. Il m'est apparu dans un rêve, je crois. Allons, voilà que je déraisonne. Va-t-en, petit moine, tu as fini ta mission. On enverra la lettre demandée à celui qui la demande ; sois tranquille. D'Épernon ?

— Sire ?

— Qu'on lui donne dix écus.

— Merci, dit le moine.

— On dirait que tu as dit merci du bout des dents ! reprit-

d'Épernon qui ne comprenait point qu'un moine parût mépriser dix écus.

— Je dis merci du bout des dents, reprit le petit Jacques, parce que j'aimerais bien mieux un de ces beaux couteaux d'Espagne qui sont là appendus au mur.

— Comment, tu n'aimes pas mieux l'argent pour aller courir les farceurs de la foire Saint-Laurent, ou les clapiers de la rue Sainte-Marguerite ? demanda d'Épernon.

— J'ai fait vœu de pauvreté et de chasteté, répliqua Jacques.

— Donne-lui donc une de ces lames d'Espagne, et qu'il s'en aille, Lavalette, dit le roi.

Le duc, en homme parcimonieux, choisit parmi les couteaux celui qui lui paraissait le moins riche et le donna au petit moine.

C'était un couteau catalan, à la lame large, effilée, solidement emmanchée dans un morceau de belle corne ciselée.

Jacques le prit, tout joyeux de posséder une si belle arme, et se retira.

Jacques parti, le duc essaya de nouveau de questionner le roi.

— Duc, interrompit le roi, as-tu, parmi tes quarante-cinq, deux ou trois hommes qui sachent monter à cheval ?

— Douze au moins, sire, et tous seront cavaliers dans un mois.

— Choisis-en deux de ta main, et qu'ils viennent me parler à l'instant même.

Le duc salua, sortit, et appela Loignac dans l'antichambre.

Loignac parut au bout de quelques secondes.

— Loignac, dit le duc, envoyez-moi à l'instant même deux cavaliers solides ; c'est pour accomplir une mission directe de Sa Majesté.

Loignac traversa rapidement la galerie, arriva près du

bâtiment, que nous nommerons désormais le logis des Quarante-Cinq.

Là, il ouvrit la porte et appela d'une voix de maître :

— Monsieur de Carmainges !

Monsieur de Biran !

— Monsieur de Biran est sorti, dit le factionnaire.

— Comment ! sorti sans permission ?

— Il étudie le quartier que monseigneur le duc d'Épernon lui a recommandé ce matin.

— Fort bien ! Appelez monsieur de Sainte-Maline, alors.

Les deux noms retentirent sous les voûtes, et les deux élus apparurent aussitôt.

— Messieurs, dit Loignac, suivez-moi chez monsieur le duc d'Épernon.

Et il les conduisit au duc, lequel, congédiant Loignac, les conduisit à son tour au roi.

Sur un geste de Sa Majesté, le duc se retira et les deux jeunes gens restèrent.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient devant le roi. Henri avait l'aspect fort imposant.

L'émotion se traduisait chez eux de façon différente.

Sainte-Maline avait l'œil brillant, le jarret tendu, la moustache hérissée.

Carmainges, pâle, mais tout aussi résolu, bien que moins fier, n'osait arrêter son regard sur Henri.

— Vous êtes de mes quarante-cinq, messieurs ? dit le roi.

— J'ai cet honneur, sire, répliqua Sainte-Maline.

— Et vous, monsieur ?

— J'ai cru que monsieur répondait pour nous deux, sire, voilà pourquoi ma réponse s'est fait attendre ; mais quant à être au service de Votre Majesté, j'y suis autant que qui que ce soit au monde.

— Bien. Vous allez monter à cheval et prendre la route de Tours : la connaissez-vous ?

— Je demanderai, dit Sainte-Maline.

— Je m'orienterai, dit Carmainges.

— Pour vous mieux guider, passez par Charenton, d'abord.

— Oui, sire.

— Vous pousserez jusqu'à ce que vous rencontriez un homme voyageant seul.

— Votre Majesté veut-elle nous donner son signalement ? demanda Sainte-Maline.

— Une grande épée au côté ou au dos, de grands bras, de grandes jambes.

— Pouvons-nous savoir son nom, sire ? demanda Ernauton de Carmainges, que l'exemple de son compagnon entraînait, malgré les habitudes de l'étiquette, à interroger le roi.

— Il s'appelle l'Ombre, dit Henri.

— Nous demanderons le nom de tous les voyageurs que nous rencontrerons, sire.

— Et nous fouillerons toutes les hôtelleries.

— Une fois l'homme rencontré et reconnu, vous lui remettrez cette lettre.

Les deux jeunes gens tendaient la main ensemble.

Le roi demeura un instant embarrassé.

— Comment vous appelle-t-on ? demanda-t-il à l'un d'eux.

— Ernauton de Carmainges, répondit-il.

— Et vous ?

— René de Sainte-Maline.

— Monsieur de Carmainges, vous porterez la lettre, et monsieur de Sainte-Maline la remettra.

Ernauton prit le précieux dépôt qu'il s'apprêta à serrer dans son pourpoint.

Sainte-Maline arrêta son bras au moment où la lettre allait disparaître, et il en baisa respectueusement le scel.

Puis il remit la lettre à Ernauton.

Cette flatterie fit sourire Henri III.

— Allons, allons, messieurs, dit-il, je vois que je serai bien servi.

— Est-ce tout, sire ? demanda Ernauton.

— Oui, messieurs ; seulement une dernière recommandation.

Les jeunes gens s'inclinèrent et attendirent.

— Cette lettre, messieurs, dit Henri, est plus précieuse que la vie d'un homme. Sur votre tête, ne la perdez pas, remettez-la secrètement à l'Ombre, qui vous en donnera un reçu que vous me rapporterez, et surtout voyagez en gens qui voyagent pour leurs propres affaires. Allez.

Les deux jeunes gens sortirent du cabinet royal, Ernauton comblé de joie, Sainte-Maline gonflé de jalousie ; l'un avec la flamme dans les yeux, l'autre avec un aride regard qui brûlait le pourpoint de son compagnon.

Monsieur d'Epéron les attendait : il voulut questionner.

— Monsieur le duc, répondit Ernauton, le roi ne nous a point autorisés à parler.

Ils allèrent à l'instant même aux écuries, où le piqueur du roi leur délivra deux chevaux de route, vigoureux et bien équipés.

Monsieur d'Epéron les eût suivis certainement pour en savoir davantage, s'il n'eût été prévenu, au moment où Carmainges et Sainte-Maline le quittaient, qu'un homme voulait lui parler à l'instant même et à tout prix.

— Quel homme ? demanda le duc avec impatience.

— Le lieutenant de la prévôté de l'Ile-de-France.

— Eh ! parfondious ! s'écria-t-il, suis-je échevin, prévôt ou chevalier du guet ?

Non, monseigneur, mais vous êtes ami du roi, répondit une humble voix à sa gauche. Je vous en supplie, à ce titre écoutez-moi donc !

Le duc se retourna.

Près de lui, chapeau bas et oreilles basses était un pauvre solliciteur qui passait à chaque seconde par une des nuances de l'arc-en-ciel.

— Qui êtes-vous ? demanda brutalement le duc.

— Nicolas Poulain, pour vous servir, monseigneur,

— Et vous voulez me parler ?

— Je demande cette grâce.

— Je n'ai pas le temps.

— Même pour entendre un secret, monseigneur ?

— J'en écoute cent tous les jours, monsieur, le vôtre fera cent et un ; ce serait un de trop.

— Même si celui-là intéressait la vie de Sa Majesté ? dit Nicolas Poulain en se penchant à l'oreille de d'Epernon.

— Oh ! oh ! je vous écoute ; venez dans mon cabinet.

Nicolas Poulain essuya son front ruisselant de sueur, et suivit le duc.

XXVIII.

LA RÉVÉLATION.

Monsieur d'Epernon, en traversant son antichambre s'adressa à l'un des gentilshommes qui s'y tenaient à demeure.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? demanda-t-il à un visage inconnu.

— Pertinax de Moncrabeau monseigneur répondit le gentilhomme.

— Eh bien, monsieur de Moncrabeau, placez vous à ma porte, et que personne n'entre.

- Oui, monsieur le duc.
- Personne, vous entendez ?
- Parfaitement.

Et monsieur Pertinax, qui était somptueusement vêtu et qui faisait le beau dans des bas oranges, avec un pourpoint de satin bleu, obéit à l'ordre de d'Epernon, il s'adossa en conséquence au mur et prit position, les bras croisés, le long de la tapisserie,

Nicolas Poulain suivit le duc qui passa dans son cabinet. Il vit la porte s'ouvrir et se refermer, puis la portière retomber sur la porte, et il commença sérieusement à trembler.

— Voyons votre conspiration, monsieur ? dit sèchement le duc ; mais, pour Dieu, qu'elle soit bonne, car j'avais aujourd'hui une multitude de choses agréables à faire, et si je perds mon temps à vous écouter, gare à vous !

— Eh ! monsieur le duc, dit Nicolas Poulain, il s'agit tout simplement du plus épouvantable des forfaits.

- Alors, voyons le forfait,
- Monsieur le duc...

— On veut me tuer, n'est-ce pas ? interrompit d'Epernon en se raidissant comme un uu Spartiate ; eh bien ! soit ma vie est à Dieu et au roi : qu'on la prenne.

- Il ne s'agit pas de vous, monseigneur,
- Ah ! cela m'étonne.
- Il s'agit du roi. On veut l'enlever, monsieur le duc
- Oh ! encore cette vieille affaire d'enlèvement ! di dédaigneusement d'Epernon,
- Cette fois la chose est assez sérieuse, monsieur le duc, si j'en crois les apparences.

— Et quel jour veut-on enlever Sa Majesté ?

— Monseigneur, la première fois que Sa Majesté ira Vincennes dans sa litière

- Comment l'enlèvera-t-on
- En tuant ses deux piqueurs.

- Et qui fera le coup ?
- Madame de Montpensier.
- D'Epernon se mit à rire.
- Cette pauvre duchesse, dit-il, que de choses on lui attribue !
- Moins qu'elle n'en projette, monseigneur.
- Et elle s'occupe de cela à Soissons ?
- Madame la duchesse est à Paris.
- A Paris !
- J'en puis répondre à monseigneur.
- Vous l'avez-vue ?
- Oui.
- C'est-à-dire que vous avez cru la voir.
- J'ai eu l'honneur de lui parler.
- L'honneur ?
- Je me trompe, monsieur le duc ; le malheur.
- Mais, mon cher lieutenant de la prévôté, ce n'est point la duchesse qui enlèvera le roi ?
- Pardonnez-moi, monseigneur.
- Elle-même ?
- En personne, avec ses affidés, bien entendu.
- Et où se placera-t-elle pour présider à cet enlèvement ?
- A une fenêtre du prieuré des Jacobins, qui est, comme vous le savez, sur la route de Vincennes.
- Que diable me contez-vous là ?
- La vérité, monseigneur. Toutes les mesures sont prises pour que la litière soit arrêtée au moment où elle atteindra la façade du couvent.
- Et qui a pris ces mesures ?
- Hélas !
- Achevez donc, que diable !
- Moi, monseigneur.
- D'Epernon fit un bond en arrière.
- Vous ? dit-il.

Poulain poussa un soupir.

— Vous en êtes, vous qui dénoncez ? continua d'Epernon.

— Monseigneur, dit Poulain, un bon serviteur du roi doit tout risquer pour son service.

— En effet, mordieu ! vous risquez la corde.

— Je préfère la mort à l'avilissement ou à la mort' du roi ; voilà pourquoi je suis venu.

— Ce sont de beaux sentimens, monsieur, et il vous faut de bien grandes raisons pour les avoir.

— J'ai pensé, monseigneur, que vous êtes l'ami du roi, que vous ne me trahiriez point, et que vous tourneriez au profit de tous la révélation que je viens faire.

Le duc regarda longtemps Poulain, et scruta profondément les linéamens de cette figure pâle.

— Il doit y avoir autre chose encore, dit-il ; la duchesse, toute résolue qu'elle soit, n'oserait pas tenter seule une pareille entreprise.

— Elle attend son frère, répondit Nicolas Poulain.

— Le duc Henri ! s'écria d'Epernon avec la terreur qu'on éprouverait à l'approche du lion.

— Non pas le duc Henri, monseigneur, le duc de Mayenne seulement.

— Ah ! fit d'Epernon respirant ; mais n'importe il faut aviser à tous ces beaux projets.

— Sans doute, monseigneur, fit Poulain, et c'est pour cela que je me suis hâté.

— Si vous avez dit vrai, monsieur le lieutenant, vous serez récompensé.

— Pourquoi mentirais-je, monseigneur ? Quel est mon intérêt, moi qui mange le pain du roi ? Lui dois-je, oui ou non, mes services ? J'irai donc jusqu'au roi, je vous en préviens, si vous ne me croyez pas, et je mourrai, s'il le faut, pour prouver mon dire.

— Non, parfondious ! vous n'irez pas au roi ; entendez-

vous, maître Nicolas ? et c'est à moi seul que vous aurez affaire.

— Soit, monseigneur ; je n'ai dit cela que parce que vous paraissiez hésiter.

— Non, je n'hésite pas ; et d'abord ce sont mille écus que je vous dois.

— Monseigneur désire donc que ce soit à lui seul ?

— Oui, j'ai de l'émulation, du zèle, et je retiens le secret pour moi. Vous me le cédez, n'est-ce pas ?

— Oui, monseigneur.

— Avec garantie que c'est un vrai secret ?

— Oh ! avec toute garantie.

— Mille écus vous vont donc, sans compter l'avenir ?

— J'ai une famille, monseigneur.

— Eh bien ! mais, mille écus, parfondious !

— Et si l'on savait en Lorraine que j'ai fait une pareille révélation, chaque parole que j'ai prononcée me coûterait une pinte de sang.

— Pauvre cher homme !

— Il faut donc qu'en cas de malheur ma famille puisse vivre.

— Eh bien ?

— Eh bien ! voilà pourquoi j'accepte les mille écus.

— Au diable l'explication ! et que m'importe à moi pour quel motif vous les acceptez, du moment où vous ne les refusez pas ? Les mille écus sont donc à vous.

— Merci, monseigneur.

Et voyant le duc s'approcher d'un coffre où il plongeait la main, Poulain s'avança derrière lui.

Mais le duc se contenta de tirer du coffre un petit livre sur lequel il écrivit d'une gigantesque et effrayante écriture :

« Trois mille livres à monsieur Nicolas Poulain. »

De sorte que l'on ne pouvait savoir s'il avait donné ces trois milles livres, ou s'il les devait.

— C'est comme si vous les teniez, dit-il.

Poulain, qui avait avancé la main et la jambe, retira sa jambe et sa main, ce qui le fit saluer.

— Ainsi, c'est convenu ? dit le duc.

— Qu'y a-t-il de convenu, monseigneur ?

— Vous continuerez à m'instruire ?

Poulain hésita : c'était un métier d'espion qu'on lui imposait.

— Eh bien ! dit le duc, ce suprême dévouement est-il déjà évanoui ?

— Non, monseigneur.

— Je puis donc compter sur vous ?

Poulain fit un effort.

— Vous pouvez y compter, dit-il.

— Et, moi seul, je sais tout cela ?

— Vous seul ; oui, monseigneur.

— Allez, mon ami, allez ; parfandious ! que monsieur de Mayenne se tienne bien.

Il prononça ces mots en soulevant la tapisserie pour donner passage à Poulain ; puis lorsqu'il eut vu celui-ci traverser l'antichambre et disparaître, il repassa vivement chez le roi.

Le roi, fatigué d'avoir joué avec ses chiens, jouait au bilboquet.

D'Epernon prit un air affairé et soucieux, que le roi, préoccupé d'une si importante besogne, ne remarqua même point.

Cependant, comme le duc gardait un silence obstiné, le roi leva la tête et le regarda un instant.

— Eh bien ! dit-il, qu'avons-nous encore, Lavalette ? voyons, es-tu mort ?

— Plût au ciel, sire ! répondit d'Epernon, je ne verrais pas ce que je vois.

— Quoi ? mon bilboquet ?

— Sire, dans les grands périls, un sujet peut s'alarmer de la sécurité de son maître.

— Encore des périls ? le diable noir t'emporte, duc !

Et, avec une dextérité remarquable, le roi enfila la boule d'ivoire par le petit bout de son bilboquet.

— Mais vous ignorez donc ce qui se passe ? lui demanda le duc.

— Ma foi, peut-être, dit le roi.

— Vos plus cruels ennemis vous entourent en ce moment, sire !

— Bah ! qui donc ?

— La duchesse de Montpensier, d'abord.

— Ah ! oui, c'est vrai ; elle regardait hier rouer Salcède.

— Comme Votre Majesté dit cela !

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

— Vous le saviez donc ?

— Tu vois bien que je le savais, puisque je te le dis.

— Mais que monsieur de Mayenne arrivât, le saviez-vous aussi ?

— Depuis hier soir.

— Eh quoi ! ce secret !... fit le duc avec une désagréable surprise.

— Est-ce qu'il y a des secrets pour le roi, mon cher ? dit négligemment Henri.

— Mais qui a pu vous instruire ?

— Ne sais-tu pas que, nous autres princes, nous avons des révélations ?

— Ou une police.

— C'est la même chose.

— Ah ! Votre Majesté a sa police et n'en dit rien, reprit d'Épernon piqué.

— Parbleu ! qui donc m'aimera, si je ne m'aime ?

— Vous me faites injure, sire !

— Si tu es zélé, mon cher Lavalette, ce qui est une grande qualité, tu es lent, ce qui est un grand défaut. Ta

nouvelle eût été très bonne hier à quatre heures , mais aujourd'hui...

— Eh bien ! sire, aujourd'hui ?

— Elle arrive un peu tard, conviens-en.

— C'est encore trop tôt, sire, puisque je ne vous trouve pas disposé à m'entendre, dit d'Epernon.

— Moi, il y a une heure que je t'écoute.

— Quoi ! vous êtes menacé, attaqué ; l'on vous dresse des embûches, et vous ne vous remuez pas !

— Pourquoi faire, puisque tu m'as donné une garde, et qu'hier tu as prétendu que mon immortalité était assurée ? Tu fronces les sourcils. Ah ça ! mais tes quarante-cinq sont-ils retournés en Gascogne, ou ne valent-ils plus rien ? En est-il de ces messieurs comme des mulets ? le jour où on les essaye, c'est tout feu ; les a-t-on achetés, ils reculent.

— C'est bien, Votre Majesté verra ce qu'ils sont.

— Je n'en serai point fâché ; est-ce bientôt, duc, que je verrai cela ?

— Plus tôt peut-être que vous ne le pensez, sire.

— Bon, tu vas me faire peur.

— Vous verrez, vous verrez, sire. A propos, quand allez-vous à la campagne ?

— Au bois ?

— Oui.

— Samedi.

— Dans trois jours, alors ?

— Dans trois jours.

— Il suffit, sire.

D'Epernon salua le roi et sortit.

Dans l'antichambre, il s'aperçut qu'il avait oublié de relever monsieur Pertinax de sa faction ; mais monsieur Pertinax s'était relevé lui-même.

XXIX.

DEUX AMIS.

Maintenant, s'il plaît au lecteur, nous suivrons les deux jeunes gens que le roi, enchanté d'avoir ses petits secrets à lui, envoyait de son côté au messager Chicot.

A peine à cheval, Ernauton et Sainte-Maline, pour ne point se laisser prendre le pas l'un sur l'autre, faillirent s'étouffer en passant au guichet.

En effet, les deux chevaux, allant de front, broyèrent l'un contre l'autre les genoux de leurs deux cavaliers.

Le visage de Sainte-Maline devint pourpre, celui d'Ernauton devint pâle.

— Vous me faites mal, monsieur ! cria le premier, lorsqu'ils eurent franchi la porte ; voulez-vous donc m'écraser ?

— Vous me faites mal aussi, dit Ernauton ; seulement je ne me plains pas, moi.

— Vous voulez me donner une leçon, je crois ?

— Je ne veux rien vous donner du tout.

— Ah ça ! dit Sainte-Maline en poussant son cheval pour parler de plus près à son compagnon, répétez-moi un peu ce mot.

— Pourquoi faire ?

— Parce que je ne le comprends pas.

— Vous me cherchez querelle, n'est-ce pas ? dit flegmatiquement Ernauton ; tant pis pour vous.

— Et à quel propos vous chercherais-je querelle ? est-ce que je vous connais, moi ? riposta dédaigneusement Sainte-Malin ?

— Vous me connaissez parfaitement, monsieur, dit Ernauton. D'abord, parce que là-bas d'où nous venons, ma

maison est à deux lieues de la vôtre, et que je suis connu dans le pays, étant de vieille souche; ensuite, parce que vous êtes furieux de me voir à Paris, quand vous croyiez y avoir été mandé seul; en dernier lieu, parce que le roi m'a donné sa lettre à porter.

— Eh bien! soit, s'écria Sainte-Maline blême de fureur, j'accepte tout cela pour vrai. Mais il en résulte une chose...

— Laquelle?

— C'est que je me trouve mal près de vous.

— Allez-vous-en si vous voulez; pardieu! ce n'est pas moi qui vous retiens.

— Vous faites semblant de ne me point comprendre.

— Au contraire, monsieur, je vous comprends à merveille. Vous aimeriez assez à me prendre la lettre pour la porter vous-même, malheureusement il faudrait me tuer pour cela.

— Qui vous dit que je n'en ai pas envie?

— Désirer et faire sont deux.

— Descendez avec moi jusqu'au bord de l'eau seulement, et vous verrez si, pour moi, désirer et faire sont plus d'un.

— Mon cher monsieur, quand le roi me donne à porter une lettre...

— Eh bien?

— Eh bien, je la porte.

— Je vous l'arracherai de force, fat que vous êtes!

— Vous ne me mettez pas, je l'espère, dans la nécessité de vous casser la tête comme à un chien sauvage?

— Vous?

— Sans doute, j'ai un grand pistolet, et vous n'en avez pas.

— Ah! tu me paieras cela! dit Sainte-Maline, en faisant faire un écart à son cheval.

— Je l'espère bien; après ma commission faite.

— Schelme!

— Pour ce moment observez-vous, je vous en supplie, monsieur de Sainte-Maline! car nous avons l'honneur d'ap-

partenir au roi, et nous donnerions mauvaise opinion de la maison, en ameutant le peuple. Et puis, songez quel triomphe pour les ennemis de Sa Majesté, en voyant la discorde parmi les défenseurs du trône.

Sainte-Maline mordait ses gants; le sang coulait sous sa dent furibonde.

— Là, là, monsieur, dit Ernauton, gardez vos mains pour tenir l'épée quand nous y serons.

, — Oh ! j'en crèverai ! cria Sainte-Maline.

— Alors ce sera une besogne toute faite pour moi, dit Ernauton.

On ne peut savoir où serait allée la rage toujours croissante de Sainte-Maline, quand tout à coup Ernauton, en traversant la rue Saint-Antoine, près de Saint-Paul, vit une li tière, poussa un cri de surprise et s'arrêta pour regarder une femme à demi voilée.

— Mon page d'hier ! murmura-t-il.

La dame n'eut pas l'air de le reconnaître et passa sans sourciller, mais en se rejetant cependant au fond de salitière.

— Cordieu ! vous me faites attendre, je crois, dit Sainte-Maline, et cela pour regarder des femmes !

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Ernauton en reprenant sa course.

Les jeunes gens, à partir de ce moment, suivirent au grand trot la rue du faubourg Saint-Marceau : ils ne se parlaient plus, même pour quereller.

Sainte-Maline paraissait assez calme extérieurement ; mais, en réalité, tous les muscles de son corps frémissaient encore de colère.

En outre, il avait reconnu, et cette découverte ne l'avait aucunement adouci, comme on le comprendra facilement ; en outre, il avait reconnu que, tout bon cavalier qu'il était, il ne pourrait dans un cas donné suivre Ernauton, son cheval étant fort inférieur à celui de son compagnon, et suant déjà sans avoir couru.

Cela le préoccupait fort ; aussi, comme pour se rendre positivement compte de ce que pourrait faire sa monture, a tourmentait-il de la houssine et de l'éperon.

Cette insistance amena une querelle entre son cheval et lui. Cela se passait aux environs de la Bièvre. La bête ne se mit point en frais d'éloquence, comme avait fait Ernauton ; mais, se souvenant de son origine, (elle était Normande), elle fit à son cavalier un procès que celui-ci perdit.

Elle débuta par un écart, puis se cabra, puis fit un saut de mouton et se déroba jusqu'à la Bièvre où elle se débarassa de son cavalier, en roulant avec lui jusque dans la rivière, où ils se séparèrent.

On eût entendu d'une lieue les imprécations de Sainte-Maline, quoiqu'à moitié étouffées par l'eau. Quand il fut parvenu à se mettre sur ses jambes, les yeux lui sortaient de la tête, et quelques gouttes de sang, coulant de son front écorché, sillonnaient sa figure.

Sainte-Maline jeta un coup d'œil autour de lui, son cheval avait déjà remonté le talus, et l'on n'apercevait plus que sa croupe, laquelle indiquait que la tête devait être tournée du côté du Louvre.

Moulu comme il l'était, couvert de boue, trempé jusqu'aux os, tout saignant et tout contusionné, Sainte-Maline comprenait l'impossibilité de rattraper sa bête ; l'essayer même était une tentative ridicule.

Ce fut alors que les paroles qu'il avait dites à Ernauton lui revinrent à l'esprit : s'il n'avait pas voulu attendre son compagnon une seconde rue Saint-Antoine, pourquoi son compagnon aurait-il l'obligeance de l'attendre une ou deux heures sur la route ?

Cette réflexion conduisit Sainte-Maline de la colère au plus violent désespoir, surtout lorsqu'il vit, du fond de son encaissement, le silencieux Ernauton piquer des deux en obliquant par quelque chemin qu'il jugeait sans doute le plus court.

Chez les hommes véritablement irascibles, le point culminant de la colère est un éclair de folie, quelques-uns n'arrivent qu'au délire ; d'autres vont jusqu'à la prostration totale des forces et de l'intelligence.

Sainte-Maline tira machinalement son poignard ; un instant il eut l'idée de se le planter jusqu'à la garde dans la poitrine. Ce qu'il souffrit en ce moment, nul ne pourrait le dire, pas même lui. On meurt d'une pareille crise, ou, si on la supporte, on y vieillit de dix ans.

Il remonta le talus de la rivière, s'aidant de ses mains et de ses genoux jusqu'à ce qu'il fût arrivé au sommet : arrivé là, son œil égaré interrogea la route ; on n'y voyait plus rien. A droite, Ernauton avait disparu, se portant sans doute en avant ; au fond, son propre cheval était disparu également.

Tandis que Sainte-Maline roulait dans son esprit exaspéré mille pensées sinistres contre les autres et contre lui-même, le galop d'un cheval retentit à son oreille, et il vit déboucher de cette route de droite, choisie par Ernauton, un cheval et un cavalier.

Ce cavalier tenait un autre cheval en main.

C'était le résultat de la course de monsieur de Carmainges : il avait coupé vers la droite, sachant bien que, pour suivre un cheval, c'était doubler son activité par la peur.

Il avait donc fait un détour et coupé le passage au Bas-Normand, en l'attendant en travers d'une rue étroite.

A cette vue, le cœur de Sainte-Maline déborda de joie : il ressentit un mouvement d'effusion et de reconnaissance qui donna une suave expression à son regard, puis tout à coup son visage s'assombrit ; il avait compris toute la supériorité d'Ernauton sur lui, car il s'avouait qu'à la place de son compagnon, il n'eût pas même eu l'idée d'agir comme lui.

La noblesse du procédé le terrassait : il la sentait pour la mesurer et en souffrir.

Il balbutia un remercement auquel Ernauton ne fit pas attention, ressaisit furieusement la bride de son cheval, et, malgré la douleur, se remit en selle.

Ernauton, sans dire un seul mot, avait pris les devans au pas en caressant son cheval.

Sainte-Maline, nous l'avons dit, était excellent cavalier ; l'accident dont il avait été victime était une surprise ; au bout d'un instant de lutte dans laquelle cette fois il eut l'avantage, redevenu maître de sa monture, il lui fit prendre le trot.

— Merci, monsieur, vint-il dire une seconde fois à Ernauton, après avoir consulté cent fois son orgueil et les convenances.

Ernauton se contenta de s'incliner de son côté, en touchant son chapeau de la main.

La route parut longue à Sainte-Maline.

Vers deux heures et demie environ, ils aperçurent un homme qui marchait, escorté d'un chien : il était grand, avait une épée au côté ; il n'était pas Chicot, mais il avait des bras et des jambes dignes de lui.

Sainte-Maline, encore tout fangeux, ne put se tenir ; il vit qu'Ernauton passait et ne prenait pas même garde à cet homme. L'idée de trouver son compagnon en faute passa comme un méchant éclair dans l'esprit du Gascon ; il poussa vers l'homme et l'aborda.

— Voyageur, demanda-t-il, n'attendez-vous point quelque chose ?

Le voyageur regarda Sainte-Maline dont en ce moment, il faut l'avouer, l'aspect n'était point agréable. La figure décomposée par la colère récente, cette boue mal séchée sur ses habits, ce sang mal séché sur ses joues, de gros sourcils noirs froncés, une main fiévreuse étendue vers lui, avec un geste de menace bien plus que d'interrogation, tout cela parut sinistre au piéton.

— Si j'attends quelque chose, dit-il, ce n'est pas quel-

qu'un; et si j'attends quelqu'un, à coup sûr ce quelqu'un n'est pas vous.'

— Vous êtes fort impoli, mon maître ! dit Sainte-Maline enchanté de trouver enfin une occasion de lâcher la bride à sa colère, et furieux en outre de voir qu'il venait, en se trompant, de fournir un nouveau triomphe à son adversaire.

Et en même temps qu'il parlait, il leva sa main armée de la houssine pour frapper le voyageur ; mais celui-ci leva son bâton et en asséna un coup sur l'épaule de Sainte-Maline, puis il siffla son chien qui bondit aux jarrets du cheval et à la cuisse de l'homme, et emporta de chaque endroit un lambeau de chair et un morceau d'étoffe.

Le cheval, irrité par la douleur, prit une seconde fois sa course en avant, il est vrai, mais sans pouvoir être retenu par Sainte-Maline qui, malgré tous ses efforts, demeura en selle.

Il passa ainsi emporté devant Ernauton, qui le vit passer sans même sourire de sa mésaventure.

Lorsqu'il eut réussi à calmer son cheval, lorsque monsieur de Carmainges l'eut rejoint, son orgueil commençait, non pas à diminuer, mais à entrer en composition.

— Allons ! allons ! dit-il en s'efforçant de sourire, je suis dans mon jour malheureux, à ce qu'il paraît. Cet homme ressemblait fort cependant au portrait que nous avait fait Sa Majesté de celui à qui nous avons affaire.

Ernauton garda le silence.

— Je vous parle, monsieur, dit Sainte-Maline exaspéré par ce sang-froid qu'il regardait avec raison comme une preuve de mépris, et qu'il voulait faire cesser par quelque éclat définitif, dût-il lui en coûter la vie ; je vous parle, n'entendez-vous pas ?

— Celui que Sa Majesté nous avait désigné, répondit Ernauton, n'avait pas de bâton et n'avait pas de chien.

— C'est vrai, répondit Sainte-Maline, et si j'avais réflé-

chi, j'aurais une contusion de moins à l'épaule, et deux crocs de moins sur la cuisse. Il fait bon être sage et calme, à ce que je vois.

Ernauton ne répondit point ; mais se haussant sur les étriers et mettant la main au-dessus de ses yeux en manière de garde-vue :

— Voilà là-bas, dit-il, celui que nous cherchons et qui nous attend.

— Peste ! monsieur, dit sourdement Sainte-Maline, jaloux de ce nouvel avantage de son compagnon, vous avez une bonne vue ; moi je ne distingue qu'un point noir, et encore est-ce à peine.

Ernauton, sans répondre, continua d'avancer ; bientôt Sainte-Maline put voir et reconnaître à son tour l'homme désigné par le roi. Un mauvais mouvement le prit, il poussa son cheval en avant pour arriver le premier.

Ernauton s'y attendait : il le regarda sans menace et sans intention apparente : ce coup d'œil fit rentrer Sainte-Maline en lui-même, et il remit son cheval au pas.

XXX.

SAINTE-MALINE.

Ernauton ne s'était point trompé, l'homme désigné était bien Chicot.

Il avait, de son côté, bonne vue et bonne oreille ; il avait vu et entendu les cavaliers de fort loin. Il s'était douté que c'était à lui qu'ils avaient affaire, de sorte qu'il les attendait.

Quand il n'eut plus aucun doute à cet égard, et qu'il eut vu que les deux cavaliers se dirigeaient bien vers lui, il posa sans affectation sa main sur la poignée de sa longue épée, comme pour prendre une attitude noble.

Ernauton et Sainte-Maline se regardèrent tous deux une seconde, muets tous deux.

— A vous, monsieur, si vous le voulez bien, dit en s'inclinant Ernauton à son adversaire; car, en cette circonstance, le mot adversaire est plus convenable que celui de compagnon.

Sainte-Maline fut suffoqué; la surprise de cette courtoisie lui serrait la gorge; il ne répondit qu'en baissant la tête.

Ernauton vit qu'il gardait le silence, et prit alors la parole.

— Monsieur, dit-il à Chicot, nous sommes, monsieur et moi, vos serviteurs.

Chicot salua avec son plus gracieux sourire.

— Serait-il indiscret, continua le jeune homme, de vous demander votre nom?

— Je m'appelle l'Ombre, monsieur, répondit Chicot.

— Vous attendez quelque chose?

— Oui, monsieur.

— Vous serez assez bon, n'est-ce pas, pour nous dire ce que vous attendez?

— J'attends une lettre.

— Vous comprenez notre curiosité, monsieur, et elle n'a rien d'offensant pour vous.

Chicot s'inclina toujours, et avec un sourire de plus en plus gracieux.

— De quel endroit attendez-vous cette lettre? continua Ernauton.

— Du Louvre.

— Scellée de quel sceau?

— Du sceau royal.

Ernauton mit sa main dans sa poitrine.

— Vous reconnaissez sans doute cette lettre ? dit-il.

— Oui, si je la voyais.

Ernauton tira la lettre de sa poitrine.

— La voici, dit Chicot, et, pour plus grande sûreté, vous savez, n'est-ce pas, que je dois vous donner quelque chose en échange ?

— Un reçu ?

— C'est cela.

— Monsieur, reprit Ernauton, j'étais chargé par le roi de vous porter cette lettre ; mais c'est monsieur que voici qui est chargé de vous la remettre.

Et il tendit la lettre à Sainte-Maline, qui la prit et la déposa aux mains de Chicot.

— Merci, messieurs, dit ce dernier.

— Vous voyez, ajouta Ernauton, que nous avons fidèlement rempli notre mission. Il n'y a personne sur la route, personne ne nous a donc vus vous parler ou vous donner la lettre.

— C'est juste, monsieur, je le reconnais, et j'en ferai foi au besoin. Maintenant à mon tour.

— Le reçu, dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Auquel des deux dois-je le remettre ?

— Le roi ne l'a point dit ! s'écria Sainte-Maline en regardant son compagnon d'un air menaçant.

— Faites le reçu par duplicata, monsieur, reprit Ernauton, et donnez-en un à chacun de nous ; il y a loin d'ici au Louvre, et sur la route il peut arriver malheur à moi ou à monsieur.

Et en disant ces mots, les yeux d'Ernauton s'illuminaient à leur tour d'un éclair.

— Vous êtes un homme sage, monsieur, dit Chicot à Ernauton.

Et il tira des tablettes de sa poche, en déchira deux pages, et sur chacune d'elles il écrivit :

« Reçu des mains de monsieur René de Sainte-Maline la lettre apportée par monsieur Ernauton de Carmainges.

» L'OMBRE. »

— Adieu, monsieur, dit Sainte-Maline en s'emparant de son reçu.

— Adieu, monsieur, et bon voyage!, ajouta Ernauton. Avez-vous autre chose à transmettre au Louvre ?

— Absolument rien, messieurs ; grand merci, dit Chicot.

Ernauton et Sainte-Maline tournèrent la tête de leurs chevaux vers Paris, et Chicot s'éloigna d'un pas que le meilleur mulet eût envié.

Lorsque Chicot eut disparu, Ernauton, qui avait fait cent pas à peine, arrêta court son cheval, et s'adressant à Sainte-Maline :

— Maintenant, monsieur, dit-il, pied à terre, si vous le voulez bien.

— Et pourquoi cela, monsieur ? fit Sainte-Maline avec étonnement.

— Notre tâche est accomplie, et nous avons à causer. L'endroit me paraît excellent pour une conversation du genre de la nôtre.

— A votre aise, monsieur, dit Sainte-Maline en descendant de cheval comme l'avait déjà fait son compagnon.

Lorsqu'il eut mis pied à terre, Ernauton s'approcha et lui dit :

— Vous savez, monsieur, que, sans appel de ma part et sans mesure de la vôtre, sans cause aucune enfin, vous m'avez, durant toute la route, offensé grièvement. Il y a plus : vous avez voulu me faire mettre l'épée à la main dans un moment inopportun, et j'ai refusé. Mais à cette heure le moment est devenu bon, et je suis votre homme.

Sainte-Maline écouta ces mots d'un visage sombre et avec les sourcils froncés ; mais, chose étrange ! Sainte-Maline n'était plus dans ce courant de colère qui l'avait en-

traîné au-delà de toutes les bornes, Sainte-Maline ne voulait plus se battre ; la réflexion lui avait rendu le bon sens ; il jugeait toute l'infériorité de sa position.

— Monsieur, répondit-il après un instant de silence, vous m'avez, quand je vous insultais, répondu par des services ; je ne saurais donc maintenant vous tenir le langage que je vous tenais tout à l'heure.

Ernauton fronça le sourcil.

— Non, monsieur, mais vous pensez encore maintenant ce que vous disiez tantôt.

— Qui vous dit cela ?

— Parce que toutes vos paroles étaient dictées par la haine et par l'envie, et que, depuis deux heures que vous les avez prononcées, cette haine et cette envie ne peuvent être éteintes dans votre cœur.

Sainte-Maline rougit, mais ne répondit point.

Ernauton attendit un instant et reprit :

— Si le roi m'a préféré à vous, c'est parce que ma figure lui revient plus que la vôtre ; si je ne me suis pas jeté dans la Bièvre, c'est que je monte mieux à cheval que vous ; si je n'ai pas accepté votre défi au moment où il vous a plu de le faire, c'est que j'ai plus de sagesse ; si je ne me suis pas fait mordre par le chien de l'homme, c'est que j'ai plus de sagacité ; enfin si je vous somme à cette heure de me rendre raison et de tirer l'épée, c'est que j'ai plus de réel honneur ; et prenez garde, si vous hésitez, je vais dire plus de courage.

Sainte-Maline frissonnait, et ses yeux lançaient des éclairs : toutes les passions mauvaises que signalait Ernauton avaient tour à tour imprimé leurs stigmates sur sa figure livide ; au dernier mot du jeune homme, il tira son épée comme un furieux.

Ernauton avait déjà la sienne à la main.

— Tenez, monsieur, dit Sainte-Maline, retirez le dernier mot que vous avez dit ; il est de trop, vous l'avouerez,

vous qui me connaissez parfaitement, puisque, comme vous l'avez dit, nous demeurons à deux lieues l'un de l'autre ; retirez-le, vous devez avoir assez de mon humiliation ; ne me déshonorez pas.

— Monsieur, dit Ernauton, comme je ne me mets jamais en colère, je ne dis jamais que ce que je veux dire ; par conséquent je ne retirerai rien du tout. Je suis susceptible aussi, moi, et nouveau à la cour, je ne veux donc pas avoir à rougir chaque fois que je vous rencontrerai. Un coup d'épée, s'il vous plaît, monsieur, c'est pour ma satisfaction autant que pour la vôtre.

— Oh ! monsieur, je me suis battu onze fois, dit Sainte-Maline avec un sombre sourire, et sur mes onze adversaires deux sont morts. Vous savez encore cela, je présume ?

— Et moi, monsieur, je ne me suis jamais battu, répliqua Ernauton, car l'occasion ne s'en est jamais présentée ; je la trouve à ma guise, venant à moi quand je n'allais pas à elle, et je la saisis aux cheveux. J'attends votre bon plaisir, monsieur.

— Tenez, dit Sainte-Maline en secouant la tête, nous sommes compatriotes, nous sommes au service du roi, ne nous querellons plus, je vous tiens pour un brave homme ; je vous offrirais même la main, si cela ne m'était pas presque impossible. Que voulez-vous, je me montre à vous comme je suis, ulcéré jusqu'au fond du cœur, ce n'est point ma faute. Je suis envieux, que voulez-vous que j'y fasse ? la nature m'a créé dans un mauvais jour. Monsieur de Chalabre, ou monsieur de Montcrabeau, ou monsieur de Pincorney ne m'eussent point mis en colère, c'est votre mérite qui cause mon chagrin ; consolez-vous-en, puisque mon envie ne peut rien contre vous, et qu'à mon grand regret votre mérite vous reste. Ainsi nous en demeurons là, n'est-ce pas, monsieur ? je souffrirais trop, en vérité, quand vous diriez le motif de notre querelle.

— Notre querelle, personne ne la saura, monsieur.

— Personne ?

— Non, monsieur, attendu que si nous nous battons, je vous tuerai ou me ferai tuer. Je ne suis pas de ceux qui font peu de cas de la vie ; au contraire, j'y tiens fort. J'ai vingt-trois ans , un beau nom , je ne suis pas tout à fait pauvre ; j'espère en moi et dans l'avenir, et soyez tranquille, je me défendrai comme un lion.

— Eh bien ! moi, tout au contraire de vous, monsieur, j'ai déjà trente ans et suis assez dégoûté de la vie, car je ne crois ni en l'avenir ni en moi ; mais tout dégoûté de la vie, tout incrédule au bonheur que je suis, j'aime mieux ne pas me battre avec vous.

— Alors, vous m'allez faire des excuses ! dit Ernauton.

— Non, j'en ai assez fait et assez dit. Si vous n'êtes pas content, tant mieux. Alors vous cesserez de m'être supérieur.

— Je vous rappellerai, monsieur, que l'on ne termine point ainsi une querelle sans s'exposer à faire rire, quand on est Gascons l'un et l'autre.

— Voilà précisément ce que j'attends, dit Sainte-Maline.

— Vous attendez ?...

— Un rieur. Oh ! l'excellent moment que celui-là me fera passer.

— Vous refusez donc le combat ?

— Je désire ne pas me battre, avec vous, s'entend.

— Après m'avoir provoqué ?

— J'en conviens.

— Mais enfin, monsieur, si la patience m'échappe et que je vous charge à grands coups d'épée ?

Sainte-Maline serra convulsivement les poings.

— Alors, dit-il, tant mieux, je jeterai mon épée à dix pas.

— Prenez garde, monsieur, car en ce cas je ne vous frapperai pas de la pointe.

— Bien , car alors j'aurai une raison de vous haïr, et je

vous haïrai mortellement ; puis un jour, un jour de faiblesse de votre part, je vous rattraperai comme vous venez de le faire, et je vous tuerai, désespéré. .

Ernauton remit son épée au fourreau.

— Vous êtes un homme étrange, dit-il, et je vous plains du plus profond de mon cœur.

— Vous me plaignez ?

— Oui, car vous devez horriblement souffrir.

— Horriblement.

— Vous ne devez jamais aimer ?

— Jamais.

— Mais vous avez des passions, au moins ?

— Une seule.

— La jalousie, vous me l'avez dit.

— Oui, ce qui fait que je les ai toutes à un degré de honte et de malheur indicible : j'adore une femme dès qu'elle aime un autre que moi ; j'aime l'or quand c'est une autre main qui le touche ; je suis orgueilleux toujours par comparaison ; je bois pour échauffer en moi la colère, c'est-à-dire pour la rendre aiguë quand elle n'est pas chronique, c'est-à-dire pour la faire éclater et brûler comme un tonnerre. Oh ! oui, oui, vous l'avez dit, monsieur de Carmainges, je suis malheureux.

— Vous n'avez jamais essayé de devenir bon ? demanda Ernauton.

— Je n'ai pas réussi.

— Qu'espérez-vous ? que comptez-vous faire alors ?

— Que fait la plante vénéneuse ? elle a des fleurs comme les autres, et certaines gens savent en tirer une utilité. Que font l'ours et l'oiseau de proie ? ils mordent, mais certains éleveurs savent les dresser à la chasse ; voilà ce que je suis et ce que je serai probablement entre les mains de monsieur d'Epernon et de monsieur de Loignac jusqu'au jour où l'on dira : Cette plante est nuisible, arrachons-la ; cette bête est enragée, tuons-la.

Ernauton s'était calmé peu à peu. Sainte-Maline n'était plus pour lui un objet de colère, mais d'étude ; il ressentait presque de la pitié pour cet homme que les circonstances avaient entraîné à lui faire de si singuliers aveux.

— Une grande fortune, et vous pouvez la faire ayant de grandes qualités, vous guérira, dit-il ; développez-vous dans le sens de vos instincts, monsieur de Sainte-Maline, et vous réussirez à la guerre ou dans l'intrigue ; alors, pouvant dominer, vous haïrez moins.

— Si haut que je m'élève, si profondément que je prenne racine, il y aura toujours au-dessus de moi des fortunes supérieures qui me blesseront ; au-dessous, des rires sardoniques qui me déchireront les oreilles.

— Je vous plains, répéta Ernauton.

Et ce fut tout.

Ernauton alla à son cheval qu'il avait attaché à un arbre, et, le détachant, il se remit en selle.

Sainte-Maline n'avait pas quitté la bride du sien.

Tous deux reprirent la route de Paris, l'un muet et sombre de ce qu'il avait entendu, l'autre de ce qu'il avait dit.

Tout à coup Ernauton tendit la main à Sainte-Maline.

— Voulez-vous que j'essaie de vous guérir, lui dit-il, voyons ?

— Pas un mot de plus, monsieur, dit Sainte-Maline ; non, ne tentez pas cela, vous y échoueriez. Haissez-moi, au contraire, et ce sera le moyen que je vous admire.

— Encore une fois, je vous plains, monsieur, dit Ernauton.

Une heure après, les deux cavaliers rentraient au Louvre et se dirigeaient vers le logis des quarante-cinq.

Le roi était sorti et ne devait rentrer que le soir.

XXXI.

COMMENT M. DE LOIGNAC FIT UNE ALLOCUTION AUX
QUARANTE-CINQ.

Chacun des deux jeunes gens se mit à la fenêtre de son petit logis pour guetter le retour du roi.

Chacun d'eux s'y établit avec des idées bien différentes.

Sainte-Maline, tout à sa haine, tout à sa honte, tout à son ambition, le sourcil froncé, le cœur ardent,

Ernauton, oublieux déjà de ce qui s'était passé et préoccupé d'une seule chose, c'est-à-dire de ce que pouvait être cette femme qu'il avait introduite dans Paris sous un costume de page, et qu'il venait de retrouver dans une riche litière.

Il y avait là ample matière à réflexion pour un cœur plus disposé aux aventures amoureuses qu'aux calculs de l'ambition.

Aussi Ernauton s'ensevelit-il peu à peu dans ses réflexions, et cela si profondément que ce ne fut qu'en levant la tête qu'il s'aperçut que Sainte-Maline n'était plus là.

Un éclair lui traversa l'esprit. Moins préoccupé que lui, Sainte-Maline avait guetté le retour du roi ; le roi était rentré, et Sainte-Maline était chez le roi.

Il se leva vivement, traversa la galerie et arriva chez le roi, juste au moment où Sainte-Maline en sortait.

— Tenez, dit-il, radieux, à Ernauton, voici ce que le roi m'a donné.

Et il lui montra une chaîne d'or.

— Je vous fais mon compliment, monsieur, dit Ernauton, sans que sa voix trahît la moindre émotion.

Et il entra à son tour chez le roi.

Sainte-Maline s'attendait à quelque manifestation de jalousie de la part de monsieur de Carmainges. Il demeura en conséquence tout stupéfait de ce calme, attendant que Ernauton sortît à son tour.

Ernauton demeura dix minutes à peu près chez Henri : ces dix minutes furent des siècles pour Sainte-Maline.

Il sortit enfin : Sainte-Maline était à la même place ; d'un regard rapide il enveloppa son compagnon, puis son cœur se dilata. Ernauton ne rapportait rien, rien de visible du moins.

— Et à vous, demanda Sainte-Maline, poursuivant sa pensée, quelle chose le roi vous a-t-il donnée, monsieur ?

— Sa main à baiser, répondit Ernauton.

Sainte-Maline froissa sa chaîne entre ses mains, de manière qu'il en brisa un anneau.

Tous deux s'acheminèrent en silence vers le logis.

Au moment où ils entraient dans la salle, la trompette retentissait : à ce signal d'appel, les quarante-cinq sortirent chacun de son logis, comme les abeilles de leurs alvéoles.

Chacun se demandait ce qui était survenu de nouveau, tout en profitant de cet instant de réunion générale pour admirer le changement qui s'était opéré dans la personne et les habits de ses compagnons.

La plupart avaient affiché un grand luxe, de mauvais goût peut-être, mais qui compensait l'élégance par l'éclat.

D'ailleurs ils avaient ce qu'avait cherché d'Epernon, assez adroit politique s'il était mauvais soldat : les uns la jeunesse, les autres la vigueur, d'autres l'expérience, et cela rectifiait chez tous au moins une imperfection.

En somme, ils ressemblaient à un corps d'officiers en habits de ville, la tournure militaire étant, à très peu

d'exceptions près, celle qu'ils avaient le plus ambitionnée.

Ainsi de longues épées, des éperons sonnans, des moustaches aux ambitieux crochets, des bottes et des gants de daim ou de buffle ; le tout bien doré, bien pommadé ou bien enrubanné , *pour paraître*, comme on disait alors, voilà la tenue d'instinct adoptée par le plus grand nombre.

Les plus discrets se reconnaissaient aux couleurs sombres ; les plus avarés, aux draps solides ; les fringans, aux dentelles et aux satins roses ou blancs.

Perducas de Pincorney avait trouvé, chez quelque juif, une chaîne de cuivre doré, grosse comme une chaîne de prison.

Pertinax de Montcrabeau n'était que faveurs et broderies ; il avait acheté son costume d'un marchand de la rue des Haudriettes, lequel avait recueilli un gentilhomme blessé par des voleurs. Le gentilhomme avait fait venir un autre vêtement de chez lui, et, reconnaissant de l'hospitalité reçue, il avait laissé au marchand son habit, quelque peu souillé de fange et de sang ; mais le marchand avait fait détacher l'habit, qui était demeuré fort présentable : restaient bien deux trous, traces de deux coups de poignard ; mais Pertinax avait fait broder d'or ces deux endroits, ce qui remplaçait un défaut par un ornement.

Eustache de Miradoux ne brillait pas ; il lui avait fallu habiller Lardille, Militor et les deux enfans. Lardille avait choisi un costume aussi riche que les lois somptuaires permettaient aux femmes de le porter à cette époque ; Militor s'était couvert de velours et de damas, s'était orné d'une chaîne d'argent, d'un toquet à plumes et de bas brodés ; de sorte qu'il n'était plus resté au pauvre Eustache qu'une somme à peine suffisante pour n'être pas déguenillé.

Monsieur de Chalabre avait conservé son pourpoint gris de fer, qu'un tailleur avait rafraîchi et doublé à neuf : quelques bandes de velours habilement semées çà et là

donnaient un relief nouveau à ce vêtement inusable. Monsieur de Chalabre prétendait qu'il n'avait pas demandé mieux que de changer de pourpoint ; mais que, malgré les recherches les plus minutieuses, il lui avait été impossible de trouver un drap mieux fait et plus avantageux.

Du reste, il avait fait la dépense d'un haut-de-chausses ponceau, de bottes, manteau et chapeau ; le tout harmonieux à l'œil, comme cela arrive toujours dans le vêtement de l'avare.

Quant à ses armes, elles étaient irréprochables ; vieil homme de guerre, il avait su trouver une excellente épée espagnole, une dague du bon faiseur et un hausse-col parfait.

C'était encore une économie de cols gaudronnés et de fraises.

Ces messieurs s'admiraient donc réciproquement quand monsieur de Loignac entra, le sourcil froncé. Il fit former le cercle et se plaça au milieu de ce cercle, avec une contenance qui n'annonçait rien d'agréable.

Il est inutile de dire que tous les yeux se fixèrent sur le chef.

— Messieurs, demanda-t-il, êtes-vous tous ici ?

— Tous, répondirent quarante-cinq voix, avec un ensemble plein de promesses pour les manœuvres à venir.

— Messieurs, continua Loignac, vous avez été mandés ici pour servir de garde particulière au roi ; c'est un titre honorable, mais qui engage beaucoup.

Loignac fit une pause qui fut occupée par un doux murmure de satisfaction.

— Cependant plusieurs d'entre vous me paraissent n'avoir point parfaitement compris leurs devoirs ; je vais les leur rappeler.

Chacun tendit l'oreille : il était évident que l'on était ardent à connaître ses devoirs, sinon empressé à les accomplir.

— Il ne faudrait pas vous figurer, messieurs, que le roi vous enrégimente et vous paie pour agir en étourneaux, et distribuer ça et là, à votre caprice, des coups de bec et des coups d'ongle ; la discipline est d'urgence, quoiqu'elle demeure secrète, et vous êtes une réunion de gentilshommes, lesquels doivent être les premiers obéissans et les premiers dévoués du royaume.

L'assemblée ne souffrait pas ; en effet, il était facile de comprendre, à la solennité de ce début, que la suite serait grave.

— A partir d'aujourd'hui vous vivez dans l'intimité du Louvre, c'est-à-dire dans le laboratoire même du gouvernement : si vous n'assistez pas à toutes les délibérations, souvent vous serez choisis pour en exécuter la teneur ; vous êtes donc dans le cas de ces officiers qui portent en eux, non seulement la responsabilité d'un secret, mais encore la puissance du pouvoir exécutant.

Un second murmure de satisfaction courut dans les rangs des Gascons : on voyait les têtes se redresser comme si l'orgueil eût grandi ces hommes de plusieurs pouces.

— Supposez maintenant, continua Loignac, qu'un de ces officiers sur lequel repose parfois la sûreté de l'Etat ou la tranquillité de la couronne, supposez, dis-je, qu'un officier trahisse le secret des conseils, ou qu'un soldat chargé d'une consigne ne l'exécute pas, il y va de la mort ; vous savez cela ?

— Sans doute, répondirent plusieurs voix.

— Eh bien, messieurs, poursuivit Loignac avec un accent terrible, ici même, aujourd'hui, on a trahi un conseil du roi, et rendu impossible peut-être une mesure que Sa Majesté voulait prendre.

La terreur commença de remplacer l'orgueil et l'admiration ; les quarante-cinq se regardèrent les uns les autres avec défiance et inquiétude.

— Deux de vous, messieurs, ont été surpris en pleine

rue, caquetant comme deux vieilles femmes, et jetant au brouillard des paroles si graves que chacune d'elles maintenant peut aller frapper un homme et le tuer.

Sainte-Maline s'avança aussitôt vers monsieur de Loignac et lui dit :

— Monsieur, je crois avoir l'honneur de vous parler ici au nom de mes camarades : il importe que vous ne laissiez point planer plus longtemps le soupçon sur tous les serviteurs du roi ; parlez vite, s'il vous plaît ; que nous sachions à quoi nous en tenir, et que les bons ne soient point confondus avec les mauvais.

— Ceci est facile, répondit Loignac.

L'attention redoubla.

— Le roi a reçu avis aujourd'hui qu'un de ses ennemis, un de ceux précisément que vous êtes appelés à combattre, arrivait à Paris pour le braver ou conspirer contre lui.

Le nom de cet ennemi a été prononcé secrètement, mais entendu d'une sentinelle, c'est-à-dire d'un homme qu'on eût dû regarder comme une muraille, et qui, comme elle, eût dû être sourd, muet et inébranlable ; cependant, ce même homme, tantôt, en pleine rue, a été répéter le nom de cet ennemi du roi avec des fanfaronnades et des éclats qui ont attiré l'attention des passans et soulevé une sorte d'émotion : je le sais, moi qui suivais le même chemin que cet homme, et qui ai tout entendu de mes oreilles ; moi qui lui ai posé la main sur l'épaule pour l'empêcher de continuer ; car, au train dont il allait, il eût, avec quelques paroles de plus, compromis tant d'intérêts sacrés que j'eusse été forcé de le poignarder sur la place, si à mon premier avertissement il ne fût demeuré muet.

On vit en ce moment Pertinax de Montcrabeau et Perducas de Pincorney pâlir et se renverser presque défaillans l'un sur l'autre.

Montcrabeau, tout en chancelant, essaya de balbutier quelques excuses.

Aussitôt que, par leur trouble, les deux coupables se furent dénoncés, tous les regards se tournèrent vers eux.

— Rien ne peut vous justifier, monsieur, dit Loignac à Montcrabeau ; si vous étiez ivre, vous devez être puni d'avoir bu ; si vous n'étiez que vantard et orgueilleux, vous devez être puni encore.

Il se fit un silence terrible. Monsieur de Loignac avait, on se le rappelle, en commençant, annoncé une sévérité qui promettait de sinistres résultats.

— En conséquence, continua Loignac, monsieur de Montcrabeau et vous aussi, monsieur de Pincorney, vous serez punis.

— Pardon, monsieur, répondit Pertinax ; mais nous arrivons de province, nous sommes nouveaux à la cour, et nous ignorons l'art de vivre dans la politique.

— Il ne fallait pas accepter cet honneur d'être au service de Sa Majesté, sans peser les charges de ce service.

— Nous serons à l'avenir muets comme des sépulcres, nous vous le jurons.

— Tout cela est bon, messieurs ; mais réparerez-vous demain le mal que vous avez fait aujourd'hui ?

— Nous tâcherons.

— Impossible, je vous dis, impossible !

— Alors pour cette fois, monsieur, pardonnez-nous.

— Vous vivez, reprit Loignac sans répondre directement à la prière des deux coupables, dans une apparente licence que je veux réprimer, moi, par une stricte discipline : entendez-vous bien cela, messieurs ? Ceux qui trouveront la condition dure la quitteront ; je ne suis pas embarrassé de volontaires qui les remplaceront.

Nul ne répondit ; mais beaucoup de fronts se plissèrent.

— En conséquence, messieurs, reprit Loignac, il est bon que vous soyez prévenus de cela : la justice se fera parmi

nous secrètement, expéditivement, sans écritures, sans procès ; les traîtres seront punis de mort, et sur-le-champ. Il y a toutes sortes de prétextes à cela, et personne n'aura rien à y voir. Supposons, par exemple, que monsieur de Montcrabeau et monsieur de Pincorney, au lieu de causer amicalement dans la rue de choses qu'ils eussent dû oublier, eussent eu une dispute à propos de choses dont ils avaient le droit de se souvenir ; eh bien ! cette dispute ne peut-elle pas amener un duel entre monsieur de Pincorney et monsieur de Montcrabeau ? Dans un duel il arrive parfois qu'on se fend en même temps et que l'on s'enferme en se fendant ; le lendemain de cette dispute, on trouve ces deux messieurs morts au Pré-aux-Clercs, comme on a trouvé messieurs de Quélus, de Schomberg et de Maugiron morts aux Tournelles : la chose a le retentissement qu'un duel doit avoir, et voilà tout.

Je ferai donc tuer, vous entendez bien cela, n'est-ce pas, messieurs ? je ferai donc tuer en duel ou autrement whichever aura trahi le secret du roi.

Montcrabeau défaillit tout à fait et s'appuya sur son compagnon dont la pâleur devenait de plus en plus livide, et dont les dents étaient serrées à se rompre.

— J'aurai, reprit Loignac, pour les fautes moins graves, de moins graves punitions, la prison, par exemple, et j'en userai lorsqu'elle punira plus sévèrement le coupable qu'elle ne privera le roi.

Aujourd'hui je fais grâce de la vie à monsieur de Montcrabeau qui a parlé, et à monsieur de Pincorney qui a écouté ; je leur pardonne, dis-je, parce qu'ils ont pu se tromper et qu'ils ignoraient ; je ne les punis point de la prison, parce que je puis avoir besoin d'eux ce soir ou demain : je leur garde en conséquence la troisième peine, que je veux employer contre les délinquans, l'amende.

A ce mot amende, la figure de monsieur de Chalabre s'allongea comme un museau de fouine.

— Vous avez reçu mille livres, messieurs, vous en rendrez cent ; et cet argent sera employé par moi à récompenser, selon leurs mérites, ceux à qui je n'aurai rien à reprocher.

— Cent livres ! murmura Pincorney ; mais, cap de bious ! je ne les ai plus, je les ai employées à mes équipages.

— Vous vendrez votre chaîne, dit Loignac.

— Je veux bien l'abandonner au service du roi, répondit Pincorney.

— Non pas, monsieur ; le roi n'achète point les effets de ses sujets pour payer leurs amendes ; vendez vous-même et payez vous-même. J'avais un mot à ajouter, continua Loignac.

J'ai remarqué divers germes d'irritation entre divers membres de cette compagnie : chaque fois qu'un différend s'élèvera, je veux qu'on me le soumette, et seul j'aurai le droit de juger de la gravité de ce différend et d'ordonner le combat, si je trouve que le combat soit nécessaire. On se tue beaucoup en duel de nos jours, c'est la mode ; et je ne me soucie pas que, pour suivre la mode, ma compagnie se trouve incessamment dégarnie et insuffisante. Le premier combat, la première provocation qui aura lieu sans mon aveu, sera puni d'une rigoureuse prison, d'une amende très forte, ou même d'une peine plus sévère encore, si le cas amenait un grave dommage pour le service.

Que ceux qui peuvent s'appliquer ces dispositions, se les appliquent ; allez, messieurs.

A propos, quinze d'entre vous se tiendront ce soir au pied de l'escalier de Sa Majesté quand elle recevra, et, au premier signe, se dissémineront, si besoin est, dans les antichambres ; quinze se tiendront en dehors, sans mission ostensible, et se mêlant à la suite des gens qui viendront au Louvre ; quinze autres enfin demeureront au logis.

— Monsieur, dit Sainte-Maline en s'approchant, permet-

tez-moi, non pas de donner un avis, Dieu m'en garde ! mais de demander un éclaircissement ; toute bonne troupe a besoin d'être bien commandée : comment agirons-nous avec ensemble si nous n'avons pas de chef ?

— Et moi, que suis-je donc ? demanda Loignac.

— Monsieur, vous êtes notre général, vous.

— Non pas moi, monsieur, vous vous trompez, mais monsieur le duc d'Epéron.

— Vous êtes donc notre brigadier ? en ce cas ce n'est point assez, monsieur, et il nous faudrait un officier par escouade de quinze.

— C'est juste, répondit Loignac, et je ne puis chaque jour me diviser en trois ; et cependant je ne veux entre vous d'autre supériorité que celle du mérite.

— Oh ! quant à celle-là, monsieur, dussiez-vous la nier, elle se fera bien jour toute seule, et à l'œuvre vous connaîtrez des différences, si dans l'ensemble il n'en est pas.

— J'instituerai donc des chefs volans, dit Loignac après avoir rêvé un instant aux paroles de Sainte-Maline ; avec le mot d'ordre je donnerai le nom du chef : par ce moyen, chacun à son tour saura obéir et commander ; mais je ne connais encore les capacités de personne : il faut que ces capacités se développent pour fixer mon choix. Je regarderai et je jugerai.

Sainte-Maline s'inclina et rentra dans les rangs.

— Or, vous entendez, reprit Loignac, je vous ai divisés par escouades de quinze ; vous connaissez vos numéros : la première à l'escalier, la seconde dans la cour, la troisième au logis ; cette dernière, demi-vêtue et l'épée au chevet, c'est-à-dire prête à marcher au premier signal. Maintenant, allez, messieurs.

Monsieur de Montcrabeau et monsieur de Pincorney, à demain le paiement de votre amende ; je suis trésorier. Allez.

Tous sortirent : Ernauton de Carmaingès resta seul.

— Vous désirez quelque chose, monsieur ? demanda Loignac.

— Oui, monsieur, dit Ernauton en s'inclinant ; il me semble que vous avez oublié de préciser ce que nous aurons à faire. Être au service du roi est un glorieux mot sans doute, mais j'eusse bien désiré savoir jusqu'où entraîne ce service.

— Cela, monsieur, répliqua Loignac, constitue une question délicate et à laquelle je ne saurais catégoriquement répondre.

— Oserai-je vous demander pourquoi, monsieur ?

Toutes ces paroles étaient adressées à monsieur de Loignac avec une si exquise politesse que, contre son habitude, monsieur de Loignac cherchait en vain une réponse sévère.

— Parce que moi-même j'ignore souvent le matin ce que j'aurai à faire le soir.

— Monsieur, dit Carmainges, vous êtes si haut placé, relativement à nous, que vous devez savoir beaucoup de choses que nous ignorons.

— Faites comme j'ai fait, monsieur de Carmainges ; apprenez ces choses sans qu'on vous les dise : je ne vous en empêche point.

— J'en appelle à vos lumières, monsieur, dit Ernauton, parce qu'arrivé à la cour sans amitié ni haine, et n'étant guidé par aucune passion, je puis, sans valoir mieux, vous être cependant plus utile qu'un autre.

— Vous n'avez ni amitiés ni haines ?

— Non, monsieur.

— Vous aimez le roi cependant, à ce que je suppose, du moins ?

— Je le dois et je le veux, monsieur de Loignac, comme serviteur, comme sujet et comme gentilhomme.

— Eh bien, c'est un des points cardinaux sur lesquels

vous devez vous régler ; si vous êtes un habile homme, il doit vous servir à trouver celui qui est à l'opposé.

— Très bien, monsieur, répliqua Ernauton en s'inclinant, et me voilà fixé ; reste un point cependant qui m'inquiète fort.

— Lequel, monsieur ?

— L'obéissance passive.

— C'est la première condition.

— J'ai parfaitement entendu, monsieur. L'obéissance passive est quelquefois difficile pour des gens délicats sur l'honneur.

— Cela ne me regarde point, monsieur de Carmainges, dit Loignac.

— Cependant, monsieur, lorsqu'un ordre vous déplaît ?

— Je lis la signature de monsieur d'Epernon, et cela me console.

— Et monsieur d'Epernon ?

— Monsieur d'Epernon lit la signature de Sa Majesté, et se console comme moi.

— Vous avez raison, monsieur, dit Ernauton, et je suis votre humble serviteur.

Ernauton fit un pas pour se retirer ; ce fut Loignac qui le retint.

— Vous venez cependant d'éveiller en moi certaines idées, fit-il, et je vous dirai à vous des choses que je ne dirais point à d'autres, parce que ces autres-là n'ont eu ni le courage ni la convenance de me parler comme vous.

Ernauton s'inclina.

— Monsieur, dit Loignac en se rapprochant du jeune homme, peut-être viendra-t-il ce soir quelqu'un de grand : ne le perdez pas de vue, et suivez-le partout où il ira en sortant du Louvre.

— Monsieur, permettez-moi de vous le dire, mais il me semble que c'est espionner, cela ?

— Espionner ! croyez-vous ? fit froidement Loignac ; c'est possible, mais tenez...

Il tira de son pourpoint un papier qu'il tendit à Carmainges ; celui-ci le déploya et lut :

« Faites suivre ce soir monsieur de Mayenne, s'il osait » par hasard se présenter au Louvre. »

— Signé ? demanda Loignac.

— Signé d'Epéron, lut Carmainges.

— Eh bien ! monsieur ?

— C'est juste, répliqua Ernauton en saluant profondément, je suivrai monsieur de Mayenne.

Et il se retira.

XXXII.

MESSIEURS LES BOURGEOIS DE PARIS.

Monsieur de Mayenne, dont on s'occupait tant au Louvre, et qui s'en doutait si peu, partit de l'hôtel de Guise par une porte de derrière, et tout botté, à cheval, comme s'il arrivait seulement de voyage, il se rendit au Louvre, avec trois gentilshommes.

Monsieur d'Epéron, averti de sa venue, fit annoncer la visite au roi.

Monsieur de Loignac, prévenu de son côté, avait fait donner un second avis aux quarante-cinq : quinze se tenaient donc, comme il était convenu, dans les antichambres ; quinze dans la cour et quatorze au logis.

Nous disons quatorze, parce qu'Ernauton ayant, comme

on le sait, reçu une mission particulière, ne se trouvait point parmi ses compagnons.

Mais comme la suite de monsieur de Mayenne n'était de nature à inspirer aucune crainte, la seconde compagnie reçut l'autorisation de rentrer à la caserne.

Monsieur de Mayenne, introduit près de Sa Majesté, lui fit avec respect une visite que le roi accueillit avec affection.

— Eh bien ! mon cousin, lui demanda le roi, vous voilà donc venu visiter Paris ?

— Oui, sire, dit Mayenne ; j'ai cru devoir venir, au nom de mes frères et au mien, rappeler à Votre Majesté qu'elle n'a pas de plus fidèles sujets que nous.

— Par la mordieu ! dit Henri, la chose est si connue, qu'à part le plaisir que vous savez me faire en me visitant, vous pouviez, en vérité, vous épargner ce petit voyage.

Il faut bien certainement qu'il y ait eu une autre cause.

— Sire, j'ai craint que votre bienveillance pour la maison de Guise ne fût altérée par les bruits singuliers que nos ennemis font circuler depuis quelque temps.

— Quels bruits ? demanda le roi avec cette bonhomie qui le rendait si dangereux aux plus intimes.

— Comment ! demanda Mayenne un peu déconcerté, Votre Majesté n'aurait rien ouï dire qui nous fût défavorable ?

— Mon cousin, dit le roi, sachez, une fois pour toutes, que je ne souffrirais pas qu'on dît ici du mal de messieurs de Guise ; et comme on sait cela mieux que vous ne paraîsez le savoir, on n'en dit pas, duc.

— Alors, sire, dit Mayenne, je ne regretterai pas d'être venu, puisque j'ai eu le bonheur de voir mon roi et de le trouver en pareilles dispositions ; seulement, j'avouerai que ma précipitation aura été inutile.

— Oh ! duc, Paris est une bonne ville d'où l'on a toujours quelque service à tirer, fit le roi.

— Oui, sire, mais nous avons nos affaires à Soissons.

— Lesquelles, duc ?

— Celles de Votre Majesté, sire.

— C'est vrai, c'est vrai, Mayenne : continuez donc à les faire comme vous avez commencé ; je sais apprécier et reconnaître comme il faut la conduite de mes serviteurs.

Le duc se retira en souriant.

Le roi rentra dans sa chambre en se frottant les mains.

Loignac fit un signe à Ernauton qui dit un mot à son valet et se mit à suivre les quatre cavaliers.

Le valet courut à l'écurie, et Ernauton suivit à pied.

Il n'y avait pas de danger de perdre monsieur de Mayenne ; l'indiscrétion de Perducas de Pincorney avait fait connaître l'arrivée à Paris d'un prince de la maison de Guise. A cette nouvelle, les bons ligueurs avaient commencé à sortir de leurs maisons et à éventer sa trace.

Mayenne n'était pas difficile à reconnaître à ses larges épaules, à sa taille arrondie et à sa barbe en écuelle, comme dit l'Etoile.

On l'avait donc suivi jusqu'aux portes du Louvre, et, là, les mêmes compagnons l'attendaient pour le reprendre à sa sortie et l'accompagner jusqu'aux portes de son hôtel.

En vain Mayneville écartait les plus zélés en leur disant :

— Pas tant de feu, mes amis, pas tant de feu ; vrai Dieu ! vous allez nous compromettre.

Le duc n'en avait pas moins une escorte de deux ou trois cents hommes lorsqu'il arriva à l'hôtel Saint-Denis où il avait élu domicile.

Ce fut une grande facilité donnée à Ernauton de suivre le duc, sans être remarqué.

Au moment où le duc rentrait et où il se retournait pour saluer, dans un des gentilshommes qui saluaient en même temps que lui, il crut reconnaître le cavalier qui accompagnait ou qu'accompagnait le page qu'il avait fait entrer par

la porte Saint-Antoine, et qui avait montré une si étrange curiosité à l'endroit du supplice de Salcède.

Presque au même instant, et comme Mayenne venait de disparaître, une litière fendit la foule. Mayneville alla au devant d'elle : un des rideaux s'écarta, et, grâce à un rayon de lune, Ernauton crut reconnaître et son page et la dame de la porte Saint-Antoine.

Mayneville et la dame échangèrent quelques mots, la litière disparut sous le porche de l'hôtel ; Mayneville suivit la litière, et la porte se referma.

Un instant après, Mayneville parut sur le balcon, remercia au nom du duc les Parisiens, et, comme il se faisait tard, il les invita à rentrer chez eux, afin que la malveillance ne pût tirer aucun parti de leur rassemblement.

Tout le monde s'éloigna sur cette invitation, à l'exception de dix hommes qui étaient entrés à la suite du duc.

Ernauton s'éloigna comme les autres, ou plutôt, tandis que les autres s'éloignaient, fit semblant de s'éloigner.

Les dix élus qui étaient restés, à l'exclusion de tous autres, étaient les députés de la Ligue, envoyés à monsieur de Mayenne pour le remercier d'être venu, mais en même temps pour le conjurer de décider son frère à venir.

En effet, ces dignes bourgeois que nous avons déjà entrevus pendant la soirée aux cuirasses, ces dignes bourgeois, qui ne manquaient pas d'imagination, avaient combiné, dans leurs réunions préparatoires, une foule de plans auxquels il ne manquait que la sanction et l'appui d'un chef sur lequel on pût compter.

Bussy-Leclerc venait annoncer qu'il avait exercé trois couvens au maniement des armes, et enrégimenté cinq cents bourgeois, c'est-à-dire mis en disponibilité un effectif de mille hommes.

Lachapelle-Marteau avait pratiqué les magistrats, les clercs et tout le peuple du palais. Il pouvait offrir à la fois

le conseil et l'action ; représenter le conseil par deux cents robes noires, l'action par deux cents hoquetons.

Brigard avait les marchands de la rue des Lombards, des piliers des halles et de la rue Saint-Denis.

Crucé partageait les procureurs avec Lachapelle-Marteau, et disposait, de plus, de l'Université de Paris.

Delbar offrait tous les mariniers et les gens du port, dangereuse espèce formant un contingent de cinq cents hommes.

Louchard disposait de cinq cents maquignons et marchands de chevaux, catholiques enragés.

Un potier d'étain qui s'appelait Pollard et un charcutier nommé Gilbert présentaient quinze cents bouchers et charcutiers de la ville et des faubourgs.

Maître Nicolas Poulain, l'ami de Chicot, offrait tout et tout le monde.

Quand le duc, bien claquemuré dans une chambre sûre, eut entendu ces révélations et ces offres :

— J'admire la force de la Ligue, dit-il, mais le but qu'elle vient sans doute me proposer, je ne le vois pas.

Maître Lachapelle-Marteau s'apprêta aussitôt à faire un discours en trois points ; il était fort prolix, la chose était connue ; Mayenne frissonna.

— Faisons vite, dit-il.

Bussy-Leclerc coupa la parole à Marteau.

— Voici, dit-il. Nous avons soif d'un changement ; nous sommes les plus forts, et nous voulons en conséquence ce changement : c'est court, clair et précis.

— Mais, demanda Mayenne, comment opérerez-vous pour arriver à ce changement ?

— Il me semble, dit Bussy-Leclerc avec cette franchise de parole qui chez un homme de si basse condition que lui pouvait passer pour de l'audace, il me semble que l'i-

dée de l'Union venant de nos chefs, c'était à nos chefs et non à nous d'indiquer le but.

— Messieurs, répliqua Mayenne, vous avez parfaitement raison : le but doit être indiqué par ceux qui ont l'honneur d'être vos chefs ; mais c'est ici le cas de vous répéter que le général doit être le juge du moment de livrer la bataille, et qu'il a beau voir ses troupes rangées, armées et animées, il ne donne le signal de la charge que lorsqu'il croit devoir le faire.

— Mais enfin, monseigneur, reprit Crucé, la Ligue est pressée, nous avons déjà eu l'honneur de vous le dire.

— Pressée de quoi, monsieur Crucé ? demanda Mayenne.

— Mais d'arriver.

— A quoi ?

— A notre but ; nous avons notre plan aussi, nous.

— Alors, c'est différent, dit Mayenne ; si vous avez votre plan, je n'ai plus rien à dire.

— Oui, monseigneur ; mais pouvons-nous compter sur votre aide ?

— Sans aucun doute, si ce plan nous agréé, à mon frère et à moi.

— C'est probable, monseigneur, qu'il vous agréera.

— Voyons ce plan, alors.

Les ligueurs se regardèrent : deux ou trois firent signe à Lachapelle-Martreau de parler.

Lachapelle-Martreau s'avança et parut solliciter du duc la permission de s'expliquer.

— Dites, fit le duc.

— Le voici, monseigneur, dit Martreau : il nous est venu, à Leclerc, à Crucé et à moi ; nous l'avons médité, et il est probable que son résultat est certain.

— Au fait, monsieur Martreau, au fait.

— Il y a plusieurs points dans la ville qui relient toutes les forces de la ville entre elles : le grand et le petit Châ

telet, le palais du Temple, l'hôtel de ville, l'Arsenal et le Louvre.

— C'est vrai, dit le duc.

— Tous ces points sont défendus par des garnisons à demeure, mais peu difficiles à forcer, parce qu'elles ne peuvent s'attendre à un coup de main.

— J'admets encore ceci, dit le duc.

— Cependant la ville se trouve en outre défendue, d'abord par le chevalier du guet avec ses archers, lesquels promènent aux endroits en péril la véritable défense de Paris.

Voici ce que nous avons imaginé :

Saisir chez lui le chevalier du guet, qui loge à la Couture-Sainte-Catherine.

Le coup de main peut se faire sans éclat, l'endroit étant désert et écarté.

Mayenne secoua la tête.

— Si désert et si écarté qu'il soit, dit-il, on n'enfoncé pas une bonne porte, et l'on ne tire pas une vingtaine de coups d'arquebuse sans un peu d'éclat.

— Nous avons prévu cette objection, monseigneur, dit Marteau ; un des archers du chevalier du guet est à nous. Au milieu de la nuit nous irons frapper à la porte, deux ou trois seulement : l'archer ouvrira ; il ira prévenir le chevalier que Sa Majesté veut lui parler. Cela n'a rien d'étrange : une fois par mois, à peu près, le roi mande cet officier pour des rapports et des expéditions. La porte ouverte ainsi, nous faisons entrer dix hommes, des mariniers qui logent au quartier Saint-Paul, et qui expédient le chevalier du guet.

— Qui égorge, c'est-à-dire ?

— Oui, monseigneur. Voilà donc les premiers ordres de défense interceptés. Il est vrai que d'autres magistrats, d'autres fonctionnaires peuvent être mis en avant par les

bourgeois trembleurs ou les politiques. Il y a monsieur le président, il y a monsieur d'O, il y a monsieur de Chiverny, monsieur le procureur Laguesle ; eh bien ! on forcera leurs maisons à la même heure : la Saint-Barthélemy nous a appris comment cela se faisait, et on les traitera comme on aura traité monsieur le chevalier du guet.

— Ah ! ah ! fit le duc, qui trouvait la chose grave.

— Ce sera une excellente occasion, monseigneur, de courir sus aux politiques, tous désignés dans nos quartiers, et d'en finir avec les hérésiarques religieux et les hérésiarques politiques.

— Tout cela est à merveille, messieurs, dit Mayenne, mais vous ne m'avez pas expliqué si vous prendrez aussi en un moment le Louvre, véritable château-fort, où veillent incessamment des gardes et des gentilshommes. Le roi, si timide qu'il soit, ne se laissera pas égorger comme le chevalier du guet ; il mettra l'épée à la main, et, pensez-y bien, il est le roi ; sa présence fera beaucoup d'effet sur les bourgeois, et vous vous ferez battre.

— Nous avons choisi quatre mille hommes pour cette expédition du Louvre, monseigneur, et quatre mille hommes qui n'aiment pas assez le Valois pour que sa présence produise sur eux l'effet que vous dites.

— Vous croyez que cela suffira ?

— Sans doute, nous serons dix contre un, dit Bussy-Leclerc.

— Et les Suisses ? Il y en a quatre mille, messieurs.

— Oui, mais ils sont à Lagny, et Lagny est à huit lieues de Paris ; donc, en admettant que le roi puisse les faire prévenir, deux heures aux messagers pour faire la course à cheval, huit heures aux Suisses pour faire la route à pied, cela fera dix heures ; et ils arriveront juste à temps pour être arrêtés aux barrières, car, en dix heures, nous serons maîtres de toute la ville.

— Eh bien, soit, j'admets tout cela ; le chevalier du guet est égorgé, les politiques sont détruits, les autorités de la ville ont disparu, tous les obstacles sont renversés, enfin : vous avez arrêté sans doute ce que vous feriez alors ?

— Nous faisons un gouvernement d'honnêtes gens que nous sommes, dit Brigard, et pourvu que nous réussissions dans notre petit commerce, que nous ayons le pain assuré pour nos enfans et nos femmes, nous ne désirons rien de plus. Un peu d'ambition peut-être fera désirer à quelques-uns d'entre nous d'être dizainiers, ou quarteniers, ou commandans d'une compagnie de milice ; eh bien ! monsieur le duc, nous le serons, mais voilà tout ; vous voyez que nous ne sommes point exigeans.

— Monsieur Brigard, vous parlez d'or, dit le duc ; oui, vous êtes honnêtes, je le sais bien, et vous ne souffrirez dans vos rangs aucun mélange.

— Oh ! non, non ! s'écrièrent plusieurs voix ; pas de lie avec le bon vin.

— A merveille ! dit le duc, voilà parler. Maintenant, voyons : ça, monsieur le lieutenant de la prévôté, y a-t-il beaucoup de fainéans et de mauvais peuple dans l'Ile-de-France ?

Nicolas Poulain, qui ne s'était pas mis une seule fois en avant, s'avança comme malgré lui.

— Oui, certes, monseigneur, dit-il, il n'y en a que trop.

— Pouvez-vous nous donner à peu près le chiffre de cette populace ?

— Oui, à peu près.

— Estimez donc, maître Poulain.

Poulain se mit à compter sur ses doigts.

— Voleurs, trois à quatre mille ;

Oisifs et mendiants, deux mille à deux mille cinq cents ;

Larrons d'occasion, quinze cents à deux mille ;

Assassins, quatre à cinq cents.

— Bon ! voilà, au bas chiffre, six mille ou six mille cinq cents gredins de sac et de corde. A quelle religion appartiennent ces gens-là ?

— Plait-il, monseigneur ? interrogea Poulain.

— Je demande s'ils sont catholiques ou huguenots.

Poulain se mit à rire.

— Ils sont de toutes les religions, monseigneur, dit-il, ou plutôt d'une seule : leur Dieu est l'or, et le sang est leur prophète.

— Bien, voilà pour la religion religieuse, si l'on peut dire cela ; et maintenant, en religion politique, qu'en dirons-nous ? Sont-ils valois, ligueurs, politiques zélés, ou navarrais ?

— Ils sont bandits et pillards.

— Monseigneur, ne supposez pas, dit Crucé, que nous irons jamais prendre ces gens pour alliés.

— Non, certes, je ne le suppose pas, monsieur Crucé, et c'est bien ce qui me contrarie.

— Et pourquoi cela vous contrarie-t-il, monseigneur ? demandèrent avec surprise quelques membres de la députation.

— Ah ! c'est que, comprenez bien, messieurs, ces gens-là qui n'ont pas d'opinion, et qui par conséquent ne fraternisent pas avec vous, voyant qu'il n'y a plus à Paris de magistrats, plus de force publique, plus de royauté, plus rien enfin de ce qui les contient encore, se mettront à piller vos boutiques pendant que vous ferez la guerre, et vos maisons pendant que vous occuperez le Louvre : tantôt ils se mettront avec les Suisses contre vous, tantôt avec vous contre les Suisses, de façon qu'ils seront toujours les plus forts.

— Diable ! firent les députés en se regardant entre eux.

— Je crois que c'est assez grave pour qu'on y pense, n'est-ce pas, messieurs ? dit le duc. Quant à moi, je m'en occupe fort, et je chercherai un moyen de parer à cet inconvénient, car votre intérêt avant le nôtre, c'est la devise de mon frère et la mienne.

Les députés firent entendre un murmure d'approbation.

— Messieurs, maintenant permettez à un homme qui a fait vingt-quatre lieues à cheval dans sa nuit et dans sa journée, d'aller dormir quelques heures ; il n'y a pas péril dans la demeure, quant à présent du moins, tandis que si vous agissez il y en aurait : ce n'est point votre avis peut-être ?

— Oh ! si fait, monsieur le duc, dit Brigard.

— Très bien.

— Nous prenons donc bien humblement congé de vous, monseigneur, continua Brigard, et quand vous voudrez bien nous fixer une nouvelle réunion...

— Ce sera le plus tôt possible, messieurs, soyez tranquilles, dit Mayenne ; demain peut-être, après-demain au plus tard.

Et prenant effectivement congé d'eux, il les laissa tout étourdis de cette prévoyance qui avait découvert un danger auquel ils n'avaient pas même songé.

Mais à peine avait-il disparu qu'une porte cachée dans la tapisserie s'ouvrit et qu'une femme s'élança dans la salle.

— La duchesse ! s'écrièrent les députés.

— Oui, messieurs ! s'écria-t-elle, et qui vient vous tirer d'embarras, même !

Les députés qui connaissaient sa résolution, mais qui en même temps craignaient son enthousiasme, s'empressèrent autour d'elle.

— Messieurs, continua la duchesse en souriant, ce que

n'ont pu faire les Hébreux, Judith seule l'a fait; espérez, moi aussi, j'ai mon plan.

Et présentant aux ligueurs deux blanches mains, que les plus galans baisèrent, elle sortit par la porte qui avait déjà donné passage à Mayenne.

— Tudieu ! s'écria Bussy-Leclerc en se léchant les moustaches et en suivant la duchesse, je crois décidément que voilà l'homme de la famille.

— Ouf ! murmura Nicolas Poulain en essuyant la sueur qui avait perlé sur son front à la vue de madame de Montpensier, je voudrais bien être hors de tout ceci.

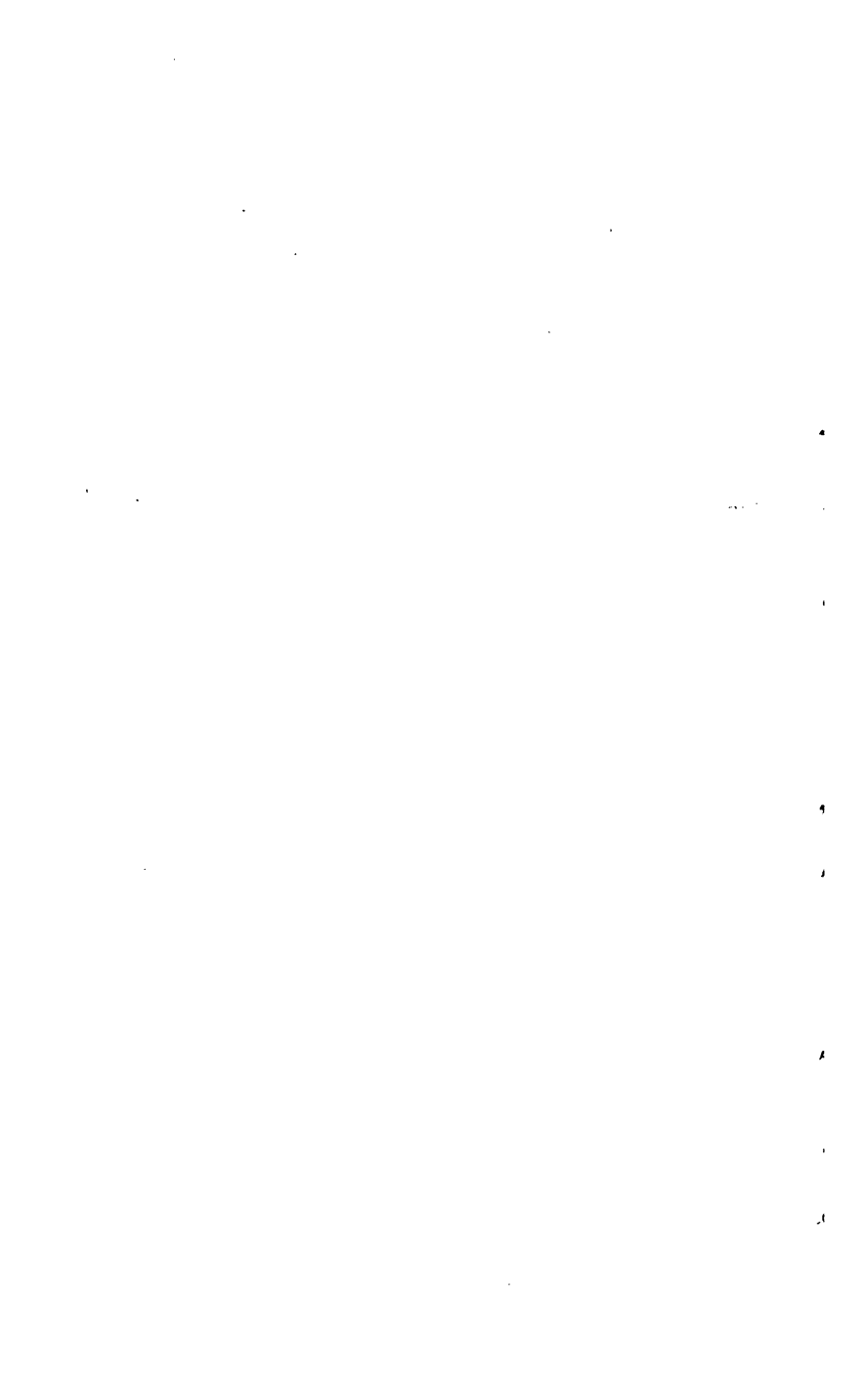


TABLE DES MATIÈRES.

I. La porte Saint-Antoine.	1
II. Ce qui se passait à l'extérieur de la porte Saint-Antoine.	11
III. La revue.	22
IV. La loge en Grève de S. M. le roi Henri III.	32
V. Le supplice.	45
VI. Les deux Joyeuse.	56
VII. En quoi l'épée du fier chevalier eut raison sur le rosier d'amour.	72
VIII. Silhouette de Gascon.	82
IX. Monsieur de Loignac.	93
X. L'homme aux cuirasses.	101
XI. Encore la ligue.	112
XII. La chambre de Sa Majesté Henri III au Louvre.	121
XIII. Le dortoir.	135
XIV. L'ombre de Chicot.	144
XV. De la difficulté qu'a un roi de trouver de bons ambassadeurs.	162
XVI. Comment et pour quelle cause Chicot était mort.	175
XVII. La sérénade.	182
XVIII. La bourse de Chicot.	173
XIX. Le prieuré des Jacobins.	199
XX. Les deux amis.	205
XXI. Les convives.	214
XXII. Frère Borromée.	225
XXIII. La leçon.	235

XXIV. La pénitente.	242
XXV. L'embuscade.	252
XXVI. Les Guise.	263
XXVII. Au Louvre.	268
XXVIII. La révélation.	274
XXIX. Deux amis.	282
XXX. Sainte-Maline.	289
XXXI. Comment monsieur de Loignac fit une allocu- tion aux quarante-cinq.	298
XXXII. Messieurs les bourgeois de Paris.	310



HP

H

1-

H

